

Analyse

Épistémologie

Histoire

économiques

Jean-Pierre Potier

1986

LECTURES
ITALIENNES
DE MARX

1883 - 1983



PRESSES UNIVERSITAIRES DE LYON

TABLE DES MATIÈRES

Chapitre introductif

SECTION I : LA THEORIE DE MARX

I – La théorie de Marx comme nouvelle science de l’histoire

II – La théorie de Marx comme nouvelle philosophie

SECTION II : LES GRANDS COURANTS DE LA PHILOSOPHIE ITALIENNE : QUELQUES POINTS DE REPERE

I – La philosophie italienne du milieu du XIXe siècle à 1945

a – L’« hégélianisme napolitain »

b – Le positivisme « à l’italienne »

c – Le « néo-hégélianisme » ou « néo-idéalisme »

II – La philosophie italienne de 1945 à nos jours

a – Les courants des années cinquante

b – Les courants à partir des années soixante

SECTION III : LES INTELLECTUELS ITALIENS, LECTEURS DE MARX

I – Première période

II – Seconde période

SECTION IV : L’ACCES AUX PRINCIPALES OEUVRES DE MARX ET D’ENGELS EN ITALIE

SECTION V : QUESTIONS METHODOLOGIQUES

I – L’optique « continuiste »

a – La progression linéaire

b – La progression non linéaire

II – L’optique « discontinuiste »

a – Les analyses en termes de sociologie de la connaissance

b – Les analyses à caractère épistémologique

SECTION VI : MARXISTES ET CRITIQUES DE MARX : LE CHOIX DES AUTEURS

Première partie. Les interprétations de la pensée de Marx jusqu’à Gramsci

Les interprétations de la pensée de Marx jusqu’à Gramsci

Chapitre I. La critique de Marx des économistes de formation positiviste

SECTION I : ACHILLE LORIA : CRITIQUE DE MARX

I – Achille Loria économiste

II – Marx « philosophe » et « sociologue » : la conception « technologique » de l’histoire

III – La controverse avec Engels sur « Marx économiste »

a – La première attaque de Loria : la contradiction entre la loi de la valeur et le taux moyen de profit

b – Premières réactions d’Engels et reprise de l’objection par Loria

c – La parution du livre 3 du « Capital » : reprise des attaques de Loria et dernière mise au point d’Engels sur la théorie de la valeur

SECTION II : VILFREDO PARETO : LE MARGINALISME REFUTE « MARX ECONOMISTE »

I – Vilfredo Pareto économiste

II – La critique marginaliste de la théorie de la valeur et de la plus-value

SECTION III : ANTONIO GRAZIADEI ET « MARX ECONOMISTE »

I – Le rejet de la théorie marxiste de la valeur et l’acceptation de la « théorie du surtravail »

II – Vers une nouvelle analyse

a – Une nouvelle théorie du profit

b – Refus de toute théorie de la valeur et recherche d’une nouvelle théorie des prix

Chapitre II. Les héritiers de l’« hégélianisme napolitain » et Marx

SECTION I : ANTONIO LABRIOLA ET LE « MATERIALISME HISTORIQUE »

I – Labriola philosophe

II – Le « matérialisme historique » comme unité d’une philosophie et d’une science

a – Réflexions sur la « philosophie de la praxis »

b – Méthode dialectique ou méthode génétique ?

III – La mise en œuvre de la méthode scientifique

a – Marxisme et économie politique
b – Vers une « conception organique de l'histoire »
SECTION II : BENEDETTO CROCE, CRITIQUE DE MARX
I – Réflexions critiques sur le « matérialisme historique »
a – La critique de l'interprétation de Loria
b – Le « matérialisme historique » comme « canon d'interprétation historique »
II – Réflexions critiques sur l'« économie marxiste »
a – Le statut de la théorie de la valeur et de la plus-value
b – La critique de la loi de baisse tendancielle du taux de profit
SECTION III : LES LECTURES DE GIOVANNI GENTILE ET DE RODOLFO MONDOLFO
I – Giovanni Gentile : Marx comme philosophe hégélien inconséquent
II – Rodolfo Mondolfo : les différences entre la philosophie de Marx et la philosophie d'Engels
a – « Philosophie de la praxis » et « volontarisme » chez Marx
b – « Conception du monde » et « déterminisme économique » chez Engels
Chapitre III. L'interprétation d'Antonio Gramsci
SECTION I : SITUATION DU « MATERIALISME HISTORIQUE »
I – Antonio Gramsci
II – Le refus de l'interprétation « orthodoxe » du « matérialisme historique » : la critique de Nicolas Boukharine
III – Le « matérialisme historique » comme unité d'une philosophie et d'une science
a – Réflexions sur la « philosophie de la praxis »
b – La science de Marx : histoire, économie et politique
IV – Réflexions sur les sources du « matérialisme historique »
SECTION II : LE « MATERIALISME HISTORIQUE » COMME SCIENCE : LES RAPPORTS STRUCTURE-SUPERSTRUCTURES
I – La critique de l'« économisme historique »
II – L'unité structure-superstructure : le « bloc historique »
a – L'étage de la « société civile »
b – L'étage de la « société politique »
SECTION III : LA QUESTION DE LA BAISSÉ TENDANCIELLE DU TAUX DE PROFIT
I – La réfutation de la critique de Benedetto Croce
II – La loi de Marx replacée dans une perspective historique

Deuxième partie. Les interprétations de la pensée de Marx depuis Gramsci

Les interprétations de la pensée de Marx depuis Gramsci
Chapitre IV. Les philosophes matérialistes et leurs relectures de Marx
SECTION I : GALVANO DELLA VOLPE ET L'ŒUVRE DE MARX
I – La « dialectique scientifique » de Marx : vers l'unification de la logique
II – La méthode dialectique en économie marxiste : le « cercle méthodologique concret - abstrait - concret »
SECTION II : LES TROIS LECTURES DE MARX DE LUCIO COLLETTI
I – Lucio Colletti disciple de Galvano Della Volpe
a – La critique d'Engels : contre la « résurrection » de Hegel dans le marxisme
b – Le marxisme comme « sociologie » ou science de la « formation économique et sociale capitaliste »
II – Une nouvelle approche marxiste
a – Le détachement du « dellavolpisme » et le réexamen du marxisme
b – La théorie de la valeur comme théorie du fétichisme
III – Vers la critique du marxisme
a – La conciliation de Marx « économiste » avec Marx « critique de l'économie politique » et « révolutionnaire »

b – Marx « économiste » et Marx « philosophe » : opposition et échecs

Chapitre V. Les interprétations de Marx des économistes adeptes de Sraffa

SECTION I : CLAUDIO NAPOLEONI ET L'ŒUVRE DE MARX

I – Claudio Napoleoni économiste

II – La critique de la « théorie économique » de Marx

a – La critique de Marx : aliénation, exploitation et théorie de la valeur

b – Vers une nouvelle analyse

III – Nouvelles approches de Marx

a – Une interprétation « marxiste » de la théorie de la valeur

b – La théorie de la valeur et les « deux Marx »

SECTION II : LA CRITIQUE DE LA THEORIE DE LA VALEUR CHEZ LES SRAFFIENS »

I – Pierangelo Garegnani ou Marx ricardien

II – Marco Lippi : la valeur comme expression du « coût social réel »

Chapitre VI. Marx passe au crible de l'« ouvriérisme »

SECTION I : RANIERO PANZIERI ET LA NAISSANCE DE L'INTERPRETATION « OUVRIERISTE »

I – Technologie et rapports de production capitalistes

a – La critique de l'interprétation « objectiviste »

b – La technologie comme expression des rapports de production capitalistes

II – Vers un « capitalisme planifié »

SECTION II : LES LECTURES DE MARX DE MARIO TRONTI ET D'ANTONIO NEGRI

I – Mario Tronti : la classe ouvrière au cœur de la dynamique du capitalisme

II – Antonio Negri : une interprétation « ouvriériste » de la loi de baisse tendancielle du taux de profit

Conclusion

I – Le statut des lectures

II – Les grands thèmes affrontés

III – La spécificité des lectures

IV – Lectures « classiques » et lectures « vulgaires »

a – Le « Mercantilisme »

b – L'« Economie politique classique »

c – L'« économie politique vulgaire »

a – Les lectures « préclassiques »

b – Les lectures « classiques »

c – Les lectures « vulgaires »

Bibliographie

Le présent travail d'histoire de la pensée nous fait découvrir comment MARX est lu, interprété, critiqué en Italie depuis l'introduction de ses écrits en 1883 jusqu'à nos jours.

Sur deux grandes périodes qui s'articulent autour de l'œuvre d'Antonio GRAMSCI, seize "lectures significatives de MARX, d'économistes et de philosophes, sont mises à contribution.

Cet ouvrage pluridisciplinaire n'a pas d'équivalent, même en Italie. Il intéressera aussi bien les économistes, les historiens, les philosophes que tous les curieux de la culture italienne.

Jean-Pierre Potier

Né en 1949 à S^{te}-Foy-lès-Lyon (Rhône), docteur d'Etat en Sciences Economiques et maître de conférences à l'U.E.R. des Sciences économiques et de gestion de l'Université Lyon II. Il participe aux recherches des Centres Analyse, Epistémologie, Histoire et Auguste et Léon WALRAS de l'institut des Etudes Economiques de Lyon.

Remerciements

Ce travail représente la version allégée d'une thèse d'Etat en sciences économiques soutenue à l'Université Lyon II en décembre 1983, devant un jury composé de Messieurs les Professeurs Henri Bartoli, Yves Bouchut, Daniel Dufourt, Henri Jacot et Aurelio Macchioro, que je tiens à remercier pour leurs nombreuses remarques et conseils. La thèse a été honorée d'une subvention du Ministère de l'Education Nationale.

Je tiens à exprimer ma très profonde gratitude envers Monsieur le Professeur Henri Bartoli de l'Université de Paris I qui m'a proposé cette recherche et m'a fait bénéficier, régulièrement et patiemment, de conseils précieux et de multiples encouragements. Je suis redevable envers de nombreux professeurs italiens qui m'ont facilité les contacts et les recherches. Enfin, à l'Université Lyon II, je remercie tout particulièrement Daniel Dufourt pour ses nombreuses suggestions toujours judicieuses.

Chapitre introductif

Cent ans après la mort de Marx, il semble intéressant d'étudier comment sa théorie a été reçue, développée, critiquée, réfutée dans les principaux pays où elle s'est répandue à partir de la fin du XIXe siècle. Nous avons choisi d'examiner le cas d'un pays voisin, l'Italie. Ce pays offre, en effet, un terrain d'étude extrêmement intéressant à plusieurs titres. Tout d'abord, il est frappant de constater le poids considérable qu'a représenté le marxisme au sein de la culture italienne après la seconde guerre mondiale et jusqu'aux années 1970. Aucun autre pays n'a connu une telle pénétration à la fois en profondeur, et dans les domaines les plus divers. Dans ce constat, il faut prendre en compte non seulement les travaux directement inspirés par le marxisme, mais aussi ceux qui révèlent une influence indirecte, à des degrés variables. Ce phénomène apparaît dans toutes les sciences sociales, à commencer par l'économie politique. En second lieu, on doit noter l'extrême originalité des lectures de Marx qui ne s'est jamais démentie depuis la fin du XIXe siècle jusqu'à nos jours. Nous avons affaire à des travaux profondément marqués par le climat culturel spécifique italien. A aucune époque, nous ne rencontrerons de lectures caractéristiques d'une « orthodoxie », par exemple, du type « social-démocrate allemande » des années 1890-1914, ou du type « marxiste-léniniste » après 1945. Enfin, il faut reconnaître la facilité remarquable avec laquelle les intellectuels italiens sont aptes à rompre le cloisonnement des disciplines ; les économistes interviennent sur des questions philosophiques, tandis que les philosophes discutent de questions économiques.

Un examen attentif de la littérature existante révèle que l'on ne trouve pas en Italie, à l'heure actuelle, de travail d'ensemble sur les lectures de Marx depuis cent ans. Les rares études réalisées jusqu'à maintenant qui se limitent en général au dernier quart du siècle dernier, et prolongent éventuellement jusqu'à la première guerre mondiale, privilégient les controverses philosophiques ¹. La période des années vingt à la seconde guerre mondiale est étudiée à travers une avalanche de travaux philosophiques ou politiques consacrés exclusivement au principal théoricien de cette époque, Antonio Gramsci. Le second après-guerre, par contre, n'a guère donné lieu à des recherches synthétiques importantes ². La connaissance des lectures italiennes de Marx en France est malheureusement très faible, à l'exception peut-être de celle de Gramsci. L'existence même des nombreuses recherches postérieures à la seconde guerre mondiale est le plus souvent ignorée par les intellectuels français. Les revues marxistes de notre pays ont régulièrement passé sous silence les parutions de livres importants dans leurs chroniques bibliographiques ³. Toutefois, l'édition accomplit depuis environ dix ans un réel effort, et le lecteur français peut maintenant disposer de textes d'Antonio Gramsci, de Galvano Della Volpe, de Lucio Colletti, de Mario Tronti, d'Antonio Negri, et de rééditions de traductions anciennes mais malheureusement défectueuses (Antonio Labriola et Benedetto Croce). En outre, quelques études originales à partir de lectures italiennes de Marx ont vu le jour ; on mentionnera ici les recherches d'Hugues Portelli, de Christine Buci-Gluksmann et d'André Tosel ⁴. Notre travail n'a pas l'ambition démesurée de combler les lacunes évoquées. Il ne prétend pas esquisser une histoire du marxisme en Italie, tâche qui ne pourrait être entreprise que collectivement, et d'une manière pluri-disciplinaire. Il examine un certain nombre de « lectures » représentatives de la théorie de Marx proposées par des intellectuels, économistes et philosophes, sur la période 1883-1983, et en tire quelques enseignements.

Sous le vocable de « marxisme », on désigne en général tout à la fois une théorie, comportant divers aspects (philosophie, « matérialisme historique », doctrine politique) et une « praxis » nécessitant des formes spécifiques d'organisation du mouvement ouvrier. Sans anticiper par trop sur la question du choix des auteurs et des objectifs précis de la recherche, nous indiquons d'ores et déjà que seul le « marxisme théorique » sera envisagé. Ce domaine immense a dû cependant être restreint. En premier lieu, les débats sur les aspects politiques, doctrinaux de la théorie de Marx ont été écartés de notre champ. Ainsi se trouvent exclus des auteurs qui ont joué un rôle de premier plan dans le mouvement ouvrier italien, notamment Filippo Turati (1877-1932), Amadeo Bordiga (1889-1970), Palmiro Togliatti (1893-1964). Il découle de ce choix que certains écrits des auteurs retenus ne sont pas pris en considération. En second lieu, nous écartons l'ensemble des analyses concrètes menées sur la formation sociale italienne, conduites à l'aide de concepts et d'instruments marxistes. Les études, publiées depuis la fin du XIXe siècle jusqu'à nos jours, sur des questions telles que la question agraire, la question méridionale, les monopoles, le fascisme, sont innombrables, et nécessitent un travail de recherche spécifiques ⁵. Là encore, cela signifie que des aspects de la pensée des auteurs sélectionnés ne sont pas examinés. Enfin, notre étude se limite aux écrits italiens portant *directement* sur les œuvres de Marx et d'Engels, et ne prend pas en compte ceux qui s'attachent aux contributions des marxistes (Karl Kautsky, Rosa Luxembourg, V.I. Lenine, Louis Althusser...) ou des critiques de Marx (Edouard Bernstein...) de grande envergure au plan international ⁶.

Avant de conduire le lecteur à travers les interprétations italiennes de Marx, il nous est apparu nécessaire de fournir au préalable un certain nombre d'informations. Ce chapitre introductif donne tout d'abord un rapide cadrage sur notre « vision » personnelle de la théorie de Marx. Quelques points de repère sur les grands courants de la philosophie italienne sont ensuite rappelés. La troisième section présente les intellectuels attirés de diverses manières par le marxisme (« géographie », origine socialiste). La quatrième s'attache à montrer les difficultés de l'accès aux principales œuvres de Marx et d'Engels en Italie en fournissant les dates de publication dans la langue originale, et de traduction. La cinquième aborde les questions méthodologiques de ce travail et les options retenues. Enfin nous présenterons notre choix des auteurs, les marxistes et les critiques de Marx.

SECTION I : LA THEORIE DE MARX

Il convient en premier lieu de fournir quelques éclaircissements sur les *grandes lignes* de notre interprétation de la théorie marxienne, ou du « marxisme de Marx » ⁷.

Une présentation à but pédagogique issue de V.I. Lenine, a consisté durant longtemps à présenter le marxisme comme un ensemble doctrinal composé de trois « parties constitutives » : la philosophie, l'économie politique, le socialisme. Un tel découpage, certes contestable à plus d'un titre, n'est pas fortuit, et renvoie à une division du travail qui s'est de plus en plus instaurée chez les marxistes depuis la fin du XIXe siècle jusqu'à nos jours. En effet, au début du XXe siècle, les grands dirigeants du mouvement ouvrier européen sont en même temps des théoriciens de réputation internationale (Karl Kautsky, Rosa Luxembourg). A partir des années vingt et trente, et surtout après la seconde guerre mondiale, on assiste à une spécialisation croissante des tâches ; certains marxistes se consacrent exclusivement au travail intellectuel, à l'approfondissement de l'effort de conceptualisation, et de manière toujours plus compartimentée, sur le terrain de la philosophie ou sur celui de l'économie politique, et d'autres par contre, se cantonnent à la seule pratique militante et connaissent très mal les questions théoriques. Ce type de division concerne aussi l'Italie comme nous allons le découvrir.

Le problème des trois « parties constitutives » est étroitement lié à celui des trois « sources ». L'approche la plus célèbre à ce propos, est celle de V.I. Lenine, qui considère la « doctrine de Marx » comme « le successeur légitime de tout ce que l'humanité a créé de meilleur au XIXe siècle : la philosophie allemande, l'économie politique anglaise et le socialisme français » ⁸. Dans ce texte simplificateur, notamment en raison de sa destination pédagogique, l'auteur envisage pour la source philosophique, Hegel avec sa dialectique, et Ludwig Feuerbach avec son matérialisme. En ce qui concerne l'économie politique anglaise, Adam Smith et David Ricardo sont retenus. Enfin, du point de vue de la troisième source, Lenine désigne le « socialisme utopique », et plus précisément, les représentants français de ce que Marx et Engels nomment dans le « Manifeste du Parti Communiste », le « socialisme et le communisme critico-utopiques » : Henri de Saint-Simon, Charles Fourier, Etienne Cabet et leurs élèves. Ce mouvement inclut Robert Owen et ses disciples par exemple les « socialistes ricardiens » (Gray, Thompson, Bray, Hodgskin) pour la Grande-Bretagne, et le communiste Wilhelm Weitling pour l'Allemagne. Ce courant s'oppose chez Marx au « socialisme réactionnaire » dans ses différentes variantes, « féodal », « petit-bourgeois » (Sismondi), et « vrai » (Karl Grün). Marx n'a jamais présenté sa théorie comme résultante de trois domaines, et surtout dans une version aussi simplifiée. Du point de vue philosophique tout d'abord, il admettrait bien d'autres penseurs que Hegel et Feuerbach, comme le révèle la lecture de la *Sainte Famille*, qui accorde une place importante aux auteurs français. Il en est de même pour l'économie politique où de nombreux noms peuvent être mentionnés. Enfin, sur le socialisme, il ne se limiterait pas à des penseurs du XIXe siècle ; par exemple, son projet de publication avec Engels et Moses Hess d'une « Histoire du socialisme » sous forme anthologique, formulé en 1845, comprend des auteurs du XVIIIe siècle tels que Mably, Morelly, Babeuf, Buonarroti ⁹. Sur la convergence des sources, Marx livre seulement une remarque dans la « Sainte Famille » sur les liens entre la philosophie allemande (Feuerbach) dans la théorie et le « socialisme et le communisme français et anglais », dans la pratique ¹⁰. Il faut attendre beaucoup plus tard pour voir apparaître la question des « sources » du « socialisme scientifique » chez F. Engels. Ce dernier, dans son « Addition » à la Préface de 1870 pour la troisième édition de 1875 de « La guerre des paysans en Allemagne », associe pour la première fois la philosophie allemande, en particulier celle de Hegel et le socialisme de Saint-Simon, Fourier, Owen. L'économie politique anglaise n'est pas mentionnée ¹¹. La même approche réapparaît dans l'*Anti-Dühring*, en 1877.

Karl Kautsky va rajouter une troisième source, l'économie politique anglaise, en s'inspirant du découpage en trois grandes parties, de l'*Anti-Dühring*, dans sa brochure de vulgarisation, « Les trois sources du marxisme », parue en 1908, texte qui sert de base au célèbre article de Lénine.

La théorie de Marx a fait l'objet de multiples présentations depuis un siècle, souvent opposées, contradictoires, tantôt très favorables, tantôt très hostiles. Une source de malentendus très importante dans ces « lectures » provient, selon nous, de la confusion entretenue implicitement ou explicitement entre la pensée de Marx et celle de son ami Friedrich Engels. Ce dernier joue un rôle non négligeable dans la formation de cette théorie dont il proposera plus tard une interprétation personnelle dans l'*Anti-Dühring* et le *Ludwig Feuerbach et la fin de la philosophie classique allemande*. Le marxisme d'Engels ne constitue sans doute pas l'événement désastreux dénoncé, par exemple, par Maximilien Rubel ¹², mais il nous invite plutôt à réfléchir sur les différences décelables dans les conceptions respectives des deux penseurs, sur le plan philosophique, par delà les innombrables « lectures » de Marx proposées depuis les décennies. L'existence de ces divergences n'a jamais donné lieu à des recherches approfondies, en particulier chez les marxistes. Les premières interventions qui ont eu un certain écho dans les discussions européennes, datent en gros des années vingt, avec les célèbres ouvrages de Georg Lukacs et de Karl Korsch. Le manque d'intérêt pour une telle recherche est particulièrement visible dans les travaux réalisés en France où, en général, l'identité de vue presque totale entre Marx et Engels est admise.

Il est hors de question de nous livrer ici à une recherche de genre. Nous nous bornerons à indiquer que dans la perspective d'Engels, formulée, certes, dans une conjoncture historique particulière, caractérisée par l'unification du mouvement ouvrier allemand, la dialectique est conçue comme « science de la connexion universelle », comme « science des lois générales du mouvement » de la nature, de l'histoire, et de la pensée. Ces lois, établies tout d'abord par Hegel dans une perspective idéaliste, doivent être conservées après le renversement de son système. Elles sont au nombre de trois : la conversion de la quantité en qualité, et vice-versa (progrès par « bonds »), l'interpénétration des contraires, la négation de la négation ¹³. Ces lois agissent dans la nature de manière autonome et indépendamment du processus historique. Dans l'histoire du marxisme, il apparaît que très peu de grands théoriciens ont défendu l'interprétation engelsienne et nous en aurons confirmation chez les marxistes italiens. Ses défenseurs les plus illustres sont Georges Plekhanov et Nicolas Boukharine. Il est intéressant de noter que V.I.Lénine lui-même dans ses *Cahiers Philosophiques* critique Engels et Plekhanov pour avoir envisagé l'unité des contraires comme une somme d'exemples et non comme une « loi de la connaissance », certes, pour des motifs de vulgarisation ¹⁴

Le « matérialisme dialectique » ¹⁵, représente une nouvelle « conception du monde » (« Weltanschauung ») de la nature et de l'histoire. Selon Engels, l'évolution des sciences naturelles au XIXe siècle, en particulier les découvertes de la cellule, de la transformation de l'énergie et de l'évolution (Darwin), autorise l'introduction de la dialectique en leur sein. Il devient alors aisé de construire un « tableau d'ensemble » (« Gesamtbild ») des processus naturels, une synthèse dialectique à partir des faits relevés par les sciences, ou un « système de la nature » (guillemets d'Engels) qui était jusqu'à présent la tâche de la « philosophie de la nature » ¹⁶. Cette dernière doit donc disparaître, de même que la « philosophie de l'histoire », par suite de l'application du « matérialisme dialectique » à l'histoire, qui donne le « matérialisme historique ». Par conséquent, de l'« ancienne philosophie », il ne peut plus subsister que la « logique formelle et la dialectique ». Le « matérialisme dialectique » tendrait ainsi à permettre un dépassement de l'opposition entre la science et la philosophie ¹⁷. Cette conception va connaître des prolongements en URSS où elle va être érigée en science générale, dont les lois doivent

trouver leur vérification dans les différentes sciences naturelles et sociales (école d'Abraham Deborine, puis le « dia-mat » stalinien). Friedrich Engels est le père d'une théorie rendue célèbre plus tard par la contribution de V.I. Lénine, dans *Matérialisme et empirio-criticisme* (1909) : la théorie dite du « reflet » (« Widerspiegelung », « Spiegelbild », ou encore « Abbild »), Apparue dans la recension de la *Contribution à la critique de l'économie politique* ¹⁸, elle est exposée dans l'*Anti-Dühring*, dans *Ludwig Feuerbach*, et dans la *Dialectique de la nature*. Selon Engels :

« La dialectique qui est dans notre tête n'est rien d'autre que la réflexion (« Widerspiegelung ») du développement réel qui s'opère dans le monde de la nature et de la société humaine et obéit à des formes dialectiques » ¹⁹.

Il faut reconnaître cependant qu'Engels lui-même n'a pas la prétention d'être le « frère jumeau » de Marx sur le plan théorique. Il indique notamment :

« La malchance est plutôt que moi, depuis la mort de Marx, je dois le remplacer. Durant ma vie, j'ai fait ce à quoi j'étais destiné, à savoir jouer le second violon, et je crois, même avoir accompli mon travail tout à fait passablement. Et j'étais content d'avoir un aussi fameux premier violon que Marx. Mais si maintenant je dois remplacer Marx en matière de théorie et jouer le premier violon, cela ne peut se produire sans commettre des bévues, et personne ne s'en rend compte mieux que moi » ²⁰.

Après la mort de son ami, sur bien des questions, il s'adjoindra la collaboration de théoriciens tels que Karl Kautsky.

Pour revenir à Marx, il apparaît que son intention profonde vers les années 1845-1846, est, d'une part la mise en chantier d'une nouvelle science de l'histoire, et d'autre part le dégagement de quelques matériaux en vue d'une nouvelle philosophie. Ces deux aspects forment dans son esprit une unité indissoluble ; le « scientifique » et le « philosophe » ne peuvent être ni confondus, ni disjoints. Certes, les interprètes du XIXe et du XXe siècles mettent l'accent tour à tour tantôt sur le premier, tantôt sur le second aspect, voire les nient tous les deux. Engels mis à part, les premières lectures marxistes, en particulier celles de la social-démocratie allemande (Karl Kautsky, Franz Mehring) ont tendance à n'envisager que la première dimension, et dans une perspective plutôt « scientiste ». Le second aspect est revalorisé surtout à partir des années 1920 (par exemple, avec Karl Korsch) et surtout après la seconde guerre mondiale.

Nous envisagerons brièvement chacun de ces deux aspects.

I – La théorie de Marx comme nouvelle science de l’histoire

Marx entend établir les fondements d’une nouvelle science sociale ; il s’attache au « continent-histoire » selon la formule chère à Louis Althusser, à la « science des hommes réels et de leur développement historique » ²¹ . Il affirme donc une prétention scientifique, et une rupture avec l’ensemble des philosophies de l’histoire, y compris celle qu’il défendait lui-même avant 1845. D’innombrables critiques de Marx n’ont vu dans cette tentative que la simple formulation d’une philosophie de l’histoire plus ou moins originale. D’autres interprètes en ont proposé une version « scientiste », en abusant du parallèle Marx-Darwin, en particulier dans la social-démocratie allemande, dans le dernier quart du XIXe siècle : l’auteur du « Capital » serait le « Darwin de la science sociale ». Ce parallèle a été suggéré par Friedrich Engels dans son fameux « Discours sur la tombe de Karl Marx » (1883) :

« De même que Darwin a découvert la loi du développement de la matière organique, de même Marx a découvert la loi du développement de l’histoire humaine(...) » ²² .

Engels désigne la science de Marx en 1859 par la formule « conception matérialiste de l’histoire », et en 1890 par celle de « matérialisme historique », face aux tenants du « matérialisme économique » ²³ . Ces dénominations utilisées jusqu’à aujourd’hui avec grand succès sont en réalité très discutables. En effet, comme le note à juste titre Maxime Rodinson, « c’est confondre le nom d’une science et celui d’une thèse particulière prenant parti sur la façon dont doit être conçue la méthode de cette science ou son objet spécifique » ²⁴ .

Les premiers fondements de cette nouvelle science se trouvent exposés dans l’*Idéologie allemande*, rédigée en 1845-1846, avec la collaboration d’Engels. Toutefois, un certain nombre d’éléments apparaissent déjà dans la *Critique du droit politique hégélien* (1843) ; les *Manuscrits de 1844* et *La Sainte Famille* (1845). Il ne faut donc pas surestimer la date de 1845-1846, comme le fait Louis Althusser, qui défend la thèse d’une « coupure épistémologique » (Bachelard) et périodise l’œuvre de Marx de manière presque caricaturale, les écrits de jeunesse se voyant gratifiés en bloc du qualificatif d’« idéologiques » ²⁵ .

Selon Marx :

« Cette conception de l’histoire a donc pour base le développement du procès réel de la production, et cela en partant de la production matérielle de la vie immédiate ; elle conçoit la forme des relations humaines liées à ce mode de production et engendrée par elle, je veux dire la société civile à ses différents stades, comme étant le fondement de toute l’histoire, ce qui consiste à la représenter dans son action en tant qu’Etat aussi bien qu’à expliquer par elle l’ensemble des diverses productions théoriques et des formes de la conscience, religion, philosophie, morale, etc..., et à suivre sa genèse à partir de ces productions, ce qui permet alors naturellement de représenter la chose dans sa totalité (et d’examiner aussi l’action réciproque de ses différents aspects). Elle n’est pas obligée, comme la conception idéaliste de l’histoire, de chercher une catégorie dans chaque période, mais elle demeure constamment sur le *sol* réel de l’histoire ; elle n’explique pas la pratique d’après l’idée, elle explique la formation des idées d’après la pratique matérielle (...) » ²⁶ .

L’étude doit s’attacher en priorité, à chaque stade de l’évolution, à l’articulation spécifique entre les forces productives et les rapports sociaux de production, c’est-à-dire à la structure économique, qui est à la base de l’existence des classes sociales, et de leur lutte. A ce propos, on peut rappeler la formule lapidaire du *Manifeste du Parti Communiste* :

« L’histoire de toute société jusqu’à nos jours est l’histoire de luttes de classes » ²⁷ .

Marx ne revendique pas la paternité de la découverte des classes et de leur lutte. Il déclare à ce sujet :

« Des historiens bourgeois avaient exposé bien avant moi l’évolution historique de cette lutte des classes et des économistes bourgeois en avaient décrit l’anatomie économique » ²⁸ .

Il indique quelques lignes plus haut tout d’abord les noms de deux historiens français de la Restauration, Augustin Thierry et F P. G. Guizot et celui d’un historien et économiste anglais, John Wade (1788-1875), auteur d’une *History of the middle and working classes* (1833) ; il ajoute ensuite le nom de David

Ricardo, accusé par l'américain C.H. Carey de favoriser, avec beaucoup d'autres économistes, l'antagonisme des classes.

Il situe son apport personnel dans la démonstration que l'existence des classes est liée à des phases historiques déterminées de la production, et que leur lutte doit finalement aboutir à leur disparition et à l'instauration d'une société sans classes.

Parmi les multiples réductions et applanissements auquel a été soumis le « matérialisme historique » de la part des marxistes, on peut mentionner tout d'abord l'assimilation à une vaste « économie politique » ²⁹.

La réduction à une « sociologie scientifique » est aussi fort répandue et il en existe de nombreuses variantes dans la littérature française (Henri Lefebvre), autrichienne (Max Adler) et russe (le jeune Lénine, Boukharine). Une troisième forme de réduction, fréquente en particulier dans le courant de l'« austro-marxisme », consiste à ne retenir que l'aspect méthodologique. Cette interprétation trouve appui dans la notion de « fil conducteur » proposée par Marx dans la Préface à la *Contribution*, et surtout dans certaines formulations d'Engels émises dans sa correspondance entre 1890 et 1895 ³⁰. Certes, la méthode dialectique mise en œuvre, tant dans l'investigation, que dans l'exposition des résultats, n'est pas à négliger, mais il ne faut pas délaissier non plus la question du contenu.

Marx envisage son projet non pas comme un « système » achevé, mais plutôt comme un ensemble ouvert, à enrichir, de connaissances sur les structures des différentes « formations sociales » qui se succèdent dans l'histoire, ainsi que sur leurs lois de fonctionnement, d'évolution, de transformation. Bien entendu, dans chaque type de société, la démarche revêt un caractère spécifique ; en effet, la place de l'« économie » n'est pas la même dans une société capitaliste et une société de l'Antiquité, et on ne peut faire usage d'une même série de concepts. Le matériel doit être constamment réactualisé, révisé, ce qui exige la multiplication d'études concrètes sur telle ou telle « formation sociale » à une époque historique déterminée. Des interprètes, en particulier en France, les tenants de l'école « althussérienne », ont réduit abusivement l'objet du « matérialisme historique » au seul « mode de production capitaliste », aux seules « formations sociales capitalistes » ³¹. Cette réduction est très critiquable, car si Marx s'attache presque exclusivement au mode de production capitaliste, il ne se désintéresse pas pour autant des modes de production antérieurs, comme en témoignent, par exemple, les développements consacrés aux « formes antérieures à la production capitaliste » (« Formen »), dans les *Grundrisse*.

La nouvelle science de Marx aborde la réalité sociale dans une perspective globalisante, synthétique, excluant le cloisonnement entre les disciplines. Elle comprend différents niveaux d'analyse, articulés dialectiquement entre eux : économique, politique, idéologique. Chacun d'eux est autonome, mais seulement de manière *relative*. L'autonomisation absolue d'un niveau, par exemple, celui de l'économie, aurait pour conséquence des opérations de séparation-juxtaposition fort dommageable, du type de celle qui sont souvent proposées dans des textes à vocation pédagogique : théorie de l'histoire (« matérialisme historique »), théorie économique. Ces niveaux font bien entendu l'objet d'études spécifiques de la part des sciences sociales traditionnelles (économie politique, sociologie, science politique...). La science de Marx ne peut s'intégrer dans celles-ci sous peine d'éclectisme et, d'autre part, elle n'a pas l'ambition de les remplacer de quelle que manière que ce soit. Elle ne cherche pas à les supplanter, mais entre en rapport critique avec elles, cherche à en déceler la fonction idéologique tout en reconnaissant leurs aspects scientifiques. Une certaine forme d'« impérialisme » intellectuel a conduit de nombreux marxistes à opposer en bloc la « science marxiste » ou « prolétarienne » à la « science bourgeoise ». Marx lui-même, à certaines occasions, dans des documents de la Première Internationale, a été tenté par cette approche, par exemple quand il oppose l'« économie politique de la classe ouvrière » ou du « travail » à

l'« économie politique bourgeoise » ou du « capital » ³² .

Le « niveau économique » de la science marxiste s'attache à l'étude des rapports sociaux de production, et à partir de là, à l'étude des lois économiques des différentes sociétés. Le *Capital* est consacré au seul mode de production capitaliste, et à l'examen de ses lois régulatrices et de mouvement ³³ .

A une certaine étape du marxisme, le champ de la théorie économique marxiste a été restreint abusivement à l'« économie marchande capitaliste » ou à la forme valeur et à ses développements. Parmi les représentants les plus célèbres de cette approche, on peut mentionner Rosa Luxembour, dans son *Introduction à l'économie politique*, (1908-1917), Nicolas Boukharine, dans *l'Économie de la période de transition* (1920), et Eugène Préobrajensky dans la *Nouvelle économie* (1926). Dans une lettre adressée à Ferdinand Lassalle, dans laquelle il annonce le plan de son œuvre, Marx affirme au sujet de sa « critique de l'économie politique » :

« Le travail dont il s'agit tout d'abord, c'est la *critique des catégories économiques*, ou bien, if you like (si tu veux), le système de l'économie bourgeoise présenté sous une forme critique. C'est à la fois un tableau du système, et la critique de ce système par l'exposé lui-même » ³⁴ .

La « critique » ne se réduit pas à la seule dimension polémique et met en lumière les acquis scientifiques, les développe, contrairement à ce que pensent de nombreux interprètes actuels, économistes notamment, qui contestent l'existence même d'un niveau d'analyse économique au sein du « matérialisme historique ». Il faut voir dans cette dernière position une réaction « anti-économique » (mais peu efficace) aux interprétations dominantes qui réduisent l'apport de Marx à celui d'un économiste mineur de l'école ricardienne. Il existe un rapport de *continuité-rupture* entre l'économie politique « classique » et la théorie économique qui fait partie intégrante de la nouvelle science de l'histoire de Marx. Si l'on envisage uniquement le premier ou le second aspect, on privilégie à tort, respectivement, l'« économiste » ou le « critique ». Marx entend d'une part poursuivre la tâche scientifique accomplie par l'économie classique pour connaître le fonctionnement du capitalisme, et d'autre part travailler en rupture avec l'économie politique classique, car il s'attaque à des problèmes non étudiés, non élucidés par cette science (par exemple, l'exploitation capitaliste, la forme valeur de la marchandise). De plus, il opère une critique de certains aspects de la méthode, une critique des concepts, en montrant qu'ils sont les expressions fétichistes des rapports sociaux capitalistes, et des représentations de l'économie politique classique (Homo oeconomicus, Robinson...).

Après ce rapide examen, tournons-nous maintenant vers la théorie de Marx comme nouvelle philosophie.

II – La théorie de Marx comme nouvelle philosophie

Dans la onzième « thèse sur Ludwig Feuerbach », Marx affirme que « les philosophes n'ont fait qu'*interpréter* le monde de différentes manières, ce qui importe c'est de le *transformer* » ³⁵ .

En s'appuyant sur cette phrase ainsi que sur diverses remarques de l'*Idéologie allemande* ou d'œuvres antérieures sur la nécessité de « réaliser la philosophie », de nombreux interprètes ont défendu la thèse selon laquelle Marx, en établissant les fondements de sa science de l'histoire, rompt radicalement avec toute espèce de philosophie. En réalité, tout en manifestant le désir de « sortir » de la philosophie spéculative traditionnelle, y compris celle de Hegel, il propose, à partir de 1845-1846, certes d'une manière pas toujours explicite ni argumentée, un certain nombre de thèses en vue d'une nouvelle philosophie. Plus tard, il ne se désintéressera jamais de la philosophie et il établira toujours un rapport critique avec les « classiques » en la matière, de Aristote à Hegel. Tout d'abord, cette philosophie se fonde sur le matérialisme auquel Marx adhère vers 1842-1843, notamment sous l'influence de Bruno Bauer. Comme l'indiquera plus tard la Postface à la 2ème édition allemande du Livre Ier du *Capital*, la pensée, « l'idéal n'est rien d'autre que le matériel transposé et traduit dans la tête de l'homme » ; Marx ne construit pas une théorie du « reflet » à la différence d'Engels, contrairement aux affirmations de très nombreux marxistes ³⁶ . Marx reproche au matérialisme traditionnel, métaphysique, et contemplatif, y compris celui de Ludwig Feuerbach, de n'envisager l'« objet extérieur », la « réalité », « que sous la forme d'*objet ou d'intuition*, mais non en tant qu'*activité humaine sensible*, en tant que *praxis* » ³⁷ . Le matérialisme traditionnel, comme le courant français du XVIIIe siècle qui se fonde sur les sciences de la nature, s'en tient à l'abstraction de l'« Homme » et ne peut parvenir à l'étude des hommes dans un contexte social déterminé. En 1845, Marx se réclame d'un « nouveau matérialisme » dans la « 10ème thèse sur Feuerbach » et se déclare « matérialiste pratique » dans *L'Idéologie allemande*. Le concept-clé de cette nouvelle conception est celui de « praxis ». La « praxis » représente la pratique en mouvement, créatrice des hommes, tant au plan individuel que collectif, tout à la fois dans la quotidienneté que dans l'histoire. Toutes les formes d'expérimentations individuelles et sociales s'y trouvent incluses. La « praxis » qui se répète devient simple pratique. Par la praxis, s'établissent les relations entre les hommes et la nature, et les relations entre les hommes. Dans cette conception qui ne peut se réduire à un quelconque « pragmatisme » ou une simple « philosophie de la pratique », la « praxis » forme une unité (et non identité) dialectique avec la théorie, avec la pensée. Toute « praxis » suscite un retour sur la théorie, qui débouchera soit sur une stérilisation, soit sur une nouvelle « praxis » ³⁸ .

De plus, la dialectique objective de l'histoire ne peut pas être détachée de celle de la nature, dans la mesure où la nature est socialisée par l'homme ³⁹ . Certes, Marx envisage aussi la nature indépendamment de l'homme dans ses recherches mais rien ne prouve qu'il ait eu l'intention d'y introduire la dialectique, même si par ailleurs il accueille avec intérêt la voie tentée par son ami Engels. Dans une perspective marxiste, rien n'empêche qu'il ne puisse exister une « dialectique de la nature », mais sans doute avec un contenu différent de celle de l'histoire et de la nature socialisée. L'erreur d'Engels réside surtout dans le fait qu'il propose des *lois identiques* pour la nature, l'histoire et la pensée.

Après cette brève présentation de la théorie marxienne, nous examinerons les grands courants de la philosophie italienne.

SECTION II : LES GRANDS COURANTS DE LA PHILOSOPHIE ITALIENNE : QUELQUES POINTS DE REPERE

Il est nécessaire de dresser un rapide panorama des principaux courants philosophiques italiens de la seconde moitié du XIXe siècle à nos jours afin de faciliter la compréhension des auteurs étudiés. A l'occasion de l'examen des « lectures », il sera opéré des retours sur tel ou tel courant. Pour des motifs de clarté d'exposition, nous distinguerons les courants antérieurs, puis postérieurs à la seconde guerre mondiale ⁴⁰ .

I – La philosophie italienne du milieu du XIXe siècle à 1945

La philosophie italienne entre 1850 et 1945 se caractérise par trois grands courants dominants qui se succèdent très distinctement dans le temps, l'« hégélianisme napolitain », le positivisme, et le « néo-idéalisme ».

a – L'« hégélianisme napolitain »

Au début du XIXe siècle, la culture italienne est profondément imprégnée par le spiritualisme catholique auquel on peut rattacher les noms de Rosmini et de Gioberti. Ce courant va perdre sa place dominante durant la seconde moitié du siècle, au profit de l'« hégélianisme napolitain » d'une part, et du positivisme d'autre part ⁴¹. La première tendance philosophique est née dans le Sud de l'Italie, à partir des années 1840. Elle se présente au départ comme un mouvement de résistance à l'autocratie du Royaume des Deux-Siciles, animé par des intellectuels qui connaîtront l'exil. Avec la constitution de l'Unité (1860-1861), l'hégélianisme va connaître son heure de gloire. L'Université de Naples lui sert de principal centre de diffusion durant les années 1860. Francesco De Sanctis et Bertrando Spaventa sont sans conteste ses plus célèbres représentants. De l'école de Spaventa va sortir Antonio Labriola, qui va insérer le marxisme dans la culture italienne, dans une tradition qui remonte à Giambattista Vico. Ce mouvement n'occupera cependant jamais une position dominante dans les universités d'Italie ; son influence restera limitée dans l'espace (le Sud) et dans le temps, car après 1871, il entre en déclin au profit du positivisme.

b – Le positivisme « à l'italienne »

Le second courant, développé lui aussi en réaction au spiritualisme, va connaître une très grande expansion dès 1860-1861, et va dominer largement le climat intellectuel italien jusqu'à la fin du XIXe siècle. Ses centres de rayonnement se situent dans le Nord et au centre du pays. Il possède la particularité d'influencer non seulement la philosophie, mais aussi l'ensemble des sciences sociales. Ce mouvement est profondément hétérogène, et pour souligner cette diversité, il vaudrait mieux parler des *positivismes* italiens. Parmi ses représentants, il faut d'abord indiquer le nom d'un élève de l'« hégélien napolitain » De Sanctis, Pasquale Villari, auteur de *Filosofia positiva e il metodo storico* (1860), qui estime que la méthode positive joue dans les sciences sociales un rôle analogue à celui de la méthode expérimentale de Galilée, dans les sciences naturelles. Le deuxième grand représentant est l'ex-prêtre Roberto Ardigò, auteur de *La psicologia come scienza positiva* (1870). A l'école de ce maître, vont se former de nombreux intellectuels qui rejoindront le mouvement socialiste (Filippo Turati, Antonio Graziadei). Parmi ses élèves, on peut mentionner l'économiste Achille Loria, et parmi ses disciples, le futur philosophe marxiste Rodolfo Mondolfo. Des tendances positivistes étrangères sont aussi fort prisées en Italie, en particulier celle de l'anglais John Stuart Mill. La pensée d'Auguste Comte connaîtra cependant un succès limité. Enfin, le positivisme se trouve associé étroitement avec la théorie évolutionniste d'Herbert Spencer, célèbre fondateur du « darwinisme social ». Les « darwiniens sociaux » auront de nombreux représentants, et cela donnera lieu à de curieuses lectures de Marx, par exemple celle d'Enrico Ferri, auteur d'un livre sur la « Trinité » *Darwin, Spencer, Marx* (1894). Les positivistes font confiance, comme le remarque ironiquement Antonio Labriola, à « Madonna Evoluzione » qui représente à leurs yeux la grande force du développement tant naturel qu'historique. Ils expriment des conceptions favorables à l'expansion des sciences, en conformité avec l'idéologie industrialiste de la classe dominante dans le dernier quart du XIXe siècle.

c – Le « néo-hégélianisme » ou « néo-idéalisme »

A partir du début du XXe siècle, un nouveau courant philosophique se développe très rapidement et remplace le positivisme dans sa fonction hégémonique, le « néo-idéalisme » ou le « néo-hégélianisme ». Il est représenté par deux philosophes dont la formation intellectuelle a baigné au sein de l'« hégélianisme napolitain » et qui, vers la fin du XIXe siècle se sont intéressés à la pensée de Marx : Benedetto Croce et Giovanni Gentile.

Benedetto Croce, penseur libéral et laïc, élabore dans les années 1900-1910 sa philosophie historiciste comme « science de l'Esprit » à partir d'une lecture critique de Hegel. Giovanni Gentile développe une philosophie « actualiste » fondée sur une interprétation particulière de Hegel, qui renoue avec la tradition spiritualiste italienne et européenne. Le « néo-idéalisme » manifeste son hostilité aux problèmes des sciences naturelles et sociales, et ne s'engagera pas dans des discussions épistémologiques. Pour Croce, la science ne concerne que le plan des « pseudo-concepts ». Le « néo-idéalisme » participe au mouvement de « réaction idéaliste contre la science » avec d'autres tendances anti-positivistes et anti-rationalistes qui se répandent au début du XXe siècle en Italie, le pragmatisme anglo-saxon (William James) et la philosophie idéaliste française (Henri Bergson). La formation culturelle d'Antonio Gramsci et de Galvano Della Volpe baigne dans cette atmosphère. Les deux fondateurs du « néo-idéalisme » vont cependant suivre des voies opposées dans leur attitude vis-à-vis du régime fasciste qui s'installe dans les années vingt. Croce, fidèle à des idéaux libéraux jouera le rôle d'un opposant « légal » mais opiniâtre. Gentile, quant à lui, va devenir l'un des principaux théoriciens du régime.

II – La philosophie italienne de 1945 à nos jours

La philosophie italienne du second après guerre mondiale, à l'inverse de la période 1850-1945, ne se caractérise plus par des courants dominants successifs, relativement homogènes. On assiste plutôt à un véritable éparpillement. Pour des raisons de commodité nous distinguerons les courants des années cinquante et ceux des années 1960-1980.

a – Les courants des années cinquante

Après 1945 et la disparition du régime fasciste, le « néo-idéalisme » entre en crise profonde. Ses partisans sont très isolés, et en général, se situent davantage dans la tradition de Gentile que dans celle Croce ; on peut citer, par exemple, les cas d'Ugo Spirito et de Guido Calogero. L'Italie sort de son isolement culturel et s'ouvre aux nombreux aspects de la pensée internationale ; on assiste à une véritable « *sprovincializzazione* » de la culture italienne. Alors que le « néo-idéalisme » niait la possibilité de fonder des sciences sociales on assiste, après 1945, à un fort développement de disciplines telles que la sociologie. Cette ouverture vers les sciences humaines justifie l'intérêt qui s'est porté dans les années cinquante vers la pensée relativiste de l'« historicisme allemand » qui propose des instruments pour comprendre les situations historiques et sociales ; les œuvres de Wilhelm Dilthey, de George Simmel, d'Heinrich Rickert, de Max Weber pénètrent ainsi en Italie ⁴².

L'existentialisme de Martin Heidegger (*Sein und Zeit*, 1927) avait été introduit en Italie à la fin des années trente, à la faveur du rapprochement avec l'Allemagne Nazie. L'après-guerre va permettre une grande diffusion de l'existentialisme sous ses différentes composantes (y compris celle de Søren Kierkegaard). Nicola Abbagnano développe un « existentialisme positif » et se réclame du « *nuovo illuminismo* ». Il s'appuie sur la philosophie pragmatiste de l'américain John Dewey, et s'intéresse tout particulièrement à la sociologie. Enzo Paci, disciple d'Antonio Banfi, combine l'existentialisme avec la phénoménologie d'Edmond Husserl, auteur de *La crise des sciences européennes*, (1938). Un autre courant important est celui fondé sur les recherches épistémologiques du « Cercle de Vienne », sur l'« empirisme logique » et le « néo-positivisme » américain (Rudolf Carnap). On s'intéresse aux sciences de la nature, à l'œuvre de Galilée. Un rôle important est ici joué par un ancien élève de Moritz Schlick à Vienne, Ludovico Geymonat. Le marxisme devient un autre élément essentiel de la culture philosophique italienne après 1945. Les traductions se multiplient et l'on découvre les écrits du jeune Marx (1843/44). L'œuvre d'Antonio Gramsci, enfin accessible, va exercer une profonde influence sur les philosophes formés dans les années 1940 au sein du « néo-idéalisme » dans la version de Benedetto Croce, et ayant participé à la Résistance. Un « historicisme marxiste » d'inspiration gramscienne va se développer chez les intellectuels communistes. Une école marxiste anti-hégélienne et antihistoriciste va cependant voir le jour autour de Galvano Della Volpe. Durant les années cinquante, on assiste à de multiples tentatives de conciliation entre le marxisme et les courants de pensée récemment découverts, par exemple, avec l'existentialisme et la phénoménologie ⁴³, avec le pragmatisme ⁴⁴, et avec le « néo-positivisme » ⁴⁵.

b – Les courants à partir des années soixante

La culture italienne des années 1960-1980 se caractérise de plus en plus par l'éclectisme, et il est très difficile d'en dresser un cadrage même partiel. Dans les années soixante, survient le phénomène, non spécifique à l'Italie, de la « crise des sciences sociales ». Dans ce contexte, l'œuvre des principaux théoriciens de l'« Ecole de Francfort » connaît une forte diffusion : M. Horkheimer, Theodor W. Adorno,

Jurgen Habermas, et aussi Herbert Marcuse. Le marxisme connaît une forte expansion surtout dans la période 1965-1970 non seulement dans sa composante italienne, mais aussi dans ses composantes internationales. Louis Althusser est introduit par Cesare Luporini, et l'œuvre de Georges Lukacs connaît un succès durable avec *Histoire et conscience de classe* (1923). Toutefois à partir de 1975 environ, le marxisme attire de moins en moins d'intellectuels. Les discussions épistémologiques se portent sur les penseurs « relativistes », tels que Thomas Kuhn, Imre Lakatos, et Paul K. Feyaberend (*Against the method*). L'œuvre de Karl Popper est connue tardivement, et valorisé surtout pour ses aspects anti-marxistes. Au cours des années quatre-vingt, on assiste à l'apparition d'un mouvement de pensée comprenant différentes facettes, qui proclame l'échec de toute la pensée rationnelle classique occidentale, à la fois philosophique et scientifique ⁴⁶. Les sources intellectuelles de ces courants sont à rechercher dans la pensée de Frédéric Nietzsche, de Martin Heidegger, de Ludwig Wittgenstein, mais aussi dans la philosophie française (par exemple Gilles Deleuze). Gianni Vattimo théorise la « pensée faible » ou plutôt « de surface » (« pensiero debole »), par opposition à la « pensée forte » des grands systèmes classiques, tandis que Massimo Cacciari théorise la « pensée négative ». Après cette rapide esquisse, il faut maintenant nous intéresser aux intellectuels italiens qui vont lire Marx, de la fin du XIXe siècle à nos jours.

SECTION III : LES INTELLECTUELS ITALIENS, LECTEURS DE MARX

La rédaction d'articles ou d'ouvrages sur la théorie de Marx en Italie est le fait d'intellectuels. Ces derniers représentent une catégorie sociale dont les membres sont recrutés dans différentes couches et classes, et à des époques historiques déterminées. A partir de notre investigation dans ce domaine, nous pouvons dégager un certain nombre de caractéristiques d'ordre général. Tout d'abord, on remarque que la quasi-totalité des intellectuels intéressés, à divers titres, par le marxisme, du XIXe siècle à nos jours, a suivi un enseignement universitaire, en général à la Faculté des Lettres (Philosophie) ou à celle de Droit (incluant la science économique). Après un laps de temps plus ou moins long, ils deviennent dans la majorité des cas, des enseignants et font carrière à l'Université. On peut mentionner à ce propos pour la philosophie, les noms d'Antonio Labriola, Giovanni Gentile, Rodolfo Mondolfo, Galvano Della Volpe, Lucio Colletti, Mario Tronti, Antonio Negri, et pour l'économie politique Achille Loria, Antonio Graziadei, Claudio Napoleoni, Pierangelo Garegnani, Marco Lippi. Vilfredo Pareto fera carrière non pas en Italie mais en Suisse à Lausanne. Jusqu'à la seconde guerre mondiale, très peu de marxistes se trouvent intégrés à l'Université et Antonio Labriola et Rodolfo Mondolfo représentent des cas exceptionnels. On notera qu'au cours du XIXe siècle, la liberté intellectuelle varie selon les universités ; le pouvoir d'Etat exerce une faible ingérence. Traditionnellement, les universités de Naples et de Bologne sont réputées les plus libérales. Le fascisme va transformer radicalement la situation dans la période 1922-1944 ; les enseignants soupçonnés de sympathie pour le marxisme sont révoqués (Antonio Graziadei) et les lois raciales de 1938 vont contraindre des intellectuels à l'exil (Rodolfo Mondolfo). Un climat de tolérance intellectuelle est rétabli à partir de 1945 dans les universités italiennes. Au cours des années cinquante et soixante, un nombre important de marxistes ou de sympathisants du marxisme, vont être titularisés dans les différentes disciplines ⁴⁷. Dans le cas où les intellectuels ne deviennent pas des enseignants universitaires, ils se lancent dans le journalisme (Antonio Gramsci) ou travaillent dans les milieux de l'édition (Panzieri, Tronti) ⁴⁸. Certains se livrent à des activités politiques, en particulier les marxistes ; ils peuvent exercer des responsabilités de tout premier plan dans le mouvement ouvrier (Gramsci, Panzieri...). Il convient de préciser un peu mieux notre étude en nous penchant sur l'origine « géographique » et l'origine sociale des principaux intellectuels attirés par le marxisme.

Sur la question de la « géographie », nous distinguerons trois catégories de lieux : la naissance (et éventuellement la souche familiale), la formation culturelle (université d'études) et enfin la « lecture » de Marx (lieu de rédaction des principaux articles et ouvrages). Pour des raisons de commodité, deux périodes seront envisagées.

I – Première période

La première période concerne les intellectuels ayant accompli leur formation culturelle entre la seconde moitié du XIXe siècle et les années trente. Tout d’abord, pour les lieux de naissance (et de la souche familiale), nous pouvons distinguer trois régions d’implantation inégale :

– *L’Italie du Nord*

Crémone : Filippo Turati

Mantoue : Achille Loria, Enrico Ferri

Gênes : Palmiro Togliatti (famille originaire du Piémont), Giulio Pietranera

– *L’Italie du Centre*

Imola : Antonio Graziadei, Galvano Della Volpe

Région d’Ancône : Rodolfo Mondolfo

– *L’Italie du Sud*

Antonio Labriola (bien que né à Cassino)

Benedetto Croce (bien que né dans les Abruzzes)

Région de Naples : Arturo Labriola (Naples)

Enrico Leone (vers Caserta)

Amadeo Bordiga (Résina)

Sicile : Giovanni Gentile (vers Trapani)

Sardaigne : Antonio Gramsci (vers Cagliari).

On voit que les intellectuels d’origine méridionale occupent une place non négligeable.

L’étude des lieux de la formation culturelle fait apparaître certaines caractéristiques :

– *l’Italie du Nord*

Université de Turin : Vilfredo Pareto (né à Paris), Antonio Gramsci, Palmiro Togliatti

Université de Gênes : Giulio Pietranera ⁴⁹ .

– *Italie du Centre*

Université de Bologne : Achille Loria (ensuite aux universités de Pavie et de Berlin), Enrico Ferri Filippo Turati, Antonio Graziadei, Galvano Della Volpe⁴⁹.

Université de Pise : Giovanni Gentile Université de Florence : Rodolfo Mondolfo.

– *Italie du Sud*

Université de Naples : Antonio Labriola, Arturo Labriola, Enrico Leone, Amadeo Bordiga,

Naples : Benedetto Croce ⁵⁰ .

Nous voyons que deux universités sont importantes : Bologne et Naples, qui devancent Turin.

En ce qui concerne les lieux de la « lecture » de Marx, on assiste plutôt à un éclatement :

– *Italie du Nord*

Turin : le jeune Graziadei, Rodolfo Mondolfo (vient de l’Université de Padoue), le jeune Gramsci

Milan : Filippo Turati

Padoue : Achille Loria (ensuite à l’Université de Sienne).

– *Italie du Centre*

Bologne : Antonio Graziadei (ensuite à l’Université de Parme)

Pise : Giovanni Gentile

Florence : Vilfredo Pareto

Rome : Antonio Labriola, Enrico Ferri.

– *Italie du Sud*

Naples : Benedetto Croce, Arturo Labriola, Enrico Leone (ensuite à Rome), Amadeo Bordiga

Vers Bari (en prison) : Antonio Gramsci.

Il est intéressant enfin de se pencher sur l'origine sociale de ces intellectuels. En retenant le critère de la catégorie socio-professionnelle à laquelle appartient le père, on obtient trois groupes :

- propriétaires fonciers : Benedetto Croce, Galvano Délia Volpe ;
- commerçants, artisans : Achille Loria (commerçant, Arturo Labriola (artisan, fabricant de faïences), Enrico Leone (aubergiste), Giovanni Gentile (pharmacien)
- fonctionnaires : Antonio Labriola (enseignant du secondaire, ses grands-parents sont propriétaires fonciers). Antonio Graziadei (membre du Conseil des tarifs ferroviaires au Ministère des travaux publics), Antonio Gramsci (directeur d'un bureau de l'Enregistrement), Palmiro Togliatti (économiste dans les collèges d'Etat).

On remarquera parmi ces intellectuels un certain nombre de titulaires de titres nobiliaires : A. Labriola descend d'une famille de barons, A. Graziadei et G. Della Volpe sont comtes, V. Pareto est marquis. La petite bourgeoisie apparaît comme la classe la mieux représentée soit dans sa composante « indépendante » (Loria, Arturo Labriola, Enrico Leone, Giovanni Gentile), soit dans sa composante « salariée » (Graziadei, Antonio Labriola, Gramsci, Togliatti...). La bourgeoisie foncière est également représentée (B. Croce et G. Della Volpe). Par contre, on ne trouve pas d'intellectuels issus de la classe ouvrière.

II – Seconde période

La seconde période concerne les intellectuels ayant accompli leur formation culturelle à partir de la fin des années trente (début de la seconde guerre mondiale). La fiabilité des informations dont nous disposons est nettement moins bonne en raison, d'une part de la grande rareté des sources pour les lieux de naissance, de formation culturelle et d'origine sociale, et d'autre part, le nombre beaucoup plus important d'intellectuels concernés. Il est par conséquent hasardeux de tirer des conclusions à partir des données rassemblées, de façon définitive ; néanmoins, nous donnons ces résultats simplement à titre indicatif. Pour les lieux de naissance, tout d'abord, on remarque un poids relativement fort de l'Italie du Centre, en particulier de Rome.

– *Italie du Nord*

Padoue : Antonio Negri

– *Italie du Centre*

Livourne : Nicola Badaloni

L'Aquila : Claudio Napoleoni

Rome : Lucio Colletti, Raniero Panzieri, Mario Tronti, Marco Lippi, Luca Meldolesi.

– *Italie du Sud*

Naples : Giuseppe Vacca

Bari : Mario Rossi

L'étude des lieux de la formation culturelle montre le poids de l'université de Rome.

– *Italie du Nord*

Université de Padoue : Antonio Negri

Université de Pavie : Pierangelo Garegnani ⁵¹ .

– *Italie du Centre*

Université de Bologne : Fernando Vianello ⁵¹

Université de Rome : Lucio Colletti, Claudio Napoleoni, Raniero Panzieri (Université du Latran), Mario Tronti, Umberto Cerroni, Marco Lippi, Luca Meldolesi ⁵² .

– *Italie du Sud*

Université de Bari : Giuseppe Vacca

Pour les lieux de la « lecture » de Marx, la situation paraît plus diversifiée :

– *Italie du Nord*

Turin : Raniero Panzieri, Claudio Napoleoni

Milan : Ecole d'Enzo Paci (Pier-Aldo Rovatti...), Ecole de Ludovico Geymonat (Eleonora Fiorani...)

Padoue : Antonio Negri

– *Italie du Centre*

Modène : Marco Lippi

Pise : Nicola Badaloni

Florence : Cesare Luporini, Pierangelo Garegnani (ensuite à l'université de Rome)

Rome : Galvano Della Volpe, Lucio Colletti, Umberto Cerroni, Mario Tronti, le jeune Claudio Napoleoni

Franco Rodano, Fernando Vianello (ensuite à l'université de Modène), Luca Meldolesi.

– *Italie du Sud*

Bari : Biagio de Giovanni, Giuseppe Vacca

Messine (Sicile) : Galvano Della Volpe, Mario Rossi, Giulio Pietranera.

Sur l'origine sociale des intellectuels de cette seconde période, nous disposons peu de renseignements précis. Cependant, il apparaît que beaucoup d'entre eux sont issus de familles de fonctionnaires et d'employés. Ainsi, la petite bourgeoisie (en particulier « salariée ») reste la classe sociale largement dominante. Par exemple Lucio Colletti est le fils d'un employé de banque. Un seul intellectuel sort d'un milieu proche de la classe ouvrière, Mario Tronti, dont le père fut artisan puis ouvrier.

Après avoir envisagé qui lit Marx, il est nécessaire de se pencher sur les textes qui font l'objet de « lectures ».

SECTION IV : L'ACCES AUX PRINCIPALES OEUVRES DE MARX ET D'ENGELS EN ITALIE

L'histoire des traductions italiennes des œuvres de Marx et d'Engels est fortement liée à l'histoire du mouvement ouvrier. A l'époque de la constitution, au Congrès de Gênes, en 1892, du Parti socialiste italien, on relève seulement trois traductions de textes importants : la brochure d'Engels *Socialisme utopique et socialisme scientifique* en 1883, le *Manifeste du parti communiste* en 1889, et le livre 1er du *Capital* de Marx en 1882-84, dans la 3ème série de la célèbre « Bibliothèque des Economistes » dirigée par le libéral éclectique Gerolamo Boccardo ⁵³. Le Parti socialiste italien va assurer un rôle de diffuseur des écrits de Marx. Il édite des ouvrages, et publie des articles dans la revue théorique *La Critica Sociale*, animée par Turati. Entre 1899 et 1911, Ettore Ciccotti dirige une collection d'œuvres de Marx, d'Engels et de Lassalle, traduites sur la base des publications de la social-démocratie allemande, auprès d'une maison d'édition liée au parti, Luigi Mongini (Rome).

Les tableaux ci-après présentent l'état des publications des écrits de Marx et d'Engels jusqu'en 1914 dans la langue originale, l'allemand en général, et en traduction italienne de 1883 à 1915 ⁵⁴.

TABLEAU 1 :	OEUVRES	DATE DE PUBLICATION DANS LA LANGUE ORIGINALE
MARX	Critique de la philosophie du droit de Hegel-Introduction	1844
ENGELS	Esquisse d'une critique de l'économie politique	1844
MARX- ENGELS	La Sainte Famille	1845
ENGELS	La situation de la classe laborieuse en Angleterre	1845
MARX	Misère de la philosophie	1847 (français) et 1885 (allemand)
MARX- ENGELS	Le Manifeste du parti communiste	1848
MARX	Travail salarié et capital	1849 et 1891
MARX	Le dix-huit Brumaire de Louis Bonaparte	1852 et 1869
MARX	Contribution à la critique de l'économie politique	1859
MARX	Livre 1er du « Capital » (et Postface à la 2ème édition allemande)	1867 (1873)
ENGELS	Anti-Dühring dont on tire Socialisme utopique et socialisme scientifique	1878 1880
MARX	Livre 2 du « Capital »	1885
ENGELS	Ludwig Feuerbach et la fin de la philosophie classique allemande (et en Appendice, Marx : Thèses sur Ludwig Feuerbach, version Engels)	1888
MARX	Critique du programme de Gotha	1891
MARX	Livre 3 du « Capital »	1894
ENGELS	Lettres à Joseph Bloch, 21-22 septembre 1890, à Conrad Schmidt, 27 octobre 1890, à	1895

	W. Borgius, 25 janvier 1894	
MARX	Salaire, prix, profit	1898
MARX	Lettres à Ludwig Kugelmann	1902
MARX	Introduction à la critique de l'économie politique	1903
MARX	Théories sur la plus-value (Livre IV du « Capital »)	1905-1910

TABLEAU 2 OEUVRES		DATES DE PUBLICATION EN ITALIEN
ENGELS	Socialisme utopique et socialisme scientifique	1883
MARX	Livre 1er du « Capital » (sur la base de l'édition française Roy)	1882-84 (1886 en vol.)
MARX-ENGELS	Le manifeste du parti communiste	1889 et 1892
MARX	Travail salarié et capital	1893
ENGELS	Esquisse d'une critique de l'économie politique	1895
MARX	Misère de la philosophie	1895
ENGELS	Préface au Livre 3 du « Capital » et « Complément et supplément au Livre 3 du « Capital »	1895
MARX	Le dix-huit brumaire de Louis Bonaparte	1896
ENGELS	Lettres à Joseph Bloch, 21-22 septembre 1890, à Conrad Schmidt 27 octobre 1890, à W. Borgius, 25 janvier 1894	1898
MARX	Critique de la philosophie du droit de Hegel-Introduction	1899
MARX	Thèse sur Ludwig Feuerbach (version Engels)	1899
MARX	Contribution à la critique de l'économie politique	1899
ENGELS	La situation de la classe laborieuse en Angleterre	1899
MARX	Critique du programme de Gotha	1901
ENGELS	Anti-Dühring	1901
ENGELS	Ludwig Feuerbach et la fin de la philosophie classique allemande	1902
MARX-ENGELS	La Sainte Famille	1909
MARX	Livre 1er du « Capital » (sur la base de la 4 ^{ème} édition allemande de 1890)	1915

En ce qui concerne les publications en langue originale, il convient tout d'abord de remarquer que les toutes premières éditions de la première moitié du XIX^e siècle ont donné lieu à des tirages très faibles, ce qui les rend pratiquement inaccessibles aux intellectuels attirés par le marxisme à la fin du siècle. Parmi les écrits édités par la social-démocratie allemande, on note un certain nombre de lacunes importantes. Il manque des textes indispensables pour comprendre la formation de la théorie de Marx, des œuvres telles

que la *Critique du droit politique hégélien*, les *Manuscrits de 1844*, l'*Idéologie allemande* ; de même, parmi les écrits économiques, il manque les *Grundrisse*. Les traductions italiennes sont relativement nombreuses ; cependant, on relèvera l'absence des livres 2 et 3 du *Capital* ⁵⁵ .

De plus, entre la fin du XIXe siècle et le début du XXe siècle, de nombreux efforts de vulgarisation du Livre 1er du *Capital* sont entrepris en Italie, sous la forme de résumés. Carlo Cafiero (1846-1892), membre de la Première Internationale ⁵⁶ , fait la connaissance de Marx et d'Engels à Londres en 1871, et décide de traduire le Livre 1er en italien. Le projet n'aboutit pas. Cependant, il rédige en 1877-1878 un résumé, sur la base de l'édition française Roy (parue de 1872 à 1875). *Il Capitale di Carlo Marx brevemente compendiato* (1879) est un bon ouvrage de vulgarisation qui permet la diffusion des analyses de Marx, mais dans une interprétation de type positiviste et déterministe. L'accueil de Marx à ce texte est plutôt favorable ; toutefois, il lui reproche de lier l'émancipation du prolétariat uniquement aux progrès à venir du capitalisme et d'oublier la question de la formation de la conscience de classe ⁵⁷ . Quelques années plus tard, en 1893, *Le Capital de Karl Marx résumé* (1883) de Gabriel Deville (1854-1940), est traduit en italien. Cette étude, elle aussi d'inspiration positiviste, est par contre peu appréciée par Friedrich Engels. Elle aura moins de succès que celle de Cafiero. Enfin, en 1898, le résumé de Karl Kautsky, leader de la social-démocratie allemande, *Karl Marx ökonomische Lehren* (1886) paraît en Italie. A ces textes, destinés principalement à la formation théorique des militants socialistes, on peut ajouter un autre ouvrage de vulgarisation, les extraits du *Capital* choisis par Paul Lafargue pour l'éditeur français Guillaumin, avec une introduction de Vilfredo Pareto, qui se veut une réfutation définitive de Marx, étudiée dans notre premier chapitre. Cet ouvrage est traduit en italien en 1894.

Après la première guerre mondiale, des changements importants se manifestent au sein du mouvement ouvrier. En 1921, le Parti communiste d'Italie est fondé au Congrès de Livourne. Il sera dirigé tout d'abord par Amadeo Bordiga, puis de 1924 à 1926, par Antonio Gramsci. Entre temps, le fascisme a pris le pouvoir et les publications marxistes sont interdites. Le tableau suivant fournit des indications sur les nouvelles éditions dans la langue originale :

	OEUVRES	DATE DE PUBLICATION DANS LA LANGUE ORIGINALE
MARX	Thèses sur Ludwig Feuerbach (version Marx)	1925
ENGELS	Dialectique de la nature	1925
MARX-ENGELS	L'Idéologie allemande	1925 et 1932
MARX	Critique du droit politique hégélien	1927
MARX	Manuscrits économique-philosophiques (1844)	1932
MARX	Sixième chapitre inédit du « Capital »	1933
MARX	« Grundrisse »	1939-1941

Alors que des textes essentiels paraissent en Allemagne de 1925 à 1933 et jusqu'en 1941 en URSS, on ne trouve pratiquement pas de traduction nouvelle en langue italienne, mis à part la brochure « Salaire, prix et profit » publiée en émigration à Paris. D'une manière générale, le parti communiste dirigé par Palmiro Togliatti, diffuse surtout des textes de Lenine et des théoriciens bolcheviks.

La chute du fascisme et le retour à la démocratie va permettre de combler le retard accumulé dans les traductions italiennes. Le Parti communiste italien joue alors un rôle important, d'une part dans la

réédition de textes traduits à la fin du XIXe siècle, et d'autre part, dans la publication de titres nouveaux, en particulier grâce à ses maisons d'édition, « Rinascita » de la fin de la guerre à 1953, et « Riuniti » depuis cette date ⁵⁸. Il faut cependant noter que de 1945 à nos jours, l'édition des textes de Marx et d'Engels n'est plus du ressort exclusif des partis ouvriers. En effet, de nombreuses maisons d'édition indépendantes participent à l'effort de traduction. Ainsi, pour les années cinquante, on relèvera la publication des *Manuscrits de 1844*, en 1949, et des *Théories sur la plus-value* en 1954-1958, par les soins de l'éditeur G. Einaudi. Dans le contexte politique de l'« automne chaud », la maison « La Nuova Italia » va publier les *Grundrisse* et le *Sixième chapitre inédit du Capital* (1968-1970).

Le tableau suivant indique les principales traductions nouvelles, échelonnées de 1946 à 1970.

	OEUVRES	DATE DE PUBLICATION EN ITALIEN
MARX	Livre 2 du « Capital »	1946
MARX-ENGELS	L'Idéologie allemande	1947 et 1958
MARX	Manuscrits économique-philosophiques (1844)	1949
MARX	Critique du droit politique hégélien	1950
MARX	Lettres à Ludwig Kugelmann	1950
ENGELS	Dialectique de la nature	1950
MARX	Introduction à la critique de l'économie politique	1954
MARX	Livre 3 du « Capital »	1954-1956
MARX	Théories sur la plus-value (Livre IV du « Capital »)	1954-1958
MARX	« Grundrisse »	1968-1970
MARX	Sixième chapitre inédit du « Capital »	1969

Après avoir envisagé la théorie de Marx, les grands courants de la philosophie italienne, les intellectuels attirés par le marxisme, et la question des œuvres disponibles, il nous faut étudier maintenant les problèmes méthodologiques spécifiques à notre recherche en histoire de la pensée.

SECTION V : QUESTIONS METHODOLOGIQUES

Les nombreuses controverses du XXe siècle sur la méthode à suivre en histoire de la pensée économique s'articulent en général autour de deux grands types d'approche des auteurs, l'optique « continuiste », et l'optique « discontinuiste ». Après les avoir examinées l'une et l'autre, nous aborderons la question de leur application à notre recherche, et les spécificités de notre démarche.

I – L’optique « continuiste »

Selon cette première approche, l’histoire de la pensée économique du point de vue scientifique ⁵⁹, nous montre un *progrès* plus ou moins régulier, linéaire ou non, de *l’erreur vers la vérité*. La constitution du savoir revêt une forme *cumulative*. On peut déceler schématiquement deux options dans cette approche, la progression linéaire et la progression non linéaire.

a – La progression linéaire

Cette démarche entend mettre en évidence la continuité de la pensée économique, sous les formes de dépassements et d’oppositions entre les auteurs ; elle s’attache à l’étude des précurseurs et des héritiers. Ce point de vue n’est évidemment pas spécifique aux économistes. On le retrouve dans le débat épistémologique français sur les sciences, et ses défenseurs se situent en particulier au début du XXe siècle, dans une tradition issue du positivisme (Pierre Duhem, Abel Rey...). En histoire de la pensée économique, les représentants de la progression linéaire sont relativement nombreux. Nous évoquerons ici seulement les noms de Alfred Marshall, de Bertrand Nogaro, et de Joseph-Alois Schumpeter.

Alfred Marshall consacre un chapitre de son célèbre ouvrage *Principles of Economics* (1890) à la « croissance de la science économique ». Il constate l’existence d’une continuité remarquable de la pensée économique depuis le XVIIIe siècle jusqu’à la fin du XIXe siècle. Les Physiocrates ont mis en évidence la liberté de commerce et leurs projets visent à améliorer la « qualité de la vie ». Adam Smith poursuit dans cette voie, et apporte une contribution en matière de théorie de la valeur ; après lui, la continuité est assurée par Jeremy Bentham, Ricardo, John Stuart Mill, Jevons... ⁶⁰.

Bertrand Nogaro dans *Le développement de la pensée économique* (1944) étudie lui aussi la formation de la pensée économique « scientifique » du XVIIIe siècle au XXe siècle ⁶¹. Dans son optique,

« La somme des théories économiques qui s’accumulent à travers le temps ressemble fort à une somme algébrique, dont le total positif s’élèverait à la longue, mais non sans qu’il y ait des alternances de plus et de moins » ⁶².

Du fait de l’existence de ces « moins », il préfère parler de « *développement* » plutôt que de « progrès » de la pensée économique. Cependant, il n’en reste pas moins qu’il se place dans la perspective d’un progrès linéaire de la science économique. On trouve, de plus, une phrase révélatrice dans l’« avant-propos » du livre :

« L’auteur (...) ne croit pas avoir à justifier du plan suivi dans l’ouvrage, car il est dicté par la chronologie » ⁶³.

Joseph-Alois Schumpeter dans son célèbre ouvrage posthume (1954) entend étudier l’« histoire de l’analyse économique » ou,

« l’histoire des recherches intellectuelles que l’homme a menées en vue de *comprendre* les phénomènes économiques ou, ce qui revient au même, l’histoire des aspects analytiques ou scientifiques de la pensée économique » ⁶⁴.

L’« analyse économique » comprend trois « techniques » principales : l’histoire économique, la statistique, et la « théorie économique » qui, elle, représente une « boîte à outil » (Joan Robinson), absolument neutre. On assiste, selon cet économiste, à un progrès quasi-continu, linéaire, de l’« analyse économique » qui s’affirme en dépit des jugements de valeurs, des idéologies, et qui est marqué par l’apparition de trois « situations classiques » ou moments de synthèse des progrès scientifiques obtenus (fin XVIIIe siècle, A. Smith ; milieu du XIXe siècle, J.S. Mill ; début du XXe siècle, A. Marshall). Il y a « progrès » dans la mesure où les économistes peuvent, par exemple,

« ranger dans une série les différentes théories du prix concurrentiel, série dont chaque élément peut être avec sûreté classé comme supérieur au précédent » ⁶⁵.

b – La progression non linéaire

Un bon exemple de cette deuxième approche nous est donné par Mark Blaug dans *Economic theory in retrospect* (1962, 1978). Cet auteur délaisse les biographies, le milieu social et intellectuel, ainsi que la question des précurseurs et héritiers. Il admet l'idée de « progrès » scientifique dans la pensée économique en raison de perfectionnement continu des « outils mathématiques » de la multiplication des données empiriques pour la vérification des hypothèses. Cependant, il refuse l'idée d'une « progression linéaire vers les vérités présentes ». En effet, de nombreuses « contingences historiques » interviennent, et imposent des détours :

« reconnaître que la théorie économique a certainement progressé ne devrait pas cacher l'allure très irrégulière du progrès qui fait la spécificité de l'histoire de l'évolution de l'analyse économique. Des aperçus généraux de la logique pure du système de prix apparaissent, noyés dans le cadre théorique particulier associé aux conditions et problèmes particuliers de l'époque. Alors que le corps des idées résiste mal à la critique, une grande partie de ce qui est encore intéressant est rejeté dans l'engouement pour la dernière nouveauté. De telle sorte que l'histoire économique est moins la chronique d'une accumulation continue de résultats théoriques que l'histoire de révolutions intellectuelles exagérées, dans lesquelles des vérités déjà connues sont négligées au profit de nouvelles révélations. Et il semble souvent que le mouvement par lequel l'économie progresse présente une alternance symétrique des théories, la nouvelle prenant le contrepied de l'ancienne » 66 .

Après l'examen des approches « continuistes », tournons-nous maintenant vers les approches « discontinuistes ».

II – L’optique « discontinuiste »

Cette seconde approche de l’histoire de la pensée économique va remettre en cause l’idée d’un progrès plus ou moins régulier du savoir, défendue par l’optique précédente. Elle met l’accent au contraire sur les moments de rupture, de discontinuité, et propose différents types de périodisation. On peut dégager deux voies dans cette approche.

a – Les analyses en termes de sociologie de la connaissance

La considération du contexte économique, politique, social et intellectuel n’est jamais totalement négligée par les tenants de l’approche continuiste, mais il ne s’agit en général que d’un complément de facteurs sociologiques. On donnera deux exemples à ce propos. Joseph-Alois Schumpeter tient compte, pour les périodes 1790-1870 et 1870-1914, de la « structure économique et sociale » de la société, de la « superstructure culturelle » correspondante, le « *Zeitgeist* » ou l’« esprit du siècle »⁶⁷. De même, Luc Bourcier de Carbon lui-aussi défenseur de la thèse de la continuité de la pensée économique, entend tenir compte à chaque étape du « *potentiel de civilisation* », du « *milieu* » et du « *moment* » en se référant à l’œuvre d’Hippolyte Taine⁶⁸. Il existe, par contre, toute une série de travaux qui tentent d’appliquer systématiquement à l’économie politique la « sociologie de la connaissance », branche développée par Karl Mannheim, Pitirim Sorokin, et en France, Georges Gurvitch. L’objectif est d’étudier les corrélations existantes entre la pensée économique et les « cadres sociaux », les facteurs sociaux et culturels⁶⁹. Cette approche accorde une grande importance à la biographie. Elle refuse l’idée d’une science économique « free of value », et donc écarte tout découpage entre la théorie (le positif) et la doctrine (le normatif).

Une des premières tentatives pour rattacher la pensée économique au contexte économique, politique, social, et à l’environnement intellectuel est celle de Wesley-Clair Mitchell⁷⁰, dans ses *Lectures notes on types of economic theory* (1949), dont une nouvelle édition augmentée a paru sous le titre *Types of economic theory—From Mercantilism to institutionalism*. Pour l’auteur, l’économie politique est une science encore au « stade rudimentaire » et on ne peut envisager une théorie économique constituée par une progression de l’erreur vers la vérité. Il existe seulement « plusieurs types de théorie », situés chacun dans un contexte historique et intellectuel spécifique : Quesnay, Smith, Malthus, Ricardo, Mill, Marx, levons, Veblen,... Les économistes les plus marquants ont toujours fait preuve de peu d’intérêt ou d’incompréhension pour les travaux de leurs prédécesseurs, si bien que la recherche des filiations n’a pas une importance cruciale. L’histoire de la pensée économique doit se réécrire à chaque génération d’économistes⁷¹.

Une bonne application de l’analyse en termes de « cadres sociaux » nous est donnée en France par Michel Lutfalla, dans le premier chapitre de son livre *Aux origines de la pensée économique* (1981), consacré au « circuit des blés »⁷². On ne peut comprendre, selon lui, le « tableau » de François Quesnay, qui accorde la primauté à l’agriculture dans le circuit économique en faisant abstraction de la société française de la première moitié du XVIIIe siècle, dans laquelle le blé joue un rôle essentiel ; de plus, il faut prendre en considération le milieu intellectuel de la seconde moitié du XVIIe siècle, où le « mécanisme » est apparu (mécanique des fluides, et circulation du sang)⁷¹. De même, les interrogations des économistes dans la période 1800-1850 qui mènent à la découverte que l’agriculture, bien que secteur dominant, ne constitue plus la seule activité productive, sont à mettre en relation avec la période de la révolution industrielle, c’est-à-dire dans le cas français, avec la « cassure » 1815-1848. Enfin, la pensée marginaliste (Walras) qui introduit l’interdépendance des secteurs économiques est à mettre en rapport avec la « nouvelle

économie », sortie de la Révolution industrielle, non plus dépendante de l'agriculture, mais fondée sur l'acier, et dans laquelle le consommateur devient le moteur du système. Dans cette approche, toute théorie a ses racines dans l'observation d'un type de société donnée, et les mutations ont pour résultat l'élaboration de nouvelles théories économiques.

b – Les analyses à caractère épistémologique

D'autres travaux d'histoire de la pensée, tentent de mettre en évidence les ruptures existant entre les auteurs, d'un point de vue théorique et épistémologique. La considération du milieu social et économique passe à l'arrière-plan, mais non celle de l'environnement intellectuel. Parmi ces analyses nombreuses et variées, on mentionnera deux auteurs non économistes, mais dont les travaux ont donné une impulsion à des recherches en histoire de la pensée.

Michel Foucault dans *L'Archéologie du savoir*, estime qu'il faut savoir « penser la discontinuité ». Selon lui :

« (...) le problème n'est plus de la tradition et de la trace, mais de la découpe et de la limite ; ce n'est plus celui du fondement qui se perpétue, c'est celui des transformations qui valent comme fondation et renouvellement des fondations » ⁷³ .

Il applique cette thèse dans l'ouvrage *Les mots et les choses – Une archéologie des sciences humaines* (1966), en recherchant l'« espace d'ordre » selon lequel s'est constitué le savoir depuis le XVI^e siècle, dans la culture occidentale. Il dégage trois « socles épistémologiques » ou « épistémés » : la Renaissance (XVI^e siècle), l'« âge classique » (du milieu du XVII^e siècle jusqu'au XVIII^e siècle), et l'« âge moderne » (depuis la fin XVIII^e siècle au début du XIX^e siècle) ⁷⁴ . A l'« âge classique, « pas d'économie politique, parce que, dans l'ordre du savoir, la production n'existe pas » ⁷⁵ , bien que l'on trouve une « analyse des richesses ». L'économie politique ne fait apparition qu'à l'« âge moderne », à la fin du XVIII^e - début XIX^e siècle, avec Adam Smith et Ricardo, qui vont mettre à jour le travail et la production ⁷⁶ .

Un autre type d'approche nous est fourni par Thomas Kuhn, dans *The structure of scientific revolutions* (1962, 1970) ⁷⁷ . Il développe la thèse selon laquelle, dans le cadre d'une « science normale », c'est-à-dire solidement fondée par des travaux passés, le développement théorique respecte une succession de « paradigmes ». A partir d'exemples tirés de la physique, et de l'astronomie, il montre qu'à un état donné de la science, un « paradigme » représente un corps de propriétés théoriques reconnu par une collectivité de chercheurs, qui sert de base aux recherches. Une « révolution scientifique » va apparaître tôt ou tard, va mettre en crise le paradigme et aboutir à son remplacement par un nouveau paradigme qui rassemblera une nouvelle communauté de chercheurs. Cette approche rejoint quelque peu celle des représentants français du « discontinuisme » dans le débat épistémologique des sciences, Alexandre Koyré (1892-1964) et Gaston Bachelard (1884-1962). Pour ce dernier en effet, le développement scientifique n'est pas continu ; il traverse des phases de stagnation provoquées par des « obstacles épistémologiques » qui ne seront surmontés que grâce à des « révolutions scientifiques » ⁷⁸ .

Il existe de nombreuses tentatives d'application de la théorie de Kuhn parmi les économistes, en particulier aux Etats-Unis, mais le plus souvent à des fins critiques. Ainsi, pour Donald F. Gordon, dans « The role of history of economic thought in the understanding of modern economic theory » (1965) ⁷⁹ , il n'existe en vérité qu'un seul « paradigme » dans la pensée économique, celui de la maximisation de la satisfaction de l'individu, sur un marché libre, « basic maximizing model », formulé par Adam Smith. Pour l'économiste « radical » Martin Bronfenbrenner, dans « The « structure of Revolutions » in economic thought » (1971) ⁸⁰ , on pourrait relever trois « révolutions scientifiques » dans l'histoire de la pensée : la

« révolution du laissez-faire », depuis David Hume, auteur de « Political Discourses » (1752), la « révolution marginaliste » des années 1870, et la révolution keynésienne de 1936 ⁸¹ .

Une autre approche, plus sophistiquée est proposée par un élève de Karl Popper, Imre Lakatos, en particulier dans l'étude « Falsification and the methodology of scientific research programmes »⁸⁰. L'histoire de la science « mûre » se présente comme une succession de « programmes de recherche ». Chaque « programme de recherche scientifique » se caractérise par un « noyau dur » (« hard core ») descriptif (irréfutable logiquement) et normatif (« positive heuristic »), entouré d'une « ceinture protectrice » (« protective belt ») composée d'hypothèses auxiliaires, susceptibles d'être modifiées. Le « programme » ne possède pas des caractères pleinement « scientifiques » durant la totalité de son existence : au départ, il est « progressif (« progressive ») puis il devient « dégénèrescent » (« degenerating ») : perdant sa scientificité, il sera remplacé par un « programme » supérieur. On retrouve donc ici des ressemblances avec les « paradigmes » de Kuhn, mais l'analyse est plus développée en particulier sur la question du passage d'un « programme de recherche » à un autre. Une application à l'économie politique de cette théorie est proposée par un élève d'Imre Lakatos, Spiro J. Latsis, dans une étude publiée en 1972, « Situational determinism in economics » ⁸² . Il trouve au sein de la théorie micro-économique de la firme deux « programmes de recherche » en compétition. Le « programme » du « situational determinism » encore dominant, mais actuellement au stade régressif, se caractérise par l'autonomie de la prise de décision et l'élimination de l'« environnement » dans l'explication du comportement économique rationnel. Né avec l'œuvre d'Adam Smith, il inclut toute la théorie « néo-classique » de la concurrence parfaite et imparfaite. Le « programme » de l'« économie behavioralism » contient au contraire, une théorie psychologique des choix rationnels. Il a été construit grâce aux apports d'Herbert A. Simon (« Models of man », 1957), de Richard M. Cyert et J.G. March (« Behaviour theory of the firm », 1963) de William Baumol, etc... et se trouve en passe de devenir « progressif ».

Après avoir examiné les principales options en matière d'histoire de la pensée économique, il nous faut maintenant réfléchir sur la question de leur application à notre sujet, les « lectures » italiennes de Marx.

Une démarche « continuiste » ?

Un premier type de démarche « continuiste » proposerait un ordre d'exposition chronologique, plus ou moins strict des auteurs, de façon à établir les précurseurs et les héritiers. L'examen de leur pensée mettrait en évidence l'existence d'un progrès régulier, linéaire, d'une part dans la connaissance de l'œuvre de Marx en général, ou de tel ou tel aspect de sa pensée, et d'autre part dans l'enrichissement de ses théories, en particulier dans le domaine du « matérialisme historique », depuis l'introduction de son œuvre en Italie. On soulignerait la connaissance sommaire des premiers « lecteurs », qui n'hésitent pas à déformer complètement la pensée qu'ils sont censé présenter aux intellectuels italiens. Pour les « lectures » plus récentes, on montrerait la connaissance plus approfondie, plus riche des textes, grâce à l'utilisation d'écrits demeurés longtemps inédits, et les prolongements rendus possibles. Une telle approche strictement évolutionniste et linéaire n'offre qu'un intérêt relativement limité, car elle sous-estime les conflits d'interprétation, les relations entre les marxistes et les critiques de Marx, et les différences de formation culturelle des auteurs. Un second type d'approche « continuiste » plus sophistiqué, mettrait en évidence le fait que la connaissance de l'œuvre de Marx et son enrichissement a certes progressé depuis le XIXe siècle, mais d'une manière plus ou moins régulière, notamment en raison de l'existence de pratiques sociales différentes des auteurs (marxistes « militants » ou non militants) et de contingences historiques. Cette démarche n'échappe pas, elle non plus, au défaut qui consiste à juger les auteurs italiens selon les normes du marxisme contemporain. Dans une version excessive, on envisagerait

l'étude comme « l'ensemble des contre-sens qui ont été faits sur Marx » ⁸³ .

Une démarche « discontinuiste » ?

A l'opposé, une démarche purement « discontinuiste » mettrait l'accent sur les moments de rupture, de « crise ». Elle tenterait de proposer des périodisations des « lectures » italiennes de Marx. Une approche en termes de « sociologie de la connaissance » confronterait les « lectures » les plus significatives à différentes étapes de la réalité économique, sociale et politique, et de la culture de l'Italie. Elle légitimerait les interprétations à chaque étape déterminée du développement. Un tel projet est évidemment séduisant. Néanmoins, il constitue une tentative très périlleuse. La confrontation entre une pensée et les « cadres sociaux » représente une entreprise complexe, surtout si elle est pratiquée sur l'ensemble de la période du dernier quart du XIXe siècle jusqu'à nos jours. Les dangers de simplification sont importants. Il faut normalement tenir compte également du contexte historique et culturel international, ce qui oblige la recherche à atteindre des proportions considérables. Cette démarche, en outre rend impossible la considération efficace des erreurs d'interprétations et des progrès dans la connaissance de tel ou tel aspect de la pensée de Marx. Une autre approche « discontinuiste » chercherait à établir des périodisations sur des bases purement épistémologiques. Elle envisagerait les développements du marxisme et de la critique de Marx en Italie comme une succession de « paradigmes » sur la base de différents critères. Par exemple, en faisant référence aux modalités d'organisation du mouvement ouvrier on distinguerait : le marxisme de la Seconde Internationale, le marxisme de la Troisième Internationale, le (ou les) marxisme(s) contemporain(s).

Aucune des perspectives particulières évoquées plus haut ne mérite d'être retenue unilatéralement pour examiner nos lectures italiennes. En outre, il ne peut être question de nous livrer à une combinaison de type éclectique de deux (ou même trois) approches. Nous sommes conduit à mettre en œuvre une démarche spécifique. Elle part du principe qu'il est possible de comparer les différentes lectures de Marx sur une vaste période de temps, un siècle, par delà les différences dans les socles épistémologiques. Elle refuse donc la thèse de l'incommensurabilité des théories défendues par certaines approches relativistes. L'analyse se fondera sur un traitement *par auteurs*. En effet, une considération thématique (philosophie, théorie économique...) aboutirait à découper les auteurs « en tranches », et risquerait d'évacuer toute dimension historique. Le traitement des auteurs sera mené sur la base de deux critères : d'une part la *discipline professionnelle* (économie politique, philosophie) et d'autre part, le *grand courant de pensée* (positivisme, idéalisme, ouvriérisme...). Nous nous efforcerons autant que possible de reconstituer les « expériences mentales » (A. Koyré) des intellectuels italiens, lecteurs de Marx. Dans ce but, il apparaît indispensable de fournir systématiquement des biographies précises, avant d'examiner les textes. Marx n'est pas un économiste traditionnel, bien qu'il ait élaboré une théorie économique au sein de sa nouvelle science de l'histoire. Son œuvre contient aussi un projet philosophique. Dans l'examen des interprétations, nous ne pouvons nous limiter au seul « Marx économiste » ou « critique de l'économie politique ». Il est indispensable de respecter l'unité de l'œuvre comme on le ferait pour tout grand économiste. Il est superflu de rappeler que les œuvres d'Adam Smith, de Vilfredo Pareto, ou même de John-Maynard Keynes contiennent, des aspects philosophiques non négligeables. L'Italie va nous offrir un terrain très particulier car les textes « philosophiques » de Marx vont être lu par des économistes et les textes « économiques » vont l'être par des philosophes. La sortie de la discipline est très fréquente, malgré le handicap de la spécialisation. La présentation des thèses, à partir de sources originales italiennes ⁸⁴ ne se veut pas directement polémique, mais vise à en faire ressortir l'originalité, la spécificité. L'étude critique entend apprécier la cohérence des analyses avec l'œuvre de Marx, mais sans

promouvoir une interprétation « authentique » ou se référer à une quelconque « orthodoxie ». Il faut tenir compte à chaque étape des textes disponibles de Marx et d'Engels, et de l'état de développement de la conceptualisation en général, sur tel ou tel point.

Notre démarche emprunte cependant quelques aspects à chacune des deux grandes approches en histoire de la pensée économique. Ainsi elle rejoint le « continuisme » dans la mesure où elle recherche les précurseurs et les héritiers. Elle se rapproche du « discontinuisme », car elle refuse l'idée d'un progrès cumulatif, linéaire ou non, dans les « lectures » de Marx. Certes, il est évident que la connaissance de Marx est bien meilleure aujourd'hui qu'à la fin du XIXe siècle, d'une manière générale. Cependant, on constate à travers la pluralité des objectifs de la « lecture » et des pratiques sociales, des progressions mais aussi des régressions. De plus, nous allons observer une grande rupture entre les approches proposées avant Gramsci et celles proposées après Gramsci. Le type de problèmes étudiés chez Marx change radicalement ; des lectures « non-philosophiques » apparaissent, et la question de la scientificité va être examinée d'une toute autre manière. Enfin, notre démarche rejoint l'approche en termes de « sociologie de la connaissance », dans la mesure où elle établit des biographies et s'attache à l'étude des formations culturelles (par exemple, pour la première partie, le positivisme, le « néo-idéalisme »). Cependant, elle ne revêt pas un caractère épistémologique.

Il est temps maintenant de présenter notre choix d'auteurs, les marxistes et les critiques de Marx.

SECTION VI : MARXISTES ET CRITIQUES DE MARX : LE CHOIX DES AUTEURS

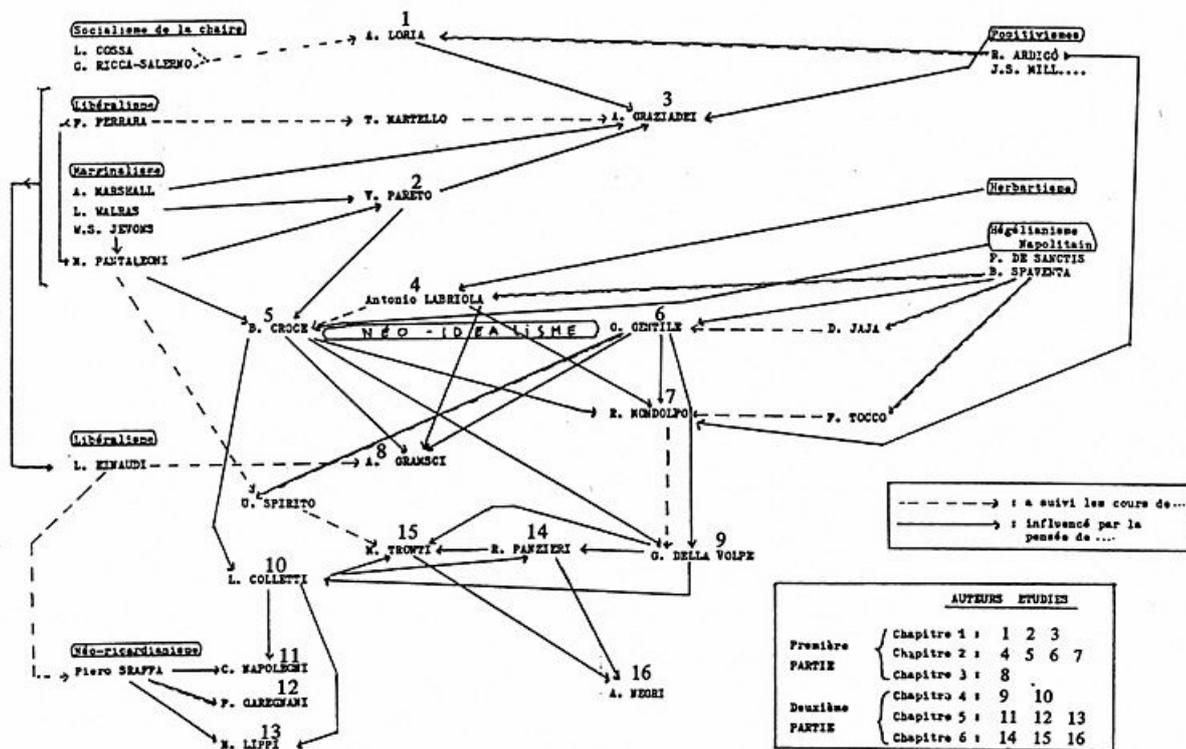
Toute recherche ne peut prétendre à l'exhaustivité et doit être soigneusement délimitée. Nos investigations sur les interprétations italiennes de Marx nous ont conduit à procéder à un choix, parfois difficile au sein de l'ensemble des auteurs représentatifs, depuis l'introduction de Marx, jusqu'à nos jours. On peut distinguer deux grandes catégories de « lecteurs », les « marxistes » et les « critiques de Marx ». Dans ce travail, nous considérons comme « *marxistes* » les auteurs qui se déclarent explicitement ou implicitement adhérents à la science de l'histoire et à la philosophie de Marx, ou seulement à un quelconque de leurs aspects (philosophie, méthode, « critique de l'économie politique »,...). Certains marxistes ne lient pas organiquement leur activité théorique et leur pratique militante, même s'ils peuvent appartenir à un parti ouvrier ; nous les désignerons comme « marxistes non militants ». D'autres, à l'inverse, relient organiquement la réflexion théorique et la pratique, les « marxistes militants ». La prison empêche parfois l'exercice de cette liaison, comme par exemple dans le cas d'Antonio Gramsci. Les « *critiques de Marx* » sont nombreux, et leurs travaux correspondent à divers objectifs. Par exemple, on trouve des critiques « *anti-marxistes* », qui traduisent une volonté de freiner la diffusion de la pensée de Marx en Italie (Vilfredo Pareto), des critiques « *révisionnistes* », qui s'intègrent dans le courant international de la fin du XIXe - début du XXe siècle (Antonio Graziadei, Benedetto Croce). Du point de vue de l'origine, on peut distinguer d'une part les *critiques des économistes*, par exemple la critique spécifique d'Achille Loria, la critique « marginaliste » (Pareto), la critique « révisionniste » (Graziadei), les critiques « sraffiennes », et d'autre part les *critiques des philosophes* : critique « révisionniste » de Benedetto Croce, critique « hégélienne » de Giovanni Gentile, critique de Lucio Colletti. Il ne serait pas souhaitable de présenter les auteurs retenus en les classant en deux groupes, « marxistes » et « critiques de Marx », pour deux raisons principales. Tout d'abord, un tel classement se justifie mal du fait que certains évoluent théoriquement et passent d'un groupe à l'autre. De plus, ce classement interdit la mise en évidence de la dynamique des débats sur Marx, qui s'instaure contradictoirement entre les marxistes et les critiques. Nous avons choisi d'opter pour une présentation des lecteurs de Marx par discipline professionnelle et par grand courant. Dans cette perspective, comment situer historiquement les auteurs ? L'œuvre de Gramsci nous est apparue comme un point de repère capital pour opérer un tel classement. Il s'agit d'une lecture « marxiste militante », qui sert de charnière entre deux grandes époques historiques, celle qui s'étend de la fin du XIXe siècle jusqu'au fascisme et celle qui suit le fascisme. Nous consacrerons un chapitre spécial à ce philosophe.

Tout d'abord, en ce qui concerne les « lectures » proposées avant celle de Gramsci, nous avons opéré une sélection parmi les économistes d'une part, et parmi les philosophes d'autre part. Les premières lectures de Marx en Italie proviennent des économistes. La critique d'Achille Loria constitue un point de départ obligé. Deux auteurs seront ensuite étudiés, Vilfredo Pareto qui développe une perspective « anti-marxiste » et Antonio Graziadei, pour ses premiers écrits critiques dans une direction « révisionniste ». Une exclusion importante doit être signalée ici, celle des théoriciens disciples, à de divers degrés, de Georges Sorel (1847-1922). L'œuvre du socialiste libertaire Francesco-Saverio Merlino est écartée, de même que celle des deux grands représentants italiens du « Syndicalisme Révolutionnaire », les économistes Arturo Labriola et Enrico Leone. Ce courant de pensée très actif à la fin du XIXe siècle mériterait qu'on lui accorde un travail spécifique. En ce qui concerne les « lectures » des philosophes nous avons retenu celles d'Antonio Labriola, premier marxiste italien, de Benedetto Croce, critique « révisionniste », de Giovanni Gentile, critique « hégélien », et enfin celle du marxiste Rodolfo Mondolfo.

On ne trouve pas ici d'omission importante ; on relèvera cependant l'absence de la « lecture » critique positiviste d'Enrico Ferri, qui défend des thèses très proches de celle proposées par l'économiste Achille Loria sur le « matérialisme historique ».

Après Gramsci, la sélection des auteurs est rendue beaucoup plus difficile en raison du foisonnement des « lectures » nouvelles, en particulier chez les *philosophes*. Nous avons décidé de limiter ici notre choix à deux théoriciens, Galvano Della Volpe et Lucio Colletti. Les travaux de Della Volpe ont donné lieu à la formation d'une « école » formée quasi exclusivement de philosophes ; ils exerceront une influence sur la formation des tenants d'un nouveau « marxisme militant », le mouvement de l'« ouvriérisme » (« operaismo »). Lucio Colletti va s'éloigner notablement des thèses de son maître à partir des années soixante et présenter deux lectures successives, l'une marxiste, l'autre critique de Marx. Parmi les « élèves » philosophes de Della Volpe non étudiés on peut mentionner les noms d'Umberto Cerroni et de Mario Rossi. Un certain nombre d'autres lectures philosophiques marxistes ont été écartées ; celles de Nicola Badaloni, de Cesare Luporini (introduceur d'Althusser en Italie), de l'« école de Bari », « hégéliano-marxiste », représentée par Giuseppe Vacca et Biagio De Giovanni, de l'école de Ludovico Geymonat (défenseur du « matérialisme dialectique » dans une interprétation originale). Les critiques philosophiques catholiques développées dans l'après-guerre par Felice Balbo et par Augusto Del Noce ne sont pas abordées. Toutefois notre travail inclut la critique catholique exposée dans la *Rivista Trimestrale* par l'économiste Claudio Napoleoni. Les lectures de Marx des économistes après Gramsci, sont beaucoup moins nombreuses que celles des philosophes, et arrivent surtout dans les années soixante. Ce phénomène peut paraître surprenant lorsqu'on sait que le Parti communiste italien a compté dans ses rangs, et parmi ses dirigeants les plus prestigieux beaucoup d'anciens étudiants en droit et en *économie politique*. Or ces derniers n'ont pas produit de « lectures » significatives des aspects économiques (ou même philosophiques) de l'œuvre de Marx ⁸⁵. Notre sélection retient tout d'abord l'œuvre de Claudio Napoleoni qui propose trois lectures successives de Marx, puis celle du représentant prestigieux du « néo-ricardianisme », Pierangelo Garegnani et enfin celle du « sraffien » Marco Lippi représentant de l'« école de Modène ». On relèvera ici l'omission de Giulio Pietranera dont l'œuvre essentielle consiste dans une « défense et illustration » des thèses dellavolpiennes, sans apport véritablement original. Enfin, pour les marxistes « militants » de l'« ouvriérisme », mouvement qui a eu un écho très important sur l'extrême gauche italienne, et dont la « lecture » de Marx se veut « anti-philosophique » et « anti-économiste », nous avons choisi de traiter les trois représentants les plus importants de ce courant, Raniero Panzieri, Mario Tronti, et enfin Antonio Negri.

Le schéma suivant permet de situer les différents auteurs étudiés les uns par rapport aux autres.



Notes

- 1** Nous mentionnerons cependant les trois ouvrages suivants : Enzo Santarelli *La revisione del marxismo in Italia – Studi di critica storica*, Milan, Feltrinelli, 1964, 2e éd. 1977 ; Giacomo Marramao, *Marxismo e revisionismo in Italia – Dalla « Critica Sociale » al dibattito su leninismo*, Bari, De Donato, 1971 ; Paolo Favilli, *Il socialismo italiano e la teoria economica di Marx (1892-1902)*, Naples. Bibliopolis 1980.
- 2** On peut signaler les actes du colloque organisé par l'Institut Gramsci en octobre 1971, *Il marxismo italiana degli anni sessanta e la formazione teorico-politica dette nuove generazioni*, Riuniti, 1972, qui comprend un important rapport de Nicola Badaloni. Un récent ouvrage tente une synthèse, mais dans une tentative de « liquidation » du marxisme, celui de Giuseppe Bedeschi, *La parabola del marxismo in Italia – 1945-1983*, Bari, Laterza, 1983.
- 3** Le professeur Henri Bartoli au fil de ses nombreuses « Chroniques de la pensée économique en Italie », préparées pour la *Revue Economique* depuis 1954 a eu le mérite de signaler la parution de travaux marxistes essentiels, par exemple, ceux de Galvano Della Volpe et de son disciple Giulio Pietranera, (voir *Revue Economique*, no 2, 1959, pp. 289-290 et no 1, 1963, pp. 149-150). Il a en outre révélé l'existence de grands débats comme celui qui oppose Achille Loria et Benedetto Croce (voir *Revue Economique*, no 2, 1958, pp. 323-324).
- 4** Hugues Portelli : *Gramsci et le bloc historique*, PUF, 1972, Christine Buci-Gluksmann : *Gramsci et l'Etat*, Fayard, 1975, André Tosel : *Praxis - Vers une refondation en philosophie marxiste*, Ed. sociales, 1984, (voir en part, la 2e partie, « Politique et histoire-Sur le marxisme italien »).
- 5** On peut citer par exemple les travaux d'Emilio Sereni tels que *La questione agraria nella rinascita nazionale italiana* (1846) et *Il capitalismo nelle campagne-1860-1900* (1947).
- 6** Nous avons commis une entorse inévitable à ce principe, à propos de Gramsci qui, faute de pouvoir disposer de nombreux textes de Marx réussit à se procurer en prison des textes de Boukharine.
- 7** Sur l'origine des termes « marxiste » et « marxisme », on peut se reporter aux travaux de Margaret Manale dans « Economies et Sociétés Cahiers de l'I.S. M.E.A. », octobre 1974, avril-mai 1976, janvier-février 1978, ainsi qu'à l'étude de Georges Haupt, « De Marx au marxisme publiée dans le recueil *L'historien et le mouvement social*, Maspero, 1980, pp. 77-107.
- 8** Lénine : « Les trois sources et les trois parties constitutives du marxisme », 1913, dans *Oeuvres Complètes*, tome 19, Ed. Sociales - Ed. de Progrès, 1967, p.14. On peut se reporter également à l'étude « Karl Marx » (1914), dans *Oeuvres Complètes*, tome 21, Ed. Sociales - Ed. de Progrès, 1960, p. 44.
- 9** Voir Engels : Lettres à Marx, des 7 et 17 mars 1845, dans Marx-Engels, *Correspondance*, tome 1, novembre 1835-décembre 1848, Ed. Sociales, 1971, pp.363 et 364-368.
- 10** Marx-Engels : la *Sainte Famille*, Ed. Sociales, 1969, p. 152.

- 11 Engels : « La guerre des paysans en Allemagne », dans Marx-Engels, *Oeuvres Choisies*, Ed. du Progrès, tome 2, 1970, p. 179.
- 12 Voir Maximilien Rubel : « La légende de Marx ou Engels fondateur » dans le recueil d'essais, *Marx critique du marxisme*, Payot, 1974, pp. 17-24.
- 13 F. Engels : *Dialectique de la nature*, Ed. Sociales, 1968, p. 25.
- 14 Lénine : *Cahiers Philosophiques, Oeuvres Complètes*, tome 38, Ed. du Progrès, Ed. Sociales, 1971, p. 343. Au lieu de faire une analyse en termes de « lois dialectiques » à la manière d'Engels, Lénine entreprend une analyse des éléments de la dialectique de Marx en seize points (*op. cit.*, pp. 209-210).
- 15 Cette formule apparaît pour la première fois dans l'*Anti-Dühring*, d'Engels en 1878 ; elle est ensuite proposée comme titre d'un chapitre de l'ouvrage d'Engels, *Ludwig Feuerbach et la fin de la philosophie classique allemande*, 1886.
- 16 Engels : *Ludwig Feuerbach et la fin de la philosophie classique allemande*, Ed. Sociales bilingues, 1979, p. 91.
- 17 *Op. cit.*, p. 123 ; voir aussi Engels : *Anti-Dühring*, Ed. Sociales, 1963, pp. 57 et 169.
- 18 Voir Engels : « La « Contribution à la critique de l'économie politique » de Karl Marx », Deuxième article, dans Marx-Engels *Textes sur la méthode de la science économique*, Ed. Sociales bilingues, 1974, p. 197.
- 19 Engels : Lettre à Conrad Schmidt, 1er novembre 1891, dans Marx-Engels, *Correspondance*, Ed. du Progrès, 1971, p. 474.
- 20 F. Engels : Lettre à Johann-Philipp Becker, 15 octobre 1884, dans Marx-Engels, *Briefe (Correspondance)*, tome 36, Dietz Verlag, 1967, p. 218. Voir aussi Engels : *Ludwig Feuerbach*, Ed. Sociales bilingues, 1979, p. 81 note 1.
- 21 Friedrich Engels : *Ludwig Feuerbach et la fin de la philosophie classique allemande*, Ed. Sociales bilingues, 1979, p. 77. *L'Idéologie allemande*, de Marx et d'Engels contient une formule fameuse : « Nous ne connaissons qu'une seule science, celle de l'histoire », Ed. Sociales 1968, p. 45 note 1.
- 22 Voir Marx-Engels, *Oeuvres choisies*, tome 3, Ed. du Progrès, 1970, p. 169.
- 23 La formule « matérialisme historique » apparaît dans la lettre à Conrad Schmidt, 5 août 1890 (inédite à l'époque), dans la lettre à Joseph Bloch, 21-22 septembre 1890, publiée en 1895, et dans l'Introduction à l'édition anglaise de la brochure tirée de l'*Anti-Dühring : Socialisme utopique et socialisme scientifique*, parue en 1892.
- 24 Maxime Rodinson : « Sociologie marxiste et idéologie marxiste », dans *Marx et la pensée scientifique contemporaine*, (Symposium, mai 1968), Mouton, 1969, p. 70.
- 25 Louis Althusser : *Pour Marx*, Maspero, 1965, pp. 26-27.
- 26 Souligné par K.M., Marx-Engels : *L'Idéologie allemande*, Ed. Sociales, 1968, pp. 69-70. Le texte de présentation le plus célèbre est évidemment la Préface à la *Contribution à la critique de l'économie politique* de Marx, 1859, Ed. Sociales, 1957, pp. 3-6.
- 27 Marx-Engels : *Manifeste du Parti Communiste*, Ed. Sociales bilingues, 1972, p. 31. Engels précise dans une note rajoutée ultérieurement qu'il s'agit ici de l'« histoire transmise par les textes » ; en effet, à l'époque de la rédaction du livre (1848), on ne connaissait pas les formes primitives des sociétés.
- 28 Marx : Lettre à Joseph Weydemeyer, 5 mars 1852, dans Marx-Engels, *Correspondance*, tome 3, janvier 1852 - juin 1853, Ed. Sociales 1972, p. 79. En réalité, l'idée de la lutte des classes a une origine très ancienne, et il faut certainement remonter aux philosophes de la Grèce Antique. Henri Bartoli, dans son ouvrage *La doctrine économique et sociale de Karl Marx*, indique les sources pour le XVIIIe siècle, Seuil 1950, pp. 306-307.
- 29 Voir par exemple, le *Manuel d'économie politique*, de l'Académie des Sciences de l'URSS, 2ème édition, 1955, réédition Norma Béthune, 1969.
- 30 Voir notamment la lettre à Conrad Schmidt, 5 août 1890 : « Or, notre conception de l'histoire est, avant tout, une directive pour l'étude (...) ». (Marx-Engels : *Correspondance*, Ed. du Progrès, 1971, p. 449). La formule : « eine Anleitung beim Studium » est rendue par : « une méthode pour l'étude » dans la traduction fournie en Annexe à F. Engels : *Ludwig Feuerbach*, Ed. Sociales bilingues, 1979, p. 149. Voir aussi la lettre à Werner Sombart, 11 mars 1895 : « Toutefois toute la conception (Auffassungsweise) de Marx n'est pas une doctrine mais une méthode. Elle ne fournit pas de dogmes tout faits mais les points de départ de l'étude ultérieure et la méthode pour cette recherche ». Marx-Engels : *Correspondance*, Ed. du Progrès, 1971, p. 522.
- 31 Voir par exemple : Etienne Balibar dans, *Cinq études du matérialisme historique*, Maspero, 1974, p. 108. En fait, sa conception est encore bien plus restrictive : selon lui, « le champ du matérialisme historique, c'est l'unité du problème de l'exploitation et du problème de la lutte révolutionnaire » (souligné par E.B. *op. cit.*, p. 12). Il estime que les deux « concepts fondamentaux » de « plus-value » et de « dictature du prolétariat » commandent la définition de tous les autres concepts, *op. cit.*, pp. 11-12.
- 32 « Adresse Inaugurale de l'Association Internationale des Travailleurs », 1864, dans : Marx-Engels, *Oeuvres choisies*, Ed. du Progrès, 1970, tome 2, p. 11. Engels procède de la même manière dans son article « Karl Marx », paru dans « Die Zukunft », 11 août 1869, (cité par Maximilien Rubel « Chronologie de Marx », Marx : *Oeuvres*, tome 1, *Economie*, Coll. « La Pléiade », Gallimard, 1965, p. CXI).
- 33 Ce point est souligné notamment dans la Préface à la première édition allemande du livre I du *Capital* (1867), Ed. Sociales, 1983, pp. 5-6 ; voir aussi la Préface à la *Contribution à la Critique de l'économie politique*, (1859), Ed. Sociales, 1957.
- 34 Souligné par K.M., Marx : Lettre à Ferdinand Lassalle, 22 février 1858, dans Marx-Engels *Correspondance*, tome 5, juillet 1857 - décembre 1859, Ed. Sociales, 1975, p. 143.
- 35 Souligné par K.M. Onzième « Thèse sur L. Feuerbach », dans Marx-Engels, *L'Idéologie allemande*, Ed. Sociales, 1968, p. 34.

- 36 Livre Ier du *Capital*, Ed. Sociales, 1983, p. 17. La traduction Joseph Roy de la Postface cautionne par contre l'attribution à Marx de l'« théorie du reflet » : « le mouvement de la pensée n'est que la réflexion du mouvement réel, transporté et transposé dans le cerveau de l'homme », Ed. Sociales, 1976, p. 21.
- 37 Souligné par K.M. Ière « thèse sur L. Feuerbach », dans Marx-Engels, *L'Idéologie allemande*, Ed. Sociales, 1968, p. 31. (Nous corrigeons cette traduction sur un point précis : le mot « praxis » est rendu à tort par « pratique »). Voir aussi Marx, *L'Idéologie allemande*, p. 56.
- 38 Certains auteurs ont envisagé, à tort selon nous, la « praxis » chez Marx dans un sens élargi, désignant tout à la fois la pensée et l'action, la théorie et la pratique (voir par exemple Henri Lefebvre, *Le matérialisme dialectique*, PUF, 1940, réédition 1974, p. 107. Lucien Goldmann *Marxisme et sciences humaines*, Coll. Idées N RF, 1970, pp. 164-165, 244 note 1.
- 39 Cette indissociabilité de l'homme, de l'histoire et de la nature est soulignée dans *Idéologie allemande*, Ed. Sociales, 1968, pp. 45 (et note no 1), 55, 71. Voir les *Manuscrits de 1844*, Ed. Sociales, 1968, p. 96.
- 40 Pour des travaux de synthèse, on se reportera, pour la période antérieure à 1945, à l'étude d'Alberto Asor Rosa, « La cultura », dans l'ouvrage collectif *Storia d'Italia*, volume 4, *Dall'Unità a oggi*, tome 2, Turin, Einaud, 1975, et pour la période postérieure à 1945, aux Actes du colloque d'Anacapri (juin 1981), *La cultura filosofica italiana del 1945 al 1980*, Naples, Guida, 1982.
- 41 Le pôle de ralliement de la pensée catholique va être alors la revue intégriste *Civiltà Cattolica*, fondée en 1850, qui manifeste son hostilité à l'Unité et à l'Etat libéral italien. D'autres courants catholiques apparaîtront à la fin du siècle, par exemple le « catholicisme social » (à la suite de l'encyclique « Rerum Novarum » de Léon XIII) avec Giuseppe Toniolo, le « modernisme », le « neo-thomisme ».
- 42 Sur l'« historicisme allemand », on peut se reporter au livre de Raymond Aron, *La philosophie critique de l'histoire – Essai sur une théorie allemande de l'histoire*, Coll. Points, Seuil, 1970.
- 43 Voir les travaux de l'école d'Enzo Paci, introducteur de Jean-Paul Sartre en Italie, lui aussi tenant de ce type de synthèse.
- 44 Tentative de Giulio Preti dans *Praxis e empirismo* (1957).
- 45 Tentative de Ludovico Geymonat dans *Saggi di filosofia neorazionalista*, (1953).
- 46 Voir à ce sujet le recueil d'Aldo G. Gargani, a cura di, *La crisi della ragione*, Einaudi, 1979.
- 47 Les exclusions de l'université pour des motifs politiques sont rares ; on relèvera cependant les cas de Raniero Panzieri et d'Antonio Negri.
- 48 Ce qui n'est pas incompatible avec une activité journalistique. Un intellectuel comme Benedetto Croce représente un cas un peu particulier puisqu'il dispose de revenus dès sa jeunesse le dispensant de toute activité salariée.
- 49 Sa « lecture » de Marx appartient à la seconde période.
- 50 Benedetto Croce expérimente un cas particulier car il est autodidacte, sa formation a eu lieu à Naples, mis à part un bref passage à l'Université de Rome.
- 51 Ensuite, études à l'université de Cambridge (Grande-Bretagne).
- 52 Ensuite, études à l'université de Cambridge (Grande-Bretagne)
- 53 Publié en 1886 dans le volume des *Hérétiques de l'économie politique*. Marx côtoie Robert Owen, P.J. Proudhon, Ferdinand Lassalle et Léopold Jacoby.
- 54 Les sources des informations sur toutes les périodes proviennent en particulier de Gian-Mario Bravo : *Marx e Engels in lingua italiana, 1848-1960*, Ed. Avanti !, 1962 ; voir aussi du même auteur « Histoire et traits caractéristiques des premières éditions des écrits de Marx en Italie », dans *1883-1983 – L'œuvre de Marx, un siècle après* (colloque C.N.R.S. mars 1983) sous la direction de Georges Labica, PUF 1985, pp. 287-301.
- 55 Seules la Préface et le « Complément et supplément » au livre 3 sont traduites, en raison de leur contenu polémique vis-à-vis d'Achille Loria (sur cette question, il faut se reporter au chapitre premier, section 1).
- 56 Sur Carlo Cafiero, on peut consulter l'article de Gianni Bosio : « La diffusione degli scritti di Marx et di Engels in Italia dal 1871 al 1892 : Società (Turin), juin et septembre 1951, rééd. dans Marx-Engels, *Scritti italiani*, Samonà e Savelli, Rome, pp. 213-217 et 225-226. On peut se reporter également à l'étude de GianMario Bravo : « Il « Capitale » in Italia : 1867-1895 », Appendice au livre de AnnaValentinovna Urceva, *La fortuna del « Capitale »*, Riuniti, 1974, pp. 234, 250-257.
- 57 C'est le sens d'une lettre au contenu plutôt sybillin, de Marx à Cafiero, 29 juillet 1879, dans Marx-Engels, *Corrispondenza con italiani*, Feltrinelli, 1964, p. 286.
- 58 Une édition des œuvres complètes de Marx et d'Engels en cinquante volumes est en cours chez Riuniti, depuis quelques années.
- 59 Par opposition aux « doctrines économiques ». La séparation entre le positif et le normatif apparue au XIXe siècle, s'est affirmé peu à peu au XXe siècle, dans l'approche de l'histoire de la pensée économique.
- 60 Ce chapitre 4, existant de la première à la 4ème édition (1898), deviendra ensuite l'Appendice B, à la suite des remaniements du Livre Ier *Principles of Economics*, 8ème édition 1920, réédition MacMillan, 1959, pp. 624-635.
- 61 Il rejette de son exposé les « doctrines économiques », ce qui lui permet de ne pas traiter Marx, L.G.D.J., 1944, p. 212, note 2.
- 62 *Le développement de la pensée économique*, pp. 1-2.
- 63 *Op. cit.*, p. 2.
- 64 Souligné par J.A.S., *Histoire de l'analyse économique*, tome I, Gallimard, 1983, p. 25.
- 65 *Op. cit.*, p. 72.
- 66 Cambridge University Press, 1ère édition 1962, 3ème édition 1978, trad. française : *La pensée économique - Origine et développement*,

Economica, 1981, p. 4.

67 *Histoire de l'analyse économique*, Gallimard, 1983, tome 2, pp. 29-30 et 47 suiv. ; tome 3, p. 20 et suiv.

68 Souligné par L.B. de C, *Essai sur l'histoire de la pensée et des doctrines économiques*, Ed. Montchrestien, 1971, tome 1, p. 3.

69 Voir Georges Gurvitch, *Les cadres sociaux de la connaissance*, PUF, 1966, et la recherche méthodologique de Jean Weiller et Guy Dupuignenet-Desroussilles, *Les cadres sociaux de la pensée économique*, PUF, 1974. Jean Weiller propose de relier l'approche en termes de « cadres sociaux » à celle de type épistémologique.

70 D'autres auteurs représentatifs de cette approche, parfois influencés par le marxisme, sont signalés dans le livre de Mark Blaug et désignés comme « relativistes » : W. Stark, Leo Rogin, Erich Roll, *Economie theory in retrospect*, trad. française, Economica, pp. 2-3, 1981.

71 *Types of economic theory. From Mercantilism to institutionalism*, Augustus M. Kelley, tome 1, 1967, pp. 1-34.

72 Michel Lutfalla, *Aux origines de la pensée économique*, Economica, 1981, pp. 10-18.

73 Michel Foucault : *L'Archéologie du savoir*, Gallimard, 1969, p. 12.

74 Michel Foucault : *Les mots et les choses – Une archéologie des sciences humaines*, Gallimard, 1966, p. 13.

75 *Op. cit.*, p.177.

76 La thèse d'Etat de Paul Vidonne représente un exemple récent de développement de l'approche de Michel Foucault, *Essai sur la formation de la pensée économique – Nature, rente et travail*, Université de Paris X, Nanterre 1982, Ed. Economica, 1986.

77 Thomas Kuhn : *The structure of scientific revolutions*, University of Chicago press, 1962, 2ème édit. 1970, trad. française, *La structure des révolutions scientifiques*, Flammarion, 1970.

78 Voir Bachelard : *La formation de l'esprit scientifique – Contribution à une psychanalyse de la connaissance objective* (1938), rééd. J. Vrin, 1980.

79 *American economic review – Papers and Proceedings*, mai 1965, pp. 119-127.

80 *History of political economy*, volume III, 1971, pp. 136-151.

81 Publiée dans le recueil de Lakatos (Imre) et Musgrave (Alan), edited by, *Criticism and the growth of knowledge*, Cambridge U Press Cambridge, 1970, pp. 91-195.

82 *The british journal for the philosophy of science*, volume 23, 1972, pp. 207-245. On peut se reporter également à sa these portant le même titre, Université de Londres, 1974, et à sa contribution au colloque de Nafplion, Grèce (septembre 1974), « A research programme in economics », publiée dans le recueil de Latsis, edited by, *Method and appraisal in economics*, Cambridge U Press, 1976, pp. 1-41.

83 Remarque de Michel Henry dans *Karl Marx*, tome 1, *Une philosophie de la réalité*, Gallimard, 1976, p. 9.

84 Les traductions des textes italiens sont de notre fait. Lorsqu'il existe une traduction française fiable, nous Tutilisons, avec parfois des corrections, toujours signalées. Il en est de même pour les textes allemands de Marx et d'Engels. On notera cependant que dans les traductions françaises utilisées nous introduisons une correction systématique : « Mehrwert » est rendu par « plus-value » et non par « survaleur ».

85 Nous pensons ici à Palmiro Togliatti (1893-1964), à Mauro Scocdmarro (1895-1972), à Giorgio Amendola (1906-1980), à Pietro Grifone (né en 1908), et à Antonio Pesenti (1910-1973), économiste universitaire.

Première partie. Les interprétations de la pensée de Marx jusqu'à Gramsci

Les interprétations de la pensée de Marx jusqu'à Gramsci

La première série de « lectures » jusqu'à Gramsci a pour fonction dans une large mesure, l'introduction de l'œuvre de Marx chez les intellectuels italiens. Cette pénétration va s'opérer dans un pays qui ne possède pas encore les caractéristiques « classiques » du mode de production capitaliste décrites dans le « Capital ». Faisant allusion à l'avènement au pouvoir de la bourgeoisie avec le « Risorgimento » et l'absence de transformation des rapports de production semi-féodaux dans les campagnes, Friedrich Engels déclare à cette époque que la classe capitaliste « n'a pas détruit les restes de féodalité ni réorganisé la production nationale d'après le modèle bourgeois moderne », et que dans ce pays principalement agricole, possédant très peu d'industries, le « prolétariat *typique* » est quasi-inexistant ¹. Il voit dans ce phénomène un frein objectif à la diffusion de la pensée marxiste. Plus tard, Gramsci avancera la thèse d'une « révolution agraire manquée », et de l'instauration après l'unité d'un « bloc industriel-agraire », scellant l'alliance entre la bourgeoisie industrielle septentrionale et les propriétaires fonciers méridionaux, livrant le Sud du pays ou Mezzogiorno à un « pillage » au profit du Nord. Dirigée par une monarchie parlementaire, l'Italie connaît des transformations économiques et sociales importantes après l'Unité. Tout d'abord, de 1861 à 1880 environ, une infrastructure se met en place. De 1881 à 1896, le pays est touché par les effets de la Grande Dépression et de la crise agraire mondiale. La période 1896-1914 est celle du « décollage », de la formation d'une « base industrielle » avec l'aide de l'Etat, mais qui se limite géographiquement au Nord du pays. On assiste à une croissance régulière du prolétariat, qui accroît considérablement son organisation en particulier durant l'« ère gliolittienne » (1896-1914). Les luttes ouvrières s'intensifient après la fin de la Première guerre mondiale et culminent avec l'occupation des usines de septembre 1920. Un gigantesque mouvement de réaction conduit le fascisme au pouvoir en octobre 1922 ; il va régner sans partage durant vingt ans. La prise de la croissance dans les années vingt est de courte durée et l'Italie va subir durement les effets de la Dépression mondiale dans les années trente. On assiste alors à l'intervention économique croissante de l'Etat pour assurer un « sauvetage industriel » et à l'instauration de l'autarcie jusqu'à la Seconde guerre mondiale.

Le marxisme pénètre ainsi dans un pays qui va acquérir de manière progressive les principaux traits qui caractérisent une formation sociale capitaliste. Les présentations des économistes revêtent un caractère relativement superficiel, parfois même caricatural mais, comme on va le voir, elles ont le mérite de soulever un certain nombre de problèmes importants. L'introduction des philosophes, en particulier celle de Labriola, se situe à un tout autre niveau, et vise à insérer le marxisme au sein de la culture italienne. Par delà l'antagonisme existant entre les deux principales « sources culturelles » de nos auteurs, d'une part le positivisme, pour les économistes, et d'autre part l'« hégélianisme napolitain », pour les philosophes auquel il faut rattacher le « néo-idéalisme », dans le cas particulier de Gramsci, on trouve un ensemble assez homogène de préoccupation dans les réflexions sur Marx. Le caractère « scientifique » du marxisme va être nié en général. Lorsqu'il est pleinement accepté il se trouve organiquement lié à l'aspect philosophique ; nous avons affaire ainsi à deux interprétations qui respectent l'unité de l'œuvre de Marx (Labriola et Gramsci). Dans cette première partie de « lectures », la dimension proprement philosophique va faire l'objet de notables développements (Labriola, Gentile, Mondolfo, Gramsci).

Notes

¹ Souligné par FE, Lettre à Filippo Turati, 26 janvier 1894, dans Friedrich Engels et Filippo Turati, « Corrispondenza (1891-1895) » *Annali* (Istituto Feltrinelli), anno I, 1958, pp. 253-254.

Chapitre I. La critique de Marx des économistes de formation positiviste

Pourquoi entamer notre examen par les « lectures » des économistes ? Un tel choix peut surprendre de prime abord ; il se justifie par le fait que, parmi les intellectuels, les économistes sont les premiers à prendre connaissance de la théorie de Marx. Ils vont en donner assez vite une première idée, certes approximative, et permettre l'ouverture de quelques discussions tout particulièrement à propos du Livre 1er du *Capital*. A travers des expériences intellectuelles différentes, ils sont tous notablement influencés par la philosophie positiviste, qui occupe une place très importante dans la pensée italienne du dernier quart du XIXe siècle. Les trois « lectures » que nous nous proposons d'étudier dans ce chapitre, n'ont pas toutes les mêmes motivations et ne répondent pas à un seul et même objectif. Achille Loria prétend offrir un panorama d'ensemble de l'œuvre de Marx à la fois philosophique, « sociologique » et économique. Critique opiniâtre, il réussit à susciter une controverse avec Engels, au sujet de la théorie de la valeur et de la question de la « transformation » des valeurs en prix de production. Vilfredo Pareto, entend quant à lui prononcer une condamnation définitive de l'œuvre de Marx au nom de la nouvelle école marginaliste qui vient de se constituer en Italie. Cette critique délibérément « anti-marxiste » ne s'attache qu'au problème de la « valeur » et de l'exploitation. Antonio Graziadei, entreprend à son tour une critique de la théorie marxiste de la valeur, dans le prolongement de Loria, mais dans le contexte international du « révisionnisme » de la fin du XIXe siècle. Il tente de proposer une nouvelle analyse qui tentera de concilier le marxisme avec les récents développements de la pensée marginaliste.

SECTION I : ACHILLE LORIA : CRITIQUE DE MARX

Quelle est la situation de l'Italie à l'époque où Achille Loria rédige ses principaux travaux sur Marx, entre 1883 et 1895 ?

Dans la période allant de l'Unité (1860-61) à 1880 environ, l'Italie possède des structures économiques presque exclusivement quasi-féodales. La terre appartient à des grands propriétaires fonciers qui la font cultiver de manière extensive par des fermiers ou des métayers employant des « braccianti ». Cependant, on assiste à la formation d'une infrastructure (Chemins de fer, équipements urbains...), financée par des capitaux d'origine agricole qui transitent par le budget de l'Etat ¹. Le Nord du pays en est le principal bénéficiaire, tandis que le Mezzogiorno connaît une quasi-stagnation.

De 1881 à 1896, l'Italie subit les effets de la Grande Dépression, conjugués à ceux de la crise agraire mondiale. Toutefois, la grande industrie émerge, grâce aux banques et avec l'appui du protectionnisme. On voit ainsi apparaître les grands groupes tels que l'Ansaldo, associée à Maudslay en 1883 (chantiers navals), la Terni en 1884 (hauts fourneaux), la Breda en 1886 (locomotives). Le système bancaire, littéralement anéanti en 1893-1894, se reconstitue avec l'aide des capitaux allemands. Le prolétariat croît numériquement depuis l'Unité, mais sa composition reste très diversifiée ; il comprend une importante proportion de salariés agricoles. Comme pour la totalité de la paysannerie, la classe ouvrière se trouve écartée du système politique par un régime électoral censitaire. Les difficultés économiques provoquent parfois des révoltes spontanées, par exemple celle des travailleurs agricoles siciliens en 1893-1894, l'épisode des « Fasci siciliani », violemment réprimés. Le pouvoir politique appartient de 1861 à 1876 à la « Destra Storica », héritière de Camillo Cavour, puis de 1876 à 1896 à la « Sinistra », issue des luttes du Risorgimento dans le camp garibaldien, favorable, quant à elle, à une certaine démocratisation des institutions. Les travailleurs, bien que très divisés (« mazziniens », anarchistes, marxistes...) réussissent à mettre en place des organisations de lutte syndicale et politique. De 1882 à 1892, se constitue progressivement le Parti socialiste, premier parti politique véritable en Italie, autour d'un programme réformiste, et dirigé par Filippo Turati.

Notre examen de l'œuvre d'Achille Loria comprend trois étapes. Tout d'abord, la présentation de l'économiste, ensuite l'approche du « matérialisme historique » et enfin celle de « Marx économiste ».

I – Achille Loria économiste

Achille Loria (1857-1943) est sans doute l'un des économistes italiens les plus originaux des vingt dernières années du XIXe siècle. Son œuvre a suscité des polémiques intenses, virulentes, non seulement parmi les économistes, mais aussi les philosophes. Il sera considéré durant une certaine période comme le disciple le plus fidèle, voire l'égal de Marx, bien qu'il se soit toujours donné comme objectif dans ses écrits la réfutation de la théorie économique de l'auteur du *Capital* !

Né à Mantoue d'une famille israélite de commerçants, il reçoit une formation culturelle positiviste dans sa ville natale, où il suit les cours de philosophie de Roberto Ardigò (1828-1920) ². Le positivisme exerce en effet son hégémonie sur la vie intellectuelle de l'Italie après 1870, et jusque vers la fin du XIXe siècle. Il imprègne aussi bien la philosophie que le droit, les sciences naturelles. Sa diffusion la plus massive se situe dans la moitié nord de l'Italie, en particulier dans la région de Bologne et de Milan. De la pensée de Roberto Ardigò, notre économiste va retenir le principe du respect absolu des « faits », le rejet de toute pensée « métaphysique » et de tout mode de raisonnement « a priori ». Il partage également l'enthousiasme manifesté par son maître pour le développement des sciences qui doit permettre de combattre efficacement le « spiritualisme » catholique. Achille Loria s'intéresse à d'autres composantes du vaste mouvement intellectuel que représente le positivisme, comme par exemple, la pensée de John Stuart Mill et d'Auguste Comte. Il s'imprègne également de la doctrine évolutionniste d'Herbert Spencer (1820-1903), qui fournit les fondements du « darwinisme social ». Il étudie le droit à l'université de Bologne, où il va se lier d'amitié avec le futur dirigeant du parti socialiste italien, Filippo Turati. En 1877, il reçoit le titre de docteur, et immédiatement après, il se consacre à l'étude de l'économie politique.

Dans l'Italie post-unitaire, un nouveau courant économique se propage rapidement à partir de 1874, l'« école lombarde-vénitienne ». Ses fondateurs se réclament du « néo-historisme ». En Allemagne, la « Jeune Ecole historique », regroupée dans l'« Association pour une politique sociale » (« Verein für Sozialpolitik ») apparaît en 1872. Elle occupe rapidement une place prépondérante dans les universités, aussi ses partisans sont-ils baptisés par leurs adversaires libéraux, les « socialistes de la chaire » ou « Katheder-Sozialisten ». Parmi les adeptes de l'école on peut mentionner Gustav Von Schmoller (1838-1917), Albert-Eberhard Schäffle (1831-1903), Adolf Wagner (1835-1937), et Ludwig-Joseph (dit Lujo) Brentano (1844-1931). Leurs études monographiques utilisent de nombreux matériaux historiques et statistiques. Du point de vue doctrinal, ils s'opposent au groupe des « économistes de Berlin », disciples de l'« Ecole de Manchester » libérale, (fondée par Richard Cobden), et ils préconisent l'intervention de l'Etat dans la vie économique. Adolf Wagner prône, par exemple, un « socialisme d'Etat » comportant une réglementation de la production, des réformes fiscales et agraires, l'étatisation d'entreprises en situation de monopole, ainsi qu'une législation ouvrière. Lujo Brentano, d'orientation plutôt libérale, se fait l'apôtre, d'une politique de « hauts salaires ». Les propositions de l'école rejoignent les préoccupations des collaborateurs de Bismarck qui cherchent à résoudre la « question sociale » sans bouleversements ³. Karl Knies qui a appartenu aussi à la « vieille école historique », et surtout Adolf Wagner, seront les premiers à discuter et à critiquer le Livre 1er du « Capital », dès les années 1870. Marx n'apprécie guère ces critiques qui émanent selon lui de représentants de l'« économie politique vulgaire » dans sa « forme professorale » ⁴. Le « socialisme de la chaire » allemand va connaître un rayonnement international, mais il rencontre une audience maximale dans deux pays, le Japon et l'Italie. Il fait de nombreux adeptes en Italie, où leur principal adversaire libéral Francesco Ferrara (1810-1900) va désigner ironiquement ce courant du nom de « germanisme économique », et d'« école lombarde-vénitienne ». En effet, les principaux foyers de diffusion se trouvent à Pavie, autour de Luigi Cossa (1831-1896) ⁵, et à Vicence

autour de Fedele Lampertico (1833-1906). La nouvelle « école », née en 1874 et constituée officiellement au Congrès de Milan en janvier 1875, dispose d'une tribune avec le *Giornale degli Economisti*, dans la période 1875-1878 ⁶.

Achille Loria va s'initier à l'économie politique au sein de ce courant qui adhère pleinement au positivisme scientifique. Il est tout d'abord l'élève de Luigi Cossa et de Giuseppe Ricca-Salerno (1849-1912) à l'université de Pavie, puis il part à Berlin travailler auprès d'Adolf Wagner. En 1879, il publie son premier ouvrage, *La rendita fondiaria e la sua elisione naturale*, dans lequel il traite de la propriété foncière dans une perspective historique. On trouve déjà dans ce travail quelques éléments de critique de la conception marxiste de l'histoire. Loria envoie cet ouvrage à Marx, sitôt sa parution, accompagné d'une lettre très flatteuse dans laquelle il affirme :

« Je vous dois la vraie méthode des recherches économiques, la méthode d'analyse que vous avez introduite pour la première fois en Economie politique » ⁷.

On verra ultérieurement ce qu'il pense réellement de la méthode de l'auteur du *Capital*. Marx, qui ne s'intéresse, dans ce livre, qu'à l'approche des différents auteurs et non à l'exposition du « système » agraire, exprime un jugement plutôt négatif, tout en reconnaissant les capacités de travail et les talents d'écriture du jeune économiste ⁸. Ce dernier obtient, en 1881, une chaire d'économie politique à l'Université de Sienne. Immédiatement après la mort de Marx, en 1883, il publie un article nécrologique dans la principale revue littéraire italienne, qui s'inspire de la *Revue des Deux-Mondes*, *La Nuova Antologia*. Cette étude présente de manière critique les principales thèses du penseur allemand, à partir d'une lecture des textes originaux.

Achille Loria est-il vraiment le premier économiste italien à lire Marx ? Certainement pas. En effet, le conseiller libéral sicilien Giuseppe Di Menza, secrétaire de la Classe « Sciences morales et politiques », lit à l'Académie des Sciences de Palerme, le 8 septembre 1873, un mémoire qui traite du *Capital* à partir de sources indirectes, « Evoluzione del socialismo – Carlo Marx e le sue dottrine », qui sera publié l'année suivante. Selon lui, ce livre s'appuie sur de faux postulats : « le capital est chose stérile, il n'est pas une force productive, il est chose morte », et, tout comme chez Proudhon, la « production des richesses sociales » demeure l'« effet exclusif du travail sans aucune participation du capital » ⁹. Entre 1872 et 1874, le sicilien Vito Cusumano (1843-1908), envoie de Berlin, où il travaille auprès des « socialistes de la chaire » Adolf Wagner et Ernest Engel, une suite d'articles « Sulla condizione attuale degli studi economici in Germania », à l'*Archivio Giuridico* de Pise. Ce travail qui constitue la partie centrale du livre, paru en 1875, *Le scuole economiche Della Germania in rapporto alla questione sociale – Studi*, fournit un résumé des thèses du *Capital*, probablement à partir de citations trouvées dans des opuscules de vulgarisation. Cusumano souligne les mérites scientifiques de l'auteur, sa « méthode historique et statistique » qui exclut la considération de lois naturelles immuables, mais lui reproche de considérer le capital comme improductif, le profit comme le résultat d'un vol, en ignorant le rôle de l'« abstinence » ¹⁰. En août 1875, l'un des adversaires de Cusumano, l'économiste libéral, lui aussi sicilien, Francesco Ferrara, traite de Marx dans l'étude « Il germanesimo economico in Italia », parue dans la *Nuova Antologia*, et juge le *Capital* comme un livre très dangereux pour la société actuelle.

L'étude publiée par Achille Loria en 1883 va rencontrer un assez grand écho parmi les intellectuels italiens intéressés par le marxisme ; de plus elle provoque une polémique avec Friedrich Engels. A cette occasion, l'année suivante, notre économiste fait paraître dans le *Journal des Economistes* (Paris) une mise au point, « La théorie de la valeur de Karl Marx ». De 1886 à 1900 environ, il développe une théorie agraire originale, fondée sur la notion de « terre libre ». Il publie, en 1886, la *Teoria economica Della costituzione politica* qui fera l'objet d'une édition française refondue et augmentée en 1893, *Les bases*

économiques de la constitution sociale. Cette œuvre envisage l'Etat (ou la « constitution politique ») comme un simple « produit » au cours de l'histoire de la « constitution économique », le lien entre les deux étant assuré par le « monopole politique de la propriété ». En 1889, paraît le monumental ouvrage *Analisi Della proprietà capitalistica*, en deux volumes (Bocca, Turin), les « lois organiques » puis les « formes historiques » de la « constitution économique » qui développe une théorie générale de la répartition, fondée sur la théorie de la « terre libre ». Cette théorie agraire fait ensuite l'objet de diverses présentations comme, par exemple, en 1891, « La terra ed il sistema sociale ». En quoi la théorie agraire de Loria consiste-t-elle ? A l'« état primitif » de la société, la population est peu nombreuse et il existe beaucoup de terres libres pour la culture. Les hommes cultivent la terre et ajoutent éventuellement à leur travail le capital qu'ils ont peu à peu accumulé. Ils disposent librement du produit de leur travail et la perception d'un profit de la part d'un capitaliste inactif est impossible. Enfin, il ne peut exister une division de la société en classes antagonistes. Le cours de l'histoire se caractérise par des formes successives de suppression de cette « terre libre », avec diverses modalités, liées notamment à la loi des rendements décroissants. Lorsque l'on trouve encore des terres libres cultivables grâce au seul travail, le capital peut s'approprier par la violence, « usurper » un profit, c'est-à-dire un prélèvement sur le produit agricole ; on trouve ici deux formes successives, l'esclavage, puis le sevrage. Lorsqu'il existe encore des terres libres, mais cultivables seulement en faisant appel au capital, et non plus simplement au seul travail, le salariat apparaît. L'objectif du capitaliste consiste à réduire le salaire au minimum par différentes méthodes, pour empêcher l'ouvrier d'accumuler (et donc d'occuper les terres libres cultivables grâce au capital, tentative qui ferait disparaître le profit). Enfin, on arrive au XIXe siècle, dans une phase où il n'existe plus de terres libres, du fait de l'augmentation de la population. La classe capitaliste s'approprie la terre, accumule, sans travailler. Le profit devient une « usurpation » systématique sur le produit du travail agricole, au détriment de la classe des travailleurs. L'économie capitaliste est donc fondée sur la suppression de la terre libre. Quelles sont alors les perspectives d'avenir ? Loria soutient la thèse selon laquelle la suppression de la terre libre est un obstacle au développement de la production par rapport aux besoins de la population. Il faut donc un changement dans les rapports sociaux pour la rétablir. Ce projet consiste concrètement dans une « association-mixte », qui deviendrait la « forme-limite » de l'économie : le travailleur occupe une certaine superficie qu'il cultive par son travail, tout en étant associé au « capitaliste-travailleur », et le produit est réparti en proportions égales. Ainsi, cette forme de métayage permettrait la disparition des classes sociales et de toute forme d'« usurpation ». Il semble que cette conception se rapproche beaucoup du point de vue défendu par l'école anglaise réunie autour d'Alfred Russel Wallace, qui préconise la fin du monopole de la propriété foncière et le libre accès au sol à tous, la « terre-libre », afin de supprimer la dépendance des ouvriers vis-à-vis des capitalistes et des propriétaires fonciers ¹¹. A la fin du XIXe siècle, Achille Loria apparaît comme un tenant du « socialisme agraire », mais sur des positions originales, très différentes de celles d'Henry George. Il reproche d'ailleurs à l'économiste américain de ne s'occuper que de la suppression de la rente et de considérer le profit et le salaire comme des phénomènes « naturels ».

L'œuvre de Loria contient en outre une théorie de la colonisation qui va influencer un certain nombre d'économistes italiens, comme par exemple, le jeune Marco Fanno ¹². Adeptes de l'économie politique classique, notamment de Ricardo et de John Stuart Mill, notre économiste veut se présenter comme le principal adversaire en Italie de la jeune « école hédoniste » qui, selon lui, serait née en réaction contre le marxisme. Dans un célèbre article, « La scuola austriaca nell'economia politica » (1890), il conteste la prétention de la théorie de la valeur-utilité d'être une nouvelle théorie de la valeur, originale par rapport à la théorie de la « valeur-coût » de l'école classique. Il lui reproche ses prétentions psychologiques qui la

portent à l'« étude des ombres » au heu de se livrer à l'« étude des corps », seul objet de la science ; pour lui en effet, l'utilité est à la marchandise ce que l'ombre est au corps ¹³ .

En 1895, Achille Loria qui enseigne maintenant à l'université de Padoue depuis 1891, présente au public italien les livres 2 et 3 du *Capital* dans la *Nuova Antologia*, « L'opera postuma di Carlo Marx », ce qui donnera lieu à une poursuite de la polémique avec Friedrich Engels. A partir du début du XXe siècle, la réputation de Loria commence à s'estomper en Italie. De 1903 à 1932, il enseigne à l'université de Turin, tout en poursuivant la rédaction de nombreux articles et de volumineux ouvrages comme, par exemple, *La synthèse économique – Etude sur les lois du revenu* (trad. fr. Giard et Brière, 1911) et *I fondamenti scientifici Della riforma economica – Studio suite leggi Della produzione* (Turin, Bocca, 1922).

En 1919, il devient sénateur, et après 1922, il adhère au fascisme quoique de manière assez modérée. Victime des lois raciales de Mussolini (1938), il meurt en 1943. La pensée de Loria n'est guère prise au sérieux par Joseph Schumpeter, qui voit chez lui dans l'*History of economic analysis*, « a curious cross product of genius and bad training analysis » ¹⁴ .

Loria découpe l'œuvre de Marx en deux blocs, d'une part le « système philosophique » auquel il faut associer le « système sociologique », d'autre part le « système économique ». Ce dernier va faire l'objet d'une critique particulièrement opiniâtre sur la période considérée. Nous nous servirons de ce découpage significatif pour étudier l'interprétation de cet économiste.

II – Marx « philosophe » et « sociologue » : la conception « technologique » de l'histoire

Les réflexions de Loria sur les conceptions philosophiques et « sociologiques » de Marx apparaissent dès le premier ouvrage, « La rendita fondiaria e le sua elisione naturale » (1879). L'article « Karl Marx », publié dans la *Nuova Antologia*, en 1883, fournit cependant un exposé plus complet. D'après Loria, Marx est un philosophe de l'histoire. Disciple de la « métaphysique historique » de Hegel, il élabore une « doctrine des époques sociales » qui se succèdent par négations successives, par suite des antagonismes qu'elles recèlent ¹⁵. Toutefois, il existe des différences entre lui et Hegel. En effet, le principe de l'histoire chez Hegel se trouve dans l'« Idée », démiurge de la réalité. Au contraire, chez Marx, il se trouve dans la réalité, démiurge de l'« Idée », et plus précisément, dans l'« évolution de l'instrument productif qui, dans les différents stades de son développement, détermine les diverses formes économiques, ainsi que les formes juridiques, religieuses, idéologiques qui s'érigent sur elles » ¹⁶. Les superstructures ne sont que des « formes dérivées superficielles », directement déterminées par l'« instrument technique » dont l'évolution est elle-même commandée par les transformations des « méthodes techniques ». Notre économiste cite à l'appui de son argumentation le célèbre passage de la préface à la *Contribution à la critique de l'économie politique*, (1859) de Marx mais qui, on le sait, ne dit pas du tout la même chose. Il passe sous silence singulièrement le concept de « rapports de production » ; de plus, il a une vision particulièrement réductrice du concept de « forces productives ». D'une part, sa notion de « moyens de productions » est très étroite, car elle ne recouvre pas l'ensemble des objets et des moyens de travail ; d'autre part, toute une série de composantes des « forces productives », parmi lesquelles il faut mentionner le facteur « subjectif » (la force de travail), et les combinaisons sociales de la production (division du travail,...), se trouve écartée. Pourtant, il est si sûr du bien-fondé de son interprétation qu'il n'hésite pas dans un texte ultérieur à paraphraser des passages de la Préface à la *Contribution*, en remplaçant le terme de « forces productives matérielles », par celui d'« instrument technique » ¹⁷. Sur la base de cette lecture, Loria avance ses critiques. L'« instrument de production » ne naît pas par génération spontanée, mais résulte d'une application de l'intellect, de la pensée humaine. Par conséquent, on se trouve en présence d'une « énorme contradiction », plus précisément d'un « cercle vicieux », d'un « non-sens ». En effet, Marx dit que les phénomènes sociaux déterminent l'intellect ; or, l'intellect, par l'intermédiaire de l'« instrument productif », va déterminer les phénomènes sociaux. Finalement, cette conception ne modifie qu'en apparence la « métaphysique historique » de Hegel qui, elle, avait au moins le mérite de la cohérence ¹⁸. On constate ici combien l'étude des rapports Hegel-Marx est sommaire, mais il ne faut pas oublier que de nombreux textes philosophiques de Marx ne sont pas publiés, ou restent d'un accès difficile. Pour notre économiste, Marx est aussi un homme de science, un « sociologue ». Profondément évolutionniste, l'auteur du *Capital* est un lecteur enthousiaste de *L'origine des espèces* de Charles Darwin qui expose la « dialectique de la nature ». Il défend la thèse selon laquelle le processus de la société tout comme celui de la nature, suit une « évolution fatale » d'une forme inférieure vers une forme supérieure. Selon Loria, si « l'histoire des espèces n'est que l'histoire de la *technologie naturelle*, c'est-à-dire de la *formation des organes des plantes et des animaux considérés comme moyens de production de leur vie*, selon le système de Marx l'histoire de l'humanité n'est que l'histoire de la *technologie industrielle*, et les modifications de celle-ci expliquent la modification mécanique des organismes sociaux » ¹⁹.

Le *Capital*, exemple d'« application sociale de la doctrine de l'évolution », étudie la vie économique et les « lois de la biologie sociale », et montre comment le système capitaliste est né de la « décomposition du système féodal ». Toutefois, il existe des différences importantes entre Darwin et Marx. Chez le

premier, les « organismes » sont « imparfaits » et subissent des adaptations ultérieures. Chez le second au contraire, la société actuelle est un « organisme perverti et corrompu » à partir duquel doit naître un « organisme vigoureux et sain » ; on trouve donc ici la conception téléologique d'un but assigné à l'évolution humaine ²⁰. Achille Loria indique plus tard, en 1884, une autre différence. Dans l'étude « Carlo Darwin e l'economia politica », publiée dans la *Rivista di filosofia scientifica*, d'orientation positiviste, il remarque que si dans la lutte pour la vie les « forts » l'emportent sur les « faibles » pour le renforcement des espèces, dans la lutte des classes, les « faibles » (les « propriétaires ») l'emportent sur les « forts » (les travailleurs) qui sont pourtant facteurs du progrès. Les thèses de notre économiste, bien qu'elles ne se réclament pas exactement du « darwinisme social » ou de la « trinité » Darwin-Spencer-Marx, illustrée en Italie à l'époque par Enrico Ferri, sont très contestables. Elles se réfèrent implicitement à une célèbre note du Livre Ier du *Capital* :

« Darwin a attiré l'attention sur l'histoire de la technologie naturelle, c'est-à-dire sur la formation des organes des plantes et des animaux en tant qu'instruments de production de la vie des plantes et des animaux. Mais l'histoire de la formation des organes productifs de l'homme social, de la base matérielle de toute organisation particulière de la société, ne mérite-t-elle pas la même attention ? » ²¹

Loria met l'accent sur ce passage particulièrement controversé du chapitre XIII de la section sur la plus-value relative qui pose le problème de la transformation du moyen de travail, d'outil en machine. Marx recourt dans la note à une démarche « organiciste » en se livrant à une assimilation de l'organe à l'outil fondée sur une lecture très partielle de Darwin, qui n'attribuait pas une fonction spécifique à l'organe ²². De toute manière, on ne peut voir ici une définition de l'objet du « Capital », qui ne peut se réduire à une tentative d'« histoire de la technologie industrielle ». Le point de vue de Marx sur l'*Origine des espèces* a connu des variations importantes. La première lecture est enthousiaste :

« Malgré le manque de finesse bien anglais du développement, c'est dans ce livre que se trouve le fondement historico-naturel de notre conception » ; « le livre de Darwin est très important et me convient comme base de la lutte historique des classes » ²³.

Cependant, à partir de 1862-1863, la position devient beaucoup plus critique. Par exemple, Marx juge illégitime l'application, revendiquée par Darwin à propos de la « lutte pour la vie », de la théorie de Malthus aux plantes et aux animaux. Il note aussi la présence dans l'« *Origine des espèces* » d'un modèle de la concurrence qui remonte à Thomas Hobbes (« La guerre de tous contre tous ») ²⁴.

Que conclure de l'analyse de Loria sur ce premier aspect ? L'approche de cet économiste demeure très sommaire et superficielle. Elle a peut-être le mérite de ne pas dissocier radicalement chez Marx, le « philosophe » et le « sociologue ». Toutefois, elle sépare sans justification et avant Joseph Schumpeter, le « sociologue » et l'« économiste ».

III – La controverse avec Engels sur « Marx économiste »

Dans son examen de « Marx économiste », Achille Loria aborde très allusivement la question de la méthode, à travers une lecture de la postface à la 2e édition allemande du livre 1er du *Capital* ²⁵. Son point de vue a le mérite de la simplicité ; le problème se réduit à un équilibre instable entre deux méthodes absolument contradictoires, l'une mauvaise, l'autre bonne. En disciple de Hegel, Marx utilise en premier lieu en économie politique la « méthode a priori » « métaphysique », la « dialectique sacerdotale », mais devant le triomphe du positivisme dans les sciences il se met à pratiquer, avec succès d'ailleurs, la méthode « réaliste ». Malheureusement, l'influence de la première méthode restera la plus forte. Malgré sa bonne connaissance des faits réels, il demeure un « métaphysicien » parmi des positivistes ²⁶. De là découlent ses échecs multiples sur le plan scientifique. Pour clarifier ce jugement hâtif de Loria, il convient de rappeler ici que dans la Postface à la 2e édition allemande du *Capital*, Marx passe en revue différentes critiques qui ont accueilli la première édition, et signale notamment un article de la revue russe *Le Messager Européen* traitant de la méthode. Il résume le jugement de l'auteur, l'économiste Ilarion I. Kaufmann, en indiquant :

« ma méthode d'investigation est rigoureusement réaliste (...) ma méthode d'exposition est malheureusement dans la manière dialectique allemande ». ²⁷

Marx n'accepte pas la thèse de deux démarches ; sa méthode est unique, du concret réel vers l'abstrait et de l'abstrait vers le « concret de pensée » ²⁸. Certes, il estime que le « mode d'exposition doit se distinguer formellement du mode d'investigation » et qu'en ce qui concerne le premier, la reproduction idéelle du mouvement réel (donc de l'abstrait au « concret de pensée »), « il peut sembler que l'on ait affaire à une construction *a priori* » ²⁹. Loria, pour qui les deux procédés représentent deux méthodes opposées, la bonne, « réaliste », et la mauvaise, « a priori », va rendre la seconde responsable des erreurs de la théorie marxiste de la valeur.

a – La première attaque de Loria : la contradiction entre la loi de la valeur et le taux moyen de profit

Le « système économique » développé dans le « *Capital* » se compose, selon notre économiste, de deux grands domaines. La « partie statique », avec la théorie de la valeur et la théorie du profit et la « partie dynamique » et « historique », représentée notamment par la « théorie des machines » et la « théorie de l'accumulation primitive ». La distinction statique-dynamique d'Auguste Comte, appliquée pour la première fois à l'économie politique par John Stuart Mill, est reprise ici pour étudier Marx.

Loria s'intéresse avant tout à la « partie statique » sur laquelle il va concentrer ses critiques. Il accorde peu de place à la « partie dynamique » ; dans l'article « Karl Marx », il ne consacre que quelques lignes à la « théorie des machines », qui dénotent une connaissance tout à fait superficielle du *Capital*. Dans son interprétation, les « exigences techniques » de l'industrie entraînent la décroissance relative du capital variable par rapport au capital constant. A cela s'ajoute la décroissance *absolue* du capital variable. Ces phénomènes ont pour effet la formation d'une population ouvrière en excès relatif, avec pour résultat la réduction du salaire au minimum nécessaire pour la survie. Comme l'excès relatif n'est en définitive que le produit de l'excès absolu de la population, par rapport aux subsistances, la théorie de Marx représente un « corrolaire » de celle de Malthus ! ³⁰.

La théorie de la valeur constitue le « pivot » de la « partie statique » ; à partir de là, Marx condamne l'ordre social existant et explique la « nature du profit ». En ce domaine, se manifestent tout particulièrement les effets désastreux de l'utilisation de la méthode « a priori », de la dialectique

hégélienne. D'après notre économiste, « (Marx) ne fut pas toujours un homme de science objectif, mais bien souvent un sophiste, qui voulait arriver, au prix de la vérité, à la négation de la société actuelle » ³¹.

La théorie de la valeur est la plus claire illustration du « sophisme conscient » dominant dans une œuvre qui énonce « le principe selon lequel la valeur d'échange des marchandises est exclusivement déterminée par la quantité de travail nécessaire pour la produire » ³². On trouverait en vain dans le *Capital* une quelconque démonstration de ce principe qui se trouve déjà chez une « pléiade » d'économistes anglais. Le seul argument avancé, consiste à affirmer que la valeur exprime une équation entre deux termes et qu'il existe un élément commun *unique* entre les deux : il s'agit de produits du travail humain. Loria fait manifestement allusion au premier paragraphe du Chapitre Ier du livre I du *Capital*, qui pose l'équation :

« un quarter de blé = a quintal de fer »,

et qui établit le rapport entre la substance et la grandeur de la valeur par la « quantité de travail socialement nécessaire » ³³. Mais l'auteur du *Capital* utilise la méthode « a priori » et ne démontre nullement l'absence d'autres éléments communs possibles ; il n'envisage qu'un seul « effort nécessaire à la production » (« sforzo necessario alla produzione »), ou « facteur de production ». Les « économistes orthodoxes » peuvent donc facilement lui répondre que le « *quid* commun » est double : travail et « abstinence ». En définitive, la valeur déterminée exclusivement par le travail ne représente qu'un « article de foi de la nouvelle religion » ³⁴.

L'étude de l'économiste italien voit l'unique fondement de la théorie de la valeur dans l'équation mentionnée ci-dessus, et elle ne s'intéresse qu'au premier paragraphe du chapitre 1er du livre. Les paragraphes 2 (sur le « double caractère du travail »), 3 (sur la « forme de la valeur ou la valeur d'échange »), et 4 (sur le « caractère fétiche de la marchandise ») dont l'importance est cruciale, restent totalement ignorés. « *Valeur* » est toujours identifiée à « *valeur d'échange* ». L'argument sur le rejet d'autres « facteurs de production » possibles, en particulier de l'« abstinence » comme, par exemple, chez John Stuart Mill, semble repris ici de l'analyse présentée par Vito Cusumano, dans son livre paru en 1875 ³⁵. Des éléments de riposte se trouvent à ce propos dans le *Capital* ; en effet Marx n'affirme nulle part que la seule qualité commune des marchandises est celle de produit du travail humain. Il distingue valeur d'usage et valeur ; le travail n'est pas la seule source de la valeur d'usage. Il aime citer à ce sujet une remarque de William Petty : le travail est le père de la richesse matérielle et la terre en est la mère ³⁶.

Selon Loria, Marx déduit de la théorie de la valeur une « théorie du profit ». Les capitalistes ne versent pas aux ouvriers la valeur de leur travail, mais seulement la valeur de leur force de travail (« salaire »). Dans le régime du salariat, le travail ne peut jamais être payé à sa « juste valeur ». Le « profit » représente du « travail non payé » ; il s'agit d'une spoliation objective, d'une « usurpation organique », qui voue les ouvriers à la misère croissante ³⁷. L'auteur du *Capital*, révolté par la société actuelle dans laquelle il ne voit que « corruption et douleur », condamne l'ordre social capitaliste. Sa critique de la société actuelle soutient la comparaison avec celle de la société médiévale opérée par Dante Alighieri, dans la *Divine Comédie*, ainsi il « est l'Alighieri du socialisme et le *Capital* est le poème sacré des revendications sociales » ³⁸.

Loria attribue à Marx une conception du profit comme déduction sur le produit du travail, qui nous rappelle la conception d'Adam Smith. Cette position semble directement inspirée par les thèses des « socialistes de la chaire » allemands, comme par exemple Adolf Wagner et Albert E. Schäffle. Ce dernier a publié notamment la brochure « Die Quintessenz des Socialismus » (1ère édition 1874), célèbre travail de vulgarisation des conceptions économiques marxistes. Il s'agit d'une conception de l'exploitation plutôt *morale* que juridique. Le capitaliste n'est pas perçu dans sa fonction productive, mais

seulement en tant que participant à la répartition ; le profit résulte de la spoliation, de l'« usurpation », de la rapine.

Une telle vision de l'exploitation capitaliste et du prélèvement de la plus-value (concept qui n'apparaît d'ailleurs pas dans l'étude « Karl Marx »), est très éloignée de l'analyse du livre 1er du « Capital », qui précise que le capitaliste achète pour un temps déterminé la force de travail de l'ouvrier, qui est payée à sa juste valeur, la valeur des moyens de subsistance. Le procès de travail s'organise sous la direction du capitaliste, et il est en même temps procès de valorisation (unité du travail utile et du travail créateur de valeur). La plus-value résulte de la différence entre la valeur que la force de travail peut créer et la valeur de cette même force de travail. La production de la plus-value ne provient pas d'une « usurpation », mais elle n'est qu'« un procès de formation de valeur prolongé au-delà d'un certain point. Si ce dernier ne dure que jusqu'au point où la valeur de la force de travail payée par le capital est remplacée par un nouvel équivalent, il demeure un procès de formation de valeur simple. S'il se prolonge au-delà de ce point, il devient procès de valorisation »³⁹.

La loi de l'échange, valeur contre valeur, se trouve rigoureusement observée ; le capitaliste achète la force de travail à sa juste valeur comme les autres marchandises nécessaires à la production, et s'approprie de plein droit la plus-value, et non de manière indue⁴⁰.

Après une présentation rapide de la théorie de la valeur, Loria va maintenant avancer sa critique. Il fait allusion à l'analyse du chapitre IX (« taux et masse de plus-value »), selon laquelle, la valeur du capital constant reparaît dans le produit alors que la « valeur ajoutée » (V + PL) provient uniquement du capital variable. Dans son langage, cela signifie que le « capital salarial » à la différence du « capital technique » (capitaux fixe et circulant) réapparaît accru d'un « profit ».

Notre économiste formule alors son objection fondamentale :

« Mais le processus même de sa dialectique entraîne Marx dans une contradiction irréconciliable avec les phénomènes réels.

Car si vraiment le capital qui ne s'utilise pas en salaires est du *capital constant*, et ne crée pas de profit, les industries, qui, par nécessité technique, employant du capital constant en proportion supérieure, doivent obtenir un taux de profit inférieur aux autres ; ce résultat absurde est en contradiction avec une économie fondée sur la libre concurrence, et aurait pour conséquence la non-viabilité économique des industries, dans lesquelles prédomine le capital fixe. Or Marx s'aperçoit d'une telle contradiction (chapitre XI) ; il reconnaît que dans la réalité, le taux de profit est égal dans les différentes industries et que ce fait contredit *apparemment* les déductions de sa théorie. Mais de quelle manière résout-il la contradiction ? En renvoyant le lecteur à un second volume, à venir, dans lequel sera traitée la théorie de la concurrence !

– J'affirmais donc avec raison que ce second volume, dont Marx menaçait toujours ses contradicteurs, mais sans jamais le publier, pourrait bien avoir été un ingénieux expédient, imaginé par Marx, pour remplacer les arguments scientifiques »⁴¹.

Il convient de clarifier quelque peu cette argumentation. Dans le chapitre IX, du livre 1 du *Capital*, Marx développe l'analyse suivante :

« Pour une valeur donnée et au degré d'exploitation de la force de travail de grandeur égale, les masses de valeur et de plus-value produites par différents capitaux sont directement proportionnelles aux grandeurs des composantes variables de ces capitaux, c'est-à-dire aux parties de ceux-ci converties en force de travail vivante. Cette loi contredit manifestement toute expérience fondée sur les apparences. Chacun sait qu'un filateur qui emploie – en calculant les pourcentages au sein du capital global employé – relativement beaucoup de capital constant et relativement peu de capital variable ne fait pas pour autant main basse sur moins de gain ou de plus-value qu'un boulanger qui met en mouvement relativement beaucoup de capital variable et peu de capital constant.

Pour résoudre cette apparente contradiction, il manque encore bien des maillons intermédiaires (...) »⁴².

Pour l'explication de cette « contradiction apparente », le lecteur est implicitement invité à se reporter à un deuxième volume ultérieur (livre 3). De même, au chapitre XI (« taux de la plus-value »), traitant des rapports entre taux de plus-value et taux de profit, Marx renvoie à ce volume pour la question des divergences entre les valeurs et les prix. Il se trouve en effet devant un dilemme : soit répondre par avance aux objections inévitables⁴³, mais sacrifier le mouvement dialectique d'exposition, soit ignorer provisoirement les objections et conserver sa démarche. Il choisit délibérément la seconde solution. Dans l'analyse en valeur, pour une exploitation uniforme dans les différentes industries (taux de plus-value

constant), pour une même quantité de capital, constant et variable, avec des compositions organiques des capitaux différentes, on a des montants de plus-value différents, et donc des taux de profit différents (forte composition organique du capital et faible taux de profit et vice-versa). Mais la concurrence des capitaux, le transfert de capital d'une branche à l'autre, entraîne la péréquation des taux de profit et la formation d'un « taux moyen de profit ». Les valeurs se trouvent « transformées » en prix de production ⁴⁴ .

D'après Loria, la reconnaissance de l'existence d'un taux moyen de profit, constitue la preuve du « sophisme conscient » de Marx, car la réduction de la valeur au travail est incompatible avec les phénomènes réels, avec la réalité industrielle. Notre économie a le mérite de poser pour la première fois le problème de la « transformation » des valeurs en prix de production. Il inaugure la première phase de cette controverse qui va jusqu'aux travaux de Ladislaus Von Bortkiewicz. Cependant, il met en doute l'existence du second volume : Marx n'aurait pas pensé un seul instant donner un « frère jumeau » au livre publié en 1867, considérée par lui comme achevée, indépassable ; toutefois, il lui semblerait très utile de faire croire à son existence afin de décourager les critiques sur les points faibles de son « système économique ». Cette position paraît surprenante aujourd'hui, mais elle est partagée par de nombreux économistes au moment de la mort de Marx, comme par exemple, Eugen Von Böhm-Bawerk ⁴⁵ . Il faut préciser à ce sujet que ce second volume, dont la parution devait suivre le premier, d'après les projets de Marx en 1867, comprend les livres 2 et 3. F. Engels, à la mort de son ami, envisage cette publication, mais en prenant connaissance peu à peu des manuscrits, il abandonne le projet d'un unique second volume, vers 1884-1885, et décide alors la publication séparée, vu l'ampleur des développements : livre 2 livre 3 et enfin livre 4 (« théories sur la plus-value »).

b – Premières réactions d'Engels et reprise de l'objection par Loria

Notre économiste fait parvenir à Friedrich Engels sa présentation de l'œuvre de Marx, dans l'intention, sans doute, de susciter un débat. La réaction rapide de ce dernier, une lettre ouverte à Loria le 12 mai 1883, est toute faite d'indignation et de colère.

Ce qui choque le plus F. Engels, ce n'est pas l'interprétation de Marx « philosophe » et « sociologue », la « conception technologique de l'histoire », mais celle de l'« économiste ». Il est révolté de voir un « socialiste de la chaire » accuser Marx de « sophisme conscient », à propos de la théorie de la valeur ; il ne peut admettre que l'on puisse douter de l'honnêteté intellectuelle de son défunt ami. Le deuxième motif d'irritation provient de l'affirmation de l'inexistence du volume 2 du *Capital* et il en profite pour annoncer sa prochaine publication. Enfin, il relève la confusion entre la « plus-value » et le « profit » et informe son correspondant qu'il trouvera des éclaircissements profitables sur cette distinction dans ce deuxième volume (au livre 3). Cependant, cette intervention ne contient pas de réponses précises aux arguments avancés notamment sur la fameuse « contradiction » ⁴⁶ .

Comment Loria va-t-il réagir à cette attaque ? Il renonce à adresser directement une réponse à Friedrich Engels, et préfère envoyer une mise au point à la rédaction du *Journal des Economistes*, tribune des ultra-libéraux du « Groupe de Paris », qui vient d'ouvrir une controverse sur la théorie marxiste de la valeur à la suite de la publication du livre de Paul Leroy-Beaulieu, *Le Collectivisme – Examen critique du nouveau socialisme*, (Guillaumin, 1884). Loria relève qu'Engels, « un des économistes marquants de l'école marxienne », et en même temps « un des grands prêtres de l'Eglise Socialiste » ne répond pas sur le fond, et se retranche derrière un soi-disant volume 2 à paraître, qui doit anéantir ses critiques. Il reste persuadé, plus que jamais, d'avoir frappé juste dans ses critiques et répète textuellement dans sa réponse son exposé de la « contradiction » entre la loi de la valeur et le taux moyen de profit ⁴⁷ .

On a vu précédemment qu'Engels renonce à la publication d'un second volume comprenant les livres 2 et 3 du *Capital* en 1884-1885. Il fait paraître le livre 2 en Allemagne en 1885, sans se faire aucune illusion sur l'accueil de cet ouvrage parmi les économistes, notamment parmi les « socialistes de la chaire ». Il s'attend, en effet, à une « grande déception », car ce livre « purement scientifique », ne contient pas de polémiques. Par contre, il mise davantage sur le livre 3, qui devrait produire au contraire, l'« effet d'un coup de tonnerre », car dans celui-ci, « toute la production capitaliste est traitée dans sa connexité » et par la même occasion, « toute l'économie politique bourgeoise est flanquée par terre » ⁴⁸. A la fin de sa Préface, il évoque la « contradiction » entre la loi de la valeur et l'égalité des profits sur laquelle bute Ricardo et son école, mais qui se trouve résolue dans le livre 3 à paraître ultérieurement. Il lance alors son fameux défi aux économistes qui accusent Marx de plagier Rodbertus :

« S'ils démontrent comment, sans violation de la loi de la valeur et, au contraire, par application de cette loi, il peut et doit se former un égal taux de profit moyen, nous reprendrons la discussion » ⁴⁹.

Dans les années qui séparent la parution de livre 2 et celle du livre 3 du *Capital* (1885-1894), différentes tentatives de solution de la « contradiction » vont apparaître, notamment en Allemagne ⁵⁰.

Loria ne manifeste aucun intérêt pour le livre 2 et ne fait paraître aucun commentaire à ce sujet. En 1889, il publie un nouvel ouvrage, *Analisi della proprietà capitalistica*, dont l'objectif est le suivant : « Analysant la nature du profit et démontrant comment ce revenu, et les rapports de la distribution des richesses qui en découlent, se rattachent à la propriété foncière, le présent livre (...) arrive à une théorie générale de la distribution des richesses, et plus généralement au système économique » ⁵¹.

Ce livre monumental consacre quelques pages à la théorie marxiste de la valeur, et à une reformulation des critiques. On trouve tout d'abord une reprise pure et simple de l'objection sur la « transformation » de 1883 ⁵², ce qui amène l'auteur à conclure que la théorie de la valeur de Marx est un « suicide » ⁵³. Loria tente également de relever le défi lancé par Engels, et va proposer une solution pour concilier la détermination de la valeur selon le « travail effectif » avec la concurrence et donc le taux moyen de profit. Dans son analyse, la détermination de la valeur par le « travail effectif » assure aux capitalistes (« capital productif ») qui employant moins de « capital technique » par rapport au travail, un « profit-extra » incompatible avec la concurrence. Mais un « capital improductif » ⁵⁴ peut intervenir pour égaliser la condition des différents producteurs.

Un exemple va préciser cette « solution ».

Soit trois « capitaux productifs », A, B, C.

A met en œuvre 100 journées de travail (travail vivant) sans « capital technique » ;

B met en œuvre 100 journées de travail avec un « capital technique » de 100 journées de travail (travail passé) ;

C met en œuvre 100 journées de travail avec un « capital technique » de 200 journées de travail (travail passé).

Dans les trois cas, les « salaires » représentent le produit de 50 journées de travail, la valeur des marchandises est de 100 journées de travail, car le « capital technique » ne s'use pas ; les « profits » représentent le produit de 50 journées de travail (taux de plus-value : 100 %).

$$\left(\frac{PI}{C + V} \right) :$$

Les taux de profit diffèrent

$$A : \frac{50}{50} : 100 \%$$

$$B : \frac{50}{100 + 50} : 33,33 \%$$

$$C : \frac{50}{200 + 50} : 20 \%$$

Un « capital improductif » D de 300 entre en jeu et va exiger un intérêt de 40 journées de travail de la part de A et 20 journées de travail de la part de B. Ainsi, les taux de profit de A et de B se trouvent ramenés à 20 %, identique à celui de C. Le taux de profit de D est également de :

$$\frac{40 + 20}{300} : 20 \%^{55}.$$

Note 55

Il s'agit, selon Loria, d'un résultat purement théorique, impossible à atteindre dans la réalité, car il faudrait que le « capital improductif » puisse connaître exactement la « composition technique » des différents « capitaux productifs », et imposer à ces derniers un intérêt différencié. Un tel exemple constitue donc la preuve *par l'absurde* de l'impossibilité de donner une solution satisfaisante à la contradiction entre la loi de la valeur et le taux moyen de profit. Notre économiste fournit ainsi une solution simpliste dans laquelle le « capital improductif » ferait aligner tous les autres capitaux au niveau le plus bas du taux de profit ⁵⁶. Cette méthode fait ainsi allusion au mécanisme de péréquation des taux de profit chez Marx. Réfléchissant à nouveau sur la question de la valeur, Loria formule de nouvelles remarques critiques. Tout comme l'économie politique classique, Marx affirme que, pour toutes les époques historiques, la valeur est déterminée par la quantité de travail. Il ne se sépare de cette école que sur un point : l'économie politique classique déduit la valeur de la concurrence ou de l'intérêt personnel et renvoie à des « causes psychologiques » ; de plus, elle considère cette loi immuable comme toutes les autres lois. Par contre, chez lui, toutes les lois économiques sont historiques, sauf une seule, la « loi fatale, astronomique » de la valeur, qui s'impose à l'homme et qu'il considère comme un « phénomène social et humain ». Or, une conclusion logique aurait dû le conduire à reconnaître la loi de la valeur comme une loi historique, et non pas naturelle ⁵⁷. Loria admet la validité pratique de la loi de la valeur uniquement dans la société où existe la « terre libre » ⁵⁸, et pour une phase transitoire déterminée de l'économie capitaliste ; elle n'est applicable en aucun cas au capitalisme actuel, pour lequel une théorie du coût de production est nécessaire. Une autre grave erreur consisterait selon lui dans sa « déduction » de la « nature du profit » et de son « caractère d'usurpation », à partir de l'analyse de la valeur. Si Marx avait suivi une méthode correcte, il aurait soigneusement *séparé l'analyse du profit de celle de la valeur*. La logique exige le traitement de la théorie du profit *avant* celui de la théorie de la valeur. En effet, la recherche sur la nature du profit doit s'attacher au « rapport qui s'établit entre le capitaliste et l'ouvrier, et qui est totalement indépendant de l'échange et de la valeur ». La nature du capitaliste « préexiste à l'acte d'échange » ; le propriétaire du capital s'empare d'une partie du produit du travail (« usurpation »). La sphère de la production a un caractère essentiel et premier. Ensuite, on peut procéder à l'analyse de la valeur ; celle-ci « phénomène de circulation », n'est qu'un « rapport entre deux capitalistes » ⁵⁹. La sphère de la circulation, de l'échange, a un caractère dérivé, superficiel. Marx, en partant de la « valeur » pour comprendre le « profit », tombe tout simplement dans la même erreur que les Mercantilistes. Toutefois, il

est parfaitement conscient de la pure « fiction » de cette démarche, et lorsqu'il l'estime nécessaire, il étudie le « profit » indépendamment de la « valeur » (rapport d'échange). Le livre Ier du *Capital* fournit un bon exemple à ce sujet avec la « corvée » ⁶⁰.

Si l'on poursuit le raisonnement de Loria jusqu'au bout, Marx aurait dû traiter au livre Ier du « profit » et au livre 2, de la « valeur ». Cette interprétation méconnaît singulièrement d'une part, l'analyse des formes de la valeur, et d'autre part l'unité-distinction entre les sphères de la production et de la circulation.

Il convient maintenant de passer à la dernière étape du débat qui s'est instauré entre Loria et Friedrich Engels.

c – La parution du livre 3 du « Capital » : reprise des attaques de Loria et dernière mise au point d'Engels sur la théorie de la valeur

La polémique sur la question de la valeur va reprendre de la vigueur avec la parution du livre 3 du *Capital* en 1894, en Allemagne. Dans la Préface, Engels passe en revue la littérature parue au cours des dernières années sur le problème de la « contradiction » entre la loi de la valeur et le taux moyen de profit, et profite de cette occasion pour dresser un véritable réquisitoire contre ce qu'il appelle le « charlatanisme scientifique d'Achille Loria » ⁶¹. Il l'accuse tout d'abord de se faire passer pour le véritable inventeur de la « conception matérialiste de l'histoire », quoique dans une version passablement édulcorée, dans la *Teoria economica della costituzione politica* (1886, édit, française 1893). Il rappelle ensuite la mise en doute de l'existence du second volume du *Capital* et l'accusation de « sophisme conscient », dans l'article « Karl Marx » de 1883. Enfin, il examine la prétendue « solution » de la « contradiction », présentée en 1889. Selon lui, on a affaire ici à un mystère. Pourquoi le « capital commercial » prélèverait-il sur le capital industriel un revenu analogue à la rente perçue par les propriétaires fonciers et établirait-il ainsi le taux moyen de profit ? Selon cette analyse :

« ... le capital commercial possède le pouvoir magique d'absorber toute la plus-value excédant le taux général de profit – bien avant, d'ailleurs que celui-ci ait été constitué – et de la transformer en rente foncière à son profit ; tout cela sans qu'il ait besoin de la moindre propriété foncière. Loria ne nous surprend pas moins quand il prétend que le capital commercial est capable de découvrir ceux des industriels dont la plus-value coïncide exactement avec le taux moyen de profit et qu'il se fait un honneur d'alléger quelque peu le sort de ces malheureuses victimes de la loi marxiste de la valeur, en vendant leurs produits gratuitement et même sans aucune commission » ⁶².

Engels assimile à tort « capital improductif » et « capital commercial » dans l'optique de son adversaire ; il a sans doute là en vue les remarques de Marx sur la participation du « capital commercial » à la péréquation des taux de profit, question traitée notamment au chapitre 17 (« le profit commercial ») du livre 3. Il prend trop au sérieux la « solution » et la critique pour son défaut de réalisme ; ainsi, il manque son objectif, car il ne s'agit pas d'une véritable solution, mais de la preuve *par l'absurde* de l'absence de solution possible ⁶³.

Comment Loria va-t-il réagir à la lecture du livre 3 et de la Préface d'Engels ? En ce qui concerne la Préface, il répond par une lettre adressée non pas à Engels, mais à un de ses amis, directeur de la revue, *La Riforma Sociale* ⁶⁴.

Il repousse toutes les « graves accusations » et les « injures véhémentes » du « chef du haut clergé marxien ». Ce dernier se trompe en prenant au sérieux sa « solution » et ne fait que répéter ses propres propos sur l'irréalisme des hypothèses ; il s'agit là d'une « bataille contre les moulins à vent ».

De plus, il réaffirme, tout comme en 1883, que Marx n'a jamais envisagé de publier d'autres volumes du *Capital* notamment en raison, des « graves contradictions » contenues dans le livre paru en 1867 et dont il est conscient. Les « notes décousues » avec lesquelles Engels fabrique les livres 2 et 3 prouvent, par leur

contenu, qu'elles ne sont pas destinées à la publication. D'ailleurs, dans cette œuvre posthume, on ne peut pas trouver une seule ligne écrite après 1867 ⁶⁵. Il apparaît donc que Loria lit très mal la Préface au livre 2 dans laquelle Engels fournit des précisions intéressantes sur les manuscrits et des indications sur la date de rédaction ; par exemple, pour le livre 2, il existe des cahiers rédigés jusqu'en 1878. Bien évidemment, il ne dispose pas à l'époque, de la correspondance de Marx et d'Engels, qui nous renseigne aujourd'hui sur les plans successifs et les projets de publication.

En ce qui concerne le contenu du livre 3, Loria présente ses impressions dans un article « L'opera postuma di Carlo Marx », publié le 1er février 1895, dans la *Nuova Antologia*.

Ce texte, se propose de faire connaître en Italie, les principales thèses contenues dans les livres 2 et 3. Toutefois pour l'auteur, le livre 2, « second Faust », n'est qu'un « préambule » au livre 3 et ne présente que peu d'intérêt ; il fourmille de « raisonnements inutiles ». Le dernier livre mérite au contraire un examen particulier, car il expose les « résultats définitifs du système marxiste » ⁶⁶. Loria rappelle tout d'abord brièvement ses précédentes remarques de 1883 sur la théorie de la valeur, en y ajoutant un développement sur la différence entre le taux de plus-value et le taux de profit. Après une reproduction presque textuelle de l'exposé de sa fameuse objection, déjà répétée en 1884 et 1889, il se prononce sur la solution fournie par Marx. Il résume assez fidèlement le principe de la « transformation » des valeurs en prix de production, largement anticipé, selon lui, par Wilhelm Lexis ⁶⁷. Selon notre économiste, on se trouve en présence ici non pas d'une « solution », mais plutôt d'une parfaite « mystification ». En effet, Marx abandonne l'idée d'une « valeur réellement établie sur la base du travail », à laquelle les marchandises s'échangeraient effectivement, idée centrale dans le livre 1 du « Capital », comme le démontrent des équations telles que : un quarteron de froment = a kg de fer ». Il affirme maintenant que les marchandises s'échangent à des prix de production qui divergent des valeurs. Sur ce point, il ne fait donc que se rallier à la thèse des « économistes orthodoxes », selon laquelle la quantité de travail n'intervient jamais dans la détermination des prix. Il arrive, dans ces conditions, à la « création absurde d'une valeur noumène, étrangère à la réalité et même aux lois de la pensée » ⁶⁸. Aucun économiste sérieux ne peut s'intéresser à la valeur à laquelle les marchandises ne se vendent pas, à un « noumène », métaphysique, de type kantien. Marx ne peut sauver sa théorie en affirmant que, malgré les divergences individuelles entre prix et valeur, on retrouve l'égalité entre la somme des valeurs et la somme des prix pour l'ensemble des marchandises. En effet, pour Loria : « Du fait que la valeur n'est rien d'autre que le rapport d'échange entre une marchandise et une autre, le concept même d'une valeur totale est une absurdité, un non-sens » ⁶⁹.

En résumé, la théorie des prix de production exposée au livre 3 est la négation de la théorie de la valeur exposée au livre 1. Cet « échec théorique », ce « suicide scientifique », entraîne l'écroulement de la théorie de la plus-value, de la théorie du salaire, et toute la « partie statique » du « système économique » de Marx s'effondre.

L'intervention de Loria en 1895 ne contient donc pas d'arguments nouveaux sur la théorie de la valeur, par rapport à ses prises de position de 1883 et 1889. La critique de la solution de Marx reste à un niveau très superficiel et révèle une confusion complète des objectifs des livres 1 et 3 du *Capital* et de leurs niveaux d'abstraction respectifs. L'argument de l'absurdité d'une somme de « valeurs », au sens de rapports d'échange n'a guère de poids ici dans la mesure où notre auteur ne perçoit pas le véritable enjeu du problème de l'agrégation, déjà affronté par Ricardo dans ses *Principles* ; ce dernier tente de mesurer en valeurs relatives ses agrégats, en particulier le produit social et le taux de profit, en se heurtant aux difficultés que l'on sait ⁷⁰.

Friedrich Engels prend immédiatement connaissance des deux textes de Loria. La réponse qu'il va fournir se trouve dans la première partie de son « Complément et supplément » au livre 3 du *Capital*, intitulée : « Loi de la valeur et taux de profit », publiée dans la revue théorique de la social démocratie allemande *Die Neue Zeit*.

Elle porte exclusivement sur l'article « L'opera postuma di C. Marx », et va concerner deux critiques ⁷¹, l'« absurdité », le « non-sens » de la notion de « valeur totale » et l'inexistence de l'échange des marchandises selon la quantité de travail.

Engels résume la première critique de l'« illustre M. Loria bien connu », de la manière suivante : la valeur ou rapport d'échange est identique au prix, lui-même déterminé par l'offre et la demande, et l'analyse s'arrête là. Il va ensuite tourner en dérision le point de vue de son adversaire.

« Partageons donc toutes les marchandises existant dans le monde en deux moitiés : le groupe de la demande et celui, qui lui est égal, de l'offre. Supposons que chaque moitié représente un prix de mille milliards de marks... D'après Adam Riese, cela fait au total un prix ou une valeur de deux mille milliards. Non-sens, absurdité, dit M.Loria. Les deux groupes peuvent bien représenter ensemble un prix de deux mille milliards, mais, pour la valeur, c'est autre chose. Si nous parlons prix, $1000 + 1000 = 2000$; mais, si nous parlons valeur, $1000 + 1000 = 0$. Du moins dans notre cas, où il s'agit de la totalité des marchandises. Car ici, la marchandise de chacun des deux échangistes ne vaut 1000 milliards que parce que chacun veut et peut donner cette somme pour la marchandise de l'autre. Mais, si nous réunissons la totalité des marchandises de l'un et de l'autre dans la main d'un troisième, le premier ne détient plus aucune valeur, l'autre pas davantage et le troisième encore moins. A la fin, personne ne possède plus rien. Nous admirons à nouveau la supériorité avec laquelle notre Cagliostro méridional a si bien liquidé la notion de valeur qu'il n'en reste pas la moindre trace. Voilà bien le summum de l'économie vulgaire ! » ⁷².

Engels ne voit rien d'autre à répondre à l'économiste italien, en dehors de ce divertissement ironique, car pour lui la véritable réponse est clairement fournie par Marx dans le livre. La seconde critique de Loria porte sur la « transformation » des valeurs en prix de production. La réponse d'Engels à ce sujet, plus sérieuse que la première, ne s'adresse pas exclusivement à Loria ; elle concerne également les interprètes de Marx en Allemagne qui envisagent la loi de la valeur comme un « fait de pensée », un « fait logique » (Wemer Sombart), ou comme une « fiction nécessaire » (Conrad Schmidt). Engels entend développer une remarque de Marx dans les manuscrits du Livre 3, laissant entendre qu'il faut envisager la question de la « transformation » non seulement sur le plan analytique, mais aussi sur le plan historique ⁷³. Il va donc situer sa défense de la loi de la valeur sur le terrain historique. Il indique à ce sujet :

« la loi de la valeur de Marx est généralement valable, pour autant toutefois que des lois économiques peuvent l'être, pour toute la période de la production simple de marchandises, donc jusqu'au moment où cette dernière subit une modification par l'avènement du mode de production capitaliste. Jusque-là, les prix s'orientent vers les valeurs déterminées par la loi de Marx et oscillent autour de ces valeurs (...) La loi de la valeur de Marx est donc économiquement valable en général pour une période du début de l'échange qui transforme les produits en marchandises jusqu'au XVe siècle de notre ère. Mais l'échange de marchandises remonte à une époque préhistorique, qui nous ramène en Egypte au moins à 3500, peut-être 5 000 à Babylone à 4000 et peut-être 6000 années avant notre ère ; la loi de la valeur a donc régné pendant une période de 5000 à 7000 ans. Admirez maintenant le sérieux de M. Loria qui considère que la valeur, ayant eu cours de façon directe et générale pendant toute cette période, est une valeur à laquelle les marchandises ne sont ou ne seront jamais vendues et dont aucun économiste possédant un grain de bon sens ne se souciera jamais ! » ⁷⁴.

Il poursuit son analyse en esquissant un historique des étapes de formation d'un taux moyen de profit. Il en situe l'origine dans les premières grandes compagnies commerciales (XVe-XVIe siècle). La concurrence qui entraîne la formation de taux moyens de profit locaux va imposer ensuite l'égalisation des taux de profit dans une nation, puis entre les nations. Le capital commercial s'empare des activités industrielles (XVIIe-XVIIIe siècle). La grande industrie assure enfin l'égalisation des taux de profit des différentes branches du commerce et de l'industrie. Engels est parfaitement conscient de n'avoir fourni qu'une réponse très imparfaite et incomplète aux objections. Il reconnaît que Marx ne « dit pas grand chose » sur le processus d'égalisation des taux de profit et qu'il se contente de donner une esquisse pour des recherches ultérieures. Il va même demander à Werner Sombart de réaliser un travail sur les « maillons intermédiaires » entre la « valeur immédiatement réelle » dans les premières sociétés marchandes et la

« valeur sous la forme de production capitaliste » ⁷⁵ .

Il est permis de douter que la démarche d'Engels soit fidèle à la conception de Marx sur la « loi de la valeur ». En effet, il affirme que le fonctionnement réel de cette loi s'arrête au XVe siècle et sous-entend qu'une autre loi (vraisemblablement celle du prix de production) prend alors le relais pour le mode de production capitaliste.

Pour l'auteur du *Capital*, au contraire, la « loi de la valeur » ne peut fonctionner que dans le cadre de la « société bourgeoise moderne », dans laquelle la forme marchandise du produit est dominante. Elle ne devient « vérité pratique » et inséparable de la loi de la plus-value que dans le mode de production capitaliste, même si elle agit comme loi de formation des prix de production. Certes, il existe dans les modes de production précapitalistes des « formes-valeurs », des rapports marchands ; Marx en fournit d'ailleurs de nombreux exemples réels bien délimités historiquement, et il n'a jamais parlé à ce propos d'une « loi de la valeur » « généralement valable » ⁷⁶ . De plus, il se livre à une critique mordante des économistes qui envisagent son fonctionnement dans des sociétés non pleinement capitalistes, notamment Adam Smith et Robert Torrens :

« La loi de la marchandise existerait dans une production qui ne produit pas de marchandises (ou n'en produit que partiellement), mais n'existerait pas sur la base de la production dont le fondement est l'existence du produit comme marchandise » ⁷⁷ .

L'erreur d'Engels est d'avoir envisagé une période *historique* de « production marchande simple » où les acteurs sont des petits producteurs, dans laquelle le principe de la « valeur » jouerait pleinement, en quelque sorte à l'« état pur ». Il ne s'interroge pas sur le statut réel de la « production marchande simple » envisagé au début du Livre 1er du *Capital*. Marx ne cherche pas à démontrer un passage historique de la « production marchande simple » à la « production marchande capitaliste » ; il entend étudier seulement cette dernière, et dans ce but, il part du niveau le plus abstrait : l'économie capitaliste se trouve réduite à une économie marchande dans laquelle les rapports de production spécifiques qui s'y reproduisent n'apparaissent pas. Après l'étude de la marchandise et de la monnaie, il passera à l'examen du capital. La racine de l'erreur d'Engels doit sans doute être recherchée dans sa lecture de la méthode de Marx. En effet, dans son commentaire de la *Contribution à la critique de l'économie politique*, texte que nous examinerons dans le quatrième chapitre, il affirme :

« Seul le traitement logique était donc de mise. Mais celui-ci n'est en fait rien d'autre que le mode historique, dépouillé seulement de la forme historique et des hasards perturbateurs. La marche des idées doit commencer par quoi cette histoire commence, et son développement ultérieur ne sera que le reflet (« Spiegelbild »), sous une forme abstraite et théoriquement conséquente, du déroulement historique ; un reflet corrigé (...) » ⁷⁸ .

Une telle approche doit beaucoup aux *Leçons sur l'histoire de la philosophie* dans lesquelles Hegel déclarait :

« (...) je soutiens que la succession des systèmes de la philosophie est en histoire la même que la succession des déterminations de la notion de l'Idée en sa dérivation logique. Je soutiens que si l'on dépouille les concepts fondamentaux des systèmes apparus dans l'histoire de la philosophie de ce qui concerne vraiment leur forme extérieure, leur application au particulier, on obtient les divers degrés de la détermination même de l'Idée dans sa notion logique. Inversement la suite logique en elle-même donnera en ses moments principaux la succession des phénomènes historiques (...) » ⁷⁹ .

Mais une tentative de défense de la « transformation » des valeurs en prix de production sur le plan historique constitue-t-elle une riposte appropriée aux critiques d'Achille Loria ? On peut en douter, car l'économiste italien, contrairement aux affirmations d'Engels, n'a jamais nié la validité de la « loi de la valeur » sur ce plan. Dans son optique, l'échange selon la quantité de travail est une réalité dans la société à « terre libre » et pour une phase transitoire déterminée de l'économie capitaliste ; cependant il en conteste l'existence pour les autres sociétés, notamment pour la société capitaliste actuelle.

Après cet examen de la « lecture » de Marx par Achille Loria, tournons-nous maintenant vers l'interprétation proposée par Vilfredo Pareto.

SECTION II : VILFREDO PARETO : LE MARGINALISME REFUTE « MARX ECONOMISTE »

Vilfredo Pareto rédige ses écrits sur Marx dans la période 1893-1905, qui correspond en gros à celle de la production théorique du jeune Antonio Graziadei (1894-1900) et des philosophes Antonio Labriola, Benedetto Croce, Giovanni Gentile, Rodolfo Mondolfo (1895-1912), que l'on examinera dans le second chapitre. Quelle est la situation de l'Italie durant cette période ? L'agriculture reste le secteur principal d'activité qui fournit la moitié du P.N.B., et elle conservera cette première place jusqu'en 1945.

L'émigration des travailleurs, surtout méridionaux, déjà importante de 1882 à 1900, va s'accroître fortement jusqu'à la Première guerre mondiale. A partir de 1896, l'économie italienne quitte une époque marquée par la Grande Dépression, et va connaître une situation plus saine. Toutefois de graves difficultés se font jour immédiatement sur le plan social, avec les émeutes qui éclatent dans plusieurs grandes villes en 1898 ; la répression s'abat violemment et frappe même le Parti socialiste. De 1896 à 1914, l'économie italienne réussit une phase de « décollage » industriel. Ce développement concerne notamment la chimie, la sidérurgie, la métallurgie, la mécanique, et sur le plan géographique, la Ligurie, le Piémont et la Lombardie, c'est-à-dire le fameux « triangle » Gênes-Turin-Milan ⁸⁰. De nouveaux groupes industriels apparaissent comme, par exemple, la Fiat en 1899, l'Ilva (sidérurgie) en 1905, ou Olivetti en 1908.

Sur le plan politique, après la difficile transition de 1896-1901, la période 1901-1914 doit être rattachée à la personnalité de Giovanni Giolitti, Président du Conseil. Partisan de réformes sociales, Giolitti a pour mot d'ordre « ni réaction, ni révolution ». Il recherche en fait l'alliance des travailleurs, contrôlés par le courant réformiste du Parti socialiste, et de la bourgeoisie industrielle. La loi électorale de 1912 permet aux masses d'accéder enfin au vote. Le régime se lance en 1911 dans la conquête de la Tripolitaine, qui compense la défaite d'Adoua en Ethiopie (1896). On assiste à une croissance très rapide de la classe ouvrière, dont le niveau de vie va s'améliorer de manière sensible. Le mouvement coopératif et syndical se développe considérablement. Cependant les luttes sociales, auxquelles participent les « Syndicalistes révolutionnaires » et l'« aile gauche » du Parti socialiste, s'intensifient avec les grandes grèves de 1904 à 1908 et la « semaine rouge » de juin 1914.

I – Vilfredo Pareto économiste

Vilfredo Pareto, successeur prestigieux de Léon Walras à l'université de Lausanne, s'est prononcé à deux reprises contre « Marx économiste », au nom de la nouvelle école marginaliste.

Le marquis Federico-Vilfredo-Damaso Pareto (1848-1923) est né à Paris, où son père, ingénieur et fonctionnaire des travaux publics, originaire de Gênes, s'était exilé à la suite de sa participation à une conspiration mazzinienne ⁸¹. La famille rentre en Italie vers 1853-1854. Après des études secondaires à Gênes, notre économiste s'inscrit à l'université et à l'École Polytechnique de Turin, où il va obtenir une licence de mathématique et une licence de physique. En 1869, il soutient une thèse de mécanique des solides, « Principes fondamentaux de la théorie de l'élasticité ». Devenu ingénieur, en 1870, il travaille tout d'abord à la compagnie des chemins de fer de Rome, puis à celle de San Giovanni Valdarno, dans la province d'Arezzo. Il démissionne en 1873, pour occuper un poste à la « Società dell' industria del ferro », à San Giovanni Valdarno. Deux ans plus tard, il en assume la direction technique. Cette entreprise se transforme en 1880 en « Società delle ferriere italiane », et Pareto en devient le directeur, à Florence.

La formation culturelle de notre économiste est très diversifiée, peut-être en raison d'une ambiance familiale franco-italienne. Assez peu influencé par le positivisme de type italien, dans la version de Roberto Ardigo, il est plutôt attiré par les œuvres d'Auguste Comte, de Charles Darwin, d'Herbert Spencer, mais aussi par celles de René Descartes. Peu à peu, il s'intéresse en autodidacte à l'économie politique. Dès 1874, il fait partie de la « Società Adamo Smith » fondée à Florence par les adversaires libéraux de l'« école lombarde-vénitienne », sous la conduite de Francesco Ferrara. Il collabore à la revue de cette société *L'Economista*, ainsi qu'à l'organe du « Groupe de Paris », le *Journal des Economistes*. Il apprécie beaucoup les écrits de Frédéric Bastiat (1801-1850), l'auteur des *Harmonies Economiques*, et ceux de Gustave de Molinari (1819-1911). Ce dernier a notamment publié *Les lois naturelles de l'économie politique*, et *Comment se résoudra la question sociale*. Vilfredo Pareto s'intéresse également à la logique de John-Stuart Mill. Une première lecture des *Eléments d'économie politique pure* de Léon Walras le laisse indifférent. Il manifeste une hostilité farouche à l'encontre des « socialistes de la chaire » allemands et de leurs disciples italiens tels qu'Achille Loria. Un nouveau courant théorique va l'enthousiasmer à partir de 1890, le marginalisme. En effet, entre 1871 et 1874, apparaît le courant, baptisé au départ « hédoniste », constitué en deux principales écoles, l'école dite « mathématique », représentée par William-Stanley levons et Léon Walras, et l'école dite « psychologique-autrichienne », fondée par Carl Menger ; en général on rattache levons aussi à la seconde tendance. En Italie, Maffeo Pantaleoni fonde l'« école mathématique » sur un terrain préalablement préparé par Francesco Ferrara. Vers 1881-1883, il applique déjà la théorie du degré final d'utilité de levons au problème des dépenses publiques du jeune Etat italien. En 1889, Pantaleoni publie le célèbre ouvrage qui servira de guide à des générations d'étudiants en économie, *les Principiidi Economia pura* ⁸². Ce livre révèle surtout les influences de W.S. levons, d'Hermann Gossen, mais aussi du jeune Alfred Marshall. Théoricien de l'équilibre économique partiel (mais aussi général), l'auteur montre l'équivalence à la marge entre le degré final de l'utilité et le « coût de production ». En identifiant utilité et peine, il envisage non pas la théorie de John-Stuart Mill, mais plutôt une conception subjective du coût de production, qui a une parenté évidente avec le « coût subjectif de reproduction » théorisé par Francesco Ferrara. Vilfredo Pareto va adhérer au marginalisme sur la base du livre de Pantaleoni, et va relire, avec un tout autre point de vue, les *Eléments* de Léon Walras, qu'il à l'occasion de rencontrer en 1891. Dans l'optique de la nouvelle école, il publie, entre mai 1892 et octobre 1893, dans le *Giomale degli Economisti*, la suite d'articles « Considerazioni sui principii dell' economia politica pura ». Peu de

temps avant, en 1891, sur le conseil de Gustave de Molinari, l'éditeur Guillaumin lui demande de préparer une « introduction-réfutation »⁸³ pour un recueil d'extraits du livre 1er du *Capital*, choisis par le gendre de Marx, Paul Lafargue, représentant du « marxisme » en France. Vilfredo Pareto accepte ce travail, mais sans grand enthousiasme ; il confie à Maffeo Pantaleoni, à qui il soumettra la première version de son texte, que la lecture du *Capital* lui paraît « pesante » et « ennuyeuse » au possible⁸⁴. Mais selon lui, cette réfutation doit paraître au plus vite, vu le succès du « livre saint » dans les milieux socialistes. L'« introduction-réfutation » voit le jour entre juin et septembre 1893, dans le journal *L'idea Liberale*, sous le titre « Studio critico della teoria marxista », puis la même année, dans *Karl Marx : le Capital – Extraits de Paul Lafargue – Introduction de V. Pareto*, chez Guillaumin, à Paris. L'auteur espère susciter de nombreuses polémiques, et il attend de pied ferme les arguments des « marxistes ». Il déclare ainsi à Léon Walras, qui ne fera aucun commentaire sur cette étude :

« C'est un petit travail qui n'a aucune importance économique, mais qui sera probablement beaucoup plus lu que mes autres ouvrages »⁸⁵.

Contrairement à son attente, cet écrit ne suscite aucun débat en Italie, parmi les économistes, ou parmi les intellectuels proches du marxisme. De plus, Friedrich Engels n'adoptera pas la même attitude qu'avec l'œuvre de Loria ; en effet, il n'entend pas polémiquer avec un auteur qu'il qualifie de manière lapidaire de simple « économiste vulgaire charlatan »⁸⁶.

En 1893, Vilfredo Pareto qui, trois ans auparavant a démissionné de la direction de sa société, est appelé à remplacer Léon Walras à la chaire de Lausanne. Installé en Suisse, il rédige un *Cours d'économie politique*, publié en 1896-1897. En 1901-1902, paraissent *Les systèmes socialistes*, élaborés à partir de ses cours. Ce volumineux travail propose une lecture critique systématique de toutes les théories socialistes et évidemment de la théorie marxiste. Il ne va cependant pas susciter de discussions en Italie, où la traduction ne sort qu'en 1917-1918⁸⁷. Pareto présente une reformulation de la théorie de l'équilibre walrassien, en se servant des courbes d'indifférence, dans le *Manuale di Economia politica*, publié en Italie en 1906. Un an plus tard, malade, il renonce totalement à l'enseignement pour se consacrer exclusivement à des recherches sociologiques. L'exilé italien Pasquale Boninsegni, qui assurait à sa place certains de ses cours, le remplace à la chaire. En 1917, paraît en italien le célèbre *Traité de sociologie générale*. A la fin de 1922 à la veille de sa mort le nouveau régime fasciste le nomme sénateur, en même temps que Maffeo Pantaleoni, et lui propose d'être son représentant à la commission pour le désarmement auprès de la Société des Nations. Notre étude entend faire ressortir l'élément central de la critique marginaliste de « Marx économiste » dans l'« Introduction à Marx » et dans les « Systèmes socialistes », les attaques contre la théorie de la valeur et de la plus-value.

II – La critique marginaliste de la théorie de la valeur et de la plus-value

Vilfredo Pareto distingue trois « parties » dans l'œuvre de Marx, « économique », « sociologique », et « pratique ». Le « point central » de cette théorie n'est pas « économique » comme on le croit généralement. En effet, la « partie sociologique », développée notamment dans le *Manifeste du Parti communiste*, possède une grande supériorité sur les deux autres, car elle se trouve « souvent d'accord avec la réalité »⁸⁸. En ce domaine, notre économiste dégage deux types de lectures de la « conception matérialiste de l'histoire », l'interprétation « populaire » des ouvrages de vulgarisation, y compris ceux de Friedrich Engels qui a fourni la précision de la détermination « en dernière instance » par l'économie des « superstructures », et l'interprétation « savante », représentée en Italie par les travaux d'Antonio Labriola et ceux de Benedetto Croce, que nous analyserons dans le chapitre suivant⁸⁹. L'analyse « savante » pour Pareto

« se confond, en fait, avec le déterminisme historique et voit dans l'histoire des faits dont il s'agit de découvrir les rapports. La conception matérialiste de l'histoire est, sous ce rapport, simplement la conception objective et scientifique de l'histoire »⁹⁰.

Marx développe une notion très intéressante qui peut subir sans dommage la confrontation avec les faits réels : la lutte des classes. Cette idée fait entrer le marxisme « dans le grand courant du darwinisme ». Toutefois, il ne faut pas envisager seulement le conflit entre deux classes, prolétaire et capitaliste, mais plutôt la lutte « entre une infinité de groupes qui ont des intérêts différents, et surtout entre les élites qui se disputent le pouvoir »⁹¹. Les différentes formes de luttes de classes sont des « modes de concurrence » qui permettent la « sélection », garantie contre le risque de décadence de la société.

La « partie économique », exposée dans le *Capital*, quant à elle, n'est en réalité qu'« un appendice, destiné à déblayer le terrain des objections qu'on pourrait faire à la doctrine, en se fondant sur l'économie politique »⁹². En effet, elle ne possède pas vraiment d'aspects originaux ; l'essentiel de cette théorie économique se trouve en effet déjà dans les *Principles of Political economy* de John Stuart Mill. Marx s'inspire essentiellement des « économistes optimistes » (Ricardo, J.S. Mill) et traduit leur pensée dans sa propre terminologie, ou « phraséologie ». Ses théories ne sont donc guère plus erronées que les leurs. Le livre de Marx contient deux notions de « capital », le « capital simple » et le « capital approprié ». L'importance économique du « capital simple », que l'on peut définir comme les biens économiques en quantité limitée qui servent à produire d'autres biens, est reconnue ; par contre, le « capital approprié », ou « capital qui fonctionne dans les mains des capitalistes » est condamné. Marx a pour ennemi le « capitaliste », personnage confondu, comme chez les économistes anglais, avec l'entrepreneur ; il le considère comme « inutile », voire « nuisible » économiquement. Par conséquent, *Le capitaliste* et non *Le Capital* aurait été un titre plus judicieux pour le livre, afin d'éviter toute confusion⁹³.

Dans son « introduction-réfutation » au *Capital* et dans les *Systèmes socialistes*, Vilfredo Pareto concentre ses attaques sur la question de la « valeur » et sur celle de la « plus-value », exposée selon lui à l'aide d'une « méthode polémique », qui fait usage de nombreux « sophismes ». Dans son « Introduction », il affirme :

« En faisant dépendre le coût de production uniquement du travail, K. Marx ne fait que suivre la théorie de Ricardo. Seulement, en comparant ces deux auteurs, on voit de suite que Ricardo par le terme de « travail » désigne aussi bien le travail présent que le travail passé qui prête son concours à la production sous la forme de capital, tandis que K. Marx n'a en vue que le travail présent, et il se débarrasse du travail passé en l'englobant dans les conditions normales de la production »⁹⁴.

Dans les *Systèmes socialistes*, il critique le « sophisme » de Marx, qui après avoir posé l'équation « un quarter de blé = a quintal de fer », désigne la quantité de travail humain cristallisée comme l'élément commun des marchandises, en éliminant d'emblée tous les autres facteurs possibles. Selon notre économiste, on peut aisément retourner cette proposition, et affirmer que le principe de la valeur se trouve

dans le « capital », dans les « services des capitaux fonciers et mobiliers » ⁹⁵. D'ailleurs, Marx lui-même tombe dans une « contradiction », puisqu'au livre Ier du *Capital*, où l'exposition est la plus claire, il envisage les marchandises comme produits du travail, et au livre 3, « œuvre de rapiéçage » pour ne pas « avoir l'air de revenir en arrière », il découvre que les marchandises sont des produits de capitaux ⁹⁶.

Le mécanisme de la « transformation » des valeurs en prix de production s'opérerait, selon Pareto, par l'égalisation des taux de profit et de la composition organique du capital ; il affirme même :

« Les capitaux *variables* se retirent donc des branches de la production qui donnent une plus-value moindre pour se porter vers les branches qui donnent une plus-value plus élevée. Cela égalise le taux de profit et aussi la composition du capital » ⁹⁷.

La notion de « travail égal et indistinct » n'a pas d'existence objective, car les travaux concrets sont hétérogènes les uns par rapport aux autres :

« Quelle est la « force de travail » d'une collectivité composée d'un Alexandre Dumas et d'un copiste, d'un Pasteur et d'un preneur de taupes, d'un Edison et d'un idiot ? C'est se payer de mots que de parler d'une « force sociale moyenne » ⁹⁸.

Vilfredo Pareto souligne les difficultés inhérentes à l'évaluation du « travail complexe » en « travail simple », sans recourir à la valeur, problème mal résolu par Marx. Les rapports représentés par l'équation du livre Ier du « *Capital* », citée plus haut, ne sont pas « purement objectifs » en réalité. Il faut tenir compte des « goûts des hommes » et de leur variabilité.

Dans l'optique de notre économiste qui a suivi une formation d'ingénieur et de physicien, tout produit naît de la combinaison du « travail présent » et du « travail passé » (« capital simple »), au sens « chimique » du terme, de la même façon que l'eau provient de l'union de l'oxygène et de l'hydrogène. Ce produit doit posséder une valeur d'usage ou utilité, plus grande que celle des biens dont il est issu : il existe ainsi un « surplus de valeur d'usage », que vont se partager les « facteurs de production », travailleurs et propriétaires de ces biens ⁹⁹. Marx oublie que la « valeur d'échange » est « la conséquence du rapport qu'établit chaque contractant entre la *valeur d'usage* de ce qu'il reçoit et la *valeur d'usage* de ce qu'il cède. En réalité, on n'achète pas des marchandises, on achète des *valeurs d'usage* ¹⁰⁰.

La « valeur d'échange » dépend, en fait, uniquement du degré final d'utilité comme l'enseigne le marginalisme. Dans l'« Introduction à Marx », Pareto approfondit sa critique en prenant l'exemple d'un « cordonnier » qui paye un « porteur d'eau » avec des chaussures. L'échange entre ces deux personnes va s'arrêter lorsque :

- pour le « cordonnier », la « peine » provoquée par la fabrication d'une paire de chaussures additionnelle sera égale à la « peine » éprouvée en se passant de l'eau qu'il aurait eu en échange ;
- pour le « porteur d'eau », la « peine » provoquée par le transport de la quantité d'eau sera égale à la « peine » éprouvée en se passant de paire de chaussures.

Les peines de ces deux individus sont *subjectives* et ne peuvent se comparer. Afin de se « rapprocher » de la théorie de Marx, notre auteur introduit les hypothèses suivantes :

- les « peines » pour fabriquer les chaussures et porter de l'eau sont proportionnelles au « travail simple » ;
- les « peines » sont égales et par conséquent, aucune circonstance « intrinsèque ou extrinsèque » n'empêche le changement de métier : le cordonnier peut devenir porteur d'eau et vice versa.

Il est donc indifférent de fournir la marchandise ou de l'obtenir par échange. Mais la seconde hypothèse demeure absolument insoutenable.

En effet, une des « circonstances extrinsèques » rend impossible tout changement de profession : il s'agit des différences de quantité de « capital simple » dans ces deux industries ¹⁰¹. Dans les *Systèmes socialistes*, Pareto présente une autre objection. Marx suppose que les « coefficients de fabrication ou de production » sont déterminés par les conditions techniques, car « leur variabilité économique de gêne ».

En réalité, les moyens de production peuvent se combiner dans des proportions différentes pour l'obtention d'un même bien, et les « coefficients de fabrication » sont « variables techniquement et économiquement » ¹⁰² .

L'élimination du capital dans la détermination de la valeur permet à Marx de défendre sa thèse selon laquelle une part de la valeur d'échange que reçoit le capitaliste n'est qu'un prélèvement sur le travail des ouvriers. Théorie de la valeur et théorie de la plus-value sont donc indissociables. Au livre Ier du *Capital*, il est dit que le capitaliste s'enrichit exclusivement en « usurpant » de la « plus-value » à ses travailleurs ; le livre 3 affirme, au contraire, que chaque capitaliste ne perçoit pas exactement la quantité de « plus-value » extraite dans sa branche, mais un profit proportionnel à sa participation au capital total. Marx dissimule cette « contradiction » par son « procédé habituel des moyennes » ¹⁰³ . Dans l'« Introduction à Marx », Vilfredo Pareto affirme que la conception marxiste de la « plus-value » renvoie quelque peu à la notion juridique du « produit intégral du travail » qui doit revenir à l'ouvrier ¹⁰⁴ . Dans les *Systèmes socialistes* commentant la position de Benedetto Croce, il estime que la « plus-value » représente « une arme de combat créée sous l'influence de certaines idées éthiques », non assimilable à une « conception morale » ni à une « conception purement économique, ni même de sociologie économique » ¹⁰⁵ .

La conception de l'exploitation de Marx est contredite par les « faits ». Notre économiste déclare ironiquement :

« Un rôtisseur peut faire tourner sa broche par un enfant salarié, par un gros chien, par une mécanique. S'il la fait tourner par un enfant salarié, il peut s'approprier une plus-value ; cela est douteux, pour le moins, si c'est un chien qu'il emploie ; cela est impossible s'il a un tourne-broche mécanique. Il faut avouer que cette influence du moteur de la broche n'est pas facile à comprendre » ¹⁰⁶ .

L'exposition de Marx procède du « sophisme » par « association d'idées » et non d'une « démonstration rigoureuse ». On peut aisément renverser son raisonnement et attribuer la « plus-value » non pas au « capital variable », mais au « capital constant ». On démontrera ainsi que le « travail usurpe une partie de la plus-value créée par le capital ». A l'appui de son argumentation, notre économiste prend l'exemple d'une « couseuse » qui loue à la journée la « force de travail » d'une machine à coudre. Le temps d'utilisation dans la journée de la machine se répartit comme suit :

- « loyer » ou « valeur journalière de la force de travail de la machine » ;
- moyens de subsistance de la couseuse ;
- « surtravail » ou « plus-value » accaparée par la couseuse ¹⁰⁷ .

En résumé, le marxisme a revêtu une « forme scientifique », mais il ne s'agit en fait que d'une « religion ». Il représente un « heureux mélange de passion et de raison, propre à donner satisfaction à l'exégèse vulgaire et à celle du savant » ¹⁰⁸ .

L'obscurité de nombreux passages sert même sa cause, l'homme étant attiré par le mystère. La meilleure réfutation de la théorie de la valeur et de la plus-value de Marx, se trouve dans les travaux de la nouvelle école marginaliste, qui détermine les conditions de réalisation d'un « mummum hédonistique », tant pour l'« individu » que pour l'« espèce », dans le cadre de la libre concurrence. Vilfredo Pareto prononce ainsi une condamnation sans appel du *Capital*, au nom des perfectionnements récents de la science économique.

Quel bilan peut-on tirer de cette lecture dont le ton est souvent ironique et sarcastique ? Vilfredo Pareto assimile la théorie marxiste de la valeur à celle de Ricardo, et voit dans ces deux approches deux variantes d'une théorie du « coût de production ». L'analyse critique est loin d'atteindre la finesse de celle de l'économiste marginaliste autrichien Eugen Von Bôhm-Bawerk, dont il ignore les deux ouvrages *Geschichte und Kritik der Kapitalzinstheorien* (1884) et *Zum Abschluss des Marxschen Systems* (1896),

ne connaissant pas la langue allemande. Lecteur superficiel du *Capital*, Pareto ne s'interroge pas sur les niveaux d'abstractions respectifs des livres 1 et 2, et donne une curieuse approche de l'égalisation des taux de profit par les mouvements des « capitaux variables ». Selon lui, Marx aurait été influencé sur la question de la « plus-value » par la conception du droit au « produit intégral du travail ». Cette thèse apparaît pour la première fois chez le « socialiste utilitariste » anglais William Godwin (1756-1836), et liée à la théorie du « droit naturel » de propriété de John Locke (1632-1704). Elle est défendue par les principaux « socialistes ricardiens », tels que William Thompson (1783-1833), et Thomas Hodgskin (1783-1869), sur la base de la théorie ricardienne de la valeur ; le travail est la seule cause de la valeur d'échange, et par conséquent, le produit entier du travail doit revenir à l'ouvrier qui crée la valeur. Cette conception est reprise en France par Pierre-Joseph Proudhon (1802-1864), puis en Allemagne par Karl-Georg Winkelblech (1810-1865), connu sous le pseudonyme de Karl Mario, et surtout par Ferdinand Lassalle (1826-1864) qui lui assure un succès notable. Lassalle se brouillera même avec Karl Rodbertus en raison de divergences à ce sujet. Le droit au « produit intégral du travail » est attribué à tort à Karl Rodbertus selon une longue tradition qui remonte semble-t-il à Eugen Von Bôhm-Bawerk et au « socialiste de la chaire » Anton Menger, frère du fondateur de l'« école psychologique autrichienne ».

Marx critique dans la *Contribution à la critique de l'économie politique* (1859), la conception des « socialistes ricardiens », qui ne font en réalité que reprendre une objection faite à Ricardo par des « économistes bourgeois » :

« Si la valeur d'échange d'un produit est égale au temps de travail qu'il contient, la valeur d'échange d'une journée de travail est égale au produit d'une journée de travail. Ou encore, il faut que le salaire soit égal au produit du travail. Or c'est le contraire qui se produit. Ergo (donc) cette objection se fonde dans le problème suivant : comment la production, sur la base de la valeur d'échange déterminée par le seul temps de travail, conduit-elle à ce résultat, que la valeur d'échange du travail est inférieure à la valeur d'échange de son produit ? Nous résoudrons ce problème en étudiant le capital » 109 .

De plus, dans la « Critique du programme de Gotha » (1875), il repousse la version lassallienne de ce principe. Cependant, les « socialistes de la chaire » tels qu'Adolf Wagner et Anton Menger vont attribuer à Marx la défense du droit au « produit intégral du travail ». Vilfredo Pareto qui opère un tel rapprochement, reprend donc des attributions courantes de l'époque.

Après l'examen de la lecture de Vilfredo Pareto, il nous faut envisager la lecture d'Antonio Graziadei.

SECTION III : ANTONIO GRAZIADEI ET « MARX ECONOMISTE »

Antonio Graziadei (1873-1953) occupe tout comme Achille Loria, une place tout à fait originale dans la pensée économique italienne. L'essentiel de son œuvre renferme une critique constante, opiniâtre de « Marx économiste », mais qui se veut constructive, et vise à conserver des éléments « sains » existant dans le « Capital ». Sa contribution peut être rattachée à un courant international, apparu dans la période de reprise économique générale qui fait suite à la Grande Dépression (1873-1896), le « révisionnisme ». Ce mouvement est parti d'Allemagne dès 1896, où il est associé au nom d'Edouard Bersntein, auteur des *Présumptions du socialisme et les tâches de la social-démocratie* (1899). A partir de cette époque, jusqu'à la veille de la Première Guerre mondiale, de nombreux intellectuels, dont certains n'appartiennent pas au mouvement ouvrier, vont se réclamer de la « crise du marxisme », sur le terrain économique ou philosophique. Il en sera ainsi de Benedetto Croce dont nous examinerons l'apport dans le chapitre suivant. Antonio Graziadei ne se réclame jamais explicitement de ce courant dans l'exposition de ses thèses critiques sur la « doctrine économique » de Marx ; il prétendra même en 1923 s'être placé à la fin du XIXe siècle du point de vue du « criticisme marxiste » (« criticismo marxista ») et non du « révisionnisme social-démocrate », en contribuant de manière non « orthodoxe » à l'enrichissement des thèses du *Capital* ¹¹⁰. Nous avons donc ici une différence importante avec l'œuvre des deux auteurs précédemment étudiés, Loria et Pareto qui veulent ayant tout fournir une introduction critique à « Marx économiste ».

Le Comte Antonio Graziadei est né à Imola en 1873 d'une famille noble de Ferrare ¹¹¹ Nous savons peu de choses sur la formation culturelle, à Faenza et à Bologne, sinon qu'elle est presque exclusivement positiviste. Il étudie le droit et l'économie politique à l'université de Bologne où il devient l'élève d'une disciple de Francesco Ferrara, le libéral Tullio Martello (1841-1918). Martello, ancien soldat de Garibaldi, auteur, en 1873, peu de temps après la Commune de Paris, d'une *Storia dell'Internazionale dalle sue origini al congresso dell'Aia*, dans laquelle il dénonce avec virulence les agissements de la Première Internationale et de ses chefs, annonce à Marx en janvier 1883, l'envoi de son gros ouvrage sur la monnaie pour obtenir son avis et, en outre, une correspondance régulière. Mais Marx déjà très malade, ne pourra lui répondre ¹¹².

Graziadei s'intéresse très tôt à la pensée de Marx pour des motifs d'ordre politique ; il adhère très vite au Parti socialiste italien, en 1893. Toutefois sur les questions économiques, il va adopter un point de vue critique sous l'influence des écrits d'Achille Loria. Cette dépendance est manifeste dans la thèse qu'il soutient sous la direction de Martello en 1895 sur le thème : « Il capitale tecnico e la teoria classico-socialista del valore ». A l'automne 1894 il commence à publier des articles critiques sur la théorie de la valeur dans la *Critica Sociale*, revue théorique du Parti socialiste, parmi lesquels on peut mentionner : « La teoria del valore di Carlo Marx (1894), « La teoria del valore di Carlo Marx e di Achille Loria » (1894), « Sopralavoro e sopravvalore – L'indipendenza della teoria del profitto dalla teoria del valore » (1895). Il quitte l'université de Bologne pour venir travailler au « Laboratoire d'Economie politique » de l'université de Turin, fondé et dirigé par le « socialiste de la chaire » Salvatore Cognetti de Martiis (1844-1901), lui aussi ancien soldat de Garibaldi. Dans ce « Laboratoire », il va se lier avec Luigi Einaudi (1874-1961) et avec Pasquale Jannaccone (1872-1959). Il rédige en 1897-1898 un ouvrage qui synthétise l'ensemble de ses premières réflexions critiques sur Marx, *La produzione capitalistica* (1899). Deux articles le complètent utilement, « Produzione e valore », paru dans *La Riforma Sociale* (1899) et « Risposta a Jaurès », paru dans la *Critica Sociale* (1900). Au début du XXe siècle, dans « Intorno alla teoria edonistica del valore », Graziadei commence à s'intéresser à la théorie marginaliste ; il tente une

réfutation de la « théorie édoniste de la valeur » en opposant à la courbe de l'utilité marginale présentée dans les « *Principi di economia pura* » de Maffeo Pantaleoni, la courbe en cloche du physiologiste Wundt. De plus, il repousse les hypothèses sur lesquelles la théorie marginaliste est construite ¹¹³. Sa démarche le conduit surtout à séparer l'« édonisme » du système de l'« économie pure » et à s'intéresser aux nouvelles recherches de Vilfredo Pareto, avec qui il entre en contact épistolaire en 1901. Comme le souligne Paolo Favilli, il voulait obtenir « la confirmation par Pareto de la totale indépendance de la courbe de demande du marché de celle du degré d'utilité et donc la réduction au minimum de l'importance pratique de cette dernière dans la formation d'une théorie des prix » ¹¹⁴.

Notre économiste entretiendra toujours des rapports critiques avec l'économie pure, en particulier à propos de la théorie de la répartition fondée sur la productivité marginale. En 1909, il publie un ouvrage sur la formation des prix, fortement influencé par l'analyse d'Alfred Marshall, des *Principles of Economics* (1890), *Saggio di un'indagine sui prezzi in regime di concorrenza e di sindacato tra gli imprenditori*. En 1913 il fait paraître un important livre sur la *Question agraire en Romagne*. De 1903 à 1911, il enseigne dans différentes universités, Bari, Viterbe, Milan, Cagliari, et à partir de 1911 il obtient une chaire à Parme. Depuis le début du siècle, il poursuit ses activités politiques ; en 1910, il est élu député du Parti socialiste italien. Après la première guerre mondiale, il participe à la fondation du Parti communiste d'Italie (janvier 1921) et la même année, il devient député de ce parti (réélu en 1924). Membre du comité central en 1923, il appartient à l'« aile droite ». En même temps, la même année il publie un ouvrage qui reprend ses analyses critiques de jeunesse sur Marx, mais mises à jour pour tenir compte de l'influence marshallienne : *Prezzo e sovrapprezzo nell'economia capitalistica – Critica alla teoria del valore di Carlo Marx*. Mais se pose alors la question de la compatibilité entre le contenu de ses travaux théoriques et la nature de son engagement politique. En effet, le livre de 1923 va lui valoir de violentes attaques au sein de la direction de Troisième Internationale. Georges Zinoviev, à la tribune du cinquième Congrès de l'Internationale communiste (juillet 1924), l'accuse de « révisionnisme théorique » en même temps que Georges Lukacs (*Histoire et conscience de classe*) et Karl Korsch (*Marxisme et philosophie*) ¹¹⁵.

En 1926, les fascistes le privent de sa chaire à l'université de Parme, ainsi que de son mandat parlementaire ; il est alors assigné à résidence surveillée pour cinq ans.

A partir de cette époque, il reprend et reformule systématiquement sa critique de Marx dans une série d'ouvrages comme, par exemple, *Il capitale e il valore – Critica della economia marxista* (1936). Dès 1928, il est expulsé du Parti communiste d'Italie pour « trahison » en raison de la publication des écrits en Italie fasciste. Après la deuxième guerre mondiale il revient enseigner à nouveau cette fois à l'université de Rome, et obtient sa réintégration dès 1945 dans le Parti communiste italien.

Nous nous intéresserons uniquement à ses premiers travaux, entre 1894 et 1900, et très succinctement à son ouvrage paru en 1923, *Prezzo e sovrapprezzo nella economia capitalistica*. En effet, les autres ouvrages ne font, pour l'essentiel, que répéter inlassablement les critiques déjà formulées dans les écrits de jeunesse.

Quel Marx Graziadei va-t-il étudier ? Dès ses premiers travaux, notre économiste sépare d'une part, le philosophe, l'historien, et l'homme politique, d'autre part, l'économiste. Sur le premier aspect, il ne manifeste aucun intérêt particulier dans ses écrits ; il ne se prononce pas sur les questions philosophiques ni sur le « matérialisme historique ». Néanmoins, il se considère parfois comme « marxiste » sans réserves sur ce premier angle. En revanche, il se consacre exclusivement au second aspect, en se plaçant, comme nous l'avons dit, du point de vue du « criticisme marxiste ». Il va soumettre l'économie marxiste à

de sérieuses révisions que nous éclaircirons plus loin. Dans son optique, ce domaine se réduit presque exclusivement à la théorie de la valeur et aux problèmes de formation des prix. Ainsi, on retrouve cette réduction déjà opérée par Loria et Pareto. Tout en rejetant la théorie de la valeur il accepte la « théorie du surtravail » dans le cadre d'une nouvelle analyse.

I – Le rejet de la théorie marxiste de la valeur et l’acceptation de la « théorie du surtravail »

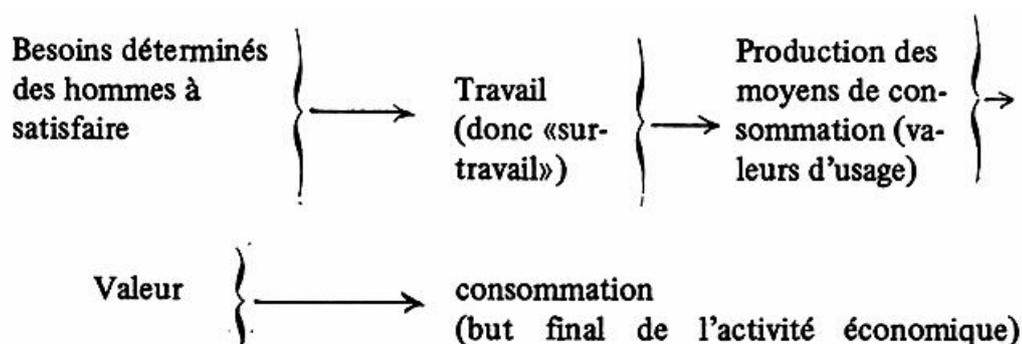
L’analyse repose sur une idée maîtresse : la théorie marxiste de la valeur est fautive et doit être rejetée, mais par contre, la « théorie du sur-travail » demeure valide, et il faut l’asseoir sur des bases solides. Graziadei reprend les principales critiques de Loria notamment dans l’*Analisi della proprietà capitalistica* (1889). L’analyse de Marx recèle une contradiction insoutenable entre le fonctionnement de la « loi de la valeur » et l’existence d’un « taux moyen de profit »¹¹⁶. La tentative de solution présentée au livre 3 du *Capital* est un échec complet ; les rapports d’échange ne sont pas déterminés par les quantités de travail incorporées¹¹⁷. Cependant, notre économiste ne se livre jamais à un examen précis de la démarche de Marx. Il reprend à son compte la critique « suggestive » de Loria sur le caractère éternel de la loi de la valeur, à la différence de toutes les autres lois économiques. Il ajoute, à l’appui de cette affirmation que les premières pages du livre 1er du *Capital* traitent du travail humain, en général, donc quel que soit le type de société, et non du travail de l’esclave, ou du salarié. La théorie de la valeur n’est pas valide. Toutefois, cet échec n’a pas de conséquences dramatiques pour la « doctrine économique » de Marx. Contrairement à l’opinion courante des « marxistes », cette théorie n’occupe pas une place centrale, « essentielle ». Pour comprendre cette affirmation, il faut se référer au conflit entre deux méthodes opposées, l’une bonne, l’autre mauvaise, à l’œuvre dans les recherches de Marx : La « méthode positive » et la « méthode a priori ». Graziadei ne fournit pas de précisions à ce sujet. Pour la « méthode a priori » on peut vraisemblablement admettre qu’il défend la même approche que Loria : il s’agirait de la méthode dialectique hégélienne. Marx utilise *tout d’abord* la « méthode positive », inductive, fondée sur les « faits ». Ses résultats féconds apparaissent dans les développements historiques du livre 1er du *Capital*, comme ceux sur l’accumulation primitive. Une grande découverte doit être mise au compte de cette démarche : la « théorie du surtravail », qui révèle la « cause » du profit capitaliste, donc de l’exploitation des travailleurs. Il s’agit même de la « partie vitale », « irréfutable » de la « doctrine économique » marxiste. Marx utilise *ensuite* la « méthode a priori », qui le conduit à la « métaphysique » et l’éloigne des « faits réels » de l’économie. Ainsi adopte-t-il la théorie ricardienne de la valeur selon laquelle le « coût de production » est exclusivement fondé sur le travail. Son apport personnel par rapport à Ricardo consiste exclusivement dans la notion de « travail socialement nécessaire ». Il serait plus rigoureux de parler de la « théorie classico-socialiste de la valeur ». On peut même dire que cette théorie représente dans le « Capital » l’élément le moins personnel, le moins homogène. En suivant l’ordre d’exposition du Livre 1er, on constate que la « théorie du surtravail » semble découler de la « théorie de la valeur » ; le profit capitaliste n’est pas dépouillé des formes de l’échange. Par contre, dans les « parties historiques » on trouve heureusement la preuve de l’indépendance réelle des deux théories. Marx le montre avec l’exemple de la corvée et utilise la distinction entre le « travail nécessaire » et le « surtravail » pour différentes formes de sociétés¹¹⁸. Graziadei défend l’optique selon laquelle l’exploitation chez Marx est fondée sur la séparation dans les sociétés entre le travail et les moyens de production, et ne peut posséder une spécificité dans la société capitaliste : on y trouve un « surtravail » comme n’importe quelle autre forme sociale. De plus, il tend à attribuer à Marx une conception juridique de l’exploitation comme l’a déjà proposé Vilfredo Pareto ; l’auteur du « Capital » légitimerait ainsi le « droit au produit intégral du travail » face à l’« usurpation » que représente le profit capitaliste¹¹⁹.

Graziadei va reprendre et développer la critique de Loria de l’*Analisi della proprietà capitalistica* sur la non-distinction chez Marx entre l’analyse du profit et l’analyse de la valeur¹²⁰ :

« L’erreur dans laquelle tombent les marxistes est précisément l’absence de distinction entre les deux moments différents par lesquels passe le travail. Ils confondent le travail agent de la production avec le travail agent de la valeur ; pire encore, ils établissent

Même si la théorie de la valeur de Marx était valide, il faudrait néanmoins soigneusement distinguer le travail comme « cause de la production » et le travail comme « cause et mesure de la valeur ». Le premier cas renvoie à la sphère de la production, le second à la sphère de la circulation. Les « marxistes » s’imaginent que l’abandon de la « théorie de la valeur » implique nécessairement celui de la « théorie du surtravail ». Or, c’est là une erreur, qui fait le jeu des adversaires du marxisme ; en effet la « partie vitale » de la « doctrine économique » de Marx, la « théorie du surtravail », liée au stade de la production, doit être sauvegardée et placée en lieu sûr.

Pourquoi Graziadei privilégie-t-il tant cette distinction (production, surtravail, d’une part, valeur, circulation, d’autre part) ? On trouve quelques éléments de réponse, certes fragmentaires, dans l’un de ses articles, « *Produzione e valore* », où il donne de brefs éclaircissements sur sa méthode en économie politique. Selon notre économiste, la méthode scientifique, « positive », doit réaliser deux opérations mentales distinctes. Tout phénomène économique agit simultanément avec d’autres phénomènes ; parmi ces derniers, il faut dissocier ceux qui constituent la cause directe du phénomène étudié, de ceux qui ne concourent pas directement à sa détermination. Après avoir accompli cette opération pour chaque phénomène, on peut disposer ensuite tous les phénomènes économiques selon un « ordre génétique », une chaîne logique dans laquelle chaque anneau est la conséquence, l’effet de ceux qui le précèdent et la cause de ceux qui le suivent ¹²² . On constate alors en utilisant cette méthode, que la « valeur », née avec la division du travail et définie comme le « rapport quantitatif » sur la base duquel deux producteurs échangent leurs produits, trouve sa « cause » dans la production. En effet, la production ne peut pas être expliquée par la « valeur », car les marchandises, avant de posséder la qualité de « valeurs », doivent être préalablement produites. Graziadei établit alors une séquence des causes et effets :



On peut faire un premier bilan sur la lecture de Marx par Graziadei. Son interprétation s’appuie fondamentalement sur la négation du double caractère du travail producteur de marchandises, ce que Marx nomme, dans sa lettre à Engels du 8 janvier 1868, « tout le secret de la conception critique de l’économie politique », le travail utile, concret, producteur de valeur d’usage, seul aspect retenu par notre économiste comme on le verra plus loin, et le travail « abstrait », producteur de « valeur » (et non de « valeur d’échange », forme de manifestation de la valeur). Marx, au livre Ier du *Capital* et dans le *Sixième chapitre inédit*, insiste sur l’unité contradictoire du procès de production capitaliste, à la fois procès de travail et procès de valorisation. Il ne s’agit pas de deux phases chronologiquement distinctes. La distinction entre sphère de la production et sphère de la circulation utilisée par Graziadei n’est pas celle de Marx. D’ailleurs notre économiste admet avoir emprunté à Jean-Baptiste Say la série des trois « anneaux » qui a permis à la science économique de progresser ¹²³ . Il fait ici allusion à la division tripartite du « *Traité d’économie politique* » (1ère édit. 1803) pour l’étude des richesses sociales : production, distribution (étude des fondements de la valeur, définie uniquement par l’échange), et consommation (« improductive » et « reproductive »). Enfin, les spécificités de l’exploitation capitaliste

ne sont pas perçues.

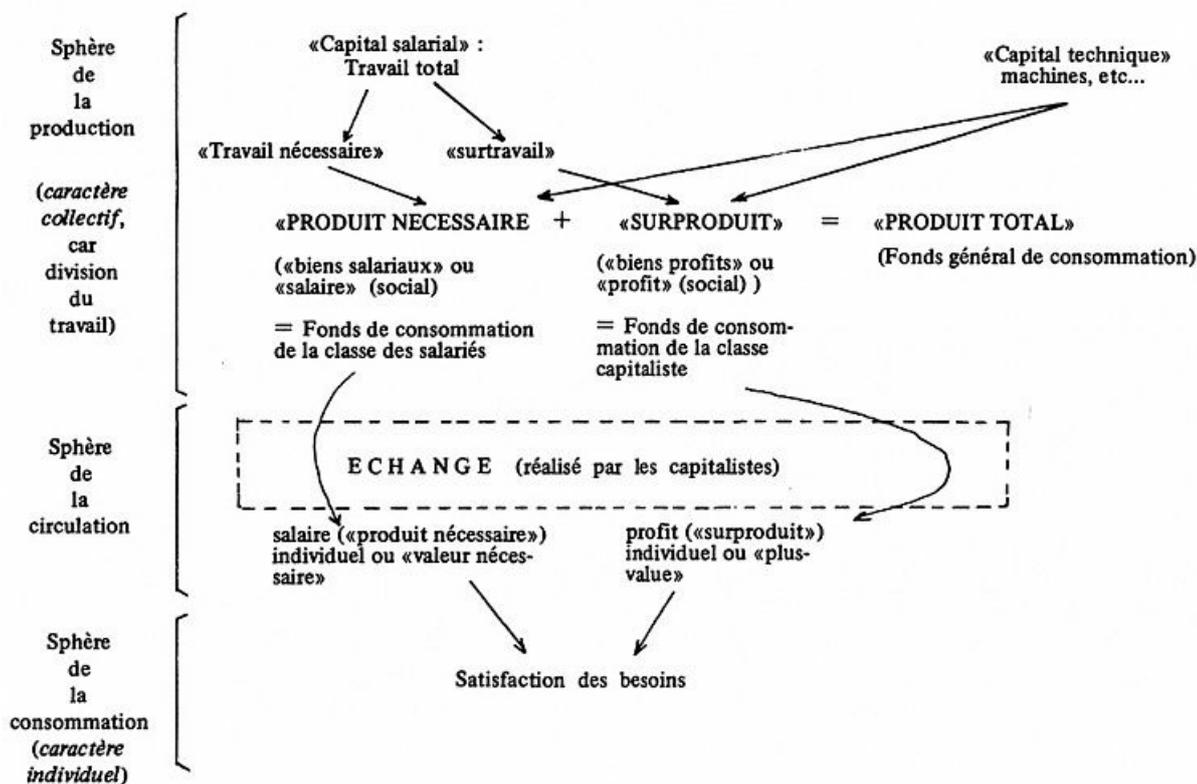
II – Vers une nouvelle analyse

a – Une nouvelle théorie du profit

Notre économiste bâtit une nouvelle théorie du profit ou plutôt du « surproduit » qui récupère la théorie du surtravail « de Marx, en la détachant de la théorie de la valeur (voir le schéma de la page suivante). Nous nous bornerons ici à présenter les grandes lignes de cette approche, sur le plan « statique ». Le travail humain est le « fondement de l'économie », l'« agent » ou la « cause » de la production ; dans l'entreprise, il constitue le « capital salarial ». Sa nécessité provient de l'existence de besoins matériels exprimés par les différentes classes sociales d'une société déterminée. Il faut distinguer le « travail nécessaire », qui a pour résultat un « produit nécessaire », c'est-à-dire une masse physique de « biens-salariaux », qui forme le fonds de consommation de la classe des salariés (ouvriers, employés et même entrepreneurs), et le « surtravail », qui a pour résultat le « surproduit », c'est-à-dire une masse physique de « biens-profits » ou « profit » (social), qui forme le fonds de consommation de la classe capitaliste. Le « profit » ne doit pas s'identifier au « surtravail », comme chez Marx ; il n'est que l'« effet » du « surtravail », c'est-à-dire le « surproduit », et encore *partiellement*, comme on va le voir plus loin. On notera que Marx, en réalité, n'identifie jamais « profit » et « surtravail ». A propos de l'ouvrier il déclare : « tout l'excédent qu'il accomplit au delà du travail réalisé dans la valeur de son salaire, est du surtravail, du travail non payé représenté dans la plus-value de toutes les marchandises qu'il produit (...) ; de son côté, cette plus-value se divise en parties qu'on désigne différemment : le profit (profit d'entrepreneur plus intérêt) et la rente »

124

La « structure économique » capitaliste selon GRAZIADEI



Comment la répartition entre « travail nécessaire » et « surtravail » se détermine-t-elle chez Graziadei ?

« Le surtravail résulte de la différence entre le travail total et le travail nécessaire. Or, l'importance de ce dernier dépend de deux éléments tout à fait étrangers à la valeur. D'une part, nous devons savoir quelle part du produit total revient à l'ouvrier : la grandeur de celle-ci dépend de la plus ou moins grande prépondérance de la classe capitaliste sur la classe prolétarienne. D'autre part, nous devons déterminer le temps nécessaire pour produire le salaire : ce temps est connu par une simple observation chronologique du

Le « capital salarial » n'est pas seul utilisé dans la production. Il s'unit dans les entreprises au « capital technique » (machines, matières premières...). Contrairement à ce que pensent Marx et Loria, le « capital technique », employé par les capitalistes pour obtenir un produit maximum au moindre coût, fournit, tout comme le travail (c'est-à-dire le « capital salarial »), et même bien davantage que lui, un « profit ».

Mais Graziadei ne réhabilite pas ici, même sous une forme implicite, le point de vue de Vilfredo Pareto, à savoir que le « capital simple » associé au « travail présent » produit un « surplus de valeurs d'usage ». En effet, pour lui, le « capital technique » fournit un « profit » non pas par « sa propre vertu intrinsèque, mais uniquement parce qu'il est aujourd'hui monopolisé par une classe particulière de la société » ¹²⁶ . De plus, le « capital technique » crée également du « produit nécessaire » (« salaire »). Cette analyse permettrait de résoudre la question soulevée par Loria, la « contradiction » entre la loi de la valeur et le taux moyen de profit. Marx, pense que le « capital technique » ne fait que transmettre sa valeur à la marchandise sans fournir de « profit » (dont la création revient uniquement au « surtravail »). Il aurait dû se rendre compte que la hausse de la composition organique du capital, donc la hausse relative du « capital technique », a pour but l'augmentation du « profit ». Il est toutefois conscient de la difficulté lorsqu'il admet, au livre 3 du *Capital*, que le « profit moyen » ne correspond pas à la plus-value extraite au niveau individuel, par suite de la présence du « capital technique ». En définitive, deux « causes » sont à l'origine du « surproduit » ou « profit » : le « surtravail » et le « capital technique ». Graziadei va même plus loin en affirmant qu'à la limite il n'y a pas de « différence substantielle » entre un ouvrier et une machine, car tous deux produisent plus qu'ils ne consomment. Il présente alors une « hypothèse-limite » : une société dans laquelle « le profit existe, non pas en conséquence d'un surtravail, mais par suite d'un non-travail ». La production serait ici entièrement assurée par des machines ¹²⁷ . Cette « hypothèse » vaudra à notre économiste des critiques et des railleries de la part de Benedetto Croce et d'Antonio Gramsci (le « pays de Cocagne »).

Si nous revenons à notre schéma, nous constatons que la somme du « produit nécessaire » et du « surproduit » forme le « produit total » (physique), ou fonds de consommation des deux classes fondamentales. Après le stade de la production, apparaît le stade de la circulation : la « forme-valeur » apparaît logiquement dans cette seconde sphère. Il s'agit d'une forme « superficielle », « dérivée », qui ne joue aucun rôle dans l'explication du « travail nécessaire » et du « surtravail ». Sa fonction est purement distributive ; elle permet le passage du « produit nécessaire » social au « produit nécessaire » individuel ou « valeur nécessaire » (sic), et du « surproduit » (« profit ») social au « surproduit » (« profit ») individuel ou « plus-value » ¹²⁸ . En effet, en raison de la division du travail, l'ouvrier produit une seule sorte de biens (« biens-salaires », ou « biens-profits »). La « valeur » (d'échange), on l'a vu, n'est qu'un « rapport quantitatif » sur la base duquel les producteurs échangent leurs produits. Graziadei baptisera plus tard l'approche que nous venons de présenter, « vision par la totalité des entreprises », dont il fait remonter l'origine à François Quesnay, dans son « Tableau économique », par opposition à la « vision par les entreprises individuelles », caractéristique de l'école classique (Adam Smith, D. Ricardo) et de Marx en grande partie, notamment dans le livre 1er du *Capital* ¹²⁹ .

L'analyse de Graziadei fait disparaître le « capital constant » du produit et on retrouve une approche smithienne. De plus, l'accumulation du capital n'existe pas : le capitaliste ne produit pas pour vendre et accumuler, mais pour consommer. Il ne se pose jamais le problème de l'affectation des « biens-profits » : consommation personnelle et consommation productive (dépenses en « capital technique »...). Il s'agit là d'une préoccupation qui rejoint dans les grandes lignes celle de Karl Rodbertus qui ne s'intéresse qu'à la répartition du produit du travail et non à l'accumulation, par exemple dans *Das Kapital*, quatrième lettre à

Von Kirchmann, publiée seulement en 1885 (trad. fr. *Le Capital*, Giard et Brière, 1904). On verra plus loin qu'Antonio Gramsci interprète Graziadei en ce sens.

Avec sa nouvelle théorie, notre économiste va développer dans *La produzione capitalistica* (1899) une analyse « dynamique » sur les rapports entre salaires et profits dans les principaux pays capitalistes. Participant à la controverse sur la « paupérisation » en Italie, il conclura que l'évolution de la répartition ne revêt pas de caractère antagoniste, comme le croit l'« école classico-socialiste » ; profits et salaires progressent parallèlement.

b – Refus de toute théorie de la valeur et recherche d'une nouvelle théorie des prix

Aucune des théories de la valeur existantes ne satisfait notre économiste celle de l'« école de Ricardo-Marx », celle de l'« école hédoniste », et les tentatives d'Achille Loria. Dans ses premiers travaux, entre 1894 et 1900, il recherche une théorie de la valeur conciliable avec sa nouvelle théorie du profit. Cependant, après l'échange épistolaire de 1901 avec Vilfredo Pareto, il estime cette recherche sans issue satisfaisante, et *refuse toute théorie de la valeur* dans la mesure où elle établit nécessairement « ex-novo » un principe d'explication des prix (coût de production, quantité de travail, utilité) sans partir de la réalité concrète. Il recherche alors une nouvelle théorie des prix. Il la formule dans des travaux ultérieurs, sous l'influence d'Alfred Marshall. Lecteur critique de l'économiste anglais, il refuse la valeur utilité, mais accepte le principe de la « firme représentative » et la distinction entre la courte et la longue période. En 1923, paraît son premier travail de synthèse, *Prezzo e sovrapprezzo nella economia capitalistica – Critica alla teoria del valore di Carlo Marx*. L'objectif de ce livre est de « coordonner le noyau essentiel de la pensée économique de Marx avec ce que l'Economie orthodoxe a réalisé durant la période qui s'écoule entre la publication du 1er volume du « Capital » et aujourd'hui » ¹³⁰.

Il s'agit de déterminer le revenu individuel du capitaliste, baptisé maintenant « surpris » (« sovrapprezzo »), et non plus « plus-value » (qui disparaît totalement de son analyse), en se plaçant du point de vue de l'« entreprise-type », quels que soient les rendements (constants, croissants, ou décroissants). Le prix d'équilibre normal de longue période correspond à l'égalité entre l'offre et la demande et se décompose en un coût de production, lui-même décomposable comme chez Marshall (salaires, y compris le « salaire de direction » de l'entrepreneur, intérêts, etc...) et une marge positive, ou « surpris », rémunération spécifique du capitaliste, propriétaire des moyens de production ¹³¹. Le « surpris » correspond, en concurrence parfaite, à un taux moyen de profit dans l'industrie ; il dépend d'une part de « jugements » sur l'utilité et le coût de production, et d'autre part des conditions du marché. Il peut s'accroître soit au détriment des consommateurs, par hausse du prix de vente, soit au détriment des travailleurs, par baisse de la rémunération du travail dans le coût de production. Dans ces conditions, il n'existe évidemment plus de lien direct entre le « surtravail » et le profit du capitaliste.

Quel bilan peut-on tirer de ces trois premières « lectures » de Marx ?

Elles émanent toutes d'économistes universitaires, dont la formation culturelle doit beaucoup au positivisme (en particulier Loria et Graziadei), courant dominant dans les années 1880-1890. Elles critiquent toutes Marx, mais à partir d'horizons très différents du point de vue de la pensée économique. En effet, Loria est un « hétérodoxe » formé au sein du « socialisme de la chaire », Pareto s'exprime au nom du marginalisme naissant, et Graziadei développe lui aussi un point de vue très « hétérodoxe ». Ces « lectures » se veulent pour une large part « introductives », en particulier celle de Loria en 1883 et celle de Pareto en 1893 ; elles visent en effet à présenter l'œuvre de Marx aux intellectuels italiens, et tout particulièrement aux économistes. En même temps, elles livrent des critiques dont certaines attendent des

réponses satisfaisantes (de la part d'Engels, dans le cas de Loria), et d'autres prononcent des condamnations définitives (cas de Pareto).

Du point de vue de l'approche de l'œuvre de Marx, deux types d'interprétation font apparition : la version « dualiste » qui juxtapose « deux Marx » (le philosophe-sociologue et l'économiste, chez Loria) et la version « réductrice » qui ne retient qu'un seul aspect (« Marx économiste » chez Pareto et Graziadei). Dans cette dernière optique, on considère seulement l'économiste au sens traditionnel, en ignorant le projet de « critique de l'économie politique ».

En ce qui concerne les thèmes retenus, on constate que les questions philosophiques n'intéressent pas beaucoup nos auteurs. Il en va de même pour la « conception matérialiste de l'histoire », à l'exception de Loria. La théorie économique de Marx reste donc largement privilégiée. Mais seul un nombre très restreint de ses aspects attire nos économistes : avant tout la question de la valeur et celle de l'exploitation. Leur lecture du *Capital* se limite au livre 1er et plus précisément, le chapitre 1er (la « marchandise ») et à des passages de sections 3 et 4 (plus-value absolue et plus-value relative). Les problèmes de la « statique » intéressent bien davantage que ceux de la « dynamique ». Ainsi, de nombreuses questions telles que l'accumulation du capital, la reproduction élargie, les crises, ne seront-elles jamais abordées. Les livres 2 et 3 du *Capital* ne sont pas véritablement pris en compte, après leur parution en allemand et ils ne font pas l'objet d'une quelconque « relecture » de Marx.

Si l'on examine maintenant le contenu des interprétations, on peut remarquer combien la réflexion philosophique est sommaire ; Achille Loria n'a guère de peine pour critiquer Marx comme hégélien inconséquent. Il en est de même pour le « matérialisme historique », transformé en conception « technologique » de l'histoire. Cependant, Achille Loria va se tailler un grand succès avec cette dernière interprétation, puisqu'il va influencer nombre d'économistes et de philosophes dans les années 1880. La question de la méthode ne fait pas l'objet d'une réflexion approfondie : Loria et Graziadei accusent Marx de recourir à une méthode « a priori » et la démarche d'ensemble des trois livres du *Capital* n'est pas saisie. Les économistes concentrent leur intérêt sur la théorie de la valeur mais leur lecture ignore la dialectique des formes de la valeur exposée dans le chapitre 1er du « Capital » et le statut précis des distinctions telles que « travail concret » et « travail abstrait », ou « travail présent » et « travail passé ». Le seul aspect quantitatif est envisagé, la « valeur d'échange », mais peut-on parler à ce propos d'une lecture « ricardienne » de Marx ? En fait, si l'on en juge les contributions, la théorie ricardienne de la valeur reste aussi mal connue que celle de Marx. Les économistes d'une manière générale à cette époque, connaissent certainement mieux l'œuvre d'Adam Smith ¹³². L'exploitation de la force de travail qui tourmente aussi nos économistes donne lieu à deux interprétations. Chez Loria elle devient une conception *morale* ; le prélèvement du capitaliste opéré par la violence est condamnable du point de vue éthique. Chez Pareto et Graziadei elle représente une conception *juridique* ; Marx apparaît alors comme un théoricien du « droit au produit intégral du travail ». D'une manière générale, ces lectures ne font guère usage du concept même de « plus-value » ¹³³ ; ignoré par Loria, il est explicitement refusé par Graziadei (sauf pour la sphère de la « circulation »). La spécificité de l'exploitation capitaliste chez Marx n'est pas perçue et il ne sera fait aucune différence entre le « serf » et l'ouvrier (avec l'exemple tiré du *Capital*), ni même entre un ouvrier et une machine. Ces trois interprétations de la théorie de l'exploitation recourent au concept d'« usurpation ». On a ici un exemple de ce qu'Aurelio Macchioro appelle le « paramarxisme » :

« dans l'exploitation de la force de travail on voit la *peine* plus que l'utilisation, et plus que l'utilisation on voit une sorte d'*abus* »

¹³⁴.

Néanmoins, il ne faut pas tomber dans le piège qui consiste à lire ces travaux d'économistes en partant des normes du marxisme contemporain, lequel s'est livré à l'affinement de nombreux concepts du *Capital*. Il

faudra bien s'attendre beaucoup plus tard pour voir apparaître en Italie des interprétations plus précises sur le problème de la « valeur » et des réflexions sur des concepts tels que celui de « travail abstrait », avec les interventions de Lucio Colletti et de Claudio Napoleoni. Les économistes de la fin du XIXe siècle ont cependant le mérite d'affronter des questions dont le caractère litigieux a été reconnu plus tard et souvent même seulement depuis les années soixante. Ainsi, Loria soulève-t-il pour la première fois en Europe le problème de la conciliation entre les valeurs et les prix de production ; il inaugure une controverse devenue célèbre aujourd'hui, plus précisément sa première phase qui commence en 1883 et s'achève vers 1906-1907, avec les travaux de Ladislaus Von Bortkiewicz en Allemagne. La question du statut de la loi de la valeur, soulevée par Loria (loi éternelle ou historique), fera l'objet plus tard de reformulations en Italie, par exemple, chez Marco Lippi. La controverse Loria-Engels va pousser ce dernier à fournir une étude de la « transformation » au plan historique, donc à reconsidérer le statut de la « production marchande simple », problème qui va être examiné bientôt par Benedetto Croce (voir chapitre 2). La critique « anti-marxiste » passionnée mais astucieuse de Pareto surprend car elle provient d'un auteur qui nous a habitués à une grande sérénité dans ses écrits sur l'« économie politique pure ». Elle diffère beaucoup de la critique opiniâtre et plus profonde d'Eugen Von Bohm-Bawerk (1884 et 1896), qui a occupé d'ailleurs une place toute particulière dans la controverse autour de la valeur et des prix de production. La tentative « révisionniste » de Graziadei visant à sauvegarder la théorie du « surtravail » et la concilier plus tard avec l'« économie politique pure » a un caractère original, et ne peut être rapprochée de la tentative de Benedetto Croce. Elle ne donne pas lieu cependant à des prolongements théoriques en Italie.

Il faut maintenant nous tourner vers les « lectures » proposées par les philosophes.

Notes

- 1 Sur la période allant de l'Unité à 1896, on peut se reporter au livre d'Antonio Benenati, *Le développement inégal en Italie*, Economica, 1982, notamment, pp. 17-52.
- 2 Nos éléments biographiques proviennent de sources diverses.
- 3 Sur le socialisme de la chaire allemande, on peut consulter le livre d'Antonio Roversi, *Il magistero Della scienza – Storia del Verein für Sozialpolitik dal 1872 al 1888*, Franco Angeli, 1984 ; en français, on peut se reporter à l'étude de F.G. Dreyfus, « A propos du Kathedersozialismus », dans *Conjoncture économique, structures sociales – Hommage à Ernest Labrousse*, Mouton, 1974, pp. 97-103.
- 4 Karl Knies critique la théorie marxiste de la valeur dans l'ouvrage *Das Geld*, Berlin, Weidmannsche Buchhandlung, 1873. Marx fait une allusion ironique à Knies dans sa lettre à Engels du 25 juillet 1877 (Marx-Engels, *Lettres sur le « Capital »*, Ed. Sociales, 1964, p. 285). Adolphe Wagner quant à lui critique Marx dans son « Grundlegung der politischen Oekonomie », tome 1, 1ère éd. 1876, 2e éd. 1879, (tr. fr. *Les fondements de l'économie politique*, Giard et Brière tome 1, 1904). Marx lui consacre en 1879-1880 des « Notes marginales » qui contiennent des précisions intéressantes sur sa théorie de la valeur (publiées en Annexe au livre 2 du *Capital*, Ed. Sociales, 1976, pp. 459-484).
- 5 Parmi les très nombreux élèves de L. Cossa à l'université de Pavie, on peut citer le sicilien Vito Cusumano, qui sera aussi élève d'Adolphe Wagner à Berlin.
- 6 Francesco Ferrara va constituer une école rivale à Florence en 1874, la « Società Adamo Smith », qui édite l'*Economista*, et réunit des économistes tels que Tullio Martello (1841-1918) et plus tard Vilfredo Pareto (1848-1923).
- 7 Loria : Lettre à Karl Marx, 23 novembre 1879, dans Marx-Engels, *Corrispondenza con italiani*, Feltrinelli, 1964, p. 288.
- 8 Comme il ressort de la lettre Marx à F. Engels du 3 août 1882, dans Marx-Engels, *Werke*, tome 35, *Briefe*, Janvier 1881 - mars 1883, Dietz Verlag, 1967, p. 78. En 1880, Loria décide d'entrer en contact direct avec Marx, et lui propose de devenir son secrétaire personnel, mais sans succès ! Il aura l'occasion de rencontrer cependant F. Engels et ses proches à Londres en 1882 (Sur ces épisodes que ne manquent pas de piquant, voir l'étude de Gian-Mario Bravo, « Engels e Loria : relazioni e polemiche », *Studi Storici*, juillet-septembre 1970, pp. 535-538).
- 9 Voir Gian-Mario Bravo : Il « Capitale » in Italia – 1867-1895, Appendice à Anna-Valentinovna Uroeva, *La fortuna del « Capitale »*, Riuniti, 1974, pp. 237-239 ; G. Cotroneo : Marx in Sicilia – Giuseppe Di Menza e la critica del Capitale, *Filosofia e Società*, no 24-25, 1981, pp. 1-38.
- 10 Voir Ignazio Filippi : « I socialisti Della cattedra e Marx nella critica di Vito Cusumano », dans Piero Di Giovanni, a cura di, *Il marxismo e la*

cultura meridionale, Palumbo, 1984, pp. 137-145.

- 11 Alfred Russel Wallace est l'auteur d'un ouvrage paru en 1882, *Land nationalization, its necessity and its aims*. Sur ses conceptions, on peut se reporter à la thèse de droit d'Edouard Escarra, *Nationalisation du sol et socialisme*, université de Paris, H. Jouve, 1904, 2ème partie chap. 1.
- 12 Voir Henri Bartoli : « Marco Fanno e Achille Loria », *Rivista internazionale di scienza economiche e commerciali*, no 6, juin 1981, pp. 547-549.
- 13 Loria : « La scuola austriaca nell'economia politica, *Nuova Antologia*, 1er avril 1890, rééd. dans Loria, *Verso la giustizia sociale (idee, battaglie, apostoli)*, Società editrice libraria, 1904, 1ère édition, pp. 164-181.
- 14 Oxford U. Press, 1954, p. 856, note 1. trad. française, *Histoire de l'analyse économique*, Gallimard, 1983, tome 3, p. 150, note 1.
- 15 « Karl Marx », *La Nuova Antologia*, 1er avril 1883, p. 524.
- 16 *Op. cit.*, p. 524. Loria affirme que cette conception se trouve déjà, « à l'état fragmentaire » chez Fourier (p. 537).
- 17 Voix « La terra ed il sistema sociale » (1891), rééd. *La proprietà fondiaria e la questione sociale – Studi*, Drucker, 1897, pp. 199-201. Ce montage est signalé et critiqué pour la première fois par Benedetto Croce dans « Le teorie storiche del prof. Loria », 1896, (voir chap. 2).
- 18 « Karl Marx », pp. 524-527 ; voir aussi *La rendita fondiaria e la sua elisione naturale*, Hoepli, 1879, pp. 681-683.
- 19 Souligné par AL, « Karl Marx », pp. 527-528.
- 20 *Op. cit.*, p. 529. Loria prend la défense ici d'Eugen Dühring qui accusait Marx d'hégélianisme, contre les critiques d'Engels, dans *l'Anti Dühring*.
- 21 Livre Ier du *Capital*, Ed. Sociales, 1983, pp. 417-418, note 89.
- 22 Il faut se référer sur ce point à l'article « Darwinisme » dans Georges Labica, sous la direction de *Dictionnaire critique du marxisme*, PUF, 1982, p. 234.
- 23 Lettres à F. Engels, 19 décembre 1860 et à Ferdinand Lassalle du 16 janvier 1861 dans Marx-Engels, *Lettres sur les sciences de la nature (et les mathématiques)* Ed Sociales, 1974, resp., p. 20 et 21.
- 24 Voir Lettre à Engels, 18 juin 1862, dans *op. cit.*, p. 21, et *Théories sur la plus-value*, Ed. Sociales, tome 2, 1975, p. 129.
- 25 Loria ne se réfère pas explicitement à ce texte, mais il paraît évident qu'il le connaît, si l'on en juge par exemple, l'allusion au compte-rendu du *Capital* réalisé par N.I. Zieber (« Karl Marx », p. 531). N.L. Zieber (1844-1888), professeur d'économie politique à l'Université de Kiev, ar de Marx, est un introducteur et un popularisateur du *Capital* en Russie.
- 26 « Karl Marx », pp. 540-541.
- 27 Postface à la 2e édition allemande du *Capital*, Livre Ier, Ed. Sociales, 1983, p. 15.
- 28 On reviendra plus en détail sur cette question dans le chapitre 4.
- 29 Souligné par Karl Marx, *op. cit.*, p. 17.
- 30 « Karl Marx », p. 534.
- 31 *Op. cit.*, p. 538.
- 32 *Op. cit.*, p. 510 et 530.
- 33 Livre 1 du *Capital*, Ed. Sociales, 1983, pp. 41-45.
- 34 « Karl Marx », p. 519.
- 35 Voir *supra* p.73.
- 36 « Gloses marginales au programme du parti ouvrier allemand », dans Marx-Engels, *Critique des programmes de Gotha et d'Erfurt*, Ed. sociales, 1966, pp. 22-23.
- 37 « Karl Marx », pp. 532-533 et 535.
- 38 *Op. cit.*, p. 523.
- 39 Livre 1 du *Capital*, Ed. Sociales, 1983, p. 219.
- 40 A ce sujet, on peut se reporter également aux « Notes marginales au Traité d'économie politique d'Adolf Wagner », annexe au Livre 2 du *Capital*, pp.463 et 483.
- 41 Souligné par A.L. « Karl Marx », p. 532.
- 42 Soulignée par nous, Livre 1 du *Capital*, Ed. Sociales, 1983, p. 343.
- 43 Marx, au moment de la parution de la 1ère édition allemande du livre 1, s'attendait à cette « objection inévitable du philistin et de l'économiste vulgaire ». Voir l'échange de lettres entre Marx et Engels de juin 1867, dans Marx-Engels, *Correspondance*, tome 8, Ed. Sociales, 1981, pp. 394-397.
- 44 L'analyse du livre 3 (chapitre IX) est esquissée pour la première fois dans les *Grundrisse* (voir *Manuscrits de 1857-1858*, Ed. Sociales 1980, tome 1, pp. 374-375 et tome 2, p. 248). Marx fait connaître sa solution dans deux lettres à F. Engels, 2 août 1862 et 30 avril 1868 (voir Marx-Engels, *Lettres sur le Capital*, Ed. Sociales, 1964, pp. 121-123 et 208-212).
- 45 Dans *Kapital und Kapitalzins-Geschichte und Kritik der KapitalzinsTheorien*, (1ère édit. 1884).
- 46 Publiée le 17 mai 1883 dans l'organe de la social-démocratie allemande, « Der Sozialdemokrat » (Zurich), dans Marx-Engel *Corrispondenza con italiani*, Feltrinelli, 1964, pp. 296-297.
- 47 Loria : « La théorie marxiste de la valeur de Karl Marx », *Journal des Economistes*, tome 28, 4e série, 7e année, no 10, octobre 1884,

- pp.137-139. Dans ce débat interviennent Paul Lafargue et Maurice Block. Le brouillon de la lettre de Loria non adressée à Engels est publié dans Marx-Engels, *Corrispondenza con italiani*, Feltrinelli, 1964, pp. XVI-XVII.
- 48 F.Engels : Lettre à Friedrich-Albert Sorge, 3 juin 1885, Marx-Engels, *Lettres sur le Capital*, Ed. Sociales, 1964, p. 348.
- 49 Préface au livre 2 du *Capital* (5 mai 1885), Ed. Sociales, 1976, p. 24. Sur ce défi, on peut se reporter au chapitre 2 de l'ouvrage de Gilles Dostaler, *Valeur et prix - histoire d'un débat*, PUG, Maspéro, Université de Québec, 1978.
- 50 La tentative de solution la plus argumentée de cette période, mais non fidèle à la théorie de la valeur, est celle de Conrad Schmidt, *Die Durchschnittsprofitrate auf Grundlage des Marx'schen Wertgesetzes*, Dietz Verlag, Stuttgart, 1889. Il existe une traduction italienne, *Il saggio medio del profitto e la legge marxiana del valore*, Savelli, Rome, 1975.
- 51 *Analisi della proprietà capitalistica*, Bocca, 1889, tome 1, p. X.
- 52 *Op. cit.*, tome 1, pp. 142-144. En 1888, il s'est informé auprès d'Engels de la date de parution du livre 3 du *Capital* : « J'attends avec la plus vive impatience ce livre, qui doit sauver le système du grand penseur et détruire complètement mes objections » Lettre à F. Engels, 15 janvier 1888, dans Marx-Engels, *Corrispondenza con italiani*, Feltrinelli, 1964, pp. 331-332.
- 53 Souligné par A.L. « Analisis », tome 2, p. 155.
- 54 Chez Loria, le « capital productif » sert à la production de biens matériels, par opposition au « capital improductif » qui, lui, peut prendre différentes formes ; il distingue le « capital de consommation improductive » (capital usuraire, emprunts publics, etc...) et le « capital intermédiaire improductif » qui sert à transmettre les produits du producteur au consommateur (capital commercial, capital investi dans les transports...), *Op. cit.*, p. 527 et suiv.
- 55 *Op. cit.*, p. 486.
- 56 Loria présente également cette « solution » dans son compte-rendu du livre de Conrad Schmidt : « Die Durchschnittsprofitrate auf Grundlag des Marx'schen Wertgesetzes », publié dans *Jahrbücher für National-ökonomie und Statistik*, Iéna, vol. XX, 1890, pp. 272-274.
- 57 *Analisi*, tome 1, pp. 137-138.
- 58 On peut voir ici un lien avec l'« état primitif qui précède l'appropriation des terres et l'accumulation des capitaux » chez Adam Smith *Recherches sur la nature et les causes de la richesse des nations*. Morceaux choisis, coll. Idées NRF, 1976, pp. 71-72 et 87-88.
- 59 *Analisi*, tome 1, p. 156 ; voir aussi pp. 167, 255.
- 60 *Op. cit.*, p. 156, note 1. Loria fait ici allusion à un passage du chapitre VIII : (« la journée de travail »), Ed. Sociales, 1983, pp. 262-264.
- 61 Cette Préface (4 octobre 1894), dont la publication en italien sera refusée par les amis de Loria, paraîtra finalement grâce à une intervention du philosophe Antonio Labriola.
- 62 Préface au livre 3 du *Capital*, Ed. Sociales, 1976, pp. 21-22.
- 63 Engels ignore l'existence de l'*Analisi della proprietà capitalistica*, et prend connaissance de la prétendue « solution » uniquement dans la version donnée dans le compte-rendu du livre de Conrad Schmidt en 1890 (signalé *supra*) que, semble-t-il, Achille Loria lui a fait parvenir sitôt paru (Voir Engels : Lettre à Conrad Schmidt, 12 avril 1890, dans Marx-Engels, *Werke*, tome 37, Dietz Verlag, 1967, p. 384.
- 64 « Intorno ad alcune critiche dell' Engels », Lettre au directeur Francesco-Saverio Nitti, publiée dans *la Riforma Sociale*, 25 février 1895, pp. 265-270.
- 65 *Op. cit.*, p. 267.
- 66 « L'opera postuma » di Carlo Marx, *Nuovo Antologia*, 1er février 1895, p. 471. Il se lance dans une amusante « analogie » : « (...) je dirais que le premier « Capital » est au troisième comme le premier Bonaparte l'est au troisième, et que le second se blotissant entre les deux, a toute la lassitude moribonde, et la teinte cadavérique du Roi de Rome », *Op. cit.*, p. 472.
- 67 Le « socialiste de la chaire » Wilhelm Lexis est le premier auteur à relever le défi lancé par Engels. Voir à ce sujet la Préface au livre 3 du *Capital*, Ed. Sociales, 1976, pp. 13-14, et Gilles Dostaler, *Valeur et prix. Histoire d'un débat*, PUG-Maspero, U. du Québec, 1978, pp. 41-42.
- 68 Souligné par A.L., « L'opera postuma », p. 478.
- 69 *Op.cit.*, p. 478.
- 70 Voir par exemple, Pierangelo Garegnani, *Il capitale nelle teorie della distribuzione*, Giuffrè, 1960, trad. française PUG-Maspero, 1980 notamment pp. 20-29. On peut également se reporter à l'introduction de Pierre Dockès à l'ouvrage collectif *Valeur et prix*, Coll. Analyse, Epistémologie, histoire économique, P.U. de Lyon, 1982, pp. 7-18.
- 71 La lettre au directeur de *La Riforma Sociale* n'a droit qu'à une longue note du « Complément et Supplément ». Engels rappelle à nouveau comme dans la Préface, les prétentions de Loria en ce qui concerne la « conception matérialiste de l'histoire » et le traite de « plagiaire accompli », Livre 3 du *Capital*, Ed. Sociales, 1976, pp. 797-798, note 3.
- 72 « Complément et Supplément », Livre 3 du *Capital*, p. 27. Adam Riese est un mathématicien allemand du XVIe siècle.
- 73 Livre 3 du *Capital*, pp. 179-180 et 182.
- 74 « Complément et Supplément » au livre 3 du *Capital*, pp. 32-33.
- 75 Engels : Lettre à Werner Sombart, 11 mars 1895, dans Marx-Engels, *Correspondance*, Ed. du Progrès, 1971, p. 522.
- 76 Voir par exemple Livre 2 du *Capital*, Ed. Sociales, 1976, pp.103-104 et Livre 3 du *Capital*, Ed. Sociales, 1976, pp. 308-309 et 312-313.
- 77 *Théorie sur la plus-value*, Ed. Sociales, tome 3, 1976, p. 83. Marx reproche à R. Torrens de revenir à la conception de Smith qui relègue la valeur « aux temps pré-adamites » (voir *Contribution à la critique de l'économie politique*, Ed. Sociales, 1957, pp. 35-36).
- 78 Engels : « La « Contribution à la critique de l'économie politique » de Karl Marx », 2e article (1859) dans Marx-Engels, *Textes sur la*

méthode de la science économique, Ed. Sociales bilingues, 1974, p. 197.

79 Hegel : *Leçons sur l'histoire de la philosophie*, Coll. Idées Gallimard, 1970, tome 1, p. 50.

80 Sur le « décollage » de 1896 à 1914, on peut se reporter au livre d'Antonio Benenati, *Le développement inégal en Italie*, *Économica*, 1982, notamment, pp. 281-338.

81 Les éléments biographiques proviennent de sources diverses. On signalera cependant l'amusante biographie hagiographique, aujourd'hui périmée sur certains aspects, de Georges-H. Bousquet, *Pareto (1848-1923). Le savant et l'homme*, Lausanne, Payot, 1960, 208 p.

82 Sur l'histoire de la pénétration du marginalisme en Italie, il faut se reporter à l'article très documenté de Piero Barucci, « The spread of marginalism in Italy : 1871-1890 », *History of Political economy*, no 2, Automne 1972 ; version italienne révisée, dans l'anthologie de Massimo Finio, *Il pensiero economico italiano : 1850-1950*, Cappelli, 1980, pp. 67-91. Sur les conceptions de Pantaleoni on peut consulter l'étude « M. Pantaleoni et la théorie économique », dans le livre de Gaëtan Pirou, *Doctrines sociales et science économique*, Sirey, 1929, pp. 177-202.

83 La formule est de V. Pareto (lettre à Napoleone Colajanni, 27 mars 1893, dans Pareto ; *Correspondance, 1890-1923*, tome 1, Droz, 1975, p. 217.

84 Voir Pareto : lettre à Maffeo Pantaleoni, 6 décembre 1891, dans Pareto, *Lettere a Maffeo Pantaleoni, 1890-1923*, tome 1, Banca Nazionale del Lavoro, 1960, p. 102.

85 Pareto : Lettre à Léon Walras, 22 janvier 1893, dans Pareto, *Correspondance, 1890-1923*, tome 1, Droz, 1975, p. 208.

86 Engels : lettre à Karl Kautsky, 3 novembre 1893, dans Marx-Engels, *Werke*, tome 39, Dietz Verlag, Berlin, 1968, p. 162.

87 Sur la place des « Systèmes socialistes » dans l'œuvre de Pareto, on peut se reporter à la seconde partie de l'étude d'Aurelio Macchioro « Marxisme ed economia politica fra XIX e XX secolo », « Rivista storica del socialismo », janvier 1966, rééd. dans Macchioro, « Studi di storia del pensiero economico e altri saggi », Feltrinelli, 1970, pp. 518-560.

88 Pareto : *Les systèmes socialistes*, réédition, Droz, 1965, tome 2, pp. 328 et 386.

89 V. Pareto rédige une recension d'un second essai de Labriola « Del materialismo storico » (1896) pour la « Zeitschrift für Sozialwissenschaft », en 1898, trad. française « Du matérialisme historique » dans Pareto, *Marxisme et économie pure*, Droz, 1966, pp. 94-99. Il est en contact épistolaire avec Benedetto Croce qui lui fait parvenir tous ses écrits critiques du marxisme.

90 Pareto : *Les systèmes socialistes*, Droz, 1965, tome 2, p. 390.

91 *Op. cit.*, tome 1, p. 118.

92 *Op. cit.*, tome 2, p. 331.

93 Souligné par V. Pareto, Introduction à Marx, rééditée dans Pareto, *Marxisme et économie pure*, Droz, 1966, pp. 34-35.

94 *Op. cit.*, p. 41.

95 *Op. cit.*, p. 47 ; *Les systèmes socialistes*, tome 2, p. 343, note 1.

96 *Op. cit.*, tome 2, pp. 353-354.

97 Souligné par V.P., *op. cit.*, tome 2, p. 360.

98 *Op. cit.*, tome 2, p. 365 ; voir pp. 364-371 ; voir aussi « Introduction à Marx », dans *Marxisme et économie pure*, Droz, 1966, pp. 52-53.

99 *Op. cit.*, p. 48.

100 Souligné par V. Pareto, *op. cit.*, p. 43.

101 *Op. cit.*, pp. 44-45.

102 Pareto, *Les Systèmes socialistes*, tome 2, p. 345 ; 372-374.

103 *Op. cit.*, pp. 355-356.

104 « Introduction à Marx », dans *Marxisme et économie pure*, Droz, 1966, p. 49 note 24.

105 *Les systèmes socialistes*, tome 2, p. 113 note 1 ; voir aussi pp. 180-183.

106 *Op. cit.*, tome 2, pp. 376-377.

107 « Introduction à Marx », dans *Marxisme et économie pure*, Droz 1966, pp. 47-48 ; voir aussi *Les systèmes socialistes*, tome 1, pp. 335-337.

108 *Op. cit.*, tome 2, p. 381.

109 Marx, *Contribution à la critique de l'économie politique*, Ed. Sociales, 1957, p. 38 et note 1.

110 Graziadei, *Prezzo e sovrapprezzo nell'economia capitalistica*, Bocca, 2e éd. 1924, p. 12.

111 On trouve des indications biographiques dans l'article « Graziadei » du dictionnaire de Franco Andreucci et Tommaso Detti : *Il movimento operaio italiano. Dizionario biografico, 1853-1943*, tome 2, Riuniti, 1976.

112 Martello, *La moneta e gli errori che corrono intorno a essa*, avec Introd. de Ferrara et Appendice sur la théorie de la valeur. Le Monnier, Florence, 1883. Voir à ce sujet Gian-Mario Bravo : Il « Capitale in Italia, Appendice à A.V. Uroeva *La fortuna del Capitale*, Riuniti, 1974, pp. 236-237.

113 « Intorno alla teoria edonistica del valore », *La Riforma Sociale*, 1900. Cette étude critique est poursuivie dans l'ouvrage *La teoria del valore e il grado finale di utilità*, 1901.

114 Paolo Favilli, *Il socialismo italiano e la teoria economica di Marx (1892-1902)*, Bibliopolis, 1980, p. 127.

115 Sur cet épisode, on peut se reporter à l'étude de Robert Paris : « Gramsci e la crisi teorica del 1923 », dans *Gramsci e la cultura*

contemporanea, Colloque de l'Institut Gramsci (Cagliari 1967), Riuniti, 1969, tome 2, pp. 29-44.

116 Graziadei : « La teoria del valore di Carlo Marx », *La Critica sociale*, no 19, 1er octobre 1894, pp. 296-297 et no 20, 16 octobre 1894, pp. 317-319 ; « Produzione e valore », *La Riforma sociale*, no 10, 1899, pp. 977-78.

117 *La produzione capitalistica*, Bocca, 1899, p. VII ; « Produzione e valore » *La Riforma sociale*, no 10, 1899, p. 972. Voir aussi *Prezzo e sovrapprezzo nella economia capitalistica*, Bocca, 2e édit., 1924, pp. 227-28.

118 Graziadei renvoie au passage déjà signalé par Achille Loria (cf. *supra*, p. 92). Graziadei : « Sopralavoro e sopravvalore », *La Critica sociale*, no 19, 1er octobre 1895, p. 296 ; *La Produzione capitalistica*, Bocca, 1899, p. 5 ; voir aussi *Prezzo e sovrapprezzo nella economia capitalistica*, Bocca, 2e édit., 1924, p. 25.

119 Graziadei : « Sopralavoro e sopravvalore », *La Critica sociale*, no 19, 1er octobre 1895, pp. 296-297 ; *La produzione capitalistica*, p. 5.

120 Il reconnaît sa dette envers Loria, dans *La produzione capitalistica*, pp. IX-X.

121 Graziadei : « Sopralavoro e sopravvalore », *La Critica sociale*, no 19, 1er octobre 1895, p. 296 ; *La produzione capitalistica*, p. 5. Voir aussi « Risposta a Jaurès », *La Critica sociale*, no 17, 1er septembre 1900, p. 269. Jean Jaurès, dans une conférence à Paris, dont le texte est traduit partiellement en italien dans la *Critica sociale* (no 12, 15 juin 1900), « Bernstein e l'evoluzione socialista », fait allusion à Graziadei et lui reproche d'abandonner la théorie de la valeur de Marx. Voir aussi, *Prezzo e sovrapprezzo nella economia capitalistica*, Bocca, 2e édit., 1924, p. 25.

122 Graziadei, « Produzione e valore », *La Riforma sociale*, no 10, 1899, pp. 953-954.

123 « Risposta a Jaurès », *La Critica sociale*, no 17, 1er septembre 1900, p. 269.

124 Livre 3 du *Capital*, Ed. Sociales, 1976, p. 754.

125 Graziadei : « Sopralavoro e sopravvalore », *La Critica sociale*, no 19, 1er octobre 1895, p. 296 ; *La produzione capitalistica*, p. 4. Voir aussi, *Prezzo e sovrapprezzo nella economia capitalistica*, p. 24.

126 Lettre de Graziadei à Achille Loria, février 1899, publié par Mauro Gallegati dans « Capitale « tecnico » e teoria del valore – La tesi di laurea di Antonio Graziadei », *Quaderni di storia dell' economia politica*, anno 1, no 2, 1983, p. 163 note 7.

127 « Le teorie del valore di Carlo Marx e di Achille Loria », *La Critica sociale*, no 22, 16 novembre 1894, p. 348 ; « Produzione e valore », *La Riforma sociale*, no 10, 1899, pp. 976 et 981 ; « Riposta a Jaurès », *La Critica sociale*, no 17, 1er septembre 1900, pp. 270-271.

128 Le seul usage du concept de « plus-value » chez Graziadei se trouve ici : une plus-value d'échange qui renoue avec les vieilles conceptions du « profit par aliénation ».

129 Graziadei, *Il capitale e il valore – Critica della economia marxista*, 1936, Ed. Leonardo, 1948, pp. 17-18. Dans le *Capital*, Marx traiterait de la « totalité des entreprises » uniquement dans la section 3 du livre 2 (« reproduction et circulation de l'ensemble du capital social ») et dans la section 2 du livre 3 (« transformation du profit en profit moyen »).

130 *Prezzo e sovrapprezzo nella economia capitalistica*, Bocca, 2e édit., 1924, p. 194.

131 Dans l'analyse de Marshall, au contraire, la marge est nulle en longue période.

132 Dans cette méconnaissance de Ricardo, chez beaucoup d'économistes italiens, on peut peut-être incriminer Francesco Ferrara, qui a joué un rôle primordial dans la diffusion en Italie de l'œuvre des économistes classiques ; pour lui en effet, les grands auteurs sont Smith, Say et Bastiat, mais non Ricardo.

133 On remarquera à ce propos que le terme italien de « plus-value » n'est pas encore fixé définitivement dans les travaux des économistes sur Marx, des années 1889-1895 environ. D'après nos recherches on trouve alors jusqu'à cinq vocables différents : « maggior-valore », « più-valore », « plus-valore », « plus-valenza », et « sopravvalore ». Le terme de « sopra-valore » l'emporte après 1895 environ, jusqu'à la fin de la seconde guerre mondiale. Depuis cette date, le terme dominant est « plus-valore ».

134 Souligné par A.M. Aurelio Macchioro, « Marx, marxismo e politica economica », *Ricerche Storiche*, anno XII, no 2-3, mai-décembre 1982, p. 467.

Chapitre II. Les héritiers de l'« hégélianisme napolitain » et Marx

En dépit d'expériences culturelles variées, les philosophes lecteurs de Marx se sont formés, à des degrés divers, auprès d'un même courant de pensée idéaliste, l'« hégélianisme napolitain ».

Les quatre « lectures » proposées ne correspondent pas aux mêmes motivations et ne répondent pas aux mêmes objectifs. Antonio Labriola tente d'introduire Marx dans la culture italienne en proposant une interprétation originale du « matérialisme historique » comme unité d'une philosophie et d'une science. Benedetto Croce, par contre, développe une critique subtile de Marx, dans deux domaines, le « matérialisme historique » et l'« économie marxiste ». Il se situe ouvertement dans le courant du « révisionnisme » de la fin du XIXe siècle. Après ces deux grands protagonistes, Giovanni Gentile et Rodolfo Mondolfo se penchent sur « Marx philosophe ». Le premier, au moyen d'une critique hégélienne, prononce une condamnation sans appel de Marx. Le second s'attache à l'étude, dans une perspective marxiste, des différences existantes entre l'œuvre de Marx et celle d'Engels.

SECTION I : ANTONIO LABRIOLA ET LE « MATERIALISME HISTORIQUE »

I – Labriola philosophe

On considère à juste titre Antonio Labriola (1843-1904) comme le « père » du marxisme italien. En effet, ce philosophe réalise une tentative d'insertion de la pensée de Marx dans la culture de son pays avec une interprétation du « matérialisme historique » très éloignée des simplifications et des déformations formulées par Achille Loria. Il rédige ses principaux travaux dans la période 1895-1901, c'est-à-dire dans le même contexte économique et social que celui du jeune Graziadei, de Benedetto Croce, et de Giovanni Gentile : formation d'une « base industrielle », extension du mouvement ouvrier, et développement du « révisionnisme » au plan européen.

Né à Cassino dans la province de Frosinone, en 1843, dans une famille de la petite bourgeoisie intellectuelle, il accomplit ses études secondaires à l'Abbaye de Montecassino ¹. En 1861, il s'inscrit à la Faculté des lettres et de philosophie de Naples. Dans la vie culturelle de l'Italie du Sud domine, à l'époque, le courant dit de l'« hégélianisme napolitain ». Apparue dans les années 1840, dans le contexte du « Risorgimento », ce mouvement connaît un puissant développement entre 1860-61 et 1870 environ. Il entre en crise après 1870, avec la diffusion des courants positivistes. Son principal centre de rayonnement est l'Université de Naples. On peut schématiquement distinguer deux grandes tendances, les hégéliens « orthodoxes » tels qu'Augusto Vera, ou Antonio Tari, et les hégéliens « critiques », tels que Francesco De Sanctis (1817-1883) ou Bertrando Spaventa (1817-1883) ². Bertrando Spaventa, le meilleur porte-parole du mouvement napolitain, est l'auteur d'une théorie de la circulation de la pensée philosophique, qui montre la continuité entre la culture italienne et la culture européenne. Dans son optique, le développement de la philosophie dans les divers pays européens possède une unité intrinsèque. Spinoza, Kant, Fichte, Hegel, représentent dit-il, les vrais disciples de penseurs italiens tels que Giordano Bruno, Tommaso Campanella, et surtout Giambattista Vico (1668-1744) ³. Aujourd'hui, la philosophie de Hegel apparaît comme le niveau le plus haut atteint par la pensée européenne. La philosophie italienne se trouve en « retard » ; ceci s'explique par le poids de l'Eglise qui favorise le développement du « spiritualisme », mais aussi par la répression politique. Spaventa construit une philosophie de l'histoire et de l'Etat, à partir d'une lecture critique de Hegel, et réunit autour de lui une véritable école ; son meilleur élève est sans conteste, Antonio Labriola. Parmi ses autres disciples on peut mentionner Donato Jaja qui sera le maître de Giovanni Gentile, et Felice Tocco, qui deviendra le maître de Rodolfo Mondolfo ⁴. Le jeune Labriola s'imprègne profondément de la philosophie de G. Vico (qu'il rapprochera de Morgan, avec le concept de « genèse ») et de celle de Hegel. Sous l'influence de Spaventa, il rédige dès 1862 son premier travail philosophique, une défense de la dialectique hégélienne contre le « retour à Kant » prôné par le philosophe allemand Edouard Zeller. Mais il doit interrompre ses études universitaires ; en 1864, il travaille au secrétariat du préfet de Naples, et l'année suivante, il enseigne dans les lycées. En 1867, il est lauréat du concours organisé par l'université de Naples, grâce à l'essai « Origine e natura delle passioni secondo l'Etica di Spinoza ». Après la lecture de l'œuvre de Ludwig Feuerbach entre 1866 et 1869, il va peu à peu se détacher de l'hégélianisme. Il s'intéresse de plus en plus à l'œuvre d'un philosophe et pédagogue allemand, disciple et successeur d'Emmanuel Kant à Königsberg. Johann Friedrich Herbart (1776-1841). Herbart tente d'établir les fondements d'une nouvelle « psychologie comme science », plus précisément une « physique mentale », qui conserve des bases métaphysiques. A défaut d'expérimentation, il préconise une méthode comparative et n'hésite pas à recourir aux mathématiques pour construire des

modèles de représentations. Son principal ouvrage est *La psychologie comme science, appuyée pour la première fois sur l'expérience, la métaphysique et les mathématiques* (Königsberg, 1824-1825). On a pu dire que sa théorie anticipait les théories dites du « champ ». L'« herbartisme » a été introduit en Italie par les étudiants italiens, en particulier lombard-vénitiens, qui fréquentaient l'université de Vienne, berceau de cette école, avant l'Unification. Les élèves, principalement Moritz Lazarus et Heymann Steinthal, vont construire une « psychologie des peuples », dans les années 1855-1870 environ, et appliquer la psychologie sociale à la science historique. Labriola, profondément influencé par cette approche, adhère à une sorte de psychologisme dans l'interprétation de l'histoire. En 1871-1872, il exerce une activité journalistique, et publie des chroniques dans la presse libérale modérée. Un tournant intervient dans sa vie lorsqu'il obtient en 1873 une chaire de philosophie morale et de pédagogie à l'Université de Rome. Il complète plus tard sa culture à partir de 1880, par l'étude de l'économie politique, notamment à partir des œuvres des « socialistes de la chaire » allemands : Gustav Schmoller, Lujo Brentano, Adolf Wagner. Il étudie également le monumental ouvrage de Karl-Georg Winkelblech, publié en 1850-1857 sous le pseudonyme de Karl Mario, *Untersuchungen über die Organisation oder System der Weltökonomie* (Enquêtes sur l'organisation du travail ou Système d'économie mondiale) ⁵.

En 1884, il fait la connaissance du jeune Benedetto Croce qui suivra ses cours durant un an. Depuis 1875, ses positions politiques ont nettement changé ; il s'oriente peu à peu vers la démocratie radicale et le socialisme. En 1889-1890, il assure la vice-présidence du « Cercle radical » de Rome. En 1887, il obtient l'enseignement de la philosophie de l'histoire dans son université et rédige une importante étude : « I problemi della filosofia della storia ». A cette époque, Labriola connaît encore très mal la théorie de Marx, mais à partir de 1890, il enrichit considérablement sa connaissance du marxisme et y adhère progressivement. Il expose alors la « conception matérialiste de l'histoire » dans ses cours, à l'université de Rome. Il entre en contact épistolaire avec Friedrich Engels, qu'il a l'occasion de rencontrer en 1893 à Zurich, et avec les principaux représentants de la social-démocratie allemande (Karl Kautsky, Edouard Bernstein, Franz Mehring,...) ; il correspond également avec le théoricien français Georges Sorel (1847-1922). En 1893, Friedrich Engels le juge déjà « marxiste rigoureux » (« Er ist strikter Marxist ») ⁶. Avant d'écrire sur Marx, il veut se procurer dans la langue originale la totalité des œuvres disponibles, ce qui prouve le sérieux de son entreprise. Il participe à des rencontres politiques importantes qui aboutissent à la fondation, en 1892, du parti socialiste italien, dirigé par Filippo Turati. Toutefois il n'appartiendra jamais à ce parti, dont il ne partage ni l'éclectisme théorique ni la stratégie. En 1895, il rédige un premier essai sur la « conception matérialiste de l'histoire », « In memoria del manifesto dei comunisti ». Son ancien élève Benedetto Croce en assure la publication en Italie ⁷. L'année suivante paraît un nouvel essai : « Del materialismo storico – Dilucidazione preliminare ». Une longue correspondance avec Georges Sorel, entre avril et septembre 1897, sur différentes questions de philosophie et de marxisme va constituer un troisième essai, publié en 1898, « Discorrendo di socialismo e di filosofia ». Il entame ensuite la rédaction d'un quatrième essai, qu'il laissera inachevé, « Da un secolo all'altro » (1901) et qui sera publié en 1906 par les soins de Benedetto Croce avec le fragment de cours « Storia, filosofia della storia, sociologia e materialismo storico » (1902-1903).

Notre examen de cette lecture de Marx s'appuyera sur les trois premiers essais qui sont entièrement consacrés à la théorie marxiste ⁸.

II – Le « matérialisme historique » comme unité d’une philosophie et d’une science

Antonio Labriola se livre à un examen attentif de la doctrine de Marx, de ce qu’Engels nomme la « conception matérialiste de l’histoire », ou le « matérialisme historique »⁹. Il l’envisage sans le séparer d’une politique et d’une pratique, comme toute à la fois une nouvelle philosophie, qu’il désigne du nom de « philosophie de la praxis », et une nouvelle science de l’histoire. Cette dernière se caractérise par l’utilisation d’une méthode qu’il nomme « génétique ». Les deux aspects sont indissolubles. Il s’agit d’une définition extensive du « matérialisme historique », incluant la philosophie¹⁰, qui sera reprise plus tard par Antonio Gramsci.

a – Réflexions sur la « philosophie de la praxis »

Sous le premier aspect, le « matérialisme historique » constitue une philosophie autonome, qui ne peut se combiner avec d’autres philosophies, telles que le positivisme ou le kantisme. Elle est présente à l’état latent dans tous les écrits de Marx. Dans son premier essai, Labriola la définit provisoirement comme « la nouvelle et définitive philosophie de l’histoire »¹¹. Dans son troisième essai, Labriola l’envisage comme la *philosophie de la vie* ou plutôt comme une « conception générale de la vie et du monde », une *Lebens – und Weltanschauung*¹², en reprenant l’expression d’Engels. Elle a pris naissance après la sortie de Marx de l’idéalisme dialectique de Hegel et du matérialisme de Ludwig Feuerbach. Notre philosophe ne reprend jamais la formule engelsienne de « matérialisme dialectique » : ce terme est d’ailleurs totalement inconnu en Italie à l’époque. Cette divergence avec le compagnon de Marx, ne s’exprimera cependant jamais dans les « essais » ou dans la correspondance.

En fait, le philosophe italien veut avant tout défendre le marxisme contre toute assimilation avec le matérialisme prémarxiste ; ainsi il manifeste son complet désaccord avec les « grossièretés » de Georges Plekhanov, qui réduit la conception de Marx au matérialisme métaphysique dans *l’Essai sur le développement de la conception moniste de l’histoire* (1895) et les *Essais sur l’histoire du matérialisme – D’Holbach - Helvétius - Marx* (1896). Pour désigner le « matérialisme » clairement exprimé par Marx dans la *Sainte Famille*, il recourt au concept de « réalisme »¹³. Le marxisme représente une « doctrine réaliste » et Labriola précise :

« De la vie à la pensée, et non de la pensée à la vie ; voilà le processus réaliste »¹⁴.

Dans cette optique, le « matérialisme » ou le « réalisme » marxiste dépasse tout à la fois l’idéalisme et le « matérialisme naturaliste » traditionnel, y compris celui de Ludwig Feuerbach, et constitue une véritable « révolution intellectuelle ». Le concept utilisé par notre philosophe est, certes, source d’ambiguïtés, car dans le langage philosophique, il reçoit une infinité de contenus possibles ; par exemple, en Italie, depuis le « réalisme » (en fait, idéalisme) de Bertrando Spaventa, jusqu’au « réalisme expérimental » des positivistes¹⁵. Dans son troisième essai, Labriola propose la formule que reprend ultérieurement Antonio Gramsci, de *philosophie de la praxis* en tant que « noyau » ou « moëlle » du « matérialisme historique »¹⁶. Pour la première fois en Italie, il réfléchit sur le concept de « praxis », présenté par Marx dans ses « Thèses sur Ludwig Feuerbach » (1845) dans la version publiée par Engels en 1888. La « praxis » représente pour Marx la pratique créatrice des hommes, tant individuelle que collective. Or, chez Labriola, elle va désigner tout à la fois pensée et action et consacrer l’élimination de l’« opposition vulgaire entre pratique et théorie »¹⁷. Dans cette optique, tout travail humain, ou « connaissance en acte, est « praxis ». Peut-être faut-il voir là un apport de la pensée de Giambattista Vico, qui mettait en évidence l’unité de la pensée et de l’action, de la théorie et de la pratique. Notre auteur reprend, pour la nuancer, la thèse d’Engels, selon laquelle la nouvelle « conception du monde » ou « Weltanschauung »

tend au dépassement de l'opposition entre la science et la philosophie. Il risque alors avec prudence la formule de *philosophie scientifique* pour désigner cette tendance au sein du « matérialisme historique », et parle en ce sens de *tendance au monisme (critico-formelle)* ¹⁸. Il emprunte ainsi à Haeckel le terme de « monisme » pour désigner la coïncidence entre la science et la philosophie ¹⁹. Mais le « matérialisme historique », du fait qu'il part de la « praxis », « corrige le monisme » ; une autre tendance fait contrepoids, la spécificité de la recherche scientifique dans le domaine de l'histoire, si bien que la distinction science-philosophie se maintiendra toujours. Labriola exprime donc un jugement beaucoup plus nuancé que celui d'Engels, dans l'*Anti-Dühring*. Certes, il ne se prononce pas, comme on l'a vu, sur le « matérialisme dialectique » et son contenu, mais il émet des réserves voilées dans son troisième essai, à propos du passage cité plus haut de l'*Anti-Dühring*, en mettant en garde contre la tentation de retomber dans une « encyclopédie philosophique » ²⁰. Il touche ainsi du doigt un problème réel de l'interprétation du marxisme, l'identité ou non entre la pensée de Marx et celle d'Engels. Mais malheureusement, il ne poursuit pas ses réflexions à ce sujet.

b – Méthode dialectique ou méthode génétique ?

Le « matérialisme historique » comporte un second aspect, la « nouvelle science de l'histoire ». Pour Labriola, elle ne revêt pas un caractère achevé dans les écrits de Marx, et doit faire l'objet d'un constant enrichissement. On peut la considérer comme le point culminant de toute une série de recherches antérieures, opérées par le socialisme, sur les lois économiques et sociales. Mais elle est également un produit des circonstances historiques, du développement du capitalisme, et constitue ainsi sa négation par la pensée. Le *Manifeste du Parti communiste* représente le premier « fil conducteur » de cette science qui se développe avec le *Capital*, et qui envisage l'histoire sous tous ses aspects, y compris dans le domaine économique. Le « matérialisme historique » dans sa recherche des « lois historico-sociales », *objectivise* ou mieux, « *naturalise* l'explication des processus historiques » ²¹. Evidemment, selon notre philosophe, parler de « naturalisation » de l'histoire peut facilement prêter à des équivoques. Il en est de même pour le mot « science », qui doit être utilisé avec prudence et « discrétion », car il ne faut pas confondre la science de Marx avec celle des positivistes. Ces derniers n'hésitent pas à faire entrer la « conception matérialiste de l'histoire » dans la théorie de l'évolution universelle. Le « darwinisme politique et social » applique d'ailleurs sans scrupules à l'histoire, les lois des sciences de la nature. De plus, la science de Marx ne possède pas un caractère de neutralité, car elle est liée organiquement avec une pratique sociale, une politique, celle du mouvement ouvrier. Labriola préfère l'expression de *communisme critique* à celles de « socialisme » ou de « communisme scientifique ». En effet, le « matérialisme historique » possède le statut d'une *science critique* ; il est « en soi *la critique* » et ne se développe que *critiquement* ²². Il suppose une nouvelle critique des sources historiques, de l'économie politique, des « idéologies ». De plus, cette science constitue la négation définitive de toute « idéologie », c'est-à-dire de toute conception qui considère les actions des hommes comme correspondant à un idéal, une fin, ou une norme. Les « marxistes » doivent se prémunir contre le risque de transformation du « matérialisme historique » en une « nouvelle idéologie ». La nouvelle science sociale ne peut se confondre avec la « sociologie » ou « science de la société » des positivistes qui se réclament du « matérialisme économique » ²³ et d'ailleurs elle se différencie de toutes les sciences existantes. Du fait qu'elle envisage les processus historiques dans leur ensemble, elle permet *d'unifier* les différentes disciplines empiriques, aux points de vue unilatéraux : histoire, politique, sociologie, économie politique. Elle peut naturellement en utiliser certains résultats, par exemple pour l'étude des classes sociales à telle ou telle époque, tout en éliminant l'éclectisme des analyses empiriques. Le danger provient des

prétentions de certains « marxistes » qui transforment le « marxisme » en une sorte d'« omni-science », une « science universelle ». Le « matérialisme historique » représente un « nouveau principe de recherche » qui vise à l'interprétation du passé, du présent, et qui procure des prévisions pour l'avenir. Toutefois, la prévision historique n'est pas de type « chronologique », mais de type « *morphologique* »²⁴, notamment en raison de l'unité qui existe entre la science et la politique. Qu'en est-il maintenant de la méthode marxiste ? Selon notre philosophe, Marx et Engels « transfèrent le concept du devenir historique par processus d'antithèses, de la forme abstraite que la dialectique de Hegel avait déjà décrite à grands traits et dans ses aspects les plus généraux, à l'explication concrète des luttes des classes »²⁵. Le « matérialisme historique » est avant tout la « découverte de l'*autocritique* qui est dans les choses elles-mêmes »²⁶. L'interprétation de la dialectique va revêtir un caractère original chez Labriola. En effet, il estime tout à fait contestable de parler d'une « méthode dialectique » chez Marx et préfère parler de « méthode génétique ». Dans une lettre du 13 juin 1894 à Friedrich Engels, il explique que le terme « dialectique » est maintenant « dégradé » en Italie par son large usage dans l'art de la rhétorique, et que la « conception génétique » concerne tout à la fois le « contenu réel des choses en devenir » et la « virtuosité logico-formelle de les comprendre en devenir »²⁷. En excluant toute causalité mécanique, le processus génétique va des « conditions au conditionné, des éléments de formation à la chose formée ». La nouvelle science de l'histoire de Marx représente donc « la tentative pour refaire par la pensée, avec méthode, la genèse et la complication de la vie humaine qui se développe à travers les siècles »²⁸. Nous ne connaissons pas la réaction de Friedrich Engels au point de vue du philosophe italien sur la méthode, car les lettres qui contiennent sa réponse sont irrémédiablement perdues. Il est en tout cas certain que son jugement est négatif. En effet, Labriola, juge nécessaire de lui préciser que sa « conception génétique » s'accorde avec la méthode marxiste à l'œuvre dans le livre 1er du *Capital*. Il distingue alors différentes formes de « genèses » dans ce livre : «

La genèse concrète (par ex. accumulation anglaise) ; la genèse abstraite (analyse de la marchandise, etc...) ; la contradiction qui pousse à sortir du niveau d'un concept ou d'un fait (par ex. la formule A-M-A) etc. etc. »²⁹.

Pour la « genèse concrète », Labriola se réfère aux pages sur l'accumulation primitive, traitant de la « genèse du fermier capitaliste » et de la « genèse du capitaliste industriel ». Pour la « genèse abstraite » il a en vue la section 1 (« Marchandise et monnaie ») qui étudie les différentes formes de la valeur. Mais il ne précise pas davantage son point de vue. La question de la dialectique ne fait pas l'objet d'une analyse spécifique dans les « essais » de Labriola. Cependant il apparaît que l'exclusion de la « dialectique » n'est pas aussi catégorique, radicale, que dans la correspondance avec F. Engels. En effet, notre philosophe semble implicitement admettre que la méthode de Marx revêt deux aspects :

- l'aspect « génétique » qui concerne la recherche, l'investigation et met à jour les aspects « antithétiques », antagonistes, de la réalité ; en ce sens on peut parler de la « nouvelle vue historico-génétique » ;
- l'aspect « dialectique » qui correspond à la présentation des résultats de la recherche « génétique » ; par exemple, en ce qui concerne la structure économique capitaliste dans le *Capital*, « le fil conducteur de cette genèse est le procédé dialectique »³⁰.

De plus, Labriola ne considère pas la loi de la « négation de la négation » comme un « instrument de recherche », mais seulement comme une « formule qui résume » (« formula riassuntiva »), valide éventuellement « *post-factum* »³¹. Il ne se prononce ni en faveur, ni contre les remarques d'Engels dans l'*Anti-Dühring* relatives à la « dialectique de la nature ». Il semble que dans son optique, la dialectique de Marx concerne d'une manière indissoluble l'histoire et la nature, et donc pas uniquement comme le

pensent certains commentateurs, la seule dialectique de l'histoire.

Cette interprétation de la méthode de Marx est particulièrement originale. Labriola préfère le terme de « génétique » plutôt que celui de « dialectique », mais sans justifier son choix par une argumentation détaillée. A l'époque, ce choix peut prêter le flanc à de nombreuses confusions. Notre philosophe est d'ailleurs pleinement conscient de ce danger, par exemple en soulignant l'usage totalement « dégradé » du mot « génétique » en Allemagne, et en exprimant son désir de se démarquer radicalement des disciples italiens de C. Darwin et d'H. Spencer, qui adorent « *Madona Evoluzione* »³². Il est fort possible qu'il ait choisi le terme « génétique » par référence à la « méthode génétique » utilisée en psychologie par l'école d'Herbart, dont il était l'adepte avant de devenir marxiste³³. Cette approche a indiscutablement une teinte de « modernité » quand on a présent à l'esprit la conception de la « dialectique » défendue par l'école de Jean Piaget³⁴. Cependant, baptiser « génétique » la méthode marxiste, qui a pour moteur la « contradiction », la lutte des contraires, est contestable. Certes, la méthode dialectique prend en compte un concept spécifique de « genèse », non linéaire, et bien différent de celui des biologistes. Après les réflexions d'ordre général sur la méthode, il convient de s'intéresser à la question de sa mise en œuvre.

III – La mise en œuvre de la méthode scientifique

Nous aborderons tout d'abord les remarques concernant le domaine de l'« économie », puis en second lieu, l'approche générale de l'histoire.

a – Marxisme et économie politique

On sait que Labriola a étudié l'économie politique, en autodidacte, vers 1880, bien avant de s'intéresser à Marx. Dans ses trois « essais », on ne trouve pas de véritables développements structurés sur les questions économiques. Cependant, quelques réflexions éparses, souvent allusives, méritent de retenir notre attention. Dans son optique, l'économie politique naît « fragmentairement » dans la « première époque de la bourgeoisie », caractérisée par le commerce et les grandes découvertes géographiques ; elle apparaît alors avec le « Mercantilisme », dans ses deux grandes phases. Elle s'affirme véritablement comme « science de la production bourgeoise », ou « doctrine de la structure de la présente société » avec l'« économie politique classique », qui repose sur « deux présupposés », l'« ordre social » correspondant à l'« ordre naturel » et la propriété privée des moyens de production coïncident avec la liberté humaine. Cette école regroupe les auteurs de William Petty à Ricardo, sans oublier les Physiocrates et les économistes italiens du XVIII^e siècle ³⁵. Toutefois, même s'il considère les lois économiques comme immuables, il ne faut pas taxer ce courant de pensée d'« anti-historique ». En effet, comme doctrine de la bourgeoisie, l'« économie politique classique », demeure imprégnée par la lutte contre le féodalisme, les corporations, les entraves à la liberté du travail. Le triomphe de la grande industrie s'est accompagné de crises, et de l'accroissement de misère pour les travailleurs. Sur le terrain théorique, l'« économie politique classique » se trouve alors confrontée à des oppositions. Sismondi opère la première « critique objective de l'Economie », certes sous des formes « unilatérales et réactionnaires ». Le « socialisme utopique » quant à lui, représente une « critique immédiate et souvent géniale de l'économie » ³⁶. Sous les coups de boutoir de la critique socialiste, l'« économie politique classique » entre en crise profonde et tombe, sur la période 1840-1860, dans l'« économie vulgaire » de type apologétique dans les principaux pays européens, en particulier en France. Labriola se réfère ici à John Stuart Mill pour la Grande-Bretagne et à Wilhelm Roscher pour l'Allemagne. L'économie politique entre alors dans une « période d'autocritique », dont il va naître deux courants, d'une part le « communisme critique », ou le « matérialisme historique », que nous aborderons plus loin, et d'autre part au plan académique, l'« école historique des phénomènes économiques ». Labriola fait manifestement allusion ici à la « jeune » école historique allemande, ou « socialisme de la chaire », auprès de qui d'ailleurs il a étudié l'économie politique (Lujo Brentano, Adolf Wagner, G.Schmoller,...) ³⁷. Ce courant qui applique des méthodes descriptives et comparatives, tombe dans le « *monographisme* ». On trouve là un exemple de ce que notre philosophe appelle l'« historicisme vulgaire ». En même temps, un autre mouvement se développe rapidement, le marginalisme, représenté en Italie par Maffeo Pantaleoni et Vilfredo Pareto. Labriola prend une position très tranchée vis-à-vis de la « *néo-économique des hédonistes* » ³⁸, à laquelle va d'ailleurs adhérer son ex-élève Benedetto Croce comme nous verrons plus loin. En effet, d'après lui, au moyen d'un haut degré d'abstraction et de généralisation, et d'« *expédients mathématiques* », ce courant se consacre à l'« économie de l'homme en soi ». En réalité, « (...)il n'existe pas un jugement économique en soi, dont on puisse faire la théorie ». Toute théorie économique doit posséder un minimum d'historicité, car elle concerne une phase historique déterminée. L'« économie pure » ne peut constituer une nouvelle école de pensée ; elle ne peut même pas appartenir à l'« économie vulgaire ». Elle représente plutôt une « amplification utopiste de l'idée libertaire », une « idéologie » une « *simple extravagance* » ³⁹.

Le « matérialisme historique » se manifeste comme science critique en particulier sur le terrain de l'analyse économique. La « méthode génétique » connaît ici une application privilégiée chez l'auteur du *Capital*. Comment faut-il envisager les rapports entre l'économie politique classique et l'œuvre de Marx ? Dans son approche, Marx est tout à la fois « innovateur » et « critique »⁴⁰, et le « Capital » représente le « complément » et la « dissolution » de l'économie politique classique. D'une part, il apparaît comme le seul héritier légitime de l'école classique ; d'autre part, il se situe en rupture par rapport à ce courant. La « critique de l'économie politique » part de l'étude des « faits antithétiques de la production bourgeoise » et apporte la « genèse », là où l'économie politique ne voit que l'immuable. L'application de la « méthode génétique » aboutit à la découverte de la « relativité des lois économiques », et en même temps de leur nécessité. Le *Capital* traite principalement de l'« origine », du « processus » et de la « répartition de la plus-value » dans le capitalisme⁴¹. Sur la question de l'exploitation, Labriola rejette la conception morale d'Achille Loria, (profit comme usurpation)⁴², ainsi que la conception juridique, défendue par Ferdinand Lassalle. Dans la conception du « droit au produit intégral du travail », on réduit « toute l'histoire du genre humain à un *cas de conscience*, et les développements successifs des formes de la vie sociale comme autant de variations d'une erreur continuelle de *comptabilité* »⁴³.

La question de l'exploitation est inséparable de la théorie de la valeur : il s'agit en fait d'une seule et même théorie. En effet,

« Comme présupposé du tout, il y a la *théorie de la valeur*, portée à son achèvement à partir de l'élaboration faite par la science économique durant un siècle et demi : théorie qui ne représente jamais un *factum empirique* tiré de l'induction vulgaire, et n'exprime pas une simple *position logique*, comme quelqu'un l'a imaginé, mais qui est la *prémisse typique*, sans laquelle tout le reste n'est pas pensable »⁴⁴.

Labriola défend donc une approche de la valeur comme « prémisse typique », en spécifiant qu'il ne faut surtout pas confondre le « typique » avec l'« hypothétique ». Il repousse l'interprétation fournie, par exemple, par Werner Sombart en 1894, selon laquelle la valeur représenterait seulement un « fait de pensée », un « fait logique ». Il refuse également la position de Benedetto Croce qui prétend s'appuyer sur la sienne (voir plus loin). De plus, il souligne que « la qualité de marchandise, qui est spécifique au produit du travail humain, seulement dans un certain contexte historique, – c'est-à-dire quand les hommes vivent dans un système déterminé de relations sociales – devient une quantité intrinsèque *ab aeterno* du produit lui-même »⁴⁵. La question de la valeur est ainsi rattachée à celle du fétichisme de la marchandise. Cette approche, rarissime à l'époque, n'est malheureusement pas développée dans le troisième essai « *Discorrendo* ». Il faudra attendre les années soixante de ce siècle pour que l'on redécouvre en Italie l'importance de ce lien, avec l'apport de Lucio Colletti. Pour Labriola, les difficultés de compréhension de la valeur proviennent en particulier du fait que l'auteur du « Capital » ne fait pas la « propédeutique des concepts avec lesquels il travaille »⁴⁶. Notre philosophe ne peut ignorer les controverses sur la question de la « transformation » des valeurs en prix de production, qui connaît des rebondissements après la parution du livre 3 du *Capital*. Il fait d'ailleurs publier en Italie le « supplément et complément » d'Engels, et il connaît la contribution d'Eugen von Böhm Bawerk (1896).

Il affirme qu'« à la plupart de ces critiques il manque la notion exacte du procédé dialectique. Les contradictions qu'ils relèvent ne sont pas les contradictions du livre avec le livre lui-même ; elles sont, non pas les infidélités de l'auteur envers ses prémisses et ses promesses, mais les conditions antithétiques de la production capitaliste, qui, énoncées en formules, se présentent à l'esprit pensant comme des contradictions »⁴⁷. Dans le livre 3 du *Capital*, des questions telles que l'égalisation des taux de profit, les prix de production, l'intérêt, la rente foncière, qui « contredisent » la « loi de la valeur », constituent en réalité les « antithèses » mêmes de la production capitaliste.

Cependant, Labriola ne veut pas intervenir dans le débat de la « transformation ». Il justifie son refus de se lancer dans une critique publique des positions d'Achille Loria, en déclarant ne pas posséder ni la compétence ni l'autorité d'un économiste. Dans sa correspondance, on trouve quelques remarques allusives sur *La produzione capitalistica* d'Antonio Graziadei, économiste qu'il présente un peu hâtivement d'ailleurs, comme « un jeune inventeur d'une nouvelle théorie de la valeur » ⁴⁸.

Il faut maintenant nous tourner vers les conceptions de notre philosophe relatives aux problèmes généraux du « matérialisme historique » comme science de l'histoire.

b – Vers une « conception organique de l'histoire »

Dans le premier, mais surtout dans le second « essai », Labriola se livre à de nombreuses réflexions de caractère méthodologique portant sur l'application du « matérialisme historique » aux différents types de société. Le « matérialisme historique », en tant que « nouvelle science de l'histoire », envisage une société en tant que « tout complexe historico-social ». Il ne peut être assimilé aux tentatives d'« interprétations économiques de l'histoire », qui revêtent des formes diverses allant jusqu'à la lecture caricaturale de Marx par Achille Loria. La « semi-doctrine » des « facteurs historiques » étudie d'un côté les formes et les catégories économiques, et de l'autre, le droit, la politique ; ensuite elle en examine les influences réciproques. Le « facteur économique » explique à lui tout seul l'histoire et ses configurations. L'analyse de Marx au contraire, respecte l'unité et l'intégralité de la vie sociale ; on peut parler en ce sens d'une « *conception organique de l'histoire* » ⁴⁹. Le « tout complexe » étudié concerne les différentes « formes sociales » ⁵⁰ qui se succèdent au cours de l'histoire, et les problèmes de transition d'une forme à l'autre. Marx se consacre exclusivement à la « forme sociale capitaliste ». Labriola emploie donc le concept connu aujourd'hui sous le nom de « formation sociale » ou de « formation économique et sociale », quoique de manière non systématique. Il fait un usage plus courant du concept de « mode de production », qui désigne une combinaison de forces productives et de rapports de production spécifiques. Il utilise à ce sujet le terme de « forme de la production » ⁵¹, mais sans articuler ce concept avec celui de « forme sociale », ni avec celui de « structure économique ». Il a le mérite de ne pas assimiler « formation sociale » et « mode de production », à une époque où la confusion prédomine à ce sujet dans le marxisme de la Deuxième Internationale. Il offre pour la première fois en Italie, une discussion sérieuse de la fameuse « topique marxiste », ou « métaphore spatiale » pour reprendre la formule de Louis Althusser : les rapports entre la structure et les superstructures. Un passage du second essai sur la « conception matérialiste de l'histoire », résume assez bien sa démarche :

« Etant donné les conditions de développement du travail, et de ses instruments appropriés, la structure économique de la société, c'est-à-dire la forme de la production des moyens immédiats de la vie, détermine sur un terrain artificiel, *en premier lieu et directement*, tout le reste de l'activité pratique des co-associés, et sa variation dans le processus appelé histoire :

- les formations, les frictions, les luttes et les disparitions des classes ;
- le développement correspondant des rapports régulatifs, tant du droit que de la morale ;
- et les motifs et les modes de subordination et de sujétion des hommes envers les hommes, avec l'exercice correspondant de la domination et de l'autorité, en somme ce qui donne naissance et consistance à l'Etat.

Elle détermine *en second lieu* la tendance et en grande partie, *indirectement*, les objets de l'imagination et de la pensée, dans la production de l'art, de la religion, et de la science » ⁵².

Ce passage très dense mérite un certain nombre d'éclaircissements.

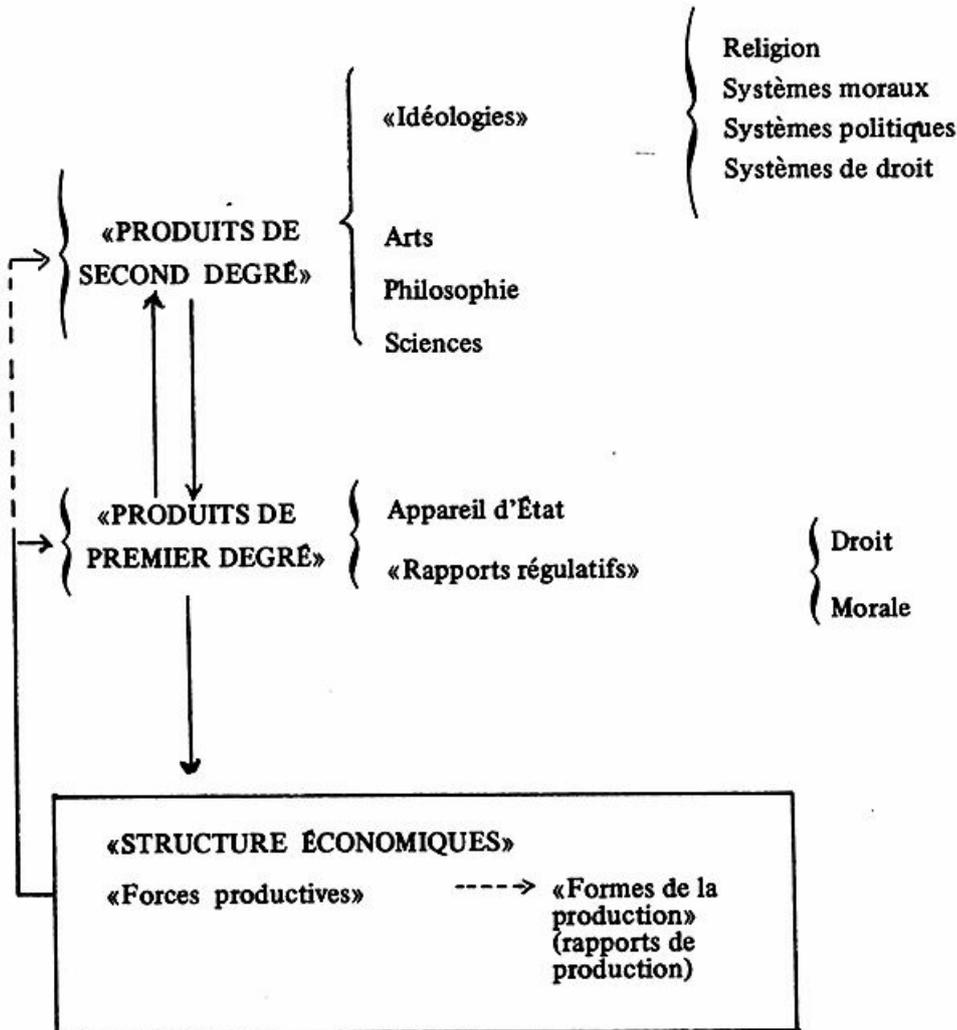
Le fil conducteur pour l'étude historique réside dans les variations de la « structure économique »⁵³ sous-jacente, ou de la spécifique « forme de production et de distribution des moyens immédiats de la vie »⁵⁴. Notre philosophe reprend donc ce concept marxiste qui désigne l'ensemble des rapports de production avec leur « base matérielle », les forces productives. La conception des « rapports de production » par contre revêt un caractère plutôt flou dans son analyse. Le concept apparaît rarement, et sous le terme de « forme(s) de la production »⁵⁵, ce qui peut entraîner une confusion avec le « mode de production » et la « structure économique ». Au cours de l'histoire, l'homme par son travail et avec l'aide de ses « instruments », « au sens large du mot », dont l'évolution dépend de la « technique », construit sur la base du « milieu » ou du « terrain naturel », un « milieu » ou un « terrain artificiel », de plus en plus élaboré, dont il faut étudier scientifiquement les transformations successives⁵⁶. Labriola emprunte très probablement cette distinction, entre « milieu naturel » et milieu construit par l'« artifice » du travail, à Georges Sorel qui l'emploie dans son étude, « L'ancienne et la nouvelle métaphysique »⁵⁷. Sur le « terrain artificiel », les hommes entrent dans des rapports de coopération, de subordination, d'exploitation. Le terrain se modifie, ainsi que les rapports, sous l'effet des transformations dans l'« instrument de travail ». L'élément déterminant de la « structure économique » est constitué par les « forces productives », dont Labriola offre une vision assez réductrice, même s'il ne tombe pas dans une interprétation à la Loria.

Au-dessus de la « structure économique », il faut distinguer les « produits du premier degré » et les « produits du second degré ». Le terme de « superstructure » (« sovrastruttura »), n'apparaît pas dans les « essais », et, ce mot possède un contenu péjoratif dans son utilisation par les interprètes positivistes de Marx, proches d'Achille Loria ; les « superstructures » sont souvent considérées comme des produits dérivés du « facteur économique », sans la moindre autonomie relative⁵⁸. Les « produits du premier degré » constituent une « objectivation des rapport économiques ». Notre philosophe distingue ici l'« Etat » et les « rapports régulatifs » droit et morale. L'Etat est conçu comme un appareil répressif destiné à maintenir l'équilibre social, au service de la classe dominante. On ne trouvera pas dans les « essais » de réflexions particulières à ce sujet. Dans les « rapports régulatifs », la « morale » revêt un sens empirique : les habitudes, les coutumes, les conseils, etc... On a là une différence avec l'analyse de Marx, qui classerait la « morale » dans les « formes de la conscience sociale ».

En ce qui concerne les « produits du second degré », on ne trouve pas de liste exhaustive dans le passage cité précédemment. Labriola donne trois exemples d'« objets de l'imagination et de la pensée » : l'art, la religion et la science. Cependant d'autres indications des « essais » permettent de dresser un panorama plus complet des « produits du second degré », ou produits « dérivés et complexes ». La religion fait partie du domaine des « idéologies ». Par « idéologies », il faut entendre tous les systèmes religieux, moraux, politiques et juridiques ; ils défendent en commun l'idée que les actions des hommes correspondent à un idéal, une fin, une norme⁵⁹. Cette définition présente des différences importantes avec les deux concepts marxistes d'« idéologie ». En effet, chez Marx, dans un premier sens, elle désigne non pas un niveau spécifique dans les « superstructures », mais des représentations, des formes de conscience sociales qui expriment sous forme d'universalité les intérêts des classes dominantes (voir « L'idéologie allemande »). Il s'agit comme l'indique F. Engels, d'une représentation inversée des rapports sociaux, d'une « conscience fautive »⁶⁰. Dans un deuxième sens, elle désigne l'ensemble des « formes de la conscience sociales déterminées », les « formes juridiques, politiques, religieuses, artistiques ou philosophiques »⁶¹. On parle alors dans la littérature marxiste de « superstructure(s) idéologique(s) ». La définition de Labriola semble concilier en gros ces deux sens : l'« idéologie » représente un niveau spécifique dans les « produits du second degré » mais elle possède également un aspect indéniablement

« conscience fausse ». Parmi les autres « produits » de ce niveau, on trouve les « arts », la « philosophie », entendue au sens noble du terme. Notre philosophe y place également les « sciences », sans autres précisions ⁶². Cette intégration des sciences en bloc ne se rencontre pas chez Marx et d'Engels, qui ne le mentionnent jamais dans les « formes de la conscience sociale déterminées ». Marx intègre l'« application technologique de la science », dans les forces productives humaines ⁶³.

Le schéma suivant résume la conception de Labriola.



Pour notre philosophe « (...) il ne s'agit pas de retraduire en catégories économiques toutes les manifestations compliquées de l'histoire, mais seulement d'expliquer *en dernière instance* (Engels) chaque fait historique *au moyen de la structure économique sous-jacente* (Marx) : ce travail exige analyse et réduction puis médiation et composition » ⁶⁴.

Il complète ainsi les indications de la Préface à la *Contribution* de Marx, par les précisions fournies par F. Engels, dans sa lettre à Joseph Bloch du 21 septembre 1890. Il attache une importance cruciale à la formule engelsienne, « en dernière instance ». Les « produits » de « premier » et de « second degré » rétroagissent sur la « structure économique », ce qui écarte toute causalité mécanique. La « méthode génétique » de Marx permet de découvrir les causes, mais aussi, et surtout, les *médiations successives*, de la « structure économique » (conditions) aux « produits » du « premier » et du « second degré » (conditionné). Le processus de dérivation et de médiation est d'une grande complication. En effet, la « structure économique » sous-jacente n'a rien d'un « substrat » (« sostratto »), de type métaphysique. Il faut résister à la tentation, par exemple, de « réduire » les produits de l'art aux conditions sociales d'une

société déterminée.

Les préoccupations de Labriola rejoignent celles de Marx, qui déclare dans le livre 1er du *Capital* :

« Il est en effet plus facile de trouver par l'analyse le noyau terrestre des conceptions religieuses les plus nébuleuses, qu'à l'inverse de développer à partir de chaque condition réelle d'existence ses formes célestifiées. C'est cette dernière méthode qui est l'unique méthode matérialiste, et donc scientifique » ⁶⁵ .

Un intermédiaire capital entre la « structure économique » et les produits « dérivés et complexes » permet de traiter la question des « médiations », la « psychologie sociale ». Labriola invite à l'analyse des « mentalités ». Il faut étudier les états d'esprit concrets de chaque époque, ou la « conscience spécifiée des hommes dans des conditions sociales données » ⁶⁶ . L'analyse doit porter tout particulièrement sur les premiers degrés de la conscience sociale, au niveau de vécu, qui fait partie de l'histoire. En effet, si la « forme sociale capitaliste » contient en elle des antagonismes, par exemple, entre les forces productives et les rapports de production, seul le prolétariat peut la faire disparaître. Ainsi, par cette interprétation des principes du « matérialisme historique », entendu comme « conception organique de l'histoire », Labriola pense exprimer fidèlement le « déterminisme dérivé, reflet et complexe » ⁶⁷ de Marx qui laisse place à la volonté des hommes, à la différence des autres types de déterminisme proposés par les positivistes et les « darwiniens sociaux ».

Certes, l'interprétation de Labriola possède des faiblesses, des limites. Elle fait du développement des forces productives, et surtout l'instrument du travail et la technique, l'élément déterminant des transformations de la « structure économique », il s'agit de l'interprétation « classique » du marxisme répandue à l'époque de la deuxième puis de la troisième Internationale, qui sous-estime la richesse de l'analyse de Marx, notamment dans le *Capital*, sur le rôle des rapports de production.

En conclusion, on peut dire que Labriola propose une interprétation « selon l'angle visuel du cerveau national » ⁶⁸ . Il pense que la « nouvelle science de l'histoire » n'en est qu'à ses débuts, et nécessite beaucoup de développements et donc de rectifications ; de plus elle recevra des colorations diverses selon les pays. Notre philosophe estime écrire « critique-ment » sur différentes questions, en dehors de toute préoccupation d'« orthodoxie » ou d'école. Sur la base de cet argument, il renonce à polémiquer et à prononcer des condamnations au nom du marxisme, à l'encontre des courants « révisionnistes », qui s'expriment en Europe après 1896. Sa tentative d'insertion du marxisme dans la culture italienne connaîtra peu de succès en raison d'un terrain particulièrement hostile où les interprétations à la Loria prédominent encore à la fin du XIXe siècle en Italie. Il ne pourra réunir autour de lui une école de pensée. De plus, son œuvre va être complètement occultée par les interventions de son ex-élève Benedetto Croce.

SECTION II : BENEDETTO CROCE, CRITIQUE DE MARX

Benedetto Croce (1866-1952) occupe une place de tout premier plan dans la vie culturelle de l'Italie de la première moitié du XXe siècle, en raison de ses contributions fondamentales dans les domaines de l'histoire, de la critique littéraire, de l'esthétique, et de la philosophie.

Né en 1866 à Pescasseroli, province de l'Aquila, dans les Abruzzes, d'une famille méridionale de propriétaires fonciers et de fonctionnaires du Royaume des Deux Siciles, il accomplit ses études secondaires à Naples ⁶⁹. Après le tremblement de terre de Casamicciola, (île d'Ischia), en 1883, durant lequel périt sa famille, il est recueilli à Rome par son oncle Silvio Spaventa, frère de Bertando Spaventa, le principal représentant de l'école hégélienne de Naples. Inscrit à l'Université de Rome, il étudie le droit, mais suit également en 1884-1885, les cours de philosophie morale d'Antonio Labriola, qui à cette époque n'est pas encore marxiste. B abandonne rapidement l'université et, de retour à Naples en 1886, il rédige jusqu'en 1891 de nombreux travaux d'histoire napolitaine. Il se consacre ensuite à des études de critique littéraire ⁷⁰ et voyage beaucoup en Europe. On peut dire que sa formation culturelle est avant tout extra-universitaire, autodidacte et très diversifiée. Il se familiarise très tôt avec l'« hégélianisme napolitain », en particulier avec l'œuvre de Francesco De Sanctis, puis il s'intéresse à l'éthique de Herbart sous l'influence de Labriola, et à la philosophie de l'histoire de Giambattista Vico. Il repousse le positivisme, alors dominant, sous toutes ses formes. Vers 1894, il encourage son ancien professeur, Antonio Labriola, avec qui il entretient une correspondance suivie depuis 1885, à rédiger des essais sur le marxisme à partir de ses cours, et s'engage même à en financer l'édition. Immédiatement après la parution du premier essai sur la « conception matérialiste de l'histoire » (1895), il va étudier l'œuvre de Marx et publier entre 1896 et 1899 une série d'essais critiques qui seront tous réunis en un volume en 1899, sous le titre, *Materialismo storico ed economia marxistica* (2e édition 1906 et 6e édition 1941). Son approche ne se veut pas « anti-marxiste », mais se situe explicitement sur le terrain de la critique « révisionniste ». Il affirme que ses écrits appartiennent à la tendance, représentée en France par Georges Sorel, qui vise à « libérer le noyau sain et réaliste de la pensée de Marx des détours métaphysiques et littéraires de son auteur, et des exégèses et déductions peu prudentes de l'école » ⁷¹. D entend ainsi dégager dans la pensée de Marx « ce qui est vivant » et « ce qui est mort », pour reprendre le titre de l'un de ses futurs ouvrages consacré à Hegel en 1906, « Ce qui est vivant et ce qui est mort dans la philosophie de Hegel ». A ce titre, notre philosophe va devenir le principal représentant italien du « révisionnisme » de la fin du XIXe siècle. Beaucoup plus tard, en 1937, il estimera avoir retiré de ses études sur le marxisme seulement « le concept de moment économique, c'est-à-dire de l'autonomie qu'il faut reconnaître à la catégorie d'utile », élément nécessaire pour la construction de sa « Filosofia dello Spirito » ⁷². En 1897, Benedetto Croce est à l'origine de l'ouverture d'un concours par l'Academia Pontaniana de Naples, destiné à récompenser par un prix de 590 liras, un mémoire sur les doctrines du Livre 3 du « Capital », récemment paru en Allemagne. L'année suivante, deux travaux sont présentés, celui de Vincenzo Ciuffrida et celui du « syndicalisme révolutionnaire » Arturo Labriola ; la commission du concours, présidée par Croce, donne la préférence à l'étude de Ciuffrida. En même temps qu'il s'est plongé dans l'œuvre de Marx, notre auteur a entrepris l'étude de l'économie politique, l'école classique, (Smith et Ricardo), mais surtout l'école marginaliste, pour laquelle il va manifester un intérêt presque exclusif. A ce propos, on peut noter sa lecture des *Principii di Economia pura* (1889) de Maffeo Pantaleoni et du *Cours d'économie politique* (1896-97) de Vilfredo Pareto. En 1900-1901, il débat longuement avec Pareto des objectifs et de la méthode de l'économie pure » ⁷³. A partir du début du XXe siècle, Benedetto Croce consacre l'essentiel de son activité à l'élaboration de son système philosophique à partir d'une lecture critique de Kant et de

Hegel. A Naples, il publie à partir de 1903, une revue de littérature et de philosophie, *La Critica*, qui deviendra le pôle de référence d'un nouveau courant dominant dans la vie intellectuelle italienne jusqu'à la seconde guerre mondiale, le « néo-idéalisme » ou le « néo-hégélianisme ». Entre 1902 et 1909, il construit sa « philosophie de l'Esprit », en empruntant certains thèmes à la pensée de Hegel. Ce système contient en même temps un projet d'éducation laïque des masses par les intellectuels. Dans son approche, l'« Esprit » représente le principe de toute réalité ; il s'exprime tout d'abord dans la vie spirituelle, sous la forme de l'art ou de l'intuition, puis sous la forme de la pensée logique, qui transforme l'intuition en jugement (connaissance du réel). Il se manifeste également dans le domaine de l'activité pratique, rigoureusement séparée de la théorie, sous les formes économique et éthique. Refusant la méthode dialectique hégélienne, Croce élabore une doctrine de la « distinction » des concepts. Il se réclame d'un « historicisme absolu ». Selon lui, « philosophie et histoire ne sont pas deux formes, mais une seule forme et elles ne se conditionnent pas réciproquement, mais elles s'identifient complètement ». Il développe cette perspective dans deux ouvrages, *Storia d'Italia dal 1871 al 1915* (1928) et *Storia d'Europa nel secolo XIX* (1932). Dans ses écrits, on trouve encore quelques développements critiques sur le « matérialisme historique », par exemple, dans les *Conversazioni critiche* (1ère série 1915, 2e série 1918) et dans les *Elementi di politica* (1924). En 1937, à l'occasion de la réédition par ses soins des « essais sur la conception matérialiste de l'histoire », d'Antonio Labriola, il rédige une étude très documentée sur sa période « révisionniste » et ses rapports avec son vieux maître napolitain, « Corne nacque e corne morì il marxismo teorico in Italia (1895-1900) – Da lettere e ricordi personali »⁷⁴. Benedetto Croce déploie également une activité sur le plan politique. Libéral, il est nommé sénateur en 1910 et devient, en 1920-1921, ministre de l'Instruction publique dans le gouvernement de Giovanni Giolitti. En 1922, il se rallie au nouveau régime de Mussolini, persuadé qu'il reprendra le « flambeau du libéralisme ». Rapidement déçu, il prend ses distances vis-à-vis du fascisme à partir de 1925. Cette année-là il rédige une célèbre réponse au « Manifeste des intellectuels fascistes ». Cette riposte marque la rupture définitive avec l'autre grande figure du « néo-idéalisme », Giovanni Gentile qui devient l'un des grands théoriciens et « hiérarque » du régime. Jusqu'en 1944, Croce incarne une certaine forme de résistance « légale » au fascisme. Après sa chute, il refusera la présidence de la République par fidélité à la Monarchie.

Notre examen des thèses de Benedetto Croce s'appuyera sur les quatre principaux essais sur Marx : « Sulla forma scientifica del materialismo storico » (1896), « Le teorie storiche del Prof. Loria » (1896), « Per l'interpretazione e la critica di alcuni concetti del marxismo » (1897), « Una obiezione alla legge marxistica della caduta del saggio di profitto » (1899). Deux articles de réponse à des critiques complètent ces essais, « Recenti interpretazioni della teoria marxistica del valore e polemiche intorno ad esse » (1899) et « Marxismo ed economia pura » (1899).

Selon Croce, la « doctrine » exposée dans les œuvres de maturité de Marx comprend deux domaines principaux, clairement dissociables ; celui du « matérialisme historique » et celui de l'« économie marxiste ». Ces deux expressions lui semblent particulièrement discutables et sources de confusions. Il existe encore un troisième aspect, séparable des deux premiers, le « socialisme », terrain sur lequel notre philosophe ne se prononcera pas précisément dans ses essais.

I – Réflexions critiques sur le « matérialisme historique »

Benedetto Croce, lecteur attentif des « essais » de Labriola, refuse les interprétations faciles du « matérialisme historique », de provenance positiviste. Il critique l'interprétation réductrice et caricaturale d'Achille Loria et va dégager ce qu'il estime être le « noyau sain » en ce domaine, le « canon d'interprétation historique ».

a – La critique de l'interprétation de Loria

Il consacre l'un de ses tout premiers essais, rédigé en 1896 à la demande d'Antonio Labriola, à une réfutation en règle de l'interprétation du « matérialisme historique » chez Achille Loria, « Le teorie storiche del Prof. Loria ». Dans ce travail, il rappelle le succès remarquable obtenu par l'économiste en raison de la connaissance encore très faible de l'œuvre de Marx dans les années 1880. Loria est « connu, d'une part, comme grand critique de Marx, et d'autre part comme son disciple et continuateur »⁷⁵. Sur un ton très polémique, Croce examine le contenu de ses principaux ouvrages publiés entre 1880 et 1894, qui exposent un « économisme historique » et réduisent toutes les manifestations de la vie (Etat, Droit, Religion,...) aux intérêts égoïstes de l'« homo economicus ». Notre philosophe se penche également sur l'interprétation du « matérialisme historique » réduit à une conception « technologique » de l'histoire. Il relève, pour la première fois en Italie, l'incompatibilité entre le texte de la Préface à la *Contribution à la critique de l'économie politique* et l'étrange paraphrase fournie par Loria, dans « La terra ed il sistema sociale » (1891)⁷⁶. Il remarque le remplacement « purement arbitraire » de l'expression « forces matérielles de production », par celle d'« instrument technique », et critique la relation de causalité mécanique établie entre les changements de l'« instrument technique » et le développement économique d'une société. Une telle interprétation n'a aucun fondement, car le « Capital » signale l'importance historique des inventions techniques, mais ne prétend pas faire dans l'« instrument technique », la « cause ultime de la vie économique »⁷⁷. Loria ne s'aperçoit pas que, pour Marx, qui ne tombe pas dans la « théorie des facteurs » (dont Labriola opère d'ailleurs la critique), les « rapports de production » représentent le « substrat de l'histoire ». De plus, l'économiste ne peut comprendre la différence entre les « formes économiques » et les « époques économiques ». Comme tous les interprètes issus du positivisme évolutionniste, il envisage les quatre « formes économiques » (asiatique, antique, féodale, bourgeoise), énoncées dans la Préface à la *contribution à la critique de l'économie politique*, comme autant d'« époques économiques »⁷⁸. Croce fait ainsi allusion, à la suite de Labriola, à la distinction entre le « mode de production » et la « formation sociale ». Malheureusement, on ne trouve pas dans son essai de 1896 une discussion de l'argumentation de Loria au sujet des rapports entre Hegel et Marx, et entre Darwin et Marx. Ceci s'explique par le fait qu'il n'étudie pas l'article nécrologique « Karl Marx », paru dans *la Nuova Antologia* en 1883.

b – Le « matérialisme historique » comme « canon d'interprétation historique »

A l'époque où il rédige son essai sur Loria, Croce commence seulement à réfléchir de manière critique sur le « matérialisme historique ». Cette « doctrine » fait l'objet, selon lui, de multiples présentations ou « formes » parmi les marxistes. Il dégage une interprétation courante, représentée par exemple, par le russe Georges Plekhanov et une autre, plus sérieuse, plus sophistiquée, celle d'Antonio Labriola.

La première approche, celle de Plekhanov dans *Essais sur l'histoire du matérialisme - D'Holbach - Helvétius - Marx* (1896), envisage le marxisme comme un « monisme » ; son principal défaut consiste

dans l'introduction au sein de la conception de Marx, du « matérialisme métaphysique ». Le « matérialisme historique » devient une philosophie (matérialiste) de l'histoire. Or, Marx ne vise pas la constitution d'une nouvelle philosophie de l'histoire dans son œuvre ; il ne cherche pas à établir la « loi de l'histoire »⁷⁹. Un tel projet est d'ailleurs inconcevable pour Croce « philosophe du temps » car on ne peut opérer une « réduction conceptuelle » du « cours de l'histoire », c'est-à-dire de l'*ensemble* des éléments réels qui apparaissent dans l'histoire, à moins d'aboutir à une réduction au seul concept de « développement ». Certes, les penseurs du passé réalisent cette opération, en se servant de Dieu ou de la Providence, par exemple Giambattista Vico. Dans l'interprétation des « marxistes » comme Plekhanov, la « philosophie de l'histoire » de Marx est présentée comme issue du « renversement » du système hégélien ; la « conception matérialiste de l'histoire » apparaît comme le « renversement » de la « conception idéaliste de l'histoire », où la « Matière » prend la place de l'« Idée ». Une telle analyse s'inspire d'un célèbre passage de Marx, tiré de la Postface à la 2^e édition allemande du Livre 1^{er} du *Capital*. Que nous dit ce passage ?

« Dans son fondement, ma méthode dialectique n'est pas seulement différente de celle de Hegel, elle est son contraire direct (...) Chez moi, à l'inverse, l'idéal n'est rien d'autre que le matériel transposé et traduit dans la tête de l'homme (...) dans le chapitre sur la théorie de la valeur, j'eus la coquetterie de reprendre ici et là sa manière spécifique de s'exprimer. La mystification que la dialectique subit entre les mains de Hegel n'empêche aucunement qu'il ait été le premier à en exposer les formes générales de mouvement de façon globale et consciente. Chez lui elle est sur la tête. D faut la retourner pour découvrir le noyau rationnel sous l'enveloppe mystique »⁸⁰.

Ces remarques laissent assez perplexes notre philosophe, qui estime que dans ce texte l'« idéal » n'a rien à voir avec le « procédé de la pensée » et l'« Idée » chez Hegel, si bien que l'utilisation de ce passage pour justifier la prise de position des tenants du « monisme » est tout à fait illégitime⁸¹. Certes, Marx déclare « flirter » (« kokettieren ») avec la terminologie hégélienne, mais son lien avec l'œuvre de Hegel ne peut être d'ordre « logique », mais seulement « psychologique », car il a subi profondément son influence durant sa jeunesse. Il n'y a rien de commun en effet, entre la dialectique hégélienne des concepts et la « néo-dialectique » marxiste, qui traite des « conditions antithétiques de la société ». A ce sujet, notre philosophe conteste la présentation de la dialectique par Friedrich Engels ; ce dernier fait de la dialectique « une grande loi naturelle » qui constitue le rythme de développement des choses, représenté « a posteriori » ; la « négation de la négation » est vraisemblablement une « scorie de vieille métaphysique »⁸². Mais Croce ne livre pas dans ces remarques critiques des réflexions au sujet de la « dialectique de la nature ».

Nous savons que pour lui, le « matérialisme historique » n'est pas une « nouvelle philosophie de l'histoire ». Par ailleurs, il ne peut être une nouvelle science de l'histoire, ou de la société et, de toute manière, il ne représente pas une théorie « rigoureuse ». De plus, il ne peut s'agir non plus d'une « nouvelle méthode » de recherche scientifique dans le domaine de l'histoire⁸³. Benedetto Croce manifeste un désaccord implicite avec les thèses défendues par Antonio Labriola. Mais sur le terrain de la scientificité, il n'a pas d'argumentation détaillée à développer. Après avoir refusé de considérer le « matérialisme historique » comme une « philosophie », comme une science ou une méthode, il va enfin élucider ce qu'il nomme le « noyau sain » de cette « doctrine », du point de vue « théorique », en écartant toute « hérédité hégélienne » et toute contamination avec l'évolutionnisme vulgaire. Dans son premier essai (1896), il déclare que le « matérialisme historique » représente simplement une « *somme de données nouvelles, d'expériences nouvelles* qui parviennent à la conscience de l'historien »⁸⁴. Il précise dans un travail ultérieur, qu'il s'agit d'un « *canon* d'interprétation historique »⁸⁵. Ce « canon » conseille aux historiens de s'intéresser au « substrat économique » des sociétés pour mieux étudier ces dernières. Ce « substrat » détermine en effet la division en classes sociales, l'Etat, le droit, les idéologies,... Notre philosophe renvoie à ce propos à Antonio Labriola qui envisage tous les facteurs

historiques « comme parties d'un processus unique » et qui refuse d'opérer une réduction au seul « facteur économique ». Mais, selon lui, le « matérialisme historique » n'a qu'une valeur « empirique », comme *conseil*, ou *recommandation pour la science (traditionnelle) de l'histoire*. Il estime que la formule de « matérialisme historique » proposée par Friedrich Engels prête à des confusions multiples, et partage le point de vue de Labriola qui remarque que l'auteur du « Capital » ne s'est pas préoccupé beaucoup de l'examen de ses propres concepts, facilitant ainsi des erreurs d'interprétation. Il propose alors, dans son premier essai, l'expression de « *conception réaliste de l'histoire* »⁸⁶, mais sans préciser sa position par rapport à celle de Labriola. D refuse l'approche de l'ancien professeur, qui dans son troisième « essai », prétend unir dans le « matérialisme historique » à la fois un « procédé d'interprétation » et une « conception générale de la vie et du monde » ; ces deux domaines n'ont d'ailleurs aucun « lien logique »⁸⁷. D'autre part, il juge vaines les tentatives visant à mettre en évidence un caractère « éthique » ou « moral » au sein du marxisme⁸⁸.

Enfin, on peut relever une autre idée essentielle.

On sait que chez Labriola théorie et pratique, « matérialisme historique » et socialisme sont inséparables. Or, pour Croce, le « matérialisme historique », dépouillé de tout résidu de « finalité et de desseins providentiels » ne peut servir à fonder une pratique sociale quelconque, comme, par exemple, celle du socialisme⁸⁹. En effet, dans son optique, entre l'abstrait, les concepts, et le concret, la réalité historique, « il n'y a pas de moyen de passage »⁹⁰. Il semble utiliser à ce sujet, de manière sous-jacente, la célèbre distinction, courante en philosophie « néo-kantienne » et aussi en économie politique (marginaliste, en particulier) entre « jugement de fait » et « jugement de valeur ».

Que faut-il penser de cette analyse ? Tout d'abord, en ce qui concerne la question des rapports entre Hegel et Marx, question conclue un peu trop hâtivement par Achille Loria, et non directement abordée par Antonio Labriola, Croce défend la thèse de la séparation radicale. Certes, son argumentation n'est pas développée et il n'envisage que les écrits de maturité de Marx. Il inaugure néanmoins une ligne interprétative qui va connaître des prolongements beaucoup plus tard en Italie, avec une problématique très différente : les travaux de Galvano Della Volpe et de Lucio Colletti, dans le second après-guerre mondiale⁹¹. Notre auteur inaugure d'autre part une autre ligne interprétative, en ce qui concerne les rapports entre Marx et Engels. Il défend là encore la thèse de la séparation, de manière seulement allusive. Cette interprétation va faire l'objet de multiples approfondissements, avec Gentile, Mondolfo et surtout Lucio Colletti. Croce propose l'interprétation du « matérialisme historique » comme « canon d'interprétation historique ». Adeptes de la logique formelle, il se trouve embarrassé par l'approche de son ancien professeur qui envisage le marxisme comme l'unité indissociable d'une philosophie d'une science en formation, et d'une méthode ; il ne voit en fait chez Labriola qu'une défense du seul aspect scientifique et non de l'aspect philosophique. L'approche en termes de « canon d'interprétation » représente une véritable « liquidation » du marxisme comme science de l'histoire, et de son caractère « critique ». La question de la spécificité de la méthode, envisagée par Labriola dans ses « essais sur la conception matérialiste de l'histoire », est purement et simplement ignorée. La portée critique de l'essai consacré par notre auteur aux conceptions historiques d'Achille Loria s'en trouve considérablement affaiblie. La lecture « anti-philosophique » du marxisme, du moins pour le Marx de la maturité, est intéressante cependant ; elle sera même unique en son genre, parmi les interprétations des philosophes jusqu'à Gramsci.

Il faut maintenant nous pencher sur les réflexions critiques sur l'« économie marxiste ».

II – Réflexions critiques sur l'« économie marxiste »

Benedetto Croce, dans son investigation sur le terrain de l'« économie marxiste », limite son étude à deux problèmes qui lui paraissent fondamentaux, le statut de la théorie de la valeur et de la plus-value d'une part, la validité de la loi de baisse tendancielle du taux de profit d'autre part.

a – Le statut de la théorie de la valeur et de la plus-value

Avant de traiter directement du problème de la valeur et de la plus-value, Croce aborde la question de l'objet du *Capital*, en fait jusqu'à présent fort peu étudiée par les philosophes et les économistes de l'époque. De prime abord, il pense que l'on peut isoler dans cette œuvre une « recherche », c'est-à-dire des « théories » et des développements de caractère historique, des polémiques, etc. Le mélange de ces deux catégories d'éléments donne au livre une allure désordonnée, déséquilibrée, en somme contraire aux « lois de l'esthétique ». Cependant, seul le premier aspect mérite l'attention. Du point de vue de la « forme », le *Capital* représente une « recherche abstraite », « hypothétique » et non historique, qui porte sur une « société idéale et schématique déduite de quelques hypothèses », la « société capitaliste ». Il ne s'agit pas d'une étude consacrée à une société concrète comme la Grande-Bretagne. Du point de vue de la « compréhension », du contenu, le *Capital* « n'englobe pas tout le territoire des faits économiques » et se restreint à la « formation économique » capitaliste. Ainsi, l'analyse écarte les sociétés antérieures ou à venir (par exemple, la société communiste), les « opérations économiques générales » communes à toutes les sociétés, et celles relevant de l'« économie individuelle », c'est-à-dire isolée ⁹². Cependant, l'étude de la « société capitaliste » n'est pas faite au moyen des lois générales et des concepts fondamentaux de l'« économie ». Par ces affirmations, Croce reproche en fait à Marx de ne pas s'être placé sur le terrain qui sera celui de l'école marginaliste, qu'il aurait classé volontiers dans l'« économie vulgaire ». Notre philosophe est en effet depuis 1895 un défenseur enthousiaste de l'« économie pure », la véritable « science générale des faits économiques » ⁹³. Il avance la thèse selon laquelle la recherche de Marx se trouve « hors du champ de la pure théorie économique ». Toutefois, l'étude de la question de la théorie de la valeur et de la plus-value va lui permettre de mieux chercher sa position. Il affirme :

« Marx prend, hors du champ de la pure théorie économique, une proposition : la célèbre égalité de la valeur et du travail » ⁹⁴.

Or, le statut de cette égalité qui veut que la valeur des marchandises soit égale à la quantité de travail socialement nécessaire, dans la « société capitaliste », n'est jamais clairement exposé ; il en découle de nombreuses querelles d'interprétation, depuis l'approbation totale, jusqu'au rejet pur et simple. Parmi les interventions, Croce relève la position de Werner Sombart en Allemagne, qui estime que la loi de la valeur représente, non pas un fait empirique, mais un « fait de pensée », ou un « fait logique », qui sert à comprendre la vie économique. Il affirme que F. Engels partagerait en gros cette approche dans son « Complément et supplément » au livre 3 du « Capital ». La position d'Antonio Labriola lui paraît plus juste que celle de W. Sombart. Nous avons vu que le marxiste italien affirme dans son troisième essai que la théorie marxiste de la valeur,

« (...) ne représente jamais un *factum empirique* (...) et n'exprime pas une simple *position logique* (...) mais (...) est la *prémisse typique* sans laquelle tout le reste n'est pas pensable » ⁹⁵.

A partir de là, Croce propose l'interprétation suivante :

« La valeur-travail de Marx n'est pas seulement une généralité logique, mais c'est aussi un *concept pensé et pris comme type*, c'est-à-dire quelque chose de plus et de différent d'un pur concept logique. Il a, non pas l'inertie de l'abstraction, mais la force de quelque chose de déterminé et de particulier, qui joue, par rapport à la société capitaliste, dans la recherche de Marx, le rôle de terme de comparaison, de mesure, de *type* » ⁹⁶.

Marx mesure l'écart existant entre la formation des prix des marchandises dans la « société capitaliste » et

la « valeur typique ». Pour clarifier l'analyse, il est nécessaire d'approfondir la question de la comparaison. Il faut partir d'une société concrète et se livrer à des « abstractions » successives :

« Considérons dans une société, seulement ce qui est véritablement vie économique, c'est-à-dire, dans la société globale, uniquement la *société économique*. Retirons ensuite de cette dernière, par abstraction, tous les biens non augmentables par le travail. Retirons, par une autre abstraction, toutes les différences de classes, qui peuvent être considérées comme des accidents par rapport au concept général de société économique. Faisons abstraction de tout mode de répartition de richesse produite, qui (...) peut être déterminé seulement par des motifs d'intérêt ou même de justice, toujours par la considération de tout l'ensemble social, et non pas par la considération exclusive de la société économique. Que reste-t-il, après avoir opéré ces abstractions successives ? Rien d'autre que la *société économique en tant que société laborieuse* ⁹⁷. Et pour cette société sans différences de classes, c'est-à-dire pour une société économique en tant que telle, et dont les seuls biens consistent en produits du travail, que peut être la valeur ? Evidemment, la somme des efforts, c'est-à-dire la quantité de travail que lui coûte la production des différentes catégories de biens (...) » ⁹⁸.

La loi de la valeur serait donc spécifique de la « société laborieuse », et ne se réaliserait que « fragmentairement » dans les « sociétés économiques » historiquement données. Marx, en instituant le principe de la valeur-travail, comme « type », ne fait qu'opérer une « comparaison implicite » ou « *elliptique* » ⁹⁹, entre la société (économique) capitaliste et une partie d'elle-même, considérée de manière indépendante, la « société laborieuse ». Notre philosophe ne donne pas d'autres précisions sur cette société sans classes. Plus tard, dans un exemple chiffré, il envisage une société égalitaire où il existerait un « capital commun » et une répartition des biens selon le travail fourni ¹⁰⁰.

Contrairement aux affirmations de Marx, la loi de la valeur ne peut être considérée comme une véritable « loi scientifique » car seule l'« économie pure » est en mesure de fournir une « théorie générale de la valeur ». Il s'agirait plutôt d'un « fait » ou d'une « force », contrebalancé par d'autres « faits », d'autres « forces ». Ce « fait » qui se trouvait peu contrecarré dans les sociétés pré-capitalistes, l'est fortement dans la « société capitaliste ». De plus, la « valeur » ne constitue en aucun cas un « *idéal moral* » ; l'égalité valeur-travail ne peut représenter un idéal de justice, car elle ne dit rien sur la division en classes sociales, ni sur la répartition du produit du travail ¹⁰¹. La théorie de la valeur dans cette interprétation qui correspondrait à la pensée « réelle » de Marx, à déchiffrer dans son texte, est une partie « saine » importante du *Capital*. On se trouve maintenant en mesure de préciser l'objet du livre, et d'aborder la question de la plus-value. Au moyen de la « comparaison elliptique », Marx étudie le « problème social du travail », dans le cadre spécifique de la « société capitaliste », et par conséquent l'« origine sociale du profit » ou de la « plus value ». La « plus value » représente un « *concept de différence* » entre la société économique capitaliste et la « société laborieuse », c'est-à-dire entre deux « hypothèses » ¹⁰². La « plus-value » est une déduction opérée par les capitalistes sur le produit du travail de la « société laborieuse ». Croce évoque à ce propos la « nature usurpatrice du profit » chez Marx, mais il ne faut pas perdre de vue qu'il repousse implicitement les conceptions morale (Achille Loria) ¹⁰³ et juridique (Vilfredo Pareto, Antonio Graziadei), de l'exploitation. Il se livre dans son essai « *Recenti interpretazioni della teoria marxistica del valore e polemiche intorno ad esse* » à une digression critique sur le livre de Graziadei, *La produzione capitalistica* (1899). Dans l'optique de cet économiste, le profit « ne naît pas du surtravail ou de la plus-value, mais du surproduit » ; or le surproduit est obligatoirement une « valeur ». Toute séparation du profit et de la valeur (d'échange) est inacceptable. Quant à l'« hypothèse-limite », la société de machine dans laquelle « le profit existe, non pas en conséquence d'un surtravail, mais par suite d'un non-travail », il ne s'agit que de la « simple hypothèse du Pays de Cocagne » ¹⁰⁴. Après l'objet du *Capital* nous pouvons maintenant dégager celui de l'« économie marxiste » en général. L'« économie marxiste » étudierait la « société laborieuse » et la comparaison de celle-ci avec les différentes sociétés économiques qui se succèdent dans l'histoire. Marx n'examine que la société capitaliste, mais laisse toutefois quelques allusions sur la société féodale. En d'autres termes, il

accomplit une œuvre de « *sociologie économique* », ou d'« économie sociologique comparative », qui traite des « conditions de travail dans les sociétés » ¹⁰⁵. Ainsi l'analyse du *Capital* fournit-elle une explication « sociologique » du profit du capital, fondée sur la « plus-value » qui complète utilement l'explication économique du profit donnée par l'« économie pure ». L'expression « économie marxiste » est donc inadéquate, car ce domaine de recherche n'appartient pas à la « science économique générale », seule *scientifique*, mais à l'« économie sociologique » ou « sociologie économique ». Si l'on accepte cette thèse, il ne faut donc plus opposer l'« économie pure » à l'« économie marxiste » puisqu'en réalité elles n'appréhendent pas la société avec le même type d'analyse : la première développe une analyse proprement économique, (économie générale) et la seconde une analyse sociologique. Notre philosophe souligne la nécessité d'une complémentarité entre les deux, mais ne traite pas des problèmes soulevés par cette conciliation.

Que faut-il penser de cette analyse de la théorie de la valeur et de la plus-value ? Il faut relever tout d'abord que l'affirmation d'une filiation entre la valeur comme « prémisses typiques » chez Labriola et la « valeur typique » comme « terme de comparaison », comme une sorte d'étalon, n'est pas fondée. D'ailleurs Croce lui-même reconnaîtra s'être trompé sur ce point précis ¹⁰⁶. On peut se demander comment il peut justifier son point de vue par rapport au *Capital*. La section I du Livre 1er, en particulier le chapitre 1er sur la « marchandise » serait le lieu d'apparition de la « société laborieuse » (« società lavoratrice ») et les autres sections qui suivent traiteraient de la « société (économique) capitaliste ». Il s'agit d'une interprétation de la fameuse question de la « production marchande simple », à laquelle se réfère, non seulement au livre 1er, mais aussi au Livre 3 du « *Capital* ». Pour Marx, en réalité, il n'existe pas de « société marchande simple », ou de « mode de production marchand simple ». Il recourt à cette notion « paradoxale » afin de montrer que les rapports de production capitalistes apparaissent sous la forme de rapports d'échange entre producteurs indépendants de marchandises. Il ne peut admettre que la loi de la valeur soit abstraite de la production capitaliste, car justement elle s'affirme en tant que loi, uniquement dans ce mode de production. A ce sujet, on peut se référer aussi à sa critique d'Adam Smith et de Robert Torrens ¹⁰⁷. En effet, la « société laborieuse » de Croce ressemble fort à l'« early and rude State of society » d'Adam Smith, avant toute « accumulation des capitaux » et appropriation du sol ¹⁰⁸, c'est-à-dire avant toute opération de « déduction » ; le profit capitaliste représente alors une « déduction » sur le produit de cette « société laborieuse ». Mais en affirmant plus tard que dans cette société le capital est « commun », Croce introduit une ambiguïté supplémentaire, car par ailleurs il prend soin de distinguer la « société communiste » de la première phase, et les sociétés d'échange ¹⁰⁹. La « société laborieuse » possède des caractéristiques très proches de celles de l'« idéal-type » de Max Weber, même si Croce n'utilise pas exactement la même méthode d'analyse que celle du penseur autrichien. Dans l'optique de Weber, l'« idéal-type » (« *Idéal typus* »), principe de connaissance pour les sciences empiriques, représente une construction, un « tableau de pensée » ou « idéal », homogène, c'est-à-dire un « concept-limite », et en même temps une « utopie ». Le travail consiste à partir de là à étudier les différences entre la réalité empirique et le « tableau idéal » ¹¹⁰. On trouve un argument supplémentaire à l'appui de ce rapprochement dans la remarque allusive de Croce selon laquelle, entre les concepts et la réalité, entre l'abstrait et le concret, « il n'y a pas de moyen de passage ».

La question de la « plus-value » n'est pas discutée dans l'optique de l'accumulation du capital. La digression critique sur Graziadei reste à un niveau très superficiel ; en effet l'économiste admet que le profit « naît » du surtravail comme l'« effet » naît de la « cause », mais il consiste dans le « surproduit » et non dans le « surtravail ». De plus le « profit » ou « surproduit » a deux « causes », le « surtravail » mais aussi le « capital technique », ce que Croce semble ignorer. Le problème des rapports entre la valeur

et le prix n'est pas clairement posé dans les essais de notre philosophe, et la « transformation » n'est pas effleurée. L'approche des rapports entre l'« économie pure » et l'« économie marxiste » est cependant originale ; notre philosophe envisage une complémentarité d'un autre type de celle proposée par Antonio Graziadei. Cependant, on peut remarquer qu'il devrait exclure de l'économie politique toute la pensée qui précède l'« économie pure », donc non seulement Marx, mais aussi l'économie politique classique ¹¹¹ .

b – La critique de la loi de baisse tendancielle du taux de profit

Dans son étude de 1897 (« Per la interpretazione »), Benedetto Croce annonce son intention d'examiner de manière critique une autre « loi » de la « société capitaliste », la loi de baisse tendancielle du taux de profit, jugée si importante par Marx. Ce travail fait l'objet d'un nouvel essai, publié en 1899, « Una obiezione alla legge marxistica della caduta del saggio di profitto ».

Avant de présenter cette critique, il semble nécessaire de rappeler brièvement l'analyse marxienne, car cette question va faire l'objet d'interventions ultérieures en Italie, de la part d'Antonio Gramsci tout d'abord, et d'Antonio Negri ensuite.

Marx, dans le Livre 1er du « Capital », au chapitre 23 (« loi générale de l'accumulation capitaliste ») montre que les progrès de l'accumulation, la concentration et la centralisation du capital ont pour résultat la hausse de la « composition organique du capital » ($\frac{C}{V}$). Ce phénomène entraîne le développement de la « surpopulation relative » (ou « armée industrielle de réserve », par opposition à l'« armée active ») sous différentes formes. Au livre 3, la troisième section examine la loi de baisse du taux de profit général, du point de vue du capital social, dans les chapitres 13 (« Nature de la loi »), 14 (« Causes qui contrecarrent la loi ») et 15 (« Développement des contradictions internes de la loi »), Marx déclare dans les « Grundrisse », à ce propos :

« C'est là, à tous points de vue, la loi la plus importante de l'économie politique moderne et la plus essentielle à la compréhension des rapports les plus complexes. Du point de vue historique, c'est la loi la plus importante » ¹¹² .

Il lui attache une telle importance, car elle exprime à ses yeux la synthèse des contradictions du mode de production capitaliste. Que dit cette loi ?

« A mesure que diminue progressivement le capital variable relativement au capital constant, s'élève de plus en plus la composition organique de l'ensemble du capital, et la conséquence immédiate de cette tendance c'est que le taux de plus-value se traduit par un taux de profit général en baisse continue, le degré d'exploitation du travail restant sans changement ou même augmentant » ¹¹³ .

Elle exprime la croissance de la productivité sociale du travail dans le capitalisme et se trouve associée avec l'*accélération* de l'accumulation du capital. La baisse du taux de profit s'accompagne d'une *hausse absolue* de la masse de profit. Il s'agit donc d'une loi « à double face ». En se plaçant dans la longue période, Marx se demande « comment expliquer que cette baisse n'ait pas été plus importante ou plus rapide ? »

Et il ajoute :

« Il a fallu que jouent des influences contraires, qui contrecarrent et suppriment l'effet de la loi générale et lui confèrent simplement le caractère d'une tendance » ¹¹⁴ .

On sait qu'une loi économique, pour l'auteur du *Capital*, constitue une « connexion interne et nécessaire », c'est-à-dire un rapport nécessaire entre des phénomènes économiques mais aussi une « tendance », dominante approximativement, de manière complexe. Dans le cas de la loi immanente de mouvement qui nous occupe, il parle de sa transformation en « tendance », sous l'action des « contre-tendances » ¹¹⁵ . Il faut donc admettre ici l'existence d'une tendencialité beaucoup plus importante que pour les autres lois économiques envisagées. Le « Capital » énumère six « contre-tendances » ou « causes antagonistes » ¹¹⁶ . Nous les passerons brièvement en revue.

1. « Hausse du degré d'exploitation du travail »

La hausse de la durée et de l'intensité du travail provoque l'arrêt de la baisse et même de la hausse du taux de plus-value ¹¹⁷. Marx évoque aussi le cas de l'introduction du travail des femmes et des enfants ; il renvoie ces exemples au Livre 1er du « Capital » qui traite des formes d'extraction de la plus value absolue, mais il fait en outre allusion à la plus-value relative, donc à la hausse de productivité du travail. Cette première « contre-tendance » a un statut privilégié dans l'analyse car elle joue un rôle décisif dans la transformation de la « loi » en simple « tendance ». Les « mêmes causes » tendent à la fois à faire baisser le taux de profit, par hausse de la composition organique du capital, et à enrayer cette hausse (par l'augmentation du taux de plus value) ¹¹⁸. Cependant, Marx estime que la hausse du taux de plus-value rencontre des limites physiques à la différence de celle de la composition organique du capital.

2. « Réduction du salaire au dessous de sa valeur »

Il s'agit là d'un fait empirique lié à la concurrence qui rejoint la contre-tendance no 1 (travail des femmes et des enfants).

3. « Baisse de prix des éléments du capital constant » ¹¹⁹

Le capital constant augmente moins vite en valeur qu'en volume matériel, en raison de la hausse de la productivité du travail. D'arrive que, tandis que le volume matériel augmente, la valeur du capital constant (fixe ou circulant) reste inchangée ou baisse : on a ici affaire à la « dévalorisation du capital » ¹²⁰. En outre, se manifeste le phénomène de l'« usure morale », la « dépréciation » du capital existant, par obsolescence. Le chapitre 5 du Livre 3 du *Capital* est consacré à l'« économie dans l'emploi du capital constant », qui examine l'utilisation de meilleures matières premières, la réduction des déchets, toutes formes qui réduisent les coûts en capital.

4. « La surpopulation relative »

La hausse de productivité du travail entraîne la formation d'une « surpopulation relative », question développée au Livre 1er. Il en découle la possibilité de fixation des salaires en dessous de la moyenne : on rejoint ici la « contre-tendance » no 2. Mais Marx envisage aussi l'introduction de nouvelles branches de production à faible composition organique du capital, utilisant une main-d'œuvre à bon marché avec l'exemple des industries de luxe ¹²¹.

5. « Le commerce extérieur »

Le commerce extérieur permet d'abaisser le prix du capital constant et du capital variable, par conséquent de réduire la composition organique du capital et de relever le taux de plus-value. L'exportation de capital a pour effet notamment d'augmenter la masse de profit participant au taux général ¹²².

6. « Augmentation du capital par actions »

Le capital par actions valorisé à un taux inférieur, n'entre pas dans le système de péréquation du taux de profit général. Marx donne ici l'exemple des chemins de fer ¹²³.

En résumé, pour Marx :

« ... en général les mêmes causes qui provoquent la baisse du taux de profit général suscitent des effets contraires qui freinent, ralentissent et paralysent partiellement cette baisse. Ils ne suppriment pas la loi, mais en affaiblissent l'effet (...) C'est ainsi que la loi n'agit que sous forme de tendance dont l'effet n'apparaît d'une façon frappante que dans des circonstances déterminées et *sur de longues périodes de temps* » ¹²⁴.

La « tendance » est donc envisagée comme un phénomène séculaire, indépendamment des aléas de la conjoncture, en négligeant les « fluctuations temporaires » ¹²⁵. Il faut cependant se garder de toute interprétation de type « catastrophique », qui serait contraire à l'esprit de Marx. Les « contre-tendances »

ne peuvent qu'être historiquement datées. Leurs formes de manifestations évoluent dans le temps. De plus, on ne peut écarter la possibilité de l'apparition de nouvelles « contre-tendances » fondamentales. On peut, en outre, considérer que le phénomène de la concentration et de la centralisation du capital, souvent évoqué dans le « Capital », représente une « contre-tendance » à part entière. Enfin il ne faut pas confondre la baisse tendancielle du taux de profit, qui va de pair avec la hausse de la masse absolue de profit, avec la baisse du taux de profit qui se produit lors des crises, et qui s'accompagne d'une baisse de la masse de profit. Le chapitre XV du Livre 3 n'explique pas clairement le lien entre la loi et les crises. Pour Marx, la loi de baisse tendancielle du taux de profit n'est pas une cause effective des crises, mais constitue plutôt un facteur aggravant ¹²⁶. Il indique :

« (...) si le taux de mise en valeur du capital total, le taux de profit, est bien l'aiguillon de la production capitaliste (...) sa baisse ralentira la constitution de nouveaux capitaux autonomes et elle semble dès lors menacer le développement du procès de production capitaliste, elle favorise la surproduction, la spéculation, les crises, la constitution de capital excédentaire à côté d'une population en excédant » ¹²⁷.

Mais les crises constituent aussi des « contre-tendances » périodiques à cette baisse, car elles permettent la réduction du capital constant et la hausse du taux de plus-value.

Benedetto Croce entend examiner la question de la baisse tendancielle du taux de profit en supposant admis les principes fondamentaux de la « doctrine de Marx » (valeur-travail, distinction entre le capital constant et le capital variable, la formation du taux moyen de profit,...). Il veut développer sa critique sur le seul terrain logique, c'est-à-dire en dehors de toute considération « historique », fondée sur l'« observation des faits », domaine exclusif de la « statistique ». Sa présentation de la loi de Marx est la suivante :

« La loi a été établie par Marx par la considération des effets économiques des progrès techniques. Marx affirme que le progrès technique accroît la grandeur et modifie la composition du capital total, en faisant croître la part du capital constant par rapport à celle du capital variable, de sorte que le taux de profit diminue (...). Un progrès technique apparaît : on fabrique de nouvelles machines qui n'existaient pas auparavant. Le capital total utilisé dans la production était jusqu'à présent par exemple, de 1000 réparti en 500 c et 500 v, et employant 100 travailleurs. La plus-value est de 500 et son taux s'élève à 100 % ; le taux de profit est de $500/1000 = 50\%$. Par l'effet du progrès technique et de la construction de nouvelles machines, les 100 travailleurs, qui sont entretenus par le capital variable de 500, restent toujours employés dans la production, mais pour que cela soit possible, ils devront mettre en mouvement un capital constant plus grand, que nous supposons de 200 supérieur à l'ancien. On aura donc par l'effet du progrès technique un capital total de $1200 = 700 c + 500 v$; le taux de plus-value restant inchangé (100 %), le taux de profit sera de $500/1200$, soit environ 41 % ; il tombera donc de 50 % à 41 % (...) Mais cette loi est plus ou moins contrariée par d'autres faits, agissant en sens contraire plus ou moins transitoirement. Donc, baisse seulement *tendancielle* » ¹²⁸.

Il ne se préoccupe pas des « contre-tendances », et d'une façon générale de toute la dynamique envisagée par Marx. Sur ce point, il précise ailleurs que si la loi était fondée, elle impliquerait la « fin automatique et imminente de la société capitaliste » ¹²⁹. Mais, dans son essai, il ne s'intéresse qu'à une seule question, le progrès technique. Marx, selon lui, confond « deux groupes de faits », ou « deux stades » de la « société capitaliste » :

« Le premier stade est donné par le fait pur et simple d'un progrès technique. Or le progrès technique, parmi ses effets logiques, ou autrement dit, nécessaires, n'a pas celui d'augmenter la grandeur du capital total employé, ni celui de laisser inchangée cette grandeur. Il a pour effet nécessaire et immédiat justement le contraire : celui de *réduire le capital employé* » ¹³⁰.

En faisant l'hypothèse toutes choses égales par ailleurs, le progrès technique consiste dans une « épargne de dépense sociale : même production avec une dépense moindre. Et puisque tout coût dans l'hypothèse marxienne se résout en travail social, on obtiendra la même production avec un travail social moindre ».

Croce reprend l'exemple chiffré adopté pour illustrer la loi dans l'analyse de Marx. Il suppose que le progrès technique fait baisser de 1/10 le travail total dans la société. Par conséquent, le capital total passe de 1000 à 900 et va se diviser en 450 c + 450 v. Notre philosophe précise que cela ne signifie pas une réduction du stock physique de machines, matières premières... Au contraire, mais il s'agit là d'un problème de « statistique » et non d'« économie ». Une baisse identique de c et de v se justifie car « en

dernière analyse, tout est le produit du travail ». Cette affirmation permet de justifier une hypothèse forte : le progrès technique affecte de manière identique les industries de moyens de production et celles de biens de consommation ¹³¹. De plus, 1/10 des travailleurs ne sont plus nécessaires pour produire la même quantité (et donc d'« utilité ») de biens, et donc 10 chômeurs apparaissent. En conservant le taux de plus-value antérieur (100 %) la plus-value ou « profit » tombe de 500 à 450, tandis que le taux de profit :

450

$450 + 450$ reste inchangé : 50 %. A ce stade de raisonnement, on peut alors affirmer que « le progrès technique, toutes les autres conditions restant inchangées, fait diminuer la masse (non le taux) des plus-values ou des profits » ¹³². Dans ces conditions, on peut très bien imaginer que les progrès techniques successifs finiront par réduire l'emploi à zéro.

Mais il nous faut passer maintenant à l'examen du second « stade » de la « société capitaliste », qui se caractérise par l'augmentation de la production sur la base du progrès technique. Dans le cadre des hypothèses de Marx, à la suite du progrès technique qui fait augmenter la composition organique du capital, les travailleurs en excès ne sont pas licenciés, mais se trouvent réemployés immédiatement avec un capital constant supplémentaire de 200. Croce va avancer ici son « objection » décisive. En effet, dans son « contre-exemple » qui illustre sa conception du progrès technique, on peut réembaucher les 10 travailleurs sans accroissement de valeur du capital, en leur versant les mêmes moyens de subsistance qu'auparavant à condition que la consommation des 90 travailleurs en activité (et des capitalistes) ne soit pas modifiée, et en les faisant travailler « sur les anciennes matières premières ou sur les nouveaux produits » ¹³³. Il va en résulter une augmentation de la production et la formation d'une même masse de profit total qu'avant l'innovation technique : 500 dans l'exemple. Le taux de plus-value passe alors de 100

500

$$\frac{500}{450 + 450} = 55 \%$$

à 111 % environ et le taux de profit s'élève maintenant à $450 + 450$ environ.

Notre philosophe estime avoir entièrement réfuté l'analyse de Marx ; au Heu d'une baisse, il se produit une *hausse du taux de profit* ¹³⁴. Le tableau de la page suivante résume l'argumentation chiffrée développée.

Que faut-il penser de l'argumentation critique de Croce ? D'après lui, Marx ne comprend pas que le progrès technique dans le capitalisme se traduit, non pas par une hausse de la composition organique du capital, mais par une réduction de capital total pour une même production. D faut rappeler ici les principales formes de progrès technique réellement envisagées par Marx, ainsi que les effets, les conséquences de leur introduction. Le Livre 3 du « Capital » donne de nombreux exemples de progrès techniques économisant le capital constant : les innovations accélérant le processus de production, donc aboutissant à réduire la période du cycle de production, les nouvelles utilisations des déchets et l'introduction de machines plus performantes, de moindre valeur. D envisage d'autre part les progrès techniques se traduisant par l'élévation de la composition organique du capital, en insistant sur le fait que la « composition-valeur » s'élève, mais de manière non proportionnelle à la masse. En ce qui concerne les effets de l'introduction du progrès technique du point de vue du capitaliste individuel, Marx estime que l'utilisation des nouvelles machines entraîne un accroissement de la productivité du travail, qui, dans la définition la plus générale, se traduit par le fait qu'une quantité moindre de travail (passé et vivant) fournit plus de valeur d'usage, de quantité produite ¹³⁵. On peut mentionner une autre conséquence, la hausse du taux de plus-value par le mécanisme de la « plus-value relative ». Enfin, au niveau du capital social, la hausse de composition organique du capital exprime la croissance de la productivité du travail.

Benedetto Croce identifie purement et simplement *un cas particulier de progrès technique* envisagé par Marx (l'introduction de machines plus performantes, de moindre valeur) avec les *effets* du progrès technique au niveau du capitaliste individuel (quantité de travail moindre pour la même production). De plus, il commet une confusion supplémentaire sur ce dernier aspect. En effet, Marx se réfère à la « dépense de *travail* », au « coût de production réel » (C + V + PL), qu'il distingue soigneusement de la « dépense du *capital* » ou du coût de production « au point de vue capitaliste » (C + V) ¹³⁶. Néanmoins, l'analyse de Benedetto Croce est intéressante car elle anticipe la critique proposée en 1961 par l'économiste japonais Nobuo Okishio. Ce dernier estime en effet que les capitalistes, en introduisant le progrès technique, ne cherchent pas à augmenter la productivité du travail, mais à diminuer le coût de production. Il démontre que pour un taux de salaire réel constant, l'innovation technique qui a lieu dans les industries dites « de base » au sens ricardien, et uniquement dans celles-ci, a pour effet de relever le taux général de profit ¹³⁷. Croce pose une hypothèse commode pour son argumentation, la réduction du capital variable dans la même proportion que le capital constant car « tout est le produit du travail ». B semble qu'ici il s'inspire d'un « cas isolé » signalé par Marx au chapitre XIII du Livre 3 du *Capital* : « par exemple, lorsque la productivité du travail entraîne une baisse uniforme de tous les éléments du capital constant et variable » ¹³⁸. A la suite de cette critique un véritable débat ne va pas naître en Italie, à la fin du XIXe siècle. Pour avoir une réponse sur le cœur de l'argumentation, il faudra attendre l'intervention d'Antonio Gramsci, dans ses *Cahiers de Prison*.

		Capital constant	Capital variable	Total du capital engagé	Plus-value	Nombre de travailleurs	Taux de Plus-value	Composition organique du capital	Taux de profit	
MARX (selon CROCE)	AVANT PROGRES TECHNIQUE	500	500	1 000	500	100	100 %	1	$\frac{500}{500 + 500}$ = 50 %	
	APRES PROGRES TECHNIQUE (Confusion de «deux stades»)	$\frac{500 + 200}{700}$	500	1 200	500	100	100 %	1,4	$\frac{500}{700 + 500}$ = 41,66 %	HAUSSE DE LA QUANTITÉ PRODUITE
CROCE	AVANT PROGRES TECHNIQUE	500	500	1 000	500	100	100 %	1	50 %	
	«PREMIER STADE» PROGRES TECHNIQUE	450	450	900	450	90	100 %	1	$\frac{450}{450 + 450}$ = 50 %	MEME QUANTITÉ PRODUITE
	«SECOND STADE» Hausse de la production sur la base du progrès technique	450	450	900	$\frac{450 + 50}{500}$	$\frac{90 + 10}{100}$	111,11 %	1	$\frac{500}{450 + 450}$ = 55,55 %	HAUSSE DE LA QUANTITÉ PRODUITE

Après cette étude des réflexions critiques sur le marxisme du futur principal représentant du « néo-idéalisme » dans la culture italienne, il nous reste à examiner deux « lectures » de philosophes, celle de Giovanni Gentile et celle de Rodolfo Mondolfo.

SECTION III : LES LECTURES DE GIOVANNI GENTILE ET DE RODOLFO MONDOLFO

Les deux nouvelles approches se donnent pour centre d'intérêt « Marx philosophe ». La première, celle de Giovanni Gentile, date de la fin du XIXe siècle, c'est-à-dire de l'époque où Benedetto Croce rédige ses principaux essais. Elle a pour objectif la critique de Marx d'un point de vue qui se veut strictement « hégélien ». La seconde, celle de Rodolfo Mondolfo, apparaît plus tard, à la veille de la première guerre mondiale. Elle cherche à mettre en évidence, d'un point de vue marxiste, les différences existantes entre la pensée de Marx et celle d'Engels.

I – Giovanni Gentile : Marx comme philosophe hégélien inconséquent

Giovanni Gentile (1875-1944) est né à Castelvetro, près de Trapani en Sicile, dans une famille de la petite bourgeoisie ¹³⁹. Après ses études secondaires, il réussit en 1893 le concours d'entrée à l'École normale supérieure de Pise. Deux enseignants de cette école vont exercer sur lui une profonde influence : Alessandro D'Ancona pour la littérature, et Donato Jaja pour la philosophie. Jaja, ancien giobertien, puis disciple de l'« hégélien napolitain » Bertrando Spaventa, oncle de Croce et maître d'Antonio Labriola, sera le véritable père spirituel de notre philosophe. Gentile termine en 1897 une thèse de doctorat sur les deux philosophes spiritualistes italiens au début du XIXe siècle, Rosmini et Gioberti, fortement imprégnée par l'hégélianisme. A la même époque, il est très intéressé par les discussions italiennes sur le marxisme, en particulier par les interventions récentes de Labriola et de Croce, aussi rédige-t-il un premier essai critique en 1897, « Una critica del materialismo storico ». En 1899, un second essai voit le jour, « La filosofia della prassi », publié conjointement avec la première étude dans le volume *La filosofia di Marx – Studi critici*. De 1897 à 1898, Gentile termine sa période estudiantine à l'Institut d'études supérieures de Florence, où il suit l'enseignement du penseur positiviste Pasquale Villari et du « néo-hégélien » et « néo-kantien » Felice Tocco, qui sera l'un des maîtres de Rodolfo Mondolfo. Il débute ensuite dans l'enseignement de la philosophie dans des lycées, et donne des cours à l'université de Naples à partir de 1903. En 1906, il devient professeur extraordinaire à l'université de Palerme. Il enseignera ensuite aux universités de Pise, à partir de 1914, et de Rome, à partir de 1935. Durant les premières années du XXe siècle, il collabore à la revue de Benedetto Croce, *La Critica*. Les deux penseurs deviennent rapidement les principaux représentants du courant philosophique « néo-idéaliste », ou « néo-hégélien ». Mais cette entente ne durera pas au delà de la première guerre mondiale, en raison de divergences à la fois philosophiques et politiques. En 1920, Gentile fonde sa propre revue, le *Giornale critico della filosofia italiana*. Son système philosophique se trouve exposé dans deux ouvrages principaux, *La riforma della dialettica hegeliana* (1913) et la *Teoria generale dello spirito come atto puro* (1916). Selon lui, le développement cohérent de l'idéalisme se trouve dans l'« actualisme » (« attualismo »). L'idéalisme d'inspiration hégélienne affirme que l'esprit, la pensée, constitue l'unique vraie réalité. Or, l'esprit devient pensée uniquement dans l'acte effectif de la pensée. Ainsi, une philosophie ancienne, ou bien l'histoire réelle d'une époque donnée, possèdent une réalité uniquement lorsqu'elles sont effectivement pensées par un philosophe, ou un historien d'aujourd'hui. Une telle perspective instaure le principe de la fusion de la pensée et de l'acte, ou de la volonté, c'est-à-dire de la théorie et de la pratique. En 1922, Gentile devient un ardent défenseur du nouveau régime fasciste qui va le nommer ministre de l'Instruction publique (1922-1924), puis sénateur en 1924. En 1925, il préside l'« Institut national fasciste de culture » et appartiendra au « Grand Conseil du Fascisme ». Durant les années vingt et trente, il assure la direction scientifique de la célèbre entreprise de l'*Enciclopedia italiana* de Giovanni Treccani. En 1937, il publie *I fondamenti della filosofia del diritto*, dans lequel il rediscute des « thèses sur Ludwig Feuerbach » de Marx. Vers la fin de la seconde guerre mondiale, en 1943-44, il se rallie à l'éphémère « République sociale italienne » installée à Salò avec l'aide de l'Allemagne Nazie. Il sera fusillé en 1944 par les partisans.

L'ouvrage publié par le jeune Gentile en 1899, « La filosofia di Marx – Studi critici », vise à mettre en évidence les contradictions sous-jacentes à la philosophie de Marx, à partir d'un point de vue strictement hégélien. L'auteur en tire une condamnation irrémédiable. Le second essai, « La filosofia della prassi » est le plus élaboré et le plus significatif de cette démarche critique.

Ce travail qui critique le « système métaphysique » de Marx, témoigne d'une connaissance assez vaste de

la littérature sur le sujet, les principaux écrits de Marx et d'Engels disponibles et les essais de Labriola et de Croce. Notre philosophe rejette les interprétations d'inspiration positiviste, comme celle d'Achille Loria, à propos duquel il partage la critique de Benedetto Croce. Il adopte un point de vue très différent de notre précédent auteur sur la question de la philosophie chez Marx. En effet, il réfléchit sur la « philosophie de la praxis » que Labriola définit comme la « moëlle » du « matérialisme historique », dans « *Discorrendo di socialismo e di filosofia* ». Il est clair pour lui que tous les écrits de Marx possèdent un caractère « philosophique », mais il va privilégier un texte, les « Thèses sur Ludwig Feuerbach » (1845), version Engels (1888), examinées sans doute un peu trop rapidement par Labriola. Selon Gentile, vers 1845-1846, Marx construit un « système métaphysique », une « conception du monde ». La « praxis » (« *prassi* » en italien), représente la « clé de voûte » des « Thèses sur Ludwig Feuerbach ». Cependant ce concept n'est pas inévitablement nouveau car il se trouve à l'œuvre déjà dans la philosophie idéaliste, comme Marx le reconnaît implicitement. Il joue un rôle dans les systèmes de Socrate et de Platon, et plus tard dans ceux de Giambattista Vico et de Hegel ¹⁴⁰. Dans cette optique, tout savoir, œuvre de l'esprit humain est Praxis. Marx entend transposer ce principe de l'idéalisme au matérialisme. Dans la première « thèse », il reproche au matérialisme, y compris celui de Ludwig Feuerbach, de concevoir l'objet comme un donné et non comme « activité humaine sensible », comme « praxis ». Dans la troisième « thèse », il indique que les hommes transforment les « circonstances » et en même temps en sont les produits, en ajoutant :

« La coïncidence du changement des circonstances et de l'activité humaine ne peut être considérée et comprise rationnellement qu'en tant que *praxis qui subvertit (als umwälzende Praxis)* » ¹⁴¹ .

Gentile attache une importance capitale à cette phrase, mais il en donne une traduction erronée. En effet, l'expression « *als umwälzende Praxis* » est rendue par les formules « comme praxis renversée » et « comme praxis qui se renverse » ¹⁴². Notre philosophe affirme :

« La praxis, qui avait comme point de départ le sujet et point d'arrivée l'objet se renverse, partant de l'objet (point de départ) vers le sujet (point d'arrivée) » ¹⁴³ .

Le développement de la praxis suit la séquence dialectique hégélienne « thèse-antithèse-synthèse », équivalente à la suite « être » - « non-être », « devenir ». La « thèse » est le « sujet » de la praxis, l'« anti-thèse », les « circonstances » ou le résultat de la praxis, et enfin la « synthèse », l'action en retour des « circonstances » sur le sujet. Le dernier moment, ou « renversement de la praxis » correspond à la « négation de la négation ». La « dialectique historique » de Marx correspond donc en tout point à la dialectique métaphysique de l'Idée hégélienne, conçue « a priori ».

L'opération de « renversement » de la dialectique hégélienne si souvent rappelée dans la littérature marxiste, consiste en réalité, dans la substitution du principe de l'« Idée » à celui de la « matière », c'est-à-dire le « fait économique », mais sans que soient modifiés les fondements du principe dialectique de la praxis. Or la « matière » est produite par la pensée et se trouve comprise dans l'« Idée » ¹⁴⁴. Dans l'« *Anti-Dühring* », F. Engels ne comprend pas véritablement la dialectique hégéliano-marxiste et induit en erreur les disciples tels que Labriola. Il ne se rend pas compte que chez Hegel l'« Idée » est l'essence du réel et ne peut lui être opposée (« ce qui est rationnel est réel et ce qui est réel est rationnel »). Dans son approche du « renversement » par Marx de la dialectique hégélienne, dans une perspective matérialiste, il se trouve contraint d'attribuer à Hegel une conception platonicienne des rapports entre l'« Idée » et la réalité ; le monde réel constituerait pour lui une « copie » de l'Idée. Il déclare ainsi :

« Hegel était idéaliste, ce qui veut dire qu'au lieu de considérer les idées de son esprit comme les reflets plus ou moins abstraits des choses et des processus réels, il considérait à l'inverse les objets et leur développement comme de simples copies réalisées de l'« Idée » (...) » ¹⁴⁵ .

Marx est très conscient de l'« équation » entre pensée et réalité, et il se réfère toujours à une « réalité

essentielle » qui se trouve au delà des phénomènes. Il est avant tout un philosophe de l'école hégélienne ; ce n'est pas un hasard s'il affirme avoir « flirté » avec la terminologie hégélienne. On doit le considérer comme un « idéaliste né » ¹⁴⁶. Cependant il affirme dans ses écrits se placer non plus sur le terrain de l'idéalisme mais sur celui du matérialisme, et se déclare même partisan d'un « matérialisme concret ». Toutefois, il repousse la « conception atomiste de la société » et le « naturalisme », ce qui signifie qu'il porte, en fait, un coup décisif au matérialisme philosophique. De plus, son « matérialisme » pour être « historique », dynamique, s'appuie sur la « praxis » ; il se trouve donc contraint de nier son propre fondement. Son œuvre recèle donc une « contradiction insoutenable » entre deux aspects, la « forme », qui repose sur le principe de la « praxis », idéaliste, et le « contenu » ou la « matière », qui renvoie au « matérialisme » ¹⁴⁷. On doit conclure que « Marx philosophe » est un disciple de Hegel, mais très inconséquent ; sa pensée portée vers l'« éclectisme », représente une déviation de l'hégélianisme.

Notre philosophe pense par ailleurs que le « système métaphysique » que l'on vient d'examiner, constitue le fondement d'une « philosophie de l'histoire ». La praxis est « essentiellement finaliste », et Marx admet une finalité de développement dans la société et l'histoire. Gentile se déclare proche de l'interprétation de Labriola qui, dans son premier essai, conçoit le « matérialisme historique » comme l'« ultime et définitive philosophie de l'histoire » ; en revanche il manifeste son désaccord avec l'analyse de Croce qui dénie tout caractère philosophique à la « doctrine » de Marx. Il estime que la définition de Croce, « canon d'interprétation historique » à valeur toute relative, gomme l'essentiel de la pensée de Marx ; en réalité il s'agit d'un « canon général et à valeur absolue », radicalement nouveau, au moyen duquel tout problème historique se trouve réduit à une « substance unique », le « fait économique ». Un tel « canon » doit être fondé rationnellement et justifié au moyen d'une « philosophie de l'histoire » ¹⁴⁸.

L'interprétation dont nous venons d'examiner les grandes lignes, s'attache à l'étude d'un « Marx philosophe », en dehors de toute considération d'ordre scientifique ou méthodologique. La question de la scientificité éventuelle du « matérialisme historique » n'est pas effleurée. Idéaliste hégélien, Gentile ne peut admettre l'existence d'une différence radicale entre la praxis comme activité de la pensée, comme savoir, et la praxis au sens de Marx, comme pratique créatrice des hommes. L'analyse présentée dans l'essai, « La filosofia della prassi », constitue le germe de la pensée « actualiste » que développera plus tard l'auteur, avec le thème de la fusion de la pensée et de l'acte. Sur la question de la « praxis » chez Marx, Gentile affirme rejoindre le point de vue de Labriola qui, on le sait, fournit une définition extensive (unité de la pensée et de l'action). Un tel jugement n'a guère de fondement, car le philosophe marxiste se déclare matérialiste. Les développements de Gentile reposent en grande partie sur une erreur de traduction d'un passage de la troisième « thèse sur Feuerbach », dans la version d'Engels, erreur qui, on le verra, sera reprise par Rodolfo Mondolfo.

La formule « als umwälzende Praxis » signifie littéralement « praxis qui subvertit », « bouleverse », ou « renverse » ¹⁴⁹. Le lien opéré avec la séquence hégélienne thèse - anti-thèse - synthèse paraît purement arbitraire et tombe dans la jonglerie de mots. Gentile ne peut admettre le point de vue de Croce qui sépare Hegel et Marx, et considère la « négation de la négation » comme une « scorie de vieille métaphysique » présente dans l'œuvre d'Engels. D'une manière générale, on peut dire que notre philosophe présente un Marx hégélien d'une manière plus subtile qu'Achille Loria. De plus, il a le mérite de concentrer son intérêt sur un texte important très mal connu à l'époque, les « Thèses sur Feuerbach » et de réfléchir sur le célèbre concept de « praxis » ¹⁵⁰. Après lui, le débat va reprendre sur cette question avec les interventions de Rodolfo Mondolfo et d'Antonio Gramsci.

II – Rodolfo Mondolfo : les différences entre la philosophie de Marx et la philosophie d’Engels

Né à Senigallia, près d’Ancône, dans les Marches, d’une famille israélite, Rodolfo Mondolfo (1877-1976) étudie la philosophie à l’Université de Florence à partir de 1895 ¹⁵¹. Il subit tout d’abord l’influence du positivisme de Roberto Ardigò et de ses disciples tels que Giuseppe Tarozzi, mais dans une interprétation nuancée et critique, détachée des autres courants positivistes (Auguste Comte, John Stuart Mill) ou « darwiniens-sociaux » (Herbert Spencer). Il s’agit donc d’une expérience intellectuelle très différente de celle d’Achille Loria ou d’Antonio Graziadei. En second lieu, sa formation culturelle doit beaucoup, comme Gentile, à l’« hégélianisme napolitain » ; élève du « néo-kantien » Felice Tocco, il prépare sous sa direction une thèse de doctorat, soutenue en 1899, sur la pensée des « associationnistes » (John Locke, David Hume), « Contributo alla storia delle teorie dell’ associazione ¹⁵² ».

On peut mentionner d’autres éléments intellectuels qui complètent la formation de notre auteur, tels que la philosophie politique française du XVIIIe siècle (Montesquieu, Rousseau) et deux courants anti-positivistes et anti-rationalistes nés à la fin du XIXe siècle, et en pleine expansion dans la première décennie du XXe siècle : d’une part le « pragmatisme » anglo-américain, philosophie de l’action efficace (William James), d’autre part la pensée française en particulier Henri Bergson, philosophe de la liberté, fondée sur l’« intuition ». Rodolfo Mondolfo s’intéresse aux discussions sur le marxisme vers la fin du XIXe siècle. Il adhère au Parti socialiste italien en 1895, et se lie avec son dirigeant Filippo Turati. A partir de 1903, il rédige des articles pour la revue théorique du parti, *La Critica sociale*. La première étude importante paraît en 1909, « La filosofia del Feuerbach e le critiche del Marx », dans laquelle, pour la première fois dans la tradition marxiste le caractère matérialiste de la philosophie de Feuerbach est mis en doute. En 1912, il publie un ouvrage dans lequel il tente d’évaluer les conceptions philosophiques spécifiques de F-Engels, *Il materialismo storico in Federico Engels*. Il incarne un exemple de « marxisme non militant », rejoignant sur ce point Antonio Labriola. Durant les premières années du XXe siècle, il enseigne la philosophie dans les lycées, à Potenza, Ferrare, et Mantoue ; il enseigne ensuite à l’Université de Padoue (1907-1910), à celle de Turin (1910-1913) et à celle de Bologne (1913-1938). Après la première guerre mondiale en 1919, il publie un recueil de ses principaux articles sur le marxisme ; *Sulle orme di Marx*, qui connaît trois éditions successives, et rédigera de nombreux travaux sur diverses questions de philosophie et d’histoire, au cours des années vingt et trente. En 1938, il doit quitter l’Italie en raison des lois raciales promulguées par Mussolini. Il s’installe alors en Argentine où il enseigne aux universités de Cordoba et de Tucuman, de 1940 à 1952.

Marxiste, il envisage cependant la pensée de Marx exclusivement sous l’aspect philosophique. Tout comme Gentile, il évacue de son analyse les questions tournant autour de la scientificité, de la méthode de recherche, sans fournir de justification claire. Notre étude se limitera à l’ouvrage publié en 1912, traitant du *Matérialisme historique chez Frédéric Engels*, qui rompt radicalement avec la thèse, implicite dans la plupart des travaux marxistes, de la parfaite identité de vue entre Marx et Engels sur le terrain philosophique.

a – « Philosophie de la praxis » et « volontarisme » chez Marx

Le philosophe affirme que pour Marx, formé principalement auprès de l’école hégélienne, le problème philosophique-clé est celui de la « connaissance, qui contient en lui celui de l’être ». Cela explique qu’il

ne soit porté que faiblement vers le « dogmatisme »¹⁵³. à la différence d'Engels penseur formé à la même école, intéressé au contraire par « l'être et le devenir ». La philosophie de Marx contient deux aspects absolument indissociables : une philosophie générale dénommée « philosophie de la praxis » et une « philosophie de l'histoire », qu'il convient de baptiser « conception critico-pratique de l'histoire ». Qu'en est-il de ces deux aspects ? Au point de vue général, notre théoricien reprend la formule de « philosophie de la *praxis* »¹⁵⁴, forgée par Antonio Labriola, et utilisée par Giovanni Gentile. Marx construit son système à partir de deux sources principales : la philosophie de Hegel et celle de Ludwig Feuerbach. Il renverse la dialectique du premier en la rendant intérieure à la matière, au moyen de la « philosophie de la volonté » du second. On a affaire ici à une intégration de la dialectique hégélienne avec l'« anthropologie » de Feuerbach. L'apport du premier philosophe est le plus connu ; par contre l'apport du second est souvent occulté. Dans toute son œuvre, Feuerbach s'oppose à l'idéalisme hégélien par son « naturalisme », son « réalisme méthodologique », son « *Humanismus* réaliste ou de la *praxis* humaine »¹⁵⁵. Il dépasse ainsi tout à la fois le « matérialisme » et l'idéalisme spéculatif dans une synthèse, et tend vers un « réalisme expérimental » ; de plus, il construit une « philosophie de la volonté », un « volontarisme ». Friedrich Engels, dans son *Ludwig Feuerbach*, affirme bien à tort que lui et Marx ont été convertis au matérialisme à la lecture de l'« *Essence du christianisme* » (1841)¹⁵⁶. Pour Mondolfo, qui rejoint Labriola sur ce point, la « dialectique réelle » de Marx concerne d'une manière indissoluble l'histoire et la nature ; elle reproduit le « rythme » de la dialectique hégélienne, et ne peut être séparée de la « praxis ». Notre philosophe s'inspire ici de l'interprétation idéaliste de Giovanni Gentile de la troisième « thèse sur Feuerbach » sur la « praxis qui se renverse ». Il estime que la pensée et la réalité coïncident dans la « praxis », qui représente le « processus de la connaissance », mais qui est aussi le résultat de l'action pratique des hommes. Il veut se garder de tomber dans l'idéalisme gentilien et ne peut accepter la proposition selon laquelle chez Marx, tout comme chez Hegel, la « matière » se trouve comprise dans l'« Idée ». Marx développerait l'« humanisme », le « réalisme » et le « volontarisme » de Feuerbach ; il ne se place pas du point de vue du « matérialisme » mais plutôt du point de vue du « réalisme naturaliste et expérimental de la *praxis* », qui dépasse tout à la fois l'idéalisme et le matérialisme¹⁵⁷. Certes, il affirme dans la « Sainte Famille », que le « *matérialisme* » coïncide avec l'« *Humanisme* ». Il faut cependant remarquer qu'il critique en même temps l'« atomisme », principe d'inertie, qui est justement le propre du matérialisme mécaniste, et défend une approche dynamique¹⁵⁸. Marx ne peut appliquer la conception « atomiste » à l'homme et à la société ; pour lui au contraire, l'homme est activité, « impulsion vitale ». Le « volontarisme » diffère donc du matérialisme. Mondolfo refuse l'interprétation de Labriola qui envisage le « réalisme » dans une perspective matérialiste ; il s'agirait là d'un « matérialisme simpliste » qui résulte de l'influence néfaste exercée par les travaux de F. Engels.

La « philosophie de la praxis » est inséparable, de la « conception critico-pratique de l'histoire »¹⁵⁹, qui représente l'application de la philosophie générale à l'histoire. Celle-ci est née du « renversement » de la philosophie hégélienne de l'histoire sous l'influence de Feuerbach. L'essence de la « philosophie de l'histoire » de Marx se trouve dans le « renversement de la praxis », qui correspond au mouvement dialectique hégélien de l'« action réciproque ». Il désigne l'échange d'actions entre l'homme et les conditions historiques. Marx envisage la vie sociale dans son unité, sans introduire de séparation entre des sphères, des moments, ni des déterminations causales. Le prolétariat se trouve dans la société capitaliste dans une situation historique, matérielle et spirituelle, d'« *Unmenschlichkeit* » (« *inhumanité* ») ou de « négation de l'*Humanité* ». Il est poussé dialectiquement par cette condition à l'affirmation de la « *Menschlichkeit* » (« *Humanité* »), au moyen de la « praxis »¹⁶⁰. Cette manifestation de la « volonté »

de la classe porteuse de l'« *humanisme réel* », représente une négation de la négation en termes dialectiques. Toute « praxis » dépasse les conditions dont elle est issue, et fait place à des « praxis » nouvelles. Le prolétariat formule des revendications à caractère universaliste car son objectif final est la disparition de toutes les classes sociales, et l'instauration d'un règne de la liberté. Marx propose ainsi un « volontarisme de la *praxis* », dérivé de la pensée de Feuerbach ; sa « philosophie de l'histoire » représente avant tout une « philosophie de la volonté », une « philosophie activiste » ¹⁶¹ . Qu'en est-il maintenant des conceptions d'Engels ?

b – « Conception du monde » et « déterminisme économique » chez Engels

Selon Mondolfo, F.Engels, formé aussi principalement auprès de l'école hégélienne, retient comme problème philosophique-clé celui de l'« être et du devenir, dans la nature comme dans la société ». On va donc découvrir chez lui une nette propension au « dogmatisme » ¹⁶² , et des différences importantes d'approche par rapport à Marx tant sur le plan général, qu'en ce qui concerne les problèmes historiques et sociaux. Cependant, ces défauts ne concernent pas principalement les écrits de jeunesse, en gros jusqu'en 1848, mais surtout deux ouvrages, l'*Anti-Dühring* et *Ludwig Feuerbach et la fin de la philosophie classique allemande*. On trouve dans ces travaux une *séparation* des deux aspects envisagés précédemment, ainsi qu'une tendance à la déformation de chacun d'entre eux :

- la « philosophie de la praxis » devient une « conception du monde » (Weltanschauung), baptisée « matérialisme dialectique », qui prétend faire disparaître l'opposition entre la philosophie et la science, mais qui tombe dans une philosophie de la nature ;
- la « conception critico-pratique de l'histoire » fait place à une application de la « conception du monde », baptisée « matérialisme historique », qui tend souvent vers un « déterminisme économique ».

Sur le premier aspect, il faut tout d'abord rappeler qu'au départ, Engels et Marx étaient en parfait accord sur la question de la « praxis », de la « dialectique réelle », et sur le refus du « matérialisme ». Plus tard, dans l'*Anti-Dühring* et *L. Feuerbach*, Engels, à la suite de son étude des sciences naturelles, décide d'associer le « matérialisme métaphysique » à la « philosophie de la praxis ». Il n'arrive pas à résoudre la question de la connaissance, et tend à opposer ce qui était uni dans la « praxis », la pensée et la réalité. Cependant, il ne faut pas attacher trop d'importance à cette tentative, comme le font les marxistes tels que Plekhanov car il ne s'agit que d'un ajout mal rattaché à la pensée de Marx. On doit voir là plutôt une « affirmation verbale qu'une conception effective ». En effet, Engels reste fidèle en gros au « volontarisme de la praxis ». Il déclare par exemple, dans la Préface à l'édition anglaise (1892) de la brochure *Socialisme utopique et socialisme scientifique* :

« Mais avant l'argumentation était l'action. *Au commencement était l'action*. Et l'action humaine avait résolu la difficulté bien avant que la subtilité humaine l'eût inventée. La preuve du pudding, c'est qu'on le mange » ¹⁶³ .

Par contre, sur la question de la dialectique, la position d'Engels se démarque assez nettement de celle de son ami. La dialectique n'est plus envisagée dans l'unité histoire-nature et devient la méthode de la science naturelle. Cette « néo-dialectique », tout à la fois « loi universelle du développement » et « science de cette loi de développement », présente des similitudes avec celle de Hegel. L'exemple du grain d'orge, développé dans l'*Anti-Dühring*, est particulièrement révélateur à cet égard, car il provient tout droit de l'*Encyclopédie des sciences philosophiques* de Hegel. La similitude apparaît en particulier sur les rapports entre la science et la philosophie. Pour Engels, le « matérialisme dialectique » tend au dépassement de la philosophie (de l'histoire et de la nature) dans la science, sauf pour la « doctrine de la pensée et de ses lois ». La nouvelle « conception du monde » (« Weltanschauung »), représente une

« science de l'ensemble »¹⁶⁴. En réalité, cette tentative consiste simplement à substituer une « encyclopédie philosophique », « naturaliste », prétendument « matérialiste » à l'« encyclopédie philosophique idéaliste » de Hegel. Engels tombe dans une « philosophie naturelle » sous l'influence, notamment de la théorie de l'évolution de Charles Darwin. Chez Hegel, dans l'*Encyclopédie des sciences philosophiques*, la méthode des sciences de la nature et celle de la philosophie sont antagonistes dans la recherche de la vérité ; seule la philosophie offre une explication rationnelle et doit absorber les sciences. Cette absorption de la science dans la philosophie se transforme chez Engels en une absorption de la philosophie dans la science¹⁶⁵.

L'application du « matérialisme dialectique » à l'histoire représente le second aspect, séparé du premier, désigné par la formule peu heureuse de « matérialisme historique ». Dans les deux ouvrages cités d'Engels, ainsi que dans les préfaces aux écrits historiques de Marx, on retrouve le défaut qu'il reproche lui-même au « matérialisme »,

« De vouloir enfermer toutes les formes supérieures de la réalité dans le lit de Procuste des formes inférieures, de vouloir faire rentrer la vie de la conscience dans les conditions extérieures, la vie sociale et l'histoire dans l'économie, en réduisant aussi les classes sociales, – dont Engels avait mis en lumière le premier, les conditions psychologiques de l'existence et de l'action –, aux pures formes de la production et de l'échange et à leurs rapports objectifs »¹⁶⁶.

En gros, on trouve un véritable « déterminisme économique » dans un travail tel que *l'Anti-Dühring*, par exemple, dans le traitement du rôle de la violence dans l'histoire. Le principe du « renversement de la praxis », auquel Engels reste fidèle dans les textes de la même époque, tend à passer à l'arrière-plan, voire à subir des déformations importantes. Les « forces productives », souvent réduites à la seule « technique », déterminent la lutte des classes. Ainsi on oublie que « conscience, volonté, action et lutte de classe sont comprises dans le concept de forces productives »¹⁶⁷. Enfin, Engels ne précise pas suffisamment les concepts fondamentaux qu'il utilise, tels que « cause », « conditions », « économique », « base », « forces productives », et il en découle des risques importants d'erreurs d'interprétation.

Que faut-il penser d'une telle analyse portant sur Marx et sur Engels ? Sous l'influence de Giovanni Gentile, elle se place sur le terrain exclusif de la philosophie générale et de la philosophie de l'histoire, et élimine toute considération sur la méthode de recherche, et sur les aspects scientifiques en matière d'histoire et d'économie politique. A propos de Ludwig Feuerbach, on notera que si effectivement ce philosophe n'est pas matérialiste dans *L'essence du christianisme* (1841), œuvre de transition, à l'inverse de ce qu'affirme Friedrich Engels, il l'est devenu dans les « Thèses provisoires pour une réforme de la philosophie » (1842) et les *Principes de la philosophie de l'avenir* (1843)¹⁶⁸. Marx, passé au matérialisme, en particulier sous l'influence de Bruno Bauer, reconnaît le caractère matérialiste de ces travaux dans les *Manuscrits de 1844* (non connus de notre philosophe) et dans la dixième « thèse sur Ludwig Feuerbach ». Rodolfo Mondolfo offre une lecture particulièrement discutable de la *Sainte Famille*, où les positions matérialistes des auteurs sont pourtant clairement énoncées ; il refuse de prendre au sérieux la dixième « thèse sur Feuerbach » qui fait mention d'un « nouveau matérialisme » distinct du courant traditionnel, et attribue à Marx un curieux « réalisme expérimental de la praxis ».

D'autre part, il commet la même erreur de traduction que Gentile à propos de la troisième « thèse sur Feuerbach », avec la formule « praxis qui se renverse ». En réalité, le « renversement de la praxis » n'est pas un concept marxiste, et l'interprétation de la « praxis » de Mondolfo tend vers l'idéalisme, mais pas exactement de la même manière que chez Gentile. Notre philosophe attribue à Marx une « conception critico-pratique de l'histoire », formule introuvable dans l'ensemble des textes qu'il étudie. Il semble s'inspirer ici d'une expression qui se trouve dans la première « thèse sur Feuerbach », « activité pratique-critique », mais qui désigne l'« activité révolutionnaire », ou la fameuse « praxis qui subvertit » (dans la

version d'Engels de la troisième « thèse »). Il propose une lecture « volontariste », anti-déterministe, voire « activiste », et en même temps « humaniste » de Marx, le prolétariat étant porteur des valeurs d'« humanité », et donc de liberté. On ne peut s'empêcher ici de rapprocher cette analyse de deux courants qui connaissent un fort développement au cours des dix premières années du XXe siècle, la philosophie française, en particulier Henri Bergson, et la philosophie pragmatiste anglo-saxonne, représentée par l'américain William James. Il est très difficile de préciser le degré d'influence de ces conceptions sur cette lecture de Marx. On relèvera cependant que Mondolfo affirme que la « philosophie de l'action » de Marx ressemble « sous certains aspects » au courant du pragmatisme ¹⁶⁹. Mais le grand mérite de notre philosophe est de tenter d'étudier la pensée spécifique de F. Engels et de dégager un certain nombre de différences par rapport à Marx, tant sur le plan philosophique général, que sur le plan proprement historique, en s'appuyant sur l'ensemble des textes disponibles à l'époque.

On relèvera un acquis important, les liens étroits entre le « matérialisme dialectique » et la philosophie de Hegel. Cette question fera l'objet d'un approfondissement, après la seconde guerre mondiale, mais à partir de positions théoriques nouvelles, au sein de l'« école dellavolpienne », en particulier par Lucio Colletti (voir chapitre 4). Toutefois la critique est parfois excessive, par exemple lorsqu'il est affirmé que chez Engels, la dialectique est la « méthode des sciences naturelles » et que le « matérialisme dialectique » devient la « science de l'ensemble ». Les remarques de r« Anti-Dühring » ne mentionnent que la formation d'un « tableau d'ensemble », une synthèse dialectique à partir des faits relevés par les sciences. Mondolfo suggère donc une interprétation qui va caractériser plus tard le « Dia-mat », développé en U.R.S.S. sous Staline. L'étude du « matérialisme historique » met en lumière l'ambiguïté de certaines formulations d'Engels, mais ne reprend pas le débat dans les termes laissés par Antonio Labriola. Ainsi la question de la détermination « en dernière instance » n'est-elle pas abordée de front.

La nouvelle série de lectures de Marx que nous venons d'examiner provient de philosophes universitaires (à l'exception de Benedetto Croce), formés pour une large part au sein de l'« hégélianisme napolitain ». Ils adoptent des positions hostiles vis-à-vis du positivisme en général, et vis-à-vis de l'interprétation du « matérialisme historique » de l'économiste Achille Loria, en particulier. Toutefois, nous n'avons pas affaire ici à une unité dans les objectifs, car deux « lectures » se réclament du marxisme, « non-militant » (Labriola et Mondolfo) et deux de la critique de Marx (Croce et Gentile). La contribution d'Antonio Labriola se veut introductive à l'œuvre de Marx, mais d'une manière bien différente de celle de Loria ou de Pareto. Ce philosophe tente en effet d'insérer le marxisme au sein de la culture italienne et veut envisager cette théorie « selon l'angle visuel du cerveau national ». Les interventions critiques elles-aussi sont le résultat de réflexions approfondies et ne présentent pas le caractère « liquidateur » de celle de l'économiste Pareto. L'approche des philosophes avant Gramsci s'opère de trois manières différentes : « unitaire », « dualiste », ou « réductrice ». L'interprétation « unitaire » est défendue par Antonio Labriola qui envisage le « matérialisme historique » comme tout à la fois une « philosophie de la praxis » et une nouvelle science de l'histoire. Cependant, cette approche représente un cas tout à fait unique ; elle ne donnera pas lieu à la formation d'une « école » et elle ne rencontrera pas d'adeptes dans l'immédiat. L'interprétation « dualiste », inaugurée en Italie par Achille Loria en 1883, va trouver chez les philosophes un représentant en la personne de Benedetto Croce : d'une part, Marx auteur d'un « canon d'interprétation » pour les historiens, d'autre part, Marx auteur d'une « sociologie économique comparative ». Enfin l'interprétation « réductrice » caractérise la critique « hégélienne » de Giovanni Gentile, mais aussi le marxisme de Rodolfo Mondolfo avec « Marx philosophe ». Les thèmes retenus présentent une assez grande variété, et on peut remarquer à ce propos la relative facilité de sortie de la discipline comme en témoignent, par exemple, le travail de Benedetto Croce. Les questions philosophiques

sont bien entendu privilégiées. La théorie économique de Marx est examinée dans une perspective moins réductrice que celle des économistes, puisque le principal intervenant à ce sujet, Benedetto Croce, ne se borne pas à la question de la valeur, mais envisage aussi la baisse tendancielle du taux de profit. Les auteurs ne se limitent plus à la lecture du livre 1er du *Capital* et de la Préface à la *Contribution à la critique de l'économie politique*. Ils prennent connaissance de textes antérieurs tels que les « Thèses sur Ludwig Feuerbach », le Livre 3 du *Capital* (pour la baisse tendancielle du taux de profit) et les fameuses « lettres philosophiques » d'Engels. Le « matérialisme historique » comme nouvelle science de l'histoire est au centre des préoccupations de Labriola. Il a le mérite d'aborder cette question avec minutie, en maîtrisant un certain nombre de concepts, et en prêtant attention aux remarques d'Engels sur la détermination « en dernière instance ». Etudiant les rapports structure-superstructure, il souligne la complexité du processus de dérivation, les pièges qu'il convient de déjouer et débouche sur la perspective d'une « conception organique de l'histoire ». Mais il faudra attendre Antonio Gramsci pour voir à nouveau développer cette perspective. En effet, la « lecture » de Croce va réduire le « matérialisme historique » à un « canon d'interprétation », non « scientifique », une simple recommandation aux historiens pour qu'ils s'intéressent au « substrat » économique de la société. Gentile ne verra quant à lui, dans le « matérialisme historique », qu'une « philosophie de l'histoire » et Mondolfo une « conception critico-pratique de l'histoire », éloignée du « déterminisme économique » d'Engels. La question de la méthode marxiste est abordée de façon originale par Labriola qui consulte Engels à ce sujet. Après lui, seul Croce revient sur cette question, à propos du « *Capital* ». Il n'y verra qu'une simple méthode comparative. La controverse philosophique suit un parcours complexe de Labriola à Gentile et Mondolfo. Labriola est sans doute le premier penseur en Occident à mettre l'accent au sein du marxisme sur l'importance du concept de « praxis ». Ce concept-clé est discuté ensuite chez Gentile et Mondolfo. Le premier voit dans la « philosophie de la praxis » une contradiction entre un matérialisme et un idéalisme, et conclut à l'hégélianisme inconséquent de Marx, mais avec une argumentation plus subtile que celle d'Achille Loria. Le second transforme la « philosophie de la praxis » en un humanisme volontariste, « activiste » proche du pragmatisme. Cette controverse a le mérite de mettre en évidence un certain nombre de différences entre la pensée de Marx et celle d'Engels, en particulier sur la dialectique. A ce propos, on constate que Mondolfo fournit la toute première critique du « matérialisme dialectique » engelsien en Europe. La discussion portant sur la théorie économique de Marx présente un grand intérêt. On constate que les philosophes connaissent les plus récents développements de la pensée économique, comme l'école marginaliste. Labriola refuse d'envisager Marx comme un simple « économiste » et souligne le double aspect d'« innovation » et de « critique » apporté par le *Capital* mais sa perspective ne sera malheureusement pas développée. Benedetto Croce met l'accent sur l'aspect « rupture » avec les économistes : l'« économie marxiste » est une « sociologie économique ». Il interprète la valeur comme un « type de comparaison » entre deux sociétés. Il réexamine la question de la « production marchande simple » et en fait une société utopique (« *societa lavoratrice* »). A partir de là, il en conclut que la « plus-value » n'est qu'un « concept de différence ». Mais ces réflexions ne font pas l'objet de débats, et la question de la valeur et de l'exploitation sera examinée d'une toute autre manière dans le second après-guerre mondiale. L'apport le plus intéressant semble être la critique de la loi de baisse tendancielle du taux de profit, du point de vue du progrès technique. Il réussit à formuler une critique tout à fait originale et très supérieure à des tentatives de réfutations que certains économistes ont pu proposer en Europe à l'époque comme par exemple en Russie celle de Michel Tougan-Baranovsky (1899). Ceci est d'autant plus remarquable que Croce est un autodidacte en économie politique. De plus, sa réfutation ne trouvera pas d'adversaires en particulier chez les marxistes, à la fin du XIXe siècle. Il faudra attendre Antonio

Gramsci pour voir apparaître une réponse quant au fond, certes beaucoup moins « technique » que la critique elle-même.

Notes

- 1 On trouvera quelques renseignements biographiques dans la chronologie préparée par Franco Sbarberi pour l'édition des *Scritti filosofici e politici* de Labriola, Einaudi, Turin, tome 1, 1973, pp. CV-CIX, ainsi que dans le livre de Luigi Dal Pane, *Antonio Labriola : la vita e il pensiero*, Ed. Roma 1935, aujourd'hui réédité sous le titre, *Antonio Labriola nella politica e nella cultura italiana*, Einaudi, 1975.
- 2 Sur l'« hégélianisme napolitain », on peut se reporter à l'ouvrage très documenté de Guido Oldrini, *La cultura filosofica napoletana dell'Ottocento*, Laterza (Bari) 1973 (en particulier le chapitre VI).
- 3 Dans son célèbre ouvrage, *Principi della scienza nuova*, (1725), Vico démontre que la Providence règne dans l'histoire, et réalise ses objectifs à travers les actions des hommes sans qu'ils en aient conscience.
- 4 Labriola donne quelques indications sur le climat intellectuel napolitain de cette époque dans sa lettre à F. Engels, du 14 mars 1894 (Labriola *Scritti filosofici e politici*, tome 1, Einaudi, 1973, p. 380), et dans sa correspondance avec George Sorel qui constitue l'essai « Discorrendo di socialismo di filosofia » (voir *Scritti*, tome 2, p. 698).
- 5 2e édition 1885. Ce livre est signalé par Labriola dans « I problemi della filosofia della storia » (1887) dans *Scritti*, tome I, p. 10 note 1.
- 6 Engels, lettre à Friedrich Albert Sorge, 30 décembre 1893, dans Marx-Engels, *Werke*, tome 39, Berlin, Dietz Verlag, 1968, p. 188.
- 7 Ce travail est cependant publié tout d'abord en français dans la revue marxiste dirigée par Georges Sorel à Paris ; *Le Devenir social* en deux parties (juin et juillet 1895). Labriola fait parvenir la première partie à F. Engels pour connaître son avis. Ce dernier porte un jugement globalement positif : dans sa réponse, il déclare : « Tout très bien, seulement quelques petits malentendus réels, et peut-être au début un vocabulaire à approfondir. Je suis très avide de la suite ». Ce passage en allemand est reproduit par Labriola dans sa lettre à Benedetto Croce du 8 juillet 1895 (*Lettre a Benedetto Croce - 1885-1904*, Istituto per gli studi storici, 1975, p. 82). Engels ne pourra lire la seconde partie de l'essai puisqu'il meurt début août 1895.
- 8 Les traductions françaises étant malheureusement défectueuses, nous utiliserons l'édition italienne de ces textes dans le recueil, *Scritti filosofici e politici*, Einaudi, 1973, tome 2.
- 9 Labriola introduit ces deux dénominations en Italie dès son premier essai ; le second terme, forgé en 1890, est connu à partir de 1892 (voir notre chapitre Introductif p. 18).
- 10 A l'époque, où Labriola écrit, en Russie, Georg Plekhanov, sur les traces d'Engels, envisage le « matérialisme dialectique » comme l'unité d'une philosophie et d'une science.
- 11 « In memoria del manifesto dei comunisti », dans *Scritti*, tome 2, p. 528 ; voir aussi p. 490 et note 1.
- 12 Souligné par A.L. « Discorrendo », dans « *Scritti* », tome 2, resp. pp. 378, 667, 673.
- 13 Ce concept apparaît avec le second essai « Del materialismo storico » dans *Scritti*, tome 2, pp. 538 : 597 ; 619 ; voir aussi le troisième essai « Discorrendo » dans *Scritti*, tome 2, pp. 702 ; 708 ; et le quatrième essai « Da un secolo all'altro », dans *Scritti*, tome 2, p. 821.
- 14 « Discorrendo », dans *Scritti*, tome 2, p. 702.
- 15 Le « réalisme » désigne originellement la philosophie d'Aristote selon laquelle l'essence d'une chose connaissable est présente dans la réalité singulière (par opposition à l'« idéalisme » de Platon).
- 16 Souligné par A.L., « Discorrendo » dans *Scritti*, tome 2, p. 702.
- 17 « Discorrendo » dans *Scritti*, tome 2, p. 689.
- 18 Souligné par A.L., « Discorrendo » dans *Scritti*, tome 2, p. 719 et 721.
- 19 Ernst-Heinrich Haeckel (1834-1919) biologiste allemand, disciple de Darwin, pense que l'auteur de *l'Origine des Espèces* inaugure une nouvelle philosophie de la nature qui ne se distingue pas de la science naturelle, si bien que la science et la philosophie coïncident ; il parle ainsi d'un « monisme » philosophique qui ne retient qu'une seule substance, matière et énergie, et qui s'oppose au « dualisme » de la religion. Georges Plekhanov définit le marxisme comme un « monisme », dans son *Essai sur le développement de la conception moniste de l'histoire*, en 1895, mais il existe pour lui deux sortes de « monisme », l'un matérialiste, l'autre idéaliste. Labriola ne partage pas les conceptions du « monisme », respectivement chez Haeckel et chez Plekhanov.
- 20 « Discorrendo », dans *Scritti*, tome 2, p. 720.
- 21 Souligné par A.L., « Del materialismo storico » dans *Scritti*, tome 2, p. 537 ; voir aussi p. 545.
- 22 Souligné par A.L., « Discorrendo » dans *Scritti*, tome 2, p. 678.
- 23 « Del materialismo storico » dans *Scritti*, tome 2, pp. 591, 624. Voir aussi « Storia, filosofia della storia, sociologia e materialismo storico », dans *Scritti*, tome 2, pp. 802, 812.
- 24 Souligné par A.L., « In memoria », dans *Scritti*, tome 2, p. 497.
- 25 « In memoria », dans *Scritti*, tome 2, p. 485.

- 26 Souligné par A.L., « Del materialismo storico », dans *Scritti*, tome 2, p. 583.
- 27 Labriola : lettre à F. Engels, 13 juin 1894 dans *Scritti*, tome 1, p. 393.
- 28 « Del materialismo storico », dans *Scritti*, tome 2, p. 535.
- 29 Labriola : lettre à F. Engels, 11 août 1894, dans *Scritti*, tome 1, p. 402.
- 30 « Discorrendo », dans *Scritti*, tome 2, p. 675 ; voir aussi pp. 676 et 678.
- 31 Souligné par A.L., « Del materialismo storico », dans *Scritti*, tome 2, p. 647. Il publie des extraits du chapitre XIII de *l'Anti-Dühring* d'Engels sur la « négation de la négation », en Appendice à l'édition de son troisième essai « Discorrendo di socialismo e di filosofia ».
- 32 Souligné par A.L., « Discorrendo », dans *Scritti*, tome 2, pp. 727-728.
- 33 On trouve une allusion à cette méthode dans la conférence de Labriola à l'université de Rome, en 1887, « I problemi della filosofia della storia », dans *Scritti*, tome I, p. 16 ; voir aussi Lettre à F. Engels, 13 juin 1894, dans *Scritti*, tome I, p. 394.
- 34 Voir par exemple Jean Piaget (et collaborateurs), *Les formes élémentaires de la dialectique*, et en particulier la Postface de Roland Garcia « Dialectique, psychogenèse et histoire des sciences, Coll. Idées, Gallimard, 1980. On peut aussi se reporter aux travaux d'un disciple français de Piaget, mais aussi du jeune Lukacs, Lucien Goldmann, qui définit la méthode de Marx comme un « structuralisme génétique généralisé », mais en ajoutant, « régi par l'idée de *totalité* » : (*Marxisme et sciences humaines*, Coll. Idées, Gallimard, 1970, p. 220).
- 35 « In memoria », dans *Scritti*, tome 2, pp. 521-524 ; « Del materialismo storico », p. 621 : voir aussi la lettre à Benedetto Croce du 3 décembre 1896, dans Labriola, *Lettere a Benedetto Croce*, Istituto italiano per gli studi storici, 1975, p. 192. Pour le XVIII^e siècle, Labriola fait implicitement allusion à des auteurs tels que Ferdinando Galiani (« Discorrendo di socialismo e di filosofia, *Scritti*, tome 2, p. 693).
- 36 Labriola cite Owen, et les socialistes ricardiens (de W. Thompson à J.F. Bray) en Grande-Bretagne, et Fourier et Saint-Simon pour la France (Del materialismo storico, dans *Scritti*, tome 2, p. 583).
- 37 « Del materialismo storico », dans *Scritti*, tome 2, p. 621.
- 38 Souligné par A.L., « Discorrendo », dans *Scritti*, tome 2, p. 681. Le terme de « néo-économique », est fréquemment utilisé à la fin du XIX^e siècle et au début du XX^e siècle pour désigner le marginalisme. Par exemple, Charles Gide et Charles Rist parlent de l'« école néo-économique » pour désigner l'« hédonisme » (école mathématique et école psychologique autrichienne). *Histoire des doctrines économiques depuis les Physiocrates jusqu'à nos jours*, 5^e édition, 1926, Sirey, p. 621.
- 39 Souligné par A.L. Lettre à B. Croce, 3 décembre 1896, dans *Lettere a Benedetto Croce*, p. 192. Il est à noter que le « calcul hédoniste » lui semble cependant acceptable dans le cadre d'une société communiste car ici, le travail n'est plus exploité et « peut être rationnellement mesuré » (« Discorrendo », dans *Scritti*, tome 2, p. 740).
- 40 Souligné par A.L. Postscriptum à l'édition française de « Discorrendo », dans *Scritti*, tome 2, p. 784.
- 41 Souligné par A.L., « Discorrendo » dans *Scritti*, tome 2, pp. 674-675 et Postscriptum à l'édition française, *op. cit.*, p. 784 ; voir aussi « In memoria », dans *Scritti*, tome 2, p. 494.
- 42 Labriola, se référant à l'article de Loria, « L'opera postuma di Marx » *Nuova Antologia*, février 1895), parle d'une « libre version de Marx dans le style de Proudhon » (« Discorrendo », dans *Scritti*, tome 2, p. 683 note 1).
- 43 Souligné par A.L., *op. cit.*, tome 2, p. 684.
- 44 Souligné par A.L., *op. cit.*, p. 675. Il ajoute que « le mode de représentation des faits et des processus est généralement typique, car on suppose toujours que les conditions de la production capitaliste soient déjà toutes existantes en pratique » (p. 675).
- 45 Souligné par A.L., *op. cit.*, p. 710.
- 46 Lettre à B. Croce, 31 mai 1898, dans *Lettere a Benedetto Croce*, p. 282.
- 47 « Discorrendo », dans *Scritti*, tome 2, p. 676.
- 48 Souligné par A.L., Labriola, : lettre à Louise Kautsky, 5 avril 1899, dans *Scritti*, tome 2, p. 1000. On trouve aussi des invectives : « Graziade est un idiot (...) » (Lettre à Benedetto Croce, 29 janvier 1899, dans *Lettere a Benedetto Croce*, p. 325).
- 49 Souligné par nous, « In memoria » dans *Scritti*, tome 2, p. 526.
- 50 Voir notamment, *op. cit.*, pp. 489, 525 ; « Del materialismo » dans *Scritti*, p. 569.
- 51 « In memoria » dans *Scritti*, tome 2, pp. 485-489 ; 520-521 ; 525 ; 529 ; « Del materialismo storico », pp. 558, 582, 584, 595-596 ; « Discorrendo », pp. 675, 678. Labriola emploie une seule fois dans ses « essais » le terme de « mode de production » (« In memoria », p. 488). Lorsqu'il cite dans son premier essai le célèbre passage de la Préface à la *Contribution à la critique de l'économie politique* de Marx, il traduit « Produktionsweisen », par « formes de production », alors qu'il s'agit de « modes de production » (« In memoria », p. 500).
- 52 Souligné par A.L., « Del materialismo storico », dans *Scritti*, tome 2, p. 605.
- 53 « Struttura » ou parfois « sostruzione economica » « In memoria » dans *Scritti*, tome 2, pp. 498, 521, 526 ; « Del materialismo » pp. 543-544 ; 571 ; 605-606 ; 615, 635.
- 54 *Op. cit.*, pp. 544 ; voir aussi pp. 548 et 605. Selon nous, Marx identifie « structure économique » avec « forme économique déterminée de la société » (voir par ex. le *Capital*, livre 3, Ed. Sociales 1976, pp. 740-741).
- 55 Tantôt au singulier, tantôt au pluriel. Voir « In memoria », pp. 496, 499, 507 ; « Del materialismo », p. 553.
- 56 « In memoria », p. 520. « Del materialismo storico », pp. 546-550 ; 606, 618.
- 57 Publiée en France dans la revue *L'Ere Nouvelle*, en mars, avril, mai 1894, rééditée dans le recueil de Sorel, *D'Aristote à Marx*, Marcel Rivière, 1935.

- 58 Dans sa traduction du célèbre passage de la Préface à la *Contribution à la critique de l'économie politique*, de Marx, le terme de « superstructure » (« juridique et politique », « Uberbau », est rendu par « soprastruzione », et non par « sovrastruttura » (Voir « In memoria », p. 500).
- 59 « Del materialismo storico » dans *Scritti*, tome 2, pp. 550-553 ; 612.
- 60 Engels : lettre à Franz Mehring, 14 juillet 1893 ; voir aussi lettre à Conrad Schmidt, 27 octobre 1890.
- 61 Marx : Préface à la *Contribution à la critique de l'économie politique*, Ed. Sociales, 1957, pp. 4-5 ; voir aussi F. Engels, *Ludwig Feuerbach et la fin de la philosophie classique allemande*, Ed. Sociales bilingues, 1980, pp. 111-113 ; ainsi que la lettre à Joseph Bloch, 21 septembre 1890, dans Marx-Engels, *Correspondance*, Ed. du Progrès, 1971, p. 452.
- 62 « Del materialismo storico », dans *Scritti*, tome 2, pp. 552-553, 605, 613-616.
- 63 Voir notamment les *Grundrisse, Manuscrits de 1857-1858*, par exemple, tome 1, pp. 219, 348-349 ; tome 2, pp. 33, 76, 98, 186-188, 191-194, 238, 252, 254. Ed. Sociales, 1980. Néanmoins, dans les *Manuscrits de 1844*, Marx classe la « science » avec la religion, l'Etat, le droit, la morale, l'art, Ed. Sociales, 1968, p.88.
- 64 Souligné par A.L., « Del materialismo storico », dans *Scritti*, tome 2, p. 543.
- 65 Livre 1er du *Capital*, Ed. Sociales, 1983, p. 418, note 89.
- 66 « Del materialismo storico », dans *Scritti*, tome 2, pp. 543-544.
- 67 *Op. cit.*, p. 542. Labriola parle aussi à ce sujet de la « conception rigoureuse du déterminisme » (souligné par A.L., *op. cit.*, p. 552).
- 68 Labriola : Lettre à Karl Kautsky, 23 mars 1896, dans *Labriola, Epistolario*, tome 3, 1896-1904, Riuniti, 1983, p. 645.
- 69 Les indications biographiques ci-après proviennent de sources très diverses ; on mentionnera cependant pour les années de jeunesse, l'extrait de souvenirs de Croce, « Memorie della mia vita » (1902), publié en appendice au livre de Labriola, *Lettere a Benedetto Croce, 1885-1904*, Istituto italiano per gli studi storici, 1975, pp. 395-401.
- 70 Sur les œuvres de jeunesse de Croce, on peut se reporter au livre de Charles Boulay, *Benedetto Croce jusqu'en 1911 - Trente ans de vie intellectuelle*, Droz, Genève, XII-560 p., 1981. Cet ouvrage examine principalement les travaux de critique littéraire.
- 71 Préface à la première édition (1899) de *Materialismo storico ed economia marxistica*, réédition Laterza, 1973, p. XI. Edouard Bernstein affirmera dans une note de l'un de ses articles critiques sur Marx de la *Neue Zeit*, (no 46, 1898), avoir été inspiré « dans une certaine mesure » par les travaux de Croce ; il transmet cette indication à Sorel, qui la communique à son tour à Croce (Lettre du 9 septembre 1899, dans *Sorel Lettere a Benedetto Croce*, De Donato, 1980, p. 86).
- 72 Croce : « Comme nacque e come morì il marxismo teorico in Italia », dans *Materialismo storico ed economia marxistica*, Laterza, 1873, p. 291.
- 73 Pour une reconstitution de ce débat, voir l'étude de Giovanni Busino : « Philosophie, économie et sociologie Le débat entre Pareto e Croce », *Cahiers Vilfredo Pareto*, no 62, 1982, pp. 127-170.
- 74 Ce texte est réédité en Appendice à la sixième édition (1941) de *Materialismo storico ed economia marxistica*. Il existe une traduction française, « Vie et mort du marxisme théorique en Italie (1895-1900) », dans le recueil de textes choisis par Sergio Romano, *La philosophie comme histoire de la liberté – Contre le positivisme*, Seuil, 1983, pp. 87-118.
- 75 « Le teorie storiche del Prof. Loria » dans *Materialismo storico ed economia marxistica*, Laterza, 1973, p. 22 ; voir aussi p. 21.
- 76 Voir supra chapitre 1, p. 77.
- 77 Souligné par B.C., « Le teorie storiche del Prof. Loria », pp. 39-40.
- 78 « Per la interpretazione e la critica di alcuni concetti del marxismo », p. 84.
- 79 « Sulla forma scientifica del materialismo storico », pp. 2-4 ; 8-9 ; « Per la interpretazione e la critica di alcuni concetti del marxismo » pp. 74-75. Il pense que même si Labriola parle d'une « nouvelle et définitive philosophie de l'histoire », en réalité, il démontre exactement le contraire (« Sulla forma scientifica », p. 2).
- 80 Livre 1er du *Capital*, Ed. Sociales, 1983, pp. 17-18.
- 81 « Per la interpretazione e la critica di alcuni concetti del marxismo », p. 78 note 1 ; voir aussi « Sulla forma scientifica del materialismo storico », pp. 4 et 5.
- 82 « Per la interpretazione e la critica di alcuni concetti del marxismo », pp. 79-80 ; voir aussi p. 76.
- 83 « Sulla forma scientifica del materialismo storico » pp. 8-9 « Per la interpretazione e la critica di alcuni concetti del marxismo » p. 75 ; lettre de Croce à Giovanni Gentile, février 1897, dans Gentile, *La filosofia di Marx*, Sansoni, 1974, p. 186. Sur ce point précis, Croce critique implicitement la position de F. Engels, dans sa lettre à Conrad Schmidt du 5 août 1890 vraisemblablement publiée en Allemagne à l'époque, dans laquelle il définit le « matérialisme historique » comme une simple méthode (pour la référence précise, voir notre chapitre Introductif, p. 21).
- 84 Souligné par B.C. « Sulla forma scientifica del materialismo storico », p. 9.
- 85 Souligné par B.C. « Per la interpretazione e la critica di alcuni concetti del marxismo », pp. 75 et 103 ; voir aussi introduction à la 2e édition (1906) de *Materialismo storico ed economia marxista*, et « Corne nacque e come morì il marxismo teorico in Italia (1937) », *Op. cit.*, p. 275.
- 86 Souligné par B.C. « Sulla forma scientifica del materialismo storico », p. 18.
- 87 « Per la interpretazione e la critica di alcuni concetti del marxismo », p. 85. Il pense qu'il ne s'agit que d'une « simple digression » dans l'œuvre de Labriola, qui ne remet pas en cause son refus de considérer le « matérialisme historique » comme une philosophie de l'histoire.
- 88 *Op. cit.*, pp. 95-97, 101, 103. n se sépare donc des analyses qui seront proposées plus tard en particulier par les théoriciens de l'« austro-

marxisme » (K.Vorländer, Max Adler), qui envisagent le marxisme comme une « sociologie » doublée d'une « éthique ».

89 « Sulla forma scientifica del materialismo storico », p. 15.

90 « Per la interpretazione e la critica di alcuni concetti del marxismo », p. 93.

91 Les interprétations contemporaines (Gentile) ou successives (Mondolfo et Gramsci) s'attachent au contraire à souligner la continuité entre Hegel et Marx.

92 « Per la interpretazione de la critica di alcuni concetti del marxismo », pp. 54-55.

93 Souligné par B.C., *op. cit.*, p. 73.

94 Souligné par B.C., *op. cit.*, p. 56.

95 *Op. cit.*, pp. 57-58.

96 Souligné par B.C., *op. cit.*, pp. 58-59.

97 « *La società economica in quanto società lavoratrice* ». « Società lavoratrice » est une expression difficile à traduire : « société productrice », société laborieuse ».

98 Souligné par B.C., *op. cit.*, p. 62.

99 Souligné par B.C., « Le teorie storiche del Prof. Loria », p. 31 note 1 ; « Per la interpretazione e la critica di alcuni concetti del marxismo » p. 65 ; « Recenti interpretazioni della teoria marxistica del valore e polemiche intorno ad esse », p. 131 ; Préface à la 2^e édition de *Materialismo storico ed economia marxistica*, p. XII. Croce utilise de préférence le second adjectif pour souligner qu'il entend dégager la pensée « réelle » de Marx.

100 « Recenti interpretazioni », pp. 125-126.

101 Souligné par B.C. « Per la interpretazione e la critica di alcuni concetti del marxismo », pp. 60-61.

102 Souligné par B.C., *op. cit.*, p. 65.

103 Il faut toutefois remarquer que dans la première version du premier essai, « Sulla forma scientifica del materialismo storico », publiée en 1896 sous le titre « Sulla concezione materialistica della storia », dans les *Atti dell'Accademia Pontaniana* de Naples, le 3 mai 1896, Croce défend une conception morale de l'exploitation. Il désavoue l'année suivante cette interprétation dans une note ajoutée à la première version de son troisième essai « Per la interpretazione », publié dans les mêmes *Atti*, le 21 novembre 1897.

104 « Recenti interpretazioni », p. 135.

105 Souligné par B.C., « Per la interpretazione e la critica di alcuni concetti del marxismo », p. 67 et 102. Croce ne précise pas sa conception de la sociologie ; il ne s'agit évidemment pas de la conception des positivistes de l'époque.

106 « Recenti interpretazioni della teoria marxistica del valore e polemiche intorno ad esse », p. 128.

107 Voir *supra*, chapitre I, p. 99.

108 Au chapitre VIII du Livre 1er de *Recherches sur la nature et les causes de la richesse des nations*.

109 « Per la interpretazione », pp. 63-64, note 1. On verra plus loin que Antonio Gramsci interprète la « société laborieuse » comme une « société communiste », (Voir chapitre 3, p. 226).

110 Max Weber : « Die « Objektivität » sozialwissenschaftlicher und sozialpolitischer Erkenntnis », « L'objectivité de la connaissance dans les sciences et la politique sociales », 1904, traduction française de cet article dans le recueil de Weber : *Essais sur la théorie de la science*, Plon, 1965, en particulier pp. 179-187.

111 Antonio Labriola fait remarquer à Croce qu'il devrait ainsi expulser Ricardo, puisqu'on ne trouve pas chez lui de « théorie générale de la valeur » (Postscriptum à l'édition française, 1898, de « Discorrendo di socialismo e di filosofia », dans *Scritti*, tome 2, Einaudi, 1973, p. 788).

112 *Manuscrits de 1857-1858*, Ed. Sociales, 1980, tome 2, p. 236. Il ajoute au livre 3 du *Capital* : « (...) c'est le mystère dont la solution préoccupe toute l'économie politique depuis Adam Smith » (Ed. Sociales, 1976, p. 211).

113 Livre 3 du *Capital*, Ed. Sociales, 1976, p. 210.

114 *Op.cit.*, p. 228.

115 *Op. cit.*, pp. 210, 228, 230, 234.

116 Ces « contre-tendances » sont souvent regroupées en trois ensembles (à la suite de P.M.Sweezy, dans *The theory of capitalist development*, 1942) : celles ayant pour effet le relèvement du taux de plus-value, celles ayant pour effet la diminution de la composition organique du capital, et les autres influences contraires. Il faut noter que les « contre-tendances » ne prennent pas en considération la répartition du profit global. A ce propos, Marx indique dans les « Grundrisse » une possibilité de relèvement du taux de profit grâce à la baisse des impôts, la diminution de la rente foncière, etc.. *Manuscrits de 1857-1858*, Ed. Sociales, 1980, tome 2, p. 239 ; Voir aussi *Théories sur la plus value*, Livre IV du *Capital*, Ed. Sociales, tome 2, 1975, p. 541.

117 Marx affirme que la hausse de la durée quotidienne du travail dans les « principales industries » en Angleterre, sur la période 1797-1815, a permis d'enrayer la baisse du taux de profit (*Théories sur la plus-value*, Ed. Sociales, tome 2, 1975, p. 486).

118 Livre 3 du *Capital*, p. 230. Marx ajoute que la hausse du taux de plus-value et la baisse du taux de profit expriment la croissance de la productivité du travail dans le mode de production capitaliste (*op. cit.*, p. 235).

119 L'utilisation du concept de « prix » est ici contestable, car en fait, Marx raisonne en « valeur ». Il ne faut pas oublier que les intitulés des « contre-tendances » no 3, 5, 6 sont rédigés par F. Engels et non par Marx.

120 Livre 3 du *Capital*, p. 231 ; voir aussi p. 242.

- 121 *Op. cit.*, pp. 231-232 ; voir aussi *Manuscrits de 1857-1858*, Ed. Sociales 1980, tome 2, p. 239.
- 122 Livre 3 du *Capital* pp. 232-233 ; voir aussi p. 249. Ces deux aspects sont déjà soulignés par John Stuart Mill, dans *Principles of political economy with some of their applications to social philosophy* (1848).
- 123 *Op. cit.*, p. 235 ; voir aussi pp. 255 et 409.
- 124 Souligné par nous, *op. cit.*, p. 234.
- 125 Dans les « Grundrisse », Marx pense que la baisse tendancielle du taux de profit se vérifie « pour des périodes plus ou moins longues » (*Manuscrits de 1857-1858*, Ed. Sociales, 1980, tome 2, p. 252). Il ne fournit pas davantage de précisions sauf en un seul endroit, au livre 3 du « *Capital* », où il donne l'exemple d'une période de 30 ans, p. 228.
- 126 La loi ne doit pas être confondue avec la « suraccumulation du capital » qui représente pour Marx Tune des trois causes effectives des crises (voir chapitre 6 p. 446).
- 127 Souligné par nous, *op. cit.*, p. 236.
- 128 Souligné par B.C., « Una obiezione alla legge della caduta del saggio di profitto », pp. 140-141.
- 129 « Per la interpretazione e la critica di alcuni concetti del marxismo » p. 93 et Préface à la deuxième édition (1906) de *Materialismo storico ed economia marxistica*, p. XII.
- 130 Souligné par B.C., « Una obiezione », p. 141 ; voir aussi p. 147.
- 131 Croce fait remarquer dans une note (*op. cit.*, p. 142 note 1) qu'il suppose une généralisation immédiate et totale du progrès technique et estime que l'on peut écarter l'« inutile complication » que représente la considération de sa généralisation progressive par étapes.
- 132 *Op. cit.*, p. 143 ; voir aussi « Marxismo ed economia pura », p. 159.
- 133 *Op. cit.*, p. 145 ; on voit apparaître ici une nouvelle hypothèse forte.
- 134 Il pense qu'il est impossible de trouver des éléments de réponse à son « objection » dans le Livre 3 du *Capital*, mis à part un passage du chapitre XIV dans lequel Marx traite du réemploi de la main d'œuvre avec un capital constant réduit (*op. cit.*, p. 145). Il s'agit d'un passage du paragraphe consacré à la 4e « contre-tendance », la « surpopulation relative », traitant en particulier des industries de luxe (voir *supra*, p.175).
- 135 Livre 1er du *Capital*, Ed. Sociales, 1983, p. 354. Bien entendu, chez Marx, la hausse de productivité du travail ne provient pas exclusivement de l'introduction du progrès technique ; on trouve dans le *Capital* l'exemple du « perfectionnement des méthodes » en agriculture.
- 136 Souligné par K.M., Livre 3 du *Capital*, Ed. Sociales, 1976, p. 46.
- 137 Nobuo Okishio, « Technical change and the rate of profit », Kobe University economic review, 1961, traduction italienne dans Screpant Ernesto et Zenezini Maurizio, a cura di : *Accumulazione del capitale e progresso tecnico-Scritti sulla teoria marxiana della caduta tendenziale del saggio di profitto*, Feltrinelli, 1978, pp. 55-71.
- 138 Livre 3 du *Capital*, Ed. Sociales, 1976, p. 222.
- 139 On trouvera des indications biographiques dans le livre de Manlio Di Lalla, *Vita di Giovanni Gentile*, Florence, Sansoni, 1975.
- 140 « La filosofia della prassi », dans *La filosofia di Marx – Studi critici*, (1899), 5e édition, Sansoni, 1974, pp. 72-73.
- 141 Souligné par K.M., « Thèses sur Feuerbach », publiées en Annexe au livre de F. Engels, *Ludwig Feuerbach et la fin de la philosophie classique allemande*, Ed. Sociales bilingues, 1979, pp. 130-131. Nous rectifions cette traduction qui donne « comme pratique révolutionnante » pour « als umwälzende Praxis ».
- 142 « come prassi che si rovescia », « La filosofia della prassi » pp. 19 et 85.
- 143 *Op. cit.*, p. 85 ; voir aussi p. 87.
- 144 *Op. cit.*, pp. 77, 86-, 131-133, 156-157 ; voir aussi « Una critica del materialismo storico », dans *La filosofia di Marx*, p. 55.
- 145 *Anti-Dühring*, Ed. Sociales, 1963, p. 56. « La filosofia della prassi », p. 127 ; voir aussi « Una critica del materialismo storico », pp. 38-39. Chez Platon, le réel est une copie maladroite de l'Idée qui, elle, provient des essences supérieures, tandis que chez Hegel, le réel est la manifestation (non de la copie) de l'Idée qui elle, provient de l'histoire des idées. L'interprétation d'Engels dans l'*Anti-Dühring* peut donc être qualifiée de réductrice. Dans *Ludwig Feuerbach et la fin de la philosophie classique allemande* on trouve deux présentations contradictoires selon nous de la conception du réel chez Hegel. La première est identique à celle de l'*Anti-Dühring*, « reflet » de l'« Idée absolue » (Ed. Sociales, 1979, p. 83), la seconde est nettement meilleure : « aliénation de l'Idée absolue », *op. cit.*, p. 27.
- 146 « La filosofia della prassi », p. 164.
- 147 *Op. cit.*, pp. 163-165.
- 148 *Op. cit.*, pp. 95-96.
- 149 Dans le texte original de Marx de cette « thèse », mais qui sera connu seulement à partir de 1925 et publié en italien après 1945, on trouve la formule « als revolutionare Praxis », « comme praxis révolutionnaire », ce qui lève tous les doutes quant à l'interprétation. L'édition française des thèses sur Feuerbach de la version Engels donne « comme pratique révolutionnante » (p. 131), formule qui se rapproche de la version de Marx, mais identifie à tort praxis et pratique.
- 150 V.I. Lénine attire l'attention sur le livre de Gentile dans la bibliographie qui fait suite à sa notice sur « Karl Marx » (1914), en déclarant que l'auteur, « idéaliste hégélien », « mentionne certains aspects importants de la dialectique matérialiste de Marx, qui échappent ordinairement à l'attention des kantien, des positivistes, etc... » *Œuvres complètes*, tome 21, E. du progrès, 1960, p. 83.
- 151 Nos indications biographiques proviennent de sources éparées.

- 152** L'« associationnisme » est une doctrine philosophique selon laquelle toutes les opérations intellectuelles se ramènent à l'association des idées.
- 153** *Il materialismo storico in Federico Engels*, Laterza, 1973, p. 2 et 4.
- 154** Souligné par R.M., *op. cit.*, en particulier pp. 4, 107, 133-134, 149.
- 155** Souligné par R.M., *op. cit.*, pp. 92 et 97 ; voir aussi p. 148.
- 156** *Op. cit.*, pp. 26, 27 et note 4.
- 157** Souligné par R.M., *op. cit.*, p. 53.
- 158** *Op. cit.*, pp. 134-135 note 1. Mondolfo fait ici allusion à la critique du « vieux matérialisme » qui repose sur une vision « atomiste » des hommes dans la « société bourgeoise », *Sainte Famille*, Ed. Sociales, p. 146. Sur ce point, il reprend donc l'optique de Gentile, mais en se référant à la *Sainte Famille*.
- 159** *Op. cit.*, pp. 131, 133, 156, 235-236.
- 160** Souligné par R.M., *op. cit.*, pp. 139, 152-153, 162-163, 177.
- 161** *Op. cit.*, p. 385, et Préface à l'édition espagnole (1940), *op. cit.*, p. XVIII.
- 162** *Op. cit.*, pp. 3 et 4.
- 163** Souligné par F.E., Engels, *Socialisme utopique et socialisme scientifique*, Ed. Sociales, bilingues, 1977, p. 35. (La phrase soulignée est de Goethe, dans « Faust ») Voir Mondolfo, *op. cit.*, pp. 212-213 ; voir aussi pp. 34, 13 et 134.
- 164** Souligné par R.M., *op. cit.*, p. 20.
- 165** *Op. cit.*, p. 18. La manière dont Mondolfo envisage ici les rapports entre la science et la philosophie chez Hegel et chez Engels anticipent exactement celle qui sera proposée plus tard en 1923 par Karl Korsch, dans *Marxisme et philosophie*, Ed. de Minuit, 1964, p. 85 note 15.
- 166** *Op. cit.*, p. 288 ; voir aussi pp. 289-294.
- 167** *Op. cit.*, p. 310.
- 168** Sur l'évolution de la pensée de L. Feuerbach, on peut se reporter au livre de David McLellan, *Les jeunes hégéliens et Karl Marx - Bauer - Feuerbach - Stirner - Hess*, Payot, 1972, pp. 123-146.
- 169** *Op. cit.*, p. 213.

Chapitre III. L'interprétation d'Antonio Gramsci

Nous achèverons cette première partie par un long examen de la « lecture » de Marx d'Antonio Gramsci. Dans quel contexte s'inscrit-elle ?

Pour le cerner, il faut remonter quelque peu à la veille de la Première guerre mondiale. En 1914, l'agitation sociale grandit en Italie ; les révoltes des métayers et des « braccianti » éclatent en Emilie-Romagne, et en juin se déroule la « semaine rouge ». Le conflit mondial éclate peu après, mais l'Italie ne participe à la guerre que l'année suivante. L'industrie s'adapte avec de grandes difficultés à cette nouvelle situation, bien qu'elle permette l'accélération de la concentration du capital. En octobre 1917, l'armée italienne subit la terrible défaite de Caporetto devant les Autrichiens. Des émeutes éclatent, et la classe ouvrière accueille avec sympathie la nouvelle de la révolution russe de novembre. Les années 1918-1920 sont particulièrement difficiles ; l'économie connaît une dure crise de reconversion, et l'agitation sociale s'accroît, en particulier dans les grandes villes comme Turin. L'offensive des travailleurs culmine en septembre 1920 avec l'occupation des usines dans toute l'Italie, qui ne débouchera pas sur une issue politique. En même temps, Mussolini fonde en mars 1919 les « Fasci di combattimento » et son mouvement se livre rapidement à une destruction des organisations ouvrières, devant un Etat libéral impuissant. En octobre 1922, le fascisme s'installe au pouvoir, et à partir de 1924, il intensifie la répression à l'encontre des partis et des organisations d'opposition, dont le Parti communiste d'Italie, fondé en janvier 1921. Le régime assure un sauvetage des groupes industriels en difficulté, et met un terme à la phase de reconversion. L'expansion économique reprend, mais elle est freinée par la « bataille de la lire » déclenchée par Mussolini en 1926-1927. Le fascisme poursuit la construction d'une infrastructure, et lance des « batailles agricoles » (blé, bonification intégrale...) qui préparent le pays à l'autarcie. La Grande Dépression mondiale frappe durement l'Italie de 1930 à 1934. Le régime réagit par un interventionnisme croissant de l'Etat dans l'économie, par exemple avec la création de l'Istituto per la ricostruzione industriale, et l'accélération de la marche vers l'autarcie. En outre, il se lance dans la conquête de l'Abyssinie en 1935. A partir de 1936, le régime se rapproche de l'Allemagne Nazie qui va l'entraîner dans la Deuxième Guerre mondiale et précipiter sa chute en 1943.

Notre examen de l'œuvre de Gramsci privilégie délibérément les manuscrits qui forment les « Cahiers de prison », au détriment des écrits de jeunesse qui ne contiennent pas de développements systématiques au sujet de la théorie marxiste, et cherche à en cerner les aspects les plus originaux.

La première section, après avoir présenté l'auteur, envisage la situation du « matérialisme historique » : la critique de l'interprétation « orthodoxe » de Boukharine, et les thèses sur l'unité de la philosophie et de la science dans le marxisme, sans oublier les réflexions de caractère exploratoire sur la question des « sources ». Ensuite on s'attachera à l'aspect sans doute le plus débattu de la pensée gramscienne, sous l'angle du « matérialisme historique » comme science : l'approche originale des rapports structure-superstructure. Enfin, on examinera les réflexions souvent méconnues portant sur la « loi de baisse tendancielle du taux de profit » en liaison avec le phénomène de l'« américanisme », développées à partir d'une critique de la réfutation proposée par Benedetto Croce et présentée dans le chapitre précédent.

SECTION I : SITUATION DU « MATERIALISME HISTORIQUE »

I – Antonio Gramsci

L'interprétation d'Antonio Gramsci occupe une place toute privilégiée dans notre examen des « lectures » italiennes de Marx. Elle a eu en effet un retentissement considérable dans l'Italie du second après-guerre mondiale. Les nombreuses questions abordées dans les *Cahiers de Prison* font l'objet de prolongements, de controverses multiples, au sujet de la « philosophie de la praxis », des intellectuels, du « bloc historique », des superstructures, du fascisme et de la question méridionale, de véritables « écoles gramsciennes » vont se constituer en Italie dans les domaines philosophique et historique.

Né à Alès, près de Cagliari en Sardaigne ¹, dans une famille de fonctionnaires, Antonio Gramsci (1891-1937), étudie à l'école primaire de Ghilarza, de 1898 à 1902. A douze ans, il doit interrompre ses études en raison des difficultés financières de ses parents. Il travaille alors deux ans au bureau du cadastre de Ghilarza. En 1905, il peut entrer au lycée, tout d'abord à Santu Lussurgiu, puis à Cagliari. Il participe à partir de 1908 à des activités socialistes et commence à lire Marx, « par curiosité intellectuelle » dira-t-il. Il émigre ensuite à Turin en 1911, pour entreprendre des études universitaires. Dans cette grande ville de l'Italie du Nord, il va s'inscrire à la Faculté des Lettres, où il suivra des cours jusqu'en 1915. La formation intellectuelle qu'il en reçoit est riche et variée. On ne peut relever l'influence d'un seul maître, tant du point de vue de la philosophie en général, que de celui du marxisme. Parmi les enseignants qui ont des liens privilégiés avec lui, on peut mentionner Matteo Giulio Bartoli (1873-1946), professeur de linguistique, Umberto Cosmo (1868-1944), professeur de littérature italienne, ancien socialiste et disciple de Benedetto Croce sur le plan philosophique, Zino Zini (1868-1937), professeur de philosophie morale, socialiste et enfin Annibale Pastore, professeur de philosophie théorique, défenseur d'une interprétation de Marx très proche de celle de Rodolfo Mondolfo ². Gramsci ne semble pas avoir suivi les cours d'histoire de la philosophie de Mondolfo, dispensés à Turin de 1910 à 1913 ³. D'autre part, il étudie la science financière professée par Luigi Einaudi (1874-1961) à la Faculté de Droit. L'attrait pour la pensée de cet économiste libéral proviendra du fait qu'il défend le libre-échange dans la revue *La Riforma Sociale*, et s'oppose aux multiples formes du « féodalisme économique ». Notre philosophe s'intéresse aux thèses « méridionalistes » défendues par Gaetano Salvemini (1873-1957). Il milite de plus en plus dans le courant socialiste ; il adhère au Parti socialiste italien en 1914, et soutient les positions de l'aile gauche, puis de l'extrême-gauche du parti qui défendra la Révolution russe en 1917. A l'université, il se lie d'amitié avec un élève de Luigi Einaudi, Palmiro Togliatti (1893-1964), futur dirigeant du Parti communiste italien sur la période 1926-1964. En 1915, il décide d'interrompre ses études universitaires pour se lancer dans le journalisme politique. Le « néo-idéalisme », alors en position dominante dans la vie culturelle italienne, et les thèmes de la « réaction idéaliste contre la science », influencent d'une manière déterminante le jeune Gramsci qui devient, au début de sa période estudiantine, un disciple de Benedetto Croce, et se familiarise avec l'« hégélianisme napolitain », l'anti-positivisme, notamment grâce à l'enseignement d'Umberto Cosmo ⁴. En 1917, il considère encore Croce comme « le plus grand penseur européen du moment » ⁵. Mais la pensée de l'autre grande figure du « néo-idéalisme » joue un rôle décisif sur le plan de la philosophie en général, et sur le plan de l'interprétation du marxisme. Notre jeune philosophe subit, en effet, l'influence de la pensée « actualiste ». Giovanni Gentile représente pour lui

« le philosophe italien qui a le plus produit dans le champ de la pensée dans ces dernières années. Son système de la philosophie est le développement ultime de l'idéalisme allemand qui eut son moment culminant avec G. Hegel, maître de Karl Marx, et qui est la négation de toute transcendance, l'identification de la philosophie avec l'histoire, avec l'acte de la pensée, dans laquelle s'unissent le vrai et le fait, dans une progression dialectique jamais définitive ni parfaite » ⁶.

Son interprétation de Marx doit beaucoup au livre paru en 1899, *La filosofia di Marx - Studi critici*, si l'on en juge les brefs passages consacrés à cette question dans les écrits de jeunesse. Elle intègre des éléments de l'analyse de Gentile, par exemple la conception idéaliste de la « praxis » qui tend à identifier pensée et acte : ainsi dans la « véritable doctrine de Marx », « l'homme et la réalité, l'instrument de travail et la volonté, ne sont pas dissociés, mais s'identifient dans l'acte historique » ⁷. Pour Gramsci, Marx n'est pas seulement un « historien » ; il est aussi un « maître de vie spirituelle et morale », un éducateur faisant fi de tout dogme. Sa pensée représente la « continuation de la pensée idéaliste italienne et allemande ». On retrouve donc ici le Marx « idéaliste-né » de Gentile, mais sans l'accusation d'inconséquence, produite par le recours au matérialisme. Gramsci défend plutôt la thèse que Marx, bien qu'idéaliste, introduit dans son œuvre des « scories positivistes et naturalistes », des « éléments positivistes », car il n'est pas « philosophe de profession » ⁸. Sur la base de ces éléments, se serait développée une interprétation « fataliste », voire « positivisme ». A partir du « Capital », on a construit des « canons du matérialisme historique » qui montrent, par exemple, la nécessité du développement complet du capitalisme, avant de pouvoir envisager la question du passage au socialisme. Gramsci affirmera même que les bolcheviks ont accompli la « révolution contre le *Capital* de Karl Marx » !

Les articles de jeunesse contiennent quelques allusions très ironiques au sujet de l'interprétation caricaturale du marxisme d'Achille Loria critiquée par Labriola et Croce. On n'y trouve pas de développement sur les « essais sur la conception matérialiste de l'histoire » d'Antonio Labriola, textes pourtant connus de notre philosophe ⁹, tout comme les principaux ouvrages de Marx et d'Engels. De même, on ne trouve pas d'écho du livre de Benedetto Croce, *Materialismo storico ed economia marxistica* (1899), qui a connu un certain retentissement en Italie, sans doute bien plus fort que celui de Gentile. Il faut enfin souligner une autre influence, qu'il ne faut bien sûr ni sous-estimer, ni sur-estimer, celle du théoricien français du syndicalisme révolutionnaire, Georges Sorel (1847-1922). Ce dernier doit beaucoup à la philosophie « intuitionniste » d'Henri Bergson, dont il partage l'anti-rationalisme, et au « pragmatisme » de William James. Dans les premières années du XXe siècle, il rédige les essais qui formeront les « Réflexions sur la violence », et qui ont pour concept-clé le « mythe », ou la connaissance créatrice en vue d'actes libres. Gramsci partage l'anti-positivisme, l'anti-déterminisme de Sorel ainsi que sa conception de la « démocratie des producteurs ». Il déclare à son sujet :

« Dans ce qu'il a écrit de meilleur, il montre qu'il a réuni en lui un peu des vertus de ses deux maîtres : l'âpre logique de Marx et la chaleureuse et plébéienne éloquence de Proudhon » ¹⁰.

Il exalte comme lui le rôle de la « volonté sociale, collective » des hommes dans l'histoire. Il sera d'ailleurs accusé de « bergsonisme » à ce propos par ses adversaires de la « droite » du Parti socialiste italien. Après son départ de l'université, en 1915, Gramsci collabore à la presse socialiste, au journal *Il Grido del popolo*, et entre à la rédaction turinoise de l'*Avanti* ! Il rédige de très nombreux articles sur des questions politiques, philosophiques et littéraires. En avril 1919, avec Angelo Tasca, Umberto Terracini et Palmiro Togliatti, il fonde un journal situé à l'extrême-gauche du Parti socialiste italien, *L'Ordine Nuovo*, auquel va collaborer l'étudiant en droit et en économie politique, élève de Luigi Einaudi, Piero Sraffa (1898-1983) ¹¹. Favorable à la constitution de conseils ouvriers, *L'Ordine Nuovo* soutiendra activement les luttes des travailleurs dans l'Italie du Nord durant l'année 1920, en particulier le mouvement d'occupation des usines, déclenché en septembre. La situation politique et sociale, conditionnée notamment la victoire de la révolution en Russie en 1917, conduit Antonio Gramsci au développement d'une pensée marxiste originale. En janvier 1921, il participe à la fondation du Parti communiste d'Italie, dont il devint le dirigeant, en août 1924, en remplacement d'Amadeo Bordiga. Le fascisme s'est installé au pouvoir en octobre 1922, et persécute les opposants politiques. A la suite de la

mise en place des « lois de défenses de l'Etat », préparées par Alfredo Rocco, ou « lois fascistissimes », en novembre 1926, Antonio Gramsci est arrêté et condamné à cinq ans de résidence surveillée dans l'île d'Ustica. Transféré à Milan, en 1927, en vue de son procès, il est condamné l'année suivante par le « Tribunal spécial de défense de l'Etat » à vingt ans, quatre mois et cinq jours de prison. Incarcéré à la prison de Turi, près de Bari, il va rédiger son œuvre principale de 1929 à 1935, dans des conditions de santé très difficiles, les *Cahiers de Prison*, qui ne seront connus qu'après la seconde guerre mondiale. Piero Sraffa veillera constamment à ce qu'il reçoive livres et revues pour mener à bien son travail. Théoriquement libéré en 1935, Gramsci, qui ne peut plus écrire, meurt d'épuisement en 1937. Les vingt neuf *Cahiers* ne se présentent pas comme un ouvrage prêt pour une publication immédiate ; il s'agit avant tout d'une masse considérable de matériaux plus ou moins élaborés sur de très nombreux thèmes de réflexions. L'auteur demeure pleinement conscient du caractère provisoire et incertain de ses notes, des risques d'erreurs ; aussi avance-t-il certaines thèses avec grande prudence ¹² .

II – Le refus de l’interprétation « orthodoxe » du « matérialisme historique » : la critique de Nicolas Boukharine

Afin de permettre une meilleure compréhension de l’interprétation gramscienne du « matérialisme historique » comme unité d’une philosophie et d’une science, il convient d’examiner au préalable sa critique de l’analyse « orthodoxe » du marxisme. De quelle « orthodoxie » s’agit-il ? La critique de Gramsci ne concerne pas les théoriciens de la social-démocratie allemande (Karl Kautsky), mais deux théoriciens russes Georges Plekhanov (1856-1918) et surtout Nicolas Boukharine (1888-1938). Nous avons vu précédemment que les écrits de Plekhanov faisaient l’objet de remarques critiques, certes toutes allusives, de la part d’Antonio Labriola, Benedetto Croce, Rodolfo Mondolfo. Dans ses *Cahiers de prison*, notre philosophe livre quelques réflexions sur les *Questions fondamentales du marxisme* (1908), mais sans lui consacrer beaucoup de place ¹³. Tout comme Labriola, Croce, Mondolfo, il reprend l’accusation de « matérialisme vulgaire » ; il ajoute que le philosophe russe pose très mal le problème des « origines » philosophiques du marxisme, et qu’il adopte, d’une manière générale, la « méthode positiviste classique ». Il conçoit la dialectique de Marx comme une « section de la logique formelle, comme une logique du mouvement par opposition à la logique de la stase » ¹⁴. Toutefois le jugement sur ce livre n’est pas totalement négatif ; en effet, le père du marxisme russe a le grand mérite, à la différence de Boukharine, d’aborder un « point fondamental », qu’il faut développer après lui : « comment le mouvement historique naît-il sur la base de la structure ».

Gramsci livre davantage de réflexions sur le travail de Nicolas Boukharine, *La théorie du matérialisme historique - Manuel populaire de sociologie marxiste* (1921, 4e édition, 1924), dont il partageait avant son arrestation, vers 1923-1925, les grandes orientations théoriques. Il consacre les années 1930-1933 à la mise au point d’une critique fondamentale des thèses du théoricien bolchévik ¹⁵.

A partir de là, il jette les bases de sa propre interprétation du marxisme. Afin de mieux percevoir le sens de ses remarques, il convient tout d’abord de rappeler les principes généraux de la conception boukharinienne.

Le « matérialisme historique » représente pour Boukharine une science sociale, la « sociologie marxiste ». Cette « science du prolétariat est supérieure à celle de la bourgeoisie » et son objet est l’étude non pas de telle ou telle société particulière, mais de la « société en général », ainsi que des lois générales de son évolution. Son niveau d’abstraction lui permet de fournir une méthode pour les sciences historiques qui étudient la vie sociale de telle ou telle société déterminée ¹⁶. Le « matérialisme historique » ou « sociologie marxiste » représente une application particulière du principe général du « matérialisme philosophique », développe à partir de L. Feuerbach, par Marx. Ce principe, selon lequel l’« esprit est un produit de la matière », se trouve lié à la méthode dialectique : on parle ainsi de « matérialisme dialectique ».

Qu’en est-il de la dialectique marxiste ? La méthode dialectique étudie les phénomènes dans leurs rapports individuels et dans leur mouvement, en mettant en évidence les forces en lutte, les contradictions. Il faut étudier cette méthode dans les termes du mécanisme, à partir de la théorie de l’« équilibre » ¹⁷. Chaque « système » fonctionne sur la base de deux types d’« équilibres », stables ou instables : un équilibre dit « interne », entre les composants du « système », et un équilibre dit « externe », entre le « système » et son environnement. Ainsi, le « gigantesque mécanisme » de la société humaine, ou « système », existe dans un « milieu » déterminé, la nature extérieure. Il s’établit donc un certain rapport d’équilibre « externe » entre le « système » et le « milieu », ainsi qu’un rapport d’équilibre « interne » au

sein de la société. Dans ce cadre, se développent des contradictions « internes » et surtout « externes ». Il s'ensuit que les équilibres ne sont jamais « stables » : l'équilibre « externe » se rompt et va faire place à un nouvel équilibre, qui va entraîner des changements à l'intérieur du « système » et donc transformer l'équilibre « interne ». Selon cette thèse, « l'équilibre interne (de la structure) est un facteur qui dépend de l'équilibre externe » ¹⁸. Une application précise de ce principe se trouve dans l'étude des rapports structure » - superstructure, que l'on examinera plus loin. Un autre aspect de la méthode dialectique, mais non articulé dans le livre avec l'analyse de l'« équilibre » est celui de la « théorie des transformations par bonds », ou du passage de la quantité à la qualité.

Dans la communication de Boukharine au deuxième Congrès International d'Histoire des Sciences et des Techniques (Londres, juin-juillet 1931), « Theory and practice from the standpoint of dialectical materialism », texte connu de Gramsci, il n'existe plus de trace de cette conception de la dialectique. On y trouve au contraire des réflexions intéressantes sur les rapports entre la théorie et la pratique ; ainsi, bien avant Louis Althusser, le théoricien russe se penche sur la « pratique théorique », la théorie comme « pratique accumulée et condensée » ¹⁹.

Quelle est la réaction d'Antonio Gramsci à la lecture de Boukharine ? Selon lui, la « Théorie du matérialisme historique » tout d'abord, ne remplit pas ses tâches didactiques. Il s'agit en principe d'un « manuel » destiné à être lu par un large public ; or il ne consacre aucun développement à la « philosophie du sens commun », c'est-à-dire celle des non-philosophes. Il comporte toutefois des défauts bien plus importants. L'auteur ne perçoit pas correctement le concept marxiste de « mouvement historique ». Il n'arrive pas à dégager l'originalité de la dialectique de Marx et se dispense d'en faire un véritable traitement théorique. Tout comme Plekhanov, il en fait une section de la logique formelle et ne l'appréhende pas comme une logique, une théorie de la connaissance spécifique ²⁰. Inspiré par les méthodes des sciences de la nature, il est à la recherche des lois de « régularité », de « normalité », dans une perspective que l'on peut qualifier d'« évolutionniste » et de « positiviste ». Le défaut majeur du livre, aux yeux de Gramsci, est sans conteste la séparation du marxisme en une « sociologie systématique », soi-disant science exacte des faits sociaux à la manière positiviste, et une philosophie proprement dite, le « matérialisme mécanique (vulgaire) », certes baptisé « matérialisme dialectique ». Le théoricien russe tombe ainsi dans la « métaphysique naïve », dans le « dogmatisme ». On peut parler à son sujet d'« idéalisme à l'envers », car il utilise des catégories aussi anti-historiques que les catégories spéculatives ²¹. En définitive, Boukharine ne réussit pas à donner au marxisme son « autonomie scientifique » et une position correcte par rapport aux sciences de la nature. Il le transforme en une « idéologie » au sens le plus mauvais du terme ²². Gramsci va jusqu'à critiquer le titre même du livre : *Théorie du matérialisme historique* devrait désigner la philosophie du marxisme, donc le matérialisme métaphysique dans l'optique de Boukharine, et non la « sociologie ». Mais l'origine de beaucoup d'erreurs et de « déviations » se trouve dans certaines affirmations de *l'Anti-Dühring* d'Engels ; on peut mentionner ainsi la reprise « a-critique » de certains concepts de la philosophie traditionnelle, souvent disparates, et même contradictoires entre eux. Il en va de même pour les développements sur la « dialectique de la nature » ²³. Enfin, la séparation entre le « matérialisme historique » comme « sociologie » et le « matérialisme dialectique », trouve sa source dans le livre d'Engels. Nous allons maintenant comprendre les motifs du refus par Gramsci d'une telle division dans son interprétation du marxisme, sa recherche d'une nouvelle « orthodoxie » et dans son examen de la question des « sources » culturelles du « matérialisme historique ».

III – Le « matérialisme historique » comme unité d'une philosophie et d'une science

Le marxisme dans l'interprétation d'Antonio Gramsci forme, d'une manière indissoluble, une théorie et une pratique ; nous nous trouvons en présence, pour la première fois dans le débat italien, d'un marxisme que l'on peut qualifier de « militant ». Sur le plan théorique, le « matérialisme historique » représente non pas un corpus achevé, mais une « doctrine qui en est encore au stade de la discussion, de la polémique, de l'élaboration » et qui n'a pas atteint la « phase « classique » de son développement »²⁴. En ce qui concerne son contenu, nous avons vu précédemment que notre philosophe refuse la séparation introduite par Nicolas Boukharine entre une philosophie (« matérialisme dialectique ») et une « sociologie ». Il écarte également l'approche en « parties constitutives », largement répandue dans les travaux de vulgarisation, par exemple dans ceux de V.I. Lénine, dans « Les trois sources et les trois parties constitutives du marxisme » (1913) : philosophie ou « science de la dialectique », économie et politique. Cette représentation en blocs séparés s'inspire du découpage par thèmes opéré par Engels dans son *Anti-Dühring*, et se trouve en général rattachée à la question des « trois sources », examinée plus loin. Selon Gramsci, le « matérialisme historique »²⁵ comprend deux aspects organiquement liés et dissociables seulement pour des raisons analytiques : l'aspect philosophique, ou « philosophie de la praxis », et l'aspect scientifique, ou la science de l'histoire, dans laquelle on ne peut détacher histoire, économie et politique.

a – Réflexions sur la « philosophie de la praxis »

La « philosophie de la *praxis* au sens véritable et propre » représente le « matérialisme historique » sous l'aspect philosophique²⁶. Gramsci reprend ainsi la formule forgée par A. Labriola et déjà utilisée par G. Gentile et R. Mondolfo. La « philosophie de la praxis » constitue une nouvelle « conception du monde » (« Weltanschauung »), « intégrale et originale », en voie de formation ; elle forme un niveau élevé d'« idéologie ». Notre philosophe insiste sur le caractère « autosuffisant » de cette « conception du monde », que Labriola a eu l'immense mérite de souligner. Elle n'a en effet, pas besoin de se combiner avec d'autres philosophies. C'est en développant cette perspective que l'on peut envisager une « rénovation » du concept d'« orthodoxie », par delà les déformations du type de celles de Boukharine. Gramsci envisage la « praxis » au sens étroit de Marx, comme pratique créatrice, et non au sens large de Labriola. Toutefois, à propos de la troisième « thèse sur L. Feuerbach » qui indique que les hommes transforment les « circonstances » et en sont en même temps les produits, il reprend la traduction erronée de l'expression « als umwälzende Praxis » : « praxis qui se renverse »²⁷. Il se sert souvent de la formule « renversement de la praxis » comme d'une métaphore prudente pour désigner le processus révolutionnaire. Dans les *Cahiers*, il se trouve, cependant loin des interprétations de Gentile et de Mondolfo.

Le caractère matérialiste ou non de la « philosophie de la praxis » dans l'interprétation du grand marxiste italien constitue l'une des questions les plus controversées dans les discussions des années cinquante et soixante. La plupart des critiques lui reprochent son absence de « matérialisme » en s'appuyant sur tel ou tel passage isolé des *Cahiers de prison* ; certains comme, par exemple, Mario Tronti (voir chapitre 6), parleront même d'« idéalisme ». Tout comme Labriola, Gramsci refuse le « matérialisme dialectique » comme nous l'avons vu à travers sa critique de Boukharine. Sur cette question, il n'adopte pas une position clairement définie, contrairement à ce que pense la quasi-totalité des critiques. Il importe de rappeler à ce propos que les *Cahiers de prison* ne forment pas un ouvrage destiné à la publication,

développant une approche systématique des problèmes du marxisme ; ils se composent au contraire de multiples notes fragmentaires, rédigées sur plusieurs années, ce qui n'exclut pas a priori des oscillations théoriques possibles, des contradictions, voire des incohérences. Il paraît osciller entre deux positions. Tout d'abord, certains passages des *Cahiers* indiquent que la « philosophie de la praxis » dépasse tout à la fois l'idéalisme et le matérialisme traditionnels, ou les deux « monismes » métaphysiques, et révèlent une position « réaliste » (matérialiste) à la manière de Labriola ²⁸. Gramsci précise que dans la formule « matérialisme historique », on attache en général trop d'importance au mot « matérialisme » et pas assez au mot « historique », et il signale que Marx lui-même, évite de se réclamer du « matérialisme », pour éviter toute confusion. Cependant, sur cette question, il ne veut pas trop s'engager et manifeste le désir de relire les essais de Labriola à ce sujet ²⁹. Dans d'autres endroits des *Cahiers* on trouve une autre approche à propos de laquelle on peut peut-être parler de « réalisme expérimental ». En matière de théorie de la connaissance, notre philosophe affirme :

« Objectif signifie toujours « humainement objectif » ce qui peut correspondre exactement à « historiquement subjectif », c'est-à-dire qu'objectif signifierait « universellement subjectif ». L'homme connaît objectivement dans la mesure où la connaissance est réelle pour tout le genre humain *historiquement* unifié dans un système culturel unitaire » ³⁰.

La réalité objective est vérifiée par tous les hommes indépendamment des points de vue particuliers ou de groupe. Gramsci ajoute que cette « unification historique » représente un stade-limite car il présuppose la disparition des contradictions internes à la société. Il existe donc dans les différentes sociétés une « lutte pour l'objectivité ». Cette approche se caractérise par le refus de reconnaître une objectivité « extra-humaine ». Gramsci pense que cette interprétation reste conforme à la célèbre remarque d'Engels dans l'*Anti-Dühring*, selon laquelle :

« l'unité réelle du monde consiste en sa matérialité, et celle-ci se prouve (...) par un long et laborieux développement de la philosophie et de la science de la nature » ³¹.

Dans cette optique, l'homme et l'histoire ne sont jamais séparés de la nature. Le développement des sciences expérimentales illustre parfaitement cette liaison, mais notre philosophe ne poursuit pas ses réflexions au delà de ces quelques remarques.

Dans la conception gramscienne, la « dialectique réelle » de Marx a pour terrain, d'une manière indissociable, l'histoire et la nature, car « l'histoire humaine doit se concevoir aussi comme histoire de la nature (y compris à travers l'histoire des sciences) » ³². On retrouve ainsi la conception défendue par Antonio Labriola et par Rodolfo Mondolfo.

Gramsci n'admet pas la « dialectique naturelle » dans les termes établis par F. Engels, dans l'*Anti-Dühring* et surtout dans *la Dialectique de la nature* ³³. Il voit dans ces recherches une vaine tentative, inachevée d'ailleurs, pour démontrer l'existence d'une « loi dialectique cosmique » ³⁴, et reproche à Nicolas Boukharine de s'engager dans cette voie d'une manière non critique. En même temps, il prend position contre l'optique de Georg Lukacs, certes avec beaucoup de prudence, car il doit là encore se fier uniquement à sa mémoire. Le philosophe hongrois dans *Histoire et conscience de classe* (1923) accepte la dialectique uniquement sur le terrain de l'histoire. Selon Gramsci, il tombe dans une « dualité » entre l'homme et la nature propre à la religion et d'une manière générale à l'« idéalisme ». Il s'agit là d'une erreur commise sans doute en réaction à celle de Boukharine, dans la *Théorie du matérialisme historique* (1921). Sur la seule prise en considération de l'histoire, Gramsci aurait pu évoquer les interprétations italiennes de Benedetto Croce d'une part, et de Giovanni Gentile d'autre part. Une telle question témoigne de l'existence de divergences entre les deux fondateurs du « matérialisme historique », et notre philosophe estime nécessaire de « rechercher les différences entre Marx, disons authentique, et Engels, pour être en mesure de voir ce qui n'est pas marxiste dans les présentations qu'Engels propose de la pensée de son ami » ³⁵. Il vise ici principalement l'*Anti-Dühring*, et il note que le livre de Rodolfo Mondolfo, *Il*

materialismo storico in Federico Engels (1912) est « très utile » de ce point de vue, et fournit les bases d'une « voie à suivre » ³⁶.

Pour Gramsci, un des caractères originaux de la « philosophie de la praxis » du point de vue de l'histoire de la philosophie mondiale consiste dans l'affirmation d'un « historicisme réaliste » :

« La philosophie de la *praxis* est l'« historicisme » absolu, la mondanisation et la terrestrité absolue de la pensée, un humanisme absolu de l'histoire » ³⁷.

Il précise à ce sujet :

« La grande conquête que représente la philosophie de la *praxis* dans l'histoire de la pensée moderne consiste justement dans l'historicisation concrète de la philosophie et dans son identification avec l'histoire » ³⁸.

L'« historicisme réaliste » réside dans cette « identité », dans ce « bloc » que forment la philosophie et l'histoire, et qu'il faut entendre au sens d'une « prévision historique d'une phase à venir ». En effet, la « philosophie de la praxis » devient la « conception du monde » d'une classe sociale déterminée, et va déboucher sur une praxis collective spécifique ; elle représente la philosophie d'une époque historique déterminée et s'« identifie » à l'histoire, et donc à la philosophie de cette époque.

Selon notre philosophe, cette thèse est clairement exprimée en particulier dans sa onzième « thèse sur Ludwig Feuerbach », selon laquelle « les philosophes n'ont fait qu'*interpréter* le monde de différentes manières, ce qui importe, c'est de le *transformer* ». F. Engels l'énonce à son tour dans son *Ludwig Feuerbach* avec la proposition selon laquelle le « mouvement ouvrier allemand » est l'« héritier de la philosophie classique allemande » ³⁹. Ces deux formulations ne signifient pas une condamnation de toute philosophie, mais plutôt l'affirmation de l'*unité-identité* entre la théorie et la pratique. De plus, la participation à l'histoire va permettre en retour de nouveaux développements théoriques. En affirmant le caractère d'« historicisme réaliste » de la philosophie marxiste, Gramsci polémique contre l'« historicisme spéculatif » du philosophe Benedetto Croce, qui identifie philosophie et histoire, mais dans une approche purement hégélienne où le mouvement de l'histoire n'est qu'une manifestation de l'« Esprit », et où le réel s'identifie directement au rationnel. Il lui apparaît nécessaire d'établir clairement les liens entre Croce et le marxisme, bien plus complexes qu'on ne pourrait le supposer de prime abord. Après avoir été le « leader intellectuel » du « révisionnisme » à la fin du XIXe siècle, Croce a voulu « dépasser » définitivement le marxisme avec son « histoire éthico-politique » ; cependant, dans la meilleure partie de sa pensée, on a affaire à une tentative inavouée d'absorption, de « retraduction en langage spéculatif » du marxisme ⁴⁰. Le rapport de la philosophie idéaliste italienne (Croce et Gentile) avec Hegel ne peut se comprendre en faisant abstraction des systèmes de Giambattista Vico et Bertrando Spaventa principalement. Il en résulte une « lecture » de la pensée hégélienne qui rejette la partie « la plus réaliste » et « historiciste » qui conduit à Marx : on peut parler d'une « réforme « réactionnaire » ». Cependant, cette philosophie idéaliste, en particulier celle de Benedetto Croce, représente le « moment mondial de la philosophie classique allemande » ; elle doit faire par conséquent l'objet d'une critique et d'un dépassement afin de permettre un nouveau développement de la « philosophie de la praxis ». Pour mener à bien cette tâche, notre auteur réfléchit sur un projet, de préférence collectif, de rédaction d'un « *Anti-Croce* » (qui serait aussi un « *Anti-Gentile* »), adapté à la situation du marxisme au XXe siècle. Un tel travail devrait avoir la « même signification » et la même importance que l'*Anti-Dühring* d'Engels à son époque. Il développerait une critique non seulement de la philosophie spéculative, mais aussi du positivisme et du « mécanisme ». L'objectif recherché est de faciliter la construction d'une « nouvelle culture intégrale », similaire par exemple aux mouvements de la « Réforme protestante » ou de la « philosophie des Lumières » en France ⁴¹.

Que faut-il penser de cette analyse de Gramsci ? Ses thèses sur la philosophie de Marx revêtent un

caractère original à plus d'un titre. Tout d'abord, on constate une oscillation quant au caractère matérialiste de la « philosophie de la praxis ». Le « réalisme » proposé semble aboutir à une sorte d'intersubjectivité, très proche en matière de théorie de la connaissance de l'analyse (inconnue de Gramsci) d'un philosophe positiviste français, disciple d'Ernst Mach, Abel Rey. Tenant d'un « réalisme absolu », expérimental, Abel Rey déclare dans la *Philosophie moderne* (1908) :

« La vérité, c'est l'objectif. L'objectif c'est l'ensemble des relations indépendantes de l'observateur. Pratiquement, c'est ce qui est admis par tous, ce qui est l'objet d'expérience universelle, de consentement universel, en donnant à ces mots un sens scientifique »

42 .

Dans son approche, le « vrai », l'« objectif » ne dépend donc pas du « coefficient individuel » dans l'acte de la connaissance. D'autre part, il semble difficile de tenter un rapprochement entre le réalisme gramscien et le « réalisme expérimental » attribué à Marx par Mondolfo, car ce dernier ne fournit pas de précisions à ce sujet. L'interprétation de la « philosophie de la praxis » comme « historicisme réaliste » représente une seconde originalité de la démarche gramscienne qui polémique contre le « historicisme » de Benedetto Croce. Gramsci assimile l'unité théorie-praxis à une *identité* entre la philosophie et l'histoire (et la politique), ce qui implique des concessions appréciables envers l'hégélianisme. Cette thèse aboutit comme le montre Louis Althusser dans un célèbre chapitre de *Lire le Capital*, à l'établissement d'un « rapport d'expression directe » entre la théorie de Marx et l'« histoire réelle » et tend à confondre de manière empiriste objet réel et objet de connaissance ⁴³ .

Les réflexions sur la nécessité d'un « Anti-Croce » sont intéressantes, mais on notera l'influence de la théorie de la circulation de la pensée de Bertrando Spaventa. La philosophie crocienne représenterait le « moment mondial de la philosophie classique allemande ». Gramsci rapproche à tort son projet de l'*Anti-Dühring* qui n'a justement pas la même fonction ; en effet, le livre d'Engels a surtout pour but l'initiation au marxisme de militants ouvriers, et comporte des aspects de vulgarisation dont les défauts n'échappent d'ailleurs pas aux yeux avertis de notre auteur. L'« Anti-Croce » au contraire correspond à une entreprise culturelle de haut niveau, et dans son contenu réagit à de multiples déformations et vulgarisations du marxisme ; à ce titre il constitue aussi un « Anti-Boukharine ».

b – La science de Marx : histoire, économie et politique

Dans l'interprétation proposée par les *Cahiers de prison*, le « matérialisme historique » représente aussi une science. Sur ce second aspect, on trouve là encore une référence explicite à Antonio Labriola, « le seul qui ait tenté de donner une base scientifique au matérialisme historique » ⁴⁴ . Dans la nouvelle science envisagée par Marx, « la politique et l'économie ne peuvent être détachées de l'histoire, même dans les phases de spécialisation » ⁴⁵ . Gramsci parle à ce propos de « théorie » ou de « science de l'histoire et de la politique », car le marxisme non seulement étudie l'histoire, mais participe activement à sa création. Au sujet de cet aspect, les réflexions les plus connues, qui ont donné lieu à de nombreux commentaires depuis les années cinquante, concernent les rapports structure-superstructures et tout spécialement le thème de l'Etat au sens large (« société politique » et « société civile »). Ces problèmes feront l'objet d'un examen dans la section suivante. Il nous paraît intéressant ici de nous pencher plutôt sur des questions qui, au contraire, sont particulièrement délaissées jusqu'à aujourd'hui. Elles se rapportent à l'unité, affirmée par notre philosophe, entre l'économie et l'histoire, et se réfèrent au domaine de l'« économie critique et historiciste ».

Dans un premier temps, il faut se pencher sur les quelques remarques des *Cahiers de prison*, allusives et fragmentaires, consacrées à l'économie politique. Cette science, apparue avec l'essor du capitalisme en Europe, se développe principalement à partir d'une découverte décisive, à savoir l'idée que la « richesse

ne réside pas dans l'or (et donc encore moins dans sa possession) mais dans le travail »⁴⁶. Gramsci évoque à ce propos les noms de William Petty et de Richard Cantillon. Les économistes qui viennent après eux vont approfondir le concept de « travail ». L'apport le plus décisif vient de l'« économie classique »⁴⁷, en particulier Ricardo et sa théorie de la valeur. Toutefois cet économiste laisse une contribution capitale du point de vue méthodologique. Il utilise en effet la méthode déductive du « supposons que » qui le conduit non pas à la construction de généralités abstraites, mais à l'examen d'une « forme sociale » déterminée, d'un tout concret historiquement donné ; il va ainsi dégager un « marché déterminé », c'est-à-dire l'ensemble des activités économiques de la société en question, et mettre en évidence le rapport de forces existant entre les différentes classes sociales. Ce « marché déterminé » correspond à ce que Marx appellera :

« rapport déterminé des forces sociales dans une structure déterminée de l'appareil de production », rapport garanti (c'est-à-dire rendu permanent) par une superstructure politique, juridique et morale déterminée »⁴⁸.

A partir de là, et toujours en recourant à la même méthode, l'économiste anglais va construire le « schéma abstrait d'une société économique déterminée », dans laquelle agit un certain type d'« homo oeconomicus », lequel représente d'ailleurs l'« abstraction des besoins et des opérations économiques d'une forme de société donnée », et non une quelconque généralité abstraite. Chaque groupe social, la classe capitaliste par exemple, agit selon des principes acceptés librement, expressions de volontés devenues homogènes ; on peut parler à ce propos de la mise en place d'une « rationalité » ou d'un « automatisme spontané ».

Sur la base de ces comportements, Ricardo établit des lois de régularité, « expressions quantitatives des phénomènes », plus précisément des « lois de tendance qui sont des lois, non pas au sens du naturalisme ou du déterminisme spéculatif, mais au sens « historiciste », dans la mesure où il existe le « marché déterminé », c'est-à-dire un milieu organiquement vivant dans ses mouvements d'évolution »⁴⁹. Il découvre ainsi un nouveau principe de logique formelle qui fait de lui un économiste « historiciste ». L'« économie pure » ou l'économie moderne « orthodoxe » qui devient dominante à la fin du XIXe siècle, et se présente comme la « vraie » science économique, va faire du « marché déterminé » une « abstraction arbitraire qui a une valeur purement conventionnelle, destinée à permettre une analyse pédante et scolaire »⁵⁰. Dans cette perspective, elle envisage l'« homme en général », l'« homme de la biologie » séparé du contexte historique déterminé, et l'étudie au moyen du « postulat hédoniste », si bien mis en évidence par Maffeo Pantaleoni, dans ses *Principi di Economia pura* (1889). Ce principe est extensible sans difficulté à des activités humaines extra-économiques, ce qui conduit à vider de sens la notion d'« économie ». Gramsci remarque à propos des *Principi* que « la première partie du livre, où l'on traite du postulat hédoniste, conviendrait beaucoup mieux comme introduction à un manuel raffiné d'art culinaire ou à un manuel encore plus raffiné sur les positions des amants »⁵¹.

Tout en admettant que l'« économie pure » dispose d'une méthode, et par conséquent d'une « certaine rigueur scientifique », Gramsci émet des doutes quant à son caractère de nouvelle théorie scientifique, rejoignant ainsi, peut-être sans le savoir l'optique d'Antonio Labriola⁵². A ses yeux, dans le meilleur des cas cette théorie, traitant des mêmes problèmes que ceux de l'« économie critique » de Marx, peut arriver aux mêmes conclusions mais « sous une forme vulgaire », dans un autre langage, comme le notait d'ailleurs F. Engels⁵³, dans la Préface au Livre 3 du *Capital* à propos du « socialiste de la chaire », Wilhelm Lexis sur la question de la « transformation » des valeurs en prix de production :

« Point n'est besoin d'un grand effort de réflexion pour comprendre que cette explication du profit capitaliste, selon les « économistes vulgaires », aboutit pratiquement aux mêmes résultats que la théorie marxiste de la plus-value ; que les ouvriers se trouvent, d'après la conception de Lexis, exactement dans la même « position défavorable » que chez Marx (...) et enfin que sur cette théorie il est possible d'édifier un socialisme vulgaire, tout au moins aussi plausible que celui qui fut édifié ici en Angleterre sur

la base de la théorie de Jevons-Menger sur la valeur d'usage et l'utilité-limite(...). En réalité, cette théorie se borne à paraphraser celle de Marx » 53 .

Il convient de faire quelques remarques au sujet de ces notes. Tout d'abord, il est important de souligner que Gramsci réfléchit sur Ricardo sans avoir une connaissance directe des *Principes de l'économie politique et de l'impôt*, même fragmentaire. Il n'a pas accès à la traduction italienne de la « Biblioteca dell' Economista » (1856), rééditée en 1925, avec une introduction d'Achille Loria (Turin, U.T.E.T.). Il ne dispose sur l'économiste anglais que d'une seule source d'information, les pages rédigées par Charles Gide, dans le célèbre manuel français de Charles Gide et Charles Rist, *Histoire des doctrines économiques depuis les Physiocrates jusqu'à nos jours* (5e édition, 1926). Gide fait allusion à la méthode hypothétique, mais indique que les « supposons que », d'usage très fréquent, « rendent la lecture très fatigante » 54 .

Notre philosophe attribue à Ricardo la paternité du concept de « marché déterminé », et fait allusion au rapport de forces qui s'instaure entre les classes sociales d'une société donnée. On peut à ce propos renvoyer aux conflits dans la répartition du produit total en salaires, profits et rentes étudiés dans les *Principes*. Cependant, les *Cahiers de prison* ne nous renseignent pas sur la provenance de ce concept et les motifs de son attribution à l'économiste anglais. Ce concept intrigue d'ailleurs Piero Sraffa, dans sa réponse évoquée plus loin. Grâce à une allusion dans une note des *Cahiers*, nous pouvons trouver l'origine de ce vocable. Il est forgé par l'économiste marginaliste italien, Pasquale Jannaccone (1872-1960), dans un contexte très éloigné de celui de Ricardo puisqu'il désigne des situations d'« équilibre stable », concurrence parfaite ou monopole :

« (...) dans la science économique, les deux expressions de libre concurrence et de monopole ne sont que deux formules pour exprimer synthétiquement le concours d'un certain nombre de conditions, dont la présence rend *déterminé* le marché, tandis que l'absence d'une seule le rend *indéterminé* » 55 .

La réflexion sur la « loi de tendance » est intéressante. En effet, lorsqu'il traite de la « baisse tendancielle » des profits, Ricardo souligne le rôle des contre-tendances, qui permettent de rendre moins chers les biens salariaux, à savoir le perfectionnement des machines et le recours au commerce extérieur par les importations 56 . Le concept de « loi de tendance » est, certes, un apport ricardien à la science économique, mais on va le trouver aussi chez Thomas Robert Malthus, puis chez John Stuart Mill, qui va le justifier d'un point de vue méthodologique. Gramsci est conscient de sa faible information quant à la méthodologie ricardienne, et il va demander, par l'intermédiaire de sa belle-sœur, des renseignements à ce sujet à Piero Sraffa, le 30 mai 1932. Son ami économiste ne partage pas son point de vue. Dans sa réponse du 21 juin 1932, il considère la « loi de tendance », plutôt « comme une caractéristique de l'économie vulgaire », mais sans donner d'autres précisions 57 . Il a peut-être à l'esprit les *Principles of Economics* (1ère édit. 1890, 8e édit. 1920) d'Alfred Marshall qui définissent les lois économiques comme des « exposés de tendances économiques » (« statements of economic tendencies ») plus ou moins certaines qui se rapportent à des actions pour lesquelles la « force des mobiles » se mesure par un prix monétaire. Toutefois, la question-clé dans la réflexion de Gramsci porte sur le caractère « historiciste » des lois ricardiennes. Or, peut-on parler d'un « historicisme » à propos du grand économiste anglais ? La réponse de Sraffa est ici sans ambiguïté :

« En général, il ne se place jamais du point de vue historique et, comme il a été dit, il considère comme lois naturelles et immuables les lois de la société dans laquelle il vit (...). Mais, même dans ses écrits, il est clair, il me semble, que l'unique élément culturel que Ton puisse y trouver, est dérivé des sciences naturelles » 58 .

La thèse d'un « historicisme » ricardien est en effet difficilement soutenable. En France, Michel Foucault a tenté, de présenter un Ricardo « historiciste » avec une perspective très différente de celle de Gramsci, dans *Les mots et les choses – Une archéologie des sciences humaines*. Selon lui, « Ricardo, en dissociant formation et représentativité de la valeur, a permis l'articulation de l'économie sur l'histoire ».

Cet économiste, dont la pensée appartient à la nouvelle « épistémé » (« âge moderne ») qui voit le jour au début du XIX^e siècle, distingue pour la première fois le travail comme « force » vendue sur le marché et le travail comme « activité ». La « valeur » n'est plus définie comme à l'« âge classique » à partir du « système total des équivalences », mais devient un « produit ». L'échange se fonde sur le travail et la théorie de la production précède celle de la circulation. Cette considération du travail comme « activité » introduit « la possibilité d'un temps historique continu », d'une « chaîne temporelle », même si « Ricardo ne pense à l'évolution à venir que sous la forme d'un ralentissement et, à la limite, d'un suspens total de l'histoire » ⁵⁹ .

Le jugement de Marx lui-même à ce sujet est relativement nuancé. En effet, s'il reproche à Ricardo, « représentant du capital industriel », de concevoir « la production capitaliste comme la *forme absolue* de la production » ⁶⁰ , il relève néanmoins que dans les « Principes », lorsqu'il présuppose la « *concurrence et la production industrielle illimitées* », il établit les conditions de la réalisation des « lois imminentes » du capital, et exprime par conséquent le « pressentiment de la nature *historique* des lois économiques bourgeoises » ⁶¹ .

Il nous faut examiner maintenant les réflexions de Gramsci concernant l'« économie critique et historiciste » de Marx. Sur la question de la méthode utilisée dans le *Capital*, il manifeste son désaccord vis-à-vis de Benedetto Croce qui, dans l'important essai de sa période « révisionniste » voit dans ce livre un mélange continu de théories et de développements à caractère historique, contraire aux « lois de l'esthétique ». Bien au contraire, cette démarche révèle à ses yeux la supériorité de Marx par rapport à l'économie politique de son temps ⁶² . L'auteur du *Capital* établit un « juste équilibre entre la méthode déductive et la méthode inductive », et cette démarche n'aboutit pas à la formation d'abstractions « arbitraires », ou à des « généralisations », mais plutôt à des « abstractions historiquement déterminées ». Les *Cahiers de prison* ne nous offrent malheureusement guère plus de précisions à ce propos, sinon que l'« économie critique » de Marx, ou la « critique de l'économie politique » part de l'historicité du « marché déterminé » et en approfondit les contradictions, les transformations possibles. L'« économie critique » se livre à un approfondissement théorique du concept de « travail », légué par l'économie politique classique. Sa démarche consiste à partir de l'aspect quantitatif, « mathématique » de la valeur, avec la notion de « travail socialement nécessaire », pour dégager ensuite l'aspect qualitatif. Marx veut en effet déterminer la fonction des travailleurs et des capitalistes en tant que classes dans la production. Il est ainsi conduit à définir le concept de « plus-value ». Cette démarche revêt un caractère politique car l'auteur du *Capital* veut que le « travail » devienne conscient de son rôle déterminant dans le mouvement économique. Notre philosophe se livre à quelques réflexions critiques au sujet de l'interprétation de la théorie de la valeur proposée par Benedetto Croce. Il relève tout d'abord que le philosophe ne rejette pas en bloc cette théorie, même si par ailleurs, il considère que l'analyse seule scientifique de la « valeur » est fournie par l'« économie pure ». Pour Croce, Marx, en prenant le principe de la valeur-travail comme « type », opère une « comparaison implicite » ou « elliptique » entre la société économique capitaliste et la « société laborieuse » ⁶³ . En réalité pour Gramsci, cette « société laborieuse » (« *società lavoratrice* ») représente une « société à venir hypothétique », c'est-à-dire en langage clair, la société communiste ⁶⁴ . Il propose donc une interprétation personnelle de cette société au statut ambigu dans les essais du philosophe. L'idée d'une telle « comparaison » représente seulement une « trouvaille purement littéraire », et on trouve des éléments de réfutation de cette thèse dans l'essai de Croce lui-même. En effet, il admet que la théorie marxiste de la valeur dérive logiquement de celle de Ricardo, qui n'avait pas coutume de se livrer à des « comparaisons elliptiques » au sens du philosophe italien ; il est difficilement niable que cette théorie ait derrière elle toute une tradition historique. La considération de la « valeur-

travail » chez Ricardo provient de son étude du « marché déterminé », de l'« hypothèse économique pure », et n'a pas provoqué de scandale à l'époque où elle fut développée, si l'on en croit le manuel de Gide et Rist ; c'est seulement à partir de Marx que cette théorie est devenue l'objet de polémiques ⁶⁵ . Notre philosophe qui ne poursuit pas au delà de ces remarques, entend repousser les considérations sur la « valeur » d'Antonio Graziadei. Les conceptions de cet économiste qui peut être classé dans le courant du « lorianisme », doivent beaucoup non seulement à Achille Loria, mais aussi à Karl Rodbertus. Cette seconde source est indiquée sans développements, mais avec un renvoi à l'ouvrage de Charles Gide et Charles Rist :

« Remarquons aussitôt la différence d'attitude entre Rodbertus et Marx. Le second, tout imprégné de l'économie politique et du socialisme français, part de la théorie de l'échange et fait du travail la source de toute valeur. Rodbertus, inspiré par les Saint-Simoniens, part de la *production* et fait du travail l'unique source de tout *produit* (...) » ⁶⁶ .

Ce rapprochement mérite l'attention, mais n'est acceptable que dans les grandes lignes, et non dans le détail de l'argumentation. Karl Rodbertus étudie tout d'abord la production, puis dans un second temps l'échange avec les prélèvements sur le produit social des propriétaires fonciers (fermages) et des propriétaires du capital (intérêts) ; de plus il ne s'intéresse pas à la question de l'accumulation du capital. Gramsci évoque enfin la critique de Benedetto Croce, dans l'un des essais de *Materialismo storico ed economia marxistica*, qui raille en particulier l'« hypothèse-limite » relative au « Pays de Cocagne », mais il n'ajoute rien de plus à la présentation des thèses de l'économiste qui, comme nous l'avons vu précédemment, reste assez superficielle. D juge importante cette critique :

« (elle) est d'un certain intérêt général car elle sert à retrouver un courant souterrain de romantisme et de rêveries populaires, alimenté par le « culte de la science », par la « religion du progrès », et par l'optimisme du XIXe siècle, qui a joué comme une forme d'opium » ⁶⁷ .

Que penser de cet ensemble de réflexions ? On notera le caractère très épars, mais en même temps assez lucide de ces multiples remarques. L'approche de la méthode dialectique en « économie critique » est très sommaire, et présente des raccourcis gênants. En effet, Gramsci tombe ici dans une interprétation empiriste de la dialectique réduite à la synthèse des catégories de la logique formelle d'Aristote, induction et déduction. Ce type d'erreur est assez fréquent dans les commentaires de Marx proposés par les économistes. Par exemple, André Marchai prétend que Marx opère avec sa dialectique une « synthèse des méthodes », de la « méthode concrète et inductive des historicistes » et de la « méthode abstraite et déductive des classiques » ⁶⁸ . On retrouvera en Italie après la seconde guerre mondiale une toute autre interprétation en termes de synthèse induction-déduction avec le philosophe marxiste Galvano Della Volpe. Gramsci ne livre pas de réflexions significatives dans ses « Cahiers » sur la fonction de la « critique de l'économie politique ». On s'attendrait à une critique plus élaborée de l'interprétation de Croce sur la théorie marxiste de la valeur. Cependant notre penseur s'intéressera davantage à la critique de la baisse tendancielle du taux de profit, question qui fera l'objet de la troisième section. Tournons nous maintenant vers la question des « sources » du matérialisme historique ».

IV – Réflexions sur les sources du « matérialisme historique »

Gramsci se livre, dans ses *Cahiers de prison* à une recherche sur les « sources » du « matérialisme historique », question-clé qui n'a pas encore fait l'objet en Italie de contributions significatives. Un passage très dense va nous renseigner sur son point de vue :

« On affirme que la philosophie de la *praxis* ⁶⁹ est née sur le terrain de la plus grande expansion culturelle de la première moitié du XIXe siècle. Une culture qui est représentée par la philosophie classique allemande, par l'économie classique anglaise et par la littérature et la pratique politiques françaises (...). Mais dans quel sens faut-il comprendre cette affirmation ? Signifie-t-elle que chacun de ces mouvements a respectivement contribué à élaborer la philosophie, l'économie, la politique de la philosophie de la *praxis* ? Ou bien que la philosophie de la *praxis* a synthétisé les trois mouvements (...) et que dans cette nouvelle synthèse, quel que soit l'angle sous lequel on l'analyse, moment théorique, économique, politique, on retrouve comme « moment » préparatoire chacun des trois mouvements ? C'est ce qu'il me semble. Et il me semble que le moment synthétique unitaire doit être identifié dans le nouveau concept d'immanence. Ce concept, fourni par la philosophie classique allemande sous une forme spéculative, a été traduit dans une forme historiciste à l'aide de la politique française et de l'économie classique anglaise. En ce qui concerne les rapports de profonde identité entre le langage philosophique allemand et le langage politique français, voir les notes dans les divers cahiers. Mais il me semble que l'on pourrait faire une recherche extrêmement intéressante et féconde concernant les rapports entre la philosophie allemande, la politique française et l'économie politique anglaise. D'une certaine manière, il me semble que l'on peut dire que la philosophie de la *praxis* égale Hegel + David Ricardo. Au début il faut présenter le problème ainsi : doit-on considérer les nouvelles règles méthodologiques introduites par Ricardo dans la science économique comme des valeurs uniquement instrumentales (...) ou bien ont-elles constitué une innovation philosophique ? La découverte du principe de logique formelle de la « loi de tendance » (...) n'a-t-elle pas été une découverte qui concernait aussi la gnoséologie ? N'implique-t-elle pas effectivement une nouvelle « immanence », une nouvelle conception de la « nécessité » et de la liberté, etc... ? C'est précisément cette traduction qu'a opérée, me semble-t-il, la philosophie de la *praxis*, en universalisant les découvertes de Ricardo, en les étendant à toute l'histoire et donc en en tirant de manière originale une nouvelle conception du monde » ⁷⁰

Le marxisme réalise une « synthèse », une unité organique de différents aspects qui exclut toute mise en correspondance directe entre une « source » et une de ses composantes, par exemple la philosophie classique allemande comme origine de la « philosophie de la praxis » au sens propre, ou l'économie politique anglaise comme origine de l'« économie critique et historiciste ». Le fil conducteur qui permet à Gramsci de défendre ce point de vue est la thèse de l'identité de langage existant entre la philosophie allemande et la politique française. Il se réfère implicitement, dans le passage cité, à une prise de position de Hegel dans ses *Leçons sur l'histoire de la philosophie*, et ses *Leçons sur la philosophie de l'histoire*. Le philosophe allemand estime que les idéaux de la Révolution française de 1789 se trouvent contenus dans la philosophie de Kant, Fichte, et de Schelling. Il déclare notamment à propos du principe de la liberté de la volonté : « Cela demeura paisible théorie chez les Allemands ; mais les Français voulurent l'exécuter pratiquement » ⁷¹. Marx reprend à son compte cette réflexion de Hegel dans un passage de la *Sainte Famille* où il défend P.J. Proudhon contre Edgar Bauer :

« Que M. Edgar veuille bien comparer un instant l'égalité française avec la conscience de soi allemande, et il s'apercevra que le second principe exprime à l'allemande, c'est-à-dire dans la pensée abstraite, ce que le premier dit à la française, c'est-à-dire dans la langue de la politique et de la pensée intuitive » ⁷².

La même idée revient sous une autre forme dans la onzième « thèse sur Feuerbach », très révélatrice de P « historicisme réaliste » : la philosophie doit devenir « politique », « pratique ». Cette référence à Hegel explique pourquoi Gramsci se livre à une modification, sans la justifier, en ce qui concerne la troisième « source ». Au lieu du « socialisme utopique » indiqué par Lénine, dans « Les trois sources et les trois parties constitutives du marxisme » (1913), il place la « littérature et la pratique politiques françaises », et se réfère à la Révolution Française, au Jacobinisme, et à Robespierre dont le nom va être accolé à ceux de Hegel et de Ricardo ⁷³. Notre philosophe ne s'arrête pas là, car dans le passage cité, il entend réfléchir sur les rapports entre l'économie politique anglaise et la philosophie allemande (Hegel). Il formule alors l'hypothèse selon laquelle les découvertes de Ricardo du point de vue méthodologique (la « loi de tendance ») sont aussi des innovations d'ordre « gnoseologique » et philosophique, dans la manière de poser le problème de la « nécessité » et de la « liberté ». Ces éléments philosophiques à caractère

« historiciste », associés à la « politique française », auraient incité Marx à dépasser la pensée de Hegel qui constitue sa première source d'inspiration, et à construire sa « philosophie de la praxis » au sens propre. L'« historicisme réaliste » de Marx peut être envisagé comme une « universalisation » des découvertes ricardiennes, étendues ainsi à « toute l'histoire ». En ce qui concerne les rapports Hegel-Marx, le marxisme représente « dans certaines limites, une réforme et un dépassement » de la « partie la plus réaliste, la plus historiciste » de la philosophie hégélienne. En d'autres termes, « la philosophie de la praxis, tout en continuant l'hégélianisme, le renverse sans pour autant, comme croit Croce, vouloir « supplanter » toute espèce de philosophie » ⁷⁴. Par ces réflexions, Gramsci entend seulement explorer une piste de recherche, et non établir une interprétation à caractère définitif. Il veut obtenir l'avis et des références bibliographiques de son ami Piero Sraffa, dont il connaît le projet d'édition des œuvres de Ricardo en Grande-Bretagne. Il pense aussi que sur ce thème de Ricardo philosophe, son ami « pourrait recueillir un matériel précieux » ⁷⁵. Piero Sraffa, dans la lettre citée du 21 juin 1932 se déclare intéressé par les réflexions du prisonnier. On a vu qu'il n'est pas d'accord avec l'idée d'un Ricardo économiste « historiciste », et il semble sceptique quant à son éventuelle importance philosophique. Il affirme même que dans les écrits de Ricardo, « l'unique élément culturel que l'on puisse y trouver, est dérivé des sciences naturelles ». Les premiers centres d'intérêt de Ricardo, immédiatement après s'être retiré des affaires, se portent effectivement sur la géologie, la physique et les mathématiques. Plus tard, son ami James Mill va l'initier à la doctrine « utilitariste », mais elle ne l'influence pas profondément en dépit de la célèbre boutade de Jeremy Bentham rapportée par John Bowring, citée par Piero Sraffa dans ses « Notes introductives » à la correspondance de Ricardo :

« J'étais le père spirituel de Mill, et Mill était le père spirituel de Ricardo : par conséquent, Ricardo était mon petit-fils spirituel » ⁷⁶.

Cependant, Sraffa estime ne pas pouvoir apporter des éléments de réponse aux interrogations de notre auteur avant de s'être lui-même plongé dans l'étude des écrits de Marx et d'Engels. Il se contente de fournir quelques indications bibliographiques. Parmi celles-ci, l'une est particulièrement intéressante. Elle concerne deux textes fondamentaux de Marx qui viennent de paraître pour la première fois en Allemagne : la *Critique du droit politique hégélien* (1843) et les *Manuscrits de 1844* ⁷⁷.

Gramsci n'aura malheureusement jamais la possibilité de prendre connaissance du contenu de ces ouvrages, qui auraient pu lui apporter quelques éléments de réponse à ses interrogations, par exemple avec la critique de Hegel de 1843 et le rejet du « cynique » Ricardo en 1844. D'autre part, la réponse de l'économiste italien ne contient pas d'allusion sur la question des « sources ». Elle aurait pu relever la substitution du « socialisme français » à la « politique française », en théorie et en pratique. En effet, si l'on en croit le témoignage de Luca Meldolesi, pour Sraffa, une source capitale du marxisme, du point de vue du socialisme, est représentée par l'œuvre de Saint-Simon ⁷⁸.

Gramsci, dans ces quelques réflexions, aborde une question cruciale du marxisme, en particulier le rôle de Hegel dans sa formation. Il privilégie le problème de l'origine de la philosophie marxiste, dont les fondements s'élaborent vers 1845-1846, en même temps que ceux d'une nouvelle science de l'histoire. Ce problème des trois « sources » a été aussi posé, dans la littérature marxiste, d'une toute autre manière, en envisageant non plus la philosophie, mais la « critique de l'économie politique ». Dans cette perspective, comme le remarque d'une manière critique Louis Althusser, le *Capital* devient « le produit du travail » de la philosophie allemande, (ou « instrument de production théorique ») avec Hegel et sa dialectique, sur une « matière première » formée de l'économie politique anglaise (théorie de la valeur de Ricardo) et du socialisme français (la lutte des classes) ⁷⁹. Nous retrouverons après la seconde guerre mondiale ce type d'approche, pour Hegel et l'économie politique classique, d'une manière implicite chez Lucio Colletti devenu critique de Marx. De plus, par une voie différente, une approche en termes de « Hegel + Ricardo »

sera proposée à propos du concept de « force de travail », par Mario Tronti.

Après cette étude sur la situation du « matérialisme historique », il convient d'examiner maintenant les réflexions gramsciennes sur les rapports entre la structure et les superstructures.

SECTION II : LE « MATERIALISME HISTORIQUE » COMME SCIENCE : LES RAPPORTS STRUCTURE-SUPERSTRUCTURES

Le « matérialisme historique » comme science envisagé par Gramsci privilégie l'étude des « superstructures » et de l'unité qu'elles forment avec la « structure économique ». Cette contribution sur ce terrain serait peu compréhensible si l'on n'évoquait pas au préalable la critique de l'« économisme historique », représenté par Loria, Croce et Boukharine.

I – La critique de l'« économisme historique »

Gramsci entend dénoncer et combattre toutes les formes de l'« économisme historique » ; il désigne sous ce vocable un aspect particulier du vaste champ qui est celui de l'« économisme ». L'« économisme historique » représente une « dégénérescence du matérialisme historique » qui prend naissance en Italie dans le dernier quart du XIXe siècle avec l'œuvre d'Achille Loria ⁸⁰. Les *Cahiers de prison* ne contiennent pas de développements approfondis sur l'interprétation « lorientaise » du « matérialisme historique », ni d'ailleurs sur sa critique de la théorie de la valeur. Gramsci est davantage intéressé par un travail de recherche sociologique sur le phénomène culturel du « lorianisme ». En effet, la thèse selon laquelle les changements historiques sont totalement déterminés par les luttes d'intérêts entre les groupes sociaux et par les changements successifs dans les « instruments de production » a fait des ravages, tant chez les socialistes que chez les critiques de Marx en Italie ; la différence entre la pensée de Loria et celle de Marx n'a guère effleuré les esprits durant toute une époque ⁸¹.

Notre philosophe partage la critique présentée par Benedetto Croce, dans l'essai de 1896, « Le teorie storiche del prof. Loria », et relève en particulier la substitution du concept de « forces productives matérielles » à celui d'« instrument technique », l'oubli significatif de l'« ensemble des rapports sociaux » dans la paraphrase de la Préface à la « Contribution », et il souscrit à la remarque selon laquelle Marx ne part pas à la recherche de la « cause ultime de la vie économique ».

Il va voir cependant dans Benedetto Croce, un représentant, au moins partiellement, de l'« économisme historique » :

« Croce aussi, en réduisant le matérialisme historique à un canon pratique d'interprétation historique servant à attirer l'attention des historiens sur les faits économiques, n'a fait que créer une forme de réduction du matérialisme historique à un « économisme » partiel. Si l'on dépouille Loria de ses bizarreries de style et de ses incroyables fantasmagories (...) on voit que, dans le cœur de son interprétation, il se rapproche de Croce » ⁸².

Une manifestation plus nette de l'« économisme historique » apparaît dans un texte postérieur aux essais critiques sur le marxisme, les *Elementi di politica* (1924). On y trouve la thèse selon laquelle le « matérialisme historique » restaure le « dualisme théologique » entre d'une part, la « structure » ou « substance », représentant une sorte de « noumène », ou un « Dieu caché », et d'autre part, les superstructures ou « idéologies », qui ne sont qu'« apparence » et « illusion » ⁸³. Notre philosophe réagit vivement contre ce concept de « structure » envisagé de « manière spéculative » comme « Dieu caché » ; pour lui au contraire, la structure et les superstructures sont des réalités bien vivantes : non « séparées » de manière radicale, elles forment un « bloc historique ». La position dernière de Croce se trouve manifestement en retrait par rapport à celle défendue dans les écrits de jeunesse, qui critiquaient les présentations du « matérialisme historique », selon lesquelles l'économie est la seule réalité et tout le reste, apparence trompeuse. Un troisième représentant du déterminisme mécanique est Nicolas Boukharine, dont l'approche générale du marxisme a déjà fait l'objet de remarques caustiques. Sur le terrain du « matérialisme historique » comme science, les *Cahiers de prison* contiennent là encore des allusions critiques sur le livre du théoricien russe. Pour les apprécier, il convient de rappeler quelque peu les thèses développées dans la *Théorie du matérialisme historique* (1921). D'après l'auteur, toute société en tant que « système » entretient des rapports avec son « milieu extérieur », la nature. L'évolution de ce « système » dépend des changements dans les rapports avec le « milieu » qui concernent le travail humain, et donc le processus de la reproduction sociale. Il déclare :

« L'indice matériel précis des rapports entre la société et la nature est donné par le système des moyens sociaux de travail, c'est-à-dire par la technique d'une société déterminée. Dans cette technique s'expriment les forces productives matérielles de la société et la productivité du travail social » ⁸⁴.

La « technique sociale » représente l'indice de l'équilibre nécessairement « instable », « externe », qui s'instaure entre la nature et la société. En effet, dans le cadre de la « reproduction élargie », l'équilibre va se rompre pour se rétablir ensuite à un niveau supérieur. La « technique sociale » ou « système des instruments de travail », identifiée chez Boukharine aux « forces productives matérielles », détermine la « base » ou la « structure économique » de la société, formée par l'ensemble des rapports de production, et donc des rapports entre les classes sociales. Il existe entre la « technique sociale » et la « structure économique » un « équilibre instable », « interne », cette fois, remis en cause par une relation de conflit décisive, puisqu'elle aboutira à la révolution. Parallèlement, un autre équilibre instable et « interne » s'instaure entre la « structure économique » et les superstructures. L'auteur réfléchit attentivement sur la question des superstructures, et propose une analyse originale. De même que dans la société toute entière, on trouve dans cette sphère trois éléments : les « choses », les « hommes », les « idées »⁸⁵. En effet, on peut dégager trois niveaux :

- des objets matériels, des « techniques », des instruments de travail. Pour l'appareil d'Etat, il s'agit des canons, des bureaux... ; pour la science, il s'agit des instruments de laboratoire, des livres... ; enfin, pour les arts, on peut mentionner les instruments de musique.
- des « organisations », des « rapports entre les hommes ». On trouve ici l'appareil d'Etat, les partis politiques, les syndicats, mais aussi les organisations scientifiques, artistiques, et religieuses.
- des « combinaisons d'idées ». Elles peuvent être non systématisées ou systématisées. Non systématisées, confuses, elles représentent la « psychologie sociale » ou les idées dites « courantes ». Systématisées, elles forment la « structure idéologique », composée d'une part de « système d'idées » et d'autre part de règles de conduites (morale). Les « idéologies » peuvent être baptisées « cristallisations de psychologie sociale » : la philosophie, l'art, la religion, la science et même le langage.

Toutefois, Boukharine tente de faire coïncider, au moins partiellement, cette conception de l'« idéologie » avec le premier sens de Marx, entendu comme « conscience fausse »⁸⁶. Il va introduire dans ce but des développements sur le « mode de représentation » comme reflet du « mode de production » dominant au sein de la « structure économique », en se référant notamment à la théorie du fétichisme des marchandises proposée au Livre 1er du *Capital*⁸⁷. Dans son analyse, la « technique sociale » détermine la « structure économique », mais aussi la « technique des superstructures ». La « structure économique », quant à elle, détermine les « organisations » et les « combinaisons d'idées ». Cependant, l'auteur admet l'« influence en retour » des superstructures sur la « structure », et d'une manière générale l'interaction des causes et des effets. Il entend se démarquer de tout fatalisme et rejette la « théorie des facteurs » selon laquelle « il n'existe que l'économie, et tout le reste n'est que futilités ». Comment Gramsci va-t-il juger cette approche ? Tout d'abord, il reproche curieusement au livre du théoricien russe de manquer de précision sur ses concepts :

« On ne comprend pas exactement ce que sont la structure, la superstructure, l'instrument technique : tous les concepts généraux y sont nébuleux et vagues »⁸⁸.

Il voit un grave défaut dans la fonction historique accordée à l'« instrument technique », conception « complètement erronée », développée originellement chez Achille Loria, qui consiste à rechercher une « cause ultime » de manière métaphysique. Ce type de critique adressée à Boukharine n'est pas absolument original, car déjà le jeune Georg Lukacs avait procédé de même, dans une recension de 1925⁸⁹. Cependant notre philosophe constate à juste titre que ce livre ne contient pas une seule citation, ou même allusion, à la fameuse Préface à la *Contribution à la critique de l'économie politique* de Marx. De plus, il ne peut accepter une interprétation qui, non seulement réduit les forces productives à la technique,

mais aussi les sépare de la « structure économique ». Il condamne l'utilisation générale du mot « technique », qui renvoie aussi bien aux machines qu'aux laboratoires de recherche et aux instruments de musique ; cette approche conduit à ses yeux à poser des « questions baroques » au sujet de l'appartenance d'un instrument quelconque à la structure, à la superstructure, ou aux deux à la fois. D'après Boukharine, les progrès scientifiques sont déterminés « comme l'effet de la cause » par le développement des instruments scientifiques, « corollaire » du principe de détermination par l'« instrument technique » ; l'histoire de la science se confond ainsi avec celle de la technologie. Or, il est facile de trouver des contre-exemples. Ainsi, l'évolution de la géologie ne peut pas être déterminée par les transformations dans la fabrication du marteau ; les sciences mathématiques, elles-mêmes « instruments » pour les sciences de la nature, n'ont pas besoin d'instruments matériels. En d'autres termes, le progrès scientifique « ne peut être documenté *matériellement* » car ses outils sont d'ordre intellectuel, méthodologique, et se développent historiquement ⁹⁰. Mais le défaut majeur du livre réside dans la tentative, en se réclamant de Marx, « de présenter et d'exposer chaque fluctuation de la politique et de l'idéologie comme une expression immédiate de la structure » ⁹¹. Ce « matérialisme historique mécanique » qui révèle un « infantilisme primitif » ne peut admettre la possibilité des « erreurs », question fort complexe par elle-même. En résumé, la critique gramscienne est particulièrement sévère, car, comme on l'a vu, Boukharine nuance beaucoup son analyse en insistant sur l'interaction entre les facteurs.

II – L'unité structure-superstructure : le « bloc historique »

Les rapports structure-superstructures ont déjà fait l'objet d'un examen attentif en Italie de la part d'Antonio Labriola, qui définissait l'approche marxiste comme une « conception organique de l'histoire ». Dans l'optique de Gramsci, le « matérialisme historique » s'attache à l'étude des différentes « formes sociales »⁹² qui se succèdent au cours du développement historique. On trouve donc dans les *Cahiers de prison* une mise en œuvre du concept de « formation économique et sociale ». Par contre, celui de « mode de production » n'est pas véritablement utilisé et non articulé avec ceux de « forme sociale » et de « structure économique ».

Le problème fondamental, non abordé sérieusement dans le « Manuel » de Boukharine, qu'il faut affronter du point de vue de la « science nouvelle » du « matérialisme historique » s'exprime de la manière suivante : « comment le mouvement historique naît-il sur la base de la structure ? » A ce propos, Gramsci estime que « deux principes » en « médiation dialectique » exposés dans la Préface à la *Contribution à la critique de l'économie politique* doivent être considérés et analysés minutieusement :

- « 1 – l'humanité ne se propose jamais que les tâches qu'elle peut résoudre, la tâche elle-même ne surgit jamais que là où existent déjà les conditions matérielles de sa résolution, ou du moins là où elles sont entrées dans le procès de leur devenir ;
- 2 – Une formation sociale ne périclète jamais avant que ne soient développées toutes les forces productives pour lesquelles elle est encore suffisante, et des rapports de production nouveaux, plus élevés, n'ont jamais occupé sa place avant que les conditions matérielles d'existence de ces derniers n'aient été couvertes dans le sein de l'ancienne société »⁹³.

Il complète ces deux « principes » par une remarque capitale :

« Il faut rappeler en même temps l'affirmation d'Engels (...) selon laquelle l'économie n'est qu'« en dernière analyse » le ressort de l'histoire, affirmation qu'il faut relier directement au passage de la Préface à la *Critique de l'économie politique*, qui dit que les hommes prennent conscience des conflits qui se produisent dans le monde économique sur le terrain des idéologies »⁹⁴.

La première thèse a été développée par Antonio Labriola ; notre philosophe la fait sienne et va s'intéresser tout spécialement à la seconde. La « structure économique », base de la formation des classes sociales, constitue une unité organique de forces productives et de rapports sociaux de production. Au sein de cette unité, le rôle déterminant revient aux forces productives. On retrouve donc ici la position défendue par le premier marxiste italien dans ses « essais sur la conception matérialiste de l'histoire ». Dans l'étude d'une « structure », il faut déceler l'inorganique » (le « permanent ») et le « conjoncturel » (l'« occasionnel »), car on risque de tomber dans deux pièges, soit l'« économisme », si on surévalue les « causes mécaniques », soit dans l'« idéologisme », si on « exalte l'élément volontariste et individuel ». Au sein de la « structure économique » :

« l'ensemble des forces matérielles de production est l'élément *moins variable* dans le développement historique et celui-ci peut être mesuré chaque fois avec une exactitude mathématique, qui peut donc donner lieu à une science expérimentale de l'histoire, dans le sens bien précis où on peut parler d'« expérimental » en histoire. La *variabilité* de l'ensemble des forces (matérielles) de production est-elle aussi mesurable et on peut établir avec une certaine précision quand son développement de quantitatif devient qualitatif. L'ensemble des forces matérielles de production est en même temps « toute l'histoire passée cristallisée » et la base de l'histoire présente et à venir ; c'est un document et une force active actuelle. Mais le concept d'*activité* de ces forces matérielles ne peut être confondu avec celui d'activité au sens physique ou métaphysique »⁹⁵.

La « structure économique » constitue le « point de référence et d'impulsion dialectique pour les superstructures » ; le processus de dérivation est complexe, comme Labriola l'a d'ailleurs souligné avec force. Gramsci estime que l'on peut utiliser le terme de « catharsis »,

« pour désigner le passage du moment purement économique (ou égoïstico-passionnel) au moment éthico-politique : l'élaboration supérieure de la structure en superstructure dans la conscience des hommes. Cela signifie aussi le passage de l'« objectif au subjectif » et de la « nécessité à la liberté » »⁹⁶.

Il envisage la dialectique historique comme un passage « objectif-subjectif » et « nécessité-liberté » ; d'autres textes des *Cahiers de prison* indiquent qu'il s'agit aussi d'un passage « quantité-qualité » et « contenu-forme »⁹⁷. Mais dans son optique, le processus ne s'arrête pas là, car les superstructures

agissent en retour sur la structure économique. Le passage de la « structure » à la « superstructure » comprend plusieurs moments du point de vue de la « conscience » des différentes classes sociales. Le premier « moment », le « plus élémentaire » est « économique-corporatif ». Ainsi, par exemple, un industriel va se sentir solidaire d'un autre industriel. Seule apparaît ici l'unité du corps professionnel, non celle de la classe. Un second « moment » se caractérise par la solidarité de classe à l'état embryonnaire ; les membres prennent conscience de leurs intérêts sur le terrain « purement économique ». Au troisième « moment », les membres de la classe estiment que leurs intérêts corporatifs doivent devenir ceux des classes subordonnées. A ce stade, l'intervention politique devient décisive, et le passage structure-superstructures se réalise. Un groupe social va assurer une unité à la fois économique et politique, mais aussi intellectuelle et morale, ou en d'autres termes, il va exercer son « hégémonie » ⁹⁸.

Ces réflexions rejoignent encore les préoccupations d'Antonio Labriola qui préconisait l'étude, à chaque époque historique, de la « conscience spécifiée des hommes dans des conditions sociales déterminées ». Gramsci va se livrer à une étude approfondie de la question des « superstructures » et son originalité est reconnue à juste titre sur ce terrain.

L'approche des *Cahiers de prison* n'a pas de rapport direct avec l'analyse de Labriola qui distinguait les « produits de premier degré » et les « produits du second degré ». Elle se démarque d'ailleurs de toutes les approches proposées depuis Marx sur cette question. Pour mieux la comprendre, il faut au préalable se reporter aux travaux philosophiques de Benedetto Croce, dont notre philosophe entreprend une lecture critique. Dans ses *Elementi di politica* (1924), Croce affirme que l'« esprit éthique trouve dans la politique la prémisses de son activité et en même temps son instrument ». L'« homme moral » réalise sa « moralité » par l'action politique. Derrière le concept d'« Etat, on trouve une signification distincte de l'« autorité » et de la « force » : il s'agit de l'« Etat-éthique » qui exerce l'autorité de l'idéal moral, de la « force du bien », du « consensus » ⁹⁹. L'« Etat-éthique » doit donc être distingué de l'« Etat politique » ou « a-moral ». Le grand philosophe italien précise que son concept d'« Etat politique » correspond approximativement au concept de « société civile » chez Hegel ¹⁰⁰, lequel ne se rend pas compte que ses composantes (allusion au « système des besoins », à l'administration de la justice...) appartiennent de plein droit à l'Etat au sens strict. Gramsci va réfléchir sur cette distinction entre l'« Etat-éthique » (consensus) et l'« Etat politique » (force). Il dégage deux grands « étages » superstructureux : celui de la « société civile » et celui de la « société politique ».

a – L'étage de la « société civile »

Notre philosophe affirme ici opérer un développement à partir du concept de « société civile » chez Hegel pour aboutir à la conception de l'« hégémonie » exercée par un groupe social sur la société toute entière, comme « contenu éthique de l'Etat » ¹⁰¹. Un passage précédent des *Cahiers de prison* permet d'entrevoir une référence à la conception hégélienne de la « corporation », l'idée de l'« association », « encore vague et primitive, entre la politique et l'économique » ¹⁰². En fait, Gramsci ne peut se déterminer précisément par rapport au philosophe allemand car il ne dispose pas des *Principes de la philosophie du droit*. Nous verrons plus loin ce qu'il faut penser de cette référence à Hegel. Ce niveau correspond à la fonction de « direction », plus précisément de « direction intellectuelle et morale » ou d'« hégémonie », entendue dans un premier sens, étroit, exercée par la classe au pouvoir sur l'ensemble de la société. Cette fonction est assurée au moyen d'une « structure idéologique », une organisation matérielle de l'idéologie, composée d'« organismes dit vulgairement « privés » », tels que la presse, l'édition, les bibliothèques, l'école, l'Eglise, etc... Ainsi, la population peut-elle être élevée à un certain niveau culturel et moral

correspondant aux intérêts de la classe dominante qui cherche à obtenir le large « consensus » des classes subalternes dominées. La « société civile » est le domaine de manifestation des « idéologies » qui, on ne doit pas l'oublier, sont des « faits historiques réels ». Gramsci, qui réfléchit sur le concept forgé par A.L.C. Destutt de Tracy pour désigner la « science des idées », entend combattre le sens péjoratif, négatif du mot, développé à partir de Marx : la « conscience fausse » ¹⁰³. Il donne, quant à lui, à l'« idéologie » « la signification plus haute d'une conception du monde qui se manifeste implicitement dans l'art, dans le droit, dans l'activité économique, dans toutes les manifestations de la vie individuelle et collective » ¹⁰⁴. L'« idéologie » imprègne toutes les activités et correspond à des intérêts pratiques immédiats. Elle comprend deux grands aspects : les « systèmes d'idées » d'une part, l'« idéologie diffuse » d'autre part. Les « systèmes d'idées » représentent l'aspect le plus conscient de l'« idéologie » : la philosophie, l'art, la religion, mais aussi la science. Gramsci inclut les sciences, car selon lui, elles contiennent toujours un aspect idéologique, une « conception du monde », un « système d'hypothèses ». Cependant, il ne les place pas en bloc dans la superstructure, car elles élaborent des « données de fait » ; parfois elles sont liées à la « structure économique », par la technologie.

On constate là une différence avec le traitement proposé par Boukharine et par Antonio Labriola ¹⁰⁵. Les idéologies « historiquement organiques » sont liées à une classe fondamentale, par l'intermédiaire d'intellectuels spécialisés, et correspondent à une « structure économique » déterminée. Les idéologies « arbitraires » ou « rationalistes » ne débouchent pas sur des mouvements sociaux, mais elles ne sont pas pour autant « inutiles ». La « philosophie de la praxis » elle-même appartient à l'« idéologie », où elle occupe une place très particulière dans les formations sociales capitalistes. « Organique » à la classe ouvrière, elle constitue le terrain sur lequel cette classe peut prendre conscience de sa force et de son devenir.

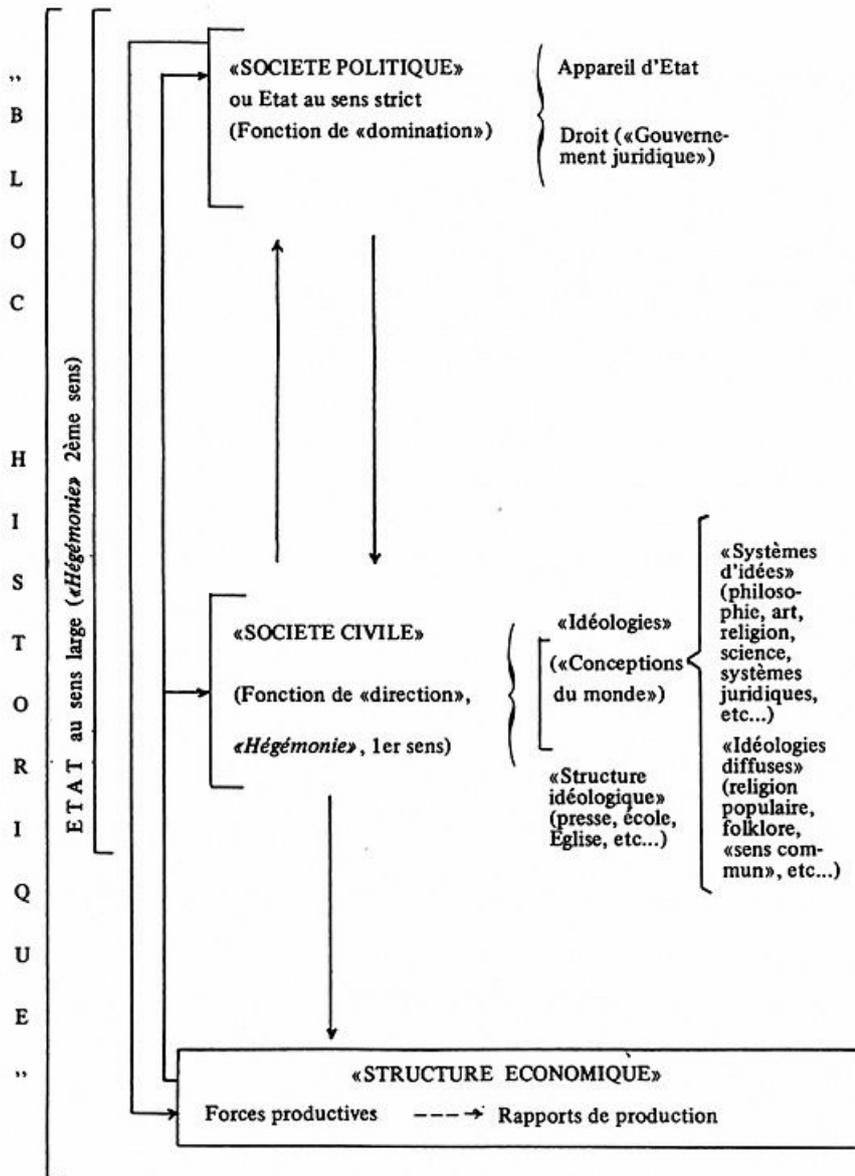
Il existe d'autre part des aspects moins conscients de l'« idéologie » : l'« idéologie répandue, de masse », qui représente une « philosophie spontanée ». On y trouve le « sens commun » ou le « bon sens », la religion populaire, et l'ensemble de croyances, d'opinions qui constitue le « folklore » ¹⁰⁶. Marx fait d'ailleurs allusion à ce domaine lorsqu'il parle de la « solidité des croyances populaires » ¹⁰⁷. Gramsci rompt avec la vision de l'« idéologie » comme simple « système d'idées », et en même temps, il tente de mettre en évidence le lien entre les institutions (la « structure idéologique ») et l'« idéologie » au sens large.

b – L'étage de la « société politique »

Le niveau de la « société politique » est celui de l'« Etat au sens strict ». Il correspond à la fonction de « domination directe » de la classe dominante dans la société toute entière. L'exercice de cette « coercition », de cette « dictature » est assuré par l'appareil d'Etat et le « gouvernement juridique » (tribunaux...). Les *Cahiers de prison* ne contiennent pas de développements originaux sur cet aspect, en général seul retenu dans la tradition marxiste. La « société politique » assure l'adaptation de la « société civile » à la « structure économique », à chaque époque historique déterminée. Le schéma, page suivante, construit à partir d'indications éparses, nous permet de résumer la conception gramscienne.

La distinction entre « société civile » et « société politique » revêt chez Gramsci un caractère seulement « méthodologique » mais non « organique ». En effet, les organes de ces deux sphères collaborent étroitement, s'interpénètrent toujours dans la réalité. De cette manière, la classe au pouvoir peut exercer tout à la fois sa « domination » et sa « direction intellectuelle et morale » sur le reste de la société. Gramsci entend s'opposer sur ce point tant à Croce qui introduit une séparation radicale, « organique »,

entre le moment de la « force » et celui du « consensus », qu'à Gentile qui confond les deux sphères. Toutefois une formation sociale ne possède pas nécessairement à une époque donnée, une « société civile » et une « société politique » pleinement développées. Notre auteur remarque que, par exemple, la Russie tsariste possédait une « société civile » seulement « primitive et gélatineuse » et un Etat, au sens étroit, surdéveloppé. A l'inverse, dans les formations sociales capitalistes occidentales, la « société civile » se trouve fort développée et peut s'équilibrer avec la « société politique » ¹⁰⁸. Pour mettre l'accent sur cette liaison « organique », Gramsci propose un nouveau concept d'Etat, entendu au sens large, au sens « intégral ». Dans cette nouvelle optique, l'Etat est formé de l'unité, de l'« équilibre » entre la « société civile » et la « société politique », entre le consensus et la coercition, entre la direction et la domination.



Il déclare à ce propos : « en ce sens, pourrait-on dire, qu'Etat = société politique + société civile, c'est-à-dire une hégémonie cuirassée de coercition » ¹⁰⁹.

Il va parvenir ainsi à un nouveau concept de l'« hégémonie », envisagé cette fois dans un sens élargi :

« L'exercice « normal » de l'hégémonie sur le terrain devenu classique du régime parlementaire, est caractérisé par la combinaison de la force et du consentement qui s'équilibrent de façon variable, sans que la force l'emporte par trop sur le consentement, voire en cherchant à obtenir que la force apparaisse appuyée sur le consentement de la majorité » (...) ¹¹⁰.

Cela suppose la mise en œuvre d'un « appareil de l'hégémonie politique et culturelle », d'une « action

hégémonique intellectuelle, morale et politique » ¹¹¹ . Cependant, dans l'évolution des sociétés, la classe qui a conquis l'« hégémonie » va, à un certain stade, la perdre. S'ouvre alors une période historique de « crise d'hégémonie » ou « crise de l'Etat dans son ensemble ». La classe au pouvoir perd dans un premier temps le « consensus » au profit d'une autre classe, et il ne lui reste transitoirement que l'exercice de la « force ». Il existe un « lien nécessaire et vital » entre la structure et les superstructures. Elles forment une « unité de contraires » dans le processus historique réel. Si la « structure économique » est déterminante en dernière instance, on ne doit pas oublier que les « hommes prennent conscience de leur position sociale et de leur tâche dans le domaine des superstructures » ; il en découle par conséquent un « rapport nécessaire de réaction active de l'homme sur la structure ». Cette unité dialectique, déjà présente dans la troisième « thèse sur Ludwig Feuerbach », selon laquelle les hommes sont des « produits des circonstances » et en même temps les transforment, peut être saisie au moyen du concept de « bloc historique » que Gramsci affirme emprunter à Georges Sorel ¹¹² .

Que faut-il penser de cette analyse ? Sur la question des superstructures, les développements suscitent plusieurs remarques. Tout d'abord la référence à Hegel à propos de la « société civile » a de quoi surprendre. Ce concept est né dans la philosophie politique anglaise à partir de Thomas Hobbes et John Locke ; la « civil society » est opposée à l'« état de nature » et non distinguée de l'Etat. Principalement politique et juridique, et très peu économique, il pénètre dans la pensée politique française en particulier chez Diderot et surtout Jean-Jacques Rousseau. Dans la Grande-Bretagne du XVIII^e siècle, il se trouve en particulier chez le philosophe Adam Ferguson, dans un sens équivalent à celui de Hobbes et Locke, et chez l'économiste James Stuart, qui l'utilise parfois pour désigner les « corporations », c'est-à-dire des municipalités libres qui se consacrent à l'activité économique et se subdivisent en classes professionnelles. Depuis Franz Rosenzweig, (*Hegel und der Staat*, 1920) on sait que Hegel, dans les « Principes de la philosophie du droit » (1821) reprend la formule de « société civile » d'Adam Ferguson, qu'il rend en allemand par « bürgerliche Gesellschaft ». En fait, il ne s'agit que d'un détail, car l'usage de ce mot est assez fréquent dans la pensée anglaise. L'apport de Hegel du point de vue du contenu est cependant original. En effet, il va dégager le concept de ses connotations politiques pour lui donner une signification principalement économique, et l'opposer au concept d'« Etat politique ». Pour y voir clair à ce sujet, il faut rappeler brièvement la place du droit dans l'ensemble du système philosophique hégélien. Le développement de l'« Esprit » suit l'enchaînement suivant : Logique, Philosophie de la nature et Philosophie de l'Esprit avec ses trois aspects, « Esprit subjectif », « Esprit absolu », et « Esprit objectif ». Le droit, premier élément de l'« Esprit objectif », possède lui-même trois aspects, droit abstrait, moralité, et enfin « Sittlichkeit ». La « Sittlichkeit », ou « éthique sociale » passe par trois moments, la « famille », puis la « société civile » (« bürgerliche Gesellschaft ») ou étape de la différence, et enfin l'« Etat politique » ou étape de retour à l'unité. La « société civile » représente donc le moment intermédiaire ou négatif du processus de la « Sittlichkeit ». Selon Hegel, elle comprend elle-même trois « moment » :

a – La médiation du *besoin* et la satisfaction de *l'individu singulier* par son travail et par le travail et la satisfaction des besoins de *tous les autres* : c'est le système des *besoins*.

b – La réalité effective de l'universel de la *liberté* qui y est contenu, la protection de la propriété par *l'administration de la justice*.

c – Le moment où sont prises les précautions contre ce qu'il peut rester de contingence dans ces systèmes, et où il est pourvu à l'intérêt particulier en tant qu'intérêt collectif par la *police* et la *corporation* » ¹¹³ .

La « société civile » recèle en elle une contradiction fondamentale. D'une part, elle se constitue sur la base du principe de particularité ; chaque sujet économique se prend lui-même pour fin exclusive de son activité (« système des besoins »). D'autre part, elle prend en compte le principe d'universalité ; les individus nouent des relations dans le travail, dans l'échange (réunion d'intérêts privés). Dans le passage

que nous avons cité, la « corporation » constitue une « racine *éthique* » de l'« Etat », et désigne l'ensemble des corps de métiers ; elle ne doit pas être confondue avec la corporation féodale, comme le précise d'ailleurs Hegel dans ses « Additifs » aux « Principes de la philosophie du droit ». La référence à la « société civile » affirmée par Gramsci ne peut concerner le « système des besoins », ni l'« administration de la justice » ; au mieux, elle pourrait viser la troisième composante à la condition de ne considérer que la « corporation » et d'écarter la « police » ¹¹⁴ . On voit donc que le rapprochement proposé n'a guère de fondements. La définition de la « société civile » dans les *Cahiers de prison* diffère de celle de Hegel, mais aussi de celle de Marx. Ce dernier développe l'aspect « rapport économique » dans la définition proposée par le philosophe allemand. La « société civile » renvoie chez lui au concept de « structure économique » ; il considère que la « société civile » est « le véritable foyer, la véritable scène de toute l'histoire » et qu'elle « embrasse l'ensemble des rapports matériels des individus à l'intérieur d'un stade de développement déterminé des forces productives » ¹¹⁵ .

La conception gramscienne de l'« idéologie », unissant institutions et idées, est intéressante. Elle diffère de celle d'Antonio Labriola, qui y inclut seulement les systèmes (religieux, moraux, politiques, juridiques) correspondant à un idéal, une fin, une norme. La présence simultanée dans les *Cahiers de prison* de deux concepts de l'« hégémonie » est bien loin d'être admise chez les nombreux commentateurs. Certains ne retiennent que le premier sens, étroit, comme par exemple, Giorgio Bonomi ¹¹⁶ et Christine Buci-Glucksmann ¹¹⁷ ; d'autres au contraire ne retiennent que le second sens, large, comme par exemple, Luciano Gruppi ¹¹⁸ et Hugues Portelli ¹¹⁹ . Il est certain que les *Cahiers* sont d'une lecture difficile et contiennent parfois des ambiguïtés importantes, notamment lorsque Gramsci utilise le vocable d'« hégémonie politique », en se référant tantôt à la « société politique », tantôt à la « société civile ». La question du « bloc historique » a suscité d'innombrables controverses et la référence à Georges Sorel est très discutable. Le penseur français n'utilise pas le concept, ni même le terme, dans la perspective indiquée par Gramsci. Selon Valentino Gerratana, qui a préparé la nouvelle édition critique des *Cahiers de prison*, Gramsci semble avoir eu connaissance indirecte d'un passage de l'introduction des *Réflexions sur la violence* dans lequel Sorel affirme que les « mythes » ou « systèmes d'images » par lesquels les « hommes qui participent aux grands mouvements sociaux, se représentent leur action prochaine », comme par exemple, la « révolution catastrophique de Marx », ne doivent pas être soumis à une analyse, à une décomposition, mais pris « en bloc comme des forces historiques » ¹²⁰ . En fait, Sorel utilise la notion de « bloc » dans plusieurs sens dans ses différents travaux comme l'« Etude sur Vico », publiée dans le *Devenir Social* en 1896, ou *La décomposition du marxisme* (1908) ; il parle notamment de « bloc psychologique » pour désigner le système des idées dominantes, lié aux intérêts de la classe au pouvoir. La conception gramscienne des rapports structure-superstructures a donné lieu à des présentations très divergentes. Nous pouvons évoquer ici l'analyse proposée en 1967 par Norberto Bobbio dans une communication au colloque consacré à Gramsci : « Gramsci e la concezione della società civile ». D'après ce spécialiste italien de science politique, la « société civile » de Gramsci désigne non pas, comme chez Marx, l'« ensemble des relations matérielles », mais l'« ensemble des relations idéologico-culturelles ». Ce choix a une « influence décisive » sur la manière d'aborder les rapports entre la structure et la superstructure. En effet, Gramsci transpose « le véritable foyer, la véritable scène de toute l'histoire » (Marx), de la structure à la superstructure ; la seconde (avec la « société civile ») devient le « moment primaire et subordonnant » ou « actif », et la première le « moment secondaire et subordonné » ou « passif ». A l'appui de cette thèse, il renvoie aux antithèses proposées par Gramsci à propos du passage structure-superstructure, « nécessité-liberté », « objectif-subjectif » et au texte se rapportant à la « catharsis » ¹²¹ . A ses yeux, le second terme (« liberté », « subjectif ») est le « moment primaire et

subordonnant ». La liberté humaine est conçue chez Gramsci à la manière hégélienne comme conscience de la nécessité, et elle permet de transformer la réalité ; le « moment éthico-politique » domine le « moment économique ». Gramsci refuse le rapport structure-superstructure comme un rapport de cause à effet, car il conduit au fatalisme ¹²². En outre, dans la sphère de la superstructure, la « société civile », siège des « idéologies », représente le « moment primaire » ou « positif », tandis que l'Etat au sens strict, siège des « institutions », représente le « moment secondaire » ou « négatif ». On relèvera au passage que Bobbio assimile à tort le couple « société civile » – « Etat », au couple « idéologies » – « institutions ». Là encore, Gramsci s'écarterait de Marx et (en Italie) d'Antonio Labriola, qui estiment quant à eux que les « idéologies viennent *toujours après* les institutions, quasiment comme un moment reflet dans la sphère du moment reflet lui-même » ¹²³. On se trouve donc au total devant « deux inversions » par rapport à la théorie marxiste « scolastique » traditionnelle : la superstructure domine la structure et le « moment idéologique » domine les « institutions ». Cette interprétation, qui a fait beaucoup d'adeptes, si elle était fondée, conduirait à taxer Gramsci d'« idéologisme » et d'idéalisme. En réalité, elle va à l'encontre des multiples remarques des « Cahiers de prison » sur la détermination « en dernière instance » de la « structure économique », « point de référence et d'impulsion dialectique pour les superstructures » et ne laisse aucun doute sur le véritable « foyer de l'histoire » ¹²⁴.

Il nous reste à examiner un problème de la théorie économique de Marx qui a fait l'objet de remarques toutes particulières de la part de notre philosophe, la loi de baisse tendancielle du taux de profit.

SECTION III : LA QUESTION DE LA BAISSSE TENDANCIELLE DU TAUX DE PROFIT

Antonio Gramsci consacre quelques pages à une tentative de réfutation de la critique de la loi de baisse tendancielle du taux de profit, proposée par Benedetto Croce en 1899. Elles contiennent un certain nombre de pistes de recherche destinées à mettre en évidence la validité de cette loi de Marx, en particulier en la replaçant dans la dynamique du capitalisme au XXe siècle.

I – La réfutation de la critique de Benedetto Croce

La lecture du livre de Benedetto Croce, *Materialismo storico ed economia marxistica* (1899), a déjà suscité des réactions vives chez Gramsci notamment à propos de l'interprétation du « matérialisme historique » comme « canon d'interprétation historique » et de la théorie de la valeur comme « comparaison elliptique ». Cependant, la lecture de l'essai entièrement consacré à la question de la baisse tendancielle du taux de profit, d'un point de vue logique, « Una obiezione alla legge marxistica della caduta del saggio di profitto » (1899), va le conduire à des remarques critiques pénétrantes, même si elles n'occupent, somme toute, que peu de place dans l'énorme ouvrage que forment les *Cahiers de prison*. Selon notre philosophe, Croce ne s'est pas aperçu que la loi de baisse tendancielle du taux de profit exposée au Livre 3 du *Capital* représente en réalité « l'aspect contradictoire d'une autre loi, celle de la production de la plus-value relative ». Dans la 4e section du livre 1er, Marx montre que le progrès technique permet de faire croître la plus-value et en souligne en même temps les effets, la hausse de la composition organique du capital. Par conséquent, Croce, qui propose son objection comme personnelle, ou venant du « bon sens », ne fait qu'opposer le livre 1er au Livre 3 du *Capital*. Cependant, d'un point de vue marxiste, on ne doit pas conclure à une *indétermination* dans l'évolution du taux moyen de profit : la baisse doit finalement l'emporter. En effet :

« Les forces qui contrecarrent la loi tendancielle et qui se résument dans la production d'une plus-value relative toujours plus importante, ont des limites fixées techniquement, par exemple, par l'extension de la résistance élastique de la matière et socialement par le taux de chômage supportable dans une société donnée. La contradiction économique devient politique et elle se résout politiquement dans un renversement de la *praxis* » 125 .

Croce, en « oubliant » les développements du Livre 1er, commet donc une « erreur fondamentale » et ne peut considérer la loi de baisse tendancielle du taux de profit comme un « élément dialectique d'un processus organique plus vaste », mais plutôt comme un mécanisme à validité absolue.

Il est ainsi amené à déclarer dans la Préface à la deuxième édition de *Materialismo storico ed economia marxistica*, que si cette loi était fondée, elle impliquerait la « fin automatique et imminente de la société capitaliste ». La réponse de notre philosophe est catégorique : « Rien d'automatique et encore moins d'imminent » 126 . La fabrication d'un « mythe » à propos de la baisse du taux de profit a conduit à l'élaboration de théories de l'« effondrement » du capitalisme. Gramsci ne livre pas de développements critiques à ce sujet, bien qu'il ait connaissance indirecte, par des comptes rendus, de la célèbre tentative du marxiste allemand Henryk Grossmann dans *Das Akkumulations-und Zusammenbruchsgesetz des Kapitalistischen Systems-Zugleich eine Krisentheorie* (Leipzig, 1929). Une réponse efficace à la vision de l'« effondrement » doit être trouvée dans l'approfondissement de la notion de « tendencialité » proposée par Marx. Ce dernier, qui considère toute loi économique comme une « tendance », en ajoutant un adjectif à propos de la baisse du taux de profit, a voulu indiquer que la « tendencialité » devient dans ce cas « organiquement importante », du fait que cette loi est l'« aspect contradictoire » de la loi de la plus-value relative. La signification de l'adjectif « tendanciel » doit en réalité « concerner le caractère « historique » réel et non l'aspect méthodologique » 127 . Il faut donc se pencher sur la dynamique du système, et étudier les modalités particulières de réalisation de la loi dans les phases successives du développement du capitalisme. Mais notre philosophe entend poursuivre sa critique sur la question du progrès technique. Croce, pour qui le progrès technique aboutit toujours à « réduire le capital employé », pour une même production, déclare au départ admettre, pour développer son raisonnement, les principes fondamentaux de la « doctrine de Marx » (« valeur-travail »,...). Or, il apparaît clair que son analyse omet

« un élément fondamental dans la formation de la valeur et du profit : « le travail socialement nécessaire » dont la formation ne peut être étudiée et analysée dans une seule usine ou une seule entreprise » 128 .

Gramsci reproche donc à Croce de se placer du simple point de vue micro-économique. Le progrès technique peut effectivement, à un moment donné, avantager une entreprise particulière, lui permettre d'augmenter la productivité du travail et de réaliser des profits exceptionnels. Cependant ce progrès est *concurrentiel*, et il va peu à peu se généraliser et faire disparaître la situation privilégiée initiale. La « loi du travail socialement nécessaire » ou de la « moyenne sociale du travail » doit s'appliquer, et par conséquent engendrer une hausse de la composition organique moyenne du capital et une baisse du taux de profit général. On ne peut comprendre autrement les multiples actions des entreprises particulières telles que la « défense des brevets », les « secrets industriels », qui sont autant de tentatives pour échapper à la loi. Il faut examiner à ce propos la question de l'« américanisme » et du « fordisme », et donc se placer sur le terrain « historique » réel, pour réaliser la meilleure réfutation possible de l'interprétation de Benedetto Croce.

Au terme de cette première étape, nous pouvons constater que la réfutation proposée n'entre pas dans le détail technique de l'argumentation développée dans l'essai de 1899. Gramsci cherche seulement à déterminer les principales erreurs dans la démarche du philosophe italien, d'une manière rapide et non exhaustive, à cause de l'impossibilité dans laquelle il se trouve de consulter tant le Livre 3 que le Livre 1er du *Capital*. Tout d'abord, on remarque que sa présentation de la loi ne prend pas en compte les différentes « contre-tendances » examinées par Marx ; toutefois, la croissance de la « plus-value relative » renvoie aux « contre-tendances », à la première (« augmentation du degré d'exploitation du travail ») et à la troisième (« baisse de prix des éléments du capital constant »). L'analyse gramscienne envisage la « loi de la plus-value relative » comme F « aspect contradictoire » de la loi de baisse tendancielle du taux de profit. Chez Marx la hausse du taux de plus-value se trouve opposée à la baisse du taux de profit, et joue un rôle décisif pour transformer cette dernière, de « loi » en simple « tendance ». La considération du taux de plus-value renvoie non seulement au mécanisme de la « plus-value relative », mais aussi à celui de la « plus-value absolue ». Sur la question du « progrès technique », les remarques de Gramsci sont intéressantes, car pour la première fois en Italie, on se trouve devant une tentative de réponse quant au fond à l'objection de Croce.

II – La loi de Marx replacée dans une perspective historique

La loi de baisse tendancielle du taux de profit doit être envisagée dans une perspective historique, plus précisément dans le cadre de la dynamique du capitalisme du XXe siècle, et Gramsci se réfère pour cela à l'« américanisme », terme désignant à la fois les expériences de taylorisme et de fordisme. Il s'agit pour lui d'un thème d'une grande actualité. En effet, le taylorisme, né à la fin du XIXe siècle, et le fordisme, apparu à la veille de la première guerre mondiale, connaissent un essor important aux Etats-Unis durant la période de prospérité des « Roaring Twenties », de 1922 à 1929. Ce mouvement se traduit par la modernisation de nombreuses entreprises industrielles et par la mise en œuvre, dans une certaine mesure, d'une politique de « hauts salaires ». De plus, au cours des années vingt, on tente d'introduire dans les pays capitalistes européens, de diverses manières, la « rationalisation du travail ». Gramsci a accès à un certain nombre de publications qui traitent de ces questions, en particulier les ouvrages d'Henry Ford, rédigés avec la très large collaboration de Samuel Crowther, qui relatent ses expériences industrielles et exposent sa « philosophie » : *My life and work* (1922), *Today and tomorrow* (1926). Par contre il ne dispose pas des œuvres de Frederick W. Taylor, et de ses disciples européens. D n'a évidemment qu'une connaissance très fragmentaire et indirecte des débats engagés parmi les marxistes de la Troisième Internationale, à partir de 1926, sur le thème de la « rationalisation » en tant qu'une des méthodes provisoires de « stabilisation relative » du capitalisme, ne permettant pas de résoudre les contradictions fondamentales, mais au contraire les aggravant ¹²⁹. Pour notre philosophe, la loi de baisse tendancielle du taux de profit, se trouve à la base du phénomène de l'« américanisme », développé au XXe siècle. Les nouvelles méthodes de production que constituent le taylorisme et le fordisme représentent en effet des « tentatives progressives pour dépasser la loi tendancielle, pour l'éluder en multipliant les variables dans les conditions de l'accroissement progressif du capital constant ». De plus,

« Les variables sont les suivantes (parmi les plus importantes, mais d'après les livres de Ford on pourrait construire une liste très complète et très intéressante) :

- 1 – Les machines introduites continuellement sont toujours plus parfaites et plus perfectionnées ;
- 2 – Les métaux sont plus résistants et durent davantage ;
- 3 – On crée un nouveau type d'ouvrier dont on s'assure le monopole par de hauts salaires ;
- 4 – Diminution des déchets dans le matériel de fabrication ;
- 5 – Utilisation toujours plus large de sous-produits de plus en plus nombreux, donc économie de déchets (...) rendue possible par la grande taille des entreprises ;
- 6 – Utilisation des pertes d'énergie calorifique (...) » ¹³⁰.

Cette liste évoque l'introduction de différentes formes de progrès technique, et tout d'abord, l'utilisation de machines « plus perfectionnées », ce qui permet d'augmenter la productivité, mais aussi l'intensité du travail. Les diminutions et les « économies » de déchets ont fait l'objet de développements dans le livre 3 du *Capital* comme nous l'avons vu précédemment au chapitre 2. Les *Cahiers de prison* mentionnent aussi un autre procédé pour réduire les coûts, utilisé par les grandes firmes comme, par exemple, la Ford : joindre aux activités de production celles du transport et de la distribution des marchandises. En outre, le travailleur qualifié traditionnel, proche de l'artisan, tend à disparaître pour faire place à un « nouveau type d'ouvrier ». Ce dernier est sélectionné à l'embauche du point de vue « psychotechnique » et dans le travail, ses mouvements sont « rationalisés ». Cependant, les industriels ont bien compris que le « gorille domestiqué » dépeint par F.W. Taylor n'était qu'une vue de l'esprit, et le problème de l'obtention d'un « consensus » se pose avec acuité, en raison de la résistance ouvrière. Aux Etats-Unis, ces travailleurs bénéficient de « hauts salaires » et appartiennent ainsi à une nouvelle « aristocratie ouvrière ». Ces « hauts salaires » constituent cependant une « forme transitoire de rétribution » destinée à obtenir le « consensus », à stabiliser la main d'œuvre et sont à rattacher au fait que ce pays inaugure, comme on va le voir plus loin, une nouvelle phase historique du capitalisme ¹³¹. De plus, le fordisme implique

l'imposition d'un nouveau « mode de vie » et de nouvelles « valeurs » pour les travailleurs, en conformité avec le « nouvel industrialisme ». On peut mentionner en ce sens les efforts tentés par les industriels tels que Ford, pour promouvoir un « puritanisme » dans la vie quotidienne avec par exemple la lutte contre l'alcoolisme ¹³². Entre les premières réflexions sur le système Ford, datant de 1929-1930, et la rédaction en 1934 d'un petit « cahier » (no 22) spécifique sur le thème de l'« américanisme » et du « fordisme », composé à la fois de réécritures de notes antérieures et de développements nouveaux, Gramsci acquiert la conviction que l'« américanisme » représente un stade nouveau de l'évolution du capitalisme mondial. Le système capitaliste quitte, au XXe siècle, le stade où règne le « vieil individualisme économique », étudié par Marx dans le *Capital*, pour entrer dans le stade de l'« économie programmée », (« *economia programmata* ») ¹³³. L'« américanisme » révèle une tendance à l'organisation, à la planification, qui tend à dépasser l'usine, pour s'étendre dans toute la société, afin d'assurer la sauvegarde du capitalisme. Certes, il ne s'agit dans l'esprit de notre philosophe que d'une simple intuition, qui ne donne pas lieu à des réflexions organisées. En parfaite cohérence avec sa thèse sur le caractère purement « transitoire » de la politique des « hauts salaires », Gramsci ne croit pas cependant à la possibilité de ce que l'on nomme aujourd'hui le « fordisme au sens large », c'est-à-dire incluant l'instauration d'une nouvelle norme de consommation, préconisée d'ailleurs par Ford lui-même :

« La vérité est qu'il semble quasi impossible de créer des « besoins » nouveaux essentiels à satisfaire, avec de nouvelles industries complètement originales, de manière à déterminer une nouvelle période de civilisation économique correspondant à celui du développement de la grande industrie. Ou bien ces « besoins » proviennent de couches de la population socialement non fondamentales et dont la diffusion serait morbide (cf. l'invention de la « soie artificielle » qui satisfait le besoin d'un luxe apparent des couches moyennes bourgeoises ») ¹³⁴.

Ce nouveau stade du capitalisme exige la formation d'un nouveau type d'Etat libéral, adapté aux modifications de la structure économique. Cet Etat « fordien », dirait-on aujourd'hui, conforme au « régime des monopoles », doit permettre d'atteindre un nouvel équilibre entre la force et le consensus, une forme spécifique d'« hégémonie » de la classe dominante. A ce propos, notre philosophe indique que l'« hégémonie naît de l'usine et n'a besoin pour s'exercer que d'une quantité minimale d'intermédiaires professionnels de la politique et de l'idéologie » ¹³⁵. Les Etats-Unis représentent le pays le plus avancé vers le nouveau stade, et offrent dans une certaine mesure une préfiguration de l'avenir de l'Europe occidentale. Une des raisons principales doit être recherchée dans l'absence dans ce pays de nombreuses « classes parasitaires » ; on y trouve au contraire une « composition démographique rationnelle », qui permet la mise en place d'un « nouveau mécanisme d'accumulation et de distribution du capital financier », fondé immédiatement sur la production industrielle. Naturellement, cela ne signifie pas la disparition de tout « parasitisme » ; en effet, l'« américanisme », qui permet d'augmenter les profits, tend à créer de « nouveaux parasites ». Gramsci fait ici allusion à l'existence du marché des actions et à la spéculation boursière. La marche vers ce nouveau stade en Europe occidentale est rendue beaucoup plus difficile en raison de l'existence d'une « chappe de plomb », que constituent ces « classes absolument parasitaires », « improductives », qui n'exercent aucune fonction dans l'activité de la production. Les classes auxquelles il est fait allusion sont en réalité très hétérogènes : membres de l'administration étatique, intellectuels, militaires, ecclésiastiques, petits propriétaires fonciers, petite bourgeoisie commerçante,... ¹³⁶. En outre, il faut y inclure les salariés au service de ces classes. L'ensemble de leurs rémunérations représente une simple ponction sur le revenu national. Cependant, la catégorie improductive la plus importante, est le « commerce » et les activités dites « intermédiaires ». Dans ces conditions, l'implantation de l'« américanisme » en Europe ne peut réussir qu'à la condition que des mesures énergiques soient prises pour améliorer la composition démographique. Gramsci privilégie cette question du « parasitisme » dans ses rares réflexions sur la crise mondiale des années trente. Il a l'occasion de lire

à ce propos une étude de l'économiste marginaliste Pasquale Jannaccone, qui en identifie la principale cause dans un « excès, non un défaut de consommation ». Jannaccone développe la thèse selon laquelle l'« équilibre dynamique » qui s'établit au sein du revenu national annuel entre la part consacrée à la consommation (privée et publique) et la part consacrée à l'épargne, destinée à être réinvestie en vue d'une production future, a été progressivement rompu au cours des années qui ont suivi la guerre mondiale, dans les principaux pays. Par exemple, cette pénurie d'épargne s'est produite aux Etats-Unis du fait que toutes les classes sociales ont vu leur niveau de vie s'accroître et leur consommation encouragée (politique de hauts salaires, ventes à crédit). En Europe, outre la reconstruction qui a mobilisé des capitaux privés et publics, la formation de nouveaux Etats a entraîné le gonflement de la consommation improductive (bureaucratie, armée) ; la chute de l'épargne a été aggravée par l'inflation. Le remède décisif à la crise consiste donc dans le redressement de la part de l'épargne dans le revenu national ¹³⁷ .

Gramsci, qui par ailleurs, qualifie cette crise mondiale d'« organique » et non de « conjoncturelle », et pense que ses causes (et non une cause unique) doivent être recherchées au cœur de l'économie capitaliste, juge les observations de Jannaccone très intéressantes, au moins dans la démarche, mais non dans les résultats. La rupture de l'« équilibre dynamique » et la chute de l'épargne proviennent en réalité non pas, par exemple, d'une croissance excessive du niveau de vie des travailleurs, mais bien plutôt du gonflement absolu et relatif des couches d'« improductifs parasites », de « consommateurs purs » ¹³⁸ . Gramsci envisage uniquement cet aspect et ne livre aucune réflexion au sujet des matériaux pour une théorie des crises laissés par Marx et qui ont suscité de nombreux débats depuis la fin du XIXe siècle.

L'interprétation gramscienne de la loi de baisse tendancielle du taux de profit sur la base de l'« américanisme » est intéressante à plus d'un titre. Elle tranche fortement sur les analyses proposées par les marxistes durant les années vingt et trente. Gramsci montre que les tentatives de « rationalisation » visent à augmenter la « productivité du travail » (mécanisme de la plus-value relative). Or, tous les travaux réalisés par les tenants de la « Troisième Internationale » affirment au contraire que la « rationalisation » et les progrès techniques qu'elle implique, permettent essentiellement d'augmenter l'*intensité du travail* (donc la production de plus-value absolue). En effet, ils affirment que le système capitaliste en situation de « stabilité relative » n'est plus apte à élever la productivité du travail social en utilisant les progrès scientifiques. Le capitalisme ne se trouve plus dans une phase ascendante, mais plutôt dans une période d'« agonie », de « déclin », si bien qu'il ne peut, au mieux, que faire progresser l'intensité du travail dans les usines. Cette thèse apparaît clairement, par exemple, dans le texte de l'intervention de Nicolas Boukharine de 1926, et dans le livre d'Eugène Varga (1928), signalés plus haut. De plus, cette question constitue l'un des points de polémique avec les défenseurs de la théorie du « capitalisme organisé », comme par exemple Rudolf Hilferding dans « Die Aufgaben der Sozialdemokratie in der Republik », intervention au Congrès de Kiel de la social-démocratie allemande (1927), qui mettent l'accent au contraire sur les gains de productivité du travail engendrés par la nouvelle organisation « fordienne » des entreprises. Les réflexions sur le passage à un éventuel nouveau stade du capitalisme présentent un grand intérêt. L'idée d'une « économie programmée » et d'une planification qui tendrait à s'étendre à toute la société, anticipe d'une certaine manière l'analyse formulée dans un autre contexte par le fondateur du courant de l'« ouvriérisme » après la seconde guerre mondiale, Raniero Panzieri ¹³⁹ . Cependant, dans cette perspective, il aurait dû approfondir la question du nouveau rôle économique de l'Etat. Or, à part quelques remarques éparpillées sur les interventions étatiques pour lutter contre la crise ¹⁴⁰ , il en reste d'une manière générale à la conception de l'Etat-libéral, qui, au sens strict, correspond à l'« Etat veilleur de nuit », « gendarme ».

Désirant approfondir la question des liens entre la loi de baisse tendancielle du taux de profit et

l'« américanisme », le fordisme, il est étrange que Gramsci n'ait à aucun moment tenté d'instaurer un dialogue sur cette question avec son ami l'économiste Piero Sraffa, alors qu'il utilise cette voie à propos d'autres questions ¹⁴¹. Le débat sur cette loi de Marx va reprendre beaucoup plus tard en Italie, à la fin des années soixante avec l'interprétation « ouvriériste » d'Antonio Negri. Les quelques réflexions sur la crise des années trente, bien qu'elles s'écartent des analyses courantes en termes de « crise générale du capitalisme », peuvent paraître « faibles » par rapport à celles formulées au sujet de la baisse tendancielle du taux de profit. Il faut cependant noter que le thème des « couches parasites » et donc du capitalisme « malsain » n'est pas nouveau dans l'œuvre de notre philosophe. Il est en effet présent dès les écrits de jeunesse au début des années vingt. Gramsci pensait à cette époque qu'à la suite de la guerre et du développement d'une sorte de « capitalisme d'Etat », le « nombre de non-producteurs augmente de façon morbide », et qu'il « dépasse toutes les limites autorisées par la potentialité de l'appareil de production » ¹⁴².

Il est temps de conclure maintenant cette longue étude d'Antonio Gramsci qui s'imposait cependant, vu la richesse des thèmes abordés. Cette lecture ne provient pas d'un économiste ou d'un philosophe universitaire, à la différence de nos auteurs précédents, mais d'un théoricien qui se réclame du « marxisme militant ». Il se donne pour tâche la reprise du travail entamé par Antonio Labriola, l'insertion du marxisme au sein de la culture de son pays, en essayant de se placer du point de vue de l'« angle visuel du cerveau national ». Certes, il ne conçoit pas cette entreprise exactement dans les mêmes termes que chez le penseur napolitain. Il tient compte en effet des développements les plus récents de la philosophie italienne. De plus, cette tâche ne peut être menée à bien d'un point de vue « pratique » tant que règne en Italie le fascisme. Le projet de Gramsci ne sera connu qu'après 1945, lorsque les « Cahiers de prison » pourront voir le jour. L'interprétation « unitaire » de la théorie de Marx qui caractérisait l'approche de Labriola se trouve maintenant remise à l'honneur ; la « philosophie de la praxis » et la nouvelle science de l'histoire ne peuvent être détachées arbitrairement. Gramsci refuse en effet, tout à la fois l'interprétation « dualistes » (Loria, Croce) et les interprétations « réductrices » du type « Marx économiste » (Pareto et Graziadei) ou du type « Marx philosophe » (Gentile et Mondolfo). On peut considérer que son travail est celui d'une « remise en ordre » des principes du marxisme, après l'éclatement des « lectures » à laquelle nous avons assisté, entre les années 1895 et 1912. En ce qui concerne les thèmes, notre philosophe entend se placer sur une assez grande variété de plans. Non seulement il discute de philosophie, démarche légitime, compte tenu de sa formation universitaire, mais il fournit une contribution importante sur la science de l'histoire, la question de l'Etat, de l'« hégémonie ». De plus, il s'intéresse à la théorie économique marxiste, comme en témoignent ses réflexions sur la baisse tendancielle du taux de profit. Ce travail est d'autant plus méritoire qu'il doit subir le handicap du nonaccès à des œuvres fondamentales de Marx, mais aussi de Ricardo et de Hegel. Cependant la connaissance du livre de Boukharine lui permet de se situer quelque peu par rapport au marxisme soviétique qui vient de naître. Il participe au dialogue historique qui s'est instauré après Antonio Labriola au sujet de la « philosophie de la praxis », en développant la thèse d'un « historicisme » ; sur ce plan, sa position est toute particulière, car elle laisse planer des doutes quant au caractère pleinement matérialiste ou non de la philosophie marxiste. Les réflexions exploratoires sur les « sources » du « matérialisme historique » présentent une grande originalité dans la considération des rapports entre Hegel, Ricardo et Marx. On retrouvera plus tard cette question chez Lucio Colletti et chez Mario Tronti, mais d'une manière marginale et beaucoup moins intéressante. Gramsci tente de découvrir chez Ricardo un « philosophe », mais aussi un économiste dont les lois auraient un statut « historiciste ». Il est dommage à ce propos que le dialogue entre notre philosophe et Piero Sraffa soit si vite interrompu, et ne puisse déboucher sur des réflexions nouvelles pour

chacun des deux interlocuteurs. De même, on peut regretter l'absence d'échange de vues pour d'autres domaines tel que celui de la loi de baisse tendancielle du taux de profit. L'investigation dans le champ du « matérialisme historique » comme nouvelle science de l'histoire permet à Gramsci de proposer un ensemble de réflexions d'une grande cohérence et d'une grande originalité, si on les replace dans le contexte des discussions sur Marx depuis 1883 jusqu'au second après-guerre mondiale, dans les principaux pays européens. L'approche des rapports structure-superstructures en termes de « bloc historique » renoue avec la « conception organique de l'histoire » envisagée par Antonio Labriola, et représente un moyen efficace de combat des interprétations de type positiviste comme celle de l'économiste Loria, ou même celle de Nicolas Boukharine. En restant fidèle à la thèse marxiste de détermination « en dernière instance » par la structure économique, il entend se consacrer principalement à la théorie des superstructures avec une analyse radicalement nouvelle, reposant sur l'unité-distinction entre le moment du « consensus », de l'« hégémonie » (au sens strict) et celui de la « force ». Il accorde à ce propos une grande importance au concept de « société civile » mais avec une signification différente de celle de Hegel et de Marx. Mais Gramsci aborde aussi quelques problèmes de la théorie économique de Marx. Certes, sur des questions telles que la méthode, et la théorie de la valeur et de l'exploitation, il ne nous apporte guère d'éléments substantiels. On apprend cependant qu'il repousse les interprétations des économistes ainsi que celle de Benedetto Croce. Par contre, il livre des réflexions importantes sur la loi de baisse tendancielle du taux de profit. En effet, les « Cahiers de prison » fournissent la première critique de fond de la réfutation proposée en 1899 par Benedetto Croce. Elle se place au niveau analytique sans toutefois entrer dans le détail technique de la critique, mais aussi sur un terrain délibérément écarté par le grand théoricien du « révisionnisme » italien, celui de la dynamique du mode de production capitaliste. Pour la première fois un théoricien tente de confronter les concepts marxistes à la réalité du capitalisme contemporain. On retrouve plus tard ce genre de préoccupation, uniquement chez Raniero Panzieri, mais dans une perspective « ouvriériste ». En liaison avec cette loi, Gramsci aborde le thème du taylorisme et du fordisme qui ne donnera pas lieu à des discussions importantes chez les marxistes avant le milieu des années 1970, certes dans un autre contexte, puisqu'il concerne cette fois le capitalisme d'après la seconde guerre mondiale. Il sera facile de déceler des lacunes dans cette œuvre inachevée, rédigée dans des conditions toutes particulières que constituent les *Cahiers de prison*. On peut aisément reprocher à Gramsci de méconnaître la théorie marxiste des crises, et de ne pas avoir abordé d'autres fonctions de l'Etat, comme par exemple, son rôle économique, par exemple à partir des premières expériences des années Trente. Cependant, malgré la richesse des thèmes proposés, il est frappant de constater l'absence de discussion des problèmes de fond que Gramsci affronte du point de vue de la théorie marxiste, dans les presque quarante années qui suivent la seconde guerre mondiale, tant sur les questions philosophiques que dans le domaine du « matérialisme historique » comme science et sur la théorie économique de Marx. Les rares discussions à ce sujet ne portent tout au plus que sur quelques aspects comme le « bloc historique », l'« hégémonie », ou les idéologies. Bien entendu, il n'en n'est pas de même à propos des développements consacrés dans les *Cahiers de prison* à la formation sociale italienne, comme par exemple, la question de la « révolution agraire manquée » au moment de l'Unité.

Notes

¹ On trouve des indications biographiques détaillées dans le livre de Giuseppe Fiori, *Vita di Antonio Gramsci*, Laterza, Bari, 1966, trad. française, *La vie de Antonio Gramsci*, coll. Pluriel, Livre de Poche, 1977 (avec une préface et des notes complémentaires de Renato Mieli)

Cet ouvrage est cependant dépassé aujourd'hui sur de nombreuses questions, par exemple sur la formation intellectuelle et les premiers articles de Gramsci. Les informations présentées ici proviennent de sources nombreuses.

2 Sur Pastore, voir Giancarlo Bergami, *Il giovane Gramsci e il marxismo 1911-1918*, Feltrinelli, 1977, pp. 72-73. Il est très difficile d'apprécier le rôle exact joué par Pastore dans la formation marxiste du jeune Gramsci.

3 Mondolfo lui-même souligne sa non-participation à la formation intellectuelle de Gramsci, dans une lettre du 6 mai 1967, adressée à Norberto Bobbio, citée par ce dernier dans son introduction au recueil de textes de Mondolfo : *Umanismo di Marx - Studi filosofici, 1908-1966*, Einaudi, 1968, p. XLV, note 2 ; voir aussi p. 281. Cependant Gramsci peut avoir été incité à lire le livre *Il materialismo storico in Federico Engels* (1912) par un disciple de Mondolfo, Angelo Tasca, qui participera à la fondation de l'*Ordine Nuovo*.

4 Il est à noter que le climat intellectuel de l'université de Turin est très diversifié avant la première guerre mondiale. On y trouve le « néo-idéalisme », l'ouverture sur la culture allemande, mais aussi le positivisme, (l'économiste Achille Loria y enseigne depuis 1903).

5 « Due inviti alla meditazione », « La Città futura », 11 février 1917, dans Gramsci, *la Città futura, 1917-1918*, Einaudi, 1982, p. 21. Dans les *Cahiers de Prison*, il affirmera rétrospectivement avoir été, à cette époque, « tendanciellement plutôt crocien » (Cahier 10, trad. française *Cahiers de Prison - Cahiers 10 à 13*, Gallimard, 1978, p. 39).

6 « Il socialismo e la filosofia « attuale » *Il Grido del popolo*, 9 février 1918, dans Gramsci, *La Città futura-1917-1918*, Einaudi, 1982, p. 650.

7 Souligné par A.G., « La critica critica », *Il Grido del popolo*, 12 janvier 1918, dans Gramsci, *La Città futura-1917-1918*, Einaudi, 1982, pp.555-56. Nous ne reprenons pas la traduction de ce passage qui figure dans Gramsci, *Ecrits politiques*, tome 1, Gallimard, 1974, p. 140.

8 *Misteri della cultura della poesia, Il Grido del popolo*, 19 octobre 1918, dans Gramsci, *Il nostro Marx-1918-1919*, Einaudi, 1984, p. 349.

9 On trouve une première allusion à Labriola très tôt, dans un des premiers articles, d'ailleurs consacré à Loria, en décembre 1915 et non comme on le croit généralement, en 1918.

10 « Chronique » *L'Ordine Nuovo*, 11 octobre 1919, trad. française dans Gramsci, *Ecrits politiques*, tome 1, Gallimard, 1974, p. 277.

11 Voir le chapitre Ier de notre ouvrage, *Un économiste non conformiste, Piero Sraffa (1898-1983) - Essai biographique*, Presses Universitaires de Lyon, 1986.

12 Comme en témoignent les avertissements répétés dans les *Cahiers* : Cahier 4, p. 438 (Einaudi), Cahier 8, p. 253, Cahier 11, p. 165. Dans notre travail les Cahiers 1 à 5 et 14 à 23 sont cités dans l'édition italienne Einaudi et les Cahiers 6 à 13 dans la traduction française Gallimard.

13 Il faut rappeler ici que ce livre de Plekhanov ainsi que celui que nous examinerons plus loin, de Boukharine, comptent parmi les rares publications marxistes que Gramsci réussit à se faire envoyer en prison, grâce à Piero Sraffa, qui lui a ouvert un compte illimité dans une librairie milanaise, en 1926. En fait, Gramsci cherche avant tout à se procurer des ouvrages de Marx, d'Engels, de Labriola, de Mondolfo, etc.. mais il se heurte systématiquement au refus du directeur de la prison. Durant les années d'incarcération, il réussira cependant à obtenir quelques textes de Marx, parmi lesquels on peut mentionner : *la question juive*, la « *Contribution à la critique de la philosophie du droit de Hegel* - Introduction », *La Sainte Famille*, les « *Thèses sur L. Feuerbach* » (version Engels), « *Travail salarié et capital* », et la Préface à la *Contribution à la critique de l'économie politique*. Il lui manque donc des textes essentiels tels que le *Capital*.

14 Cahier 11, p. 257. La « stase » signifie en logique formelle, l'état, l'immobilité.

15 Ce revirement est étudié avec minutie par Christine Buci-Glucksmann, dans *Gramsci et l'Etat - Pour une théorie matérialiste de la philosophie*, Fayard, 1975, en particulier pp. 233-249.

16 *La théorie du matérialisme historique - Manuel populaire de sociologie marxiste*, Editions Sociales Internationales, 1928, réédité par Anthropos, 1971, pp. 11-15, 68.

17 Sur cette question, Boukharine s'inspire dans ce livre, tout comme d'ailleurs dans son « *Economique de la période de transition* » (1920) de la « terminologie » d'Alexandre Bogdanov (1873-1928), disciple d'Ernst Mach, et auteur en particulier d'une théorie générale de l'organisation. Les conceptions de Bogdanov, théoricien bolchevik, ont toujours été âprement critiquées par V.I. Lénine. Boukharine, s'il emprunte des concepts à Bogdanov, ne partage pas pour autant ses principes philosophiques et ses analyses sociales.

18 *Op. cit.*, p. 78.

19 Publiée dans le volume collectif, *Science at the crossroads*, Kniga, Londres, 1931, trad. française « *Théorie et pratique du point de vue du matérialisme dialectique* », dans *Dialectiques*, Paris, no 13, printemps 1976, pp. 91-92.

20 Cahier 11, pp. 209 et 223. La dialectique quantité-qualité se trouve « là par hasard », sans avoir de liens avec l'analyse en termes d'équilibre » (Cahier 11, p. 243).

21 Cahier 11, pp. 200-203, 222-223, 228-231.

22 Cahier 11, pp. 285 et 286. Sur l'« idéologie » chez Gramsci, voir infra section 2.

23 Resp. Cahier 15, p. 1786 (Einaudi) et Cahier 11, p. 246. Voir infra sur cette question.

24 Guillemets d'A.G., Cahier 11, pp. 221-222.

25 Il importe de souligner que pour des motifs de prudence, en raison d'un éventuel contrôle de ses *Cahiers de prison* par ses geôliers, Gramsci décide, vraisemblablement vers 1932, de remplacer dans les nouvelles rédactions de ses notes, les termes de « marxisme », de « matérialisme historique », par celui de « philosophie de la praxis ». Il en résulte à la lecture des *Cahiers* un risque de confusion constant entre le « matérialisme historique » et l'aspect philosophique de celui-ci.

26 Souligné par A.G., Cahier 11, p. 245.

- 27 Voir supra chapitre 2. Gramsci propose dans ses *Cahiers de prison* une traduction des « Thèses sur L. Feuerbach » de Marx dans laquelle la formule « als umwälzende Praxis » est rendue par « renversement de la praxis » *Quaderni del Carcere*, Einaudi, 1975, p. 25-36.
- 28 Cahier 10, p. 56 et Cahier 11, p. 223 ; voir aussi Cahier 16, p. 1855 (Einaudi), « Monisme » est pris ici au sens de Plekhanov (voir supra chapitre 2, p. 138)
- 29 Cahier 11, p. 209 ; voir aussi Cahier 8, p. 374.
- 30 Guillemets d'A.G., souligné par A.G., Cahier 11, p. 214. Cahier 8, p. 359 ; voir aussi Cahier 11, p.253.
- 31 F. Engels, *Anti-Dühring*, Ed. Sociales, 1963, p. 75.
- 32 Cahier 11, p. 246.
- 33 Gramsci connaît l'existence de ce livre paru pour la première fois en URSS en 1925, sous le titre *Dialectique et nature*.
- 34 Cahier 11, p. 247.
- 35 Cahier 4, p. 420 (Einaudi).
- 36 Il ne s'en suit pas que Gramsci partage l'argumentation critique de Mondolfo, car il se considère incapable de juger la « valeur intrinsèque » de ce livre, faute de pouvoir en disposer à nouveau en prison (Cahier 4, p. 420-421, Cahier 16, pp. 1843-44 (Einaudi) ; voir aussi Cahier 11 p. 270).
- 37 Soulignée par A.G. Cahier 11, p. 235 ; voir aussi Cahier 15, pp.1826-27 (Einaudi). La formule d'« historicisme absolu » se trouve également dans la lettre de Gramsci à Tatiana Schucht, 9 mai 1932, in *Lettres de prison*, Gallimard, 1971, p. 424.
- 38 Souligné par A.G., Cahier 11, p. 224 ; voir aussi Cahier 7, p. 202.
- 39 Engels, *Ludwig Feuerbach et la fin de la philosophie classique allemande*, Ed. Sociales bilingues, 1979, p. 125. Gramsci aurait pu se référer également à la *Critique de la philosophie du droit de Hegel – Introduction*, 1844, de Marx : « la philosophie trouve dans le prolétariat ses armes matérielles comme le prolétariat trouve dans la philosophie ses armes intellectuelles » (Souligné par K.M., Marx-Engels *Sur la religion*, Ed. Sociales, 1968, p. 57).
- 40 Cahier 10, pp. 39, 72, 75.
- 41 Souligné par A.G., Cahier 8, p. 396. Cahier 10, pp. 39-30 ; voir aussi Cahier 10, p. 54 et Cahier 11, pp. 272-73.
- 42 Abel Rey, cité par V.I. Lénine dans ses *Cahiers Philosophiques, Œuvres Complètes*, tome 38, Ed. Sociales, Ed. du Progrès, p. 430 Lénine consacre des annotations à ce livre de Rey et considère l'auteur comme un représentant de l'« agnosticisme » et du « matérialisme honteux ».
- 43 Souligné par L.A. Althusser : « Le marxisme n'est pas un historicisme », dans Louis Althusser et Etienne Balibar *Lire le Capital*, P.C. Maspero, 1968, tome 1, pp. 165-175. Nous nous séparons de cet auteur lorsqu'il affirme que Gramsci :
- 1 – confond la « théorie de l'histoire » et la « philosophie marxiste » (« matérialisme dialectique ») en les englobant sous le vocable de « matérialisme historique » ;
- 2 – sous-estime le caractère scientifique du marxisme en le réduisant à une « conception du monde », une « idéologie ». A partir de cette interprétation très contestable, Althusser croit découvrir un « invariant théorique » et se livre à un amalgame d'auteurs « historicistes » : Gramsci, Galvano Della Volpe, Lucio Colletti, Jean-Paul Sartre.
- 44 Cahier 3, p. 309 (Einaudi), Cahier 11, p. 301.
- 45 Cahier 11, p. 245.
- 46 Cahier 10, pp. 68-69 ; voir aussi p. 73.
- 47 Gramsci reprend une définition courante de l'« économie classique » (Adam Smith, Ricardo...) ; il lui arrive de confondre « économie classique » et « économie pure » des marginalistes (voir par exemple, Cahier 10, p. 66).
- 48 Cahier 11, p. 273 ; voir aussi Cahier 8, p. 330.
- 49 Cahier 10, p. 53 ; voir aussi pp. 51-52.
- 50 *Op. cit.*, p. 80.
- 51 *Op. cit.*, p. 72.
- 52 Voir supra chapitre 2, p. 145. On trouve un autre point de convergence avec Labriola. En effet, Gramsci pense que lorsque le « travail » remplacera la « propriété » en tant que « gérant de l'économie », c'est-à-dire en langage clair, après la révolution socialiste, se posera avec acuité le problème des utilités particulières, de leur comparaison, ainsi que celui des coûts (Cahier 10, p. 67).
- 53 Livre 3 du *Capital*, Ed. Sociales, 1976, p. 14. Cahier 10, pp. 63-64 et p. 66 ; voir aussi Cahier 7, p. 187.
- 54 Plutôt que de simple méthode déductive, Wesley-Clair Mitchell préfère parler à propos de Ricardo de méthode des « expérimentations imaginaires » (« imaginary experiments ») pratiquées sur le comportement économique humain. *Types of economic theory-From Mercantilism to institutionalism*, edited by Joseph Dorfman, Augustus M. Kelley, 1967, tome 1, pp. 327-329.
- 55 Souligné par P.J., « Scienza critica e realtà economica », *La Riforma Sociale*, novembre-décembre 1930, p. 524, rééd. dans le recueil de Jannaccone, *Discussioni ed indagini economiche e finanziarie*, G. Giappichelli, Turin, 1953, tome 1, p. 87. Voir Cahier 8, p. 385.
- 56 Ricardo : *Principes de l'économie politique et de l'impôt*, Calmann-Lévy, 1970, pp. 91 et 100-101.
- 57 Voir le chapitre 2 de notre ouvrage *Un économiste non-conformiste Piero Sraffa (1898-1983) - Essai biographique*, Presses Universitaires de Lyon, 1986.
- 58 *Op. Cit.*

- 59 Foucault, *Les mots et les choses*, Gallimard, 1966, pp. 265-274.
- 60 Souligné par K.M. Marx, *Théories sur la plus-value*, Ed. Sociales, 1976, tome 3, p. 58.
- 61 Souligné par K.M., Marx, *Manuscrits de 1857-1858*, Ed. Sociales, 1980, tome 2, pp. 49-50 ; voir aussi p. 44. Marx déclare que Ricard « a avoué (...) malgré lui (...) la nature historique du capital » (*op. cit.*, p. 143). On peut se reporter également à un passage du livre 3 du *Capital* traitant de la baisse des profits chez Ricardo (Ed. Sociales, 1976, p. 252).
- 62 Cette union indissociable de théorie et d'histoire est l'un des grands mérites de Marx, reconnu par Joseph Schumpeter, qui parle d'« histoire raisonnée » (voir le passage de *Capitalisme, socialisme et démocratie*, cité au chapitre 4, p.292).
- 63 Dans « Per la interpretazione e la critica di alcuni concetti del marxismo » (voir supra chapitre 2, p.167).
- 64 Cahier 10, p. 89 ; voir aussi Cahier 7, p. 206. Le jeune Gramsci propose, déjà une interprétation en ce sens, en se référant implicitement à la « lecture » de Croce : « Marx établit donc une comparaison entre l'économie capitaliste et le communisme (...) » (« Einaudi ou « De l'Utopie libérale », *Avanti !*, 25 mai 1919, dans Gramsci, *Ecrits politiques*, Gallimard, tome 1, 1974, p. 235).
- 65 Cahier 7, p. 206 ; voir aussi Cahier 10, pp. 111-12.
- 66 Souligné par C.R., Gide et Rist : *Histoire des doctrines économiques depuis les Physiocrates jusqu'à nos jours*, Sirey, 1926, p. 504. Voir Cahier 8, pp. 351-352.
- 67 Cahier 28, p. 2330 ; voir aussi Cahier 1, p. 74 (Einaudi). Il estime nécessaire d'entreprendre une recherche sur la formation culturelle positiviste et la « biographie politique et scientifique » de cet économiste (voir Cahier 7, pp. 194-196).
- 68 André Marchai, *Méthode scientifique et science économique*, Ed. Genin, Librairie de Médecis, tome 1, 1952, pp. 82-95.
- 69 « Philosophie de la praxis » doit être pris ici comme synonyme de « marxisme ».
- 70 Souligné par A.G., Cahier 10, pp. 52-53.
- 71 Hegel, *Leçons sur la philosophie de l'histoire*, J.Vrin, 1963, p. 338. Gramsci puise les références à Hegel dans le recueil d'études de Benedetto Croce, *Conversazioni critiche*, 2e série, Bari, Laterza, 1918, réédition de la 4e édition, 1950, pp. 292-293. Voir Gramsci, Cahier 8 pp. 375-376, Cahier 11, pp. 267-268 et la lettre à Tatiana Schucht, 30 mai 1932, dans *Lettres de prison*, Gallimard, 1971, p. 430.
- 72 Souligné par K.M., Marx-Engels *La Sainte-Famille*, Ed. Sociales, 1969, p. 50. Gramsci ne se réfère pas, pour des raisons non fortuites, au passage de ce livre signalé dans notre Chapitre Introductif, p. 14.
- 73 Cahier 11, p. 245 ; Cahier 28, p. 2328 (Einaudi) voir aussi Cahier 10, p. 54.
- 74 Souligné par A.G., Cahier 10, resp. pp. 117 et 77 ; voir aussi Cahier 11, p. 283.
- 75 Cf. lettre à Tatiana Schucht, 30 mai 1932, *Lettres de prison*, Gallimard, 1971, p. 430.
- 76 Dans Ricardo, *The Works and Correspondance*, volume VI, Cambridge U. Press, 1952, p. XXVIII.
- 77 Voir le chapitre 2 de notre ouvrage, *Un économiste non conformiste Piero Sraffa (1898-1983). Essai biographique*, PUL, 1986.
- 78 Luca Meldolesi : *L'utopia realmente esistente*, Laterza, 1982, p. VIII.
- 79 Louis Althusser : « Sur le rapport de Marx à Hegel », dans *Lénine et la philosophie*, PC Maspero, 1972, p. 57. Pour Louis Althusser, en réalité « Marx n'a pas « appliqué » Hegel à Ricardo », mais « il fait travailler une transformation de la dialectique hégélienne sur Ricardo » (souligné par L.A., *op. cit.*, pp. 58-59).
- 80 Achille Loria désigne sa conception personnelle du nom d'« économisme historique » dans ses écrits à partir de 1901.
- 81 Cahier 4, p. 462 (Einaudi) ; Cahier 7, p. 181 ; Cahier 10, pp. 91-92 ; Cahier 13, p. 390. Gramsci relève la « marque » de Loria dans la présentation du marxisme proposée par Benito Mussolini dans son célèbre article « Fascisme », de *l'Encyclopédie Italienne*, Treccani, volume XIV, 1932, (Cahier 9, p. 454). Ceci ne manque pas de piquant, car le véritable auteur de l'article n'est pas Mussolini, mais... Giovanni Gentile.
- 82 Cahier 8, p. 390 ; voir aussi Cahier 10, pp. 41-42.
- 83 Croce, *Elementi di politica* (1924), réédité dans *Etica e politica*, Laterza, 1931, 4e édition 1956, p. 280.
- 84 *La théorie du matérialisme historique – Manuel populaire de sociologie marxiste*, Anthropos, 1971, p. 118.
- 85 *Op. cit.*, pp. 136-137, 159, 219-220. Voir aussi le Supplément : « Brèves remarques sur le problème de la théorie du matérialisme historique » (1923), *op. cit.*, p. 346.
- 86 Notamment pp. 238-240.
- 87 *Op. cit.*, pp. 250-255 et « Brèves remarques », pp. 347-348.
- 88 Cahier 11, p. 238.
- 89 Georg Lukacs : « N. Bucharin, Theorie des historischen Materialismus », *Archiv für die Geschichte des Sozialismus und der Arbeiterbewegung* (« Gründbergs Archiv »), Volume XI, 1925 ; trad. française, « Critique du manuel de sociologie de Boukharine », *L'homme et la société*, no 2, octobre-décembre 1966, pp. 175-181.
- 90 Souligné par A.G., Cahier 11, pp. 218-19 et Cahier 7, p. 174 ; voir aussi Cahier 11, p. 239.
- 91 Cahier 7, p. 188.
- 92 Il utilise à ce propos plusieurs termes : « forma di società » (Cahier 7, p. 186), « forma sociale » (Cahier 7, p. 206, Cahier 10, pp. 58, 73, 80, Cahier 13, p. 377) ou même « società » (Cahier 4, p. 455 ; Cahier 10, p. 50 ; Cahier 13, p. 376). On trouve très rarement « formazione sociale » (Cahier 11, p. 220). La traduction des éditions Gallimard pour les cahiers 10 à 13 n'est pas rigoureuse sur ce point car le vocable « forma sociale » y est rendu tantôt par « forme sociale », tantôt par « formation sociale ».

- 93** Cahier 11, p. 220 et Cahier 7, p. 186 ; voir aussi Cahier 4, p. 455 (Einaudi) et Cahier 13, p. 376. Voir Marx : Préface à la *Contribution à la critique de l'économie politique*, Ed. Sociales, 1957, p. 5.
- 94** Souligné par A.G., Cahier 13, p. 389 ; voir aussi Cahier 4, p. 462 (Einaudi), Cahier 10, p. 55, Cahier 13, p. 392. Voir la Préface à l' *Contribution à la critique de l'économie politique*, Ed. Sociales, 1957, pp. 4-5. Gramsci fait allusion aux lettres d'Engels sur le « matérialisme historique ».
- 95** Souligné par A.G., Cahier 4, p. 444 (Einaudi) ; voir aussi Cahier 11, p. 240.
- 96** Guillemets de A.G., Cahier 10, p. 50. La « catharsis » est un concept philosophique emprunté à Aristote, qui signifie purification. La tragédie antique devait permettre au spectateur de purifier son âme, d'expulser ses passions.
- 97** Resp. Cahier 10, pp. 50, 53-54, et Cahier 7, p. 186.
- 98** Cahier 13, pp. 380-381. Voir aussi Cahier 4, p. 457 (Einaudi).
- 99** Croce : *Elementi di politica*, réédité dans *Etica e politica*, Laterza, 1931, réédition 1956 (4e édition), pp. 232-235.
- 100** Sur ce concept, voir infra p. 248-249.
- 101** Cahier 6, p. 28.
- 102** Cahier 1, pp. 56-57 (Einaudi).
- 103** Cahier 11, p. 286 ; voir aussi Cahier 4, p. 453 (Einaudi) et Cahier 7, p. 185. Il considère que Boukharine transforme le marxisme en une « idéologie au sens mauvais, un système dogmatique de vérités absolues et éternelles » (Cahier 11, p. 285, et Cahier 4, p. 466 (Einaudi)).
- 104** Cahier 11, p. 180.
- 105** Voir supra chapitre 2, section 1, p. 151. Louis Althusser reproche très injustement à Gramsci de placer la science en bloc dans la superstructure (dans Althusser et Etienne Balibar, *Lire le Capital*, tome 1, P.C. Maspero, 1968, pp. 169-170 et Althusser, *Lénine et la philosophie*, P.C. Maspero, 1972, p. 25). Il est curieux de constater qu'Althusser lui-même admet l'existence, à côté des « idéologies pratiques » (religieuse, juridique,...), d'« idéologies théoriques », « scientifiques », c'est-à-dire d'« idéologies spontanées de la pratique des savants » (voir à ce sujet Althusser, *Philosophie et philosophie spontanée des savants*, 1967, Maspero, 1974).
- 106** Cahier 7, p. 192 et Cahier 11, pp. 175 et 221. Gramsci en vient à affirmer que tous les hommes sont « philosophes ».
- 107** Cahier 7, p. 186. Gramsci se réfère ici au passage suivant du Livre 1er du *Capital* : « Le secret de l'expression de valeur, l'égalité et l'égalité de tous les travaux parce que et pour autant que ceux-ci sont du travail humain en général, ne peut être déchiffré qu'à partir du moment où le concept d'égalité humaine a acquis la solidité d'un préjugé populaire » (Ed. Sociales, 1983, p. 68).
- 108** Cahier 7, p. 183.
- 109** Cahier 6, p. 83 ; voir aussi Gramsci, Lettre à Tatiana Schucht, 7 septembre 1931, dans *Lettres de prison*, Gallimard, 1971, p. 333.
- 110** Cahier 13, p. 434 ; Cahier 1, p. 59 (Einaudi). Ce sens élargi de hégémonie » apparaît déjà dans une étude de Gramsci rédigée en 1926 dans laquelle il est affirmé que le prolétariat doit devenir la classe à la fois dominante et dirigeante dans la société (« Quelques thèmes de la question méridionale », dans Gramsci : *Ecrits politiques*, tome 3, Gallimard, 1980, p. 332). Sur ces aspects de la pensée de Gramsci, il faut se reporter en particulier au livre de Hugues Portelli ; *Gramsci et le bloc historique*, Coll. Sup. PUF, 1972.
- 111** Cahier 19, p. 2011 (Einaudi). L'« hégémonie » correspond ici à la « suprématie », exercée par la classe dominante dans la société (voir *op. cit.*, p. 2010 (Einaudi)).
- 112** *Op. cit.*, et voir aussi Cahier 8, p. 362. Cahier 10, p. 116 ; Cahier 13, p. 366.
- 113** Souligné par H. Hegel : *Principes de la philosophie du droit*, nouvelle traduction de J.P.Lefebvre, dans G.W.F.Hegel, *La société civile bourgeoise*, Maspero, 1975, p. 66. La traduction des éditions Gallimard (Coll. Idées NRF, 1966, p.223) comporte des erreurs et de imprécisions. Par exemple, « polizei » est rendu par « ad«administration» au lieu de « police ». Le sens du mot « police » était certes plus large qu'aujourd'hui, à l'époque de Hegel ; toutefois dans le livre du philosophe allemand, la connotation policière prévaut largement.
- 114** Sur le point précis de la « corporation », nous nous trouvons en accord avec l'analyse proposée par Norberto Bobbio, dans son rapport « Gramsci e la concezione della societa civile » au colloque *Gramsci e la cultura contemporanea* (1967) ; Istituto Gramsci-Riuniti, tome 1 1969, pp. 86-87.
- 115** *Marx-Engels, L'Ideologie allemande*, Ed. Sociales, 1968, respectivement pp. 65 et 104. Voir aussi Marx, Préface à la *Contribution à la critique de l'économie politique*, Ed. Sociales, 1957, p. 4 et Marx, *Manuscrits de 1844*, Ed. Sociales, 1968, p. 111.
- 116** « La teoria gramsciana dello Stato », *Problemi del Socialismo* (Rome) no 16-17, juillet-octobre 1973, trad. française *Les Temps Modernes*, no 343, février 1975, pp. 986-87. Bonomi qualifie le second sens de « bevue ».
- 117** *Gramsci et l'Etat*, Fayard, 1975, première partie, chapitres 2 et 3 et l'article « Hégémonie » du *Dictionnaire critique du marxisme*, sous la direction de Georges Labica, PUF, 1982, pp. 413-418.
- 118** « Il concetto di egemonia », *Quaderni di Critica Marxista* (Rome), no 3, 1967, trad. française *Dialectique*, no 4-5, mars 1974, p. 46.
- 119** *Gramsci et le bloc historique*, Coll. Sup., PUF, 1972, chapitre 3, ouvrage qui insiste sur la primauté de la « société civile » sur la « société politique ».
- 120** Sorel, *Réflexions sur la violence*, Marcel Rivière, 1908, 3e édition 1912, pp. 32-33. Voir Gerratana dans *Quaderni del Carcere*, Einaudi, 1975, p. 2632, note 8.
- 121** Voir supra, p. 241.
- 122** Bobbio : « Gramsci e la concezione della sociatà civile », dans Istituto Gramsci, *Gramsci e la cultura contemporanea*, Riuniti, 1969,

tome 1, pp. 89-90.

123 *Op.cit.*, p. 91.

124 Une réponse très argumentée a été donnée à Bobbio par Jacques Texier dans son intervention au colloque *Gramsci la cultura contemporanea*, Riuniti, 1969, tome 1, pp. 152-57, et surtout, dans son article : « Gramsci, théoricien des superstructures - Sur le concept de société civile », *La Pensée*, no 139, juin 1968, pp. 35-60. Cependant, nous nous séparons de cet auteur lorsqu'il attribue un « contenu directement économique (*l'homo œconomicus*) » à la « société civile » chez Gramsci (*op. cit.*, pp. 55-58).

125 Souligné par A.G., Cahier 10, pp. 82-83. La position gramscienne diffère d'un auteur tel que Nathalie Moszkowska qui estime que la baisse tendancielle du taux de profit est une loi seulement « dynamique » et non constatable historiquement, qui « se limite à formuler la dépendance réciproque de deux grandeurs :

1. si le taux de plus-value reste constant, le taux de profit baisse
2. si le taux de profit reste constant, le taux de plus-value augmente.

Donc la loi exprime seulement un lien fonctionnel » (Nathalie Moszkowska : *Das Marxsche System - Ein Beitrag zu dessen Ausbau*, Hans-Robert Engelmann Verlag, Berlin, 1929, p. 118).

126 Cahier 10, p. 86.

127 *Op. cit.* p. 86.

128 Cahier 10, p. 84.

129 Nicolas Boukharine est l'auteur en novembre 1926 d'un célèbre rapport, « Stabilisation capitaliste et révolution prolétarienne », publié dans *La Correspondance Internationale*, no 131, 7 décembre 1926. Sur ce thème, on peut se reporter, par exemple, au livre d'Eugène Varga, *L'économie de la période de déclin du capitalisme après la stabilisation*, Bureau d'Éditions, Paris, 1928 (chapitre IV, « L'aggravation des contradictions - La rationalisation »).

130 Cahier 10, pp.112-113.

131 Cahier 4, p. 493 (Einaudi), Cahier 9, p. 452 ; voir aussi Cahier 22, pp. 2171-2175 (Einaudi).

132 Gramsci montre ainsi les liens entre la « rationalisation du travail » et le dispositif de la « prohibition » instauré à partir de 1919. Voir Cahier 4, pp. 490-491, Cahier 22, pp. 2165-66 (Einaudi) et la lettre à Tatiana Schucht, 20 octobre 1930, dans *Lettres de prison*, 1971, Gallimard, p. 262.

133 Cahier 22, p. 2139 (Einaudi) ; voir aussi Cahier 10, p. 156. Cette dernière référence à la fin du Cahier 10 date des années 1934-1935. La formule d'« *economia programmatica* » n'est guère heureuse, car elle comporte le risque de confusion avec ce qu'on entend en général sous ce terme dans la littérature économique à partir des années 1931-32 environ : un ensemble de projets proposés pour sortir de la crise mondiale, depuis les plans de cartellisation des industriels américains, jusqu'au corporatisme italien (« *economia programmatica corporativa* », selon l'expression d'Ugo Spirito).

134 Cahier 15, (1933), p. 1783 (Einaudi).

135 Cahier 22, p. 2146 ; voir aussi Cahier 1, p. 72 (Einaudi).

136 Cahier 1, p. 70 et Cahier 22, p. 2141 (Einaudi). Selon Gramsci, l'Italie possède les « couches parasitaires » parmi les plus importantes d'Europe.

137 Pasquale Jannaccone : « Sulla depressione economica mondiale », réponse à un questionnaire de la revue *Economia* (Trieste) no 3, mars 1931, réédité dans le recueil *Discussioni ed indagini economiche e finanziarie*, G. Giappichelli, 1953, tome 1, notamment pp. 436-441.

138 Cahier 6, p. 110.

139 Voir infra, chapitre 6. On ne peut voir dans les réflexions gramsciennes une convergence avec la théorie du « capitalisme organisé ». En effet, pour cette théorie du capitalisme du XXe siècle, caractérisé par la révolution scientifique et technique, la planification de la production par les grandes firmes, et la cartellisation au niveau mondial, met en pratique le « principe *socialiste* de la production planifiée » au lieu et place du principe de la libre concurrence.

140 Voir Cahier 9, (1932), pp. 412-413 et Cahier 22, p. 2176 et suiv. (Einaudi).

141 Voir notre ouvrage, *Un économiste non conformiste Piero Sraffa (1898-1983)*. Essai biographique, PUL, 1986.

142 « Lo strumento di lavoro », *L'Ordine Nuovo*, 14 février 1920, trad. française, *Écrits politiques*, tome 1, Gallimard, 1974, p. 314 ; voir aussi « L'operaio di fabbrica », *L'Ordine Nuovo*, 21 février 1920, dans *op. cit.*, p. 318.

Deuxième partie. Les interprétations de la pensée de Marx depuis Gramsci

Les interprétations de la pensée de Marx depuis Gramsci

La seconde série de « lectures » qui apparaît après Gramsci n'a plus pour fonction d'introduire l'œuvre de Marx chez les intellectuels italiens. En effet, même si le marxisme a été rayé du paysage culturel durant les vingt années de pouvoir fasciste, le processus de sa pénétration après la seconde guerre mondiale est loin d'être identique à celui des années 1880-1890. Il existe, dans une certaine mesure, l'acquis des œuvres d'Antonio Labriola, de Benedetto Croce, de Giovanni Gentile, et peu à peu, des *Cahiers de prison*, d'Antonio Gramsci. En outre, l'accès au marxisme peut être facilité par la connaissance de nombreux travaux étrangers (français, allemands ou russes). Cette seconde pénétration va s'opérer dans un pays qui a perdu ses traits principalement semi-féodaux, et qui possède de plus en plus les caractéristiques du mode de production capitaliste. En 1946, la Monarchie disparaît au profit de la République ; la Démocratie chrétienne domine rapidement la vie politique, et conservera une place déterminante jusqu'à nos jours. On assiste dans l'après-guerre à la désagrégation du bloc social qui dominait l'agriculture depuis l'Unité. Les luttes agraires imposent une réforme agraire qui fait disparaître en grande partie la grande propriété foncière semi-féodale. Un capitalisme agraire se développera, appuyé sur une classe de petits et moyens propriétaires. Après la période de reconstruction et de stabilisation (1945-1949), l'Italie traverse une période faste de « miracle » économique jusqu'en 1963, et va accéder au groupe des principaux pays industriels. La chute du fascisme a permis la reconstitution du mouvement ouvrier à la fois sur le plan syndical et sur le plan politique. Toutefois la période 1950-1958 est caractérisée par une longue trêve sociale. A partir du début des années soixante, et surtout vers 1968-69, les luttes s'intensifient. Le « miracle » a pris fin en 1963, et l'économie italienne traverse une longue période d'instabilité qui dure encore aujourd'hui.

Les nouvelles approches qui s'échelonnent entre les années cinquante et les années soixante-dix rompent fondamentalement avec le type de lecture proposé jusqu'à Gramsci inclus. Cette rupture est générale, par delà les différences notables existantes dans les formations culturelles des auteurs. Les problèmes importants du marxisme, traités ou seulement abordés de manière exploratoire, dans cette œuvre fondamentale que forment les *Cahiers de prison*, ne vont pas faire l'objet de prolongements ni même de discussions ; on ne trouvera même pas de tentative de réfutation argumentée. Nous avons affaire à un véritable « silence » de la part de nos nouveaux « lecteurs » de Marx, qui d'ailleurs ne concerne pas exclusivement Gramsci, mais d'une manière générale tous les intervenants de la fin du XIXe siècle. Les préoccupations des intellectuels se sont modifiées profondément après la seconde guerre mondiale et l'effondrement du fascisme. La culture italienne s'ouvre à de nouveaux courants de pensée non seulement philosophiques mais aussi scientifiques. En gros, on peut dire que l'œuvre de Marx va beaucoup moins intéresser les lecteurs du strict point de vue philosophique, et cet aspect va être systématiquement délaissé, voire refoulé. A l'inverse, la question de la scientificité arrive à la première place. On assiste à une découverte de l'importance des sciences sociales et des sciences naturelles. L'Italie connaît après 1945 les travaux épistémologiques du « Cercle de Vienne », l'« empirisme logique », le « néo-positivisme » américain. L'œuvre de Galilée fait l'objet de relectures. L'« école dellavolpienne » développe une approche de Marx en termes de « galiléisme moral », et cherche à démontrer dans une

perspective que l'on peut qualifier de « scientifique », que la « dialectique scientifique » permet d'envisager l'unification de la logique, scientifique et philosophique. Cependant, à la fin des années cinquante, on découvre l'œuvre de Georg Lukacs, et l'intérêt se porte dans une autre direction, celle de la « science de classe », la « science du prolétariat ». Cette perspective va apparaître chez Lucio Colletti et chez les « ouvriéristes » (Panzieri, Tronti, Negri).

Chapitre IV. Les philosophes matérialistes et leurs relectures de Marx

Notre examen des nouvelles interprétations après Gramsci commence par les lectures des philosophes. Ils sont en effet les premiers à s'intéresser à Marx, immédiatement après la seconde guerre mondiale.

L'œuvre de Galvano Della Volpe, rédigée dans les années de la diffusion des *Cahiers de prison* de Gramsci, offre une interprétation marxiste d'un point de vue méthodologique. Lucio Colletti, disciple le plus immédiat dans un premier temps, s'engagera dans une voie autonome à partir de la seconde moitié des années soixante, et réalisera un passage du marxiste à la critique de Marx.

SECTION I : GALVANO DELLA VOLPE ET L'ŒUVRE DE MARX

En juillet 1943, le régime fasciste s'effondre ; l'Italie signe en septembre un armistice avec les Alliés, puis en octobre déclare la guerre à l'Allemagne Nazie. La Résistance multiplie les groupes de Partisans, tandis que Hitler tente de maintenir Mussolini à la tête d'une « République sociale italienne » sur les bords du lac de Garde. La libération du pays a lieu principalement en 1944, et le pouvoir va revenir à une union nationale des six partis anti-fascistes. En juin 1946, la Monarchie fait place à la République. La Démocratie Chrétienne sera le principal bénéficiaire, à partir de 1948, de cette nouvelle démocratie parlementaire. Les luttes paysannes aboutissent en 1950-1951 à l'instauration d'une réforme agraire qui met un terme à une partie de la grande propriété foncière semi-féodale, au Centre (Emilie-Romagne), dans le Mezzogiorno et dans les Iles (Pouilles, Calabre, Sicile, Sardaigne). On assistera alors à un développement du capitalisme agraire. Les structures du capitalisme d'Etat instituées sous le fascisme sont conservées, comme par exemple l'I.R.I. ; en outre, on en crée de nouvelles, comme l'Ente Nazionale degli Idrocarburi (E.N.I.) dirigée par Mattei. A partir de 1950, l'économie italienne entre dans la période du « miracle », et durant le « boom » final de 1958-1963, elle parvient en tête des pays du Marché commun pour la croissance de la production industrielle. Le poids de l'agriculture décline fortement dans le P.N.B. au profit de l'industrie. Les déséquilibres entre le Nord et le Sud du pays persistent, malgré l'institution de la « Cassa per il Mezzogiorno » (née en 1950 et réformée en 1957) et la tentative du plan décennal Vanoni. L'exode des travailleurs du Sud vers les grandes villes du Nord est très important. Au Nord apparaît le nouveau pôle industriel Venise-Trieste, et au Sud se forme le triangle des Pouilles, Bari-Brendisi-Tarente. Le mouvement ouvrier s'est reconstitué après la fin du fascisme, sur le plan politique et syndical. Le Parti communiste italien dirigé par Palmiro Togliatti, après le « tournant de Salerne » (1944), préconise une « voie italienne au socialisme » respectueuse des institutions en place. Durant les années cinquante, on assiste à une véritable trêve sociale et de très fortes pressions s'exercent sur les salaires. Toutefois, à partir des années 1958-1959, les grandes luttes ouvrières vont faire à nouveau apparition. Galvano Della Volpe rédige son œuvre dans une période de découverte de nombreux textes de Marx, en particulier la *Critique du droit politique hégélien*, les *Manuscrits de 1844*, et l'importante « Introduction à la critique de l'économie politique » (1857). Sa « lecture » reste un peu inaperçue au début des années cinquante, époque où l'on découvre l'œuvre de Gramsci, mais peu à peu il réussit à constituer autour de lui une véritable « école » de pensée marxiste.

Né à Imola, dans une riche famille aristocratique de Romagne, le Comte Galvano Della Volpe (1895-1968), après sa participation à la première guerre mondiale comme officier, étudie la philosophie à l'Université de Bologne ¹. Elève de Rodolfo Mondolfo, il soutient une thèse sous sa direction en 1920. Il s'éloigne très rapidement de son maître, et plus généralement, de l'ambiance plutôt favorable au marxisme qui règne dans cette université à l'époque, pour des motifs d'ordre professionnel, en raison de l'arrivée du fascisme au pouvoir (1922). Il se rallie au « néo-idéalisme » dominant, plus particulièrement à l'interprétation proposée par Giovanni Gentile, qui devient d'ailleurs rapidement un des principaux théoriciens du fascisme. Ayant prêté serment de fidélité au régime, il enseigne la philosophie dans les lycées, tout d'abord à Ravenne, puis, de 1925 à 1938, à Bologne. De plus, de 1929 à 1938, il donne des cours à l'Université de Bologne. En 1938, il obtient une chaire d'histoire de la philosophie à la « Facoltà di Magistero » de l'Université de Messine (Sicile), où il enseignera sans interruption de 1939 à 1965, non seulement l'histoire de la philosophie, mais aussi la littérature française, et l'esthétique. Ses premiers travaux sont proches de l'« actualisme » de Gentile. Un premier livre paraît en 1924, *L'idealismo dell'atto e il problema delle categorie*, suivi d'un second en 1929, dédié à Gentile, *Le origini e la*

formazione della dialettica hegeliana, volume 1, *Hegel romantico e mistico (1793-1800)*. Peu à peu il s'éloigne du « néo-idéalisme », et publie en 1933-1935 un ouvrage sur *La filosofia dell' esperienza di Davide Hume*. Il s'intéresse ensuite à la pensée de Martin Heidegger et à l'existentialisme. Enfin, il prend connaissance des travaux des tenants de l'« empirisme logique », en particulier ceux de Rudolf Carnap. En 1942, il publie un ouvrage de logique, *Critica dei principi logici*, dans lequel apparaît la distinction-clé utilisée plus tard à propos de la dialectique marxiste, l'instance de la raison et l'instance de la matière ; certains éléments d'analyse du livre seront d'ailleurs repris dans un travail postérieur, la *Logica*. Vers la fin de la deuxième guerre mondiale il devient marxiste, notamment sous l'influence de textes de Lénine. Il adhère en 1944 au Parti communiste italien, alors en voie de reconstitution. Dans son œuvre de l'immédiat après-guerre on peut retenir trois ouvrages : *La teoria marxista dell' emancipazione umana – Saggio sulla tramutazione marxista dei valori* (1945), *La libertà comunista – Saggio di una critica della ragione « pura » pratica* (1946) et le recueil *Per la teoria di un umanismo positivo – Studi e documenti sulla dialettica materialista* (1949). Le dernier livre, paru une première fois en 1947 sous le titre *Studi sulla dialettica mistificata*, vol. I, *Marx e lo Stato rappresentativo*, est curieusement dédié « au premier marxiste d'Italie, Antonio Gramsci ». Les deux premiers ouvrages de 1945 et 1946 envisagent Marx surtout comme un penseur moral, qui propose une doctrine de la liberté et de la dignité humaine. Ce thème d'approche est très en vogue en Italie après la chute du régime fasciste. Le troisième travail, quant à lui, offre une première lecture originale de la *Critique du droit politique hégélien* en Italie ². Il s'agit pour notre philosophe d'un texte capital, dont il fournit une traduction entre 1947 et 1950. En effet, il permet de conduire à un réexamen complet de la question du « noyau rationnel » de la dialectique hégélienne et à la critique des positions développées par Engels dans son *Anti-Dühring*, en particulier sa « dialectisation » des faits empiriques. L'exposé le plus complet des thèses de Della Volpe paraît en 1950, la *Logica corne scienza positiva*, dont le titre sera ultérieurement modifié en *Logica corne scienza storica*, (1969). L'étude « La struttura logica della legge economica nel marxismo » (1955), dont la version revue et augmentée reçoit le titre en 1957 de « Per una metodologia materialistica della economia e delle discipline morali in genere », dans le recueil d'essais, *Rousseau e Marx e altri saggi di critica materialistica*, complète utilement la *Logica*. Vers le milieu des années cinquante, une véritable « école » va se constituer à Messine et à Rome sur la base de l'interprétation dellavolpienne de Marx. Les disciples sont pour la plupart des philosophes, parmi lesquels il faut citer Mario Rossi, futur auteur de *Marx e la dialettica hegeliana* (1960-1963), Lucio Colletti, le principal élève, et Mario Tronti. Giulio Pietranera est le seul économiste du groupe. L'« école » domine largement le comité de rédaction de la revue communiste « Société » dans la période 1957-1961. Peu à peu des désaccords politiques vont se faire jour avec la direction du Parti qui prend la décision de supprimer la revue. Cependant, peu de temps après, en 1962, l'hebdomadaire communiste *Rinascita* décide de lancer dans ses colonnes un important débat sur les thèses dellavolpiennes. Notre philosophe apporte sa contribution à la discussion en septembre avec l'étude « Sulla dialettica (una risposta ai compagni e agli altri) » ; ce débat l'incite même à réviser certaines de ses positions théoriques. L'essai « Chia-veve délia dialettica storica » (1964) et l'étude complémentaire « Dialettica « in nuce » » (1965), correspondent à ce changement progressif d'orientation. Galvano Della Volpe rassemble ses travaux rédigés à partir de 1964 dans le recueil *Critica dell' ideologia contemporanea – Saggi di teoria dialettica*, publié en 1967. Il abandonne son projet d'unification de la logique, laquelle voit son champ réduit au seul domaine de l'histoire ou de la « sociologie historico-critique » ; de plus, il admet maintenant l'existence de « contradictions objectives » dans la réalité historique. Dans cette nouvelle perspective, il présente une analyse très sophistiquée de la dialectique marxiste, vue comme « développement de compromis historiques ». Entre-temps, depuis 1962,

P « école » se disloque, et chaque « élève » s'oriente dans une voie spécifique. Par exemple, Mario Tronti se livre à une lecture « ouvriériste » de Marx dès 1961, et Lucio Colletti découvre la théorie de l'aliénation et du fétichisme à partir de 1967.

Notre analyse des thèses dellavolpiennes se fonde sur les travaux de la période 1950-1957, en particulier sur la *Logica come scienza positiva*. Après avoir envisagé la « dialectique scientifique » de Marx dans ses grandes lignes, il nous faudra étudier l'application particulière de la méthode au domaine de l'économie marxiste.

I – La « dialectique scientifique » de Marx : vers l'unification de la logique

Galvano Della Volpe développe ses thèses sans se situer par rapport aux lectures italiennes depuis Loria jusqu'à Gramsci, même de manière critique. On ne peut manquer de souligner d'entrée de jeu ce problème d'« évacuation ». Il envisage le « marxisme » ou le « matérialisme historique » comme une « philosophie » devenue « science », ou « philosophie-science ». D indique à ce propos qu'il s'agit d'une « science au sens strict d'*histoire-science* ou *science (matérialiste) de l'histoire*, dont la *Einleitung* de 1857, ou *introduction méthodologique à la critique de l'économie politique* est une des premières révélations (elle développe la *Misère de la philosophie* et surtout la *Critique du droit politique hégélien*) en tant que fondation scientifique, gnoséologique, de la science économique »³.

Dans la *Logica*, il défend la thèse de l'unité de l'histoire, de l'économie et de la sociologie chez Marx. Cependant, il s'intéresse exclusivement au problème de la méthode de recherche scientifique. L'originalité de son approche réside justement dans l'étude de la dialectique. Comme l'indique le passage cité précédemment, sa lecture privilégie deux écrits. Elle s'appuie tout d'abord sur la *Critique du droit politique hégélien* (1843), texte fondamental à ses yeux pour l'étude des rapports entre Hegel et Marx. En second lieu, elle s'attache à l'« Introduction à la critique de l'économie politique » (1857) qui contient, selon lui, l'exposé le plus achevé de la « dialectique scientifique » ou méthode des « abstractions déterminées », représentée par un « cercle méthodologique concret-abstrait-concret », que nous examinerons plus loin. L'interprétation va reposer sur le rejet du « matérialisme dialectique » et des développements de Friedrich Engels sur la dialectique marxiste. Cette position retrouve quelque peu et implicitement les préoccupations de Rodolfo Mondolfo, premier maître de notre philosophe. Dès 1947, dans l'essai *Marx e il segreto di Hegel*, Della Volpe laisse entendre qu'Engels aboutit à la restauration de la vieille « philosophie de la nature » et réduit la dialectique à une « somme d'exemples » comme V.I. Lénine lui-même l'avait remarqué dans ses *Cahiers Philosophiques* ; l'utilisation des fameuses « trois lois » de provenance hégélienne est condamnable dans une perspective marxiste. Mais Della Volpe ne va pas se livrer à une critique argumentée dans sa *Logica* ; il en laisse le soin à son élève Lucio Colletti dans le cadre d'une introduction à l'édition italienne des *Cahiers philosophiques* de Lénine. La critique proposée dans la *Logica* est cependant plus fondamentale, car elle s'adresse à toute dialectique réelle, et donc nécessairement à la dialectique de l'histoire, tout en se réclamant de Marx. Pour comprendre les réflexions de Della Volpe au sujet de la dialectique, il convient de rappeler certains éléments de la critique des *Principes de la philosophie du droit* (1821), développée par Marx dans la *Critique du droit politique hégélien*. Cette critique concerne tout particulièrement la section 3 de la troisième partie, du livre de Hegel, consacrée à l'« Etat », et qui fait suite à l'examen de la « famille » et de la « société civile ». Marx estime que chez Hegel,

« La réalité n'est pas énoncée en tant qu'elle-même mais au contraire en tant qu'une autre réalité. L'empirie ordinaire a pour loi non son propre esprit mais un esprit étranger, en retour de quoi l'Idée réelle n'a pas pour être-là une réalité développée à partir d'elle-même mais l'empirie ordinaire. L'Idée est subjectivée et le rapport *réel* de la famille et la société civile-bourgeoise à l'Etat est saisi comme son activité *imaginaire intérieure*.

Famille et société civile-bourgeoise sont les présuppositions de l'Etat ; ce sont elles les instances agissantes à proprement parler ; or, dans la spéculation cela devient l'inverse. Mais si l'Idée est subjectivée, les sujets réels, société civile-bourgeoise, famille, circonstances arbitraires, etc... sont pris ici pour des moments *non réels*, voulant dire autre chose qu'eux-mêmes, c'est-à-dire des moments objectifs de l'Idée »⁴.

On trouve donc chez le philosophe allemand un processus d'inversion spéculative ; il transforme l'« Idée » en sujet et le « sujet réel », en « prédicat ». Pour comprendre l'Etat et sa genèse, il faut partir au contraire du véritable sujet, donc ici, de la « famille », de la « société civile ». Marx ajoute que « la faute principale de Hegel consiste en ceci qu'il saisit la *contradiction du phénomène* comme *unité dans*

l'essence, dans l'Idée alors qu'assurément cette contradiction a pour essence quelque chose de plus profond : une *contradiction essentielle* (...) « La vraie critique ») consiste à saisir la logique spécifique de l'objet spécifique » ⁵.

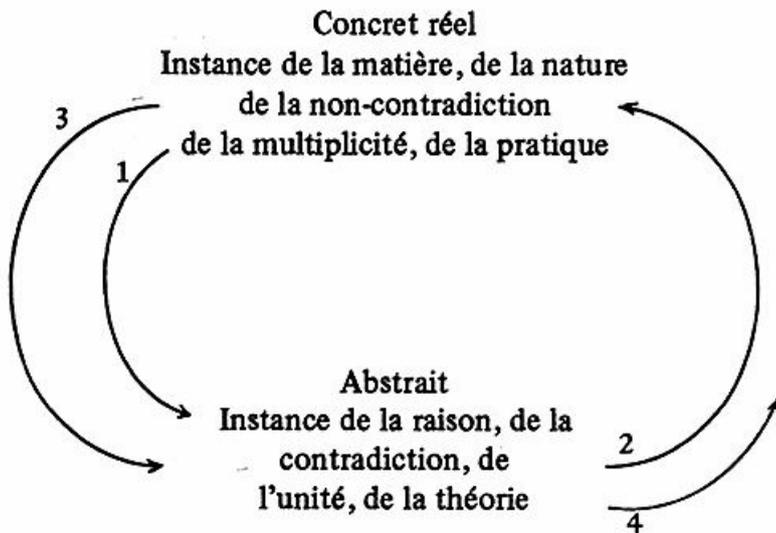
Della Volpe estime que l'inversion du sujet et du prédicat chez Hegel, représente une création d'« hypostase » ⁶ : l'« Idée » (prédicat), transformée en sujet est en effet « hypostasiée ». Ce résultat provient, dans l'optique de Marx, de l'application d'une dialectique triadique (à trois termes), « a priori », qui ne se situe qu'au niveau de la raison, ou « conscience de la contradiction », et qui tombe dans l'« auto-conscience », c'est-à-dire dans le dialogue intérieur. Cette dialectique néglige un élément fondamental, l'« empirie », l'instance de la « matière » ⁷.

Comment envisager alors les rapports entre Hegel et Marx, du point de vue de la dialectique ? Dans la « Postface à la seconde édition allemande » du livre 1er, l'auteur du *Capital* fournit un certain nombre de précisions :

« Dans son fondement, ma méthode dialectique n'est pas seulement différente de celle de Hegel, elle est son contraire direct. Pour Hegel, le procès de la pensée, dont il va jusqu'à faire sous le nom d'idée un sujet autonome, c'est le démiurge du réel, qui n'en constitue que la manifestation extérieure. Chez moi, à l'inverse, l'idéal n'est rien d'autre que le matériel transposé et traduit dans la tête de l'homme. J'ai critiqué le côté mystificateur de la dialectique hégélienne il y a près de trente ans, à une époque où elle était encore à la mode. Mais au moment même où je rédigeais le premier volume du *Capital*, les épigones grincheux (...) se complaisaient à traiter Hegel (...) en « chien crevé ». Aussi me déclarais-je ouvertement disciple de ce grand penseur et même, dans le chapitre sur la théorie de la valeur, j'eus la coquetterie de reprendre ici et là sa manière spécifique de s'exprimer. La mystification que la dialectique subit entre les mains de Hegel n'empêche aucunement qu'il ait été le premier à en exposer les formes générales de mouvement de façon globale et consciente. Chez lui elle est sur la tête. Il faut la retourner pour découvrir le noyau rationnel sous l'enveloppe mystique » ⁸.

Notre philosophe va négliger délibérément les remarques de Marx au sujet du « noyau rationnel » et de la nécessité de « renverser » la dialectique hégélienne. En ce qui concerne le « flirt » (kokettieren) avec les expressions hégéliennes, il s'agirait, seulement de « métaphores innocentes », qui servent à Marx pour présenter dans le langage intellectuel de cette époque, ses découvertes scientifiques ⁹. Exactement trente ans avant la Postface, en 1843, Marx rédige la *Critique du droit politique hégélien*. Pour reprendre le concept d'Althusser, on a affaire cette année là à une véritable « coupure épistémologique ». A la différence de Ludwig Feuerbach, Marx découvre la « mystification » de la dialectique hégélienne, de la même manière qu'Aristote a découvert les défauts de la dialectique de Platon, et que Galilée a mis à jour l'« a priorisme » de la physique scolastique. De plus, il a implicitement conscience d'une autre méthode dialectique, matérialiste cette fois, par exemple dans son allusion sur la nécessité de « saisir la logique spécifique de l'objet spécifique » ¹⁰. Notre philosophe rejette à l'arrière-plan les *Manuscrits de 1844* ; il pense que seul le dernier point de la troisième partie, « Critique de la dialectique de Hegel et de sa philosophie en général », présente un intérêt, mais il n'est pas lisible sans la *Critique* de 1843. La majeure partie des *Manuscrits* ne représenterait qu'une « sorte de brouillon économique-philosophique, que traversent par éclairs les brillantes intuitions de théories qui ne seront développées que plus tard ». Ainsi il n'attache aucune importance aux développements sur le « travail aliéné », position qui lui sera reproché plus tard par son ex-élève Lucio Colletti. La « dialectique scientifique » de Marx trouve son plus complet exposé dans l'« Introduction » de 1857, dont nous verrons plus loin l'interprétation. On peut néanmoins présenter ici les grandes lignes dégagées par Della Volpe. Cette dialectique comprend deux instances qui sont en relation de circularité fonctionnelle : l'instance « négative » de la « raison », et l'instance « positive » de la « matière ». L'instance de la « raison » représente le moment de la conscience de la « contradiction » ; les opposés ou « négatifs » peuvent être mis en relation et sont donc « composables ». On peut parler à ce propos d'« instance dialectique », au sens étroit du terme. L'instance de la « matière » représente le moment du donné empirique. On ne trouve ici que la « lutte », l'« exclusion » des opposés

réels et « positifs », « incomposables ». Dans le monde réel (nature et société), on ne trouve que des oppositions réelles et aucune « contradiction dialectique » : le « principe de non-contradiction » d'Aristote prévaut. Le processus de la connaissance et de la recherche scientifique parcourt un circuit qui part de l'instance de la matière, du donné concret, pour aller vers l'instance de la raison, vers l'abstrait. A ce niveau sont élaborées des « hypothèses » qu'il s'agit ensuite de vérifier par l'« expérimentation », par le retour au concret. Ce critère de la pratique valide, vérifie l'hypothèse, la transformant éventuellement en loi. On a donc affaire à un « cercle méthodologique » matière-raison que l'on désignera plus loin comme le « cercle concret-abstrait-concret» ¹¹ :



Della Volpe envisage le « cercle méthodologique » matière-raison comme un mouvement d'« induction et de déduction ». En effet, dans son optique, la première étape, du concret réel vers la raison, correspond à un processus inductif, et la seconde, de la raison vers le concret réel, correspond à un processus déductif. La « dialectique réelle » et « historique » de Marx serait donc de type binaire. Mais la méthodologie marxiste reste incompréhensible si elle n'est pas située par rapport à deux moments-clés de l'histoire de la logique. Le premier moment est représenté dans la philosophie par la critique d'Aristote de la dialectique métaphysique de Platon, et la mise en évidence du caractère fondamental de la « non-contradiction », et de l'« instance de la matière ». Le second moment se situe sur le terrain scientifique, avec Galilée qui critique la physique scolastique, d'inspiration aristotélicienne, et met en évidence la nécessité d'une liaison organique entre les instances de la matière et de la raison. Plus précisément, Galilée d'une part, oppose la déduction fondée sur l'expérimentation des hypothèses, à la déduction des scolastiques qui débouche sur des « hypostases » ¹², et d'autre part, oppose l'induction fondée sur l'expérience, à l'induction de Bacon et ses disciples, qui envisagent les hypothèses comme des « anticipations prématurées ». Cette unité matière-raison a conduit ce physicien et mathématicien à la découverte de lois telles que la chute des corps. De plus, notre philosophe critique la logique transcendantale d'Emmanuel Kant, mais crédite le penseur allemand de l'idée de l'unité des deux instances, matière et raison, et du concept envisagé comme un « multiple », comme une « synthèse d'éléments distincts » ou « hétérogènes » ¹³.

La « philosophie-science » ou la « science (matérialiste) de l'histoire » de Marx critique la « dialectique platonico-hégélienne » et la dialectique de l'économie politique ; elle fournit une méthodologie qui permet de faire disparaître la dualité entre la logique philosophique et la logique scientifique. On trouve ici la justification du titre du principal ouvrage de notre philosophe, car la logique philosophique se transforme en une « science positive ». Pour souligner l'originalité du marxisme par rapport aux formes de

l'« idéalisme » qui recourent aux « hypostases », et par rapport aux formes du « positivisme » (Bacon, Comte...) qui idolâtraient les « faits » et se méfiaient des « hypothèses », Della Volpe propose de le définir comme un « *galiléisme moral* »¹⁴. L'auteur du *Capital* jouerait ainsi le rôle d'un Galilée dans le domaine des « sciences morales » c'est-à-dire sociales. Le cercle matière-raison ou « concret-abstrait-concret », symbolise le principe de toute loi scientifique, aussi bien physique, comme la loi de la pesanteur, qu'économique comme la loi de la valeur. Ainsi, on doit nécessairement conclure qu'« (...) il n'y a *qu'une* science parce qu'il n'y a *qu'une* méthode, c'est-à-dire *une* logique : la logique *matérialiste* de la science expérimentale galiléenne ou moderne (...) »¹⁵.

Della Volpe, pour argumenter sa thèse se réfère au Marx des *Manuscrits de 1844* :

« L'histoire elle-même est une partie *réelle* de l'histoire de la nature, de la transformation de la nature en homme. Les sciences de la nature comprendront plus tard aussi bien la science de l'homme, que la science de l'homme englobera les sciences de la nature : il y aura *une seule science* »¹⁶.

Dans cette perspective, seules varient les « techniques » de recherche des lois, selon les expériences et les terrains. Les mathématiques, par exemple, essentielles dans l'élaboration des lois physiques, ne sont qu'auxiliaires dans la construction des lois sociales ou économiques.

Avant d'examiner l'interprétation de l'« Introduction à la critique de l'économie politique », on peut se livrer à quelques remarques sur cette démarche. L'approche de Della Volpe se veut radicalement anti-hégélienne et inévitablement, elle néglige des remarques importantes de Marx, par exemple, dans la Postface à la seconde édition allemande (1873) du livre 1er du *Capital*. Nous retrouvons dans ce type de lecture, l'idée, formulée par Benedetto Croce, d'un lien « purement psychologique » entre Hegel et Marx. L'interprétation dellavolpienne entend défendre le marxisme comme méthodologie, en esquissant un parallèle entre Galilée et Marx. L'argumentation comporte un aspect « provocation ». En effet, on trouve ici une réaction vive contre les interprétations italiennes qui développent l'aspect philosophique du marxisme, celles de Labriola, Gentile, Mondolfo, Gramsci. Mais malheureusement notre philosophe n'entend pas se livrer à une polémique implicite ou explicite contre tel ou tel interprète. Cette « lecture » réduit la composante « scientifique » du marxisme à la seule question d'ordre méthodologique. Les nombreux autres aspects du « matérialisme historique » sont totalement négligés. Della Volpe estime cependant que la « dialectique scientifique » permettrait de résoudre la question des rapports entre la structure économique et les superstructures, mais sans fournir la moindre précision à ce sujet¹⁷. Toutefois ce problème sera examiné par son disciple Lucio Colletti. La dialectique est envisagée exclusivement comme méthode de recherche scientifique. Plutôt que de « cercle matière-raison » il serait préférable de parler de *mouvement en spirale matière-raison*, car chaque étape suppose un enrichissement. Notre philosophe offre une interprétation aristotélicienne de la dialectique, réduite à deux « instances », dont les catégories centrales sont la « déduction » et l'« induction ». Il s'oppose à toute la tradition marxiste en affirmant que la dialectique objective n'existe pas, et que dans la réalité on trouve non pas des contradictions dialectiques, mais seulement des « oppositions réelles ». Mais la *Logique comme science positive* développe un véritable « discours de la méthode » : Marx proposerait une méthode universelle, valide tant pour les sciences de la nature que pour les sciences sociales et la logique se trouverait unifiée. Pour arriver à cette conclusion extrême, il faut malmener le principe formulé par Marx en 1843, de « la logique spécifique de l'objet spécifique ». Della Volpe affirme un peu hâtivement que ce principe se trouve tout-à-fait respecté dans son interprétation, car il doit être renvoyé à la conception expérimentale¹⁸. La séparation opérée entre la méthode, unique et les « techniques », variables selon les disciplines apparaît un peu simpliste. De plus, l'exemple de la « technique » mathématique mérite d'être discuté ; en effet, si dans le domaine des sciences sociales, on peut admettre

son rôle de « technique », d'instrument, il n'en va pas de même pour les sciences naturelles, par exemple la physique théorique et expérimentale, où sa fonction est beaucoup plus importante ¹⁹. Della Volpe entend préserver le marxisme de toute contamination avec le positivisme, mais son argumentation sur ce point n'est guère convaincante. Dans la *Logica come scienza positiva*, il évite de discuter des thèses de l'« empirisme logique » (« Cercle de Vienne ») et du « néo-positivisme », qui font l'objet d'importantes discussions à l'époque où il rédige son livre fondamental, par exemple sur le thème de l'unification de la logique et de la science, sur le principe de vérification. Il se contente d'aborder les thèses de l'« Ecole de Vienne » de manière fragmentaire et très polémique, uniquement dans un « Appendice » de sa *Logica*. Il reproche à l'« empirisme logique » (Moritz Schlick, Rudolf Carnap,...) son « fondement radicalement empiriste (abstrait) et son atomisme logique », qui l'empêchent de résoudre la question de la « loi scientifique » ; ce courant ne peut résoudre le problème de l'« induction », car il n'admet pas les « propositions synthétiques ou idées-hypothèses », destinées à être vérifiées ensuite. En définitive, ces auteurs envisageraient la connaissance empirique comme donnée par la « sensation », d'une manière semblable à l'approche de Ernst Mach, qui a fait l'objet de critiques décisives de la part de Lénine dans *Matérialisme et empirio-criticisme* ²⁰.

Après cet examen des principes généraux de l'interprétation de la pensée de Marx, il faut maintenant nous pencher sur l'application de la « dialectique scientifique » au terrain de la théorie économique marxiste.

II – La méthode dialectique en économie marxiste : le « cercle méthodologique concret - abstrait - concret »

Pour Della Volpe, Marx applique pour la première fois sa « dialectique scientifique » à l'occasion de sa critique de la « métaphysique de l'économie politique » et des conceptions de P.J. Proudhon, dans la *Misère de la philosophie* (1847) ²¹. Cependant l'exposé le plus complet de cette nouvelle méthode se trouve dans l'« Introduction à la critique de l'économie politique » (1857). Il est nécessaire, pour la bonne compréhension de l'argumentation de Della Volpe, de rappeler brièvement, dans un premier temps l'analyse développée dans la troisième partie de l'« Introduction de 1857 », qui s'intitule « la méthode de l'économie politique ». Il s'agit d'un passage très important qui a fait l'objet de multiples interprétations dans la littérature marxiste après la seconde guerre mondiale. Marx examine tout d'abord les deux méthodes qui, selon lui, ont été successivement mises en pratique par l'économie politique comme science.

La première est mise en œuvre par les premiers économistes classiques. L'« Introduction » ne fournit pas beaucoup d'éclaircissements sur ce point, et se contente de donner l'exemple des « économistes du XVIIIe siècle ». On peut proposer ici des auteurs tels que William Petty, que Marx considère comme le fondateur de l'« économie politique classique » en Angleterre. Partant du « concret réel », la méthode consiste à étudier tout d'abord la « population », la « nation », etc... et à dégager ensuite des entités abstraites telles que « division du travail, argent, valeur ». La seconde méthode caractérise les économistes classiques à une époque historique plus avancée, les créateurs de véritables « systèmes économiques ». Marx a sans doute à l'esprit les écrits d'Adam Smith et de David Ricardo. Les abstractions simples comme la « division du travail », la « valeur d'échange », constituent ici le point de départ pour étudier ensuite des questions comme celle de l'« Etat ». Marx reproche à la première démarche de partir non du véritable concret réel, mais d'une « représentation chaotique du tout », pour arriver à des « déterminations abstraites » ultra-générales. Il considère, à l'inverse, la seconde méthode comme « correcte du point de vue scientifique » ; elle a en effet le mérite, partant de « déterminations abstraites », de parvenir à la « reproduction du concret au cours du cheminement de la pensée » ²². A partir de certaines indications de l'« Introduction », il est possible de dégager quelques caractéristiques de la méthode de recherche scientifique de Marx, mise en œuvre dans sa « critique de l'économie politique ». Sans se livrer à une combinaison éclectique des deux démarches évoquées précédemment, cette méthode doit réaliser l'unité dialectique de deux moments, du concret réel vers l'abstrait et de l'abstrait vers le « concret de pensée » ²³. Dans une première phrase, il faut partir non pas d'une « représentation chaotique du tout », mais plutôt du véritable concret réel, d'une forme de société déterminée. L'objectif est de parvenir à des « représentations abstraites ». Comme l'indique l'auteur du *Capital* dans la préface à la première édition de son livre, pour analyser les « formes économiques », on doit inévitablement recourir à des « abstractions ». Mais celles-ci doivent être historiquement déterminées. La première partie de l'« Introduction de 1857 » critique les « robinsonades » des économistes classiques qui traitent de l'« individu naturel », de l'« homme en général », et donc envisagent la « production en général ». Elle signale toutefois une exception intéressante, celle de l'économiste anglais du XVIIIe siècle, James Steuart, qui évite de tomber dans cette « naïveté » et se place « sur le terrain historique ». Selon Marx, l'erreur des économistes est « de représenter la production(...) comme enclose dans des lois naturelles éternelles, indépendantes de l'histoire, et à cette occasion de glisser en sous-main cette idée que les rapports *bourgeois* sont des lois naturelles immuables de la société conçue *in abstracto* » ²⁴.

Certes, la considération de la « production en général » n'est pas totalement inutile ; elle permet de dégager les « traits communs » à tous, ou seulement à certains modes de production, et donc d'éviter des redites. Toutefois, il convient d'envisager la production comme « appropriation de la nature par l'individu dans le cadre et par l'intermédiaire d'une forme de société déterminée ». Après avoir dégagé des abstractions déterminées, il faut ensuite remonter au concret : « la méthode qui consiste à s'élever de l'abstrait au concret n'est que la manière pour la pensée de s'approprier le concret, de la reproduire en tant que concret de l'esprit »²⁵. Le concret apparaît ici dans la pensée comme résultat, tout en constituant également le *réel* point de départ ; il est le « rassemblement de multiples déterminations, donc unité de la diversité ». Marx reproche à Hegel de voir le réel comme un résultat de la pensée ; de plus il s'oppose à toutes les conceptions empiristes de la connaissance qui ne séparent pas l'objet réel et l'objet de connaissance. Ce dernier aspect est (trop) bien mis en évidence par Louis Althusser, sous l'influence de Spinoza (« le concept de chien n'aboie pas »)²⁶. En principe, le processus ne doit pas s'arrêter au « concret de la pensée » ; le « critère de la praxis » intervient, et assure une confrontation avec le point de départ, c'est-à-dire avec le concret réel.

A propos du deuxième moment, de l'abstrait au « concret de pensée », Marx discute du rapport éventuel entre l'ordre logique et l'ordre historique des catégories économiques. La question est de savoir si les « catégories simples », les déterminations abstraites, qui servent de point de départ à la remontée vers le concret, ont une « existence indépendante, de caractère historique ou naturel, antérieure à celles des catégories plus concrètes ». Répondre à cette interrogation est une tâche particulièrement délicate, comme en témoigne du reste la formule de Marx, « ça dépend »²⁷, qui traduit les hésitations, les incertitudes d'une recherche en cours. Des catégories comme « valeur d'échange », « argent », sont communes à plusieurs modes de production, et apparaissent bien avant des catégories telles que « capital » ou « travail salarié ». Si l'on commence par l'étude des catégories les plus simples, abstraites, pour aborder ensuite des catégories plus complexes, plus concrètes, le mouvement de la pensée « correspondrait au processus historique réel »²⁸. Cependant, Marx prend soin de souligner que les catégories simples ou complexes jouent en réalité des rôles différents selon les divers modes de production :

« Ainsi, bien qu'historiquement la catégorie la plus simple puisse avoir existé avant la plus concrète, elle peut appartenir, dans son complet développement, aussi bien intensif qu'extensif, précisément à une forme de société complexe, alors que la catégorie plus concrète se trouvait plus complètement développée dans une forme de société qui, elle, l'était moins »²⁹.

Un exemple type est représenté par le « travail en général », le « travail *sans phrase* », catégorie simple, ancienne, et appartenant à tous les formes de sociétés. Le « travail en général » devient une « vérité pratique » uniquement dans le cadre du mode de production capitaliste, là où les hommes peuvent indifféremment changer d'emploi, et où cette activité n'a pas d'autre but que de « créer la richesse en général ». L'auteur du *Capital* crédite Adam Smith d'avoir dégagé cet aspect et donc d'avoir dépassé les approches antérieures, le « travail commercial », le « travail manufacturier », et enfin le « travail agricole » (mis en valeur par les Physiocrates). Marx en conclut que « les abstractions les plus générales ne prennent au total naissance qu'avec le développement concret le plus riche, où un aspect apparaît comme appartenant à beaucoup, comme commun à tous »³⁰. Il en résulte qu'« il serait donc impossible et erroné de ranger les catégories économiques dans l'ordre où elles ont été historiquement déterminantes ».

Marx propose alors sa solution :

« Leur ordre est au contraire déterminé par les relations qui existent entre elles dans la société bourgeoise moderne et il est précisément à l'inverse de ce qui semble être leur ordre naturel ou correspondre à leur ordre de succession au cours de l'évolution historique (...). Il s'agit de leur articulation (Gliederung) dans le cadre de la société bourgeoise moderne »³¹.

Aussi, le plan proposé à la fin de l'« Introduction de 1857 » envisage-t-il de traiter en second lieu, après les « déterminations générales abstraites » communes aux différents modes de production, les « catégories

constituant l'articulation interne (innre Gliederung) de la société bourgeoise», sur laquelle reposent les classes sociales : « capital - travail salarié - propriété foncière ». Le « capital » représente le point de départ de l'étude du mode de production capitaliste, et doit être traité avant la propriété et la rente foncière, même si l'inverse semble se justifier de prime abord, car cette dernière renvoie à la première « forme de production » des sociétés agricoles. Une fois éclaircie l'« articulation interne » du mode de production capitaliste, il est possible de se pencher sur les modes de production antérieurs :

« L'anatomie de l'homme est une clef pour l'anatomie du singe (...) Ainsi l'économie bourgeoise nous donne la clef de l'économie antique, etc... » 32 .

Cependant, l'établissement du primat du logique sur l'historique et l'idée de l'ordre logique comme « inverse » par rapport à l'ordre historique, ne conduit pas à l'évacuation de toute historicité dans la démarche. Des catégories économiques comme, par exemple, le « travail en général », évoqué plus haut, sont le « produit des rapports historiques » spécifiques. Marx affirme que les passages « capital-propriété foncière-travail salarié » ne sont pas simplement logiques, « dialectiques », mais aussi « historiques » ; ainsi la « forme moderne de la propriété foncière est le produit de l'action du capital sur la propriété foncière féodale » 33 .

Après cette brève présentation de la troisième partie de l'« Introduction de 1857 », il nous faut maintenant examiner la « lecture » de ce texte, proposée par Galvano Della Volpe. Ce dernier attire l'attention sur les remarques consacrées à la « production en général ». Les économistes classiques n'arrivent pas à analyser scientifiquement le « général » et le « particulier » ; ils privilégient les caractéristiques générales et « oublient » les caractères spécifiques. Comme l'indique Marx, ils se contentent de représenter la production « comme enclose dans des lois naturelles éternelles, indépendantes de l'histoire, et à cette occasion de glisser en sous-main cette idée que les rapports *bourgeois* sont des lois naturelles immuables de la société conçue *in abstracto* » 34 .

Ce passage dénonce l'opération qui consiste à « glisser », « interpoler en sous-main » l'idée que les rapports bourgeois de production soient des « lois naturelles immuables ». Cette « interpolation » de caractère métaphysique, a priori, représente une substitution du générique au spécifique. On retrouve là un processus de formation d'« hypostases » analogue à celui dénoncé dans la *Critique du droit politique hégélien*, en 1843 : le concret se trouve réduit à une simple manifestation de l'« Idée ». Les économistes recourent donc à une « dialectique mystificatrice ». Notre philosophe examine ensuite deux méthodes ; la première est celle de l'« économie politique bourgeoise », la seconde appartient en propre à Marx. La méthode de l'« économie politique bourgeoise » part d'un « concret « imaginaire » », d'une « mauvaise empirie », ou d'une « représentation chaotique du tout » ; par exemple la population, sans tenir compte des classes sociales, donc de tous les éléments historiques concrets de la production. Elle se livre ensuite à des « *abstractions toujours moins complexes* ou à des *généralités* pour aboutir enfin à des abstractions ultra-simples » : division du travail, valeur... On aboutira ainsi à une « tautologie du réel ». En opposition à cette méthode métaphysique, à cette « dialectique a priori », de l'« économie politique bourgeoise », Marx propose une méthode alternative « concrète », une « dialectique scientifique ». Celle-ci consiste, en partant du concret réel, d'une société historiquement déterminée (et non d'un « concret « imaginaire » ») à « procéder à des abstractions », mais d'une manière non « a priori » ; en effet, il faut faire le « chemin à rebours » jusqu'au concret réel. La démarche suit un « mouvement *circulaire* du concret à l'abstrait et de l'abstrait au concret », ou de la « matière » à la « raison » et vice versa. De cette manière, le concret peut apparaître dans la pensée (abstraite) comme « résultat », comme « synthèse de multiples déterminations ». Cette « dialectique scientifique » exige un travail constant de « *mise au point historique des abstractions* ou catégories économiques » 35 . Elle est la méthode des « abstractions déterminées » ou historiques.

Marx indique qu'il serait faux de « ranger les catégories économiques dans l'ordre où elles ont été historiquement déterminantes ». Cet ordre doit être commandé

« par les relations qui existent entre elles dans la société bourgeoise moderne et il est précisément à l'inverse de ce qui semble être leur ordre naturel ou correspondre à leur ordre de succession au cours de l'évolution historique (...) Il s'agit de leur articulation dans le cadre de la société bourgeoise moderne » 36 .

Selon Della Volpe, Marx prend ici clairement partie *contre* l'ordre empirique, « historico-chronologique » et *pour* un ordre logique, rationnel « *inverse* », en faisant référence à l'« articulation » (« Gliederung ») des catégories dans la société bourgeoise. Ainsi, sur le plan « historico-chronologique », le mouvement va de la propriété foncière au capital, mais la démarche rationnelle doit suivre un ordre inverse : du capital vers la propriété foncière. A cet exemple, il faut aussi rattacher la réflexion de Marx sur l'« économie bourgeoise » en tant que « clé de l'économie antique, etc... » 37 L'essentiel est de comprendre dans son œuvre « comment se concilie l'*historicité* essentielle des catégories économiques avec le *caractère non-chronologique*, l'*idéalité* de leur ordre (ordre « inverse ») » 38 . Sur cette question, Galvano Della Volpe ne peut éviter de se prononcer sur l'interprétation de la méthode marxiste proposée par Friedrich Engels dans son commentaire de la *Contribution à la critique de l'économie politique* (1859). Nous avons vu au chapitre Ier, que pour le compagnon de Marx, le mode logique n'est autre que « le mode historique, dépouillé seulement de la forme historique et des hasards perturbateurs » 39 . Dans la période 1950-1955, durant laquelle le « Dia-mat » prédomine dans la littérature marxiste internationale, notre philosophe évite, dans la *Logica corne scienza positiva* et dans « Per una metodologia » (dont la première version date de 1955), de se prononcer explicitement contre ce texte, et il essaye même une « conciliation » avec ses propres positions. Se référant à l'article « Dialectique » de la *Grande Encyclopédie soviétique* qui paraphrase le commentaire d'Engels, il affirme que la « forme historique » doit être renvoyée au « caractère chronologique » et les « hasards perturbateurs » à l'« irrationalité » 40 . Par contre, dans *Rousseau et Marx* (1957) il note qu'« Engels reste souvent empêtré dans cette difficulté de l'hégélianisme », et plus tard, dans « Sur la dialectique » (1962), il affirme nettement :

« C'est là une explication tout à fait inadéquate : elle n'éclaire pas le sens et la portée des « accidents perturbateurs », c'est-à-dire de l'élément chronologico-irrationnel qui doit être éliminé dans et par une saine méthode matérialiste » 41 .

La conciliation opérée par Marx de l'*historicité* des catégories économiques avec le caractère non-chronologique de leur ordre peut être saisie avec la formule d'« *histoire raisonnée* », forgée à juste titre, certes dans un autre contexte, par Joseph Schumpeter, dans *Capitalism, socialism and democracy* (1942). Dans un passage traitant de l'originalité de la méthodologie économique marxiste, l'économiste autrichien remarque :

« Les économistes ont toujours, ou bien fait œuvre d'historiens économiques, ou bien mis à contribution les travaux historiques d'autrui – mais les données de l'histoire économique étaient classées dans un compartiment distinct. Elles ne prenaient (éventuellement) place dans la théorie qu'à titre d'illustration, sinon de confirmation des conclusions élaborées dans l'abstrait. Elles n'y étaient donc mêlées que par un processus de brassage mécanique. Or, le mélange de Marx est chimique : en d'autres termes, il a inséré les données historiques dans l'argumentation même dont il fait dériver ses conclusions. Il fut le premier économiste de grande classe à reconnaître et à enseigner systématiquement, comment la théorie économique peut être convertie en analyse historique et comment l'exposé historique peut être converti en *histoire raisonnée* » 42 .

Au sujet de la conciliation *historicité*-ordre « inverse », Della Volpe renvoie aux abstractions économiques proposées par Marx. Ainsi, par exemple, le « travail en général », catégorie simple, ancienne, est cependant « vérité pratique » dans le seul mode de production capitaliste. Cette abstraction, *résume* les « progrès économiques, pratiques et théoriques, accomplis à partir du « système manufacturier-commercial » (...) jusqu'au « système physiocratique » (...) enfin jusqu'à Adam Smith (...) ». Avec l'apparition du travail moderne « sans phrase », les caractéristiques qui se sont succédées historiquement « deviennent des éléments du concept, et donc changent en prenant un sens unitaire,

général, qui leur fait perdre leur sens particulier, purement historico-chronologique ou analytique, mais non leur détermination, leur *caractère analytique significatif*, qui ne fait qu'un avec leur *nécessité historique* »⁴³.

L'abstraction « travail en général » est donc une « *synthèse* » et en même temps une « *analyse* », ou une « *synthèse-analyse* », une « unité d'un multiple », qui concilie en elle, historicité et rationalité, et par conséquent les deux instances, matérielle (concret) et rationnelle (abstrait). Ce type de raisonnement peut être mené de la même manière pour d'autres abstractions telles que le capital, la force de travail, ou la plus-value⁴⁴.

Quel bilan peut-on tirer de cette « lecture » de l'« Introduction de 1857 » ? Tout d'abord on remarquera que la démarche dellavolpienne revient à écarter la seconde méthode des économistes classiques, celle des auteurs de « systèmes économiques », reconnue comme « correcte du point de vue scientifique ». La première, seule retenue, est considérée comme spécifique de l'« économie politique bourgeoise », alors que pour l'auteur du *Capital*, elle appartient à l'économie politique à partir de sa naissance comme science (XVIIe siècle). Sur cette première démarche, il convient de noter que Marx ne critique pas simplement ces économistes pour leur fabrication d'« hypostases » ; il leur reproche plutôt de n'avoir pas été au delà de l'abstraction, de n'avoir pas assuré une remontée vers le concret dans la pensée.

L'interprétation dellavolpienne tend à confondre le « concret de pensée » avec le concret réel dans le commentaire de l'« Introduction ». Elle ne considère que le moment de l'« abstraction », et l'étape de la remontée de l'abstrait vers le « concret de pensée », incluse dans l'abstraction, se trouve en fait éliminée au profit d'un *passage direct* de l'abstrait au concret réel. Cet appel au critère de la praxis est exigé par son approche en termes de « cercle concret-abstrait-concret ». En second lieu, tout en admettant que chez Marx l'ordre logique prime sur l'ordre historique, Della Volpe attache une importance capitale à l'idée d'une *inversion* des deux ordres en mobilisant abusivement tout à la fois le passage de l'« Introduction » concernant le capital et la rente foncière, et celui envisageant l'« économie bourgeoise » comme une « clé » pour l'étude des économies antérieures. Cette thèse, exprimée d'une manière aussi absolue, est difficilement soutenable en particulier à la lumière des remaniements de plans successifs introduits par Marx à partir de 1857, pour son œuvre économique. On peut rappeler qu'un débat sur cette question s'est instauré en 1965 avec Louis Althusser. Le philosophe français, dans *Lire le Capital* (1965), critique fortement la démarche dellavolpienne en affirmant qu'il n'existe chez Marx aucun « rapport de mise en correspondance » (directe ou inverse) entre les deux ordres, en raison de la distinction radicale entre l'objet réel et l'objet de la connaissance ; le terme « inverse » est utilisé dans l'« Introduction de 1857 » seulement de manière « *analogique* » et ne possède aucune « rigueur théorique ». Le philosophe italien et ses disciples tombent ici dans une « forme supérieure d'empirisme historiciste »⁴⁵. Della Volpe riposte en réaffirmant le bien-fondé de sa thèse dans le recueil *Critica dell'ideologia contemporanea*, publié en 1967⁴⁶.

D'une manière générale, il apparaît que la lecture dellavolpienne traite de manière beaucoup trop sommaire les rapports entre Marx et l'« économie politique bourgeoise ». Cette dernière se servirait depuis sa naissance jusqu'au XIXe siècle d'une dialectique « a priori », idéaliste, calquée sur le modèle hégélien. D'emblée, le rapport entre Marx et les économistes est posé en termes de rupture radicale. Cette position hypercritique ne peut prendre en compte les nombreux mérites reconnus à l'économie politique classique dans le *Capital* ou les *Théories sur la plus-value*, et la critique spécifique développée à l'encontre de l'« économie vulgaire ». Cette non-élucidation d'un rapport qui doit être pensé en termes de continuité-discontinuité, conduit Giulio Pietranera à des thèses par trop commodes ; ainsi dans son étude sur la « structure logique du « Capital » », il affirme par exemple qu'Adam Smith sur le plan théorique

« oscille entre la « métaphysique de l'économie politique » et l'« économie scientifique » » ⁴⁷ . Marx reçoit le titre de véritable fondateur de l'économie politique « scientifique » en raison de son apport révolutionnaire au point de vue méthodologique. Cette « lecture » élucide mal le statut du « matérialisme historique » et de la « critique de l'économie politique ». De nombreux aspects de la théorie économique marxiste ne font pas l'objet d'allusions ni de développements.

SECTION II : LES TROIS LECTURES DE MARX DE LUCIO COLLETTI

Lucio Colletti rédige entre 1958 et 1980 ses principales études sur Marx, dans le même contexte historique que les économistes Claudio Napoleoni, Pierangelo Garegnani, Marco Lippi (voir chapitre 5) et que les « ouvriéristes » Raniero Panzieri, Mario Tronti, et Antonio Negri (voir chapitre 6). Quelle est la situation de l'Italie durant cette période ? Le « miracle » économique s'achève après le « boom » de 1958-1963, et la crise de 1963, résorbée par une politique de « stop and go », marque un tournant irréversible. L'ère politique du « Centre-gauche » débute à cette époque avec l'entrée des socialistes dans le gouvernement Fanfani. Le régime nationalise l'industrie électrique, met en place une « programmation » économique et plus tard, en 1968, une réforme régionale. La concentration industrielle s'accélère, par exemple, avec, en 1966, la fusion de l'Edison avec la Montecatini, pour former la Montedison, contrôlée par l'E.N.I. Les luttes ouvrières s'intensifient à partir de 1968 et culminent avec l'« automne chaud » de 1969 ; l'unité syndicale se réalise, en particulier dans la métallurgie. La loi du 14 mai 1970 instaure de nouveaux rapports entre le patronat et les travailleurs ; un vaste mouvement de conseils de délégués se met en place dans les grandes entreprises. A partir de 1963, l'économie italienne, qui souffre d'une inflation forte et persistante, se laisse distancer par ses partenaires du Marché commun. Elle va subir les effets d'une grave crise sociale et ceux de la crise mondiale qui s'installe à partir de 1974. Le « Centre-gauche » prend fin en 1972 et la Démocratie chrétienne gouverne à nouveau. Le régime politique instable devra affronter durant de longues années des vagues de terrorisme d'extrême-droite et d'extrême-gauche. A partir de 1973, le Parti communiste italien dirigé par Enrico Berlinguer s'efforce de préparer, mais sans succès, un « compromis historique » avec la Démocratie chrétienne.

Né à Rome en 1924, Lucio Colletti accomplit ses études secondaires classiques dans sa ville natale durant la seconde guerre mondiale ⁴⁸ ; il est l'élève en philosophie de Pilo Albertelli. Vers 1945, il s'inscrit à la Faculté des Lettres de Rome. Etudiant en philosophie, sa formation repose sur le « néo-idéalisme » (Gentile et Croce) encore prédominant. En 1949, il soutient une thèse sur la logique de Benedetto Croce, où il se place sur des positions critiques vis-à-vis du grand penseur italien. Toutefois, il se détache rapidement de cette matrice culturelle, qui est aussi celle d'Antonio Gramsci et de Galvano Della Volpe. Il adhère au marxisme vers 1950, en particulier sur la base de textes de Lénine. La même année il entre au Parti communiste italien. Ses premiers articles paraissent dans la revue théorique du parti « Società » sous le pseudonyme de G. Cherubini. Par exemple, dans « Strumentalismo e materialismo dialettico » (1952), il se livre à une critique du pragmatisme dans la version du philosophe américain alors très en vogue en Italie, John Dewey. A l'époque, il travaille au Ministère de l'éducation nationale. En 1953, il fait paraître une édition du livre de Joseph Dietzgen, *L'essence du travail intellectuel humain* (1869) dont Engels disait qu'il avait redécouvert la « dialectique matérialiste » indépendamment de Marx, puis en 1954, la première traduction italienne de l'« Introduction à la critique de l'économie politique » (1857). L'intérêt manifesté pour ce dernier texte n'est pas fortuit. A partir de 1954, en effet, il commence à s'intéresser aux travaux de Galvano Della Volpe, en particulier à la *Logica come scienza positiva* (1950). Il va devenir l'un des principaux disciples de ce philosophe qui le persuade de se lancer dans la carrière universitaire. En 1957, il entre avec Della Volpe et Giulio Pietranera au comité de rédaction de la revue *Società*. Les travaux majeurs de sa période « dellavolpienne » paraissent à partir de 1958. La première étude importante est un long essai introductif à l'édition italienne des *Cahiers Philosophiques* de V.I. Lénine, qui formera en 1969 la première partie du livre *Il marxismo e Hegel*. Une communication à un séminaire de l'Institut Gramsci sur le thème « Marxisme et sociologie », en avril 1959, complète utilement ce

travail, « Il marxismo come sociologia », publié dans *Società*. En 1961, il rédige une préface pour l'édition italienne du livre du philosophe soviétique non « orthodoxe » E.V. Il'enkov, *La dialectique de l'abstrait et du concret dans le « Capital » de Marx* : « Dialettica scientifica e teoria del valore ». A cette époque, il est professeur de philosophie théorique à l'université de Rome ; de 1960 à 1964, il enseignera également à l'Université de Messine auprès de Galvano Della Volpe. Après 1962, Lucio Colletti interrompt ses travaux théoriques durant environ cinq ans. Il quitte le Parti communiste en 1964, déçu par l'absence de renouvellement et de déstalinisation, à la suite du XXe Congrès du P.C.U.S. Il dirige ensuite, de 1966 à 1967, la revue *La Sinistra*, animée par des militants du Parti socialiste d'unité prolétarienne, fondé par des socialistes en désaccord avec la participation au gouvernement de « Centre-gauche » avec la Démocratie chrétienne. *La Sinistra*, expression de la « nouvelle gauche », vise à la « restauration et au développement du marxisme », et entretient des rapports critiques avec le Parti communiste. Il reprend ses recherches sur Marx à partir de 1967, et rédige un long essai introductif pour la réédition du livre d'Edouard Bernstein, *Les présupposés du socialisme* (1899), « Bernstein e il marxismo della Seconda Internazionale », dans lequel il réexamine la théorie de la valeur comme théorie de l'aliénation et du fétichisme. L'année suivante, il rédige un important travail sur le *marxisme et Hegel*, publié en 1969 conjointement avec l'Introduction aux *Cahiers Philosophiques* de Lénine (1958). Il y réapprofondit la critique du « matérialisme dialectique » chez Friedrich Engels. Il collabore à la revue lancée en 1969 par des communistes en désaccord avec la ligne officielle, *Il Manifesto*, avec l'article « Il marxismo : scienza o rivoluzione ? » (juillet 1969), mais ce rapprochement prendra fin en 1971. En 1969-1970, Lucio Colletti se trouve en rapport étroit de travail avec l'économiste Claudio Napoléoni qui va rapidement subir l'influence de sa relecture de la théorie de la valeur (voir chapitre 5). Ils publient ensemble en 1970 l'anthologie *Il futuro del capitalismo - Crollo e sviluppo*, pour laquelle chacun rédige un texte introductif. Notre philosophe choisit de traiter l'analyse des perspectives du capitalisme chez les théoriciens marxistes allemands à l'époque de la Seconde Internationale, et de la controverse sur l'« effondrement » du système. Il pose pour la première fois le problème de la conciliation entre « Marx économiste » et « Marx critique de l'économie politique ». De 1970 à 1974, il interrompt à nouveau ses recherches sur Marx. Ces années sont mises à profit pour étudier l'épistémologie à partir de travaux du « Cercle de Vienne », l'« empirisme logique », le « néopositivisme ». Il lit les œuvres de Rudolf Carnap et de Karl. R. Popper, mais s'intéresse également au « positivisme logique » polonais, représenté par Kazimierz Ajdukiewicz et Alfred Tarski. En avril 1974, il accorde un entretien au directeur de la *New Left Review* de Londres, Perry Anderson, l'« Intervista politico-filosofica ». Dans ce long document qui retrace son itinéraire intellectuel et politique, il déclare que la conciliation entre « Marx économiste » et « Marx philosophe » lui paraît de plus en plus problématique ; il affirme que le « marxisme est aujourd'hui en crise ». Cette thèse va rapidement susciter de nombreuses discussions en Italie, mais aussi à l'étranger. Il expose sa critique de Marx comme dialecticien dans l'essai *Marxismo e dialettica*, publié en 1975 à la suite de l'« Intervista ». Sa rupture avec Marx se trouve resituée dans une perspective plus large dans deux études rédigées en 1975 et en 1977. La première, l'article « Marxismo », réédité ensuite sous le titre « Il marxismo del XX secolo » est destinée à l'*Enciclopedia del Novecento* ; la seconde, un autre article « Marxismo », réédité ensuite sous le titre « Il marxismo europeo del secondo dopoguerra », est incluse dans les Appendices de la nouvelle version de l'*Enciclopedia Treccani* qui a acquis sa célébrité dans les années Trente sous le fascisme. Ces deux études reprennent la critique déjà ancienne du « matérialisme dialectique », et intègrent les perspectives nouvelles sur les « deux Marx » à travers un panorama du marxisme « oriental » et « occidental ». Lucio Colletti ne livre pas à cette occasion de réflexions approfondies sur l'apport d'Antonio Gramsci. Il se contente d'affirmer que les *Cahiers de*

prison, sous l'influence de la critique hégélienne, expriment les préoccupations de la « réaction idéaliste contre la science », et que Gramsci « en philosophie a peu ou rien à dire ». A partir de 1976, il collabore régulièrement à l'hebdomadaire *L'Espresso*. Pour ce journal, il rédige plusieurs articles sur le thème « marxisme et science ». On peut citer notamment l'étude publiée en décembre 1978, « Marxismo e non-contraddizione » qui répond à quelques critiques que lui a valu son essai *Marxismo e dialettica*. En 1978, il intervient dans le débat en cours sur la théorie marxiste de la valeur par une contribution au colloque organisé par l'université de Modène, qui analyse de manière critique les thèses des « sraffiens » Pierangelo Garreggiani, Marco Lippi et Fernando Vianello, « Valore e dialettica in Marx », publiée dans *Rinascita*.

En 1979, il réunit ses études des années 1975-1978 dans le volume *Tra marxismo e no*. L'année suivante, il reprend et enrichit sa critique de la dialectique marxiste dans une longue communication au colloque de la Faculté des Lettres de l'université de Padoue, consacré au thème de la « contradiction », en mai. Ce texte, « Contraddizione dialettica e non-contraddizione », dédié « à la mémoire de G. Della Volpe », sera réédité dans un nouveau recueil paru en 1983, *Tramonto dell' ideologia*, traduit en français sous le titre significatif, *Le déclin du marxisme*.

I – Lucio Colletti disciple de Galvano Della Volpe

Dans les premiers travaux de Lucio Colletti, rédigés sous l'influence de Della Volpe, on trouve une reprise fidèle des thèses du maître sur l'« Introduction de 1857 », mais on relève aussi des analyses originales, notamment une critique du « matérialisme dialectique » dans les écrits de F. Engels, et ses réflexions sur le marxisme comme science, dont l'objet d'étude serait exclusivement la « formation sociale capitaliste ».

a – La critique d'Engels : contre la « résurrection » de Hegel dans le marxisme

Lucio Colletti s'intéresse à une question qui ne fait pas l'objet de développements dans les écrits de Galvano Della Volpe, mais seulement de remarques allusives, la dialectique chez Engels. On sait que Rodolfo Mondolfo s'est livré en Italie à un premier examen détaillé et critique dans son livre *Il materialismo storico in Federico Engels* (1912). Toutefois, le disciple de Della Volpe ne va pas reprendre le débat sur ces bases, qu'il jugerait sans doute trop marquées par le climat de l'idéalisme, et les conceptions de Benedetto Croce et de Giovanni Gentile. Il semble plutôt vouloir développer les quelques remarques critiques de son maître dans l'essai *Marx e il segreto di Hegel* (1947), au sujet de la dialectique chez Engels ⁴⁹. De plus, il se déclare encouragé par les passages des *Cahiers de prison* de Gramsci qui mettent en garde contre une confusion entre l'œuvre d'Engels et celle de Marx, et soulignent que l'*Anti-Dühring* contient des erreurs que l'on retrouve dans le *Manuel* de Boukharine, comme par exemple, la recherche de la « loi dialectique cosmique » ⁵⁰. Colletti affronte la question des rapports Hegel-Marx et de la dialectique, tout en se livrant à une critique de l'interprétation engelsienne. Dans le célèbre passage cité dans la section précédente de la Postface à la deuxième édition allemande du livre 1er du *Capital*, Marx indique :

« Dans son fondement, ma méthode dialectique n'est pas seulement différente de celle de Hegel, elle est son contraire direct (...) J'ai critiqué le côté mystificateur de la dialectique hégélienne il y a près de trente ans (...) La mystification que la dialectique subit entre les mains de Hegel n'empêche aucunement qu'il ait été le premier à en exposer les formes générales de mouvement de façon globale et consciente. Chez lui elle est sur la tête. Il faut la retourner pour découvrir le noyau rationnel (den rationellen Kern) sous l'enveloppe mystique (in der mystischen Hülle) » ⁵¹.

Selon notre philosophe, Marx se réfère ici à la *Critique du droit politique hégélien* (1843), dans laquelle il critique le processus d'hypostases, l'inversion du sujet et du prédicat, de la raison et de la matière, donc la confusion entre les deux. La « substantification » de la raison représente la « gangue mystique », la « pelure ». La métaphore du « renversement » indique que la contribution positive de la dialectique hégélienne consiste dans la « reconnaissance de l'aspect *rationnel* de la dialectique, c'est-à-dire de la fonction unitaire ou relationnel que la raison accomplit en tant que compréhension ou *conscience* de la contradiction » ⁵².

Le « noyau rationnel » de la dialectique hégélienne réside simplement dans la conception de la raison comme moment de la « contradiction », de l'unité des opposés (« opposition-inclusion » ou « relation »), moment mystifié dans l'œuvre du philosophe allemand. Pour détruire la « gangue mystique », Marx récupère le principe de non-contradiction et fait intervenir un second moment, celui de la matière ou de l'« exclusion des opposés », moment dont l'importance est reconnue par Emmanuel Kant, dans sa *Critique de la raison pure*. L'introduction du « matérialisme en gnoséologie » par l'auteur du *Capital*, consiste dans la conception de la raison comme « fonction » de l'objet réel, de la matière. Cette « dialectique scientifique » est décrite par Della Volpe par le « cercle matière-raison » ou « induction-déduction », comme théorie de la méthode de toutes les sciences. A ce propos Colletti précise que la raison, la connaissance, doit être conçue à la fois comme « *reflet* » et comme « *partie constitutive* » de la matière.

Raison comme « reflet », car la matière est pensée par la raison qui ne l'« épuise » jamais (« opposition-inclusion »), et raison comme « partie constitutive », car elle est « fonction » de la matière (« opposition-exclusion ») ; en d'autres termes, la pensée représente tout à la fois une connaissance et un acte pratique. Par exemple, la philosophie de Hegel constitue tout à la fois un « reflet » et un « moment constitutif » de la société bourgeoise ⁵³. A l'appui de cette approche, notre philosophe se réfère à un passage des *Manuscrits de 1844* :

« L'homme – à quelque degré qu'il soit donc un individu *particulier* et sa particularité en fait précisément un individu et un être social *individuel* réel – est donc tout autant la *totalité*, la totalité idéale, l'existence subjective pour soi de la société pensée et sentie, que dans la réalité il existe soit comme contemplation et jouissance réelle de l'existence sociale soit comme totalité de manifestations humaines de la vie. La pensée et l'Être sont donc certes *distincts*, mais en même temps, ils forment ensemble une *unité* » ⁵⁴.

Friedrich Engels livre une interprétation très explicite sur l'analyse des rapports Hegel-Marx dans *Ludwig Feuerbach et la fin de la philosophie classique allemande* (1888). Selon lui, au sein de la doctrine de Hegel, on peut distinguer un « aspect conservateur », le « système » (en particulier ses vues sur la religion et la politique), et un « côté révolutionnaire », la « méthode dialectique ». Marx, au départ avec les « Jeunes Hégéliens », s'intéresse au second aspect qui se trouve « étouffé » sous le premier, et se présente sous une forme « mystifiée », donc non utilisable sans au préalable l'avoir débarrassé de ses « chamarrures idéalistes ». L'opération que les deux amis ont dû accomplir se résume de la manière suivante :

« Nous conçûmes à nouveau, en matérialistes, les idées de notre cerveau comme étant les reflets des objets, au lieu de concevoir les objets réels comme les reflets de tel ou tel stade de l'Idée absolue. De ce fait, la dialectique se réduisait à la science des lois générales du mouvement, tant du monde extérieur que de la pensée humaine (...). Mais, du coup, la dialectique du concept ne devint elle-même que le simple reflet conscient du mouvement dialectique du monde réel, et, ce faisant, la dialectique de Hegel fut mise sens dessus dessous ou, au contraire : elle se tenait sur la tête, on la remit de nouveau sur ses pieds » ⁵⁵.

Dans cette perspective, lorsque Marx évoque le « renversement » dans la « Postface » à la deuxième édition allemande du livre 1er du *Capital*, il désigne par « noyau rationnel » la « méthode dialectique », et par « pelure » ou « gangue mystique », le « système ». Pour Colletti, Engels se livre en réalité, à une « immixtion pure et simple de la dialectique idéaliste au sein du marxisme » ⁵⁶. Il envisage en effet le « renversement » de manière très naïve trahissant un réel « dilettantisme », comme une « simple inversion mécanique », et la dialectique hégélienne *change seulement de sens* : elle s'applique maintenant à la matière et non plus à l'« Idée ». Il s'agit d'une « métaphysique appliquée » comme celle dénoncée par Marx dans la *Misère de la philosophie*. Cette « résurrection » de Hegel, qui de plus, se combine avec des « éléments d'évolutionnisme positiviste à la Haeckel », apparaît clairement avec la reprise des trois « lois générales du mouvement » (interpénétration des contraires, passage quantité-qualité, et négation de la négation) qui n'ont rien à faire avec la « dialectique scientifique » de Marx. Engels restaure la conception hégélienne de la philosophie comme « encyclopédie des sciences » ; la philosophie, le « matérialisme dialectique », a en effet pour tâche de fournir un « tableau d'ensemble de l'enchaînement de la nature sous une forme à peu près systématique, au moyen des faits fournis par la science empirique de la nature elle-même », et donc de parvenir à un « système de la nature » satisfaisant pour l'époque ⁵⁷. Les résultats des sciences deviennent alors des « applications » des lois générales de la dialectique. La *Dialectique de la nature* fournit de nombreux « exemples », mais qui sont tous déjà présentés dans l'œuvre de Hegel, dans *La science de la logique* de 1812, et l'*Encyclopédie des sciences philosophiques en abrégé*, de 1817 (dans la partie consacrée à la « philosophie de la nature »). Cette perspective a donné lieu en URSS et en France, à d'innombrables tentatives d'application à des domaines tels que les mathématiques, jusqu'au socialisme, en passant par la dialectique du têtard et de la grenouille ! ⁵⁸. En réalité, ces lois ultra-générales ne sont pas susceptibles d'une quelconque vérification expérimentale. Engels, disciple fidèle de Hegel, critique à tort le principe aristotélicien de non-contradiction, coupable de « métaphysique » et

l'accepte uniquement et dans une certaine mesure pour l'étude des choses à l'état de repos. Le « matérialisme dialectique » contient en lui une contradiction insoutenable car d'une part, il s'affirme comme « matérialisme », et refuse d'assimiler la raison à la réalité, et d'autre part, il se fonde sur la « dialectique de la matière » rejoignant ainsi l'idéalisme hégélien. Notre philosophe estime que les bases de cette interprétation de la dialectique remontent en réalité à la « Gauche Hégélienne » à laquelle F. Engels a appartenu. Ce dernier a d'ailleurs rédigé en 1842 un opuscule « Schelling et la Révélation »⁵⁹, qui présente assez bien les thèses de ce courant critique, au sujet de la philosophie de Hegel. L'argumentation repose sur l'opposition, la contradiction dans l'œuvre du philosophe allemand entre les « principes », progressistes, et les « conclusions », conservatrices⁶⁰. Selon Colletti, Marx ne partage pas cette approche de la « Gauche Hégélienne » dans sa thèse de doctorat « Différence de la philosophie de la nature chez Démocrite et Epicure ». Il y affirme au contraire qu'on ne peut comprendre Hegel en prétendant révéler une incohérence entre un aspect conservateur et un aspect progressiste, car dans son système ils sont organiques et complémentaires.

En résumé, Engels opère une retraduction du marxisme en termes spéculatifs, idéalistes, en l'envisageant avant tout comme un « matérialisme dialectique », une « conception du monde » (« Weltanschauung »), au sens traditionnel du mot. Cette approche conduit à négliger les problèmes spécifiques abordés dans le *Capital* et la mise en œuvre d'une « analyse scientifique concrète », au profit d'une « science » de la contradiction en général.

Quelques observations semblent nécessaires au sujet de cette interprétation de Lucio Colletti. Sa critique de la conception engelsienne de la « dialectique de la nature » approfondit la perspective de Rodolfo Mondolfo. Elle sera d'ailleurs poursuivie plus tard, et étoffée davantage du point de vue philologique, dans l'étude *Il marxismo e Hegel* (1969), qui va alors inclure comme première partie l'introduction aux *Cahiers Philosophiques* de Lénine (1958). Les remarques sur l'impossibilité d'assimiler la représentation du « renversement » chez Engels et chez Marx présente un grand intérêt. Louis Althusser, mais sans indiquer sa dette envers le philosophe italien, va reprendre ce point de vue, et démystifier à son tour le « simple miracle d'une « extraction » », dans son essai « Contradiction et surdétermination » (1962)⁶¹. Cependant, l'affirmation selon laquelle le « renversement » chez Marx consiste dans la récupération du « principe de non-contradiction », pour former ensuite une méthode du « cercle matière-raison » ou « induction-déduction » est beaucoup moins convaincante. L'analyse rejette en effet en bloc la dialectique de l'histoire et celle de la nature, conformément aux principes de l'« école ». Or ce rejet de la dialectique de l'histoire par les « dellavolpiens » semble très contestable dans une optique qui se veut « marxiste ».

b – Le marxisme comme « sociologie » ou science de la « formation économique et sociale capitaliste »

Lucio Colletti partage l'approche générale du marxisme proposée par Galvano Della Volpe : le « matérialisme historique » hisse l'histoire au rang de science, ou comme le dira plus tard Louis Althusser, ouvre le « Continent-histoire ». Pour notre philosophe qui défend en outre l'interprétation méthodologique de l'« école » en termes de « galiléisme moral », cette « science matérialiste de l'histoire » s'appelle aussi « sociologie » avec la signification donnée à ce concept par le jeune V.I. Lénine. Il insiste sur le caractère strictement scientifique et non-philosophique de la théorie de Marx :

« (...) le marxisme n'est pas *d'abord* une conception du monde et *ensuite* une analyse de la société bourgeoise ; il n'est pas d'abord une philosophie *générale* et ensuite, d'une manière subordonnée, une analyse du capitalisme (...) ; mais il est, au contraire, une théorie de l'histoire qui est née *sur la base* et *en fonction* de l'analyse de la société bourgeoise moderne ; une théorie qui s'est

ouverte à l'histoire humaine dans la mesure où elle s'est engagée pour la première fois dans l'analyse scientifique de la formation économique-sociale capitaliste » 62 .

Il s'intéresse dans l'essai « Il marxismo come sociologia », à la question de l'objet du *Capital*, problème qui n'a pas été réétudié attentivement depuis Benedetto Croce.

Il rappelle le projet de Marx, mentionné dans la Préface à la première édition du Livre 1er de son œuvre (1967) :

« Dans ce livre, l'objet de ma recherche c'est le mode de production capitaliste et les rapports de production et d'échange afférents. Jusqu'à présent sa localisation classique est l'Angleterre. C'est la raison pour laquelle ce pays sert d'illustration principale dans tout mon développement théorique » 63 .

A la différence des économistes et des sociologues bourgeois qui se penchent sur la « société en général », et donc recourent à des « hypostases » métaphysiques, l'auteur des quatre livres du *Capital* applique sa « dialectique scientifique » à un objet réel, « matériellement déterminée », la « société capitaliste moderne », ou plutôt, « une généralisation spécifique, un type ou « modèle », c'est-à-dire non pas l'Angleterre, mais la formation économique-sociale capitaliste (ou, mieux, l'Angleterre en tant que lieu « classique » d'une phase de développement capitaliste) » 64 .

Colletti reprend à son compte la formule de Maurice Dobb : la « forme-type généralisée de toutes les sociétés capitalistes existantes » 65 .

Marx se livre à une « analyse du présent », permettant éventuellement d'étudier le passé, comme l'indique l'« Introduction de 1857 ». Il n'entend pas fournir dans le « Capital » une application particulière d'une « conception générale de l'histoire qui lui serait antérieure » ; ses préoccupations sont étrangères à toute recherche de lois « ultra-générales », applicables à différentes époques historiques. Dans son travail scientifique, sur la « formation économique et sociale capitaliste », il ne limite pas son étude au « seul niveau matériel », indiqué dans le passage cité plus haut de la Préface au livre 1er. En effet, la « formation économique-sociale » comprend non seulement le niveau « matériel », mais aussi le niveau « idéologique », l'être social tout comme la conscience sociale. Marx refuse toute séparation dualiste entre « production des choses », rapports hommes-nature et « production des rapports entre les hommes », et par voie de conséquence, toute séparation entre « structure-économique » et « superstructure ». Dans son optique, « la société est toujours objet-sujet objectif » 66 . Colletti entend appliquer ici la thèse selon laquelle dans la perspective marxiste, la raison est tout à la fois, un « reflet » et une « partie constitutive » du réel. La superstructure, composée, d'une part, d'institutions politiques et d'autre part, d'« idéologie » (art, philosophie, sciences...), « reflète la structure en faisant partie » 67 . Tout d'abord, elle représente un « aspect et une articulation » de la structure économique, dans la mesure où la « conscience de la vie est elle-même manifestation de la vie ». Il en découle que la théorie, le « matérialisme historique » par exemple, est un aspect de la pratique. Simultanément, la superstructure joue une fonction spécifique de « reflet », de « conscience » par rapport à la structure économique et n'est donc pas réductible à celle-ci. Bien entendu, cette approche du rapport structure-superstructure ne doit pas remettre en cause la « priorité de l'être sur la pensée, c'est-à-dire le matérialisme ». Colletti rappelle que l'erreur du marxisme de la Seconde Internationale (Karl Kautsky, Georges Plekhanov) consiste dans la séparation entre la nature et l'histoire (la société), entre les forces productives (souvent réduites à la « technique ») et les rapports sociaux de production, et enfin entre la structure et la superstructure, en distinguant « un d'abord et un après ». On débouche ainsi sur une théorie des « facteurs » historiques, l'« économisme historique », et donc une « philosophie de l'histoire », à la manière positiviste 68 . Il découle de tout ceci que Marx ne se limite pas à un travail strictement « économique » dans le *Capital*. Il se livre à une tâche d'économiste et d'historien (de sociologue), mais en ne juxtaposant pas deux types de recherche :

« Il ne travaille pas à l'aide de *deux* critères, mais avec des catégories qui dès le début et dans leur structure la plus intime, représentent à la fois des *facteurs* (objets, conditions) de la production et des *agents historiques et sociaux*, qui sont en même temps économiques et historiques » 69 .

Par exemple, dans la relation A-M-A', Argent-Marchandise-Argent, « formule générale du capital » dans la circulation, la relation A - M exprime, d'une part, un rapport entre de « simples *objets* », capital constant et capital variable, et d'autre part, un rapport entre des « agents historiques et sociaux », entre le capital et la force de travail, donc entre deux classes sociales. Colletti souscrit aux remarques de Joseph Schumpeter, qui déclare dans *Capitalism, socialism and democracy* :

« (...) la sociologie et l'économie politique s'interpénètrent dans l'argumentation marxiste, jusqu'à se confondre dans leurs lignes générales et même, jusqu'à un certain point, dans leur détail concret. Tous les principaux concepts et propositions de Marx sont donc à la fois économiques et sociologiques (...) » 70 .

L'œuvre « historico-économique » et l'œuvre « historico-politique » forment une unité organique Cette unité des « niveaux » apparaît au sein même de l'ensemble des volumes du « Capital ». Les livres 1 à 3 traitent de l'histoire et de la dynamique du mode de production capitaliste, tandis que le livre 4, fournit l'« histoire de la *pensée économique* ». Une preuve supplémentaire de cette unité apparaîtrait avec le plan initial du *Capital*, donné dans l'« Introduction de 1857 », et Colletti relève que le jeune Georg Lukacs, dans *Histoire et conscience de classe* (1923), souligne avec justesse cette unité de problèmes « économiques » et « idéologiques » présente dans le livre de Rosa Luxembourg, *L'accumulation du capital*, qui aborde non seulement les problèmes réels mais aussi les théories de ces problèmes. Toutefois, il ne partage pas la démarche générale du philosophe hongrois qui tend « à réduire, de manière idéaliste, l'histoire réelle à l'histoire de la théorie », de manière hégélienne 71 .

Cette analyse appelle un certain nombre de remarques. Sur la présentation de l'objet du *Capital*, on peut relever que la notion de « type » ou de « modèle » à propos de la « formation économique et sociale capitaliste » n'est pas assimilable chez Colletti à un « idéal-type » à la Max Weber, ou au « type » envisagé par Benedetto Croce à propos de la théorie de la valeur. Cette notion trouve plutôt des fondements chez Marx, notamment lorsqu'il affirme étudier le « mode de production capitaliste », « dans sa moyenne idéale » comme un « type général » 72 du capitalisme réel. Néanmoins, notre philosophe n'affronte pas précisément la démarche suivie dans les quatre livres du *Capital*, et se livre à des simplifications hâtives, par exemple lorsqu'il conçoit le livre IV, les *Théories sur la plus-value* comme une simple « histoire de la pensée économique », ce qui rappelle le titre malencontreux donné à cette œuvre en 1905-1910 par Karl Kautsky, *Histoire des doctrines économiques*. Sur la conception générale du marxisme comme « sociologie », l'analyse présentée tend à réduire la science de l'histoire à l'étude de la seule « formation économique et sociale capitaliste », donc à exclure « a priori » l'étude des autres formes de société, et du passage, de la transition d'une forme à l'autre. Désireux de combattre implicitement, sans polémique ouverte, la conception de la science de l'histoire envisagée par Labriola et Gramsci, Colletti veut privilégier l'aspect « analyse du présent ». Or ici il ôte au marxisme une composante essentielle de sa dimension critique, et tend à le réduire à une simple analyse de conjoncture concrète. Cette position est évidemment à rattacher à la thèse de Della Volpe sur l'*inversion* des deux « ordres » à propos de l'« Introduction de 1857 ». Enfin, dans un souci louable de ne pas réduire le « matérialisme historique » à un « économisme », Colletti met l'accent sur l'impossibilité de séparer des instances (économie, politique, idéologie). Il envisage ainsi la « superstructure » comme à la fois « structure » et « superstructure », tout en évoquant par ailleurs, la thèse de la « priorité de l'être sur la pensée ». Certes, il ne reprend pas à son compte la conception de Georg Lukacs, qui, dans *Histoire et conscience de classe*, remet en cause clairement la détermination « en dernière instance » par la base. Cependant, dans son optique, rien n'empêche d'envisager aussi la « structure » comme tout à la fois

« structure » et « superstructure », ce qui aboutit en définitive à occulter le problème de la détermination « en dernière instance », mais aussi celui de l'« action en retour » de la superstructure sur sa base. La totalité sociale complexe que représente la formation sociale chez Marx devient dans cette voie une « totalité » à la manière hégélienne. De plus, cette interprétation a pour conséquence l'impossibilité de constituer des théories « régionales » des différentes instances (théorie économique, théorie des idéologies,...). Cependant Colletti ne va pas rester durablement sur les positions qui viennent d'être présentées. Il s'éloigne de la stricte perspective dellavolpienne après 1962, et présente ses nouvelles thèses dans une suite d'écrits à partir de 1967.

II – Une nouvelle approche marxiste

La nouvelle « lecture » de Marx, proposée entre 1967 et 1969, rompt avec l'approche principalement méthodologique de l'« école », et explore de nouveaux thèmes tels que celui de l'« aliénation » et du « fétichisme ». Dans cette voie, notre philosophe propose une nouvelle interprétation de la théorie de la valeur qui exercera un impact très important chez les jeunes disciples de Sraffa intéressés par le marxisme.

a – Le détachement du « dellavolpisme » et le réexamen du marxisme

Colletti entame une rupture avec l'« école dellavolpienne » mais sans rejeter radicalement toutes ses positions antérieures. Tout d'abord, on peut remarquer un certain nombre d'éléments de continuité non négligeables. Dans la seconde partie de *Il marxismo e Hegel*, il reprend et développe sa critique du « matérialisme dialectique » et de la « dialectique de la matière » dans l'œuvre d'Engels, liés, selon lui, à la « Philosophie de la nature » hégélienne. De plus, il défend en gros la même théorie de la connaissance que dans les années 1958-1959, fondée sur le « cercle matière-raison » ou « induction-déduction ». La raison représente le moment de la « contradiction dialectique » ou de l'unité des opposés et la matière représente le moment de la non-contradiction, ou de l'exclusion des opposés, ou encore de l'« opposition réelle » au sens d'Emmanuel Kant. Fidèle à Della Volpe sur ce point, il attire l'attention sur une distinction de la « Critique de la raison pure », qui jouera plus tard à partir de 1974, un rôle central dans son interprétation du marxisme, les « oppositions réelles » et les « oppositions logiques », les unes irréductibles aux autres. De plus, la raison doit être conçue comme tout à la fois « reflet » et « partie » du réel ⁷³. Cependant Colletti refuse maintenant la perspective du « galiléisme moral », et tout comme d'ailleurs dans les derniers écrits de Galvano Della Volpe, le champ d'application de la méthode marxiste se trouve restreint à la sphère de la société, de l'histoire. Il reconnaît en outre, à côté des « oppositions réelles », de « contradictions réelles », uniquement dans la « formation économique et sociale capitaliste ». Il s'agirait de « contradictions *constitutives* de l'objet », historiquement déterminées, spécifiques à cette formation sociale, qui « concourent à en définir l'*identité*, devenant ainsi irréductibles à l'unité de la simple contradiction rationnelle » ⁷⁴. Comme par exemple, la contradiction entre le capital et le travail salarié. On se trouve ici devant un réel problème d'interprétation, car Colletti n'entend pas par ailleurs s'engager dans la voie suivie par Della Volpe à partir de 1962, qui consiste à admettre l'« objectivité de la contradiction ». Ses écrits de la période 1967-1970 reconnaissent néanmoins l'existence de « contradictions réelles », au statut incertain ⁷⁵. Les éléments de franche rupture sont importants dans la nouvelle interprétation développée à partir de 1967. Notre philosophe considère maintenant que le marxisme n'est pas fondamentalement une « gnoséologie », aspect beaucoup trop surévalué par l'« école dellavolpienne ». Tout en reconnaissant que la *Logique comme science positive* de Della Volpe est, à son avis, « ce que le marxisme européen a produit de plus important depuis la guerre », il ajoute aussitôt après :

« Et pourtant, pour profonde que soit notre dette envers cette œuvre, c'est un fait (même si c'est un fait grossi par des interprétations pas toujours correctes) qu'elle a marqué, et davantage encore ses développements successifs, une tendance indubitable à la restitution de la pensée de Marx sous l'aspect logique et gnoséologique (la théorie de l'« abstraction déterminée ») »

⁷⁶.

Le marxisme, ne peut avoir le statut d'une philosophie. Le « matérialisme historique », la « conception matérialiste de l'histoire » ⁷⁷ a pour objet l'étude scientifique et critique de la « formation économique et sociale capitaliste ». Sa clé de voûte est constituée par les concepts d'« aliénation » et de « fétichisme », totalement négligés par l'« école dellavolpienne » qui, d'une manière générale, sous-évalue des textes

comme les *Manuscrits de 1844*. Pourquoi Colletti est-il conduit à privilégier maintenant, le thème du « fétichisme » et de l'« aliénation » dans l'œuvre de Marx ? Il se livre à une relecture d'*Histoire et conscience de classe* de Georg Lukacs, des quatre livres du *Capital* et des « Grundrisse », dont la traduction italienne paraît de 1968 à 1970. Il n'est pas le premier penseur à s'intéresser à cette question dans l'Italie de l'après-guerre ; en effet, il se trouve précédé de quelques années par l'économiste Claudio Napoleoni qui livre en 1963-1965, des réflexions sur l'« aliénation du travail » à partir des *Manuscrits de 1844*, dans des articles de la *Rivista Trimestrale* ⁷⁸.

Pour Lukacs, il existe dans la société capitaliste des « formes fétichistes d'objectivité », une « objectivité illusoire », une « apparence nécessaire » qui dissimule les rapports réels. Les rapports entre les hommes prennent le caractère de rapports entre les choses (« réification »), dont la représentation par les agents de la production capitaliste, constitue la « fausse conscience » ou l'« idéologie » de la classe dominante. Le « point de vue du prolétariat » permet de déchirer ce voile et d'arriver à la « connaissance historique », à la « véritable objectivité », des phénomènes, en recourant à la méthode dialectique qui se caractérise par le concept de « totalité », à la manière hégélienne ⁷⁹. Colletti n'entend pas reprendre la conception de la « totalité », ni d'une manière générale, la théorie de la « réification » de Lukacs, élaborée sans connaître les *Manuscrits de 1844*. Il considère d'ailleurs son approche comme non-matérialiste, car reposant sur l'identité du sujet et de l'objet et confondant « aliénation » et « objectivation ». Cependant, ce livre a l'immense mérite de mettre l'accent sur l'analyse du caractère « fétiche » des marchandises, développée dans le *Capital*. A ce titre, il s'agit du « premier livre vraiment marxiste après Marx ». Quelle est l'originalité de la nouvelle lecture de Colletti ? Nous avons vu précédemment à travers l'étude de Della Volpe que l'inversion sujet-prédicat, l'« Idée » devenant réalité, caractérise la philosophie hégélienne. Marx met à jour cette procédure métaphysique dans la *Critique du droit politique hégélien* (1843). Ces processus d'« hypostases » se retrouvent également dans l'« économie politique bourgeoise » dont la « dialectique métaphysique » est critiquée dans le *Capital*. Or pour notre philosophe, dans cette analyse le processus d'« hypostases » ne se trouve pas seulement à l'œuvre dans la « Logique » de Hegel et dans l'économie politique. Il se manifeste au premier chef dans la réalité même du capitalisme. La société bourgeoise constitue un « monde mystique » (« la tête en bas ») depuis la marchandise, le capital, jusqu'à l'Etat. En effet, l'Etat, le capital, la marchandise sont des « forces aliénées et étrangères à l'humanité » ; ils représentent des « processus d'hypostases réelles » ⁸⁰, dans l'optique de Marx, qui compare fréquemment le capitalisme au christianisme.

Colletti va s'inspirer de la distinction de Lukacs entre « fausse » et « vraie » objectivité. La réalité capitaliste se présente donc avant tout comme une « fausse objectivité » ; le « fétichisme » aboutit à lui mettre la « tête en bas ». Il s'agit aussi de la réalité du « point de vue du capitaliste ». Par exemple, le capitaliste achète des matières premières et des forces de travail en tant que marchandises. De son point de vue, le travail salarié représente une partie du capital, la partie variable, et le produit du travail va se présenter comme le produit du capital, travail et capital produisant tous deux de la valeur. Nous avons affaire, par conséquent, à une réalité « renversée », car la classe ouvrière est dominée et réduite à n'être qu'un engrenage du mécanisme capitaliste : « le tout est devenu la partie ». Marx, en affirmant qu'il s'agit d'une réalité « renversée », se sert d'un « critère réel » ; il se place du point de vue d'une autre réalité, celle de la classe ouvrière, c'est-à-dire du point de vue de la « vraie objectivité ». Le capital, dont le travail salarié est devenu une partie, est en réalité une « partie de sa partie », en tant que produit du travail vivant ⁸¹. Marx se livre à une « critique de l'économie politique » car cette science se place du point de vue de l'« objectivité capitaliste ». Certes, l'« école classique » a tenté de pratiquer une « défétichisation du monde des marchandises » dans des efforts pour comprendre que la valeur se ramène à du travail

humain réifié ; cependant, elle reste prisonnière du « fétichisme » tout comme l'« économie vulgaire », car elle n'arrive pas à expliciter le processus de la forme marchandise.

Colletti se réfère ici à un passage des *Théories sur la plus-value* dans lequel l'auteur indique que Ricardo bien que présentant le travail comme l'« unique élément » de la valeur, et seul créateur de valeur d'usage, conçoit le « capital » comme la « source de la richesse et la fin de toute production », tandis que le travail salarié doit être payé au salaire minimum ; cette « contradiction » exprime l'essence de la production capitaliste, du travail salarié et « aliéné »⁸². Par « critique de l'économie politique », il faut donc entendre la critique de toute science économique et non de la seule « économie politique bourgeoise » ou « classique »⁸³. Mais pour Marx, cette « critique » ne suffit pas ; la réalité capitaliste elle-même doit être « redressée », remise sur ses pieds, ce qui correspond au mot d'ordre indiqué dans la onzième « thèse sur Ludwig Feuerbach ». Il faut donc supprimer la production marchande, le capital, l'Etat. Le marxisme est donc tout à la fois « science » (critique) et « idéologie ».

Avant de poursuivre plus avant notre examen, il convient de formuler quelques remarques sur cette démarche. Nous avons vu que Colletti reprend à son compte la distinction de Lukacs, entre la « vraie » et la « fausse » objectivité. On peut ajouter qu'il tend à lui emprunter aussi sa distinction entre la « science bourgeoise » et la « science prolétarienne », particulièrement lourde de conséquences⁸⁴. D affirme que Marx envisage la réalité capitaliste comme un fétichisme généralisé. Tout d'abord il tend à fondre ensemble le jeune Marx et le Marx de la maturité. Dans la *Critique du droit politique hégélien*, on trouve fréquemment les formules de « monde à l'envers » (ou « renversé ») sous l'influence notable de Ludwig Feuerbach⁸⁵. De plus, pour les écrits de la maturité, cette position le conduit à simplifier à l'extrême l'attitude adoptée par Marx, d'une part sur l'« économie politique classique » et d'autre part sur l'« économie vulgaire », voire même à tout confondre ensemble. Cette confusion apparaît clairement lorsque notre philosophe affirme que Marx critique le « mysticisme logique » des « économistes », leur « formule trinitaire », Terre, Capital, Travail⁸⁶.

La référence à un passage des *Théories sur la plus-value* n'est en aucun cas acceptable, car celui-ci ne renvoie nullement à la question du « fétichisme ». Marx affirme que l'« économie politique classique » depuis Petty « cherche à analyser la connexion interne des rapports de production bourgeois » et qu'elle tente, par exemple, de « ramener les différentes formes de la richesse (...) à leur unité interne et les dépouiller de la forme qu'elles revêtent ». Par contre, l'« économie vulgaire » (J.B. Say, F. Bastiat, etc...) systématise, à ses yeux, les « représentations des agents de la production » et reste prisonnière des rapports de production capitalistes, avec la « Trinité » Terre-rente, Capital-intérêt, Travail-salaire. Elle baigne quant à elle dans le « fétichisme »⁸⁷.

Avant de poursuivre l'étude des positions de Colletti, sur la théorie de la valeur, il nous semble opportun de fournir d'ores et déjà quelques précisions au sujet des concepts d'« aliénation », de « réification » et de « fétichisme » utilisés dans l'œuvre de Marx. Comme l'indique Georg Lukacs⁸⁸, le mot « aliénation » a une double origine : l'économie politique anglaise, où il désigne la vente d'une marchandise, et les théories du droit naturel où il désigne la perte de la liberté originaire par suite de l'instauration de la société régie par le « Contrat social ». Il entre dans le langage philosophique avec Fichte, qui l'utilise marginalement et avec Hegel qui lui accorde au contraire une place importante dans son œuvre (« Entäußerung » et « Entfremdung »). Dans la *Phénoménologie de l'Esprit*, il envisage l'« aliénation » comme l'« objectivation » (« Vergegenständlichung ») de l'« Idée », de l'« Esprit » ; l'histoire représente ainsi l'« aliénation » de l'« Esprit » dans le temps, mais le processus historique a pour but son auto-suppression donc le retour dans l'« Esprit ». L'« aliénation » comporte d'autres aspects. Hegel se réfère

aussi à la relation entre l'homme et son travail dans les passages traitant du rapport entre le maître et l'esclave. Plus tard, dans les *Principes de la philosophie du droit*, il revient sur cette dernière question en déclarant :

« Par l'aliénation de tout mon temps de travail et de la totalité de ma production, je rendrais un autre, propriétaire de ce qu'il y a de substantiel, de toute mon activité et réalité, de ma personnalité » 89 .

Ludwig Feuerbach, dans l'*Essence du christianisme* (1841), va renverser la position hégélienne en affirmant que l'origine de l'« aliénation » se trouve dans l'homme, qui « aliène » son « essence » dans la religion. Marx introduit l'« aliénation » dans la *Critique du droit politique hégélien* (1843) principalement pour caractériser les rapports entre la « société civile » et l'Etat. Il revient plus précisément sur ce concept dans ses « Cahiers de lectures » de 1844, et surtout dans les *Manuscrits économique-philosophiques* rédigés la même année. Dans ce dernier travail, il étudie surtout l'« aliénation économique ». Il distingue quatre « déterminations » du « travail aliéné » dans la société capitaliste. Tout d'abord, il existe l'« aliénation » (entaüsserung) dans le produit du travail ou l'« aliénation de la chose ». Le produit du travail de l'ouvrier se transforme en une puissance indépendante, étrangère et hostile ; on a affaire ici à une perte de l'objet, un « déssaisissement ». L'« aliénation » (« entfremdung ») gît ensuite dans l'activité de production ou « aliénation de soi ». Le travail devient pour l'ouvrier une activité étrangère et non plus volontaire : il est « forcé ». A la différence des animaux, l'homme possède une « activité vitale consciente » et représente un « être naturel générique ». Or le travail aliéné rend l'« essence humaine », le « genre » étranger à l'homme ; il transforme la « vie générique » humaine en simple « moyen » de l'« existence individuelle », ou en d'autres termes, l'« essence » devient le moyen de l'existence.

Enfin, comme conséquence de ces trois « déterminations », l'« homme est rendu étranger à l'homme ». L'aliénation se transporte dans les rapports entre les hommes. Marx précise :

« La *propriété privée* est donc le produit, le résultat, la conséquence nécessaire du *travail aliéné*, du rapport extérieur de l'ouvrier à la nature et à lui-même (...) Nous avons certes tiré le concept de *travail aliéné* (de vie aliénée) de l'économie politique comme le résultat du *mouvement de la propriété privée*. Mais de l'analyse de ce concept, il ressort que, si la propriété privée apparaît comme la raison, la cause du travail aliéné, elle est bien plutôt une conséquence de celui-ci (...) elle est le *produit* du travail aliéné et (...) le *moyen* par lequel le travail s'aliène... » 90 .

D'une manière générale, on peut dire que l'analyse de 1844 présente une philosophie du travail dans une problématique hégélienne-feuerbachienne. Les « Thèses sur Ludwig Feuerbach » marquent un net changement de perspective et entament une critique des positions philosophiques antérieures. On va y trouver l'affirmation selon laquelle l'« essence humaine » n'est que l'« ensemble des rapports sociaux ». Dans l'*Idéologie allemande*, Marx se détache de l'« aliénation ». Dans un passage, lorsqu'il l'évoque, il place le mot « Entfremdung ») entre guillemets et précise qu'il s'en sert pour que son exposé « reste intelligible aux philosophes » 91 . Dans les années suivantes, il va mettre au point sa théorie de la valeur et de l'exploitation. Dans un écrit non destiné à la publication, les *Grundrisse*, mais aussi dans l'ensemble des *Manuscrits de 1861-1863*, en particulier les Cahiers de I à V et ceux qui forment les *Théories sur la plus value*, Marx propose par endroits une conception qui présente des ressemblances avec certains développements des *Manuscrits de 1844*, sans toutefois en reprendre la notion d'« essence », de « vie générique ». Dans ces passages, qui traitent en général de la contrainte au surtravail, de la « subsomption » du travail au capital, il indique que l'« aliénation du travail » (« Entfremdung ») réside dans le fait que dans le procès de production capitaliste, les « conditions objectives du travail » (moyens de production et donc la science, moyens de subsistance) font face à l'ouvrier comme une « puissance étrangère », douée d'une volonté propre et donneuse d'ordres 92 . Il semble toutefois difficile de voir dans ces pages la reprise de la théorie de l'aliénation du travail de 1844, ou la construction d'une nouvelle théorie philosophique, ou même « scientifique », comme certains interprètes l'ont affirmé. Ces passages

ne se retrouvent pas dans les œuvres destinées à la publication comme les trois premiers volumes du *Capital*, sauf exceptionnellement. D'autre part, la thèse selon laquelle Marx remplace la théorie de l'aliénation par celle du fétichisme dans ses écrits économiques postérieurs à 1857 n'a guère de fondements. En effet, cette dernière théorie est déjà présente dans les écrits de jeunesse, certes sous une forme embryonnaire ; il s'agit là d'un élément de continuité important dans l'œuvre de Marx. Elle apparaît dès 1843 dans la *Question juive*, puis dans les « Cahiers d'études » de 1844, à propos de la question de l'argent, et dans le vocabulaire de l'« aliénation » sous l'influence, semble-t-il du tout récent article de Moses Hess, « De l'essence de l'argent », destiné initialement aux *Annales franco-allemandes* (1844). Dans les « Cahiers d'études », on la trouve dans les notes sur les « Eléments d'économie politique » de James Mill. Marx indique ici que l'« acte humain, social, par quoi les produits de l'homme se complètent réciproquement », devient la « fonction d'une chose matérielle en dehors de l'homme, une fonction de l'argent »⁹³. Les *Manuscrits de 1844* mentionnent que les tenants du « système monétaire et du mercantilisme » sont considérés par l'« économie politique éclairée » (Adam Smith par exemple), comme des « fétichistes, des catholiques »⁹⁴. Marx, dans la *Misère de la philosophie*, rédigée en 1846-47 va clairement envisager les catégories économiques telle que la monnaie, le capital, comme l'expression théorique de rapports sociaux de production. Les *Grundrisse* contiennent des développements sur la question du « fétichisme » en rapport avec la question de l'argent et de la marchandise. L'auteur indique que, dans la production marchande, l'argent est un « rapport réifié » et que la « valeur d'échange n'est rien d'autre qu'une relation d'activité productive entre les personnes »⁹⁵. Par un processus d'« inversion » de la cause et de l'effet, un « quiproquo » religieux, les rapports sociaux de production entre les hommes apparaissent comme des rapports entre des choses, comme des « propriétés naturelles des choses ». L'exposé le plus célèbre en la matière se trouve dans le chapitre premier du Livre I du *Capital* dans le paragraphe consacré au « caractère fétiche de la marchandise et son secret ».

Marx précise également au Livre 3 du *Capital* que :

« la marchandise, et *a fortiori* la marchandise en tant que produit du capital, inclut déjà la réification des déterminations sociales de la production et la subjectivisation de ses fondements matériels, caractéristiques du mode de production capitaliste »⁹⁶.

Non seulement les rapports de production sont « réifiés », « chosifiés », mais la chose elle-même paraît posséder la propriété d'établir des rapports de production. Dans la perspective marxienne, le « fétichisme » avec ses deux aspects indissociables, « réification » (« Verdinglichung » ou « Versachlichung »), et « personnification » est inséparable de la « forme valeur » des produits du travail. Marx note que, si la « marchandise » représente un premier degré de « fétichisme » ou une « mystification simple », l'« argent » quant à lui, représente une « mystification complexe » ; cependant la « mystification » atteint son plus haut degré avec le « capital », et tout spécialement le « capital porteur d'intérêt »⁹⁷. D'une manière générale, on peut dire que les développements sur le « fétichisme » représentent des réflexions sur l'« idéologie » au premier sens envisagé par Marx, comme « conscience fautive » ce qui motive l'analogie proposée avec la religion. Les représentations spontanées sont « à l'envers », et doivent être distinguées des représentations scientifiques ; elles ne peuvent disparaître qu'avec la transformation des rapports sociaux et la disparition de la production marchande capitaliste. Marx crédite l'économie politique classique d'avoir contribué à dissiper partiellement le « fétichisme » et il reproche à l'« économie politique vulgaire » d'y baigner.

Il nous faut à présent examiner l'interprétation de la théorie de la valeur proposée par Lucio Colletti.

b – La théorie de la valeur comme théorie du fétichisme

Lucio Colletti, dans les paragraphes VII et VIII de l'essai « Bernstein e il marxismo della Seconda

Internazionale » (1967), se livre à un examen des liens entre la question du « fétichisme », de l'« aliénation » et de la valeur. Pourquoi cet intérêt pour la théorie marxiste de la valeur ? Notre philosophe entend montrer que cette théorie, centrale dans l'œuvre de Marx, a fait l'objet d'erreurs d'interprétation dès la fin du XIXe siècle, qui se retrouvent encore aujourd'hui dans ses multiples présentations. Ces erreurs conduisent à réduire la théorie marxiste de la valeur à celle de Ricardo ou à celle des tenants de la « désagrégation de l'école ricardienne » (Robert Torrens, Samuel Bailey, Ramsay McCulloch...). L'auteur du *Capital* affirmait cependant que :

« l'économie politique a certes analysé, bien qu'imparfaitement, la valeur et la grandeur de la valeur, et découvert le contenu caché sous ces formes. Mais elle n'a jamais posé ne serait-ce que la simple question de savoir pourquoi ce contenu-ci prend cette forme-là, et donc pourquoi le travail se représente dans la valeur et pourquoi la mesure du travail par sa durée se représente dans la grandeur de valeur du produit du travail » 98 .

L'« économie politique classique » qui concentre son analyse sur la « valeur d'échange », considère la production de marchandises comme un phénomène « naturel » et non historique. Elle n'a pas compris que la

« forme-valeur du produit du travail est la forme la plus abstraite, mais aussi la plus générale du mode de production bourgeois » 99 .

Les marxistes, en exposant les thèses du *Capital*, ont affronté le concept de « travail abstrait », mais l'ont très mal compris. Le « travail abstraitement humain », ou « travail humain identique » représente l'élément commun existant dans les marchandises, lorsque l'on fait abstraction de leurs valeurs d'usage. Marx précise :

« Ce quelque chose de commun ne peut être une propriété naturelle de ces marchandises, géométrique, physique, chimique ou autre »,

et plus loin :

« C'est en tant que cristallisations de cette substance sociale, qui leur est commune, qu'elles sont des valeurs : des valeurs marchandes » 100 .

Pour les marxistes qui font le commentaire du *Capital* à la fin du XIXe siècle (Karl Kautsky, etc...), le concept de « travail abstrait » est tout à fait clair. De même, plus récemment, pour Paul M. Sweezy, dans *The theory of capitalist development* (1942), ce concept équivaut au « travail en général », à « ce qui est commun à toute activité productive humaine » ; dans cette perspective, on ne fait qu'ignorer les caractéristiques qui différencient un genre de travail d'un autre. Il précise que cette « réduction de tout travail à un dénominateur commun (...) n'est pas une abstraction arbitraire, dictée en quelque sorte par le caprice du chercheur. Il s'agit plutôt, comme l'observe justement Lukacs, d'une abstraction « qui appartient à l'essence du capitalisme » » 101 . D'après Colletti, une telle interprétation envisage le « travail abstrait » comme simplement une « généralisation mentale » des multiples travaux utiles et concrets ; il représente « l'élément général et commun à tous ces travaux » 102 . Même s'il est renvoyé à la réalité capitaliste, il a le statut d'un « simple fait mental » et, dans cette optique, on ne peut concevoir la valeur comme une réalité du mode de production capitaliste. Bien plus, la voie s'ouvre pour des interprétations de la « valeur » comme « généralité abstraite » ou simple « idée », comme il s'en trouve de très nombreuses à la fin du XIXe siècle. On peut évoquer ici les noms d'Edouard Bernstein (valeur comme simple « construction de pensée »), Conrad Schmidt (valeur comme « fiction nécessaire » théoriquement), Werner Sombart (valeur comme « fait logique, de pensée » et non empirique). Friedrich Engels lui-même va dans le même sens, dans le « Complément et supplément » au Livre 3 du *Capital*, en interprétant la valeur d'une manière « smithienne », et en affirmant que la « loi » ne serait valable que jusqu'au XVe siècle seulement. A partir d'une telle vision du « travail abstrait », il devient difficile d'avancer des arguments sérieux à l'encontre des critiques de la théorie de la valeur formulées par Eugen Von Bohm-Bawerk tout d'abord dans *Geschichte und Kritik der Kapitalzins-theorien* (1884), puis dans *Zum Abschluss des Marxschen Systems* (1896). Selon l'économiste marginaliste autrichien, Marx qui

entend faire abstraction de toutes les propriétés physiques ou autres des marchandises, de leurs valeurs d'usage, pour ne considérer que la « seule propriété » d'être les produits du travail, confond en réalité l'abstraction d'une circonstance générale, la valeur d'usage en général, et l'abstraction des modalités spéciales sous lesquelles la valeur d'usage se présente ¹⁰³ Or, on ne peut faire abstraction de la « valeur d'usage en général », de l'utilité, qui seule, peut fonder scientifiquement la valeur des marchandises. Sur la base de cette objection, la théorie marxiste de la valeur sera jugée « métaphysique », accusation qui sera reprise de multiples fois.

Les « lectures » des marxistes ont largement sous-estimé le paragraphe du chapitre 1er du Livre 1er du *Capital*, traitant du « caractère fétiche de la marchandise et son secret », dans lequel Marx déclare :

« Des objets d'usage ne deviennent en général marchandises que parce qu'ils sont les produits de travaux privés exécutés indépendamment les uns des autres. Le complexe formé par ces travaux privés constitue l'ensemble du travail social. Etant donné que les producteurs n'entrent en contact social que par l'échange des produits de leur travail, les caractères spécifiquement sociaux de leurs travaux privés n'apparaissent eux aussi qu'à l'intérieur d'un tel échange. En d'autres termes, les travaux privés n'affirment en fait leur qualité de ramifications de l'ensemble du travail social que grâce aux rapports instaurés par l'échange entre les produits du travail et, par la médiation de ces produits, entre les producteurs. Aux yeux de ces derniers, les rapports sociaux de leurs travaux privés apparaissent par conséquent tels qu'ils sont, à savoir : non pas comme des rapports immédiatement sociaux que noueraient les personnes dans leurs travaux eux-mêmes, mais bien plutôt comme des rapports chosifiés entre ces personnes et comme des rapports sociaux entre les choses » ¹⁰⁴ .

Or, Marx explique le « fétichisme », le caractère « mystique » inhérent à la marchandise, à l'aide du concept de « travail abstrait ». Dans la société marchande capitaliste, les hommes, pour échanger leurs produits, doivent les égaliser, donc faire abstraction de leur valeur d'usage. Colletti précise :

« En faisant donc abstraction de l'*objectivité* naturelle ou sensible de leurs produits, les hommes font abstraction en même temps de ce qui différencie leurs diverses activités *subjectives* » ¹⁰⁵ .

Ce processus ne correspond pas simplement à une « abstraction *mentale* du chercheur » ; en effet, cette abstraction « s'accomplit quotidiennement *dans la réalité* même de l'*échange* », sans que les producteurs en aient conscience. Marx précise à ce propos :

« Ce n'est donc pas parce que les produits de leur travail ne vaudraient pour eux que comme enveloppes matérielles d'un travail humain indifférencié que les hommes établissent des relations mutuelles de valeur entre ces choses. C'est l'inverse. C'est en posant dans l'échange leurs divers produits comme égaux à titre de valeurs qu'ils posent leurs travaux différents comme égaux entre eux à titre de travail humain. Ils ne le savent pas, mais ils le font pratiquement » ¹⁰⁶ .

L'abstraction des différences entre les « activités subjectives » des hommes, c'est-à-dire entre les forces de travail et par conséquent leur égalisation, signifie aussi leur *séparation* des individus réels auxquels elles appartiennent. Nous avons affaire ici par conséquent à un processus d'« *expropriation* de la *subjectivité humaine* ». Il en résulte que le « travail abstrait » représente le « travail *aliéné*, c'est-à-dire séparé ou *éloigné* de l'homme lui-même » ¹⁰⁷ . Par un processus d'inversion, de renversement, analogue à celui opéré par Hegel (lorsqu'il sépare la pensée humaine et en fait un « sujet indépendant », l'« Idée » ou « Logos »), la force de travail commune devient un « sujet indépendant » représenté par la « valeur », et les hommes, pourtant vrais sujets réels, en deviennent des « appendices ». L'« aliénation du travail » comprend d'autres aspects. Tout d'abord, avec l'achat-vente de la force de travail, cette dernière va devenir une partie du capital ; les qualités humaines des ouvriers existent seulement comme du « capital étranger » (« *estraniato* »). De plus, la capacité productive du travail va apparaître comme une « productivité du capital ». Le « travail mort » domine le « travail vivant ». Cette interprétation du « travail abstrait » révèle l'« élément de continuité le plus profond entre l'œuvre de jeunesse de Marx et celle de la pleine maturité » ¹⁰⁸ . Cependant Colletti n'étudie pas en détail les *Manuscrits de 1844* dans ses écrits, et se contente dans *Il marxismo e Hegel* d'avancer la thèse selon laquelle le concept de « rapports sociaux de production » trouve sa « première élaboration décisive » en 1844, avec la notion d'« être naturel générique ». En résumé, il pense avoir montré la « convergence » de la théorie de la valeur et celle du fétichisme ou de l'aliénation qui révèle la différence radicale entre l'approche de Marx

et celle de l'économie politique.

Cette analyse présente un grand intérêt, car elle fournit une approche qui montre le lien organique entre la question de la « valeur » et celle du « fétichisme » dans l'œuvre de Marx. La théorie de la valeur n'a en effet pas encore été réexaminée sous cet angle depuis les contributions de l'économiste russe Isaac-Illich Roubine, avec les *Essais sur la théorie de la valeur de Marx* (1928) et de Karl Korsch, avec *Karl Marx* (1938). Dans le débat italien, elle permet de rompre radicalement avec les interprétations qui assimilent Marx à Ricardo comme nous l'avons vu, par exemple, au premier chapitre. Notre philosophe n'a donc pas de minces mérites. Son interprétation va d'ailleurs rencontrer un certain succès chez les économistes attirés par le marxisme, en particulier chez Claudio Napoleoni, et les jeunes disciples de Piero Sraffa (Fernando Vianello, Marco Lippi). Le concept de « travail abstrait » comme substance de la valeur, divise en général les commentateurs contemporains de Marx du fait de l'existence de plusieurs définitions dans le *Capital*. Colletti va implicitement à l'encontre des interprétations au « sens physiologique » et prend directement appui sur le passage indiquant que l'égalisation des travaux s'opère à travers l'échange ¹⁰⁹ ; il rejoint ici, sans le savoir, l'optique d'Isaac-Illich Roubine ¹¹⁰. Toutefois cette analyse est beaucoup moins convaincante lorsqu'elle assimile « travail abstrait » et « travail aliéné ». En effet, cette union de l'« aliénation » au « fétichisme » par l'intermédiaire de la « réification » est faite sans que soit explicité dans l'étude le statut des concepts. On ignore si l'auteur admet la stricte équivalence entre l'analyse de 1844 et celle du *Capital*, quant à l'« aliénation ». La « continuité » postulée entre les écrits de 1844 et ceux de la maturité donnent à penser que les deux analyses sont confondues. La racine de cette erreur se trouve certainement dans la confusion entre la notion de « travail abstrait » et « aliéné » présente dans les *Manuscrits de 1844* et celle qui se trouve proposée dans le *Capital*. Dans les *Manuscrits économique-philosophiques*, Marx utilise deux concepts de « travail abstrait ». Tout d'abord, influencé par Hegel, il évoque le « travail unilatéral et abstrait » ou l'« activité abstraite » de l'ouvrier salarié. L'homme « aliéné » se trouve ici réduit à une machine à travailler. Dans un autre passage, il envisage le travail « dans son universalité et son abstraction », le « travail en général », créateur de richesse, qui est saisi par Adam Smith, par opposition au « travail particulier », seul considéré par le physiocrate François Quesnay avec l'activité agricole, seule productive ¹¹¹. Cette seconde formulation anticipe les développements ultérieurs sur l'abstraction des diverses activités concrètes. D'une manière générale, on peut dire que l'interprétation de notre philosophe saisit assez bien l'aspect qualitatif de la valeur, mais ignore l'aspect quantitatif et son lien organique avec le premier. Elle ignore malheureusement les médiations qui mènent de la « valeur » aux prix de production, et la controverse sur la « transformation ».

Après cette étude de la nouvelle approche marxiste élaborée vers la fin des années soixante, il convient maintenant d'examiner la critique de Marx proposée au cours des années soixante-dix.

III – Vers la critique du marxisme

A partir de 1970, Lucio Colletti modifie notablement son jugement sur l'œuvre de Marx, et va peu à peu adopter une position « critique ». Deux étapes dans cet itinéraire peuvent être distinguées. L'une se situe en 1970-1971 ; l'autre débute à partir de 1974 et se poursuit jusqu'à aujourd'hui.

a – La conciliation de Marx « économiste » avec Marx « critique de l'économie politique » et « révolutionnaire »

Les éléments de ce changement apparaissent dans l'« Introduction » fournie pour le recueil *Il future del capitalismo - Crollo o sviluppo ?* » (1970). Notre philosophe envisage Marx dans son approche du capitalisme. Deux « perspectives » différentes sont développées, mais elles se présentent non pas « juxtaposées », mais « strictement liées », entremêlées, et se fortifiant mutuellement, une « perspective scientifique » et une « perspective révolutionnaire ». La « perspective scientifique » s'explique par le fait que l'auteur du *Capital* entend montrer comment fonctionne et se développe le système capitaliste, malgré ses « contradictions internes ». La science se doit en effet d'« expliquer les faits ». Cette approche peut être clairement saisie en examinant l'attitude de Marx vis-à-vis du « socialisme utopique ». Il reproche en effet à ce courant de critiquer la société capitaliste seulement d'un point de vue « moralisant », en partant d'idéaux abstraits, externes, et de ne pas comprendre le mécanisme interne d'accumulation du capital, donc de ne pas se placer dans une perspective historique. Par exemple, sur la question de l'exploitation, P.J. Proudhon se réfère toujours une « idée de la justice éternelle » et voit dans ce phénomène une « injustice », une violation de la légalité ¹¹². Marx veut fournir des instruments scientifiques pour comprendre le capitalisme ; il dégage ainsi les lois de fonctionnement de ce système. La Préface à la première édition du Livre 1er du *Capital* précise qu'il vise à « dévoiler la loi économique du mouvement de la société moderne » et à « appréhender le développement de la formation économique de la société comme un processus historique naturel » ¹¹³.

C'est en tant qu'« économiste et homme de science », en « reprenant le fil du discours au point où l'avaient laissé Smith et Ricardo » que Marx montre que la « plus-value » s'explique sur la base de l'échange d'équivalents et ne correspond pas à un « vol », et de cette catégorie, il déduit les autres (profit, rente, intérêt...). La seconde « perspective », « révolutionnaire » cette fois, provient du fait que Marx envisage un renversement de la société bourgeoise. Cette approche peut être mise en évidence en s'intéressant à son attitude envers l'économie politique classique. Se réclamant de la « critique de l'économie politique », il reproche à Smith et à Ricardo, de considérer les formes capitalistes de la production comme naturelles, éternelles, et non historiques. Ces économistes ne peuvent sortir de ce système et l'appréhender dans son ensemble pour en faire la critique. Leur discipline se réduit à la « science de la production de marchandises » et tous les problèmes prennent un « caractère quantitatif ». Ainsi elle n'étudie pas pourquoi le produit du travail prend, dans certaines conditions historiques, la « forme valeur » et se limite à la « valeur d'échange ». Marx montre au contraire que la production marchande n'est qu'une forme possible de la production et qu'il faut étudier les rapports sociaux dissimulés en elle ; en effet, cette société produit une « inversion fétichiste ». Il opère par conséquent une critique du capitalisme à travers une analyse de ses « contradictions internes ». Mais pour lui,

« il ne s'agit pas seulement de redresser l'interprétation que Smith et Ricardo ont donné de la réalité, mais de redresser cette réalité elle-même » ¹¹⁴.

En effet, le « travail » dépend du « capital » et non l'inverse, et l'unique solution se trouve dans la « socialisation des moyens de production » et l'abolition de la production marchande. Il en résulte que

« la vraie science n'est pas l'économie politique. La vraie science est seulement la révolution ». La coexistence entre ces deux « perspectives » peut être appréciée en examinant la théorie de la valeur. Tout d'abord, Marx envisage la « loi de la valeur » comme un « principe régulateur », qui explique le fonctionnement du système capitaliste. Elle exprime en effet « la rationalité et l'ordre automatique du système » ¹¹⁵. Cet aspect est saisi, par exemple, par Paul M. Sweezy, qui dans *The theory of capitalist development* affirme que la loi de la valeur « est essentiellement une théorie de l'équilibre général » ¹¹⁶. Sur cette base, il est possible d'étudier les prix de production, les prix de marché, et passer de la plus-value au profit, à la rente. En second lieu, la « loi de la valeur » est inséparable du « fétichisme » des marchandises et du capital, et de la problématique de la « réification » et de l'« aliénation ». En résumé,

« La loi de la valeur est tout à la fois le principe qui règle l'équilibre du système, et le principe qui en exprime la contradiction fondamentale (...), à la fois le principe qui explique l'existence du système, et celui qui le nie » ¹¹⁷.

Cependant, la conciliation entre les deux « perspectives », les deux approches dans l'œuvre de Marx, pose problème. Un bon indice de cette difficulté est fourni par la présence dans le *Capital* d'une « théorie de l'effondrement », bien que l'auteur ne puisse être tenu pour un penseur « déterministe ». La théorie qui veut montrer scientifiquement que le système capitaliste se dirige vers sa fin, ne se trouve pas comme on le croit souvent, dans les matériaux sur les crises, mais bien plutôt dans la « loi de baisse tendancielle du taux moyen de profit ». En effet, cette « loi », malgré les indications sur les « contre-tendances » qui la transforment en simple « tendance », contient dans son principe l'idée d'une fin du capitalisme par « brusque arrêt » du fonctionnement du mécanisme de l'accumulation. Cependant, la réalisation de cet « effondrement » ne repose pas uniquement sur des facteurs objectifs ; elle nécessite l'intervention de facteurs subjectifs, donc de la lutte des classes. Notre philosophe ne livre guère de précisions sur cette « théorie de l'effondrement », mais il entend réfléchir à l'avenir sur la compatibilité entre les deux « perspectives » ¹¹⁸.

On peut maintenant apprécier le chemin parcouru par Lucio Colletti depuis 1969. La nouvelle approche introduit à présent une division dont le statut n'est pas pleinement explicité, entre Marx « économiste », « homme de science » et Marx « critique de l'économie politique », « révolutionnaire » (donc « idéologue »). Nous avons affaire à un découpage différent de ceux proposés jusqu'à présent en Italie. En effet, Achille Loria distinguait le « philosophe et le sociologue » et l'« économiste » ; d'autre part, Benedetto Croce séparait le « matérialisme historique » comme « canon d'interprétation » pour les historiens, de l'« économie marxiste » ou « sociologie économique ». La division de Colletti rejoint en partie celle de Joseph Schumpeter, qu'il rejetait en 1958, et qui distingue l'« homme de science » et le « prophète ». On peut peut-être voir ici un clivage entre une perspective « déterministe » et une perspective « volontariste », critique, qui d'ailleurs apparaît dans l'évolution de la pensée marxiste, après Marx. Quoi qu'il en soit, notre philosophe met l'accent sur une difficulté réelle du marxisme, qui consiste dans l'appréciation du rapport de continuité-rupture entre l'auteur du *Capital* et l'économie politique classique, et donc sur la signification exacte du sous-titre « Critique de l'économie politique ». Néanmoins, on constate maintenant que dans son interprétation, le « matérialisme historique » disparaît complètement. Marx comme « économiste » traditionnel, cherche à étudier les « faits » sans doute à la manière « positiviste » ; il étudierait le fonctionnement du capitalisme en faisant abstraction de ses contradictions. Marx comme « critique de l'économie politique » tout court, reproche en bloc à l'école « classique » et à l'école « vulgaire » d'avoir sombré dans le « fétichisme » marchand. La nouvelle interprétation de la théorie de la valeur, présentée de manière rapide, tente d'une certaine manière de concilier la « contradiction » et la « non-contradiction », comme principes. La thèse de Marx théoricien de l'« effondrement » avec la loi de baisse tendancielle du taux de profit n'est pas fondée sur une

argumentation précise. Elle rejoint directement la critique de Benedetto Croce, et passe sous silence les réponses que Antonio Gramsci a proposées à ce sujet avec son analyse du taylorisme et du fordisme. Il nous faut à présent examiner la position ultime qui s'exprime après 1970.

b – Marx « économiste » et Marx « philosophe » : opposition et échecs

Durant les années 1974-1980 environ, Lucio Colletti va développer sa nouvelle approche de Marx en formulant des critiques plus radicales. Des raisons à cette orientation peuvent être trouvées, au moins partiellement, dans de nouvelles lectures. En effet, après 1970, il s'intéresse aux travaux du « Cercle de Vienne », à l'« empirisme logique », au « néo-positivisme » de Rudolf Carnap et de Karl R. Popper ; et au positivisme polonais (Kazimierz Ajdukiewicz et Alfred Tarski) qui traite tout particulièrement de questions sémantiques. Du courant « néo-positiviste », il retient la thèse selon laquelle les sciences fournissent la forme unique de connaissance, les sciences sociales devant s'aligner sur celles de la nature. Toute séparation entre ces deux types conduit nécessairement à refuser aux sciences de la nature le caractère de « vraie connaissance » ¹¹⁹. Notre philosophe connaît le recueil de Karl R. Popper, *Conjectures and refutations - The growth of scientific knowledge* (1963), traduit en italien en 1972, et contenant en particulier le célèbre essai « What is dialectic ? » (1940). Popper estime que la « contradiction » est nécessaire pour le progrès de la connaissance comme instrument de réfutation de théories scientifiques ; on relève ainsi des contradictions entre des éléments d'une théorie, ou entre la théorie et les faits empiriques. La « contradiction » n'existe cependant pas dans la réalité, et la démarche scientifique se fonde sur le principe de non-contradiction. La tradition Hegel-Marx, qui accorde une place centrale à la contradiction dialectique !, envisage en réalité des conflits.

A la lumière de ces lectures, Colletti se replonge dans Marx, en particulier dans les notes sur les crises des *Théories sur la plus-value*. Pour comprendre sa nouvelle attitude critique, il convient de présenter une analyse proposée par Emmanuel Kant dans différents écrits dits « précritiques », c'est-à-dire antérieurs à la *Critique de la raison pure* (1781) et à la *Critique de la raison pratique* (1788), tels que *L'Unique fondement possible d'une démonstration de l'existence de Dieu* (1763) et surtout un court texte, *l'Essai pour introduire en philosophie le concept de grandeur négative* (1763). Le philosophe allemand développe dans son œuvre la distinction « transcendantale » entre la « pensée » et l'« être », l'« existence ». L'« existence » possède un caractère « extra-logique » ; elle est hétérogène par rapport à la « pensée ». Dans *l'Essai pour introduire en philosophie le concept de grandeur négative*, consacré à l'application en philosophie de la notion mathématique de « grandeur négative », Kant opère une distinction radicale entre les « oppositions logiques » et les « oppositions réelles » :

« Deux choses sont opposées entre elles lorsque le fait de poser l'une supprime l'autre. Cette opposition est double : soit logique (par la contradiction - durch den Widerspruch), soit réelle (sans contradiction - ohne Widerspruch) » ¹²⁰.

L'« opposition logique » ou opposition « par la contradiction » met en jeu deux « prédicats » opposés dans un même phénomène. Il s'agit de l'affirmation et de la négation simultanée dans un même « sujet » : A et non-A. Nous avons ici un « positif » (ou « affirmatif ») et un « négatif ». Pour Kant, ce type de « négation » avec « contradiction » ne peut exister dans la réalité, car, par exemple, un corps ne peut être à la fois au repos et en mouvement, mais doit se trouver obligatoirement dans l'une ou l'autre situation.

Selon Colletti, l'« opposition logique » qui correspond à l'« opposition *inclusion* (ou « relation ») comme il l'indiquait en 1958 à propos de la raison (« dialectique »), renvoie à la tradition qui commence à Platon et va jusqu'à Hegel, où elle désigne la « contradiction dialectique », par exemple entre « être » et « non-être ». Contre E. Kant, Hegel affirme que la « contradiction dialectique » est présente dans toutes les choses, et rejette le principe de « non-contradiction », insuffisant selon lui pour représenter la réalité. En

fait, il confond le rationnel et le réel, donc les « oppositions logiques » et les « oppositions réelles » que nous allons voir ci-après. Il s'agit de la « tentative extrême de liquider le matérialisme » ¹²¹ .

L'« opposition réelle », « real Opposition » ou « real Repugnanz », ou opposition « sans contradiction », met aussi en jeu deux « prédicats » opposés d'une même chose ; toutefois, ils représentent ici deux « positifs » ou « affirmatifs » réels : A et B, froid et chaleur, ou en mathématiques-f et -. Un terme est « négatif » par rapport à l'autre, mais « sans contradiction » ; les deux se trouvent en « rapport de contrariété » (« Gegenverhältnis »). Dans cette « vraie » opposition, les deux termes « s'annulent », s'équilibrent. Le principe aristotélicien de « non-contradiction », et donc du « matérialisme » se trouve respectée ici et on peut parler d'une « opposition-exclusion ».

Notre philosophe pense que toute la tradition marxiste a négligé la démarcation fondamentale établie par Kant entre les « oppositions logiques » et les « oppositions réelles ». Quelques logiciens ont cependant reconnu cette distinction, à partir des années 1950, comme, par exemple, en R.D.A. Paul F. Linke qui se réfère explicitement à Kant dans une célèbre discussion sur la logique de la science en 1953 ¹²² .

L'épistémologue « néo-positiviste » polonais K. Ajdukiewicz est lui-aussi conscient de cette distinction dans son livre traduit en allemand en 1958, *Abriss der Logik* ; il affirme que dans le réel règne le principe de non-contradiction bien qu'on y trouve des « tendances antagonistes » correspondant au principe dialectique de l'unité et de la lutte des contraires. Selon Colletti, il ne faut pas voir ici une tentative de « conciliation » des deux principes logiques ; la référence à la « contradiction » n'est que « métaphorique » et vise à masquer, pour des motifs politiques, la reconnaissance de l'« opposition réelle » à la manière kantienne ¹²³ .

Compte-tenu de ces indications, comment notre philosophe va-t-il envisager maintenant l'œuvre de Marx ? Nous savons que dans ses travaux antérieurs (1958-1961), il développait la thèse selon laquelle F. Engels reprend la dialectique hégélienne de manière a-critique, alors que Marx respecte le principe de non-contradiction, dans le cadre du « cercle matière-raison ». Puis dans ses écrits des années 1969-1970, il introduit une certaine ambiguïté puisqu'il admet l'existence de « contradictions internes » dans le capitalisme. A la relecture des *Théories sur la plus-value*, après 1970, il acquiert la conviction que Marx, dans son analyse du mode de production capitaliste, isole non pas des « oppositions réelles », des « conflits de forces », mais bien des « contradictions dialectiques », mais à la manière hégélienne, par exemple, entre travail salarié et capital. Tandis que chez F. Engels, et la tradition du « matérialisme dialectique » le capitalisme est contradictoire parce qu'il est une « réalité », chez Marx le capitalisme est spécifiquement contradictoire parce qu'il est précisément une « réalité renversée » (« la tête en bas »), en raison du fétichisme marchand ¹²⁴ . Pourtant, ces réflexions pourraient sembler au lecteur tout à fait incompatibles avec ce que l'on sait de la critique de la dialectique hégélienne opérée par le jeune Marx en 1843, et mise en évidence par Galvano Della Volpe dans sa *Logique comme science positive*. Pour Colletti, la réponse est simple :

« Le résultat est le plus paradoxal que l'on puisse imaginer. Marx, qui soumet à une critique radicale la dialectique de Hegel, en répète en même temps, et sans s'en apercevoir, les conclusions » ¹²⁵ .

En effet, dans la *Critique du droit politique hégélien*, il emprunte au grand philosophe allemand sa théorie de l'« aliénation ». L'« aliénation politique » provient de la séparation entre l'« Etat » et la « société civile ». Or, l'« aliénation » représente l'un des moments de la « contradiction dialectique », celui de la « négation ». Une idée-force apparaît dans l'œuvre de Marx à partir des « Grundrisse », la « séparation » (« Trennung »), caractéristique du mode de production capitaliste. L'« unité originelle » entre l'homme et la nature s'est brisée, et on rencontre une prédominance de la « division », de l'« aliénation », de la « contradiction ». Dans un passage appartenant aux « Formes antérieures à la

production capitaliste », Marx affirme :

« Ce n'est pas l'unité des hommes vivants et actifs avec les conditions naturelles, inorganiques de leur échange de substance avec la nature ni, par conséquent, leur appropriation de la nature, qui demande à être expliquée ou qui est le résultat d'un procès historique, mais la *séparation* (« Trennung ») entre ces conditions inorganiques de l'existence humaine et cette existence active, séparation qui n'a pas été posée comme séparation totale que dans le rapport du travail salarié et du capital » 126 .

Théorie de la valeur, théorie du fétichisme et de l'aliénation et « théorie de la contradiction dialectique », à la manière hégélienne, ne font qu'un. Ainsi, le point 3 du 3^e paragraphe du chapitre Ier du Livre Ier du *Capital* consacré à la « forme équivalent » ne peut être compris sans avoir en même temps sous les yeux la seconde partie de la *Science de la Logique* de Hegel, traitant de la « logique de l'essence ». Marx a la prétention de conduire une « analyse scientifique » du capitalisme à l'aide de sa théorie de la valeur. Les économistes disciples de Piero Sraffa, tels que Pierangelo Garegnani et Marco Lippi (voir chapitre 5) ont montré les défauts de cette théorie avec la question de la « transformation ». Toutefois ces économistes en sous-estimant fortement son importance dans l'édifice théorique du *Capital*, travestissent largement l'analyse marxienne 127 . D'une manière générale, la démarche dialectique et la démarche scientifique sont incompatibles. La science se doit de respecter le principe de non-contradiction en traitant des « oppositions réelles » ; les « contradictions » ne sont que des « erreurs subjectives » qu'il convient d'éliminer ; les seules « contradictions » reconnues par la science sont celles qui existent entre les théories 128 . En conséquence, les « deux Marx » se révèlent être totalement incompatibles. Marx comme « homme de science », « économiste », continuateur de Smith et Ricardo, étudie les lois « objectives » du mode de production capitaliste d'une manière « naturaliste et empiriste », proche du « positivisme » du XIX^e siècle ; au mieux, il est un théoricien de l'« effondrement » du système comme l'ont montré les marxistes de la Seconde Internationale. Marx comme « critique de l'économie politique » *tout court*, ou plutôt comme « philosophe », « entremêle (tout en le renversant) le discours de Smith et Ricardo d'une théorie de l'aliénation dont les économistes ne savent rien » 129 . Dans ses derniers écrits, Lucio Colletti qui s'éloigne toujours plus du marxisme, affirme que la pensée de l'auteur du *Capital* à qui on ne peut attribuer aucune « révolution scientifique », a eu par le passé un certain succès en réalisant une « unité de la théorie et de la pratique » au sens d'un mélange de « science » et d'« idéologie », de « connaissance » et d'« espérance ». Ayant retiré de Hegel une perspective « escatologique », un « providentialisme historico-dialectique », « Marx réussit à conjuguer entre elles deux idées forces décisives : l'idée de la science et celle du rachat et de la rédemption humaine, rédemption qui se fera dans le monde et par l'histoire et non dans l'au-delà et la transcendance » 130 .

Cette nouvelle analyse appelle un certain nombre de remarques. Marx devient un philosophe idéaliste hégélien inconséquent, par une voie totalement différente de celle de Giovanni Gentile. Les rapports Hegel-Marx sont envisagés d'une manière simplifiée à l'extrême ; la dialectique subit une caricature, dans une version aristotélicienne, principalement binaire (A et non-A). L'analyse de Colletti postule le rejet total par Marx du principe de non-contradiction au profit du principe de la contradiction dialectique. En réalité l'auteur du « *Capital* », loin de jeter aux orties ce principe, s'en sert de multiples fois, par exemple dans sa critique de l'économie politique classique. On peut aussi s'interroger sur le statut de ce principe chez Hegel. Ainsi le spécialiste italien d'Aristote de réputation internationale, Enrico Berti, dans une étude critique des thèses de Colletti souligne que Hegel lui-même n'a pas développé sa dialectique en opposition avec la logique d'Aristote, mais plutôt en opposition avec la logique du XVIII^e siècle qui se réclame du « principe d'« identité » » 131 . Louis Althusser, dans une lettre adressée à Lucio Colletti, après la parution de l'*Intervista politico-filosofica*, (1974), a réaffirmé le bien fondé de la notion de « contradiction » pour l'étude scientifique du capitalisme ; mais celle-ci, au sens de Marx, n'a rien à faire avec la contradiction dialectique hégélienne ni avec les « oppositions réelles » de Kant, dans lesquelles le

conflit détruit l'un des deux contraires ou les annule. Ainsi, à propos de la lutte des classes entre la bourgeoisie et le prolétariat, il déclare :

« (...) pour que ces deux forces contraires s'affrontent, encore faut-il qu'elles se *rencontrent* ! Et comme nous savons bien qu'il ne peut s'agir d'une rencontre : il faut qu'elles soient *soudées* l'une à l'autre dans leur conflit d'une manière telle que leur conflit, loin de détruire l'une ou de les annuler toutes les deux, *les reproduise dans leur conflit même*. Il faut donc qu'il y ait unité dans la division et division dans l'unité, que l'unité et la division soient une seule et même chose. Comment appeler cela, sinon contradiction ? » 132

Colletti ne voit pas que la « contradiction dialectique » chez Marx possède une histoire, se résout plus ou moins facilement, ce qui nécessite la prise en considération du *temps*. Les « oppositions réelles » ou « conflits de forces » ne présentent au contraire qu'une situation d'équilibre de type mécaniste, *en dehors du temps*. Les « opposés » s'« annulent » comme le précise Kant : + et -, Nord et Sud, etc... Notre philosophe véhicule, sans s'en rendre compte, une conception très réductrice de la « science », fondée sur le principe de non-contradiction, et limitée au domaine de la « nature ».

Ses derniers écrits traitant du mélange de la « science » et de l'« espérance » font irrésistiblement penser à l'approche de Vilfredo Pareto, qui dans les *Systèmes socialistes* évoquait l'« heureux mélange de passion et de raison » représenté par le marxisme.

Il nous faut maintenant conclure sur ces nouvelles approches de philosophes. Après Gramsci, nous retrouvons les philosophes universitaires, qui eux-aussi ont accompli leur formation culturelle au sein du « néo-idéalisme » (Croce et Gentile). Toutefois, ils se réclament du marxisme, mais dans une perspective « non-militante » ; Colletti quant à lui dans ses dernières contributions se place du point de vue de la critique de Marx. On assiste à un phénomène nouveau, celui de la « relecture » après un certain laps de temps, qui aboutit à modifier notablement les thèses défendues initialement. Les interprètes de la fin du XIXe siècle au contraire, prononçaient généralement des jugements définitifs. Dans le cas de nos deux auteurs on peut tout d'abord invoquer la « crise » de l'école dellavolpienne. Colletti révisé substantiellement ses thèses en tenant compte d'autres interprétations (Lukacs, par exemple). D'une manière générale, on peut dire qu'avec l'après seconde mondiale, arrive la fin des certitudes absolues dans les jugements sur l'œuvre de Marx. Même si les travaux que nous avons examinés se réclament pour une très large part du marxisme, il convient de remarquer que nous ne trouvons plus d'interprétations « unitaires » de la pensée de Marx. Nous avons affaire au contraire à des approches « réductrices », et « dualistes ». L'interprétation réductrice se trouve largement prédominante. Della Volpe, tout en se référant à la « philosophie-science », à la « science matérialiste de l'histoire », ou « sociologie », n'envisage en fait qu'un Marx fondateur d'une méthodologie scientifique à large portée, et appliquée par lui à l'économie politique, qu'il transformerait ainsi en véritable science. Bien qu'il révisé ultérieurement ses vues initiales, il conserve cette approche exclusivement méthodologique. Son disciple Lucio Colletti réduit quant à lui le marxisme à une « sociologie », plus précisément, une analyse du « présent », de la formation sociale capitaliste. Détaché de l'« école dellavolpienne », il conserve en gros la même approche « réductrice », mais en insistant sur l'aspect « critique » du « matérialisme historique », en particulier sur le phénomène du « fétichisme ». Lorsqu'il s'éloigne du marxisme à partir de 1970, il propose une interprétation « dualiste », qui n'avait pas refait surface depuis Achille Loria et Benedetto Croce : d'une part Marx « critique de l'économie politique » et « révolutionnaire » qui va devenir (en 1974) « Marx philosophe » et d'autre part, « Marx économiste ». En ce qui concerne les thèmes d'étude, on remarque une certaine variété, mais sans doute pas aussi grande que chez les philosophes avant Gramsci. Tout d'abord, la question de la méthode dialectique fait l'objet d'une analyse spécifique de la part de Galvano Della Volpe. Les rapports entre Marx et Engels, qui ont intéressé tout particulièrement Rodolfo Mondolfo sont étudiés par Lucio Colletti, dans la perspective d'une lecture de

Marx qui se veut radicalement « anti-hégélienne ». Les rapports structure-superstructures font l'objet d'un examen très bref de la part de ce dernier auteur. Les « relectures » de Colletti introduisent de nouveaux thèmes, la question du fétichisme, qui sera rattachée à la théorie de la valeur, et à la notion de « aliénation ». Après la seconde guerre mondiale, de nouveaux textes de Marx sont connus, et vont faire passer à l'arrière-plan des écrits tels que la Préface à la *Contribution* ou les « Thèses sur Ludwig Feuerbach ». Il s'agit en particulier de la *Critique du droit politique hégélien* (1843) et de l'« Introduction à la critique de l'économie politique » de 1857. On peut y ajouter les *Manuscrits de 1844*, mais dont la lecture ne sera pas centrale pour nos philosophes. Parmi les autres œuvres qui font l'objet de considérations (ou plutôt de « relectures ») on peut mentionner le *Capital*, (en particulier le chapitre Ier sur la « marchandise »), les *Théories sur la plus-value*, et les *Grundrisse*, notamment pour les thèmes du « fétichisme », de l'« aliénation ». On remarque que le grand thème de « Marx comme philosophe » présent dans beaucoup de lectures jusqu'à Gramsci se trouve maintenant éliminé, du moins jusqu'en 1974. La réintégration de ce thème par Lucio Colletti à partir de cette date n'est pas fondamentale, et du point de vue du contenu, elle ne fait que retrouver par une autre voie les affirmations de Giovanni Gentile (et aussi d'Achille Loria) : Marx philosophe hégélien inconséquent, écartelé entre le principe du « matérialisme » et celui de la « dialectique » (tout comme Engels cette fois). Ceci est particulièrement regrettable, car les problèmes soulevés depuis Labriola, vont rester sans réponse, et les pistes de recherches envisagées par Gramsci ne vont pas être explorées. Le « matérialisme historique » comme science ne fait pas l'objet d'un examen attentif ; ainsi les remarques du jeune Colletti sur les rapports structure-superstructures sont-elles rapides et peu concluantes. Là encore, les nombreuses questions soulignées par Gramsci en particulier sur le rôle des superstructures, de l'Etat, ne sont même pas évoquées. La concentration de la réflexion sur le problème de la méthode, à partir de l'« Introduction de 1857 » correspond à une démarche radicalement nouvelle consistant à placer Marx dans une tradition italienne « anti-hégélienne » qui commence non plus à Vico, mais plutôt à Galilée. Della Volpe dans ses écrits de 1950 à 1967, tente de démontrer que la dialectique marxiste opère une véritable synthèse de la logique formelle (Aristote) et de la logique dialectique (Platon et Hegel). La « dialectique scientifique » serait représentée par un « cercle concret-abstrait-concret » ; il n'existerait pas de contradictions dans la réalité. Les réflexions sur la théorie économique de Marx présentent une grande originalité. Tout d'abord les philosophes posent le problème des rapports entre Marx et l'économie politique en termes de « rupture », perspective qui était aussi celle de Benedetto Croce. En effet, pour Della Volpe, Marx, fondateur véritable de la science économique, critique la dialectique « a priori » des économistes, et pour Colletti (1967-1969), Marx critique de toute économie politique, fustige le fétichisme des économistes. Dans les deux cas, les différences entre l'« économie politique classique » et l'« économie politique vulgaire » se trouvent estompées. Par contre, lorsqu'il adopte la théorie des « deux Marx », Colletti pose le problème de la continuité-rupture avec l'économie politique classique, mais en termes de rapport économie-philosophie. Colletti apporte une contribution importante à l'examen de la théorie marxiste de la valeur qui tranche radicalement sur les interprétations proposées jusqu'alors, en Italie, notamment par Loria, Pareto, Graziadei, Croce. Il a le mérite d'aborder cette théorie en liaison avec la question du fétichisme, ce qui n'avait pas encore été réalisé dans la littérature marxiste, depuis les contributions de Roubine (1928, mais totalement inconnue en Occident), et de Karl Korsch (en 1938). Cette interprétation va rencontrer un certain succès parmi les économistes plus ou moins influencés par l'œuvre de Piero Sraffa (1960), qui ne se satisfont plus des analyses traditionnelles prenant en considération uniquement l'aspect quantitatif de la valeur. Nous allons constater en particulier cette influence sur Claudio Napoleoni dans le chapitre suivant.

Par contre, les dernières remarques de Colletti sur la théorie économique de Marx présentent moins d'intérêt, en particulier sur la baisse tendancielle du taux de profit. En effet, le philosophe voit dans cette loi une conception de l'« effondrement » tout comme Croce, mais ne reprend pas le débat dans les termes proposés dans les *Cahiers de prison*. Là encore on constate combien les réflexions gramsciennes, et les problèmes qu'elles posent, restent sans écho au sein des lectures de Marx après 1945.

Notes

- 1 On trouvera quelques indications biographiques dans la notice rédigée par Ignazio Ambrogio pour le volume 6 des *Opere* de Della Volpe, Riuniti, 1973, pp. 519-520. On peut se reporter également au premier chapitre du livre de John Frazer : *An introduction to the thought of Galvano Della Volpe*, Lawrence and Wishart, Londres, 1977.
- 2 La toute première « lecture » de la *Critique du droit politique hégélien* en Italie est réalisée sous le fascisme, en 1930, par Giuseppe Capograssi, dans « Le Glosse di Marx a Hegel », dans *Studi filosofico-giuridici dedicati a Giorgio Del Vecchio*, volume I, 1930, réédité dans *Il Centauro* (Naples), no 9, septembre-décembre 1983.
- 3 Souligné par GDV, *Logica*, trad. française p. 171 ; voir aussi p. 180. Voir aussi « Per una metodologia materialistica della economia e delle discipline morali. in genere » trad. française dans *Rousseau et Marx et autres essais de critique matérialiste*, Grasset, 1974, p. 255.
- 4 Soulignée par K.M., Marx, *Critique du droit politique hégélien*, Ed. Sociales, 1975, p. 39. L'« être-là », (« Dasein ») désigne dans la philosophie hégélienne l'être en existence ponctuelle, par opposition à l'« être pour soi » (« Fürsich ») ou existence avec une finalité (l'histoire) et à l'« être en soi » (« Sein »), ou essence en dehors du temps.
- 5 Souligné par K.M., *op. cit.*, pp. 148-149. Nous modifions la traduction de la dernière phrase.
- 6 « Hypostase » est le nom grec de la « substance ». Ce concept reçoit des contenus très variés dans la métaphysique depuis Plotin, disciple de Platon, jusqu'à Saint-Thomas d'Aquin.
- 7 *Logica*, trad. française, pp. 107-114 ; voir aussi « Per una metodologia materialistica della economia », trad. française, p. 202.
- 8 Marx : Livre 1er du *Capital*, Ed. Sociales, 1983, pp. 17-18.
- 9 Souligné par GDV, *Per la teoria di un umanesimo positivo*, dans *Opéré*, Riuniti, 1973, tome 4, p. 138. Della Volpe reste muet sur ce point dans la *Logica*.
- 10 *Logica*, trad. française, p. 119 ; voir aussi « Per una metodologia matematico-materialistica », trad. française, p. 206.
- 11 *Logica*, trad. française, pp. 126, 133-134, 138, 144, 150, 152, 156, 173.
- 12 Galilée réalise l'unité du donné empirique, de l'expérience (« sensate esperienze ») avec les « hypothèses ». Sur sa méthode expérimentale on peut se reporter à l'Appendice du livre de Ludovico Geymonat : *Galileo Galilei*, P.B. Einaudi 1969, pp. 259-290.
- 13 *Logica*, trad. française, pp. 37-38, 72-73, 105, 142. Cette question des rapports entre Kant et Marx sera examinée par Lucio Colletti (cf section 2).
- 14 Souligné par GDV, *Logica*, trad. française, pp. 156, 171-172 ; voir aussi p. 15 (Préface à la première édition) et p. 119 ; voir aussi « Per una metodologia materialistica », trad. française pp. 211 et p. 255 ; « Breve sommario di un metodo », trad. française p. 269.
- 15 Souligné par GDV, *Logica*, trad. française, p. 170 ; voir aussi pp. 173, 180. Voir aussi « Per una metodologia materialistica » p. 253 ; voir aussi p. 211 ; « Breve sommario di un metodo », p. 269.
- 16 Souligné par K.M., *Manuscrits de 1844*, Ed. Sociales, 1968, p. 57.
- 17 Voir *Logica*, trad. française p. 186, et « Per una metodologia materialistica », trad. française pp. 255-257.
- 18 *Logica*, trad. française pp. 119, 156, 158.
- 19 Sur ce thème, on trouve quelques réflexions rapides mais intéressantes dans le livre de Louis Althusser, *Philosophie et philosophie spontanée des savants*, (1967), Maspero, 1974, pp. 30-39.
- 20 Souligné par GDV, Appendice no 3, « Critica del positivismo logico » (1956), dans *Logica*, trad. française pp. 220-223.
- 21 Marx emploie pour la première fois la formule de « dialectique scientifique » dans sa lettre à J.B. Schweitzer du 24 janvier 1865, qui traite des conceptions de Proudhon et de sa critique opérée dans la *Misère de la philosophie*, Marx-Engels, *Correspondance*, tome 8, janvier 1865-juin 1867, Ed. Sociales, 1981, p. 13.
- 22 « Introduction » dans Marx-Engels : *Textes sur la méthode de la science économique*, Ed. Sociales bilingues, 1974, p. 159.
- 23 Ce deuxième moment représente aussi pour Marx le « mode d'exposition ». « Darstellungsweise » du *Capital* par opposition (formelle) au « mode d'investigation ». « Forschungsweise » (Postface à la 2e édition allemande (1873) du livre 1er du *Capital*, Ed. Sociales, 1983, p. 17.
- 24 Souligné par KM, « Introduction », p. 121. Marx vise ici en particulier l'œuvre de John Stuart Mill, auteur qu'il va considérer plus tard comme « éclectique », cherchant à concilier « économie classique » et « économie vulgaire » (Postface à la 2e édition allemande, citée p. 13).
- 25 « Introduction », pp. 160-161. Marx parle aussi du « concret de pensée » (« Gedankenkonkretum »).

- 26 Voir notamment, Althusser, *Pour Marx*, Maspero, 1965, p.186 et suiv. ; *Lire le Capital*, tome I, P.C. Maspero, 1968, pp. 46-50.
- 27 Souligné par KM, « Introduction », p. 163.
- 28 *Op. cit.*, p. 164. Marx note que certaines « formes de sociétés très développées », ne font pas usage de l'argent au plan interne (Pérou communautés slaves...) Voir *op. cit.*, p. 165.
- 29 *Op. cit.*, pp. 166-167.
- 30 *Op.cit.*, p. 169.
- 31 *Op. cit.*, p. 177, pour les deux dernières citations. « Gliederung » est traduisible aussi par « connexion organique », ou par « combinaison articulée ».
- 32 *Op. cit.*, p. 171 et voir p. 173 ; voir aussi *Manuscrits de 1857-1858*, Ed. sociales, 1980, tome I, p. 400.
- 33 Lettre à F. Engels, 2 avril 1858, dans Marx-Engels, *Correspondance*, tome 5, juillet 1857-décembre 1859, Ed. sociales, 1975, p. 171. Voir aussi *Manuscrits de 1857-1858*, tome I, p. 218 et 220-221.
- 34 Cf. supra p.286. La traduction en italien de ce passage par Della Volpe donne : « (...) les rapports bourgeois sont interpolés en sous-mair (del tutto sottomano interpolati) comme lois naturelles immuables de la société *in abstracto* ». (dans *Logica, Opere*, tome 4, Riuniti, 1973, p. 455). Le passage correspondant en allemand donne « ganz unter der Hand (...) untergeschoben ».
- 35 Souligné par GDV, *Logica*, trad. française p. 163 ; « Per una metodologia materialistica », trad. française p. 241, 244 ; voir aussi « Breve sommario di un metodo », trad. française p. 266.
- 36 Voir supra pour les deux citations.
- 37 . *Logica*, trad. française p. 165 et 166 ; « Per una metodologia materiaistica », trad. française p. 249.
- 38 Souligné par GDV, *Logica*, trad. française, p. 165 et 168, note 21 ; « Per una metodologia materialistica », trad. française p. 246 ; voir aussi pp. 245 et 247.
- 39 Voir supra p. 100.
- 40 *Logica*, trad. française, p. 168, note 21 : « Per una metodologia », pp. 245-246.
- 41 *Rousseau e Marx*, trad. française, p. 119 ; « Sulla dialettica », dans *op. cit.*, p. 290.
- 42 Souligné par J.S., J. Schumpeter, *Capitalisme, socialisme et démocratie*, trad. française, Payot, 1951, réédition 1979, p. 69. *Le Capital* donc pour objet l'« histoire raisonnée de la société capitaliste » (p. 72).
- 43 Souligné par GDV, *Logica*, trad. française, p. 168, note 21 ; « Per una metodologia materialistica », trad. française, pp. 246-247, voir aussi pp. 250-251.
- 44 Voir à ce sujet les travaux dans la perspective « dellavolpienne » de Giulio Pietranera, en particulier dans l'article « La struttura logica de « Capitale » », 2e partie, dans *Società*, no 4, août 1956, en particulier pp. 654-658.
- 45 Althusser, dans *Lire le Capital*, P.C. Maspero, 1968, tome 1, pp. 53-57 et 145-146 ; voir aussi la critique par Jacques Rancière du disciple de Della Volpe, Giulio Pietranera, dans *Lire le Capital*, P.C. Maspero, 1973, tome 3, pp. 83-89.
- 46 Della Volpe, *Critica dell' ideologia contemporanea*, trad. française, pp. 48-49, note 6.
- 47 Giulio Pietranera : « La struttura logica del « Capitale » », 1ère partie, *Società*, no 3, juin 1956, pp. 432-433.
- 48 Les brèves indications biographiques rassemblées ici proviennent de sources diverses. On trouvera cependant quelques précisions dans son *Intervista politico-filosofica*, 1974.
- 49 Voir supra, p. 276.
- 50 « Sui « Quaderni filosofici » di Lenin », dans *Il marxismo e Hegel*, Laterza, 1976, tome 1, pp. 97 et 110-111. Il convient de relever que Colletti publie dans ce texte de 1958 des passages inédits, volontairement écartés par Palmiro Togliatti, pour l'édition des notes philosophiques des *Cahiers de prison*, Einaudi, 1948.
- 51 Marx : livre 1er du *Capital*, Ed. Sociales, 1983, pp. 17-18. On notera que « Hülle » est traduisible également par « pelure », « gangue » ou « écorce ».
- 52 Souligné par L.C., « Sui « Quaderni filosofici » di Lenin », p. 88 ; voir aussi « Dialettica scientifica e teoria del valore », Préface à Eval'c Vasil'evic l'Enkov *La dialettica dell' astratto e del concreto nel Capitale di Marx*, Feltrinelli, 1961, réédition 1975, pp. VIII-IX.
- 53 Souligné par L.C., « Sui « Quaderni filosofici » di Lenin », pp. 125-126. On verra dans le paragraphe suivant l'application de cette thèse.
- 54 Souligné par K.M., *Manuscrits de 1844*, Ed. Sociales, 1968, p. 90 ; voir « Sui « Quaderni filosofici » di Lenin », p. 124 et note 10 et « I marxismo come sociologia », trad. française, p. 62.
- 55 Engels : *Ludwig Feuerbach et la fin de la philosophie classique allemande*, Ed. Sociales bilingues, 1979, pp. 83-85.
- 56 « Sui « Quaderni filosofici » di Lenin », pp. 99-100.
- 57 Engels, *Ludwig Feuerbach*, p. 91.
- 58 « Sui « Quaderni filosofici » di Lenin », pp. 101-105 ; voir aussi Colletti, Lettre à Valentino Gerratana, publiée dans *Il Contemporaneo* (Rome), no 14-15, juin-juillet 1959, rééd. dans le recueil de Franco Cassano, *Marxismo e filosofia in Italia - 1958-1971*, De Donato, 1973 pp. 130-155. Colletti fait allusion notamment aux travaux réalisés dans l'optique du « diamat » stalinien en France, par Marcel Prenan (*Biologie et marxisme*, Ed. Sociales, 1935), Roger Garaudy (*La théorie matérialiste de la connaissance*, PUF, 1953).
- 59 Engels : « Schelling et la Révélation - Critique de la tentative la plus récente contre la philosophie libre » (mars 1842). Ce texte, inédit en français, est traduit en italien en 1972, dans le recueil d'Engels, *Anti-Schelling*, Laterza, pp. 53-122.

- 60 « Sui « Quaderni filosofici » di Lenin », pp. 88-89, 98. Le passage auquel Colletti se réfère se trouve dans Engels, pp. 57-58. On peut noter que dans un autre endroit, Engels juge très positivement la « logique », la « dialectique » de Hegel, « auto-conscience de l'Universel, de la pensée, de l'idée », *op. cit.*, pp. 72-73.
- 61 *La Pensée*, décembre 1962, rééd. dans *Pour Marx*, Maspero, 1965, notamment pp. 87-92. Althusser ne reprend pas son interprétation de Marx au sujet de la dialectique. Il considère que la « gangue mystique » désigne la « forme mystifiée de la dialectique elle-même » qui contamine nécessairement le « noyau rationnel », (*op. cit.*, p. 90). Il développe ensuite la question des « différences de structure » entre la dialectique de Hegel et celle de Marx.
- 62 Souligné par L.C., « Sui « Quaderni filosofici » di Lenin », p. 111.
- 63 Livre 1er du *Capital*, Ed. Sociales, 1983, p. 4.
- 64 Souligné par L.C., « Il marxismo come sociologia », repris dans *Ideologia e Società*, trad. française, p. 59. Voir aussi : « Sui « Quaderni filosofici » di Lenin », p. 121.
- 65 « the generalised type-form of all existant capitalist societies » (Dobb : *Political economy and capitalism*, 1937, Routledge and Kegan 1968, pp. 71-72). Cependant, on remarquera que ce membre de phrase est extrait de son contexte. Maurice Dobb, se réfère au Livre 1er du *Capital* et envisage ici non pas la « formation économique et sociale », mais plutôt le « mode de production capitaliste » ; il affirme, en effet, immédiatement avant, que « Marx adopta l'hypothèse simplificatrice d'une économie capitaliste « pure » : une économie de « concurrence pure » comme les économistes classiques, et un mode de production fondé sur une simple relation entre capitalistes et travailleurs », *op. cit.*, p. 71.
- 66 Souligné par L.C., « Il marxismo come sociologia », trad. française, pp. 61 et 63.
- 67 Souligné par L.C., *op. cit.*, trad. française pp. 61 et 63. On voit ici que notre auteur conçoit l'« idéologie » au deuxième sens de Marx comme « formes de la conscience sociale déterminées », et en outre qu'il y inclut la science. Labriola plaçait lui aussi la science en bloc dans la superstructure, mais avec une conception différente de l'« idéologie ».
- 68 Souligné par L.C., « Il marxismo come sociologia », trad. française, pp. 71 et 84-85. Cette critique sera reprise ultérieurement dans un essai introductif de Colletti au livre d'Edouard Bernstein, *Les présupposés du socialisme : Bernstein e il marxismo della Seconda Internazionale* (1967), repris dans *Ideologia e Società*, trad. française, pp. 123-125.
- 69 Souligné par L.C., « Il marxismo come sociologia », trad. française, p.64.
- 70 Joseph Schumpeter, *Capitalisme, socialisme et démocratie*, Payot, 1951, réédition 1979, pp. 70-71. Colletti cite également le passage sur l'« histoire raisonnée » cité précédemment par Della Volpe, mais il ne peut évidemment partager les découpages formulés par l'économiste autrichien : « Marx le prophète », « Marx le sociologue », « Marx économiste » qui aboutissent à la « synthèse », « Marx le professeur ».
- 71 « Il marxismo come sociologia », trad. française, p. 67-68, note 12.
- 72 Resp. « idealer Durchschnitt » « allgemeinen Typus », Livre 3 du *Capital*, Ed. Sociales, 1976, p. 751 et 150.
- 73 *Il marxismo e Hegel*, trad. française, pp. 117, 125, 137, 252.
- 74 Souligné par L.C., *op. cit.*, p. 140.
- 75 Voir aussi par exemple, « Marxismo : scienza o rivoluzione ? » (1969), dans *Ideologia e Società*, Laterza, 1969, trad. française p. 293, et « Introduzione » (1970) au recueil *Il marxismo e il « crollo » del capitalismo*, Laterza, 1975, pp. XXII, XXXII-XXXIV et XLI. L'existence de cette « incohérence » est admise de manière implicite à un moment précis du dialogue entre Perry Anderson et Lucio Colletti, dans *l'Intervista politico-filosofica*, Laterza, 1974, trad. française, p. 40.
- 76 Souligné par L.C., *Il marxismo e Hegel*, trad. française pp. 255-256 ; voir aussi pp. 205 et 290-291. On peut se reporter également à « Marx, Hegel, e la scuola di Francoforte - Intervista », réédité dans le recueil de Franco Cassano, *Marxismo e filosofia in Italia*, De Donato 1973, p. 296.
- 77 *Il marxismo e Hegel*, trad. française pp. 235-36, 240-42. Colletti ne reprend plus la définition du marxisme comme « sociologie », sans doute pour éviter toute confusion avec une « Wissensoziologie », en raison de sa reconnaissance du caractère critique de l'approche de Marx.
- 78 Voir le chapitre 5. Colletti ne subit pas la moindre influence de la part de Napoleoni sur la question de l'« aliénation » et sur celle de la valeur.
- 79 *Histoire et conscience de classe*, Ed. de Minuit, 1976, pp. 28 et 55.
- 80 Souligné par L.C., *Il marxismo e Hegel*, trad. française pp. 279 et 288 ; voir aussi « Marx, Hegel e la Scuola di Francoforte », réédité dans Franco Cassano, *Marxismo e filosofia in Italia*, De Donato, 1973, p. 296.
- 81 « Il marxismo : scienza o rivoluzione ? », dans *Ideologia e Società*, trad. française, p. 300.
- 82 *Théories sur la plus-value*, Ed. Sociales, tome 3, 1976, p. 303. « Bernstein e il marxismo », trad. française, p. 152.
- 83 « Bernstein e il marxismo della Seconda Internazionale », trad. française pp. 152-153 ; « Marxismo : scienza o rivoluzione ? » trad. française pp. 296-297 ; « Introduction » au recueil *Il marxismo e il « crollo » del capitalismo*, Laterza, 1976, p. XXIX.
- 84 Voir par exemple, *Histoire et conscience de classe*, Ed. de Minuit, 1976, pp. 47-48, 72-76, 89-95.
- 85 Voir Georges Labica, article « Renversement », dans Labica, sous la direction de, *Dictionnaire critique du marxisme*, PUF, 1983, p. 783.
- 86 « Marxismo : scienza o rivoluzione ? » trad. française p. 297. Cette confusion se trouve à l'œuvre chez Lukacs qui déclare que l'économie classique et ses vulgarisateurs représente le point de vue du capitaliste individuel, (Ed. de Minuit, 1976, p. 49).
- 87 Voir aussi notre Conclusion, pp.464-465 avec les références.

- 88 Lukacs, *Le jeune Hegel - Sur les rapports de la dialectique et de l'économie*, 1948, Gallimard, 1981, tome 2, p. 346.
- 89 *Principes de la philosophie du droit*, Coll. Idées, Gallimard, 1966, p. 110 ; voir aussi d'autres passages comme, par exemple, p. 116.
- 90 Souligné par K.M., *Manuscrits de 1844*, Ed. Sociales, 1968, p. 67. Nous verrons plus loin l'importance capitale de ces remarques aux yeux de Claudio Napoleoni et de Mario Tronti.
- 91 *L'Idéologie allemande*, Ed. Sociales, 1968, p. 63.
- 92 Parmi les passages les plus importants, on mentionnera tout particulièrement, *Manuscrits de 1857-1858*, Ed. sociales, 1980, tome 1, pp. 391-393 et 400-402 ; tome 2, pp. 187 et 323 ; *Manuscrits de 1861-1863 - Cahier I à V*, Ed. Sociales, 1979, pp. 119-121, 138, 328 ; *Théories sur la plus-value*, Ed. Sociales, 1974, tome 1, pp. 456-457, 459 ; *Sixième chapitre inédit du Capital*, Coll. 10/18, 1971, pp. 140-143, 165.
- 93 Marx : « Cahiers de lectures » (1844), extraits publiés par Maximilien Rubel, dans *Economies et Sociétés - Cahiers de l'ISEA*, tome II, n° 12, décembre 1968, p. 23-90.
- 94 Souligné par K.M., *Manuscrits de 1844*, Ed. Sociales, 1968, p. 79.
- 95 *Manuscrits de 1857-1858*, Ed. Sociales, 1980, tome 1, p. 96 ; voir aussi tome 2, p. 179. Il faut souligner ici que le « fétichisme » est parfois présenté dans cette œuvre dans le vocabulaire de l'« aliénation » : « les individus se sont aliéné leur propre relation sociale en en faisant un objet », *op. cit.* tome 1, p. 96. Cette formulation engendre de nombreuses confusions. Par exemple, Lucien Sève envisage une « double aliénation » : la « réification » d'une part, et la domination des « conditions objectives du travail », évoquée plus haut d'autre part (« Analyses marxistes de l'aliénation : religion et économie politique », dans C.E.R.M. *Philosophie et religion*, Ed. Sociales, 1974, pp. 233, 234).
- 96 Souligné par K.M., Livre 3 du *Capital*, Ed. Sociales, 1976, p. 793.
- 97 *Théories sur la plus-value*, Ed. Sociales, 1976, tome 3, pp. 344, 537-538, 582 ; *Sixième chapitre inédit du Capital*, coll. 10/18, 1971, pp. 154, 168 ; Livre 3 du *Capital*, Ed. Sociales, 1976, pp. 362-363, 750-751, 793.
- 98 Livre 1er du *Capital*, Ed. Sociales, 1983, pp. 91-92.
- 99 *Op. cit.*, p. 92, note 32.
- 100 Livre 1er du *Capital*, Ed. Sociales, 1983, p. 42 et 43.
- 101 P.M. Sweezy : *The theory of capitalist development*, réédition Monthly review press, 1968, p. 31. Sweezy se réfère ici à un passage d'*Histoire et conscience de classe* de Lukacs, qui ne traite pas en réalité de la valeur et du travail abstrait, mais des « contradictions » qui appartiennent « à l'essence de la réalité ou à l'essence de la société capitaliste », Ed. de Minuit, 1976, p. 28.
- 102 Souligné par L.C., « Bernstein e il marxismo della Seconda Internazionale », trad. française, pp. 140-141. Dans ce paragraphe consacré la théorie de la valeur, nous rectifions légèrement la traduction.
- 103 Böhm-Bawerk, *Zum Abschluss des Marxschen Systems*, trad. anglaise *Karl Marx and the close of his System*, edited by P.M. Sweezy, réédition Merlin Press, 1975, pp. 70-77.
- 104 Nous ne donnons pas ici la traduction J. Roy ni celle de J.P. Lefebvre, mais celle fournie par P.D. Dognin, d'après la 4e édition allemande (1890) dans *Les « sentiers escarpés » de Karl Marx*, Le Cerf, 1977, tome 1, pp. 217-218.
- 105 Souligné par L.C. « Bernstein e il marxismo », trad. française p. 145.
- 106 Livre 1er du *Capital*, Ed. Sociales, 1983, pp. 84-85. Colletti : « Bernstein e il marxismo », trad. française, p. 145.
- 107 Souligné par L.C., *op.cit.*, trad. française, pp. 149 et 146 (« lavaro *alienato*, cioè separato o *estranato* ripetto all'uomo stesso »).
- 108 *Op. cit.*, trad. française, p. 150.
- 109 La première définition du « travail abstrait » se trouve dans le paragraphe 2 du chapitre 1er du Livre 1er du *Capital* : « Tout travail est pour une part dépense de force de travail humaine au sens physiologique, et c'est en cette qualité de travail humain identique, ou encore de travail abstraitement humain, qu'il constitue la valeur marchande ». Ed. Sociales, 1983, p. 53. La seconde définition se trouve au paragraphe 4 consacré au « caractère fétiche de la marchandise et son secret », et elle est citée par notre auteur (voir supra, p 324).
- 110 Roubine estime, après avoir comparé les différentes éditions du Livre 1er du *Capital*, qu'il s'est produit une évolution dans la pensée de Marx à ce sujet : en 1867 (date de la première édition), l'auteur penche pour l'interprétation « physiologique » et en 1873 (date de la deuxième édition allemande et préparation de l'édition française), il penche pour l'égalisation par l'échange, *Essais sur la théorie de la valeur de Marx*, Maspero, 1977, pp. 200-202.
- 111 *Manuscrits de 1844*, Ed. Sociales, 1968, resp. pp. 12 et 81-83.
- 112 « Introduzione » au recueil, *Il futuro del capitalismo - Crollo o sviluppo ?*, Laterza, 1970, rééd. comme « Introduzione » au recueil, *Il marxismo e il « crollo » del capitalismo*, Laterza, 1976, pp. XX-XXII.
- 113 Livre 1er du *Capital*, Ed. Sociales, 1983, p. 6. Nous rectifions ici la traduction.
- 114 Souligné par L.C., « Introduction », p. XXVII.
- 115 Souligné par L.C., *op. cit.*, p. XXXII.
- 116 *The theory of capitalist development*, Monthly review press, 1968, p. 53. Colletti se réfère également à M. Dobb, qui voit dans cette loi un « principe quantitatif d'unification », fondé par Smith et surtout Ricardo, *Political economy and capitalism - Some essays in economic tradition*, Routledge and Kegan, 1968, p. 5.
- 117 Souligné par L.C., *op. cit.*, p. XXXII.
- 118 L'année suivant la parution de l'« Introduction » au recueil cité, notre philosophe indique dans une interview que la « fusion » de ces deux

aspects « commence pour moi à devenir problématique » (« Marx, Hegel e la scuola di Francoforte », *Rinascita*, 14 mai 1971, rééd. dans le recueil de Franco Cassano, *Marxismo e filosofia in Italia*, De Donato, 1973, p. 299).

119 *Intervista politico-filosofica*, Laterza, 1974, trad. française, p. 42 ; voir aussi « Postilla su scienza e marxismo » (1978), dans *Tra marxismo e no*, Laterza, 1979, p. 115.

120 *Essai pour introduire en philosophie le concept de grandeur négative*, 1763, J.Vrin, 1980, p. 19.

121 « Contraddizione dialettica e non-contraddizione », dans le recueil *Tramonto dell' ideologia*, Laterza, 1980, trad. française, p. 125.

122 « Marxismo e dialettica », dans *Intervista politico-filosofica*, trad. française, pp. 80-81. Colletti cite aussi le nom de Wolfgang Harich.

123 *Op. cit.*, pp. 82-84 ; voir aussi « Contraddizione dialettica e non-contraddizione », dans *Tramonto dell' ideologia*, trad. française, pp. 87-88.

124 *Intervista politico-filosofica e Marxismo e dialettica*, trad. française resp. pp. 41 et 94-99 ; Marxismo e non-contraddizione, dans *Tra marxismo e no*. Laterza, 1979, p. 135 ; « Contraddizione dialettica e non-contraddizione », dans *Tramonto dell' ideologia*, trad. française pp. 116 et 122-123.

125 « Contraddizione dialettica e non-contraddizione », trad. française, p. 122.

126 Souligné par K.M., *Manuscripts de 1857-1858*, Ed. Sociales, 1980, tome 1, p. 426 ; voir aussi p. 441. *Marxismo e dialettica*, trad. française pp. 101-102 ; « Valore e dialettica in Marx », *Rinascita*, 5 mai 1978, p. 24. « Contraddizione dialettica e non-contraddizione », trad. française, p. 116. Colletti aurait pu également se référer à des passages de l'*Idéologie allemande* consacrés à la dissolution de la « Communauté naturelle » (« Gemeinwesen ») et l'apparition de différentes formes de propriété privée (voir Ed. Sociales, 1968, pp. 47-48 et 105-107).

127 Colletti : Valore e dialettica in Marx, *Rinascita*, 5 mai 1978, p. 24. En 1969, Colletti déclarait dans *Il marxismo e Hegel* que « Sraffa fait un feu de joie de l'analyse de Marx », dans le contexte d'un « revisionisme économique » qui reprend l'accusation de théologie et de métaphysique à l'encontre de la théorie marxiste de la valeur, trad. française, p. 287.

128 « Marxismo e non-contraddizione dans *Tra marxismo e no*, p. 134 ; « Contraddizione dialettica e non-contraddizione », trad. française, p.115.

129 « Marxismo e dialettica », trad. française, pp. 91-92.

130 Colletti : « Un certo Marx », *L'Espresso*, no 8, 27 février 1983, trad. française, « Marx, cent ans après », ajouté comme chapitre 4 à la traduction française de *Tramonto dell' ideologia, Le déclin du marxisme*, PUF, 1984, p. 170.

131 Enrico Berti, *Logica aristotelica e dialettica*, Cappelli, 1983, pp. 13-50.

132 Souligné par L.A. Ce passage d'une lettre est cité dans l'original français dans l'étude de Colletti, « Il marxismo europeo del second dopoguerra » (1977), article « Marxismo » préparé pour l'*Enciclopedia Treccani*, réédité dans le recueil *Tra marxismo e no*, Laterza, 1979, p. 92, note 1. Nous pouvons ajouter que pour Althusser cette contradiction présente la particularité « d'être inégale, de mettre en jeu des contraires qu'on n'obtient pas en affectant l'autre du signe opposé au premier, parce qu'ils sont pris dans un rapport d'inégalité qui reproduit sans cesse ses conditions d'existence du fait même de cette contradiction » (souligné par L.A., Althusser, « Soutenance d'Amiens », octobre 1975, dans *Positions, 1964-1975*, Ed. Sociales, 1976, p. 150).

Chapitre V. Les interprétations de Marx des économistes adeptes de Sraffa

Nous poursuivons notre examen des « lectures » d'après-guerre en abordant maintenant les nouvelles contributions des économistes. Pratiquement absents des débats durant les années cinquante, les économistes vont proposer des interprétations de Marx au cours des années soixante et soixante-dix. L'une des raisons principales de cet intérêt réside dans le mouvement de « retour aux classiques » qui se manifeste après la parution du livre de Piero Sraffa en 1960, *Production de marchandises par des marchandises*. Les auteurs que nous allons envisager sont tous plus ou moins influencés par le livre de cet économiste italien installé à Cambridge depuis les années trente. On s'attachera tout d'abord à l'œuvre de Claudio Napoleoni, qui suit un itinéraire très complexe. Tout d'abord critique de Marx, sur les questions de l'aliénation, de l'exploitation et de la valeur, cet auteur formule une nouvelle analyse. Il devient ensuite marxiste sous l'influence des travaux de Lucio Colletti et va, dans cette nouvelle perspective, se livrer à deux « lectures » successives. Nous examinerons ensuite les contributions critiques de deux auteurs disciples de Piero Sraffa, présentées durant les années soixante-dix, au sujet de la théorie de la valeur. La première, celle de Pierangelo Garegnani interprète Marx comme un disciple de Ricardo qui cherche à déterminer la répartition de manière « non-circulaire ». La seconde entend démontrer que la théorie de Marx recèle en elle-même une théorie de la « production en général ».

SECTION I : CLAUDIO NAPOLEONI ET L'ŒUVRE DE MARX

I – Claudio Napoleoni économiste

Claudio Napoleoni représente l'un des économistes italiens les plus originaux du second après-guerre mondiale, en particulier par ses rapports complexes et pleins de rebondissements avec l'œuvre de Marx. Il rédige ses principales contributions entre 1963 et 1983-84, c'est-à-dire dans le même contexte politique, économique et social que dans le cas du philosophe Lucio Colletti, et des « ouvriéristes » Mario Tronti et Antonio Negri : fin du « miracle », instabilité à la fois économique et politique, et récurrence des luttes sociales.

Né à l'Aquila, dans les Abruzzes, en 1924, Claudio Napoleoni étudie la philosophie à l'université de Rome, de 1943 à 1947¹. Le « néo-idéalisme », notamment la pensée de Benedetto Croce prédomine encore largement dans cet enseignement comme nous l'avons vu à propos de Lucio Colletti. Cependant notre théoricien ne subit pas l'influence de ce courant. Durant la seconde guerre mondiale, il prend connaissance de l'œuvre de Marx, et après 1945 il se passionne pour l'économie politique en parfait autodidacte ; en particulier, il se plonge dans les écrits des théoriciens de l'équilibre économique général, et au premier chef, ceux de Léon Walras. En 1953, il entre à Rome, comme chercheur, à la S.V.I.M.E.Z., « Associa-zione per lo sviluppo dell'industria nel Mezzogiorno », et participe alors à des travaux sur la croissance économique italienne. En 1956, il édite, avec quelques collaborateurs, un monumental *Dizionario di economia politica*. Dans un article paru l'année suivante dans *Economia Internazionale*, « Considerazioni sui concetti di « valore economico » et di « valore lavoro » », il tente de démontrer que la théorie « moderne » de la valeur, exprimée dans l'équilibre économique général de Walras et Pareto, lorsqu'elle est amputée de l'« exclusivisme » de ses formulations d'origine, ne présente pas d'incompatibilité avec la « théorie de la valeur-travail » de l'économie politique classique et de Marx. En effet, il estime que ces deux parties de la science économique sont en rapport de complémentarité. La première (« économie pure »), s'occupe de l'activité économique en tant que telle, des rapports entre les hommes et les choses ; elle part du choix, avec un concept-clé, la « valeur économique », entendue comme « coefficient de choix » qui reflète les conditions techniques et les préférences. La seconde, (« économie politique »), représentée par Smith, Ricardo et surtout Marx, s'occupe des rapports entre les hommes dans la vie sociale, en particulier dans l'« économie capitaliste » ; elle part du travail avec le concept-clé de « valeur-travail ». Cet article rediscute, certes rapidement, pour la première fois depuis longtemps en Italie, de la fameuse question de la « transformation » des valeurs en prix de production. En effet, après les critiques de Loria, de Graziadei, à la fin du XIXe siècle, les économistes italiens n'ont jamais reconsidéré cette question, notamment après l'apparition des deux solutions de Ladislaus Von Bortkiewicz, en 1906-1907, dont la seconde est connue en Italie de l'après-guerre principalement grâce au livre de Paul M. Sweezy, *The theory of capitalist development* (1942), traduit en italien en 1951. Dans la première moitié des années soixante, Claudio Napoleoni fait partie du groupe des critiques italiens de la théorie walrassienne. Il partage entièrement la critique développée par Pierangelo Garegnani dans *Il capitale nelle teorie della distribuzione* (1960), qui démontre l'échec de la théorie de l'équilibre économique général dans la version de Léon Walras et de Knut Wicksell sur la question du capital. Il s'intéresse de très près au modèle d'équilibre général proposé par le mathématicien allemand J. Von Neumann en 1937, « A model of general equilibrium », publié en 1944 dans *The Review of economic studies*. Il voit dans ce modèle une analyse radicalement opposée à celle de Walras, et lui accorde une place prépondérante dans l'histoire de la pensée économique. Il diffère de celui de Walras car il

s'intéresse à l'évolution du système économique dans une suite de périodes (et non une seule). Les facteurs de production n'existent pas au départ ; pour une période donnée, ils représentent les biens produits dans la période précédente. Le processus de production a un caractère circulaire : les mêmes biens se trouvent au début et à la fin de la transformation technologique (inputs et outputs). De plus, il n'existe pas de « consommations » finales ; la consommation des travailleurs et des capitalistes n'est qu'un moment de la production. Von Neumann démontre l'existence d'une situation d'équilibre évolutif avec la détermination de niveaux relatifs de production, des prix relatifs, d'un taux unique d'expansion et d'un taux unique d'intérêt (ou de profit) ; ces deux derniers taux sont égaux. Pour Napoleoni, l'opposition la plus importante entre Walras et le mathématicien allemand concerne la question de la répartition. En effet, chez Von Neumann, le profit du capitaliste, différence entre la valeur (coût) de la production de la période considérée et la valeur de la production de la période précédente, a le caractère d'un résidu ; il a par conséquent des affinités avec le « surplus » des classiques et la « plus-value » de Marx ². De 1960 à 1962, notre économiste donne des cours d'histoire de la pensée économique, de Walras à Von Neumann à l'« Ecole de formation et de spécialisation sur la théorie et la politique du développement économique », auprès du « Centre d'études du développement économique » de la S.V.I.M.E.Z. à Rome. En 1960-1961, il réalise onze émissions à la R.A.I. sur la pensée économique du XXe siècle, dont le texte sera immédiatement publié, puis réédité en 1963 : *Il pensiero economico del '900*. En 1960, paraît le petit livre qui va profondément et durablement intéresser Claudio Napoleoni, *Production of commodities by means of commodities - Prelude to a critique of economic theory* de Piero Sraffa. Cet ouvrage donne en effet une impulsion considérable à l'approche dite « néo-ricardienne » en économie politique. Il suscitera des polémiques dans trois principales directions :

- tout d'abord sur la théorie ricardienne de la valeur, et la question de la recherche d'un « étalon invariable » ;
- sur la théorie marxiste de la valeur et la question de la « transformation » des valeurs en prix de production ;
- sur la théorie « néo-classique » de la répartition, en particulier sur le problème de la mesure du capital.

Napoleoni consacre une importante recension, en 1961, pour le *Giornale degli Economisti e Annali di Economia* à ce livre qui va susciter progressivement de nombreux débats. Les premières discussions sur Sraffa en Italie se déroulent en 1963 à Rome, au sein de deux groupes. Le premier, qui siège à l'Institut d'économie politique de la Faculté des sciences statistiques de l'université de Rome, est constitué par le séminaire de l'ancien élève de Joseph Schumpeter à Harvard, Paolo Sylos Labini (né en 1920). Un second groupe se réunit autour de Claudio Napoleoni, mais en dehors de l'université et de toute institution. Depuis 1961, Napoleoni se trouve en contact avec Franco Rodano (1920-1983). Franco Rodano avait dirigé avec Felice Balbo (1913-1964) en 1943-1944, le « Movimento dei Cattolici Comunisti » issu d'un groupe clandestin fondé en 1937. Ce « Mouvement des catholiques communistes » s'est transformé en 1944-45 en « Parti de la gauche chrétienne » et a édité le journal *Voce Operaia*. En 1945, ce parti est dissous, et la plupart de ses adhérents rejoignent le Parti communiste italien. Franco Rodano est devenu dans les années cinquante et soixante le principal conseiller de Palmiro Togliatti sur les problèmes de catholicisme. Napoleoni et Rodano décident de fonder une revue, *La Rivista Trimestrale*, non exclusivement consacrée à des questions philosophiques et religieuses. Lancée en 1962, elle va devenir rapidement un pôle de référence incontournable pour les intellectuels catholiques de gauche, notamment ceux qui sont attirés par une confrontation avec le marxisme. Claudio Napoleoni, co-directeur de 1962 à 1970, va faire jouer à la *Rivista Trimestrale* un rôle important dans la diffusion de l'œuvre de Piero

Sraffa. Il publie ainsi l'article de 1925, « Sur les relations entre coût et quantité produite » et quelques textes appartenant à l'édition critique des écrits de Ricardo. Il rédige de nombreux articles. Dans six numéros entre 1964 et 1969, il donne une série d'études sur les Physiocrates, Adam Smith et Ricardo, les « Appunti per una storia del pensiero economico », qui seront réédités en 1970 dans le recueil *Smith, Ricardo, Marx - Considerazioni della storia del pensiero economico*. Ses travaux critiques sur Marx paraissent entre 1963 et 1966 : « Struttamento, alienazione e capitalismo » (1963), « Sul pensiero di Marx » (1965) rédigé en collaboration avec Franco Rodano, « Sul significato del problema marxiano della « trasformazione » » (1966). En 1969, il publie dans la revue « Futuribili », l'étude « Problemi di interpretazione del marxismo ». A l'occasion de la réédition en Italie du livre classique de Paul M. Sweezy, *The theory of capitalist development* (1942), il rédige un essai introductif, « Su alcuni problemi del marxismo » (1970). Cette année-là il fait paraître avec Lucio Colletti l'anthologie *Il futuro del capitalismo - Crollo o sviluppo ?* Depuis 1963, il enseigne à l'université, tout d'abord à Ancône, puis à Naples, et enfin à Turin. De 1968 à 1974, il assure la direction à Rome de la « Scuola italiana di storia del pensiero economico » (S.I.S.P.E.), « Ecole italienne d'histoire de la pensée économique ». En 1970-1971, à la suite de divergences nombreuses et profondes avec Franco Rodano sur des questions à la fois théoriques et politiques, il décide d'interrompre sa collaboration à la *Rivista Trimestrale*. Il rendra compte de ses divergences dans l'article « Quale funzione ha avuto la « Rivista Trimestrale » ? », paru dans *Rinascita* en octobre 1972. A partir du début des années soixante-dix, il passe de la critique de Marx au marxisme, et va défendre en particulier une interprétation de la théorie de la valeur directement inspirée de celle de Lucio Colletti dans l'introduction au livre d'Edouard Bernstein. Parmi ses nouvelles recherches, il faut mentionner l'ouvrage *Lezioni sul capitolo sesto inedito di Marx* (1972), composé à partir d'un cours professé à l'université de Turin, en mars-mai 1971. Quelques autres études témoignent de cet important changement d'orientation, en particulier une intervention au colloque de l'Institut Gramsci, en octobre 1971, sur le thème « Il marxismo italiano degli anni sessanta e la formazione teorico-politica delle nuove generazioni », et des conférences à la Fondation Luigi Einaudi de Turin, en mars 1972, réunies sous le titre « Lavoro astratto, scambio e capitale in Marx », rééditées dans la seconde édition refondue de *Smith, Ricardo, Marx-Considerazioni sulla storia del pensiero economico* (1973). A partir de 1975, il reformule son approche du marxisme en particulier sous l'influence du nouvel essai de Colletti *Marxismo e dialettica*, et présentera entre 1975 et 1978 sa propre version de la « théorie des deux Marx », tout en continuant cependant de se considérer comme « marxiste ». On mentionnera tout d'abord l'ouvrage *Valore* (1975), conçue dans le cadre d'une encyclopédie philosophique, puis la contribution présentée au colloque organisée par l'université de Modène sur le thème « Il valore-lavoro nella costruzione teorica di Marx », publiée dans *Rinascita* en 1978 : « L'enigma del valore ». A partir de 1976, il commence une carrière politique, avec son élection comme député de la « gauche indépendante » proche du Parti communiste italien. Il devient ensuite sénateur. Ses activités le conduisent à réduire ses recherches théoriques. Cependant, en 1983-1984, il rédige un nouvel ouvrage, *Discorso sull'economia politica* (1985), dans lequel il revient à nouveau sur l'œuvre de Sraffa et de Marx.

Dans un premier temps, nous examinerons la critique de la « théorie économique » de Marx à travers les articles de la période de collaboration à la *Rivista Trimestrale* (1963-1970). Dans un second temps, nous nous pencherons sur les relectures de Marx développées de 1971 à 1978.

II – La critique de la « théorie économique » de Marx

La « théorie économique » de Marx est le seul domaine étudié par Claudio Napoleoni dans ses articles de la *Rivista Trimestrale*. Il envisage Marx uniquement en tant qu'« économiste », sans consacrer la moindre allusion à la « critique de l'économie politique ». Trois questions font principalement l'objet d'un examen : l'aliénation du travail, l'exploitation et la théorie de valeur, cette dernière étant sous l'angle de la « transformation » des valeurs en prix de production.

La lecture critique vise en gros, à dégager « ce qui est vivant » et à rejeter « ce qui est mort » dans l'analyse de Marx et à récupérer le « noyau sain » d'une nouvelle analyse. Les questions telles que le contenu du « matérialisme historique » ou la méthode du « Capital » ne sont pas abordées.

a – La critique de Marx : aliénation, exploitation et théorie de la valeur

Claudio Napoleoni se réfère tout d'abord au concept de « praxis », présenté par Marx dans les « thèses sur Ludwig Feuerbach », en tant qu'« essence » de l'homme. La « praxis », transformation du monde sensible, représente une « activité libre », non dirigée vers une « fin nécessaire », inéluctable ; elle représente le premier besoin véritablement humain. Cependant, l'homme doit satisfaire les « besoins de la vie physique » par la production matérielle. Cette activité particulière, le travail, certes, indispensable pour la réalisation de l'« essence » de l'homme, est dirigée vers une « fin nécessaire », conditionnée par les besoins naturels. A la différence de la « praxis », le travail représente *par nature*, une activité non libre, non pleinement humaine, et aliénée. Il n'est donc nullement nécessaire que l'« exploitation » existe, pour que l'« aliénation » du travail apparaisse, Marx défend donc une vision dévalorisante du travail, conçu comme « négativité », ou, selon le mot italien, comme « disvalore ». Une telle conception remonte en fait à une vieille tradition qui commence avec la pensée grecque, puis réapparaît dans le catholicisme du Moyen-Age (travail comme « conséquence du péché ») et dans le protestantisme (la « Réforme »), L'approche marxiste constitue même une sorte de version « athée et immanentiste » de la Réforme. En effet, dans les deux cas, le passage obligé par le travail permet ensuite d'accéder à un « sauvetage » : pour le protestantisme, il s'agit d'un « sauvetage individuel », qui mène au ciel, tandis que pour Marx, il s'agit d'un « sauvetage collectif » sur la terre, avec le communisme (« libération » du travail) ³.

Les *Manuscrits de 1844* dégagent quatre « déterminations » de l'aliénation du travail. L'homme devient étranger à son propre produit, à son propre travail, à sa propre « essence », donc à lui-même ; il ne fait « de son *essence* qu'un moyen de son *existence* ».

Sur ces trois « déterminations », Marx fonde une quatrième : l'homme devient étranger à l'homme ⁴. L'aliénation capitaliste présente des caractéristiques spécifiques par rapport à l'aliénation « générique » que l'on vient de voir. Le produit du travail est une « marchandise » et le « moyen de production » devient étranger au travailleur, s'oppose à lui, ou en d'autres termes, le « travail mort » (la machine) domine le « travail vivant ». Cette idée fondamentale de Marx est la « réduction du travail au capital » ; le travail constitue, dans le capitalisme, la partie « variable » du capital. De plus, Marx défend dans toute son œuvre la relation fondamentale de causalité suivante : *l'aliénation est la cause de l'exploitation* ⁵. Elle découle de la quatrième détermination du « travail aliéné », selon laquelle l'homme devient étranger à l'homme. Un passage des *Manuscrits de 1844* cité dans notre étude de Colletti est particulièrement significatif à cet égard :

« La *propriété privée* est donc le produit, le résultat, la conséquence nécessaire du *travail aliéné*, du rapport extérieur de l'ouvrier à la nature et à lui-même ».

Dans l'ouvrage, la « propriété privée » est assimilée (à tort) à l'« exploitation ». Cette dernière représente

un « correctif dialectique » ou une « *réponse dialectique* » à l'aliénation ⁶, car seul ce passage obligé permettra à l'homme, au terme du processus historique qui conduit au communisme, de quitter la situation d'« aliéné ». Avant de pousser plus avant notre étude, on peut d'ores et déjà remarquer que cette interprétation présuppose des raccourcis considérables et présente des thèses très discutables. Tout d'abord, la « praxis » chez Marx, certes, n'est pas confondue avec le travail, mais ne peut être réduite à une « activité libre ». En second lieu, Napoleoni envisage une conception du travail comme pure « négativité » à la manière d'Adam Smith. En effet, l'économiste anglais conçoit le travail comme une « malédiction » (le « péché originel ») et le « non-travail » comme la « liberté » ; il confond le travail « en général » avec le « travail dans ses formes historiques, esclavage, servage, salariat » et ne retient que le travail forcé, entendu comme « sacrifice » psychologique ⁷. Marx défend à l'inverse, une conception du travail comme *positivité*. Dans les *Manuscrits de 1844* par exemple, il estime que le travail représente l'« activité vitale » de l'homme, la manifestation de sa personnalité ; il ne peut donc s'agir pour lui d'une activité qui serait par nature aliénée ⁸. Notre économiste tend donc à identifier « aliénation » et « objectivation » et à retomber dans l'erreur « hégélienne » du jeune Georg Lukacs, d'*Histoire et conscience de classe* (1923).

Les remarques sur l'« aliénation » révèlent une hâtive mise sur le même plan des *Manuscrits de 1844*, et d'œuvres ultérieures telles que les *Grundrisse*. La « réduction du travail au capital » devient le contenu de l'« aliénation capitaliste », ce qui comporte le risque de confusion entre le concept philosophique d'« aliénation » et les concepts utilisés dans les écrits de maturité comme, par exemple, la « subsumption du travail au capital », et l'exploitation du travail. De plus, la relation de cause à effet établie à partir d'un passage des *Manuscrits de 1844* n'est guère probante si on tente de l'appliquer à toute l'œuvre de Marx ; les défenseurs de la thèse de la continuité totale entre les œuvres de jeunesse et celles de maturité défendent en général la thèse inverse. On verra plus loin qu'il s'agit aussi de la position personnelle de Napoleoni !

Il nous faut maintenant revenir sur l'analyse de notre économiste. Dans son interprétation, l'exploitation chez Marx consiste dans une opération de division du travail total en « travail nécessaire » et « surtravail » ; on fait la différence entre le travail total dépensé dans une activité productive, et le travail dépensé pour produire les moyens de subsistance des travailleurs : le « surtravail » représente donc une « soustraction » ⁹. Marx admet la présence de l'exploitation dans les « formes économiques » de l'antiquité et de la féodalité, mais aussi dans la société capitaliste ; dans ce dernier cas, elle se cache sous le rapport d'échange entre le capital et la force de travail. Le *Capital* envisage un « schéma capitaliste pur », qui met en présence l'une de l'autre deux classes avec un certain nombre d'hypothèses. Tout d'abord, la bourgeoisie joue le rôle d'un « fonctionnaire du capital ». Dans les *Théories sur la plus-value*, Marx remarque :

« Le capitalisme est l'exploiteur direct des ouvriers, celui qui directement, non seulement s'approprie, mais fait naître le *surtravail*. Mais comme cela ne peut se produire (pour le capitaliste industriel) que dans et par le procès de production, il est lui-même un fonctionnaire (Funktionär) de cette production, son directeur » ¹⁰.

La bourgeoisie accumule toute la plus-value, et la « consommation improductive » n'apparaît pas. L'hypothèse de la « reproduction simple » présentée au livre 2 du *Capital*, selon laquelle il existe une « plus-value » consommée et non accumulée est donc en contradiction avec le « schéma capitaliste pur ». En second lieu, les travailleurs reçoivent des salaires de subsistance, de reproduction, et subissent une « paupérisation ». Enfin, le système économique traverse des crises périodiques et se trouve menacé d'une crise finale « catastrophique » avec la baisse tendancielle du taux de profit. En réalité, toutes ces hypothèses ne se sont pas vérifiées historiquement car il existe, comme nous le verrons plus loin, des

formes de « consommation improductive » dans la « société bourgeoise » ¹¹. Napoleoni ne s'étend pas beaucoup sur ces questions, mais on peut aisément remarquer que sa lecture de Marx reste superficielle. Il estime que les catégories de « travail nécessaire » et de « surtravail » ne peuvent s'appliquer dans le cadre du capitalisme. Le « surtravail », représente à ses yeux une « soustraction » ; or celle-ci n'est possible qu'à la condition que les dépenses en travail soient de grandeur homogène, c'est-à-dire que l'on ait affaire à du « travail abstrait », ou du « travail en général ». Cela suppose une « autonomie de principe productif », et on ne peut donc parler de « travail abstrait » que dans le cas du « serf » de la « société seigneuriale », qui conserve la maîtrise du processus de production. Pour le capitalisme, la situation diffère beaucoup avec la « réduction du travail au capital », qui y caractérise le phénomène de l'aliénation. Il ne reste du travail qu'un « ensemble de spécifications technologiques », hétérogènes entre elles ; il n'est pas plus homogène que les autres éléments constitutifs du capital. Par conséquent, la notion de « travail abstrait » contredit l'idée tout à fait juste, de la « réduction du travail au capital », ce qui ôte toute possibilité d'application des catégories de « travail nécessaire » et de « surtravail » ¹². En 1969-1970, Napoleoni ne défend plus cette interprétation. En effet, sous l'influence (encore superficielle et partielle) de l'« introduction à Bernstein » de Lucio Colletti, il va rattacher le concept de « travail abstrait » d'une part à la théorie de la valeur, et d'autre part à la notion de travail aliéné. Il ne voit donc plus d'incompatibilité entre le « travail abstrait » et la « réduction du travail au capital » ¹³. Dans tous ses articles, il estime que la distinction entre « travail nécessaire » et « surtravail » est directement liée à la théorie de la valeur que Marx développe à partir de celle de Ricardo. Elle constitue un « instrument théorique » central, destiné à démontrer l'exploitation en régime capitaliste, et donc à expliquer la « plus-value » au moyen de « surtravail ».

Avant de passer à l'examen de la question de la valeur, il convient de faire quelques remarques au sujet de l'exploitation. Napoleoni propose une interprétation réductrice, restrictive, de la théorie marxiste de l'exploitation. Certes, il rejette toute interprétation « smithienne », entendue comme « déduction » sur le produit du travail, et on ne peut assimiler sa position à l'une des quatre approches déjà entrevues à l'occasion de nos lectures italiennes de Marx, la version morale de Loria, la version juridique de Pareto et Graziadei, la version « sociologique » de Croce (« concept de différence »). Il s'agit cependant, pour reprendre la formule de Louis Althusser, d'une « présentation comptable » ; dans son application au capitalisme, il est fait abstraction des conditions d'extraction de la plus-value et de la reproduction de la force de travail. En somme, notre économiste se borne à la lecture des chapitres 5 et 7 du livre 1er du *Capital*, et néglige les chapitres plus « concrets », 8 (« journée de travail »), 12 (« division du travail et manufacture »), 13 (« machine et grande industrie ») et 24, sur l'« accumulation primitive ». Il succombe ainsi à la « tentation » dénoncée par Althusser, qui consiste à « *prendre cette présentation (comptable) de la plus-value pour une théorie « complète » de l'exploitation*, et donc négliger les conditions de travail et les conditions de la reproduction » ¹⁴. Dans son optique, la bourgeoisie n'a pas d'autre fonction que l'accumulation. Or, lorsque Marx utilise la formule de « fonctionnaire du capital », il veut dire que les capitalistes personnifient le capital dont la fonction est *l'extraction de la plus-value*.

Selon Napoleoni, l'aspect essentiel de la théorie de la valeur développée par Marx à partir de Ricardo, réside dans la « transformation » des valeurs en prix de production, le problème de la conciliation entre le « principe de la valeur » ou « l'échange selon les quantités de travail contenues », et le taux moyen de profit. Dans son étude publiée en 1957, il affirmait que le « schéma capitaliste pur » de Marx comprend deux aspects : un aspect « négatif » car le capitalisme constitue une forme particulière d'exploitation, et un aspect « positif » car le capitalisme est aussi une forme de réalisation du « principe d'économicité », et contient en lui une « tendance constante au développement économique ». Ce dernier aspect s'exprime

La : quantité de travail direct employé dans la branche a ;

La₁ : quantité de travail employée il y a un an, et ainsi de suite.

Les méthodes de production restent inchangées. Les facteurs de profit (1 + r), tiennent compte du temps écoulé entre la dépense en travail et la vente des marchandises.

Selon Napoleoni, il découle logiquement de la « réduction », que le prix dépend de la « quantité de travail » dépensée, mais aussi de la « répartition dans le temps » de cette quantité, à la condition, évidemment, que le taux général de profit ne soit pas nul (sinon seule la quantité de travail intervient). Le « coût de production » comprend donc non pas un seul, mais *deux éléments*, ce qui va tout à fait à l'encontre de la position de Marx. Quelle conclusion faut-il alors tirer ? Les rapports d'échange ne sont pas déterminés uniquement par la quantité de travail ; la théorie de la valeur s'effondre, ainsi que la théorie de l'exploitation capitaliste qui ne fait qu'un avec elle. Il est impossible d'expliquer le profit à partir du « surtravail » ²⁰.

Quelles remarques peut-on formuler à propos de cette analyse ?

On ne peut manquer ici de renvoyer aux réflexions de Ricardo qui, dans le premier chapitre de ses *Principes de l'économie politique et de l'impôt* (3e édition), reconduit les cas de déviation par rapport à la loi de la valeur à une « question de temps » ²¹. Dans la première version de « Absolute value and exchangeable value » (1823), Ricardo propose une conception du capital en termes de quantité de travail et de périodes de temps durant lesquelles naît le profit sur les salaires ; il opère ainsi une tentative de « réduction » à des quantités de travail datées, approche d'ailleurs anticipée dans la célèbre lettre à John Ramsay Mc Culloch du 13 juin 1820 ²². La première tentative de « réduction » qui utilise les équations simultanées revient à V.K. Dmitriev, en 1904, dans la première étude « Théorie de la valeur de D. Ricardo » de ses *Essais économiques (Ricardo, Cournot, Walras)*. Cette démarche qui rejoint pratiquement celle de Sraffa est ensuite appliquée à Marx par Ladislaus Von Bortkiewicz, dans son premier article traitant de la « transformation » des valeurs en prix de production, en 1906-1907, « Wertrechnung und Preisrechnung im Marxschen System », « Calcul de la valeur et calcul du prix dans le système marxien ».

Il paraît contestable de soutenir que la réduction à des quantités de travail datées de Sraffa offre une solution correcte à la « transformation », même s'il s'agit d'une « transformation inverse », car Sraffa entend partir des prix pour remonter au coût de production (salaires et profits) et non pas aux valeurs. La théorie marxiste de la valeur se trouve réduite à une simple théorie du coût de production. Notre économiste confond comme Loria et Graziadei, prix de production et rapports d'échange effectifs, ignorant ainsi les médiations complexes qui vont de la valeur au prix de marché. Quant au fond, la « réduction » est peu conforme à la pensée de Marx. Ce dernier critique d'ailleurs ce type d'approche qui réduit la valeur à une rémunération de facteurs en oubliant le capital constant. La « réduction » du capital constant au travail, rend impossible l'étude de la reproduction, de l'accumulation, et de la valorisation du capital ²³.

De plus, il semble très discutable de mettre en évidence, à partir de la « réduction », deux « éléments » du « coût de production », le travail et le « temps ». Cette lecture de Sraffa fait irrésistiblement penser à la position d'Alfred Marshall qui estime, à la manière de John Stuart Mill, que Ricardo défend une théorie de la valeur empirique, fondée sur le « coût de production » incluant le « travail » et le « temps » c'est-à-dire l'« attente » (« waiting ») ²⁴. Elle s'apparente aussi, à la lecture de Samuel Hollander, d'ailleurs critiqué par Sraffa lui-même dans son « Introduction » aux œuvres et à la correspondance, selon laquelle Ricardo remettrait en cause sa théorie de la valeur dans les *Principes*.

b – Vers une nouvelle analyse

Napoleoni estime nécessaire de sortir des contradictions de Marx dans un sens *positif* et non négatif. Il défend tout d'abord une conception du travail alternative à celle qu'il a attribué préalablement à l'auteur du *Capital*. Dans les « conditions naturelles », c'est-à-dire là où règne l'« égalité naturelle des hommes », le travail représente un « instrument *universel* » ; l'homme peut grâce à lui réaliser ses « fins », théoriquement en nombre illimité. Cependant, n'étant qu'un « être fini », il ne peut les réaliser que dans un « processus naturel », « en passant d'un ordre de fins déterminé à d'autres ordres supérieurs », sans qu'il existe de stade définitif. Le travail constitue donc un processus de développement humain, une activité libre, qui acquiert une succession de déterminations particulières, et entre en rapport d'action réciproque avec les « fins » ; l'accomplissement d'une « fin » enrichit le travail et vice versa ²⁵. De cette manière, l'« essence » de l'homme se réalise. Dans cette optique, le travail n'est pas, par nature, « aliénation » ; celle-ci représente une possibilité liée, comme on le verra plus loin, à l'existence de l'exploitation. Le problème de la « libération » du travail ne se pose donc pas. Napoleoni défend une conception valorisante, positive, du travail, d'inspiration catholique. Il propose une nouvelle définition de l'« exploitation », entendue comme la « condition sociale dans laquelle existe une classe (exploités) qui, avec son travail, fait vivre elle-même et une autre classe (exploiteurs). La classe des exploités, dans la mesure où elle ne travaille pas, jouit d'un pur revenu de propriété, et, du point de vue du processus économique, se présente comme une classe purement consommatrice » ²⁶.

Les « exploités » ne sont que des « consommateurs purs », improductifs. Cette définition ne fait pas appel aux concepts de « travail nécessaire » et de « surtravail ». La question de l'exploitation est donc associée au parasitisme car la classe qui ne travaille pas prélève une sorte de rente. La « forme typique » de l'exploitation existe dans la « société seigneuriale » (« *società signorile* »), composée de « seigneurs » et de « serfs » (« *servi* ») ²⁷. Notre économiste désigne ici de manière lapidaire les « formes économiques » de l'antiquité et de la féodalité. Les « seigneurs », libérés de tout travail, peuvent se livrer à des activités extra-économiques ; ils forment une classe improductive de « consommateurs purs » du « surplus » produit par les « serfs ». L'exploitation a *pour effet* l'« aliénation » des travailleurs. Notre économiste propose une nouvelle définition de l'« aliénation ». Au sens « générique », elle représente l'interruption du « processus naturel » de réalisation des « fins », décrit plus haut. Le travail va perdre sa nature d'« instrument universel » pour acquérir celle d'« instrument particulier » ; il devient enfermé dans le cercle des « besoins de la vie physique », c'est-à-dire dans une seule catégorie de « fins ». Il n'existe donc plus d'interaction possible entre les « fins » et le travail. Les « serfs » après avoir produit pour faire face à leurs propres besoins de subsistance, au lieu de travailler pour satisfaire leurs « besoins supérieurs », doivent produire les biens de subsistance des « exploités ». Ils subissent ainsi l'« aliénation » générique. Napoleoni va, de cette manière, inverser la relation qu'il attribue à Marx : *l'« aliénation » est en réalité l'effet de l'« exploitation » du travail.* ²⁸. Qu'en est-il maintenant de la « société bourgeoise » ? Connaît-elle l'« exploitation » et l'« aliénation » du travail ? Il faut tout d'abord considérer la « formation économique prédominante » de cette société, le « capitalisme », ou l'« économie capitaliste (« pure ») » ou encore le « schéma capitaliste pur ». Ensuite on étudiera la différence, l'écart, entre l'« économie capitaliste » et la « société bourgeoise ». Ce type de démarche méthodologique, anticipé en Italie par Benedetto Croce et son utopie de la « société laborieuse », rejoint assez bien l'approche de Max Weber en termes d'« idéaltype », de « tableau idéal », dont il faut étudier les différences avec la réalité empirique. L'analyse de Napoleoni semble avoir une parenté avec celle proposée par l'économiste du Parti travailliste anglais John Strachey, ex-marxiste et keynésien, auteur

en 1956 de *Contemporary Capitalism*. En effet ce dernier confronte le « schéma capitaliste pur » de Marx avec l'évolution réelle du capitalisme, en mettant l'accent sur les transformations qualitatives qu'introduisent les luttes syndicales et politiques des travailleurs dans le système. Dans l'« économie capitaliste » de Napoleoni, il n'existe pas de classe de consommateurs improductifs. Les capitalistes travaillent et jouent le rôle de « fonctionnaires du capital » ; poussés par les lois de la concurrence, ils accumulent la totalité du « surplus », ou « plus-value capitaliste », et versent aux travailleurs un salaire de subsistance ²⁹. Le phénomène dominant de l'« économie capitaliste » est donc la disparition de l'« exploitation ». L'« aliénation » du travail a-t-elle également disparu ? Il n'en est rien. En effet, conséquence de l'« exploitation » dans la « société seigneuriale », elle *s'étend à tous* dans l'« économie capitaliste » ; l'aliénation généralisée concerne aussi bien les capitalistes que les ouvriers. L'« aliénation » s'accroît même par rapport à la « société seigneuriale » ; les hommes en subissent non seulement les aspects « génériques » (le travail, « instrument universel », réduit à un « instrument particulier »), mais encore les aspects spécifiquement capitalistes, consistant dans la « réduction du travail au capital » ; le travail devient un simple élément au sein de la « structure technique » du capital, un moyen de production ³⁰. Nous avons vu précédemment que Napoleoni considère, dans ses articles de la « Rivista Trimestrale », cette dernière idée comme incompatible avec le concept de « travail abstrait » ; toutefois vers 1969-1970, il modifie son point de vue, sous l'influence, encore très partielle, de Lucio Colletti. Il propose alors une nouvelle interprétation de la « réduction du travail au capital », alternative à celle de Marx. La « réduction » consiste en un « double processus d'abstraction », ou en d'autres termes, l'« aliénation capitaliste » revêt deux « stades ». Première abstraction : le travail est rendu « abstrait » par le capital mais l'homme conserve une autonomie face au capital. On peut admettre ici le « travail abstrait », « abstraction réelle », comme « principe ». Deuxième abstraction, élaborée sur la base de première : le capital rend le travail à nouveau « particulier », et ce dernier devient un élément de la « substance matérielle » du capital, un moyen de production parmi d'autres. L'homme se trouve ici « absorbé dans la structure technique du capital ». La quantification ne peut concerner le « travail abstrait » (première abstraction), mais le travail redevenu différencié, hétérogène (deuxième abstraction) : ainsi il apparaît dans le « coût capitaliste ». Il est impossible de concevoir le « travail abstrait » comme « mesure », comme « quantité », et donc d'opérer une division entre « travail nécessaire » et « surtravail » ; le « travail abstrait » n'a de validité qu'en tant que « principe » de la production capitaliste ³¹. Cette analyse de la « réduction du travail au capital » paraît peu convaincante et notre économiste va très rapidement l'abandonner dès 1971, comme nous le verrons ultérieurement.

Dans ses articles de la période 1963-1969, il défend une conception du « capital », qui contient de nombreuses ambiguïtés. En effet, pour lui, un ensemble de moyen de production devient du « capital » à partir du moment où le « surplus » devient « plus-value » et où l'« économie capitaliste » (« pure ») fonctionne ; il lie donc « capital » et accumulation. Il estime que le « capital » porte l'« aliénation » à son extrême limite, mais qu'il est « neutre » par rapport à la question de l'exploitation. En même temps, il prend soin de préciser que sa conception ne réduit pas le « capital » à sa « structure technique », le moyen de production, comme dans l'économie politique classique et « néo-classique » ³². Nous avons vu précédemment que Napoleoni, après l'examen de la question de la « transformation » des valeurs en prix de production conclut à l'échec de la théorie de la valeur et de l'exploitation. Il se déclare partisan d'un « système unique de rapports d'échange », dont la représentation la plus rigoureuse lui semble être la théorie des prix de production de Piero Sraffa. La « réduction » opérée dans le chapitre 6 de *Production de marchandises par marchandises*, met en évidence deux « éléments » dans le « coût de production » : le travail et le « temps ». Admettre ces deux « éléments » ne signifie pas, selon lui un ralliement pur et

simple à la théorie « néo-classique »³³. Cependant, il existe indéniablement dans cette théorie un « élément de vérité » qu'il faut prendre en considération : l'existence d'un deuxième « élément », « originaire », du « coût de production », le « temps ». La « réduction du travail au capital », dans le « capitalisme », constitue en réalité un « sacrifice systématique en termes de consommation présente », non pas du point de vue du capitaliste individuel, mais plutôt du point de vue du système dans son ensemble³⁴.

Une question cruciale pour Napoleoni est la confrontation entre l'« économie capitaliste », et la « société bourgeoise » ; l'écart entre les deux ne peut être négligé comme chez Marx qui identifie à tort « bourgeoisie » et « capital ». On a vu qu'il n'existait pas d'« exploitation » spécifiquement capitaliste, en raison de l'absence d'une classe de « consommateurs purs », à la différence de la « société seigneuriale ». Or, au sein de la « société bourgeoise », on trouve, certes sous une forme non dominante, des formes d'exploitation de type « seigneurial ». Notre économiste en décèle trois formes principales. Tout d'abord, il existe des résidus plus ou moins importants de classes spécifiques des « formations économiques précapitalistes », ou de la « société seigneuriale », des véritables « consommateurs improductifs ». Ensuite, la bourgeoisie, du fait du caractère privé de la propriété, peut chercher à échapper aux lois du capital, et donc à ne pas se conformer au modèle du « fonctionnaire du capital », de l'« économie capitaliste ». Elle consomme alors improductivement une partie du « surplus » ou « plus-value », avec ses « serviteurs »³⁵. Enfin, un troisième élément, prend une importance toute particulière à l'époque de la « société de consommation », de la « société opulente », une « composante extra-bourgeoise » : les salaires des travailleurs s'élèvent toujours plus au dessus du niveau de subsistance, et bénéficient donc d'une partie du « surplus » ou « plus-value ». La rémunération des travailleurs comprend donc deux parties, un minimum de subsistance et une part variable de « surplus »³⁶. Dans les deux premiers cas évoqués, l'« exploitation » au sens de Napoleoni, ne présente pas trop de problèmes ; en revanche, pour le troisième cas, la question devient délicate : les travailleurs sont des « exploités », mais au détriment de qui ? L'auteur a bien conscience de la difficulté. Dans son premier article de la *Rivista Trimestrale* en 1963, qui aborde cet aspect, il ne se prononce pas. En 1965, dans l'article écrit en collaboration avec Franco Rodano, il estime que la force de travail des pays sous-développés subit l'exploitation de la part des salariés des pays développés. En somme, il s'agit là du mécanisme décrit, par exemple, par Arghiri Emmanuel, dans *L'Echange inégal*. Cependant, en 1969, il modifie son point de vue et affirme que « l'ouvrier comme consommateur improductif s'exploite lui-même comme producteur capitaliste »³⁷. L'ouvrier comme membre de la « société bourgeoise » s'exploiterait lui-même comme producteur dans l'« économie capitaliste » ! Selon Napoleoni, les trois formes d'« exploitation », de « consommation improductive », sont indispensables à la dynamique de la « société bourgeoise ». En effet, l'« économie capitaliste » porte en elle la crise dès son apparition ; les capitalistes jouent le rôle de « fonctionnaires du capital » et accumulent la plus-value. Il en découle une très forte demande de moyens de production par rapport aux biens de consommation. Le système peut alors connaître des crises de type catastrophique, par suite d'une part, de la « disproportion », d'autre part (et surtout) de la « sous-consommation »³⁸. La survie de la « société bourgeoise » exige des « doses croissantes » de « consommation improductive », provenant en particulier de la troisième forme, les salaires des travailleurs qui s'élèvent au dessus du minimum de subsistance. Les revendications salariales constituent un facteur de stabilité et non de crise du système ; la « société bourgeoise », au lieu de connaître des crises catastrophiques, subit seulement des « crises cycliques ». Cette question est considérablement sous-estimée par Marx, qui critique fort injustement T.R. Malthus, qui pourtant a eu le mérite de poser le problème de la consommation improductive dans le fonctionnement du capitalisme³⁹. Notre économiste consacre relativement très peu

de place à ce sujet dans ses articles. On peut remarquer qu'il défend une position opposée à celle de Gramsci. Pour ce dernier, l'introduction du taylorisme et du fordisme, nécessaire pour contrecarrer la loi de baisse tendancielle du taux de profit, exige des « variables » d'ordre social, parmi lesquelles on trouve la disparition des « classes parasites », consommatrices de plus-value. La survie du capitalisme nécessite une « rationalisation » de la composition démographique surtout dans les pays européens. L'analyse de Napoleoni est intéressante quand on la replace dans le contexte des discussions du début des années soixante sur le thème de la « Société opulente », en particulier à partir du très célèbre ouvrage de John-Kenneth Galbraith, *The affluent society* (1958). Elle affronte une question qui va faire l'objet d'un examen approfondi de la part de deux marxistes américains mais dans une perspective différente, l'« absorption du surplus ». Paul Baran et Paul M. Sweezy vont en effet publier en 1966 leur célèbre ouvrage *The monopoly capital*.

Après cet examen de la critique de la théorie économique de Marx, il nous faut envisager maintenant les relectures proposées par Claudio Napoleoni à partir de 1971.

III – Nouvelles approches de Marx

Nous avons pu constater dans les écrits des années 1969-1970 « Problemi di interpretazione del marxismo » et « Su alcuni problemi del marxismo », une première influence partielle exercée par les travaux de Lucio Colletti, à propos du « travail abstrait », laquelle conduit à des développements s'intégrant plutôt mal avec l'analyse antérieurement présentée dans la *Rivista Trimestrale*. Dès 1971, Claudio Napoleoni abandonne cette tentative et tire toutes les conséquences théoriques de l'« Introduction à Bernstein » ; en même temps, il rompt avec la revue qu'il dirigeait avec Franco Rodano depuis 1962. Il adopte alors, entre 1971 et 1974, une interprétation de la théorie de la valeur qui se veut rigoureusement « marxiste ». Mais dès 1975, il modifie à nouveau ses positions sous l'influence d'un nouvel essai du philosophe, *Marxismo e dialettica*, et devient un défenseur, à sa manière, de la théorie des « deux Marx », tout en se réclamant du marxisme ⁴⁰.

a – Une interprétation « marxiste » de la théorie de la valeur

Au début des années soixante-dix, Claudio Napoleoni se trouve en rapport étroit de travail avec Lucio Colletti. Ils ont aidé, en 1969, Marina Bianchi dans la préparation d'une thèse sur « la théorie de la valeur des classiques à Marx », et ils publient en 1970 une grande anthologie *Il futuro del capitalismo - Crollo o aviluppo ?* ». En 1970-1971 notre économiste se lance dans une relecture de textes tels que le *Capital*, le *Sixième chapitre inédit*, et les *Grundrisse*. Il modifie en profondeur son approche de Marx dans les *Lezioni sul capitolo sesto inedito di Marx* (1972). Il ne livre pas de réflexions, dans ces nouveaux travaux, sur sa conception du matérialisme historique ou de la méthode. En ce qui concerne sa vision du marxisme, il apparaît néanmoins à la lecture de ces textes, qu'il envisage exclusivement la « critique de l'économie politique » ou ce qu'il appelle l'« économie politique « critique » » ⁴¹. La théorie de la valeur devient son principal, sinon exclusif centre d'intérêt. Il se livre à ce sujet, à une rapide « autocritique » de ses prises de position antérieures. Selon lui, les articles de la *Rivista Trimestrale* ne distinguent pas la théorie de la valeur de Marx de celle de Ricardo, et la réduisent à une « théorie de l'équilibre ». L'analyse déplore la « contradiction » entre les livres 1 et 3 du *Capital* ; les quantités de travail ne correspondent pas aux rapports d'échange effectifs, et la « transformation » au plan mathématique, échoue. Cette démarche conduit à l'affirmation de l'écroulement de la théorie marxiste de la valeur et de l'exploitation. Le « rapport capitaliste » est alors envisagé comme « neutre » par rapport à la question de l'exploitation, qui, elle, se trouve reléguée dans la « réalité précapitaliste », sous la forme de consommation improductive, ou de « rente ». Enfin, le concept de « travail » utilisé dans ces études ne possède pas une « détermination historico-sociale » (« travail abstrait ») mais une « détermination technico-naturelle » ⁴².

Dans la perspective de Marx qu'il convient d'approfondir, les « économistes bourgeois », « enfoncés qu'ils sont dans les représentations capitalistes, voient comment on produit dans le rapport capitaliste, mais non comment ce rapport est produit (...) » ⁴³. Il faut donc expliquer ce qui est seulement présumé par l'économie politique classique. La préoccupation première de la « critique de l'économie politique » ou de l'« économie politique « critique » », développée à partir des *Manuscrits de 1844* jusqu'au *Capital*, consiste à considérer le « rapport capitaliste », le capital, racine de toutes les autres catégories, « non comme un donné, mais comme un problème » ⁴⁴. Selon l'économie politique classique, la société capitaliste se fonde sur le rapport d'échange ; son explication scientifique passe donc par celle de la valeur d'échange. De plus, cette dernière se rattache, selon différentes modalités, à la quantité de travail (travail « commandé » chez A. Smith, travail incorporé chez Ricardo). Mais cette école va buter sur la

question de la « valeur du travail ». Le point de départ de Marx réside dans la critique du concept classique du travail, envisagé comme « naturel » et non « historiquement déterminé », et dans la considération du « travail aliéné » dans le cadre historique du capitalisme. Notre économiste s'inspire directement à ce propos de l'analyse fournie par Lucio Colletti dans son essai sur Bernstein, et reprise par Marina Bianchi, dans *La teoria del valore dai classici a Marx* (1970, 2e édit. 1972). sur le concept de « travail abstrait » comme « travail aliéné ». Il affirme cependant se référer exclusivement aux écrits de la maturité de Marx et ne pas prendre en considération les *Manuscripts de 1844*. La notion de « travail aliéné » c'est-à-dire dans le capitalisme, le travail « séparé de la subjectivité », comprend deux déterminations indissociables ⁴⁵. Tout d'abord, les individus se trouvent séparés du caractère social de leur travail dans la réalité même de l'échange. Le travail ne devient « social » que par la médiation de la chose, par le travail « abstrait », donc par la négation de son caractère « concret ». Les rapports entre les hommes sont « réifiés ». En second lieu, les individus se trouvent séparés des « conditions objectives » du travail (moyens de production). Le capital présuppose en effet cette séparation. D'une part, les travailleurs sont contraints de vendre leur force de travail sur le marché. D'autre part, dans le procès de production, les « conditions objectives du travail » leur font face comme une « puissance étrangère ». Ils perdent le contrôle du procès social de production. On a affaire à une inversion du sujet et de l'objet ; le travail, réalisation de l'homme, son « essence », domine celui-ci. Comme l'indique le *Sixième chapitre inédit du Capital*, « ici ce n'est pas l'ouvrier qui utilise les moyens de production, mais les moyens de production qui utilisent l'ouvrier » ⁴⁶. Le « travail mort », mais aussi la science, dominant le « travail vivant » comme le développent les *Grundrisse*. Dans cette perspective, notre économiste place l'aliénation dans les caractéristiques de la « soumission réelle » du travail au capital ⁴⁷. L'« aliénation capitaliste » doit être distinguée de l'« aliénation précapitaliste », par exemple celle du « serf » dans le féodalisme. Alors que dans le premier cas il existe une « inversion » entre l'ouvrier et son travail, dans le second cas, le travail du « serf » est seulement « détourné » de sa fin et sert à la consommation du « seigneur », sans « inversion » entre le producteur et son travail ⁴⁸. Pour Napoleoni, la question de la « valeur » est liée d'une manière indissoluble à celle de la plus-value. Ce lien apparaissait dans les articles de la *Rivista Trimestrale*, mais dans les nouveaux écrits, l'argumentation change profondément. L'exploitation capitaliste ne consiste pas dans une violation de la loi de la valeur mais elle représente cette loi elle-même. La production du « rapport capitaliste » comprend deux moments, l'échange argent-capital-force de travail, échange d'équivalents dans la sphère de la circulation, et la production de plus-value, dans le procès de production au sens strict, immédiat, qui représente un « échange inégal ». En résumé, « l'échange, qui s'opère entre équivalents dans le procès de circulation, devient un échange inégal dans le procès de production » (immédiat). Il existe un rapport de continuité-discontinuité entre l'exploitation précapitaliste et l'exploitation capitaliste. L'aspect « continuité » réside dans la distinction entre le « travail nécessaire » et le « surtravail » ⁴⁹. L'aspect « discontinuité », quant à lui, provient tout d'abord du fait que l'exploitation capitaliste n'est pas immédiatement perceptible. L'« économie politique « critique » » de Marx dévoile le rapport d'exploitation dissimulé sous le rapport d'échange. De plus, le surproduit dans le mode de production capitaliste consiste en une plus-value, non principalement consommée par l'exploiteur, mais transformée en capital. L'exploitation capitaliste, médiée par l'échange, présente un caractère non plus statique comme auparavant, mais dynamique ⁵⁰. Conformément à l'optique de Lucio Colletti (et de Marina Bianchi), Napoleoni estime que la seule « production marchande » envisagée sur le plan historique par Marx est la « production marchande capitaliste ». Une « société marchande simple » où des propriétaires de moyens de production, indépendants, produisent pour le marché n'a pas d'existence historique ⁵¹. Toutefois notre économiste ne rentre pas dans le détail de la

question de la « transformation » au plan historique qui l'aurait conduit à s'interroger de manière critique sur la position de Friedrich Engels en 1895. L'interprétation de la théorie de la valeur dont nous venons de présenter les principales caractéristiques, notamment les liens entre travail abstrait et aliénation et entre valeur et plus-value, s'oppose radicalement à d'autres analyses marxistes notamment une des plus célèbres, celle de Maurice Dobb en Grande-Bretagne. Pour l'économiste anglais au contraire, la théorie de la valeur ne sert pas à expliquer, à démontrer l'existence de l'exploitation capitaliste. Toutes les tentatives qui établissent un rapport de dépendance logique entre la valeur et l'exploitation partent, plus ou moins implicitement, d'une prémisse de type lockienne, selon laquelle les hommes disposent d'un « droit naturel » aux fruits de leur travail. Le prélèvement d'un revenu sans travail représente alors une « appropriation non naturelle » immorale et on retrouve ainsi l'erreur des « socialistes ricardiens ». Chez Marx, l'exploitation représente une donnée historique, une observation de l'expérience, qui fait appel à différents types de considérations. L'auteur du *Capital* entend seulement démontrer sur le terrain spécifiquement économique, la « cohérence », la « conciliation » entre l'apparition de la « plus-value » semblable au surproduit du féodalisme ou de l'esclavagisme avec la loi de la valeur. Cette loi ne présente d'ailleurs pas de différences significatives avec celle de Ricardo ⁵². Napoleoni ne peut accepter une telle analyse qui brise le lien entre la valeur et la plus-value, et rejette l'antagonisme entre le travail salarié et le capital, la question de l'exploitation, dans des sphères externes à l'analyse économique ⁵³. Pour lui, cette séparation se retrouve dans les travaux de certains tenants du « néo-ricardianisme » qui affirment comme Luca Meldolesi que si la théorie des prix de Piero Sraffa entraîne l'effondrement de la théorie de la valeur, elle laisse par contre totalement intacte la théorie marxiste de l'exploitation ⁵⁴. L'existence d'un « surplus » présuppose celle d'un travail « en excédent », d'un « surtravail ». Cette démarche rejoint celle du japonais Michio Morishima qui énonce le fameux « fundamental marxian theorem », selon lequel pour que l'on ait un taux de profit positif, il faut et il suffit que le taux de plus-value soit positif ⁵⁵. Or, rétorque notre économiste,

« dans le schéma de Sraffa le surplus est présupposé mais non expliqué ; le fait que dans le surplus soit contenu un travail ne dit rien sur son origine. En d'autres termes, devant l'habituelle objection néoclassique qu'outre le travail quelque chose d'autre est inclus dans les marchandises (objection qui se trouve alimentée par le procédé sraffien de la « réduction »), l'argumentation en question est totalement impuissante » ⁵⁶.

Claudio Napoleoni développera plus tard à l'encontre des « sraffiens » l'idée que ce « surplus » est un fait entièrement « neutre », par rapport à toute théorie économique, et qu'il est « compatible avec n'importe quelle théorie », aussi bien classique que néo-classique ⁵⁷. De plus, selon lui, la théorie marxiste de la valeur n'est pas comme chez Ricardo principalement rattachée au problème de la détermination de la mesure. Les aspects quantitatifs et qualitatifs forment une unité organique. La catégorie de « travail socialement nécessaire » permet d'entrevoir cette unité. En effet, le concept de « travail socialement nécessaire » possède tout d'abord une dimension quantitative ; il s'agit de la quantité de travail nécessaire en moyenne pour produire une marchandise pour un niveau donné de développement des forces productives, pour des « conditions techniques » déterminées. Cependant la dimension qualitative est sans doute plus importante encore. Il faut s'attarder sur le terme « socialement ». La « quantité de travail nécessaire pour produire une marchandise s'affirme dans un processus social, qui, dans ce cas, est un processus concurrentiel ». Ce processus social consiste à répartir le travail dans les différentes activités selon les nécessités de la production, et il détermine notamment les « conditions techniques » ⁵⁸. Dans *Lezioni sul capitolo sesto inedito* (chapitre 15 et 16 notamment), Napoleoni aborde à nouveau la question de la « transformation », en précisant qu'il s'agit de la mise en relation de la « valeur d'échange » (en tant que « forme phénoménale » nécessaire de la « valeur ») et du prix de production. La tentative présentée aboutit à un échec comme nous l'avons vu précédemment. Marx n'est d'ailleurs pas

entièrement satisfait de sa procédure, comme en témoignent certaines remarques du livre 3 du *Capital* et des *Théories sur la plus-value* sur la nécessité de « transformer » les éléments du capital ⁵⁹. On peut tenter de déterminer simultanément les prix et le taux de profit ; cependant il s'agit d'une solution « apparente », car les quantités de travail ne représentent plus que des coefficients destinés à mesurer les quantités de marchandises. La solution de Piero Sraffa constitue donc le « point terminal de l'histoire du problème de la transformation » ou plus précisément la suppression pure et simple du problème ⁶⁰. Il faut envisager une autre approche des rapports entre la valeur et le prix de production :

« Il s'agit de deux moments de la vie du capital, dont le premier, la valeur, est le moment fondamental, qui, comme tel, renferme en lui le caractère double du rapport entre le travail et le capital, et donc, en même temps, le système et la contradiction, tandis que le second, dérivé, bien qu'essentiel fournit la plate-forme sur laquelle le capital s'autoperpétuerait s'il pouvait échapper à sa nature contradictoire, en se déployant et en se figeant dans une réalité d'équilibre » ⁶¹. En définitive, le « rapport entre la valeur et le prix de production n'est pas un rapport *interne* au processus de réalisation de l'équilibre, mais c'est un rapport dans lequel se résument et s'expriment les contradictions entre équilibre et crise, entre valeur d'usage et valeur d'échange » ⁶².

Valeur et prix de production se trouvent en rapport de « médiation dialectique » réelle ; la « transformation » appartient à la réalité du capitalisme. Marx commet l'erreur de considérer cette relation comme « un rapport *interne* au processus de réalisation de l'équilibre » ; il rend absolu le moment de l'« équilibre » et fait disparaître celui du « déséquilibre », par son procédé de déduction mathématique. Dans le livre 3 du *Capital*, il utilise une procédure ricardienne en abandonnant le travail « historiquement déterminé », c'est-à-dire « abstrait » et « aliéné », au profit du travail comme « agent naturel » de la production ⁶³. Or la théorie marxiste de la valeur doit être considérée comme tout à la fois, une « théorie de l'équilibre *et* de la contradiction, du développement *et* de la crise » ⁶⁴. Sur la question des rapports entre valeur et prix de production, on doit s'opposer radicalement à la démarche « empiriste » proposée par Maurice Dobb qui aboutit à concevoir la valeur comme une sorte de « fiction nécessaire » à la manière de W. Sombart ou de C. Schmidt, voire un « idéal-type » à la manière de Max Weber. Dans *Political economy and capitalism* (1937), l'économiste anglais affirme que Marx utilise la méthode des « approximations successives » en économie politique, du plus abstrait au plus concret, par étapes. La solution d'un problème « microscopique » dépend de la solution du problème « macroscopique » tout comme dans le domaine de la physique avec, par exemple, la loi de la gravitation ⁶⁵. La question de la valeur, traitée au livre 1er du *Capital* représente une « première approximation » de la production marchande capitaliste, le niveau le plus élevé d'abstraction, la vision « macroscopique » ; elle constitue une « approximation abstraite des valeurs d'échange concrètes ». Le « prix de production », abordé dans le livre 3 du *Capital* représente une « seconde approximation » de la réalité capitaliste, un niveau d'abstraction moins élevé, qui dépend en fait du premier ; le profit inclut dans le prix de production figure comme une quantité déterminée dans les termes de la loi de la première approximation ⁶⁶. Plus tard, Maurice Dobb affirmera que la théorie des prix de production de Piero Sraffa qui résout de manière satisfaisante la question de la « transformation », représente une « troisième approximation » de la production marchande capitaliste ⁶⁷. Claudio Napoleoni présente à partir de 1971 une interprétation des rapports entre valeurs et prix de production qui ressemble à celle défendue en 1957, avant sa collaboration à la *Rivista Trimestrale*, dans l'article d'*Economia Internazionale*, « *Considerazioni sui concetti di « valore economico » e di « valore-lavoro »* ». Il envisageait alors, dans le « schéma capitaliste pur », l'opposition, correspondant à une « contradiction réelle », entre un aspect « négatif » (« exploitation ») et un aspect « positif », « dérivé » et soumis au premier (tendance au développement, à l'accumulation du capital). La nouvelle formulation s'inspire en fait implicitement de la présentation de la « loi de la valeur » proposée par Lucio Colletti en 1970. Cette loi représente pour le philosophe tout à la fois le principe assurant l'équilibre du système, et le principe qui en exprime la contradiction, donc la négation (voir chapitre 4). A ce propos, il convient de noter que déjà Antonio Labriola émettait à juste

titre, l'idée que la question des « contradictions » entre les livres 1 et 3 du *Capital* doit être renvoyée aux « conditions antithétiques de la production capitaliste ». Cependant, l'analyse de notre économiste contient un élément particulièrement discutable, l'identification entre le « prix de production » et le « moment de l'équilibre » ; il assimile donc « prix de production » et « prix d'équilibre » du marché dans la perspective de Marx. On ne peut, certes, nier la présence d'un aspect « équilibre », dans la mesure où les prix de production doivent satisfaire l'égalité des taux de profit ; cependant, ces « prix normaux », déterminés sur la base des conditions de valorisation du capital, ne correspondent pas nécessairement à un équilibre entre l'offre et la demande sur le marché ; le problème de la « réalisation » se trouve ici entièrement posé.

b – La théorie de la valeur et les « deux Marx »

Napoleoni ne se satisfait pas de l'interprétation de la théorie de la valeur qu'il a fournie dans la période 1971-1973.¹¹ Il réfléchit à nouveau sur cette question à partir de 1975, et tente de présenter une nouvelle analyse en tenant compte d'une part, des thèses récentes de Lucio Colletti, dans l'essai *Marxismo e dialettica* (1974), et d'autre part de l'évolution du débat italien qui fait rage chez les économistes sur les rapports entre Marx et Sraffa. L'amorce d'un changement de perspective apparaît dans le chapitre 3 consacré à Marx dans le nouveau livre préparé en 1975, *Valore*, mais l'essentiel de la nouvelle argumentation est développé en 1978, dans deux articles rédigés à partir d'une contribution présentée au colloque organisé à l'Université de Modène sur le thème : « Il valore-lavoro nella costruzione teorica di Marx » : « Lo sfruttamento ha un senso ? E come la pazzia di Amleto... » et « L'enigma del valore ». Dans *Valore*, Claudio Napoleoni développe à nouveau la question du « travail abstrait » ou « aliéné » dans la perspective inaugurée en 1971. Cependant, il affirme maintenant que l'absence de solution satisfaisante au problème de la « transformation » représente l'« expression principale » d'une dichotomie existante au sein de la « critique de l'économie politique » de Marx, entre une démarche de type philosophique et une démarche de type scientifique. On retrouve ici le dilemme posé par l'auteur de *Marxismo e dialettica* en 1974 ; toutefois pour le philosophe, la « critique de l'économie politique » se trouvait d'emblée identifiée à la « philosophie », et opposée à la démarche de l'économie politique. Marx en tant que « philosophe » analyse le concept de « valeur » et se sert du principe dialectique de « contradiction ». Le « rapport capitaliste », contient en lui une contradiction de fond ; le produit en tant qu'effet, est soumis au travail, mais en même temps, le travail est soumis au produit comme valeur, comme capital (variable). La contradiction se trouve « spécifiquement attribuée » au mode de production capitaliste car il s'agit, comme le montre Colletti, d'une « réalité renversée ». Marx en tant qu'« homme de science », reprend et développe le discours scientifique de l'économie politique classique. Il utilise ici le principe de non-contradiction ; dans ce champ apparaît le concept de prix ⁶⁸. Cette analyse a un caractère éminemment sommaire et allusif. Aussi, trois ans plus tard, notre économiste va-t-il préciser son nouveau point de vue « marxiste ». En 1978, il explique que la théorie marxiste de la valeur représente le « point de suture », l'unité, entre une analyse philosophique qui étudie tant l'« essence du travail comme réalisation de l'homme » que la déformation de cette « réalisation » dans le travail « aliéné », et une analyse économique, qui envisage le profit comme plus-value. Plus précisément, « le concept de valeur-travail, c'est-à-dire l'idée que la valeur des marchandises n'est que le travail objectivé en elles, d'une part « conclut » l'analyse philosophique, puisqu'elle exprime le fait que le travail aliéné de l'ouvrier, dans les conditions capitalistes, n'est pas utilisé principalement pour la production de richesse concrète, de valeurs d'usage destinées à la satisfaction des besoins, mais pour la production de richesse abstraite, de valeur ou argent, d'autre part, « aborde » l'analyse économique car elle fournit la base de définition de

toutes les catégories du discours économique : le capital, le profit, le salaire, et à partir de là, l'accumulation et les crises économiques » ⁶⁹ .

Dans « L'enigma del valore », Claudio Napoleoni étudie plus particulièrement ces deux aspects de la pensée de Marx. L'aspect philosophique, qui apparaît depuis les *Manuscrits de 1844*, jusqu'au *Capital* indu, révèle une démarche de type « génétique », qui consiste à aller « du travail à la valeur ». L'aspect économique, que l'on rencontre, par exemple, dans la section I du livre 1er du *Capital*, fait appel, cette fois, à une démarche inverse, « rie la valeur au travail ». En ce qui concerne le premier aspect, Napoleoni examine la question du « travail aliéné » et propose une interprétation développée notamment à partir d'un article de jeunesse d'Herbert Marcuse qui rendait compte de la parution allemande en 1932 des *Manuscrits de 1844*. Pour Marcuse, le travail chez Marx représente l'« affirmation de l'essence » spécifique de l'homme, et à ce titre il constitue un concept « ontologique » élaboré dans un univers philosophique comme chez Hegel. Le travail est aussi une activité « aliéné », et dans le capitalisme, on ne trouve pas « une simple crise économique ou politique », mais « une catastrophe de l'essence humaine ». De plus, « dans cette lacération interne de l'être humain, dans sa propriété d'être en lui-même un objectif, se fonde le fait par lequel l'objectivation peut devenir réification, l'extériorisation, aliénation – se fonde la possibilité de « perdre » entièrement l'objet, de permettre qu'il se sépare totalement de son propre être, qu'il devienne autonome et prédominant » ⁷⁰ .

Notre économiste déduit de cette analyse que le travail, réalisation de l'« être naturel générique », possède un « intrinsèque moment négatif parce qu'il passe nécessairement par l'« acceptation de la loi de la chose » », qui renvoie à l'« opposition » (et non « contradiction »), jamais résolue au sein de l'« essence » entre le « fini et l'infini ». Dans cette perspective, « le travail se situe entre ces deux pôles et retient en lui, essentiellement, le poids dérivant de la loi du fini. L'aliénation est l'absolutisation, non nécessaire, mais toujours possible, de ce moment négatif : alors la négativité présente nécessairement dans le travail, n'est plus un aspect mais devient la totalité » ⁷¹ . Le phénomène de l'« aliénation » se manifeste dans l'histoire bien avant l'apparition du mode de production capitaliste, à partir du moment où le travailleur se trouve séparé de son travail. Il culmine dans le capitalisme,

« dans le sens que l'absolutisation du moment négatif, dans lequel consiste l'aliénation, se produit avec le capital sous une forme qui détermine un rapport de contradiction non seulement entre l'essence et l'existence mais *au sein de l'existence elle-même* » ⁷² .

Dans ce mode de production, le travail « aliéné » se présente sous la forme du travail « abstrait ». La contradiction réside dans le fait que le travail produit la valeur, le capital, donc le « comprend », et d'autre part, la valeur « comprend » le travail, le réduit au capital variable. En ce qui concerne maintenant l'aspect économique, Napoleoni estime que Marx reproduit la démarche scientifique de l'économie politique classique (A. Smith, D. Ricardo) : de la valeur au travail. Mais l'auteur du *Capital* ne nous offre que l'« apparence » d'un passage de la valeur au travail. Le livre 1er contient une erreur logique car il ne part pas des prix de production (prix réels du marché, pour notre économiste), mais des « valeurs d'échange », pour remonter au travail. La critique des économistes à la suite d'Eugen Von Bohm-Bawerk se trouve donc fondée car on ne trouve pas de « substance commune » qui serait le travail, mais seulement des « choses », comme chez Sraffa. Au cours du processus de valorisation, le travail s'est « perdu », « anéanti » dans le produit, dans la valeur. Bien plus, « la valeur, en conséquence de sa nature même, détruit la valorisation » ⁷³ . La « transformation » des valeurs en prix de production est un « faux-problème » posé par Marx qui pense que l'on doit retrouver systématiquement les « contradictions » entre le travail et la valeur dans toutes les manifestations concrètes du capital. Il se trouve inévitablement conduit à sous-estimer les possibilités de développement du capitalisme et penche pour une vision « catastrophique », par exemple, en formulant sa « loi de baisse tendancielle du taux de profit » ; il tend

aussi à confondre les possibilités de la crise avec ses causes effectives. En résumé, Marx échoue dans son articulation entre philosophie et économie. L'économie politique s'attache à l'analyse du « réifié » et ne peut étudier le « processus de réification », domaine spécifique de la philosophie. La seule voie de sortie consiste alors à placer la théorie marxiste de la valeur (et de l'exploitation) dans le champ philosophique, où elle peut servir encore à étudier l'« essence » de la société bourgeoise ⁷⁴. Dans cette perspective, Claudio Napoleoni reconduira l'exploitation à l'aliénation dans *Discorso sull'economia politica*, (1985). Dans ce dernier travail, tout en continuant à se référer au marxisme, il estime que la conception du « rôle historique » du capital, « point de passage » entre les formes précapitalistes d'exploitation et la société des « hommes libres » doit être révisée à la lumière des idées sur la production et sur l'« essence de la technique » de Martin Heidegger. Ce philosophe allemand conçoit l'aliénation comme une perte de la subjectivité, mais à la différence de Marx, il juge cette perte irrémédiable, définitive. La thèse de la possibilité d'une libération des hommes doit être remise en cause.

Que faut-il penser de ces nouvelles réflexions ? Dans le cadre de cette nouvelle approche, la « critique de l'économie politique » de Marx est envisagée comme la combinaison de deux aspects, non conciliables entre eux ; le premier est d'ordre « philosophique », le second est d'ordre « économique ». L'aspect dit « philosophique » met en évidence un passage « génétique » du travail à la valeur, et doit être considéré comme le véritable « noyau sain », du marxisme. Napoleoni accepte ainsi la conception du travail abstrait ou du travail aliéné, sous l'angle purement qualitatif. Il y admet aussi l'exploitation, ouvrant la voie à l'assimilation avec l'« aliénation ». Il écarte toute possibilité d'analyse économique de l'exploitation. En même temps, il maintient ses critiques antérieures contre les « sraffiens », qui, tout en rejetant la théorie de la valeur, affirment que cette élimination ne porte pas atteinte à la théorie de l'exploitation, du fait de l'existence du surproduit en termes physiques. L'analyse du travail aliéné ne nous apporte guère d'éléments nouveaux par rapport aux thèses antérieures défendues par l'économiste italien. Elle introduit plutôt des éléments d'ambiguïté supplémentaires car la confusion entre les écrits de jeunesse de Marx et ceux de la maturité, présente implicitement dans les articles de la *Rivista Trimestrale* se trouve ici réintroduite avec force. De plus, la lecture des *Manuscrits de 1844*, guidée par le commentaire d'Herbert Marcuse, qui dans son étude confond systématiquement « aliénation » et « réification », semble particulièrement « idéaliste ». L'« aliénation » est en effet conçue maintenant comme « absolutisation d'un moment négatif » présent dans l'« essence » de l'homme. Le statut du second aspect, « économique » est particulièrement mal élucidé. Marx est ici envisagé comme un continuateur de l'économie politique classique (Adam Smith, Ricardo) et se référerait au principe nécessaire de toute « science », celui de la « non-contradiction », comme l'a indiqué Lucio Colletti dans *Marxismo e dialettica*, en 1974. Sur ce terrain, la démarche de la valeur au travail est un échec et l'aspect quantitatif de la valeur doit donc être rejeté. La thèse de la disparition du « travail abstrait » dans la valeur doit être rapprochée semble-t-il de la nouvelle interprétation de la « réduction du travail au capital » proposée par notre économiste, vers 1969-1970, sous l'influence encore très partielle de Lucio Colletti. A cette époque, Napoleoni considérait deux aspects dans cette « réduction » : l'« abstraction réelle » du travail par le capital et le travail comme élément de la « substance matérielle » du capital. Dans cette perspective, il est alors impossible d'envisager le « travail abstrait » comme mesure ; il ne vaut plus que comme « principe » (premier aspect).

D'une manière générale, cette séparation entre les aspects qualitatifs et les aspects quantitatifs de la valeur représente une concession importante à la critique de Marx opérée en Italie par les jeunes économistes disciples de Piero Sraffa, au cours des années soixante-dix.

Après cette étude, il nous faut maintenant examiner les contributions de deux auteurs, eux-aussi

« sraffiens », qui sont particulièrement représentatives de la nature du débat qui s'est engagé durant les années soixante-dix sur la théorie marxiste de la valeur, en Italie.

SECTION II : LA CRITIQUE DE LA THEORIE DE LA VALEUR CHEZ LES SRAFFIENS »

La critique de Marx des économistes qui se réclament de la pensée de Piero Sraffa porte presque exclusivement sur la question de la valeur et de la « transformation », domaine déjà privilégié dans les travaux de Claudio Napoleoni. Pierangelo Garegnani représente le point de vue le plus authentiquement « sraffien » ; son analyse aboutit à envisager Marx comme un simple « ricardien », certes, particulièrement brillant. Marco Lippi, représentant de la jeune « école de Modène », présente une approche plus originale, mettant en évidence l'existence sous la théorie de la valeur, d'une « théorie de la production en général ».

I – Pierangelo Garegnani ou Marx ricardien

Né en 1930, Pierangelo Garegnani étudie les sciences politiques et économiques à l'université de Pavie au début des années cinquante ⁷⁵. Il soutient une thèse de doctorat en sciences politiques en 1953 puis, de 1953 à 1958, il va compléter sa formation en économie politique au « Trinity College », de l'Université de Cambridge (Grande-Bretagne). Guidé dans ses recherches par Maurice Dobb (1900-1976), et surtout par Piero Sraffa (1898-1983), il rédige une thèse, « A problem in the theory of repartition from Ricardo to Wicksell », soutenue en 1958. A partir de ce travail, il publie en 1960, en Italie, un ouvrage fondamental, *Il capitale nelle teorie della distribuzione*. Ce livre démontre en particulier l'échec de la théorie de l'« équilibre économique général, dans la version de Walras et de Wicksell, à propos de la question du capital. Garegnani séjourne ensuite aux Etats-Unis et fait un stage au « Massachusetts Institute of Technology ». De retour en Italie, il obtient un poste de chercheur à la Svimez (« Associazione per lo sviluppo del Mezzogiorno »), en 1960-1961, où il se trouve en contact avec Claudio Napoleoni. Dans ses travaux, il aborde en particulier la théorie keynésienne avec notamment l'étude « Note su consumi, investimenti e domanda effettiva » ⁷⁶. Au cours des années soixante, il enseigne à l'université de Pavie. La controverse des « deux Cambridge » sur la question du capital, lui donne l'occasion de rédiger une étude très importante, entre 1963 et 1968, « Heterogeneous capital, the production function and the theory of distribution » ⁷⁷. Il enseigne ensuite à l'université de Florence, et plus récemment à celle de Rome. De plus, il assure des séminaires à l'université de Cambridge. Une place centrale dans son enseignement est accordée à la théorie classique de la valeur et de la répartition. Au colloque organisé, en avril 1972, par l'université de Sienne, sur « le problème de la transformation des valeurs en prix de production chez Marx », il soumet un important rapport, « Valore e distribuzione in Marx e negli economisti classici », publié seulement en 1981. Il se penche sur l'œuvre de Marx d'une manière plus systématique à la suite du colloque de l'université de Modène, en février 1978, consacré à la théorie marxiste de la valeur. L'étude publiée cette année-là, « La realtà dello sfruttamento », représente la synthèse la plus complète de son approche. Deux textes enrichissent cette étude, l'interview « Per la ripresa di Marx e dei classici » (1978) et l'article de réponse aux critiques, « Formule magiche e polvere d'arsenico » (1979). Dans ses travaux, Garegnani s'attache à l'examen exclusif de la « théorie économique » de Marx, identifiée à la « critique de l'économie politique ». Il récuse la « théorie des deux Marx » proposée par Lucio Colletti (Marx « économiste » et Marx « critique de l'économie politique »), mais sans livrer une argumentation développée. De plus, il doute des affirmations du philosophe sur l'incompatibilité entre la dialectique et la démarche scientifique ⁷⁸. Il ne se prononce pas sur la philosophie, le « matérialisme historique », et la méthode du marxisme. On verra plus loin, qu'en fait il ne s'occupe que de la question de la répartition. Son approche se propose de dégager le « noyau sain » et de rejeter la partie « morte » de la théorie marxiste. Dans la « théorie économique » ou « critique de l'économie politique » de Marx, le taux de profit occupe une place centrale en tant que « force motrice de la production capitaliste » ; il constitue la base de l'analyse de l'accumulation, de la centralisation du capital, des crises. Il joue, de plus, un rôle décisif dans l'étude du conflit d'intérêts entre le capital et le travail salarié, l'antagonisme entre le salaire et le profit.

La démarche de notre économiste, comme on le voit, consiste à identifier les rapports de production et les rapports de distribution ⁷⁹. Il poursuit en affirmant que selon Marx, conformément à une vision historique héritée de Hegel, le mode de production capitaliste ne possède pas un caractère éternel, comme le pense l'économie politique classique, mais qu'il doit disparaître. Marx établit la théorie de la valeur-travail à la base de sa « critique de l'économie politique ». D ne fait en ce domaine que développer la théorie de

Ricardo. Dans ses *Principles*, Ricardo se sert de la théorie de la valeur-travail incorporé pour dépasser la circularité dans la détermination du taux de profit chez Adam Smith ⁸⁰. Il détermine le taux annuel de profit comme le rapport du « surplus social » à la « consommation nécessaire », le salaire étant déterminé par des forces économique-sociales, indépendamment des autres revenus :

Produit social (net) – « consommation nécessaire »

« Consommation nécessaire »

Le « produit social (net) » et la « consommation nécessaire », agrégats de marchandises, dont on connaît la composition physique et la technique de production, doivent être exprimés en quantité de travail incorporé.

Par rapport à l'analyse ricardienne, Marx réalise deux « pas en avant ». Tout d'abord, il refuse l'identification du capital social avec les salaires, et distingue le « capital constant » et le « capital variable ». Le taux de profit devient :

Plus-value

Capital constant + capital variable

En second lieu, il construit une théorie des prix de production. Cependant il va échouer dans sa procédure de « transformation » des valeurs en prix de production ⁸¹. La théorie de la valeur chez Marx vise le même objectif que chez Ricardo, la détermination d'une manière « non circulaire » de la répartition (le taux de profit) et les prix. Selon notre économiste,

« la théorie de la valeur-travail joue chez Marx essentiellement le même rôle que celle-ci avait joué chez Ricardo. Ce rôle est de permettre de la seule manière concrètement possible à l'époque, la détermination du taux de profit dans l'approche classique, en évitant le cercle vicieux dans lequel la théorie de la répartition risquait de s'enliser avec Adam Smith » ⁸².

L'œuvre de Marx doit donc être rattachée à la tradition des « théories du surplus », à la lignée représentée par les « Physiocrates », avec leur surplus, en termes physiques, puis par Adam Smith et David Ricardo. Garegnani insiste tout particulièrement sur la « stricte continuité » qui unirait Ricardo et Marx ; il affirme que l'auteur du *Capital* reconnaît explicitement cette « continuité » étroite dans la Postface à la 2e édition allemande du livre 1er où il est question de la démonstration par l'économiste russe N.I. Zieber, en 1871, que sa « théorie de la valeur, de la monnaie et du capital était dans ses grandes lignes la continuation nécessaire de la théorie de Smith et Ricardo » ⁸³. La théorie de la valeur chez Marx ne peut donc avoir d'autres objectifs que celui indiqué plus haut. Beaucoup d'économistes, notamment des « marxistes » ont tenté de lui attribuer d'autres rôles, comme par exemple, la démonstration de l'exploitation des travailleurs dans le mode de production capitaliste. L'établissement d'un lien entre « valeur-travail » et exploitation constitue, d'après notre économiste la caractéristique de l'« usage utopiste » de la théorie ricardienne de la valeur, en vogue parmi les socialistes anglais ; dans cette optique, les travailleurs ont un « droit naturel » au produit intégral du travail ⁸⁴. Marx lui-même repousse tout lien entre valeur et exploitation dans sa critique des socialistes anglais, notamment dans la *Contribution à la critique de l'économie politique*. Après sa mort, le marginaliste Von Böhm-Bawerk est le premier, dans *Kapital und Kapitalzins - Geschichte und Kritik der Kapitalzins Theorien* (1884) à soutenir la thèse de l'union de la valeur et de l'exploitation, donc à attribuer la conception des « socialistes ricardiens » à Marx, et, de plus, en confondant la théorie marxienne avec celle de Karl Rodbertus. Après Böhm-Bawerk les marxistes reprennent cette thèse centrale que l'on retrouve aujourd'hui en Italie sous la plume de Claudio Napoleoni

Par cette approche, Garegnani rejoint *implicitement* le point de vue de l'un de ses maîtres à l'université de Cambridge, Maurice Dobb. En fait, il semble difficile de soutenir que dans la *Contribution...* Marx défende l'idée de l'indépendance entre la valeur et l'exploitation. Après avoir présenté la thèse des « socialistes ricardiens » et de Proudhon, qui reprend une objection adressée à Ricardo par des « économistes bourgeois », il affirme :

« Ergo (donc) cette objection se fonde dans le problème suivant : comment la production, sur la base de la valeur d'échange déterminée par le seul temps de travail, conduit-elle à ce résultat, que la valeur d'échange du travail est inférieure à la valeur d'échange de son produit. *Nous résoudrons ce problème en étudiant le capital* » 86 .

Enfin, Garegnani accepte d'une manière non critique l'attribution de la conception du « droit au produit intégral du travail » à Karl Rodbertus, opérée par Böhm-Bawerk 87 .

Comment envisage-t-il la question de l'exploitation qu'il détache de celle de la valeur ? Il estime que

« La proposition relative à l'existence de l'exploitation du travail dans une société capitaliste ne dépend en aucune manière de la validité de la théorie de la valeur-travail : elle dépend au contraire de la validité de l'approche théorique fondée sur la notion de surplus social ; à partir de là il n'apparaît pas d'autre fondement pour les profits que le simple fait que l'ordre économique existant ne permet pas aux travailleurs de s'approprier la totalité du produit » 88 .

L'exploitation ne renvoie pas à des considérations morales, juridiques, sociologiques : il s'agit d'une donnée de fait. L'échec de la théorie de la valeur ne doit pas conduire à la remise en cause de l'existence de l'exploitation capitaliste ou à son expulsion du champ de l'économie politique comme dans la dernière approche de Claudio Napoleoni.

L'analyse de notre économiste méconnaît la spécificité de l'exploitation dans le mode de production capitaliste, étudiée par Marx. Les allusions dans son étude, à l'exploitation dans le mode de production féodal sont significatives à cet égard 89 . Sur ce point précis, elle rejoint les approches d'Achille Loria et d'Antonio Graziadei. On se trouve en présence d'une proposition de type tautologique, comme par exemple, celle de Luca Meldolesi évoquée dans la section précédente.

Garegnani prend position contre les interprétations qui lient la valeur et le fétichisme des marchandises, représentées en Italie notamment par Lucio Colletti. Toutefois, il ignore les problèmes d'interprétation du concept de « travail abstrait », qu'il assimile purement et simplement au « travail socialement nécessaire » 90 . Sur la question du « fétichisme », son point de vue est loin d'être clair et argumenté ; il estime qu'il ne fait qu'un avec l'explication d'ensemble des phénomènes économiques capitalistes entreprise par Marx, et ne correspond pas à un objectif particulier de la théorie de la valeur 91 . Il en découle que le rejet de la théorie de la valeur n'implique pas celui de la théorie du fétichisme.

Pour notre économiste, la théorie marxiste de la valeur ne peut être défendue, en raison de l'échec de la « transformation », et le travail incorporé ne peut constituer un instrument valide pour déterminer la répartition et les prix. Cependant, l'abandon de la valeur ne porte pas atteinte aux aspects centraux de la théorie économique de Marx. En effet, la « théorie du surplus » représente ce qui est « vivant » dans cette dernière, et elle est indépendante de la théorie de la valeur. Il faut se garder de réduire la « critique de l'économie politique » à la théorie de la valeur comme l'a fait Böhm-Bawerk à la fin du XIXe siècle. Comment doit-on envisager le rapport entre Marx et Sraffa, dans une telle perspective ? Piero Sraffa, dans son « Introduction aux œuvres de David Ricardo » (1951), puis dans *Production de marchandises par des marchandises* (1960) redécouvre l'approche théorique de l'économie politique classique et de Marx, fondée sur le « surplus social ». Le surplus n'est pas chez lui, comme le croit Napoleoni, « présumé mais non expliqué » car l'exploitation est pour lui une donnée de fait. Il trouve une solution à la question de la détermination du taux de profit et des prix relatifs en dépassant la contrainte de la théorie de la valeur-travail incorporé de Ricardo et de Marx. Opposer Marx à Sraffa revient à vouloir trouver chez ce dernier une théorie de l'accumulation du capital et des crises, une théorie de la répartition du produit entre

les classes sociales. Or sur ces aspects, Sraffa ne peut que renvoyer au *Capital*⁹², car il n'entend pas construire une « nouvelle » économie politique « néo-ricardienne », alternative à celle de Marx ; il vise à fournir seulement les « prémisses » pour une reprise de la position théorique des économistes classiques et de Marx, ainsi qu'une base critique de l'approche marginaliste, sur la question du « retour des techniques ». En définitive, la différence entre Marx et Sraffa n'est pas plus grande que celle qui existe entre le Ricardo de l'*Essay on profit* et le Ricardo des *Principles*. Les « sraffiens » ont tort d'affirmer que le livre de Sraffa met en crise la « théorie économique » de Marx, opinion partagée par Claudio Napoleoni, par exemple dans ses travaux de 1978 : au contraire, ce livre témoigne de la vitalité de l'analyse de l'auteur du *Capital*.

L'interprétation de la théorie marxiste de la valeur fournie par Garegnani est particulièrement simplificatrice. Cependant sa lecture de Ricardo est aussi réductrice. Elle rejoint celle fournie par Piero Sraffa, dans l'« Introduction » aux œuvres de Ricardo, de 1951 : la théorie ricardienne de la valeur n'est qu'une théorie de la mesure. En réalité elle possède d'autres aspects, liés notamment à la question de l'échange. Sur la question du marxisme, Marco Lippi a bien vu le sens d'une telle intervention : une analyse dominée par P « intention de faire « digérer » Sraffa par les marxistes »⁹³.

II – Marco Lippi : la valeur comme expression du « coût social réel »

Né à Rome en 1943 ⁹⁴, Marco Lippi étudie l'économie politique dans la première moitié des années soixante, à la faculté des sciences statistiques de cette ville. Il fait partie des jeunes économistes enthousiasmés par le livre de Piero Sraffa, *Production de marchandises par des marchandises*, qui se réunissent autour de Paolo Sylos Labini (né en 1920) ; on trouve parmi eux, notamment Luca Meldolesi (né en 1939), Fernando Vianello (né en 1939). Après la soutenance de sa thèse, il enseigne à l'université de Rome, en particulier, les mathématiques appliquées à l'économie. A partir de ses cours des années 1972-1973, il écrit un livre sur la théorie de Sraffa, consacré à l'examen de la question de la production conjointe, « I prezzi di produzione. Un saggio sulla teoria di Sraffa », publié seulement en 1979. Il enseigne ensuite, à partir de 1973 environ, à l'université de Modène, où il retrouve d'autres « sraffiens », parmi lesquels on peut mentionner, Fernando Vianello, Andrea Ginzburg, Salvatore Biasco (né en 1940). A cette époque, il est encore très peu intervenu dans les débats traitant des rapports entre Marx et Sraffa, de la valeur, et de la « transformation » chez Marx ⁹⁵. Il va se consacrer à ces questions dans la période 1974-1978. En 1974, un long article voit le jour, « Lavoro produttivo, costo sociale reale e sostanza del valore nel Capitale » présenté au troisième colloque national des historiens de la pensée économique (Bologne - Ferrare, octobre 1974). Deux ans plus tard, il publie un ouvrage qui réexpose et enrichit les thèses présentées dans l'article, *Marx - Il valore come costo sociale reale*. Notre examen des thèses de Marco Lippi s'appuyera presque exclusivement sur cet ouvrage, ainsi que sur deux articles, publiés ultérieurement, « Il valore di Marx » (1977), qui répond à des critiques adressées à son livre et « Il principio del valore-lavoro » (1978), étude rédigée à partir de sa communication au colloque de l'université de Modène (février 1978) consacré au thème, « Il valore-lavoro nella costruzione teorica di Marx ». Après 1978, il semble avoir abandonné toute recherche sur l'œuvre de Marx.

Marco Lippi ne fournit pas de précisions sur sa vision globale du marxisme. Toutefois, quelques allusions, dans ses écrits nous indiquent qu'il envisage le marxisme, ou le « matérialisme historique », comme une « science » ayant pour objet l'étude du mode de production capitaliste et des « oppositions réelles » qu'il renferme. Il refuse le dilemme proposé par Lucio Colletti et repris par Claudio Napoleoni entre « Marx économiste » et Marx « critique de l'économie politique » (ou « philosophe ») ⁹⁶. Cependant, il ne livre aucune réflexion sur la philosophie de Marx, ni sur les différents problèmes du « matérialisme historique » comme « science ». Son principal objectif consiste à mettre en lumière le véritable « programme scientifique » de Marx (au sens d'Imre Lakatos) dans ses écrits économiques de maturité. Il va défendre la thèse selon laquelle le véritable « programme scientifique » de Marx, non perçu par des générations de disciples ou de critiques, consiste à démontrer que les lois de la production marchande capitaliste sont subordonnées aux lois de la « production en général », et n'en représente que les formes. La théorie de la valeur représente l'application principale de ce « programme scientifique ». L'auteur du *Capital* va rattacher au travail tous les phénomènes liés à la marchandise et à la valeur d'échange ⁹⁷. Dans cette perspective, le rôle de la théorie de la valeur ne peut consister, comme le croit Pierangelo Garegnani, en un expédient destiné à déterminer de manière non circulaire le taux de profit et les prix ; ce dernier aspect existe bien évidemment, mais il ne représente qu'un élément parmi d'autres. La principale référence qui permet à notre économiste de fonder son interprétation, est un passage de la lettre de Marx à Ludwig Kugelmann, du 11 juillet 1868. Dans cette lettre, Marx déclare :

« N'importe quel enfant sait que toute nation crèverait qui cesserait le travail, je ne veux pas dire pour un an, mais ne fût-ce que pour quelques semaines. De même un enfant sait que les masses de produits correspondant aux diverses masses de besoins exigent des masses différentes et quantitativement déterminées de la totalité du travail social. Il est *self-évident* que la *forme déterminée* de la production sociale ne supprime nullement cette *nécessité* de la *répartition* du travail social en proportions déterminées : c'est

la façon dont elle se manifeste qui peut seule être modifiée. Des lois naturelles ne peuvent pas être supprimées absolument. Ce qui peut être transformé, dans des situations historiques différentes, c'est uniquement la forme sous laquelle ces lois s'appliquent. Et la forme sous laquelle cette répartition proportionnelle du travail se réalise, dans un état social où la connexité du travail social se manifeste sous la forme d'un *échange privé* de produits individuels du travail, cette forme, c'est précisément la *valeur d'échange* de ces produits. Le rôle de la science c'est précisément d'expliquer *comment* agit cette loi de la valeur » 98 .

Marco Lippi se réfère aussi à la « Critique du programme de Gotha », dans laquelle Marx traite de la disparition de la « valeur » dans l'« ordre social communautaire ». A partir de ces textes, il est possible de comprendre le « programme scientifique » énoncé plus haut, et son application avec la théorie de la valeur. Marx distingue une loi naturelle, éternelle, de « répartition proportionnelle du travail » et la « loi de la valeur », qui représente la « forme » de la première loi, dans le cadre spécifique du capitalisme. Les éléments concernant la production en général précèdent logiquement ceux de la production marchande capitaliste. Notre économiste envisage donc la « valeur » comme une « catégorie mixte » 99 . En premier lieu, le travail, dans la perspective marxiste, constitue une activité positive, la manifestation de la capacité humaine à intervenir sur les processus naturels. Le problème de la « mesure du travail » se pose dans tous les modes de production, abstraction faite des rapports de production spécifiques. Les hommes se trouvent dans la nécessité de répartir le travail social dans les proportions définies. Il faut considérer deux aspects dans la mesure de la « difficulté de la production » 100 : l'égalisation des travaux provenant de l'abstraction (réelle) des différentes formes concrètes (utiles) de la production (valeur d'usage) et l'égalisation des travaux provenant de l'abstraction (réelle) des différentes « productivités » (différentes capacités des travailleurs et différents instruments) ; on peut donc parler ici d'égalisation des individus. Pour cet aspect, il s'agit du « travail socialement nécessaire » 101 . Lippi estime que Marx reprend ici le principe du « coût réel », mis en avant par l'économie politique classique (Smith et Ricardo), et le renforce même. A ce propos, il forge l'expression de « *coût social réel* », dans le but, précise-t-il, d'opposer le « caractère socialement objectif » du travail chez Marx, au travail entendu comme « sacrifice psychologique » chez Adam Smith. Il se réfère à différents passages du livre 2 du *Capital* tels que celui-ci :

« Le coût de la marchandise se mesure, du point de vue capitaliste, à la dépense de *capital*, son coût réel (« wirklich Kost ») à la dépense de *travail*. Le coût de production capitaliste diffère donc, quantitativement, de sa valeur ou de son coût de production réel »

102 .

En second lieu, la « valeur » représente la « forme » de cette « mesure en travail », dans la production marchande capitaliste. La « grandeur de la valeur » *exprime* donc la « grandeur en travail », la « mesure de la difficulté de production », ou le « coût social réel » dans le capitalisme 103 . Lippi envisage avant tout l'aspect quantitatif de la valeur (aspect implicite dans la lettre à Kugelmann). Cependant il est conscient de l'existence de l'aspect qualitatif. A ce sujet, il partage l'interprétation de Lucio Colletti du « travail abstrait », comme « substance » de la valeur, qu'il faut envisager comme une « abstraction réelle » et non simplement comme une « généralisation mentale ». Dans le mode de production capitaliste, l'abstraction réelle envisagée précédemment (abstraction des différences entre les travaux et entre les individus), s'opère par la « séparation » du travail d'avec les sujets. Notre économiste reproche cependant à Colletti de n'avoir pas distingué dans son essai sur Bernstein les considérations sur la production en général et celles concernant la production marchande capitaliste 104 . D'après Lippi, Marx fournirait lui-même la preuve de sa prise en compte de la « production en général » sous la production marchande dans son traitement des « coûts purs de circulation », au chapitre 6 (« les frais de circulation ») du livre 2 et au chapitre 17 (« le profit commercial ») du livre 3 du *Capital*. Cette question est à rattacher à l'analyse du travail productif et improductif. Marx inclut dans la formation de la valeur des marchandises uniquement les coûts nécessaires à la production (stockage, emballage, transport, mise en détail) qui correspondent à une augmentation de la valeur d'usage, et exclut « a priori » les coûts

provenant de la forme économique du produit en tant que marchandise : les « coûts purs de circulation » (commerce, comptabilité). Or une telle distinction entre deux types de coûts est inacceptable, car ils sont liés de manière inextricable ¹⁰⁵. Enfin, l'auteur du *Capital* conçoit sa théorie des prix de production comme le prolongement et la confirmation de sa théorie de la valeur. La « transformation » des valeurs en prix de production conserve la valeur totale (égalité de la somme des valeurs et de la somme des prix) ; ainsi, le travail comme « coût social réel » se conserve comme « l'énergie dans un système physique isolé », à toutes les étapes du processus ¹⁰⁶. En résumé, Marx tombe dans un « naturalisme » en ce qui concerne la détermination de la grandeur de la valeur, « naturalisme » déjà présent chez les économistes classiques, mais accentué chez lui.

En réalité, « il n'existe aucune loi naturelle éternelle qui se manifesterait dans le mode de production capitaliste. Il existe des éléments matériels de la production qui se traduisent en rapports d'échange, mais selon des lois qui proviennent seulement du mode capitaliste de production » ¹⁰⁷. Marco Lippi adopte dans son livre, implicitement, la théorie des prix de production de Piero Sraffa. Cette interprétation de la théorie de la valeur emporte l'adhésion, à partir de 1976, de certains économistes « sraffiens » mais aussi de philosophes comme Salvatore Veca et même Lucio Colletti. Ce dernier partage le point de vue de notre économiste sur la « lecture » tentée par Garegnani : « faire « digérer » Sraffa par les marxistes ». Il juge la démarche de Lippi très intéressante, en particulier la mise en évidence chez Marx d'une loi naturelle de la « production en général ». La distinction entre cette loi générale et sa « forme » dans le capitalisme peut être rattachée à la distinction opérée dans les *Grundrisse* entre la « société organique » dans laquelle règne l'« unité originelle » des hommes entre eux et avec la nature, et la « société divisée », caractérisée par le rapport entre le travail salarié et le capital ; la première ou « Gemeinschaft » (« communauté ») « préexiste à l'histoire », et la seconde, ou « Gesellschaft » (« société ») est le résultat du mouvement historique ¹⁰⁸.

Que faut-il penser de l'interprétation de Marco Lippi ? Tout d'abord, il est intéressant de voir reprendre en Italie le débat ouvert par Achille Loria à la fin du XIX^e siècle, sur l'historicité ou non de la « loi de la valeur ». Nous avons vu que pour cet économiste qui écrit dans les années 1880, Marx considère toutes les lois économiques comme historiques, transitoires, sauf une seule, la loi naturelle de la valeur. Cette critique sera d'ailleurs reprise ensuite par Antonio Graziadei. A partir de la lettre à Kugelmann citée plus haut, Lippi pense mettre en évidence tout à la fois, le « programme scientifique » de Marx, et le statut véritable de la théorie de la valeur. En réalité, il interprète abusivement un passage de correspondance, qui distingue la « loi de répartition du travail social » et sa « forme », la « loi de la valeur ». Marx n'entend pas démontrer que les lois du mode de production capitaliste sont subordonnées aux lois de la « production en général » ; il critique l'économie politique classique parce qu'elle privilégie le « général » par rapport au « spécifique ». Le rapport entre le « général » et le « spécifique » est beaucoup plus complexe chez lui que ne l'imagine Marco Lippi. Dans l'« Introduction de 1857 », il estime que « toute production est appropriation de la nature par l'individu dans le cadre et par l'intermédiaire d'une forme de société déterminée » ¹⁰⁹. Dans l'étude du mode de production capitaliste, Marx articule le « général » et le « spécifique » : production de valeurs d'usage *et* de plus-value, procès de travail *et* de valorisation, la question du travail productif et improductif comme articulation de deux déterminations. Ces deux aspects sont renvoyés à la contradiction entre forces productives et rapports de production. Il faut évidemment s'interroger sur le statut de la « loi naturelle » de « répartition du travail social » mentionnée dans la lettre à Kugelmann. Il existe deux sens pour le mot « naturel » chez Marx ; soit il signifie immuable, éternel ; soit il signifie nécessaire. Lippi entend la « loi naturelle » au premier sens, « production en général », quel que soit le mode de production. Or, même si la formulation de Marx dans

sa lettre est incontestablement chargée d'ambiguïté, la « loi naturelle » renvoie à une nécessité des seules sociétés *fondées sur la division du travail* ¹¹⁰. Dans les *Grundrisse*, Marx entend montrer que la « mesure en travail » doit faire place dans le communisme à la mesure en « temps disponible », vraie « mesure de la richesse » ¹¹¹. Il arrive à Lippi de manquer de rigueur dans l'exposition de sa thèse, et de tendre à identifier « mesure en travail » et « mesure de la valeur », comme en témoigne la phrase suivante :

« La grandeur de la valeur est justement le coût réel » ¹¹². De plus, le sous-titre du livre prête à cette confusion : « la valeur comme coût social réel » alors qu'il s'agit, d'après l'auteur, du travail. Un examen trop hâtif du livre peut donc conduire à penser que chez Lippi la « valeur » concerne aussi la « production en général ». Une lecture de ce type apparaît dans un article de Claudio Napoleoni qui parle à ce sujet de « valeur naturelle » comme « mesure de la difficulté » ¹¹³. Avec sa formulation du « coût réel », notre économiste tend à gommer les différences essentielles entre Marx et l'économie politique classique (notamment Ricardo). De plus, placer le « travail socialement nécessaire » dans le cadre de la « production en général », relève du pur arbitraire. L'interprétation de la « loi de la valeur » comme « forme » de la « loi de la production en général » possède un caractère réducteur et simpliste ; elle privilégie la grandeur de la valeur, et tend à la confondre avec la substance. On voit mal comment il serait possible d'articuler cette approche avec la question de l'aliénation et du fétichisme. En ce qui concerne l'exclusion des « coûts purs de circulation », l'argumentation de Lippi n'est guère plus convaincante. Ces goûts sont exclus de la formation de la valeur non pas parce que Marx se réfère à la « production en général », mais parce qu'ils concernent un changement de forme de la valeur, de la forme marchandise à la forme argent.

Marco Lippi repousse la théorie de la valeur et le « naturalisme », l'« apriorisme » qu'elle contient. Que reste-t-il du marxisme dans ces conditions ? Il adopte une attitude qui le conduit à rechercher ce qui reste valide après le rejet de la valeur. Il rejoint Pierangelo Garegnani pour affirmer que la théorie de la valeur n'occupe pas une place fondamentale dans l'analyse marxiste du capitalisme, ce qui paraît surprenant si l'on se réfère au « programme scientifique » qu'il a auparavant attribué à Marx. Il existerait dans le *Capital*, « quelques propositions centrales » parfaitement valides telles que l'analyse de l'accumulation, la détermination du taux de profit et sa baisse. Ces aspects peuvent être développées sans le recours à la théorie de la valeur, et en se servant des prix de production ¹¹⁴. Mais il ne s'agit là que de rapides allusions sans le moindre développement. Par ailleurs, deux autres aspects ne sont pas remis en cause selon lui par l'échec de la valeur : la question de l'exploitation et celle du fétichisme. Sur la première question, celle de l'exploitation, notre économiste se trouve en accord avec Garegnani et en opposition avec Napoleoni. La condition d'existence du profit est la réduction de la force de travail à une marchandise, et réside donc dans un rapport social ; Marx définit dans le *Capital* les conditions historiques d'une telle réduction ¹¹⁵. Sur le problème du fétichisme, « point le plus haut de la critique de l'économie politique », Lippi défend également la thèse de l'indépendance par rapport à la théorie de la valeur, mais d'une manière très obscure et sans véritable argumentation. Les rapports d'échange entre les marchandises apparaissent aux producteurs comme des propriétés naturelles de ces choses, que ces rapports soient des quantités de travail ou non ; le fétichisme est donc séparable de la valeur. Sur ce point, notre économiste rejoint encore le point de vue de Garegnani.

Il nous faut conclure sur cette nouvelle série de « lectures ». Les économistes universitaires vont se plonger à nouveau dans l'œuvre de Marx après la seconde guerre mondiale ; ils vont le faire cependant très tardivement, pour l'essentiel à partir du début des années soixante. Leur formation culturelle est assez diversifiée. Claudio Napoleoni suit un itinéraire tout particulier car il étudie la philosophie à l'université

dans un climat « néo-idéaliste » et il est autodidacte en économie politique. D'une manière générale, le poids du marginalisme et de la théorie de l'équilibre économique général s'est révélé très important dans la formation de ces économistes. Cependant ils sont animés très tôt par des préoccupations critiques vis-à-vis de cette école dominante. Le livre de Piero Sraffa (1960) qui offre dans une certaine mesure un « retour à Ricardo », va susciter des lectures de Marx dans une perspective critique et portant exclusivement sur le thème de la théorie de la valeur. Les « lectures » examinées proviennent pour l'essentiel de « critiques de Marx » : Napoleoni pour ses premiers travaux (1963-1970), Garegnani, Lippi. Cependant, Napoleoni devient marxiste « non-militant » à partir de 1971, sous l'influence des écrits de Colletti. Ces contributions ne proposent aucune interprétation « unitaire » de la pensée de Marx, mais une « réduction » exclusive : Marx en tant qu'« économiste », ou comme « critique de l'économie politique ». L'interprétation « dualiste » proposée par Napoleoni dans ses derniers écrits ne fait que reprendre celle de Colletti (1974, et depuis cette date) mais sans vouloir accepter les conséquences drastiques proposées par le philosophe (incompatibilité entre les « deux Marx », qui ont tout deux échoué). D'une manière générale, on assiste à un retour vers une réduction extrême des thèmes de discussions comme on l'a déjà constaté pour les premiers lecteurs économistes de Marx. On peut même dire que cette limitation se trouve encore accentuée car en 1883, Achille Loria avait au moins le mérite d'aborder aussi la philosophie et la « conception matérialiste de l'histoire ». Dans les interprétations des années soixante envisagées ici, l'intérêt se trouve concentré sur la théorie de la valeur, la « transformation » des valeurs en prix de production, et le problème de l'exploitation. De très nombreux autres aspects traités dans le *Capital*, en particulier la dynamique du capitalisme, les lois de l'accumulation du capital, la reproduction élargie, la rente foncière, les crises, ne font pas l'objet d'un examen. De plus, la contribution d'Antonio Gramsci sur la dynamique du capitalisme, le taylorisme, et le fordisme en liaison avec la loi de baisse tendancielle du taux de profit n'est jamais reconsidérée. Parmi les textes étudiés chez nos économistes, on ne trouve pas d'apports substantiellement nouveaux, à part les *Manuscrits de 1844*, à propos desquels, Napoleoni aborde le thème du « travail aliéné ». La lecture des auteurs se borne en général au chapitre 1er (« marchandise ») et à la section 3 (« plus-value absolue ») du livre 1er, et au chapitre IX (« transformation ») du livre 3 du *Capital*. Les économistes connaissent relativement mieux l'œuvre de Ricardo et celle de Marx que les intervenants de la fin du XIXe siècle. On notera que la question du rapport entre l'auteur du *Capital* et l'économie politique ne les intéresse pas beaucoup. Ils défendent pour l'essentiel la thèse de la continuité, en particulier Napoleoni pour les écrits de la période 1963-1970, et Garegnani. Napoleoni va envisager plus tard un rapport de continuité-rupture à la manière de Colletti, entendu comme rapport économie-philosophie. Sur la théorie de la valeur les interprètes privilégient les aspects quantitatifs, mais ils ne délaissent pas pour autant les aspects qualitatifs. Ils posent le problème de leur conciliation possible, compte-tenu de l'échec mathématique de la « transformation » des valeurs en prix de production. Napoleoni conclut à la séparation entre ces deux domaines après avoir parcouru un itinéraire hésitant, et scandé par des rebondissements. Cependant il semble particulièrement contestable de vouloir sauvegarder à tout prix le « travail abstrait » alors que l'on vient de rejeter la théorie de la valeur. On remarque que le problème de la « transformation » est abordé maintenant avec l'acquis de la controverse engagée avec Ladislaus Von Bortkiewicz (1906-1907) et avec Sraffa (1960). Nous avons donc affaire ici à un dépassement des approches du type de celles proposées à la fin du XIXe siècle par Achille Loria et Antonio Graziadei. Claudio Napoleoni dans son intervention de 1966 sur cette question, souligne que dans les systèmes d'équations « à la Sraffa », par exemple fondés sur le premier système de production avec surplus, les quantités de travail que l'on peut y introduire n'ont pas d'autre fonction que la fourniture d'une unité de mesure des quantités de

marchandises. Cette prise de position est particulièrement intéressante, car quelques années plus tard, nombre de « solutions » inspirées de Sraffa vont faire apparition et se réclamer de Marx. Marco Lippi conclut quant à lui un peu hâtivement au « naturalisme » de la « production en général » chez l'auteur du « Capital ». En croyant défendre le principe d'historicité (refus des « lois éternelles ») contre Marx, il défend en réalité implicitement, au mieux, le principe du relativisme. A ce propos, il faut rappeler qu'il écrit dans le contexte de la diffusion des épistémologies « relativistes ». La théorie de l'exploitation fait l'objet chez Napoleoni (1963-1969), Garegnani et Lippi, d'une interprétation en termes de « soustraction ». La « plus-value » n'est qu'un prélèvement sur le produit du travail. Certes, on ne trouve pas la même argumentation que chez Loria ou Graziadei, mais là encore, la spécificité de l'exploitation capitaliste ne peut être véritablement fondée.

Il faut maintenant nous pencher sur les lectures proposées par les « ouvriéristes ».

Notes

- 1 Nos informations biographiques proviennent de sources diverses. Certaines indications nous ont été fournies par lettre par Claudio Napoleon lui-même, en 1982.
- 2 Voir à ce sujet, Napoleoni : « La teoria dell'equilibrio economico generale secondo Von Neumann », *La Rivista trimestrale*, no 7-8, septembre-décembre 1963. Voir aussi *L'equilibrio economico generale - Studio introduttivo*, Boringhieri, 1965, (chapitres 11 à 13).
- 3 « Sfruttamento, alienazione e capitalismo », *La Rivista Trimestrale*, septembre-décembre 1963, pp. 403-406.
- 4 Voir supra chapitre 4, p. 317.
- 5 « Sfruttamento, alienazione e capitalismo », pp. 403, 406, « Sul pensiero di Marx », *La Rivista Trimestrale*, septembre-décembre 1965, pp. 389-390, 400-403 ; « Problemi di interpretazione del marxismo », réédité comme chapitre de *Smith, Ricardo, Marx*, Boringhieri, 1970, pp. 144, 146, 155, 192-193.
- 6 Souligné par CN, « Problemi di interpretazione del marxismo », pp. 149, 161, 166, 168 ; voir aussi « Sul pensiero di Marx », p. 400.
- 7 Marx, *Manuscripts de 1857-1858*, Ed. Sociales, 1980, tome 2, pp. 101-102.
- 8 Napoleoni affirme que chez Marx l'« aliénation » est « dans l'essence même du travail » (guillemets de C.N.), dans « Sfruttamento » (p. 404). Or ce membre de phrase est arbitrairement soustrait au contexte, car Marx dit dans les *Manuscripts de 1844* : « L'économie politique cache l'aliénation dans l'essence du travail », *op. cit.*, p. 59.
- 9 Souligné par C.N., « Sfruttamento, alienazione e capitalismo », p. 411 ; « Sul pensiero di Marx », pp. 390, 394, 397, 399, 403. « Problemi di interpretazione del marxismo », p. 184 ; voir aussi « Su alcuni problemi del marxismo », texte introductif à P.M. Sweezy, *The theory of capitalist development*, Boringhieri, 1970, p. XIX ; « Introduzione » à *Il futuro del capitalismo - Crollo o sviluppo ?*, Laterza, 1970, rééd. dans Napoleoni, *Il futuro del capitalismo*, Laterza, 1976, pp. XXVI - XXVII.
- 10 *Théories sur la plus-value*, Livre IV du *Capital*, Ed. Sociales, tome 2, 1975, p. 381. Nous rectifions légèrement cette traduction, dans laquelle, par exemple, le mot « Funktionär » est rendu par « agent ».
- 11 « Sul pensiero di Marx », pp. 395-396, 410-411, 414-417 ; voir aussi « Introduzione » à « Il futuro del capitalismo », p. XXXIV.
- 12 « Sfruttamento, alienazione e capitalismo », pp. 412-413 ; voir aussi « Sul pensiero di Marx », p. 399.
- 13 « Problemi di interpretazione del marxismo », pp. 186-188 ; « Su alcuni problemi del marxismo », p. XXXI. Voir plus loin la conciliation entre le « travail abstrait » et la « réduction du travail au capital », dans le cadre de la nouvelle analyse proposée par Napoleoni.
- 14 Souligné par L.A. Althusser : « Enfin la crise du marxisme ! », dans *II Manifesto, Pouvoir et opposition dans les sociétés post-révolutionnaires*, Seuil, 1978, p. 249.
- 15 Napoleoni : « Considerazioni sui concetti di « valore economico » e di « valore-lavoro », *Economia internazionale*, no 3, août 1957, pp. 437-443. Napoleoni fait allusion à cette « contradiction réelle » dans « Sulla teoria della produzione come processo circolare » (1961), trad. française dans Faccarello et de Lavergne : *Une nouvelle approche en économie politique ? Essais sur Sraffa*, Economica, 1977, p. 207.
- 16 « The « transformation problem », *The review of Economic studies*, volume 24, juin 1957, pp. 149-160. La différence consiste essentiellement dans la distinction chez Napoleoni de deux groupes de marchandises : moyens de production et biens de consommation.
- 17 Sraffa, *Production de marchandises par des marchandises*, Dunod, 1970, p. 8.
- 18 « Sul significato del problema marxiano della « trasformazione » », p. 113 ; voir aussi, « Su alcuni problemi del marxismo », pp. XVI - XVII.
- 19 L'approche par la « réduction » représente la seconde méthode de Sraffa, de détermination des prix de production ; il en existe une troisième, l'approche par les « sous-systèmes ».
- 20 « Sul significato del problema marxiano della « trasformazione » », pp. 114-115 ; voir aussi « Sul pensiero di Marx », p. 398 ; « Problemi di

interpretazione del marxismo », p. XVII, XXI-XXII. Nous reviendrons plus loin sur cette question.

21 Ricardo, *Principes de l'économie politique et de l'impôt*, Calmann-Lévy, 1970, chapitre 1er, section 4, pp. 28-34.

22 Ricardo, *The Works and correspondence*, Cambridge U press, 1952, volume VIII, p. 194.

23 Voir Marx : Livre 2 du *Capital*, chapitre 19 ; livre 3, chapitre 49, et les *Théories sur la plus value*, tome 2. Marx reproche à Ricardo de se rallier à la théorie « additive » d'Adam Smith (prix décomposé en salaires, profits, rentes).

24 Marshall, *Principles of economics*, MacMillan, 1959, pp.671-672.

25 « Sfruttamento, alienazione e capitalismo », p. 402 ; « Sul pensiero di Marx », pp. 401-402.

26 « Sfruttamento, alienazione e capitalismo », p. 401 ; voir aussi, « Problemi di interpretazione del marxismo », pp. 158, 161, 167.

27 Le mot italien « servo » peut désigner tout à la fois le serf, l'esclave, le serviteur, d'où les ambiguïtés inévitables.

28 « Sfruttamento, alienazione e capitalismo », pp. 403, 406 ; « Sul pensiero di Marx », p. 402-404 ; « Problemi di interpretazione de marxismo », pp. 161, 166-167.

29 Il faut admettre dans l'optique de Napoleoni que les capitalistes se versent des salaires. Une bonne représentation du « schéma capitaliste pur », dans le cas de l'accumulation à technologie donnée, est fournie, selon lui, par le modèle de J.Von Neuman, « A model of general equilibrium » (Voir « Sfruttamento, alienazione e capitalismo », pp. 414-418, 424 ; *L'equilibrio economico generale*, Boringhieri, 1965, pp. 205-206.

30« Sfruttamento, alienazione e capitalismo », pp. 406, 410, 413-414 ; « Sul pensiero di Marx », pp. 403-404, 408-409. Pour lui, il existe une autre composante de l'« aliénation capitaliste », liée au mode de consommation, à l'époque de la « société opulente », la « consommation superflue » par rapport à la gamme des besoins (voir Introduction à *Il futuro del capitalismo*, p. LXIX).

31 « Problemi di interpretazione del marxismo », pp. 187-188, 197-199 ; « Su alcuni problemi del marxismo », p. XXXIII.

32 « Problemi di interpretazione del marxismo », resp. pp. 172-174, 170, 191.

33 Napoleoni fait allusion aux théories du profit et de l'intérêt d'Eugen Von Bohm-Bawerk, d'Irving Fisher, qui attachent une grande importance au « temps » ; elles mettent l'accent sur le sacrifice provenant du transfert de biens directs du présent au futur, par l'utilisation du travail, afin de produire des biens instrumentaux.

34 « Sul significato del problema marxiano della « trasformazione » », pp. 116-118.

35 « Sfruttamento, alienazione e capitalismo », pp. 422-423 ; « Sul pensiero di Marx », p. 412 ; « Problemi di interpretazione del marxismo » pp.159, 178, 190. Introduction à *Il future del capitalismo*, pp. XXXVIII et XL.

36« Sfruttamento, alienazione e capitalismo », p. 424 ; « Sul pensiero di Marx », pp. 412-414. Cette approche a des affinités avec la conception de Sraffa. On trouve d'ailleurs une allusion en ce sens, dans « Sfruttamento, alienazione e capitalismo » (p. 425 note 14).

37 Resp. « Sul pensiero di Marx », p. 413 et « Problemi di interpretazione del marxismo », p. 191, voir aussi p. 160.

38 « Sul pensiero di Marx », pp. 410-411 ; Introduction à *Il futuro del capitalismo*, p. XXXIX.

39 Voir page 367.

40 « Sul pensiero di Marx », pp. 395 et 411 ; « Problemi di interpretazione del marxismo », p. 157 ; Introduction à *Il future del capitalismo*, p. XXXIX.

41 *Lezioni sul Capitolo sesto inedito di Marx*, Boringhieri, 1972, p. 141 ; intervention au colloque de l'Institut Gramsci, *Il marxismo italiano degli anni sessanta*, Riuniti, 1972, p. 193 ; *Smith, Ricardo, Marx*, Boringhieri, 2e édit. 1973, p. 9.

42 Napoleoni : « Quale funzione ha avuto la « Rivista Trimestrale ? » » *Rinascita*, no 39, 6 octobre 1972, p. 32. On trouve également des allusions autocritiques dans *Lezioni sul capitolo sesto inedito di Marx*, pp. 179-180, et dans l'intervention au colloque de l'Institut Gramsci pp. 186-187.

43 Souligné par K.M., Marx, *Il Capitale : libro I, capitolo VI inedito*, La Nuova Italia, 1969, p. 100 (la traduction 10/18 est ici défectueuse).

44 *Lezioni sul capitolo sesto inedito del Capitale*, p. 14.

45 *Op. cit.*, pp. 19-21, 28-31, 37-38, 48, 55-56, 91-96, 121-122 ; voir aussi « Lavoro astratto, scambio e capitale in Marx », dans *Smith, Ricardo, Marx*, pp. 130-139 ; *Valore*, ISEDI, 1976, pp. 52-54, 59-62.

46 Marx, *Sixième chapitre inédit du Capital*, Coll. 10/18, 1971, pp. 138-139.

47 Voix à ce sujet, *Lezioni sul capitolo sesto inedito del Capitale*, pp. 66 et suiv. et 92-99.

48 *Op. cit.*, pp. 38, 123.

49 Auparavant, dans ses articles de la *Rivista Trimestrale*, Napoleoni n'envisageait que cet aspect dans sa présentation de Marx, et se limitait à une présentation « comptable » de l'exploitation ; il concluait en outre à la non-application de ces catégories au capitalisme.

50 *Lezioni sul capitolo sesto inedito di Marx*, pp. 140-142, 144 ; voir aussi *Valore*, pp. 64-65.

51 Ce point de vue est implicite dans les *Lezioni*, et explicite dans « Lavoro astratto, scambio e capitale in Marx », dans la 2e édition de *Smith, Ricardo, Marx*, pp. 141-142, et dans *Valore*, pp. 59, 62.

52 Cette analyse se retrouve dans de nombreux travaux de Dobb. Nous mentionnerons ici les principaux : l'introduction à l'édition italienne du livre 1er du *Capital* de Marx, Rome, Riuniti, 1964, pp. XIV-XVI ; *Théories of value and distribution since Adam Smith - Ideology and economic theory*, Cambridge U. Press, 1973, p. 144 et 146 ; « La critica dell'economia politica » dans l'ouvrage collectif *Storia del marxismo*, volume I, *Il marxismo ai tempi di Marx*, Turin, Einaudi, 1978, p. 99.

53 Voir les remarques très polémiques, partagées par Napoleoni, de Marina Bianchi sur la conception de Maurice Dobb, dans l'introduction à k

2e édition de *La teoria del valore dai classici a Marx*, Laterza, 1972, pp. XXXIII - XXXV. Marina Bianchi souligne que la théorie marxiste de la valeur est « tout à la fois théorie de l'égalité et de la liberté de l'échange et théorie de la parfaite inégalité et non liberté » (souligné par MB, *op. cit.*, p. XXXV).

54 Luca Meldolesi : étude introductive aux recueils de textes de L. Von Bortkiewicz, *La teoria economica di Marx e altri saggi su Bohm-Bawerk, Walras e Pareto*, Einaudi, 1971 ; « Il contributo di Bortkiewicz alla teoria del valore, della distribuzione e dell'origine del profitto » notamment pp. L, LII, LXIX.

55 Ce théorème est énoncé pour la première fois dans l'article de Michio Morishima et Francis Seton : « Aggregation in Leontief matrices and the labour theory of value », *Econometrica*, volume 29, no 2, 1961.

56 Intervention au Colloque de l'Institut Gramsci, *Il marxismo italiano degli anni sessanta*, p. 190.

57 Voir *Valore*, p. 179 et *Discorso sull'economia politica*, Boringhieri, 1985, pp. 15-18.

58 *Lezioni sul capitolo sesto inedito di Marx*, p. 46 ; voir aussi *Valore*, pp. 56-57.

59 *Lezioni sul capitolo sesto inedito di Marx*, pp. 160-164 ; *Valore*, pp. 89-90. On peut se reporter à ce sujet au livre 3 du *Capital*, Ed. Sociales, 1976, pp. 165-166 et 169, et aux *Théories sur la plus-value*, tome 3, Ed. Sociales, 1976, pp. 201-202.

60 *Lezioni sul capitolo sesto inedito di Marx*, p. 173 ; voir aussi *Valore*, pp. 96 et 173.

61 « Quale funzione ha avuto la « Rivista Trimestrale ? », p. 33.

62 Souligné par C.N. Préface à la 2e édition du livre de Marina Bianchi, *La teoria del valore*, p. XIII ; voir aussi « Quale funzione », p. 32.

63 Préface à la 2e édition du livre de Marina Bianchi, pp. XII-XIII ; voir aussi *Valore*, pp. 97-98.

64 Souligné par C.N., « Quale funzione ha avuto la « Rivista Trimestrale ? » p. 32 ; voir aussi *Valore*, pp. 58, 74-75.

65 *Political economy and capitalism - Some essays in economic tradition*, Routledge and Kegan, 1968, p. 17. Ce point de vue est partagé par Paul M. Sweezy, dans *The theory of capitalist development*, (1942), Monthly review Press, 1968, p. 11. Marx utiliserait donc une méthode analogue à celle de Vilfredo Pareto (supra chapitre 1er).

66 *Political economy and capitalism*, pp. 16, 69 ; voir aussi *Theories of value and distribution since Adam Smith*, Cambridge U. Press 1973, pp. 147, 150, 155.

67 Dobb : Introduction à l'édition italienne du livre 1er du *Capital*, Riuniti, 1964, pp. V-XXIV ; voir aussi « An epoch-making book », *The Labour Monthly*, octobre 1961, trad. italienne dans *Politica ed Economia*, anno VI, no 1-2, janvier-février 1962, pp. 66-67.

68 *Valore*, ISEDI, 1976, pp. 82-83 et 98-100.

69 Souligné par CN, « Lo sfruttamento ha un senso ? - E come la pazzia di Amleto », *La Repubblica*, 9 février 1978, p. 12.

70 Herbert Marcuse : « Neue Quellen zur Grundlegung des historischen Materialismus », article publié dans la revue social-démocrate *Die Gesellschaft*, volume IX, no 7, 1932, trad. italienne « Nuove fonti per la fondazione del materialismo storiistico », dans le recueil de Marcuse *Marxismo e rivoluzione - Studi 1929-1932*, Einaudi, 1969, p. 79 ; voir aussi pp. 75 et 90.

71 « L'enigma del valore », *Rinascita*, no 8, 24 février 1978, p. 24.

72 Souligné par CN, *op. cit.*, p. 24.

73 Souligné par CN, *op. cit.*, p. 24 ; voir aussi p. 25.

74 *Op. cit.*, p. 25.

75 Les informations de caractère biographiques dont nous disposons sont fragmentaires et proviennent de sources éparses.

76 Publiée dans *Economia Internazionale*, vol. 17, no 4, novembre 1964, et vol. 18, no 4, novembre 1965, rééditée dans le recueil de Garegnani, *Valore e domanda effettiva - Keynes, la ripresa dell'economia classica e la critica ai marginalisti*, Turin, Einaudi, 1979.

77 *The review of economic studies*, volume 37, 1970. Cet article a eu l'honneur de deux traductions françaises : la première dans le recueil de Gilbert Abraham-Frois et coll., *Problématiques de la croissance*, volume 2, Economica, 1974, la seconde dans le recueil de Gérard Grellet *Nouvelle critique de l'économie politique*, Calmann-Lévy, 1976.

78 « La realtà dello sfruttamento », *Rinascita*, no 12, 24 mars 1978, pp. 26-27 ; voir aussi « Formule magiche e polvere d'arsenico », *Rinascita*, no 18, 11 mai 1979, p. 23.

79 Garegnani : « La realtà dello sfruttamento », *Rinascita*, no 9, 3 mars 1978, pp. 31 et 32 ; voir aussi « Per la ripresa di Marx e dei classici Colloquio », *Rinascita*, no 31, 4 août 1978, p. 23. Selon Garegnani, l'antagonisme dans la répartition existe seulement à l'état « potentiel » chez Ricardo (« Valore e distribuzione in Marx e negli economisti classici », colloque de Sienna, 1972, rééd. dans *Marx e gli economisti classici*, Einaudi, 1981, p. 22).

80 « La realtà dello sfruttamento », *Rinascita*, no 9, 3 mars 1978, p. 31 et no 12, 24 mars 1978, p. 25 ; voir aussi *Valore e distribuzione in Marx e negli economisti classici*, p. 24.

81 « La realtà dello sfruttamento », *Rinascita*, no 9, 3 mars 1978, p. 32 ; voir aussi *Valore e distribuzione in Marx e negli economisti classici*, pp. 26-32. Dans *Il capitale nelle teorie della distribuzione*, 1960, Garegnani étudie les solutions proposées à partir de L. Von Bortkiewicz.

82 « La realtà dello sfruttamento », *Rinascita*, no 9, 3 mars 1978, p. 31. Dans la réédition de cette étude, Garegnani ajoute immédiatement après « Adam Smith » : « et de ses successeurs immédiats », *Marx e gli economisti classici*, p. 56, il a sans doute en vue T.R. Malthus.

83 Garegnani : Préface à *Marx e gli economisti classici*, Einaudi, 1981, p. XII. Voir Livre 1er du *Capital*, Ed. Sociales, 1983, p. 14. En réalité il est difficile d'apprécier à partir de ce seul passage l'opinion réelle de Marx sur l'économiste russe qui affirme aussi que son livre révèle la mise en œuvre de la « méthode déductive » de toute l'économie politique classique, *op. cit.*, p. 15.

- 84 « La realtà dello sfruttamento », *Rinascita*, no 13, 31 mars 1978, p. 25.
- 85 *Op. cit.*, p. 25.
- 86 Souligné par nous, *Contribution à la critique de l'économie politique*, Ed Sociales, 1957, p. 38. Nous citons le paragraphe complet au chapitre 1er, pp. 112-113.
- 87 En Allemagne, cette conception n'est défendue principalement que par Ferdinand Lassalle, qui se brouillera d'ailleurs avec Rodbertus à propos de cette question, et par K.G. Winkelblech (Karl Mario). Voir chapitre 1er, p. 112.
- 88 Le passage de l'article de *Rinascita*, no 13, 32 mars 1978, p. 25, ayant fait l'objet d'une révision ultérieure, nous citons d'après la réédition dans *Marx e gli economisti classici*, Einaudi, 1981, p. 88.
- 89 « La realtà dello sfruttamento », *Rinascita*, no 13, 31 mars 1978, p. 25.
- 90 « Formule magiche e polvere d'arsenico », *Rinascita*, no 18, 11 mai 1979, p. 24.
- 91 « La realtà della sfruttamento », *Rinascita*, no 12, 24 mars 1978, p. 26.
- 92 « Per la ripresa di Marx e dei classici - Colloquio », *Rinascita*, no 31, 4 août 1978, p. 23, et « Formule magiche e polvere d'arsenico », *Rinascita*, no 18, 11 mai 1979, p. 25.
- 93 Marco Lippi : « Il principio del valore-lavoro », *Rinascita*, no 17, 28 avril 1978, p. 25.
- 94 Les quelques informations biographiques proviennent de sources diverses.
- 95 On mentionnera cependant deux textes. Le premier contient une critique des thèses de Luca Meldolesi et d'Alfred Medio sur la question de la « transformation », « Questioni relative alla teoria marxiana del capitale », intervention au colloque d'économie mathématique d'Urbino (septembre 1971) publiée dans Bruno De Finetti, a cura di, *Requisiti per un sistema economico accettabile in relazione alle esigenze della collettività*, Franco Angeli, 1973, pp. 245-263. Le second texte est un court article rédigé en collaboration avec Bruna Ingraio, qui défend un point de vue « sraffien » face à l'interprétation « marxiste » de la théorie de la valeur de Claudio Napoleoni : « Il mistero del lavoro socialmente necessario », *Rinascita*, no 48, 7 décembre 1973, pp. 19-20, réédité dans *Marxismo ed economia, Un dibattito di Rinascita*, Marsilio, 1974.
- 96 « Il valore di Marx », *Rinascita*, no 18, 6 mai 1977, p. 35.
- 97 *Marx - Il valore come costo sociale reale*, Etas Libri, 1976, pp. 7, 68, 151.
- 98 Souligné par KM, Marx : Lettre à Ludwig Kugelmann, 11 juillet 1868, dans Karl Marx, Jenny Marx, Friedrich Engels, *Lettres à Kugelmann*, Ed. Sociales, 1971, p. 103. *Marx - Il valore come costo sociale reale*, pp. 5, 11, 48, 51-52, 54.
- 99 *Op. cit.*, pp. 11 et 37.
- 100 L'expression utilisée par Lippi à propos de Marx doit en réalité être rattachée à Ricardo, qui, dans différents écrits entre 1814 et 1823 traite de la « difficulté » et de la « facilité » de production pour mesurer la valeur. Voir, par exemple, la lettre de Ricardo à Jean-Baptiste Say du 18 août 1815 : « Une marchandise doit être utile pour avoir de la valeur mais la difficulté de sa production est la vraie mesure de sa valeur », *The works and correspondence*, volume VI, « Letters 1810-1815 », Cambridge U. Press, 1952, pp. 247-248. Voir aussi *Principes de l'économie politique et de l'impôt*, Calmann-Lévy, 1970, p. 218.
- 101 *Marx - Il valore come costo sociale reale*, pp. 27-31, 42-47. Dans ce cas le travail n'est pas encore séparé des sujets et on ne peut donc parler de « travail abstrait », dont traitera plus loin notre économiste.
- 102 Souligné par K.M., Livre 2 du *Capital*, Ed. Sociales, 1976, p. 46, Lippi, *Marx - Il valore come costo sociale reale*, p. 6.
- 103 *Op. cit.*, pp. 44-45, 50-51, 128-129 ; voir aussi « Il principio del valore-lavoro », p. 24.
- 104 *Marx - Il valore come costo sociale reale*, pp. 43-47, 55 ; voir aussi « Il valore di Marx », p. 35.
- 105 *Op. cit.*, p. 7, et tout le chapitre 1er ; voir aussi « Il principio del valore-lavoro », p. 24. Lippi étudie également l'exemple de la formation de la valeur du produit agricole et des mines (*Marx - Il valore come costo sociale reale*, pp. 32-33).
- 106 *Op. cit.*, pp. 65, 71-79, 145.
- 107 *Op. cit.*, p. 144.
- 108 « Valore e dialettica in Marx », *Rinascita*, no 18, 5 mai 1978, p. 24 ; voir aussi « Punti controversi del marxismo », rééd. dans *Tra marxismo e no*, pp. 131-132. Sur cette distinction privilégiée par Lucio Colletti, voir supra chapitre 4, p. 335.
- 109 « Introduction à la critique de l'économie politique », dans Marx-Engels, *Textes sur la méthode de la science économique*, Ed. Sociales bilingues, 1974, p. 123.
- 110 Marx envisage aussi la loi de la valeur comme une « loi naturelle régulatrice, au même titre que la loi de la pesanteur », pour souligner le caractère nécessaire, objectif de cette loi qui exprime la réalité des rapports de production capitalistes. (Livre 1er du *Capital*, Ed. Sociales 1983, p. 86).
- 111 Marx, *Manuscrits de 1857-1858*, Ed. Sociales, 1980, tome 2, notamment pp. 194-196.
- 112 *Marx - Il valore come costo sociale reale*, p. 7.
- 113 Napoleoni, « Il Marx inutile di Lippi », *Rinascita*, no 13, 1er avril 1977, p. 31. Il en résultera une riposte assez vive de Marco Lippi, dans « Il valore di Marx », *Rinascita*, no 18, 6 mai 1977, p. 35.
- 114 *Marx - Il valore come costo sociale reale*, pp. 146-147 ; voir aussi « Il principio del valore-lavoro », p. 25. Lippi défend, rappelons le, la théorie des prix de Piero Sraffa.
- 115 *Marx - Il valore come costo sociale reale*, pp. 133-134 (et note 48), 135, 155 (note 12).

Chapitre VI. Marx passe au crible de l'« ouvriérisme »

Ce dernier chapitre est consacré à une série de contributions originales qui appartiennent au courant désigné du nom d'« ouvriérisme », ou « opéraïsme » (« operaismo »). Ses tenants se réclament tous du « marxisme militant », qui n'a d'ailleurs pas eu d'autres représentants théoriques depuis Antonio Gramsci. Ces nouvelles « lectures » se réclament d'une approche dite « subjectiviste ». En premier lieu nous examinerons l'apport du fondateur de ce courant, Raniero Panzieri, qui lit le *Capital* en se plaçant sur le terrain de l'usine moderne, au stade du « néo-capitalisme ». Il envisage la technologie comme l'expression des rapports de production capitalistes. Ensuite on s'attachera aux « lectures » de deux représentants d'une seconde version de l'« ouvriérisme », qui accentue encore l'orientation « subjectiviste ». Mario Tronti propose une analyse qui place la classe ouvrière au cœur de la dynamique du capitalisme. Antonio Negri, quant à lui, en étudiant la théorie marxiste des crises propose une interprétation fondée sur la loi de baisse tendancielle du taux de profit.

SECTION I : RANIERO PANZIERI ET LA NAISSANCE DE L'INTERPRETATION « OUVRIERISTE »

Raniero Panzieri, fondateur de l'« ouvriérisme »¹, publie ses principaux travaux à l'époque où Lucio Colletti est encore « dellavolprien », et où Voir note 1, page suivante.

Claudio Napoleoni fonde avec Franco Rodano la *Rivista Trimestrale*. 1961-1964 sont des années charnières, car durant cette période, l'Italie passe du « miracle » aux premières difficultés économiques. Depuis le début des années soixante, on assiste à un renouveau des luttes ouvrières, en particulier dans les grandes villes du Nord, telles que Milan et Turin.

Né à Rome, dans une famille israélite convertie au catholicisme, Raniero Panzieri, (1921-1964), termine ses études secondaires dans cette ville, à la veille de la seconde guerre mondiale². Écarté des universités d'Etat en raison des lois raciales promulguées par Mussolini en 1938, il s'inscrit en 1940 à l'Université du Latran au Vatican, « Pontificum Institutum Utriusque Juris », pour y suivre principalement des cours de droit. Sa formation culturelle est assez diversifiée, et pas plutôt rare pour l'époque, n'inclut pas le courant du « néo-hégélianisme » (Croce et Gentile). Sur le plan philosophique, il s'intéresse tout particulièrement, vers 1941-1942, à l'existentialisme chrétien de Nicolas Berdiaev, ainsi qu'au thème de la liberté chez Dostoïevski. Vers 1943-1944, il prend connaissance de quelques textes de Marx ; dans cette première approche, il envisage le marxisme comme philosophie de l'émancipation humaine et de la liberté. Ce type d'interprétation apparaît largement parmi les intellectuels qui vont se rallier au marxisme à la fin de la seconde guerre mondiale avec l'effondrement du régime fasciste. On le retrouve dans le premier livre de la période marxiste de Galvano Della Volpe, *Théorie marxiste de l'émancipation humaine* (1945). En même temps, Panzieri milite dans le mouvement ouvrier ; il adhère au nouveau Parti socialiste reconstitué, alors le P.S.I.U.P., et collabore à la revue théorique du parti, *Socialismo*, qui paraît de 1945 à 1947. En 1945, il soutient brillamment à la Faculté de Droit d'Urbino une thèse sur « L'utopie révolutionnaire au XVIIIe siècle - Le Code de la Nature de Morelly (1755) », sous la direction du philosophe existentialiste qui rejoindra ultérieurement le marxisme, Arturo Massolo. Dans les années suivantes, la conception du marxisme de Panzieri doit beaucoup aux analyses de son ami Rodolfo Morandi (1902-1955). Morandi, auteur en 1931 de la célèbre étude historique et économique, *Storia della grande industria in Italia*, représente l'« aile gauche » du Parti socialiste italien. Ministre de l'industrie en 1946-1947, il favorisera la création de la S.V.I.M.E.Z. (« Associazione per lo sviluppo dell' industria nel Mezzo-giorno »). Ses écrits de l'après-guerre mettent l'accent sur le thème de la démocratie directe et des conseils ouvriers. Panzieri retiendra de son œuvre l'importance au moment de la subjectivité, de l'action, et le refus de tout dogmatisme. Une seconde influence, non négligeable mérite d'être indiquée, celle de Galvano Della Volpe. A l'initiative de ce dernier, notre théoricien obtient un poste de chargé de cours de philosophie du droit à la Faculté des lettres et de philosophie de l'Université de Messine, où il va enseigner de 1948 à 1951. En 1949, il tente de fonder une revue avec Dalla Volpe, *Critica Materialista*, pour y développer une interprétation « scientifique » du marxisme ; ce projet ne verra pas le jour. A cette époque, le philosophe s'apprête à publier son ouvrage fondamental, la *Logica corne scienza positiva* (1950). Cependant, Panzieri n'appartiendra jamais véritablement à l'« école dellavolpienne », à la différence de Mario Tronti. En 1951, il n'est pas renouvelé dans ses fonctions à l'Université de Messine pour des motifs d'ordre politique, à la suite de sa participation au mouvement d'occupation des terres déclenché par les paysans siciliens en 1950-1951. A partir de cette date, il décide d'abandonner l'enseignement pour se consacrer pleinement à des activités militantes au sein du Parti socialiste italien,

dans lequel il va occuper différents postes de responsabilité. Il s'installe à Rome, et en 1953-54, il fait paraître sa traduction du livre 2 du *Capital*. Il publie également un recueil d'écrits de jeunesse de Marx en 1954 et *La situation de la classe laborieuse en Angleterre* de F. Engels, en 1955. Il rédige des articles de politique et de culture pour diverses revues, en particulier pour la revue théorique du Parti socialiste italien, *Mondo Operaio* qu'il va diriger en 1957-58 avec Pietro Nenni et pour *Opinione* ³. Il complète sa formation culturelle, en se plongeant dans les travaux de la sociologie industrielle américaine et de la littérature consacrée aux grandes firmes. D'autre part, il s'intéresse à l'« École de Francfort » en particulier à l'œuvre de Theodor W. Adorno, auteur en 1951 de *Minima Moralia - Réflexions sur la vie mutilée*, et de Friedrich Pollock, auteur d'un célèbre livre sur l'automation. En 1958, il rédige avec Lucio Libertini, « Sette tesi sulla questione del controllo operaio » ⁴, document qui remet en cause la stratégie politique de la gauche dans l'après-guerre et affirme la nécessité de la mise en place de formes de « contrôle ouvrier ». Ce texte va déclencher un débat très important dans toute la presse socialiste et communiste. Panzieri devient, de 1958 à 1963, rédacteur puis consultant de la maison d'édition Einaudi à Turin. En 1959, il s'éloigne progressivement du Parti socialiste italien et commence à mettre sur pied un groupe de réflexion sur le travail ouvrier, en prenant pour base de recherche le cas de la Fiat. Parmi ses membres, en général sociologues ou philosophes, on peut mentionner à Turin, Vittorio Rieser et Dario Lanzardo. Un groupe identique se met en place à Rome, avec notamment Mario Tronti, Alberto Asor Rosa. L'année suivante, ces intellectuels de Turin et de Rome se réunissent régulièrement pour discuter de l'analyse du capitalisme contemporain. Au séminaire d'études d'Agape, en août 1961, Panzieri présente un important rapport, « Relazione sul neocapitalismo ». Le groupe décide alors de lancer une revue théorique et politique, les *Quaderni Rossi*, dont le premier numéro sort à Turin en octobre 1961. Il contient l'étude « Sull'uso capitalistico delle macchine nel neocapitalismo », dans laquelle notre théoricien livre la première synthèse de sa nouvelle lecture du *Capital*. Le premier numéro de la revue, qui va recevoir un écho notable parmi les travailleurs turinois, en particulier ceux de la Fiat, fait l'objet d'un texte de présentation en mars 1962, « Lotte operaie nello sviluppo capitalistico ». En juin 1962, Panzieri rédige une série de « thèses », en collaboration avec Mario Tronti. L'année suivante, des divergences à la fois théoriques et politiques éclatent au sein du groupe, en particulier sur l'appréciation des luttes ouvrières des années 1961-1962. Il en résulte une scission ; une équipe de militants rassemblés autour de Mario Tronti, quitte les *Quaderni Rossi*, et va fonder en 1964 la revue *Classe operaia*. Panzieri, qui poursuit la publication de la revue avec des militants fidèles, rédige un important essai en 1963, « Plus-valore e pianificazione - Appunti di lettura del Capitale ». Peu de temps avant sa mort prématurée en 1964, il rédige une intervention pour un séminaire de travail des *Quaderni Rossi*, « Uso socialista dell'inchiesta operaia ».

Nous examinerons les écrits de la période 1961-1964 qui développent une lecture « ouvriériste » de Marx. Tout d'abord, il est nécessaire de fournir quelques précisions sur l'approche générale du marxisme proposée dans ces textes. Les articles publiés dans les *Quaderni Rossi* ne livrent guère d'indications à ce sujet. Cependant, grâce à diverses remarques éparées et allusives, nous pouvons mettre en place quelques points de repère.

Raniero Panzieri refuse de considérer le marxisme comme une philosophie ou une « conception du monde », rejoignant ici les préoccupations de l'« école dell'evolpienne ». Il repousse la conception gramscienne du marxisme ; son « historicisme » ou « hégélo-marxisme » ne lui paraît d'aucune utilité dans le contexte du capitalisme actuel ⁵. Ce point de vue sera partagé par d'autres théoriciens de l'« ouvriérisme » italien, tels que Mario Tronti et Antonio Negri. Notre théoricien accepte la définition du marxisme comme « sociologie », fournie par Della Volpe, et surtout Lucio Colletti et en se référant à

Lénine. Il va reprendre chez Colletti l'idée de l'« unité d'économie et de sociologie » à propos du *Capital*. En temps que « critique de l'économie politique », ce livre est une « ébauche de sociologie ». Toutefois, Panzieri apporte un complément capital à la définition « dellavolpienne » : le marxisme représente une « sociologie conçue comme science politique, comme science de la révolution » et il est « unité d'économie, sociologie et politique » ⁶. A l'époque de Marx, le marxisme se présentait comme une « critique de l'économie politique » ; aujourd'hui, il faut entamer une « critique de la sociologie », car elle joue aujourd'hui le rôle de principale science sociale, en remplacement de l'économie politique, qui a exercé une suprématie aux XVIII-XIXe siècle avec l'« école classique ». En effet :

« Dans un premier temps, le capitalisme a besoin surtout d'étudier son propre mécanisme de fonctionnement ; dans un second temps, lorsqu'il est plus mûr, il a besoin au contraire d'entreprendre l'examen du consensus, des réactions sociales qui découlent de ce mécanisme » ⁷.

Cela ne signifie pas qu'il faille condamner en bloc la « sociologie bourgeoise » comme « pure idéologie ». Il faut au contraire en faire une appréciation critique de manière analogue au travail de Marx réalisé sur l'économie politique. La « sociologie bourgeoise » propose en effet des « analyses scientifiques » qui, bien souvent, surpassent le marxisme. Panzieri évoque ici Max Weber, mais aussi la « sociologie du travail », sans fournir de précisions ⁸.

Quelle est maintenant la position de notre théoricien sur la dialectique ? Tout d'abord, il partage la critique d'Engels réalisée par Lucio Colletti : le compagnon de Marx tombe dans l'*Anti-Dühring* dans une « métaphysique dialectique » :

« La science de la dialectique, applicable aux sciences physiques comme aux sciences sociales, est évidemment une négation de la sociologie comme science spécifique, et au contraire par rapport à celle-ci recrée une métaphysique, qui est autant la métaphysique du mouvement ouvrier que la métaphysique du têtard et de la grenouille » ⁹.

Toutefois, Panzieri ne va pas reprendre l'interprétation dellavolpienne de la dialectique marxiste, car il admet l'existence de « contradictions » objectives dans la réalité historique ¹⁰.

Sa lecture de Marx repose sur la dissociation entre le « marxisme vivant » et le « marxisme mort », tout en se défendant de rejoindre les tentatives « révisionnistes », comme par exemple, celle de Benedetto Croce. Il existe tout d'abord un « marxisme mort », qui peut être localisé dans différents textes. Un premier exemple est fourni par la Préface à la *Contribution à la critique de l'économie politique*, dans laquelle on trouve l'affirmation suivante :

« Une formation sociale ne disparaît jamais avant que soient développées toutes les forces productives qu'elle est assez large pour contenir, jamais des rapports de production nouveaux et supérieurs ne s'y substituent avant que les conditions d'existence matérielles de ces rapports soient écloses dans le sein même de la vieille société » ¹¹.

Ce texte ne fait d'ailleurs aucune mention de la lutte des classes. Un second cas, encore plus caractéristique, est représenté par l'*Anti-Dühring* d'Engels qui, comme on l'a vu, propose une « scolastique de la dialectique », ainsi qu'un « matérialisme général ». Un troisième exemple se trouve au sein même du Livre 1er du *Capital*, dans le chapitre XXIV, paragraphe 7, qui expose la « tendance historique de l'accumulation capitaliste ». Dans un passage, Marx évoque l'expropriation des producteurs indépendants et des petits capitalistes engendrée par la concentration des capitaux, ainsi que l'accroissement de la misère, de l'oppression, pour les travailleurs. Il ajoute :

« La centralisation des moyens de production et la socialisation du travail atteignent un point où elles deviennent incompatibles avec leur enveloppe capitaliste. On la fait sauter. L'heure de la propriété privée capitaliste a sonné. On exproprie les expropriateurs » ¹².

Ce texte, tout comme la Préface à la *Contribution*, révèle un « objectivisme fataliste ». Le système capitaliste s'autodétruit par l'évolution des forces productives, sans l'intervention de la lutte des classes ; d'ailleurs les ouvriers ne peuvent transformer leur sort : ils subissent l'accroissement de la misère, de la paupérisation absolue, de l'esclavage.

Mais à l'opposé, il existe un « marxisme vivant », qui accorde un rôle décisif à la lutte des classes dans

l'histoire, et qu'on peut découvrir non seulement dans des textes comme le *Manifeste du Parti Communiste*, mais également dans le *Capital*. Ainsi, par exemple, au chapitre VIII du Livre 1er (« la journée du travail »), Marx montre l'antagonisme de classe à l'œuvre sur la question de la durée journalière du travail, et à la fin, il appelle les ouvriers à se dresser contre le capital ¹³. Un haut lieu du « marxisme vivant » est constitué, par la section 4 consacrée à la « plus-value relative » (chapitre X à XIII). Ces pages doivent être lues à la lumière de l'usine moderne. Le groupe des *Quaderni Rossi* entend en effet privilégier l'usine dans la recherche théorique. On parlera en Italie à ce propos de « fabbrichismo ». Dans les écrits de Panzieri rédigés pour cette revue, deux thèmes centraux se dégagent sur la période 1961-1964 : le premier semble laisser progressivement la place au second. Tout d'abord, ces essais examinent le problème de la technologie, du progrès technique, dans une optique marxiste ; ils montrent que ce phénomène dans le mode de production capitaliste ne peut être séparé des rapports sociaux de production. En second lieu, ils abordent la question de la périodisation du capitalisme en distinguant des étapes successives de « planification du capital ».

I – Technologie et rapports de production capitalistes

Avant d'examiner l'argumentation de Panzieri, il convient de situer brièvement le contexte de sa nouvelle « lecture » du *Capital*. Il entend conduire son étude de Marx sur la base du capitalisme contemporain, souci partagé par les autres théoriciens de l'« ouvriérisme », au départ de l'expérience des *Quaderni Rossi*, tels que Mario Tronti. La dynamique du mode de production capitaliste après 1945 repose sur l'extension du taylorisme et du fordisme dans le secteur industriel. Cette étape de la « rationalisation » ne peut être appréhendée uniquement sous l'angle de la mise en place de nouvelles machines et de nouvelles formes d'organisation du travail (chaînes). En effet, elle se caractérise aussi par une restructuration permanente de l'organisation du travail, ce qui est source de conflits. De plus, certaines formes d'automatisation font apparition durant les années cinquante, par exemple pour l'exécution de certaines opérations de contrôle. La croissance de la productivité du travail permet la mise en place dans les principaux pays occidentaux d'une nouvelle « norme de consommation ». L'Italie du « miracle économique » ne présente évidemment pas toutes les caractéristiques que l'on peut déceler dans des pays comme les Etats-Unis ; de plus la dynamique industrielle se situe principalement au Nord (Turin, Milan) où un nouveau type d'ouvrier fait apparition, l'« ouvrier-masse » (« operaio-massa »), l'ouvrier déqualifié, le plus souvent émigré du Mezzogiorno, qui travaille sur les chaînes de montage comme celle de la Fiat à Turin. Les « ouvriéristes » tels que Panzieri sont bien conscients dans une certaine mesure, du « retard » de leur pays, mais ils estiment qu'il se situe lui-aussi au stade de ce qu'ils nomment le « néo-capitalisme ». Ce terme répandu surtout dans les années cinquante et soixante, en particulier au sein de la gauche italienne, pour désigner le capitalisme contemporain, a fait apparition en France dans les années vingt, mais avec un tout autre sens. Il désignait en effet à l'époque, une doctrine formulée par les milieux patronaux destinée à rajeunir l'« individualisme ». Ce courant était favorable dans une certaine mesure à la croissance du syndicalisme ouvrier et à l'instauration d'une politique de « hauts salaires », à l'« américaine » ; de plus, il préconisait certaines formes d'actionnariat ouvrier ¹⁴.

Panzieri, théoricien du « néo-capitalisme », étudie la question du progrès technique. Tout d'abord, il se livre à une critique des conceptions dites « objectivistes » au sein, ou proche, du marxisme en Italie. En même temps, il montre que la technologie n'est qu'une expression des rapports de production capitalistes.

a – La critique de l'interprétation « objectiviste »

Panzieri, dans ses essais des *Quaderni Rossi*, critique les « idéologies « objectivistes » et « économistes » » répandues dans le mouvement ouvrier depuis la seconde guerre mondiale et défendues par les porte-paroles des syndicats et partis de gauche italiens, sur la question du progrès technologique et du phénomène de l'automatisation ¹⁵. Les tenants de ces approches s'appuient sur la lecture de textes de Marx évoqués plus hauts, dans lesquels le rôle moteur dans le développement historique revient aux « forces productives », possédant leurs lois internes d'évolution. Les rapports de production, « formes de développement » des forces productives, représentent uniquement une coquille, une enveloppe qui doit tôt ou tard éclater. L'opposition entre les forces productives et les rapports de production s'analyse simplement en terme de « « non correspondance » technique » ¹⁶. Par conséquent, le développement de la technologie et des formes de rationalisation du travail et de planification, au niveau des entreprises capitalistes obéit à des lois qui lui sont propres, commandées par une rationalité objective, « neutre » par rapport au mode de production capitaliste. Pour un auteur tel que Silvio Leonardi, auteur de « *Progresso tecnico e rapporti di lavoro* » (1957) ¹⁷, le taylorisme, la parcellisation des tâches, représente une phase « douloureuse » mais nécessaire et transitoire vers un stade où vont se recomposer de manière unitaire les

travaux parcellaires. La requalification qu'implique l'automatisation va permettre de libérer l'homme des limites imposées par « le milieu et par les possibilités physiques ». Il est donc possible d'affirmer que « la base technique » d'un mode de production supérieur existe déjà, et que par conséquent, il suffit de remplacer les rapports de production capitalistes par de nouveaux rapports, constituant une enveloppe plus adéquate. Les machines seront alors soumises à une « utilisation socialiste ». Certes, Leonardi reconnaît en même temps que l'« utilisation capitaliste » de celles-ci provoque quelques « distorsions »¹⁸ ; cependant, cette réflexion représente seulement un ajout à sa thèse principale. De plus, l'optique « objectiviste » qui accepte la « rationalité » capitaliste, va en toute logique situer l'action revendicative non pas au niveau de l'usine, mais au niveau social, dans la sphère de la répartition (les salaires) et de la consommation. Notre penseur voit aussi dans cette position l'influence des conceptions keynésiennes.

D'une manière générale, on peut dire que ces thèses révèlent une soumission à l'« objectivité du capital », à la « fausse objectivité » et une imperméabilité à celle de la classe ouvrière¹⁹. On a là une référence implicite à l'approche développée par Georg Lukacs, dans *Histoire et conscience de classe* (1923), ouvrage fort apprécié de Panzieri comme en témoignent les allusions à la théorie de la « réification » et aux remarques sur la « rationalisation du travail » (taylorisme) fondée sur la « possibilité de calcul »²⁰. Selon notre théoricien, il est difficile pour un marxiste d'admettre que l'« utilisation capitaliste des machines » représente une simple distorsion d'un développement technologique « rationnel » en soi. Bien au contraire, cette « utilisation » détermine complètement ce développement. De plus, comme l'indique le *Capital* à propos de la grande industrie fondée sur la machinerie,

« la dextérité et la minutie du travailleur sur machine vidé de sa substance en tant qu'individu, disparaissent tel un minuscule accessoire devant la science, devant les énormes forces naturelles et le travail social de masse, dont le système des machines est l'incarnation et qui fondent avec lui la puissance du « maître » (master) »²¹.

Panzieri se réfère également aux *Grundrisse* dont les *Quaderni Rossi* (no 4, 1964) vont publier un extrait, « Fragment sur les machines », qui traite du rôle de la science dans le mode de production capitaliste, mais aussi des possibilités de libération de l'homme par le « temps libre »²². En approfondissant cette perspective, on peut reconstituer le point de vue le plus authentique de l'auteur du *Capital*, le Marx « vivant » par delà les interprétations « objectivistes » et « économistes ».

b – La technologie comme expression des rapports de production capitalistes

Des éléments de réponse à la position « objectiviste » se trouvent, selon Panzieri, au Livre 1er du *Capital*, en particulier dans la quatrième section, consacrée à la « production de la plus-value relative ». Le procès de production capitaliste, se caractérise par le fait que :

« La force productive sociale du travail se développe gratuitement, une fois que les travailleurs ont été placés dans des conditions déterminées, et c'est le capital qui les place dans ces conditions. Comme la force productive sociale du travail ne coûte rien au capital, et comme, d'autre part, elle n'est pas développée par le travailleur avant que son travail n'appartienne lui-même au capital, elle apparaît comme une force productive que le capital possède par nature, comme sa force productive immanente »²³.

Avec la fabrique et la « fabrique automatique » (ou usine), le moyen de travail, la machine, s'oppose à l'ouvrier lorsque sa « force productive » est incorporée au capital ; en d'autres termes, le « travail mort » domine le « travail vivant ». « Procès de travail » et « procès de valorisation » sont liés étroitement et le progrès technologique représente un mode d'existence du capital. Le progrès technologique et la croissance du volume de moyens de production par travailleur exige un contrôle absolu de la part du capitaliste. On constate dans le développement historique une croissance régulière de son « autorité ». Dans l'optique marxienne :

« le *plan* du capitaliste est la figure idéale par laquelle on oppose aux ouvriers salariés « la connexion entre leurs travaux » - « pratiquement, le *plan* est l'autorité du capitaliste, puissance d'une volonté étrangère ». Donc le développement de la programmation capitaliste est strictement lié au développement de l'utilisation capitaliste des machines. Au développement de la

coopération, du procès de travail social, correspond dans la direction capitaliste, le développement du plan comme *despotisme*. Dans l'usine, le capital affirme d'une manière toujours croissante son pouvoir « comme législateur privé ». Son despotisme est sa planification « caricature capitaliste de la régulation sociale du procès de travail » » 24 .

Le plan est donc synonyme de despotisme, exercé au nom de la « rationalité » et la « loi du plan » s'identifie à la « loi de la plus-value ». Il en découle que, contrairement à l'interprétation « objectiviste », on ne peut envisager une autre utilisation des machines en opérant un simple renversement des rapports de production. En effet, « les rapports de production sont à l'intérieur des forces productives ; celles-ci ont été « formées » par le capital » 25 . La volonté du capital est présente dans la « machine » qu'il ne faut pas concevoir de manière empirique, comme une chose, mais qui englobe aussi l'organisation capitaliste du travail et les techniques d'intégration des travailleurs (« human relations »). Les ouvriers subissent l'exploitation et par voie de conséquence, l'« aliénation du travail », plus précisément l'aliénation par rapport au produit et par rapport aux conditions du travail, comme l'indiquait Marx dans les *Manuscripts de 1844*, texte qu'il ne faut cependant pas « surévaluer », car il contient en même temps une « vision historico-philosophique » de l'humanité et de l'histoire 26 . Toutefois, cette situation d'« aliénation » va permettre à l'ouvrier une « prise de conscience » du rapport de subordination et d'exploitation imposé par le capital.

Que faut-il penser de cette démarche ? Cette analyse de la question de la technologie aboutit à poser le problème des rapports entre les forces productives et les rapports de production d'une manière radicalement nouvelle en Italie. Elle remet en cause en effet la séparation courante au sein du marxisme, et évidemment aussi chez les théoriciens italiens, entre les forces productives qui représenteraient un contenu (actif) et les rapports de production qui représenteraient une forme, une enveloppe (passive). A partir de là, les risques d'« économisme » sont nombreux. La lecture du *Capital* de notre théoricien montre que la position de Marx est en fait beaucoup plus complexe que ne le laisse croire un texte comme la célèbre Préface à la *Contribution à la critique de l'économie politique*. Les rapports de production pénètrent les forces productives et celles-ci matérialisent les rapports de production. Cette « lecture » devrait conduire logiquement à la remise en cause de la thèse de la détermination « en dernière instance » des seules forces productives ; cette détermination devrait être attribuée à l'unité contradictoire (et non identité) forces productives rapports de production, qui va s'exprimer dans la lutte des classes 27 . Par contre, la « lecture » de Panzieri paraît beaucoup moins convaincante sur la question de la « planification » comme « despotisme ». La position de Marx dans le chapitre XI du Livre 1er du *Capital* consacré à la « coopération » semble plus complexe. Elle distingue en effet le principe de la « coopération » qui appartient à plusieurs modes de production, et sa forme particulière dans le cadre spécifique du capitalisme. Le travail prend la « forme coopérative » lorsqu'un certain nombre de travailleurs agissent ensemble comme force collective « dans un but commun et d'après un plan concerté ». Une « direction » est alors nécessaire pour assurer les « fonctions générales » (par exemple, la surveillance) car « un orchestre a besoin d'un chef ». La coopération » permet d'augmenter les valeurs d'usage pour un laps de temps de travail moindre, à la différence de ce que l'on obtient avec des tâches exécutées individuellement 28 . Par suite de la soumission du travail coopératif au capital, la « direction » va acquérir des caractères spécifiques. Elle doit tout à la fois coordonner le procès de travail coopératif et en même temps organiser l'exploitation de la force de travail. Marx nous indique à ce propos :

« Ainsi, si la direction capitaliste est, quant à son contenu, duale, du fait de la dualité du procès de production à diriger, qui est d'une part procès de travail social en vue de la fabrication d'un produit, et d'autre part procès de valorisation du capital, quant à sa forme elle est despotique. Avec le développement de la coopération sur une plus grande échelle, ce despotisme développe ses formes caractéristiques » 29 .

Il en résulte que la position de l'auteur du *Capital* ne peut se réduire sous peine d'« applatissement » à une pure et simple assimilation : plan = despotisme = extraction de la plus-value. Cette identification

apparaît clairement chez Panzieri lorsqu'il affirme :

« le *plan* du capitaliste est la figure idéale par laquelle on oppose aux ouvriers « la connexion entre leurs travaux » -
« *pratiquement*, le *plan* est l'*autorité* du capitaliste (...) ».

Dans le passage où il extrait cette phrase, Marx parle du « plan » et non du « plan du capitaliste » ³⁰. La position de notre penseur conduit à confondre le procès de travail avec le procès de valorisation, et n'envisager que le second.

II – Vers un « capitalisme planifié »

Tout en se livrant à des développements sur la question de la technologie capitaliste, Panzieri propose des réflexions sur la dynamique du capitalisme et la question de sa périodisation. Il entend réaliser une étude critique de ce qu'il nomme les « idéologies néo-capitalistes », désignant sous ce vocable les diverses théories économiques et sociologiques sur le thème de la « société opulente », qui se répandent en Italie à partir du milieu des années cinquante. Il vise tout particulièrement les écrits de John Strachey, de John-Kenneth Galbraith, de Peter F. Drucker ³¹ et surtout d'Adolf A. Berle ³². Selon ce dernier, le capitalisme classique du XIXe siècle a fait place au XXe siècle au « corporate capitalism » ou « capitalisme sociétaire ». Les grandes sociétés par actions dominent la vie économique et leur propriété se trouve divisée à l'infini, tandis que leur direction revient à une « technocratie impartiale », dont le pouvoir est contrôlé par l'opinion publique. La concurrence sauvage a fait place à une certaine « planification » du marché. Panzieri se livre à une évaluation critique de ces « idéologies » et retiendra tout particulièrement l'idée de la « planification », thème qui est d'ailleurs d'actualité dans l'Italie du début des années soixante avec la politique de « programmation » tentée par le gouvernement de « centre-gauche ».

Nous avons vu que pour notre théoricien la coopération capitaliste se traduit par le « despotisme du capital » et la planification. Il estime que durant tout le développement de ce mode de production le capital étend, renforce sa domination sur une masse croissante de forces de travail, et donc accroît son « despotisme ». Il en résulte une « planification » croissante dans l'unité de production (direction, surveillance, coordination). Simultanément, on assiste à une résistance accrue de la part des ouvriers. Ce mode de production traverse plusieurs stades. Au stade de la manufacture, prend naissance le « capitalisme de concurrence ». Marx indique qu'il existe d'une part un « despotisme » (plan) dans la division (technique) du travail, dans l'unité de production, et d'autre part une « anarchie » dans la division sociale du travail ³³. Ce schéma se trouve proposé dans la partie du chapitre XII du Livre 1er du *Capital* consacrée à la division du travail dans la manufacture et dans la société. Marx renvoie ici à un passage de la *Misère de la philosophie* qui traitait des différences entre le « régime féodal et corporatif » et le système de la manufacture :

« On peut même établir en règle générale, que moins l'autorité préside à la division du travail dans l'intérieur de la société, plus la division du travail se développe dans l'intérieur de l'atelier, et plus elle y est soumise à l'autorité d'un seul. Ainsi l'autorité dans l'atelier et celle dans la société, par rapport à la division du travail, sont en raison *inverse* l'une de l'autre » ³⁴.

Les limites de la production sur le mode artisanal se font rapidement sentir (production de plus-value absolue par l'allongement de la journée de travail...). Aux stades suivants de la « fabrique », et de la « fabrique automatique » ou de l'« usine » moderne, où prend place la production de la plus-value relative, la planification capitaliste du procès de production atteint ses plus hauts degrés. La science est alors intégrée au capital, et les machines s'opposent aux ouvriers comme une « puissance qui les domine ». La « loi de la plus-value » fonctionne véritablement comme « loi du plan » ; le « despotisme du capital » apparaît de plus en plus comme « despotisme de la rationalité ». Il semble clair ici que pour Marx :

« Les « contradictions immanentes » ne sont pas dans les mouvements de capitaux, ne sont pas « internes » au capital : la seule limite au développement du capital n'est pas le capital lui-même, mais la résistance de la classe ouvrière » ³⁵.

A partir du stade de la « fabrique », l'« aspect anarchique » dans la sphère de la production provient de la résistance ouvrière, de son « insubordination », de son refus de la rationalité capitaliste. Dans le cadre du « capitalisme concurrentiel » décrit au Livre 1er du *Capital*, le « despotisme » (plan) règne dans l'unité de production (manufacture, fabrique, usine) tandis que l'« anarchie » règne dans la « société », dans la sphère de la circulation. Dans cette dernière sphère, apparaissent des crises cycliques ³⁶. Marx ne livre

pas de réflexions sur le « capitalisme mono-oligopoliste », cependant il a l'intuition que la tendance du capitalisme est au « dépassement de la concurrence ». On en a la preuve, selon Panzieri, dans divers passages indiquant que ce mode de production va atteindre le « stade du capital par actions » ³⁷. Par exemple, dans une lettre à Engels dans laquelle il annonce le plan du *Capital* en six livres, il indique que « le Capital se subdivise en quatre sections :

1. Capital en général (...)
2. la concurrence (...)
3. le crédit (...)
4. le capital par actions, en tant que forme la plus accomplie (débouchant sur le communisme), avec en même temps toutes ses contradictions » ³⁸.

Les passages les plus intéressants se trouvent au Livre 3, en particulier dans le chapitre XXVII (« rôle du crédit dans la production capitaliste »), Marx précise ici que le « capital par actions » est « la forme de capital social (capital d'individus directement associés) par opposition au capital privé » et que « c'est là la suppression du capital en tant que propriété privée à l'intérieur des limites du mode de production capitaliste lui-même » ³⁹.

Il voit dans ce système « en germe » la « phase monopoliste » du capitalisme. Notre théoricien parle à ce propos de « stade » ou de « phase » du « capitalisme financier » ⁴⁰. Il ne s'agirait bien sûr que d'une intuition, car Marx a tendance en général à sous-estimer la capacité du capitalisme à surmonter ses contradictions, en introduisant notamment des degrés supplémentaires de « planification ». On trouve même dans le livre 1er du *Capital* l'idée implicite d'une identité entre le socialisme et la planification, qui est aujourd'hui défendue par de nombreux théoriciens.

Avant de poursuivre notre examen de la pensée de Panzieri, il convient de noter qu'en réalité, Marx n'entend pas pronostiquer au Livre 3 du *Capital* un nouveau « stade » ou « phase » du « capital par actions » ou du « capital financier ». Le « capital par actions » est pour lui l'une des « contre-tendances » de la loi de baisse tendancielle du taux de profit. De plus, il ne doit pas être confondu avec le « capital financier ». Comme l'indique Henri Jacot ⁴¹, le « capital par actions » fait partie des « formes concrètes » « subsidiaires » du « capital financier », en compagnie du « capital bancaire ». Le « capital financier » apparaît en effet chez Marx à trois niveaux : les « formes fonctionnelles » (abstraites), les « formes transformées » (intermédiaires) et les « formes concrètes ». Panzieri estime que le « capitalisme de concurrence », étudié par Marx a cédé la place à une phase de transition entre 1870 et les années 1930, qu'il appelle, semble-t-il, faute de mieux, « capitalisme des monopoles », ou « capitalisme mono-oligopoliste », phase durant laquelle les grandes firmes font des essais de « planification » du marché. Il rend hommage ici curieusement à Friedrich Engels pour avoir indiqué à la différence de Marx, que le capitalisme engendrait une certaine « planification » au niveau des grandes firmes, dans la « Critique du programme d'Erfurt » (1891) ⁴². Il aurait pu mentionner aussi la note ajoutée par F. Engels au chapitre XXVII du Livre 3 du *Capital*, dans laquelle il indique que les « grands industriels » forment dans une branche des cartels internationaux « pour régulariser la production » (quantité, répartition) et que, dans certains cas, la branche passe sous le contrôle total d'un seul « trust » assurant le monopole ⁴³. Cette phase transitoire conduit à un nouveau stade non prévu par Marx, à partir des années 1930 : il s'agit de « néo-capitalisme » ou du « capitalisme planifié » (« capitalismo pianificato ») ⁴⁴. D'après notre théoricien :

« Le développement du capitalisme dans sa forme récente démontre la capacité du système à « s'autolimiter », à reproduire par des interventions conscientes les conditions de sa survivance, et à planifier, tant le développement capitaliste des forces productives que les limites de ce développement (par exemple, avec la planification d'un taux de chômage) » ⁴⁵.

La « planification » ne se limite plus à l'usine ; elle se « généralise » et tend à s'étendre à toute la société. Pour la sauvegarde du fonctionnement de la « loi de la plus-value » et donc du pouvoir du capital sur la force de travail et son exploitation, le système va réduire l'« anarchie de la circulation ». Panzieri ne fournit pas beaucoup de précisions sur cet aspect. Dans le « Rapport sur le néo-capitalisme » (1961), il évoque la « planification du marché », par les formes « oligopolistes » et l'instauration d'une concurrence « par les ventes » et non plus « par les prix ». Ses sources d'informations sont ici constituées par l'important livre de Paolo Sylos Labini, *Oligopolio e progresso tecnico* (2e édit. 1961). Cependant, il remarque qu'au stade du « capitalisme planifié » la notion de concurrence n'a pas perdu son sens « dans quelques uns de ses traits fondamentaux », même si les aspects « hypertrophiés » étudiés par Marx dans le *Capital* ont disparu ⁴⁶. Il intégrera aussi dans son analyse l'intervention de l'Etat, qui assure toujours davantage son rôle de « représentant direct du capitalisme collectif », avec des moyens tels que la programmation économique. Il se réfère ici implicitement à la définition de l'Etat proposée par F. Engels dans l'*Anti-Dühring* : un « capitaliste collectif en idée ». Le « néo-capitalisme » ou « capitalisme planifié » ne présente cependant pas les caractères d'un « stade suprême ». Notre théoricien pense qu'il peut être suivi de nouvelles phases, mais sans livrer de pronostics à ce sujet. Il entend combattre les analyses en termes de « stade ultime » d'inspiration léniniste, qui ont souvent mis l'accent sur le caractère « pourrissant » ou agonisant du système. Pour lui, au contraire, le « néo-capitalisme » est une « réalité en développement » qui ne contient pas en lui des éléments le conduisant « automatiquement » à sa disparition ⁴⁷. D'ailleurs, l'analyse générale du capitalisme chez Panzieri depuis le stade concurrentiel procède d'une vision quelque peu « schumpetérienne », car il caractérise avant tout ce mode de production par l'innovation, le progrès technique, mais conduisant dans son analyse au renforcement de la « planification ». La seule possibilité de son renversement provient de la lutte ouvrière ; le capitalisme porte toujours en son sein cette « anarchie » que représente la résistance ouvrière à l'exploitation. De plus, tout progrès du capitalisme, par exemple la marche vers l'automatisation, engendre des formes de luttes correspondantes.

Au terme de cette analyse de Raniero Panzieri, il est nécessaire de fournir quelques remarques. Cette lecture entend réévaluer la dimension « subjectiviste » du marxisme et combattre les interprétations « objectivistes » baptisées un peu hâtivement « économistes ». Elle conduit à une « autonomisation » de la lutte des classes qui jouerait en quelque sorte à l'« état pur » dans la sphère de la production ; cette lutte représente en effet la seule « anarchie » du système à des différentes étapes de développement. La « loi de la plus-value » se trouve identifiée à la « loi du plan » et de manière conséquente, les contradictions « objectives » du capitalisme, les crises, se trouvent renvoyées à la sphère de la « circulation », assimilée aussi à la « société ». Panzieri, de manière plus ou moins explicite, remet en cause la thèse de Marx selon laquelle « la véritable barrière de la production capitaliste, c'est le *capital lui-même* : le capital et sa mise en valeur par lui-même apparaissent comme point de départ et point final, moteur et fin de la production (...) » ⁴⁸. Elle se justifie au moins partiellement par le contexte de l'euphorie du « miracle économique » italien, et de l'apparition des premières grandes luttes ouvrières. L'idée d'un stade de « capitalisme planifié » fait irrésistiblement penser à l'analyse développée par Rudolf Hilferding sur le « capitalisme organisé » en 1927 ⁴⁹ : les monopoles tendent à dépasser l'anarchie du marché et le risque de crise est ainsi évité. Certes, il existe une différence importante entre les deux analyses, car Hilferding voit dans le « capitalisme organisé » une phase de transition vers le socialisme. Panzieri tend à assimiler les théories d'inspiration léniniste en termes de « stade suprême » à de simples variantes de la vieille théorie de l'« effondrement » du capitalisme. Cette appréciation est particulièrement réductrice, car elle ne prend pas en compte par exemple, les analyses apparues à la fin des années cinquante et au début des

années soixante, fondées sur le « capitalisme monopoliste d'Etat » et qui associent l'Etat et les « monopoles » dans un mécanisme unique. Panzieri ne se prononce pas à ce sujet dans son œuvre, à l'exception d'une remarque soulignant son désaccord avec la « formule ». Il estime qu'elle est source de « confusions et d'équivoques » ; elle est, à ses yeux, « profondément erronée » si on entend par là que :

« par l'action d'une loi intrinsèque d'évolution de l'économie, tendrait aujourd'hui à se constituer au sein des rapports capitalistes, avec le secteur public et avec les divers types d'intervention de l'Etat, une sphère « publique » qui se soustrairait peu à peu au contrôle des forces capitalistes et conduisant de manière cohérente au renversement du système (graduel ou imprévu), et son remplacement par une nouvelle économie collective et planifiée » ⁵⁰ .

A ce propos, il faut remarquer que l'analyse en termes de « capitalisme monopoliste d'Etat » est tenté dès la période 1936-1940, par Piero Grifone, pour étudier les particularités du capitalisme italien depuis les opérations de « sauvetage industriel » lancées par le régime fasciste. Ce théoricien envisage le « capital financier », entendu au sens léniniste, de symbiose du capital bancaire et du capital industriel, comme le protagoniste de la transformation de l'Italie en « économie monopoliste d'Etat » ⁵¹ . Panzieri, qui tend à sous-estimer le rôle de l'Etat, aurait pu se livrer à une confrontation intéressante entre ses thèses et ces travaux, bien qu'ils soient purement empiriques, et sans la moindre référence à l'œuvre de Marx et au marxisme en général. Pour ce qui est du début des années soixante, il convient de remarquer que la perspective du « capitalisme monopoliste d'Etat » n'a pas donné lieu à des contributions significatives de la part des marxistes en Italie. Après cet examen il faut maintenant aborder les conceptions de deux autres théoriciens de l'ouvriérisme italien, Mario Tronti et Antonio Negri, qui ont appartenu eux aussi au groupe des *Quaderni Rossi*.

SECTION II : LES LECTURES DE MARX DE MARIO TRONTI ET D'ANTONIO NEGRI

I – Mario Tronti : la classe ouvrière au cœur de la dynamique du capitalisme

Mario Tronti représente la seconde grande figure de l'« ouvriérisme » italien. Ses thèses accentuent l'orientation « subjectiviste » dans la « lecture » de Marx, au point que certains commentateurs l'ont considéré comme le véritable « père » fondateur de ce courant.

Né à Rome en 1931, d'un père artisan puis ouvrier, Mario Tronti étudie la philosophie à la Faculté des Lettres de l'Université de sa ville natale, au début des années cinquante ⁵². Adeptes très jeunes du marxisme, il se livre à des activités militantes dans le Parti communiste italien. En 1956, il soutient une thèse de doctorat en philosophie sur la logique du *Capital* « Il marxismo come scienza della società moderna » sous la direction d'Ugo Spirito (1876-1979). Ugo Spirito, ancien élève de Giovanni Gentile, est toujours resté fidèle au « néo-idéalisme », ainsi qu'à certains aspects de l'interprétation hégélienne de *La filosofia di Marx - Studi critici* (1899) ⁵³. Représentant du courant éphémère du « fascisme de gauche », il s'est rendu célèbre dans les années trente par ses multiples travaux sur le thème de la corporation et de la critique de l'économie libérale ; professeur de politique et d'économie corporative à l'Université de Pise à partir de 1932, il présentait la théorie de la « corporation propriétaire » comme « troisième voie » entre le capitalisme et le communisme. La thèse de Mario Tronti, non publiée, ne se rattache pas aux conceptions d'Ugo Spirito ; elle révèle au contraire une influence notable de l'approche du marxisme proposée par Galvano Della Volpe dans la *Logica come scienza positiva* (1950). Tronti va très vite appartenir à l'« école ». Au premier colloque organisé sur l'œuvre d'Antonio Gramsci, en janvier 1958, il présente les seules réflexions critiques formulées par les marxistes « dellavolpiens » : « Alcune questioni intorno al marxismo di Gramsci ». Il se rallie aux analyses défendues par Lucio Colletti dans l'Introduction aux *Cahiers Philosophiques* de Lénine (1958) et l'étude « Marxismo come sociologia » (1959), comme en ; témoigne la communication qu'il propose au séminaire de l'Institut Gramsci organisé sur le thème « Marxisme et sociologie », en avril 1959. Il collabore à la revue théorique du Parti communiste italien *Società*, qui dans la période 1957-1961 constitue la principale tribune des disciples de Della Volpe. On relèvera à ce propos l'article compte-rendu « Studi recenti sulla logica del Capitale » (1961). Après la soutenance de sa thèse (1956), Mario Tronti est plusieurs fois sollicité par Ugo Spirito pour enseigner à l'université de Rome, mais il refuse à cette époque toute idée de carrière universitaire. Vers 1960, il entre en contact avec Raniero Panzieri, et organise le groupe romain de l'équipe « ouvriériste » qui va lancer l'année suivante les *Quaderni Rossi*. Le très court article « Marx ieri e oggi », publié en janvier 1962 dans *Mondo Nuovo* indique un changement très net de perspective : « Il faut juger le « Capital » en fonction du *capitalisme actuel* ». Principal collaborateur de Panzieri, il rédige avec lui en juin 1962 un ensemble de « thèses » qui représentent les principaux axes à la fois théoriques et politiques du mouvement. Le principal essai de Tronti pour cette période est l'étude « La fabbrica e la società » (1962). Elle est complétée par une communication au séminaire d'étude sur le *Capital* organisé par le groupe des *Quaderni Rossi* à Santa Severa au printemps de 1962, constituée seulement de notes ébauchées. L'unité du collectif des *Quaderni Rossi* éclate durant l'année 1963 en raison de nombreuses divergences portant sur l'organisation, sur l'appréciation des luttes ouvrières en Italie, mais aussi sur la démarche théorique. L'étude publiée par notre penseur dans la revue, cette année là, révèle déjà une prise de distance vis-à-vis de l'approche de Panzieri, « Il piano del Capitale ». La même année, Tronti fait paraître une traduction de textes économiques de Marx, peu connus, comprenant

notamment « la forme-valeur », supplément au chapitre 1er de la première édition (1867) du Livre I du *Capital* et les « Notes marginales au Traité d'économie politique d'Adolf Wagner », *Scritti inediti di economia politica*. A l'automne 1963, la rupture est consommée et Mario Tronti décide avec d'autres intellectuels militants tels qu'Alberto Asor Rosa, Antonio Negri, de fonder un nouveau groupe qui va publier l'année suivante le journal *Classe Operaia*. Ce périodique propose une nouvelle lecture « ouvriériste » de Marx et des analyses très critiques des partis de la gauche traditionnelle. Par voie de conséquence, à partir de 1964, Mario Tronti se voit signifier une suspension de son appartenance au Parti communiste italien. Alors collaborateur de la maison d'édition Sansoni à Rome, il rédige en 1965 un nouvel essai très élaboré sur le *Capital*, « Marx, forza-lavoro, classe operaia ». En 1966, il réunit ses travaux parus depuis 1962 dans un volume au titre significatif, *Operai e capitale* (« Ouvriers et capital »). Le journal *Classe Operaia* paraît de 1964 à 1967, mais l'organisation qui le sous-tend cesse de fonctionner en 1968. En effet, le groupe éclate peu de temps avant l'« automne chaud » (1969), en raison de l'apparition en son sein de deux tendances radicalement opposées. La première, préconise l'« entrisme », c'est-à-dire le retour au militantisme dans les organisations traditionnelles de la classe ouvrière, en particulier le P.C.I. en partant du constat de l'impossibilité de mettre sur pied des mouvements parallèles viables. Parmi ses représentants, on trouve les principaux théoriciens de *Classe operaia*, Mario Tronti, Alberto Asor Rosa, Massimo Cacciari. La seconde au contraire, représentée notamment par Antonio Negri, refuse l'« entrisme » et préconise la formation de nouveaux groupes « ouvriéristes ». La fondation en 1967 de la revue *Contropiano* (Rome), par Asor Rosa, Cacciari et Negri, représente l'ultime tentative d'éviter la rupture totale entre ces deux courants. En 1967-1968, Tronti enseigne la philosophie dans un lycée de Terni. A partir de 1969, il assure des cours de sciences politiques à l'Université de Sienne. La période « militante » de sa vie prend fin, et il s'éloigne peu à peu des positions théoriques « ouvriéristes » qu'il défendait dans « *Operai e capitale* ». Il obtient sa réintégration dans le Parti communiste italien en 1971. La rupture avec la période 1962-1966 apparaît définitive dans sa célèbre conférence sur le thème de l'« autonomie du politique », à l'université de Turin en décembre 1972, sur l'invitation de Norberto Bobbio. Développée sous l'influence du théoricien allemand conservateur Carl Schmitt, la thèse de l'« autonomie du politique » propose la remise en cause du schéma « orthodoxe » de la détermination de la superstructure, plus précisément de l'Etat, par la « structure économique » et donc la rupture avec l'idée d'une « seule histoire ». Il faut reconnaître l'« autonomie » de l'Etat et de la « classe politique », et l'existence d'un « cycle politique » spécifique du capital, non réductible au « cycle économique » traditionnel. De la même manière que Marx est parti à la recherche de la « loi économique du mouvement de la société moderne », et a opéré une « critique de l'économie politique », il convient d'étudier aujourd'hui les « lois du mouvement de l'Etat moderne » et de se livrer à une « critique de la politique ». ⁵⁴ Cette nouvelle thèse vaudra à notre théoricien d'être accusé de « trahison » par ses anciens amis restés fidèles aux idéaux de l'« ouvriérisme », comme par exemple Antonio Negri. Depuis 1972, Tronti n'écrit plus sur Marx ; il se consacre exclusivement à des recherches de philosophie et d'histoire politique. Il a ainsi publié un ouvrage sur le jeune Hegel (*Hegel politico*) et plusieurs études sur la philosophie politique anglaise depuis Thomas Hobbes.

Notre examen se concentrera sur les textes qui reflètent l'approche la plus personnelle de Tronti dans le courant « ouvriériste », ceux de la période de parution de *Classe Operaia*, 1964-1966. Cependant, il est nécessaire au préalable d'indiquer très brièvement les grandes lignes de son approche de Marx jusqu'à sa participation avec Raniero Panzieri à ce mouvement.

Nous avons vu que Tronti appartient dans la seconde moitié des années cinquante à l'« école dellavolpienne ». Ses premiers écrits, parus en 1958-1959, contiennent une défense du marxisme comme

« sociologie » et combattent l'interprétation d'Antonio Gramsci. Selon lui, les *Cahiers de prison* représentent « une grande école contre le dogmatisme, contre le catéchisme » et ils ont le mérite de souligner l'« autonomie », l'« autosuffisance » du marxisme par rapport aux autres courants de pensée. Cependant, Gramsci se coupe de la dimension scientifique du marxisme et n'envisage que la « philosophie de la praxis ». Son analyse doit beaucoup à la lecture « idéaliste » de Marx, proposée en Italie notamment par Giovanni Gentile ; elle développe un « historicisme absolu », comme une « vérité », dont l'idéalisme a eu l'intuition sans l'avoir réellement compris ⁵⁵. Un tel jugement est extrêmement réducteur, lorsqu'on le confronte aux thèses réelles défendues dans les *Cahiers de prison*, que nous avons présenté dans le chapitre précédent. Il ressemble fort à une véritable « liquidation » sans discussion véritable, des problèmes soulevés par Gramsci.

A partir de 1961, Tronti commence à collaborer avec Raniero Panzieri à la constitution du groupe des *Quaderni Rossi*. Une relecture du livre de Georg Lukacs *Histoire et conscience de classe*, va le conduire à un abandon (non avoué) de l'approche « dellavolpienne » du marxisme comme simple « méthodologie scientifique » et comme « galiléisme moral ». Il va ainsi admettre l'existence de « contradictions » objectives et renoncer à la « dialectique scientifique » de l'« école ». Tronti reprend alors à son compte implicitement une thèse de Lukacs, qui a sa source chez Hegel ⁵⁶, selon laquelle « le processus historique lui-même opère toujours un procès d'abstraction logique ». Dans cette perspective, « c'est le processus de développement historique du capitalisme qui se charge lui-même de *simplifier* sa propre histoire, en *purifie* de plus en plus la nature spécifique en la dépouillant de toutes ses contradictions inessentiels » ⁵⁷. Ainsi, le développement du capitalisme représente-t-il la « vérité du capitalisme lui-même », car il met à jour sa propre contradiction fondamentale. La pensée de Marx se compose de deux aspects, distincts, mais organiquement liés : la « critique de l'idéologie bourgeoise » et l'« analyse scientifique du capitalisme », du « point de vue *ouvrier* » (« science du prolétariat »). D'après Tronti, qui va faire sienne la distinction de Lukacs entre « science bourgeoise » et « science prolétarienne », l'« idéologie est toujours bourgeoise, car elle est toujours le reflet mystifié de la lutte des classes sur le terrain du capitalisme » ⁵⁸. L'« idéologie » est donc envisagée au sens de « conscience fausse ». Dans cette optique, la « science bourgeoise » est de plus en plus victime du « fétichisme » inhérent au monde marchand capitaliste : l'« économie politique classique » s'est transformée ainsi en « économie vulgaire ». Mais l'« idéologie » pénètre également à l'intérieur du marxisme et aboutit à sa « vulgarisation ». Tronti vise par là toutes les interprétations « philosophiques » du marxisme et sans doute pour l'Italie, la « philosophie de la praxis » de Gramsci. Ce « marxisme vulgaire » est inapte à assurer la tâche d'analyser le capitalisme contemporain et donc de récupérer l'« unité organique » construite par Marx dans le *Capital* entre l'économie, la sociologie et la politique ⁵⁹. Il faut donc se donner comme objectif immédiat une « critique interne », une « purification *marxienne* du marxisme », qui permettra ensuite d'entreprendre la critique des « idéologies néo-capitalistes » actuelles. Cependant, sous l'influence de Raniero Panzieri, notre théoricien ne va pas persister dans la défense de cette approche radicale des rapports science-idéologie. Il rédige pour les *Quaderni Rossi* des articles qui défendent un point de vue proche du fondateur de l'« ouvriérisme » en particulier le premier, « La fabbrica e la società » (1962), dans lequel on retrouve la thèse selon laquelle la classe ouvrière représente la seule et unique « anarchie » du système ⁶⁰.

Mais à partir de 1964, Mario Tronti va établir les fondements d'une nouvelle lecture « ouvriériste » de Marx. Ce travail le conduit à réexaminer le *Capital*, en particulier les livres 1 et 2 et à prendre connaissance d'un ouvrage non encore traduit en italien, les *Grundrisse*. Dans cette perspective, le « matérialisme historique », fondé par Marx au XIXe siècle pour l'étude de l'histoire des différents types

de sociétés, doit être envisagé comme une forme dépassée de la « science ouvrière », en raison de son caractère non directement « utilitaire » pour notre époque actuelle. De même, la recherche de la « *loi économique des mouvements de la société capitaliste* » proposée dans le *Capital* est une tâche aujourd'hui périmée car il faut maintenant passer à l'étape de la destruction du système ⁶¹. Le marxisme contemporain qui ne prend pas conscience des bouleversements introduits par la lutte des classes depuis un siècle, n'est donc qu'un « marxisme archéologique » ou « vulgaire ». Il est donc nécessaire d'entreprendre une « recherche marxiste de type nouveau ». Aujourd'hui, la forme adéquate de « science ouvrière » se trouve dans l'« *histoire interne de la classe ouvrière* » ou { « *histoire ouvrière de la société capitaliste* » ⁶². Il convient de dégager les « lois politiques du mouvement » de cette classe sociale, singulièrement négligées depuis l'œuvre de Marx, et de ne plus s'occuper du mode de production capitaliste dans ses aspects économiques, domaine que l'on peut laisser sans remords à la « science bourgeoise » ou du « capital », non réductible à une simple « idéologie ». En effet, « le capitalisme ne doit plus nous intéresser que comme système historique de reproduction de la classe ouvrière » ⁶³. On voit par conséquent que cette perspective se veut éminemment « utilitaire », voire « pragmatique ». Pour quelle raison ? L'idée maîtresse de tous les écrits de la période d'existence de la revue *Classe Operaia* (1964-1967) peut se résumer de la manière suivante : la classe ouvrière représente le point de départ « historique » du système capitaliste ; elle en constitue le véritable « moteur » ⁶⁴. La revendication de cette affirmation constitue d'ailleurs une cause essentielle des divergences théoriques profondes qui apparaissent en 1963 entre Raniero Panzieri et Mario Tronti, au sein du groupe des *Quaderni Rossi* ; le second et dernier article pour cette revue « Il piano del capitale » exprimait d'ailleurs très clairement cette thèse ⁶⁵. Celle-ci possède une haute portée stratégique et elle doit être tenue pour le « fil conducteur » de toute l'œuvre de Marx ; on la trouve « en germe », à l'état d'« intuition géniale » dès les *Manuscrits de 1844*, dans lesquels l'auteur affirme que la « propriété privée » est le « *produit* du travail aliéné et (...) le *moyen* par lequel le travail s'aliène (...) » ⁶⁶. La « forme actuelle » de la « science ouvrière » se doit d'étudier le passage tout à la fois « logique » et « historique » des travailleurs vendeurs de leur force de travail aux travailleurs producteurs de la plus-value, donc de la classe ouvrière au capital et à la classe capitaliste. Mais avant d'examiner les points de références au *Capital*, proposés par notre théoricien, il nous faut présenter les résultats de sa recherche sur la notion de « force de travail ».

Tronti indique que ce concept (« *Arbeitskraft* ») apparaît définitivement sur la période 1849-1859, en gros depuis *Travail salarié et capital* jusqu'à la *Contribution à la critique de l'économie politique* en passant bien sûr par les *Grundrisse*. Cependant, il prend naissance dans les *Manuscrits de 1844*, avec l'expression « *Erwerbsarbeit* », traduisible par « travail industriel », qui correspond dans cette œuvre au « travail « aliéné » et « abstrait » ⁶⁷. Certes, en 1844, la « force de travail » n'est pas encore envisagée comme une marchandise. Marx est conduit à la considérer comme une « marchandise » après avoir assisté aux événements de la « Révolution de 1848 » en Europe, en particulier les moments intenses de luttes du mois de juin ⁶⁸. A partir de l'observation d'une situation concrète, il va établir un lien entre la force de travail et les « mouvements de la classe ouvrière » et donc rattacher le caractère spécifique de la marchandise force de travail au capital et à la production de plus-value. Tronti interprète cette démarche théorique comme une sorte de synthèse entre Hegel (*Phénoménologie de l'Esprit*) et Ricardo (*Principes de l'économie politique et de l'impôt*). En effet, selon lui :

« le travail en tant que travail abstrait, et donc en tant que *force de travail*, on le trouve déjà chez Hegel. La force de travail – et pas seulement le travail – comme *marchandise*, on le trouve déjà chez Ricardo. La marchandise force de travail comme *classe ouvrière*, voilà quelle est la découverte de Marx » ⁶⁹.

D'après cette interprétation, Hegel aurait eu l'intuition du concept de « force de travail » dans sa *Phénoménologie de l'Esprit*, en particulier dans le chapitre « Indépendance et dépendance de la

conscience de soi ; domination et servitude ». Dans son examen des rapports entre le maître et l'esclave, il traite du « travail aliéné » et « abstrait », c'est-à-dire réduit à une mécanique. Marx reprochera à Hegel d'envisager seulement le « travail *abstrait de l'esprit* » d'une manière spéculative, mais non la considération du « travail abstrait » en tant que tel. D'autre part, Ricardo, dans les *Principles* en particulier au chapitre XX (« Des propriétés distinctives de la valeur et des richesses »), qui complète le chapitre 1er (« de la valeur ») sur la distinction entre la « valeur d'usage » (ou « d'utilité ») et la « valeur d'échange », ramenée à la quantité de travail, a l'intuition du travail comme marchandise ; il cite d'ailleurs un passage des *Eléments d'Idéologie* (1815) de Destutt de Tracy qui traite du « travail quelconque » ⁷⁰. Les livres de Hegel et de Ricardo possèdent un « mode de traitement (méthode) » identique ; seule la « forme », la discipline diffère. Marx n'a-t-il pas remarqué que « Hegel se place du point de vue de l'économie politique moderne » ? ⁷¹

Avant de poursuivre plus avant notre examen des conceptions « trontiennes », il convient de nous livrer à quelques observations. Il est difficile d'admettre que le concept de « force de travail » puisse être localisé « en germe » dans les *Manuscrits de 1844*, notamment sous la notion de « travail aliéné » et « travail abstrait » ⁷². Pour les écrits postérieurs comme *Travail salarié et capital* (1848), Tronti est obligé d'admettre dans son étude qu'Engels s'est livré, pour la réédition de 1891 de cette brochure, à la substitution d'« Arbeitskraft » à « Arbeit », pour rendre le texte conforme aux œuvres des années 1860 ⁷³. En réalité le concept de « force de travail » apparaît relativement tard dans l'œuvre de Marx, dans le manuscrit des *Grundrisse* avec les expressions d'« Arbeitsvermögen » (« puissance de travail ») et d'« Arbeitsfähigkeit » (« capacité de travail »). Le vocable d'« Arbeitskraft » (« force de travail ») s'imposera plus tard, en particulier dans le *Capital*. Tronti propose une nouvelle variation sur le thème Marx = Hegel + Ricardo, sur lequel nous avons eu l'occasion de réfléchir à propos de l'œuvre d'Antonio Gramsci. Cette fois, il ne s'agit plus de la question du jeune Marx, mais du concept de « force de travail ». Ce rapprochement, qui présente néanmoins une certaine ressemblance avec la démarche de Gramsci sur la question de la « traductibilité des langages » (même problème traité dans deux langages différents, l'un philosophique, l'autre économique), semble un peu « forcée ». En effet, s'il est vrai que l'on peut admettre que Ricardo a parfois l'« intuition » de la notion de « force de travail », il n'en va pas de même pour Hegel. L'argumentation de notre auteur ne repose ici que sur l'*identification* « travail abstrait »-force de travail.

Pour en revenir au problème que la « science ouvrière » doit affronter selon Tronti, la question de l'antériorité à la fois « logique » et « historique » de la classe ouvrière par rapport au capital et à la classe capitaliste, il convient tout d'abord de mentionner les références à l'œuvre de Marx qui sous-tendent une telle interprétation. Tronti nous renvoie en premier lieu au Livre 2 du *Capital* dans lequel nous trouvons au chapitre 1er (« cycle du capital-argent ») le passage suivant :

« le rapport de classe (Klassenverhältnis) entre capitaliste et salarié existe donc, il est donc *présupposé* dès l'instant où l'un et l'autre se rencontrent dans l'acte A - T (T - A du côté de l'ouvrier) (...) Si le rapport capitaliste (Kapitalverhältnis) se manifeste pendant le procès de production, c'est uniquement parce qu'il existe par lui-même dans l'acte de circulation, dans la différence des conditions économiques essentielles où s'affrontent acheteurs et vendeurs, dans leur rapport de classe » ⁷⁴.

D'autre part, Marx indique au livre 1er du *Capital* dans le chapitre consacré à la « coopération » :

qu'« un nombre important d'ouvriers travaillent dans le même temps, dans le même espace (ou si l'on veut, dans le même champ de travail) à la production de la même sorte de marchandise, sous le commandement du même capitaliste, voilà ce qui constitue le point de départ tant *historique* que *conceptuel* de la production capitaliste » ⁷⁵.

La lecture de ces passages inspire à notre théoricien les réflexions suivantes :

« Par conséquent, il est incontestable que, pour Marx, le rapport de classe possède déjà une existence en soi (exactement : *an sich*) dans l'acte de circulation. C'est lui précisément qui manifeste et met au jour le rapport capitaliste durant le procès de production. Le rapport de classe se précède, provoque et produit par conséquent le rapport capitaliste. Mieux : c'est l'existence du rapport de

classe qui rend possible la transformation de l'argent en capital. C'est un point assez fondamental. Car en général on fait dire à Marx exactement le contraire, et le « marxisme » courant a l'habitude de dire le contraire également : à savoir que ce serait seulement *en vertu* du rapport capitaliste de production que surgirait l'opposition, l'antagonisme de classe et qu'il donnerait naissance ensuite à un antagonisme nouveau par rapport à l'ancien qui aurait toujours existé depuis que la société humaine n'est plus la communauté primitive » 76 .

Il faut préciser cette idée de succession « logique » et « historique ». Tout d'abord, les salariés se présentent comme vendeurs de leur force de travail, devant le « capitaliste individuel ». Il s'agit là de leur premier acte en tant que « classe » comme « prolétariat » 77 . En s'opposant au « capitaliste individuel », et non encore à la « classe capitaliste », ils apportent le « rapport de classe ». Dans un second temps, le capital va socialiser cette force de travail dans la production. Ce processus de socialisation plus précisément d'incorporation de la classe ouvrière au capital, représente en réalité un « stade intermédiaire » dans le développement de l'antagonisme de classe ; en effet, le capital ne fait ici qu'introduire son « ennemi » en son sein. A travers ce mécanisme, va se dérouler l'exploitation des travailleurs ou plutôt de la « classe ouvrière » au sens propre (et non plus le « prolétariat ») en vue d'assurer la production de la plus-value. Incorporés au capital, ils subissent l'« aliénation » en tant que « forme spécifiquement déterminée de l'exploitation directe du travail » : l'ouvrier devient « indifférent », étranger à l'égard de son travail concret qu'il finit par « haïr » 78 . En même temps s'opère le processus de formation de la « classe capitaliste » par la prise de conscience d'intérêts communs chez les capitalistes individuels ; la constitution de cette classe « copie et répète » celle de la classe ouvrière 79 . Une fois cette seconde classe formée, le processus de « socialisation du capital » peut entrer en action et le « rapport de classe » va se reproduire sur une base élargie. On peut remarquer que notre théoricien envisage la formation des classes sociales du seul point de vue « subjectif », de la conscience. Il faut d'ailleurs usage à propos des ouvriers du concept de « composition de classe », qui sera en vogue dans la littérature « ouvriériste » des années 1968-1972 80 . La lutte des classes, présente à toutes les phases, comme le souligne Marx, par exemple, sur la question de la « journée de travail », rend possible la « mise en crise » du système, dans ses mécanismes « économiques » 81 . Tronti rejoint ici l'analyse de Panzieri en refusant la formule selon laquelle « la véritable barrière de la production capitaliste, c'est le *capital lui-même* ». Mais sa logique le conduit à un résultat paradoxal :

« Si les conditions du capital reposent entre les mains des ouvriers, s'il n'y a pas de vie active du capital sans activité vivante de la force de travail, si la naissance du capital est déjà une conséquence du travail productif, s'il n'y a pas de société capitaliste sans articulation ouvrière du capital, c'est-à-dire s'il n'y a pas de rapport social sans rapport de classes et qu'il y n'y a pas de rapport de classes sans classe ouvrière, alors on peut en conclure que la classe capitaliste est de fait subordonnée dès sa naissance à la classe ouvrière. De là le *caractère nécessaire* de l'exploitation (...) L'exploitation tire sa naissance historique de la nécessité où se trouve le capital d'échapper à la subordination de fait de la classe des ouvriers producteurs. C'est en ce sens tout à fait spécifique que l'exploitation capitaliste provoque à son tour l'insubordination des ouvriers » 82 .

La classe ouvrière incorporée au capital produit la plus-value et la « valeur ». Sur la question de la théorie de la valeur, Tronti va encore faire preuve d'une grande originalité. Pour lui, Marx n'a pas « découvert » la loi de la valeur ; il la trouve dans l'économie politique classique, en particulier chez Ricardo. Il se sert de ce résultat obtenu par la science de son époque pour réaliser un « *renversement stratégique* ». En effet, dans son optique :

« le travail peut mesurer la valeur, parce que l'articulation ouvrière se trouve d'emblée présente dans toutes les structures décisives qui mettent en mouvement la machine capitaliste ; il est mesure objective de la valeur dans la mesure où il représente un *contrôle* potentiel sur le capital » 83 .

La marchandise force de travail qui inclut la possibilité d'une valorisation plus grande que sa propre valeur, représente aussi la classe ouvrière à l'intérieur des rapports de production capitalistes. « Toute la valeur dans le travail » constitue avant tout une « thèse politique », un « *mot d'ordre* révolutionnaire » et non principalement une loi économique ou un moyen pour interpréter « scientifiquement » les processus sociaux. Tronti précise qu'il s'agit d'un mot d'ordre en tous points identiques à celui de Lénine en 1917 :

« tout le pouvoir aux Soviets » ! ⁸⁴ . D'une loi économique de mouvement de la société capitaliste qu'elle était chez les économistes classiques, Marx en fait la « loi des mouvements de la classe ouvrière, c'est-à-dire moment d'offensive pratique, d'agression matérielle contre la société capitaliste en elle-même ». Elle fonctionne donc comme « lutte » des travailleurs. Dans ces conditions, il est tout à fait normal que les économistes qui lisent le *Capital* comme un « traité d'économie politique » et non comme une « critique de l'économie politique », constatent des erreurs au moyen de leurs « instruments modernes », par exemple l'impossibilité de concilier valeur et prix de production. Ils ne comprennent pas que Marx en reprenant la loi de la valeur l'a en même temps « mise en crise » ; elle ne fonctionne plus du point de vue de l'« économie politique bourgeoise ». Par conséquent, toute tentative de défense de cette loi sur le « terrain objectif de l'économie » comme celle de Paul M. Sweezy dans *The theory of capitalist development* est vouée nécessairement à l'échec, et reste « politiquement improductive » ⁸⁵ .

Quelle conséquence notre théoricien entend-il tirer de cette « lecture » de Marx ? Il en déduit un mot d'ordre stratégique : les ouvriers doivent « refuser le travail ». L'ouvrier doit lutter contre lui-même comme travailleur, empêcher l'utilisation de sa force de travail comme capital, refuser de collaborer au développement du capital, en lui retirant ainsi sa « médiation ouvrière » ⁸⁶ .

Que faut-il penser de cette analyse ? Dans cette nouvelle perspective « ouvriériste », le marxisme ne s'attache plus au « continent Histoire », mais plutôt à ce que l'on pourrait appeler le « continent Classe ouvrière ». La « science ouvrière » ne doit plus aujourd'hui s'occuper des « lois économiques » du mode de production capitaliste, terrain qui doit donc être abandonné à la « science du capital » ⁸⁷ . Tronti ne s'intéresse qu'aux « lois politiques de mouvement de la classe ouvrière ». Il envisage la formation des classes sociales du seul point de vue de la subjectivité, de la conscience de la classe. Pour reprendre l'analyse de Gramsci, on peut dire qu'il privilégie le moment du passage de la structure à la superstructure. La thèse de l'antériorité « logique » et « historique » de la science ouvrière a conduit de nombreux interprètes à considérer Mario Tronti comme le véritable « père » fondateur du courant dit de l'« ouvriérisme ». Elle représente un point de divergence essentiel avec Raniero Panzieri qui, quant à lui, n'adopte pas une position aussi simpliste et mécanique. Cette thèse, si on la place sur le terrain dit « objectiviste », n'a guère de fondements dans l'œuvre de Marx, et les références à des passages isolés de leur contexte ne peuvent être prises en considération ici. Marx développe une position tout à fait inverse, depuis le *Manifeste du parti communiste* jusqu'aux écrits de maturité. En Angleterre la bourgeoisie apparaît vers le XI^e siècle et le prolétariat vers les XV^e - XVI^e siècle. Mais pour l'auteur du *Capital*, le plus important n'est pas de connaître laquelle est apparue historiquement la première, à partir de la dissolution du mode de production féodal, mais plutôt comment s'organise la dynamique antagoniste de ces deux classes depuis le XVI^e siècle. La thèse de l'antériorité de la classe ouvrière est développée dans « Marx, forza-lavoro, classe operaia », principalement sur la base d'un passage du livre 2 du *Capital* consacré à la sphère de la circulation. Il semble que la démarche de Tronti néglige singulièrement la notion marxiste de « reproduction ». Au Livre 1er du « *Capital* », il est indiqué notamment :

« Le procès de production capitaliste reproduit donc par son propre mouvement la séparation entre force de travail et conditions de travail. Il reproduit et perpétue ainsi les conditions d'exploitation du travailleur. Il contraint sans cesse le travailleur à vendre sa force de travail pour vivre, et met constamment le capitaliste en mesure de l'acheter pour s'enrichir. Ce n'est plus le hasard qui met face à face le capitaliste et le travailleur sur le marché du travail comme acheteur et comme vendeur. C'est la donne du procès lui-même qui rejette toujours automatiquement l'ouvrier sur le marché comme vendeur de sa force de travail et transforme toujours son propre produit en moyen d'achat du capitaliste. En fait, l'ouvrier appartient au capital avant de se vendre au capitaliste (...). Le procès de production capitaliste, considéré dans son contexte, ou comme procès de reproduction, ne produit donc pas seulement de la marchandise, pas seulement de la plus-value, il produit et reproduit le rapport capitaliste proprement dit, d'un côté le capitaliste, de l'autre l'ouvrier salarié » ⁸⁸ .

Une autre démarche réductive de notre théoricien concerne la « loi de la valeur », qui ne représenterait

qu'une « thèse politique », un « mot d'ordre » subversif. En fait dans cette approche, la loi devient une pratique, une lutte incarnée par la classe ouvrière. On se trouve en présence d'une nouvelle forme de « fétichisme ». La « loi » se « personnifie » comme le laisse apparaître l'identification entre « valeur » et « classe ouvrière » ⁸⁹. Cette position est cohérente avec la thèse de la « mise en crise » du système par la lutte des classes qui se présente sous une forme « exaspérée », et avec la revendication du « refus du travail » comme solution miracle pour obtenir le renversement du système. Il convient de noter que dans ses écrits antérieurs à 1964, Tronti acceptait la théorie de la valeur comme un élément central de l'analyse économique de Marx. Ainsi, dans son intervention au séminaire de travail sur le *Capital* de Santa Severa (printemps 1962), il reprend la liste des quatre objections contre cette théorie, dressée par Marx dans la *Contribution à la critique de l'économie politique* et envisage la question de la « transformation » des valeurs en prix de production comme un « problème ouvert » ⁹⁰. L'accentuation de l'approche du marxisme dans la voie « subjectiviste » de la part de Mario Tronti rencontre l'hostilité de Raniero Panzieri. Certes, ce dernier, mort en 1964, n'a pu prendre connaissance de l'essai « Marx, forza-lavoro, classe operaia » (1965) ; toutefois il porte un intéressant jugement sur un discours de Tronti qui rassemble les principales thèses qui seront développées dans les articles du journal *Classe Operaia*. Pour lui, ces thèses représentent

« un résumé fascinant de toute une série d'erreurs qu'une gauche ouvrière peut commettre en ce moment. C'est fascinant car très hégélien au sens originel en tant que nouvelle méthode pour ressusciter une philosophie de l'histoire (...) une philosophie de la classe ouvrière » ⁹¹.

Il nous reste maintenant à examiner l'approche de notre dernier théoricien Antonio Negri.

II – Antonio Negri : une interprétation « ouvriériste » de la loi de baisse tendancielle du taux de profit

Antonio Negri est le principal représentant d'une nouvelle forme d'« ouvriérisme » issue du groupe de Mario Tronti, apparue dans le contexte de l'« automne chaud » italien de 1969, et qui se perpétue depuis cette date. Il rédige ses principaux essais sur Marx durant les années 1967-1980, qui se révèlent être les plus troublées de l'Italie d'après-guerre. Ce pays connaît en effet durant cette période une instabilité politique, sociale, économique sans précédent, depuis l'« automne chaud », jusqu'aux formes les plus diverses de terrorisme.

Né à Padoue en 1933, Antonio Negri s'inscrit à la Faculté des Lettres de sa ville natale au début des années cinquante pour y étudier la philosophie ⁹². Très tôt, il milite activement dans des organisations catholiques, puis dans le mouvement socialiste. Il milite tout d'abord dans la « Jeunesse italienne de l'action catholique » (G.I.A.C.), où il tente d'organiser en son sein un groupe d'opposition progressiste. De 1953 à 1962, il est inscrit au parti socialiste italien, et va se situer dans le courant de la « gauche morandienne », à laquelle appartient d'ailleurs R. Panzieri. En 1952 et 1953, il se perfectionne en philosophie à l'« Ecole Normale Supérieure » de Paris. Il soutient en 1955 sa thèse de philosophie, sous la direction d'Umberto Padovani, professeur de philosophie morale à l'université de Padoue. A cette époque, il est le principal élève du doyen de la faculté, le philosophe catholique Enrico Opocher, dont il deviendra ensuite l'assistant. A la fin des années cinquante, il séjourne à Tübingen en Allemagne fédérale, où il s'intéresse au marxisme à travers les œuvres des tenants de l'« Ecole de Francfort » (Th. W. Adorno, M. Horkheimer). Cependant ses premières publications n'ont rien à faire avec la pensée de Marx, et ses trois premiers livres traitent de diverses questions juridiques et philosophiques ⁹³. Vers 1960, il s'intègre au groupe des *Quaderni Rossi* animé par Raniero Panzieri et Mario Tronti. Il entre au comité de rédaction de la revue, mais il n'y publiera pas d'articles. De plus, il collabore de 1961 à 1963 à un journal socialiste de Padoue, proche des positions des *Quaderni Rossi*, *Progresso Veneto*. Lors de la scission qui se produit dans l'équipe de Panzieri en 1963, il se joint au groupe de Mario Tronti qui va fonder l'année suivante le journal *Classe Operaia*. En 1967, il devient professeur, titulaire de la chaire des doctrines de l'Etat à l'Institut de sciences politiques de l'université de Padoue. Il deviendra rapidement le directeur de cet Institut. En 1967, il livre des réflexions sur l'un des thèmes de recherche pris en compte par le groupe de *Classe Operaia*, durant les deux dernières années de son existence, la question du « New Deal » américain et la politique keynésienne en rapport avec les luttes pour le salaire ⁹⁴ ; « John M. Keynes e la teoria capitalistica dello Stato nel '29 ». Un autre travail rédigé la même année nous offre une « lecture » de Marx dans une nouvelle perspective « ouvriériste », « Marx sul ciclo e la crisi ». Notre théoricien refuse la perspective de l'« entrisme » proposée par Mario Tronti, et va militer dans de nouveaux groupes qui vont se constituer pour soutenir des luttes ouvrières, en particulier à Porto Marghera, Milan et Turin, durant les événements de l'« automne chaud » de 1969. Il joue un rôle déterminant dans le groupe « Potere Operaio », fondé en 1969, mais qui va décider sa propre dissolution en 1972. Il entreprend ensuite une lecture des *Grundrisse* et rédige de nouveaux essais sur le marxisme à partir de 1971. De cette nouvelle période on peut mentionner deux textes, « Crisi dell Stato-piano, comunismo ed organizzazione rivoluzionaria » (1971) et « Partito operaio contro il lavoro », (1972). En 1973, Antonio Negri assure la direction d'un séminaire à l'« Ecole Normale Supérieure » de Paris, sur le thème de « la crise de la valeur et la crise de l'économie politique ». Depuis l'auto-dissolution de « Potere operaio », il milite principalement dans les rangs du mouvement diffus de l'« Autonomie Ouvrière » et collabore à Milan au journal de ce mouvement *Rosso*, de 1974 à 1978. Ces activités ne

l'empêche nullement de multiplier ses publications au cours des années soixante-dix. Durant la période 1975-1979, il fait paraître une série impressionnante d'articles, de brochures et d'ouvrages sur des diverses questions politiques et juridiques ⁹⁵. Au printemps 1978, il anime, à la demande de Louis Althusser un séminaire de travail à l'« Ecole Normale Supérieure » de Paris sur les *Grundrisse*, tout en assurant des cours à l'Université de Paris VII. Ses interventions constituent la matière d'un nouvel ouvrage qui sortira l'année suivante, *Marx oltre Marx - Quaderno di lavoro sui Grundrisse*. En avril 1979, il est incarcéré avec ses principaux collaborateurs de l'Institut de sciences politiques de Padoue, dans le cadre de la lutte anti-terroriste. Il occupe ce séjour en prison, à la rédaction d'essais politiques et d'un grand ouvrage de philosophie sur Spinoza ⁹⁶. Il développe alors des thèses de plus en plus provocatrices. Par exemple, dans l'article « Elogio dell' assenza di memoria », publié en 1981 dans la revue *Metropoli*, il affirme que le prolétariat sans travail n'a pas de mémoire historique et n'en a d'ailleurs pas besoin ; cette absence, qui s'identifie à l'absence de « dialectique », constitue même une « richesse » ⁹⁷. Réfugié en France depuis 1983, il semble avoir abandonné depuis cette date ses recherches sur le marxisme. La lecture de ses écrits se heurte à nombreuses difficultés spécifiques liées à la pensée même de l'auteur qui exprime ses conceptions sous une forme extrêmement ramassée, souvent tout à fait confuse, voire avec des formulations successives contradictoires, incompatibles entre elles. Nous nous limiterons ici à l'examen de l'une de ses contributions spécifiques essentielles à la perspective offerte par l'« ouvriérisme », une réflexion sur la théorie de la crise et de la baisse tendancielle du taux de profit.

Il existe dans l'œuvre de Negri une remarquable continuité sur le thème de la crise, sur la période 1967-1979, depuis l'article « Marx sur le cycle et la crise », jusqu'à l'ouvrage *Marx au delà de Marx*, continuité d'ailleurs revendiquée par l'auteur lui-même ⁹⁸. D'une manière générale, on ne peut déceler dans ses travaux de rupture radicale, à l'inverse de ce que nous avons pu constater pour nos auteurs précédents, tels que Lucio Colletti, ou Claudio Napoleoni. Par ces réflexions, Antonio Negri entend prolonger, développer l'analyse « ouvriériste », principalement dans la version proposée par Mario Tronti, dont il est au départ un disciple fervent. *Operai e Capitale* lui paraît être en effet le principal livre marxiste écrit après Marx.

On ne trouve guère chez notre théoricien de développements sur l'approche générale du marxisme ; seules quelques remarques allusives nous permettent de dégager quelques éléments à ce sujet. Fidèle à l'approche « ouvriériste » inaugurée par Panzieri, il refuse toute perspective philosophique, domaine qu'il entend laisser au « marxisme vulgaire ». Il reprend la conception de Mario Tronti à propos du « matérialisme historique » ; il s'agit de la « science ouvrière », opposée à toute « idéologie », et donc à la « science bourgeoise ». Il ne réfère pas au thème du « fétichisme » ou de la « réification », mais on retrouve plutôt implicitement le projet « trontien » d'« histoire interne de la classe ouvrière ». Dans ses principales études, Negri envisage la « science ouvrière » ou le « matérialisme historique » comme tout à la fois une « critique de l'économie politique » et une « science de la lutte des classes ». Sur le premier aspect, le marxisme représente une « critique militante » de toute économie politique et non une théorie économique comme on le soutient généralement ⁹⁹. *Le Capital*, en particulier le Livre 1er, constitue une œuvre largement « surévaluée », qui a permis de fonder nombre d'interprétations « objectivistes », c'est-à-dire « économistes ». En réalité, ce livre ne représente qu'une « partie » de l'analyse de Marx, plus ou moins importante. Mais à ce propos notre théoricien ne livre guère de précisions, se contentant d'indiquer qu'il faut condamner toute recherche de la « loi économique de mouvement de la société moderne ». Dans son ardeur à combattre les lectures « objectivistes » il va jusqu'à affirmer :

« La capacité que possède le capital d'absorber les forces productives est purement historique, - Marx dirait « occasionnelle »,

c'est-à-dire qu'elle n'est pas dotée d'une force rationnelle, mais au contraire d'une charge « irrationnelle », là où l'antagonisme qui caractérise la formation du rapport est enclin à se rompre, à se scinder, à exploser » ¹⁰⁰ .

Mais le second aspect de la « science ouvrière » est sans doute plus important que le premier aux yeux de Negri : la « science de la lutte des classes », ou « science de la composition de classe », ce qui révèle dans cette analyse une accentuation de la dimension « subjectiviste » dans la perspective « ouvriériste ». Les *Grundrisse* (1857-1858) représentent l'œuvre de Marx qui offre le mieux cet aspect, aux yeux de Negri. Rédigé dans la fièvre nocturne, ce travail hautement « subjectiviste » et « anti-économique » représente le véritable « sommet » de la pensée marxienne. Dans ce livre, il faut cependant regretter l'absence de rédaction d'un chapitre spécifique sur le « travail salarié » qui aurait dû être entièrement consacré à la « subjectivité ouvrière », et aurait pu, de cette manière, constituer les « fondements » réels de l'ouvrage sur le « Capital ». Une des conséquences de cette absence est la réduction du salaire dans le tome 1er du *Capital*, au statut de simple « variable indépendante du procès du capital » ¹⁰¹ . Negri définit parfois le marxisme comme une « science de la crise et de la subversion ». La crise est un « terrain privilégié de la lutte des classes » ¹⁰² . Les développements sur ce thème lui permettent de mettre en évidence la primauté dans l'œuvre de Marx d'une « logique de l'antagonisme » sur la « logique dialectique » à laquelle la plupart des auteurs se réfèrent, par exemple à propos de la théorie de la valeur ¹⁰³ . Dans l'un de ses derniers travaux sur Marx il affirme que la « logique antagoniste » « refuse la dialectique même comme simple horizon » et que les *Grundrisse* nous offrent à la limite, la « critique marxienne de toute forme dialectique » ¹⁰⁴ , mais sans fournir d'argumentation détaillée. Dans cette perspective, il livre une interprétation des matériaux laissés par Marx sur le problème des crises, dans divers passages des *Grundrisse*, des livres 2 et 3 du *Capital*, et des *Théories sur la plus-value*.

La démarche marxienne représenterait un mouvement que l'on peut appeler de Γ « objectivisme » au « subjectivisme ». Marx commence par se placer du « point de vue du capital élaboré de manière critique » pour atteindre ensuite le « point de vue de la classe ouvrière ». Le point de départ de l'analyse se trouve au livre 2 du *Capital* qui étudie les cycles de rotation du capital global. La rotation du capital fixe représente la « base matérielle » des crises périodiques qui surviennent en moyenne tous les dix ans ¹⁰⁵ . Il s'agit là du tout premier niveau de la « description phénoménologique » du cycle. Marx fournit dans le *Capital* toujours en se plaçant du « point de vue du capital », des précisions sur la « possibilité de la crise ». Il distingue ainsi deux aspects, mais qu'il faut unifier ensemble : les « crises de disproportions » et les « crises de réalisation ». Les « crises de disproportions », correspondent à des « disproportions horizontales » entre les secteurs de production. Les « crises de réalisations » correspondent, quant à elles, à des « disproportions verticales entre production et consommation en général » ¹⁰⁶ . Sur le premier aspect, il faut se référer à l'analyse du procès cyclique du capital fourni au livre du « Capital » :

A – M – P – M' – A'

Une rupture au niveau de l'acte M' – A' par exemple (marchandises non vendables), interrompt le procès de reproduction et de circulation. Mais Negri ajoute à propos de cet aspect qu'il s'agit du « caractère anarchique de la société capitaliste », et il fait ensuite allusion à la « surproduction du capital dérivant de la rupture de la circulation » ¹⁰⁷ . En outre, il note que la possibilité formelle de la crise se trouve accrue par les phénomènes de la monnaie et du crédit ¹⁰⁸ . Sur le second aspect, il ne livre guère de précisions et se contente d'évoquer le phénomène de la « sous-consommation ouvrière » ¹⁰⁹ .

Avant de poursuivre plus avant notre examen, il convient de remarquer que Negri commet une confusion entre l'analyse des conditions permissives de la crise et l'analyse de ses causes effectives. En effet, chez Marx, la « possibilité générale abstraite de la crise » concerne tout d'abord la métamorphose de la

marchandise, la séparation de l'acte de l'achat d'avec celui de la vente (dans le procès cyclique du capital A-M-P-M'-A', la rupture M'-A'). Elle concerne ensuite la forme de l'argent comme moyen de paiement et sur ce point se greffe le problème des crises monétaires ¹¹⁰. On peut ajouter aussi les possibilités liées à la rotation du capital fixe, ou « base matérielle » des crises. Par contre, sur les causes effectives, l'auteur du *Capital*, bien que des réflexions ne soient jamais organisées de manière systématique, renvoie à trois aspects : l'« anarchie de la production » ou la disproportion entre les productions des différentes branches (et de la répartition du travail social), la « sous-consommation ouvrière » (disproportion entre la production et la capacité de consommation) et la « suraccumulation (ou surproduction) de capital ». Ce dernier aspect ne doit pas être confondu avec la « baisse tendancielle du taux de profit » qui est un facteur d'aggravation des crises. Les trois causes effectives renvoient à la contradiction entre le caractère social de la production et le caractère privé de l'appropriation ou, en d'autres termes, à la contradiction entre les forces productives et les rapports de production dans le mode de production capitaliste.

Antonio Negri, après avoir abordé ce qu'il nomme la « phénoménologie » de la crise, l'étude de ses possibilités, envisage le second aspect de l'analyse qu'il attribue à Marx, le « point de vue ouvrier ». Il s'agit maintenant de déterminer les causes effectives des crises. Il pense avoir décelé la cause effective de la crise dans la loi de baisse tendancielle du taux de profit. Certes, il reconnaît que ce lien n'est pas évident, et qu'il exige un certain nombre de « médiations ». Il pense cependant qu'il n'y a pas vraiment d'obstacle dans la mesure où il entend étudier cette loi non pas du point de vue de l'« objectivité muette » de la « scolastique », mais du « point de vue de classe ». Dans ces conditions, on comprend pourquoi il ne prête pas attention aux discussions qui ont trait à cette loi après la seconde guerre mondiale, par exemple à la suite du travail de l'américain Joseph M. Gillman, auteur de *The falling rate of profit* ¹¹¹. Mais, ce « silence » ne concerne pas seulement les travaux d'économistes, mais aussi celui d'Antonio Gramsci dans ses *Cahiers de prison* qui rattache cette loi au phénomène du taylorisme et du fordisme. Negri envisage la loi de Marx comme un « indice du déroulement général du rapport social d'exploitation » ¹¹². Le rapport antagoniste de classe engendre la hausse la composition organique du capital, la concentration croissante et donc la chute du taux avec la hausse de la masse de profit. Il faut en effet partir d'un concept de « capital » comme « réalité de l'exploitation de classe », comme « rapport de force ». C'est dans cette perspective que l'on reprendra la formule selon laquelle le « véritable obstacle à la production capitaliste est le capital lui-même » ¹¹³. Le capital doit s'accommoder de la présence ouvrière en son sein, et en même temps réprimer cette présence, comme Mario Tronti l'avait déjà indiqué. Cette répression peut s'opérer au moyen du progrès technologique, mais aussi au moyen de la crise. Celle-ci ne constitue pas une preuve de faiblesse, mais au contraire la preuve de sa force. La crise, donc le frein au développement des forces productives, est le produit de l'initiative capitaliste et on peut parler à ce propos de l'« usage capitaliste de la crise ». Negri cite à l'appui de sa thèse un jugement de Joseph Schumpeter sur la crise mondiale des années Trente :

« It was not a symptom of a weakening or a failure of the System. If anything, it was a proof of the vigor of capitalist evolution to which it was -substantially- the temporary reaction » ¹¹⁴.

Le capital cherche à obtenir un rapport de force qui lui soit favorable, et s'intéresse au rapport entre le « travail nécessaire », et le « sur-travail ». Negri se réfère ici à une remarque des *Grundrisse* selon laquelle,

« L'autre côté de la crise se résout en une diminution effective de la production, du travail vivant - pour reconstituer le rapport exact entre travail nécessaire et surtravail qui est, d'un dernier ressort, à la base de tout » ¹¹⁵.

L'analyse développée jusqu'ici ne fait pas mention des six « contre-tendances » exposées au livre 3 du *Capital*. Dans sa première étude sur la crise (1967) notre théoricien se contente d'évoquer leur existence

sans les aborder. En 1976, dans « Proletari e Stato », il va préciser qu'elles interviennent « au moment de la crise » dans le but d'alléger la « densité de la composition organique du capital », mais qu'au delà d'un certain stade elles ne peuvent plus agir pour empêcher la chute de la masse de profit, en raison de l'affrontement de classe ¹¹⁶. La loi de baisse tendancielle du taux de profit implique-t-elle une perspective « catastrophique » ? Notre auteur affirme en 1967 que la loi ne peut pas être interprétée en ce sens ¹¹⁷. Mais plus tard, en 1972, après avoir lu notamment l'Introduction de Colletti au recueil *Il futuro del capitalismo - Crollo o sviluppo* (1970), ainsi que le livre de Roman Rosdolsky *Zur Entstehungsgeschichte des Marxschen « Kapital »* (« La genèse du « Capital » de Marx ») paru en 1971, il va admettre la thèse de la « catastrophe », mais dans un sens non « mécaniciste » ; seule la classe ouvrière représente une « catastrophe » pour le capitalisme ¹¹⁸. L'« usage capitaliste de la crise » finit par exacerber l'antagonisme de classe. Le renversement du système peut s'opérer par le « refus du travail » préconisé par Mario Tronti ; il peut aller jusqu'à la destruction du « travail mort », donc des machines. Negri prône donc un programme analogue à celui des « Luddites » au début du XIXe siècle. Que faut-il penser de l'analyse de notre ultime lecteur de Marx ? Antonio Negri a le mérite de réfléchir sur le thème de la crise qui, jusqu'à présent, se trouvait totalement évacué dans la perspective de l'« ouvriérisme » (Panzieri et le « capitalisme planifié »). Cependant son argumentation est rendue fragile pour de multiples raisons. Tout d'abord ce commentaire plus ou moins éloigné de Marx n'est pas situé historiquement par rapport aux multiples débats et controverses qui ont porté sur ce thème. La contribution de Gramsci n'est pas évoquée. Sur le fond, il semble discutable de considérer dans la perspective de Marx, la loi de baisse tendancielle du taux de profit comme la cause effective des crises. En effet, si la baisse du taux de profit peut être vue comme la « cause immédiate », elle n'a pas de *lien direct* avec la loi examinée dans la troisième section du livre 3 du *Capital* ¹¹⁹. Le raccordement entre les deux types de baisse exige des médiations complexes. La position de Negri correspond à une version « surconsommationniste » de la théorie des crises fondée sur la loi de baisse tendancielle du taux de profit ; l'intérêt principal se porte sur l'évolution du taux de plus-value en négligeant celle de la composition organique du capital. Le taux de plus-value est même identifié au rapport profits/salaires du moins dans l'étude de 1967 ¹²⁰. La défense en Italie d'une telle démarche est néanmoins intéressante car certains économistes, en s'inspirant du classique ouvrage de Andrew Glyn et Bob Sutcliffe, *British capitalism, workers and the profits squeeze*, (Londres, Penguin Books, 1972), ont tenté de démontrer statistiquement que la « crise structurelle » du capitalisme italien après le Miracle économique, en gros à partir de 1963, provenait en grande partie des poussées de revendications salariales qui aboutissaient à une compression des profits ¹²¹. De plus, on trouve en Allemagne fédérale des défenseurs de l'approche de la loi de Marx du « point de vue de classe » qui, très informés de la littérature « ouvriériste » italienne, se sont probablement inspirés au départ de la première contribution de Negri (1967) ¹²².

Nous pouvons maintenant conclure sur cette dernière série de lectures. Ces contributions sont proposées par des « marxistes militants » qui ont reçu une formation culturelle très diversifiée dans les années 1940-1950. Leur approche diffère profondément de celles des philosophes et des économistes universitaires. Les « ouvriéristes » entendent en effet valoriser, à des degrés divers, une dimension « subjectiviste » attribuée à Marx, qui aurait été systématiquement refoulée chez la quasi-totalité des théoriciens marxistes non seulement en Italie, mais aussi à l'étranger. Ces derniers auraient privilégié à tort une perspective « objectiviste », argumentée sur des œuvres telles que le *Capital*, ou la Préface à la *Contribution*. Bien qu'elles se veulent toutes « militantes », ces lectures ne vont cependant pas proposer une approche « unitaire » de la pensée de Marx (philosophie et nouvelle science de l'histoire). Nous avons affaire plutôt à des analyses qui ne retiennent qu'un seul aspect. Nous ne trouvons pas de lecture « dualiste ». La

position la moins « réductrice » est sans doute celle de Panzieri, qui s'inspire de la conception du marxisme comme « sociologie » développée par le philosophe Lucio Colletti lorsqu'il était disciple de Della Volpe. Par contre, Mario Tronti et Antonio Negri se réclament de la « science du prolétariat ». En dépit de certaines différences dans les formulations, cette approche envisage le marxisme comme une simple doctrine de la lutte des classes. Les thèmes affrontés dénotent des préoccupations nouvelles par rapport à celles des philosophes et des économistes. On notera en particulier l'intérêt pour le problème de la dynamique du mode de production capitaliste. Les préoccupations de Panzieri sont les plus « concrètes », dans la mesure où il privilégie l'usine moderne, et entend étudier le capitalisme contemporain. Par contre, la démarche de Tronti et celle de Negri se situent à un niveau plus général et beaucoup plus abstrait. En ce qui concerne les textes de Marx privilégiés, on relèvera que Panzieri place au centre de son analyse la 4^e section du livre 1^{er} du *Capital* qui n'a jamais fait l'objet de commentaires approfondis jusqu'à présent en Italie. D'une manière générale, les « ouvriéristes » à partir de Tronti s'intéresse tout particulièrement aux *Grundrisse*, traduits en italien en 1968-70. Les réflexions sur la technologie et les rapports de production sont intéressantes et l'approche des *Quaderni Rossi* aura un très grand impact, non seulement chez les « ouvriéristes », mais d'une manière générale dans l'extrême-gauche italienne des années soixante. Cependant, on peut regretter qu'un lien même critique, ne soit pas établi avec l'analyse de Gramsci sur le taylorisme et le fordisme. Les *Cahiers de prison* ne sont pas non plus mentionnés à propos du problème de la périodisation du capitalisme, affronté lui aussi par Panzieri. Sur ce point, les réflexions sur le « capitalisme planifié » peuvent paraître surprenants aujourd'hui, si l'on se réfère à l'instabilité du système économique italien depuis environ quinze-vingt ans. Les travaux des *Quaderni Rossi* sont « datés » et fortement marqués par l'euphorie suscitée par le « miracle économique » qui avait atteint son apogée en 1962. Les conceptions sur la loi de baisse tendancielle du taux de profit chez Antonio Negri peuvent sembler bien « simplistes » lorsque l'on a pris connaissance de la réfutation de Benedetto Croce, et de la réponse de Gramsci. Certes, l'auteur tente pour la première fois de rattacher cette loi à la question des crises. Mais on trouve chez lui la même idée avancée déjà par Panzieri et Tronti, selon laquelle la classe ouvrière représente la vraie « anarchie » de la production capitaliste, sa « véritable barrière ». Les « ouvriéristes » ne prêtent guère attention à la théorie marxiste de la valeur, à l'inverse de beaucoup d'auteurs précédemment étudiés. Mario Tronti qui livre quelques réflexions à ce sujet réduit la « valeur » à un simple « mot d'ordre », une « thèse politique ». Marx aurait « mis en crise » cette loi qu'il a emprunté à Ricardo. A partir d'une telle perspective, on peut comprendre pourquoi certains « ouvriéristes » ont pu se rallier aux critiques formulées par les économistes adeptes de la théorie des prix de Piero Sraffa. Les trois « lectures » que nous avons envisagées s'opposent à toute approche « déterministe » du marxisme et défendent au contraire une perspective « volontariste ». Nous avons déjà eu l'occasion de rencontrer un théoricien qui insistait sur le côté « activiste » de la pensée de Marx, Rodolfo Mondolfo. Toutefois, marxiste « non militant », il se situait au niveau purement philosophique, très éloignée du projet politique des « ouvriéristes ». Dans la perspective « volontariste » et « subjectiviste », on notera qu'un concept comme celui de l'« aliénation » trouve sa place ; en effet l'« aliénation du travail » permet la prise de conscience de l'exploitation. Enfin, d'une manière générale, il faut relever que les analyses « ouvriéristes » de Tronti et de Negri tendent à fournir une approche du marxisme de type « apologétique », à partir d'une « autonomisation » de la lutte des classes.

Notes

- 1 Il s'agit au départ d'une accusation lancée par leurs adversaires politiques au sein de la gauche. Ainsi, dès 1958, Panzieri se voit accuser d'« operaismo » par Emilio Sereni du Parti communiste italien, pour avoir tenté de susciter une « alternative de pouvoir », en liant la lutte politique et la lutte économique. (Voir « Cronologia della vita di Raniero Panzieri », rédigée par Stefano Merli, pour le recueil d'écrits choisis de Panzieri, *L'alternativa socialista - Scritti scelti : 1944-1956*, Einaudi, 1982, p. XXXII).
- 2 On trouvera des indications biographiques dans la « Cronologia de Stefano Merli, dans Panzieri, *L'alternativa socialista*, Einaudi, 1982, pp. XV-XLIII.
- 3 *Opinione* (Bologne) paraît seulement de 1956 à 1957. Cette revue, animée par de jeunes intellectuels marxistes « critiques » et hostiles au stalinisme, se propose d'étudier les caractéristiques nouvelles du capitalisme italien. Elle envisage le marxisme uniquement comme science, comme « méthodologie du savoir historique et scientifique », qu'il est nécessaire de confronter avec les autres sciences sociales (sociologie, science économique) et avec la pratique.
- 4 *Mondo operaio*, no 2, 1958, trad. française, « Sept thèses sur le contrôle ouvrier », dans *Critique socialiste*, no 3, janvier-février 1971.
- 5 Panzieri : Lettre à Luciano Della Mea, 18 août 1964, publiée dans *Aut-Aut* (Milan), no 149-150, septembre-décembre 1975, p. 31.
- 6 Resp. « Uso socialista dell' inchiesta operaia », *Quaderni Rossi*, no 5, avril 1965, p. 69. « Tesi Panzieri-Tronti », dans *Aut-Aut*, no 149-150, septembre-décembre 1975, p. 6.
- 7 « Uso socialista dell' inchiesta operaia », p. 71.
- 8 « Relazione sul neocapitalismo » (1961) dans *La ripresa del marxismo-leninismo*, Sapere, 1973, p. 199 ; voir aussi « Uso socialista dell' inchiesta operaia », p. 71.
- 9 « Uso socialista dell' inchiesta operaia », p. 69.
- 10 Voir par exemple « Dagli appunti di lavoro », (1963), notes préparatoires pour « Plus-valore e pianificazione », dans *Aut-Aut*, no 149-150, septembre-décembre 1975, p. 29, ainsi que la lettre à Luciano Della Mea du 18 août 1964, dans *op. cit.*, p. 31.
- 11 Préface à la *Contribution à la critique de l'économie politique*, Ed. Sociales, 1957, p. 5. « Plus-valore e pianificazione - Appunti di lettura del Capitale », *Quaderni Rossi*, no 4, 1964, p. 261.
- 12 Livre 1er du *Capital*, Ed. Sociales, 1983, p. 856. Panzieri fait implicitement allusion à ce passage dans sa lettre à Luciano Della Mea, 18 août 1964, p. 31.
- 13 Livre 1er du *Capital*, Ed. Sociales, 1983, p. 338.
- 14 Parmi ses représentants, on peut citer Edmond Giscard d'Estaing, auteur de l'article « le néo-capitalisme », dans la *Revue des Deux-Mondes*, (1er août 1928), et Henri de Peyerimhoff. Sur cette doctrine, on peut se reporter aux livres de Gaëtan Piron, *Les doctrines économiques en France depuis 1870*, A. Colin, 2e édition 1930, pp. 153-157, et *Néo-capitalisme, néo-socialisme, néo-corporatisme*, Sirey, 1936.
- 15 Il ne faut pas confondre ces « idéologies » avec les « idéologies néo-capitalistes » dont Panzieri entend également opérer la critique (voir infra II).
- 16 « Sull'uso capitalistico delle macchine nel neocapitalismo », *Quaderni Rossi*, no 1, 1961, p. 60.
- 17 Silvio Leonardi (né en 1914), membre du P.C.I. est l'auteur d'un rapport au colloque de l'Institut Gramsci tenu en juin-juillet 1956, sur le thème « I lavoratori e il progresso tecnico », (les travailleurs et le progrès technique). Il développe ce rapport dans le livre *Progresso tecnico e rapporti di lavoro*, Einaudi, Turin, 1957. Entre 1958 et 1961, il rédige plusieurs ouvrages techniques comme par exemple *Le macchine utensili e la loro industria*, Feltrinelli, 1961. En 1966, il propose une théorie de la convergence des deux grands systèmes, capitalisme et socialisme réalisable au moyen de la « programmation démocratique » (*Democrazia di piano*, Einaudi, 1966). Plus récemment, il développe un point de vue « européen » dans l'ouvrage *L'Europe et le mouvement socialiste*, Fédérop, Lyon, 1979.
- 18 Cité par Panzieri dans « Sull'uso capitalistico delle macchine nel neo-capitalismo », pp. 57-59.
- 19 « Lotte operaie nello sviluppo capitalistico » dans « La ripresa del Italia marxismo-leninismo in Italia, Sapere, 1973, pp. 252-253.
- 20 « Relazione sul neocapitalismo », dans *op. cit.*, pp. 186-188.
- 21 Ed. Sociales, 1983, p. 475 (la traduction de Joseph Roy de ce passage du Livre 1er du *Capital* est défectueuse, Ed. Sociales, 1976, p. 301) « Sull'uso capitalistico delle macchine nel neocapitalismo », p. 55 ; « Plus-valore e pianificazione », p. 341.
- 22 Ce long passage du « chapitre du capital » se trouve dans les *Manuscrits de 1857-1858*, Ed. Sociales, 1980, tome 2, pp. 184-194.
- 23 Livre 1er du *Capital*, Ed. Sociales, 1983, p. 374.
- 24 Souligné par R.P., « Sull'uso capitalistico delle macchine nel neocapitalismo », p. 56. Les deux principaux passages entre guillemets cités par Panzieri se trouvent au Livre 1er du *Capital*, aux chapitres XI et XIII, Ed. Sociales, 1983, respectivement pp. 373 et 476.
- 25 Souligné par R.P., « Plus-valore e pianificazione », resp. pp. 267 et 271.
- 26 Raniero Panzieri ne s'interroge pas sur le statut (philosophique, « scientifique »...) de ce concept, dans une perspective marxiste. On peut noter qu'il l'utilise assez rarement dans ses articles des *Quaderni Rossi* (« Sull'uso capitalistico », p. 61) et par contre plus fréquemment dans ses interventions orales devant des militants ouvriers (« Il neocapitalismo e il movimento operaio internazionale », dans *La ripresa del marxismo - leninismo in Italia*, Sapere, 1973, pp. 134, 141-143 ; « Relazione sull'neocapitalismo », pp. 191, 193, 219-221, 231 ; « Lotte operaie nello sviluppo capitalistico », p. 250).
- 27 Dans les *Quaderni Rossi*, attribuer le rôle de détermination aux seuls rapports de production reviendrait, semble-t-il, à caricaturer l'analyse de Panzieri.

- 28 Livre 1er du *Capital*, Ed. Sociales, 1983, pp. 366-375.
- 29 *Op. cit.*, p. 373.
- 30 Livre 1er du *Capital*, Ed. Sociales, 1983, p. 373. La traduction française J. Roy est erronée sur ce point « plan du capitaliste ») et cautionne l'interprétation de Panzieri ! (Ed. Sociales, 1976, p. 243).
- 31 Auteur d'ouvrages de management des entreprises, depuis *The concept of the corporation*, John Day, New York, 1946.
- 32 Cet ancien conseiller du Président Roosevelt à l'époque du New Deal est l'auteur de nombreux ouvrages tek que *The 20 th century capitalist revolution* (1954), traduction italienne 1956. (le titre français est particulièrement révélateur : *Le capital américain et la conscience du roi - le néo-capitalisme aux Etats-Unis*, A. Colin, 1957) ; voir aussi : *Power without property - A new development in American political economy*, Harcourt Brace New-York, 1959. Berle a publié en collaboration avec Gardiner C. Means, en 1932, une étude détaillée su les grandes sociétés par actions américaines, *The modem corporation and private property*. Commerce Clearing House, New York, 1932.
- 33 « Plus-valore e pianificazione », pp. 264-266 et 271. Il convient de noter que Panzieri se sert du même mot « fabbrica » pour désigner tantô la « manufacture », tantôt la « fabrique » ou encore « l'usine », d'où les risques importants de confusion entre les phases.
- 34 Souligné par K.M., *Misère de la philosophie*, Ed. Sociales, 1968, p. 143, et Livre 1er du *Capital*, Ed. Sociales, 1983, p. 401.
- 35 « Plus-valore e pianificazione », p. 270.
- 36 *Op. cit.*, pp. 284-285.
- 37 « Relazione sul neocapitalismo », p. 176 ; voir aussi « Plus-valore e piani-ficazione », p. 271 et suiv.
- 38 Marx : Lettre à F. Engels, 2 avril 1858, dans Marx-Engels, *Correspondance*, tome 5, juillet 1857-décembre 1859, Ed. Sociales, 1975 p. 171. On peut remarquer que Marx parle également dans l'« Introduction à la critique de l'économie politique » (1857) des « sociétés par actions » comme « une des dernières formes de la société bourgeoise » ; mais en précisant qu'elles apparaissent aussi « à ses débuts » sous la forme des grandes compagnies commerciales disposant d'un monopole (« Introduction » de 1857, dans Marx-Engels, *Textes sur la méthode de la science économique*, Ed. Sociales bilingues, 1974, p. 179). On peut se reporter en outre aux *Manuscrits de 1857-1858*, Ed. Sociales, 1980, tome 2, p. 22.
- 39 Livre 3 du *Capital*, Ed. Sociales, 1976, p. 408 ; voir aussi p. 410.
- 40 « Plus-valore e pianificazione », pp. 282-283 et 285-286.
- 41 Henri Jacot : « Le capital financier comme forme(s) du capital », *Issues*, no 3, 2e trimestre 1979, pp. 71-72.
- 42 « Relazione sul neocapitalismo », p. 205. Dans ce texte, Engels fait allusion aux « trusts » qui monopolisent des branches entières d'industrie (dans Marx-Engels, *Critique des programmes de Gotha et d'Erfurt*, Ed. Sociales, 1966, p. 96).
- 43 Livre 3 du *Capital*, Ed. Sociales, 1976, p. 410. En fait, on trouve aussi chez Marx dès 1957, dans les *Grundrisse* des intuitions sur la disparition de la libre concurrence.
- 44 « Plus-valore e pianificazione », p. 286 ; « Dagli Appunti di lavoro » (1963) dans *Aut-Aut*, septembre-décembre 1975, pp. 22 et 28-29. Panzieri parle aussi de « capitalisme « régulé » » (« regolato », guillemets de Panzieri), « Dagli Appunti di lavoro », p. 24.
- 45 « Plus-valore e pianificazione », p. 286.
- 46 « Dagli Appunti di lavoro », p. 23.
- 47 « Relazione sul neocapitalismo », pp. 171 et 225-226 ; voir aussi « Plusvalore e pianificazione », pp. 271 et 187 et la note 77 ; « Dagli Appunti di lavoro », p. 24.
- 48 Souligné par K.M., livre 3 du *Capital*, Ed. Sociales, 1976, p. 244.
- 49 Dans son rapport au Congrès de Kiel de la social-démocratie allemande. Sur cette théorie, voir supra chapitre 3, p. 262.
- 50 « Il neocapitalismo e il movimento operaio internazionale » (fin 1960début 1961) dans le recueil *La ripresa del marxismo-ieninismo in Italia*, Sapere, 1973, p. 143.
- 51 *Capitalismo di Stato e imperialismo fascista* (1963), chapitre VI, Mazzotta, 1975, et *Il capitale finanziario in Italia* (1937-1940), Einaudi, 1945, rééd. 1971.
- 52 Les quelques indications biographiques ci-après proviennent de sources diverses.
- 53 Ugo Spirito a publié *La filosofia del comunismo*, Sansoni, 1948.
- 54 Voir le recueil *Sull'autonomia del potittico*, Feltrinelli, 1977.
- 55 Voir l'interprétation citée au colloque de l'Institut Gramsci de 1958 et une étude complémentaire publiée dans un recueil consacré à Gramsci, « Tra materialisme dialettico e filosofia della prassi : Gramsci e Labriola », dans Caracciolo Alberto et Scalia Gianni, a cura di, *La Città futura - Saggi sulla figura e il pensiero di Antonio Gramsci*, Feltrinelli, 1959, rééd. 1976, pp. 69-92.
- 56 Cette source se trouve, selon nous, dans le passage des *Leçons sur l'histoire de la philosophie*, de Hegel qui a influencé F. Engels lorsqu'il envisage le « mode logique » comme le « mode historique, dépouillé seulement de la forme historique et des hasards perturbateurs » (Voir chapitre 1er, p. 100).
- 57 Souligné par M.T., « Marx ieri e oggi », trad. française pp. 37-38.
- 58 *Op. cit.*, trad. française, p. 40 ; voir aussi « Studi recenti sulla logica del Capitale », *Società*, no 6, novembre-décembre 1961, pp. 902-903. Voir supra, pp.313 et 315, pour les références à *Histoire et conscience de classe*. Tronti ne mentionne jamais sa dette envers Lukacs.
- 59 « Marx ieri e oggi », rééd. dans *Operai e Capitale*, trad. française, p. 43 ; voir aussi « Tesi Panzieri-Tronti », (1962), dans *Aut-Aut*, septembre-décembre 1975, p. 6.

- 60 « La fabbrica e la società », rééd. dans *Operai e capitale*, trad. française, pp. 64, 67-68.
- 61 Souligné par M.T., « Marx, forza-lavoro, classe operaia », dans *Operai e Capitale*, trad. française, p. 270.
- 62 Souligné par M.T., *op. cit.*, pp. 177, 298 ; voir aussi pp. 201 et 291.
- 63 *Op. cit.*, p. 270.
- 64 *Op. cit.*, pp. 171 et suiv., 201, 283.
- 65 Voir par exemple « Il piano del capitale », trad. française, pp. 77, 84, 88-89.
- 66 Souligné par K.M., *Manuscris de 1844*, Ed. Sociales, 1968, p. 67 (voir supra chapitre 4, p. 318). Cité par Tronti, « Marx, forza-lavoro classe operaia », trad. française, p. 150.
- 67 *Op. cit.*, pp. 148-150.
- 68 *Op. cit.*, pp. 193-196.
- 69 Souligné par M.T., *Op. cit.*, p. 153.
- 70 Le terme original de Destutt de Tracy est effectivement « travail quelconque » que Ricardo traduit par « labour of some kind ». Cette formule se trouve omise dans la traduction française du livre de Ricardo, *Principes de l'économie politique et de l'impôt*, Calmann-Lévy, 1970, p. 227.
- 71 *Manuscris de 1844*, p. 132. « Marx, forza-lavoro, classe operaia », trad. française, pp. 153, 156 et 157-169.
- 72 Comme nous l'avons vu précédemment, il existe d'ailleurs deux concepts de « travail abstrait » dans les *Manuscris de 1844*, voir supra chapitre 4, pp.326-327.
- 73 *Op. cit.*, p. 152.
- 74 Livre 2 du *Capital*, Ed. Sociales, 1976, pp. 32-33. Nous avons corrigé cette traduction pour le mot souligné par nous : « présumé » au lieu de « présumé ».
- 75 Souligné par nous. Livre 1er du *Capital*, Ed. Sociales, 1983, p. 362.
- 76 Souligné par M.T., « Marx, forza-lavoro, classe operaia », trad. française, p. 177.
- 77 *Op. cit.*, pp. 176-178, 253, 290. Tronti trouvera une formule lapidaire à ce propos : « l'ouvrier isolé, ça n'existe pas » (pp. 180 et 286-287).
- 78 *Op. cit.*, notamment pp. 149-153, 222, 323 ; voir aussi « La fabbrica e la società » trad. française pp. 54-55 ; « Il piano del capitale » trad. française pp. 82 et 94. On a là, la seule signification reconnue par Tronti au « mot corrompu » d'« aliénation » des *Manuscris de 1844*. Alors que Panzieri l'envisage comme une conséquence de l'exploitation, Tronti en fait une « forme » de l'exploitation. Mais les deux auteurs s'accordent pour estimer qu'elle permet à l'ouvrier de « prendre conscience » de l'exploitation et donc de lutter contre elle.
- 79 « Marx, forza-lavoro, classe operaia », trad. française pp. 179-180, 291.
- 80 *Op. cit.*, pp. 178, 250. Ce concept qui apparaît dans les travaux sociologiques menés par les chercheurs appartenant au groupe des *Quaderni Rossi* à partir de 1961, sera surtout utilisé par les collaborateurs de la revue *Contropiano*. Antonio Negri en fera un usage assez fréquent, dans ses écrits. D'après cette conception, la classe se « compose » lorsque ses membres prennent conscience de leur unité et se « décompose » dans le cas contraire. On retrouve ici implicitement la distinction de Marx de la « classe en soi » et de la « classe pour soi » (Sur cette distinction, voir par exemple la *Misère de la philosophie*, Ed. Sociales, 1968, p. 177).
- 81 « Marx, forza-lavoro, classe operaia », trad. française, pp. 256, 293-94.
- 82 Souligné par M.T., *Op. cit.*, pp. 293-94.
- 83 Souligné par M.T., *op. cit.*, p. 274 ; voir aussi pp. 276-277.
- 84 *Op. cit.*, resp. p. 276 et 155.
- 85 *Op. cit.*, p. 276.
- 86 *Op. cit.*, pp. 268, 321-325.
- 87 Tronti rendra ainsi un hommage vibrant à la « science du capital » pour avoir su dégager les causes de la récession conjoncturelle survenue à partir de l'automne 1963, et qui se prolongera jusqu'au premier trimestre 1965 : hausse des salaires supérieure à celle de la productivité du travail provoquant l'« inflation par les coûts », et contraction des profits par rapport aux salaires (*Classe operaia*, mai 1964, réédité dans *Operai e capitale*, trad. française, p. 114-115).
- 88 Livre 1er du *Capital*, Ed. Sociales, 1983, pp. 647-648.
- 89 Voir par exemple, « Marx, forza-lavoro, classe operaia », trad. française, p. 284.
- 90 Intervention publiée pour la première fois dans *Metropolis* no 2, juin 1978, pp. 15-16. Pour la référence à la *Contribution*, voir Ed. Sociales, 1957, p. 38.
- 91 Raniero Panzieri : « Intervento alla riunione della redazione « Quaderni Rossi - Cronache operaie » (1963), publiée dans le recueil *La ripresa del marxismo - leninismo*, Sapere, 1973, p. 302.
- 92 Nos quelques informations biographiques proviennent de sources diverses.
- 93 *Stato e diritto nel giovane Hegel*, Cedam, Padoue, 1958 ; *Saggi sullo storicismo tedesco : Dilthey e Meinecke*, Istituto Feltrinelli, Milan 1959 ; *Alle origini del formalismo giuridico*, Cedam, Padoue, 1962.
- 94 On trouve sur ce thème quelques réflexions de Mario Tronti dans l'étude « Marx à Détroit », dans *Ouvriers et Capital*, Ch. Bourgeois 1977, pp.356-371.
- 95 Parmi les articles, publiés notamment dans la revue *Critica del Diritto*, on relèvera « Su alcune tendenze della più recente teoria comunista

dello Stato : rassegna critica » (no 3, septembre-décembre 1974), trad. française dans A.C.S.E.S., *Sur l'Etat*, colloque de Nice (septembre 1976) Ed. Contradictions, 1977, pp. 375-427. Parmi les brochures et ouvrages on notera *Proletari e Stato-Per una discussione su autonomia operaia e compromesso storico*, Feltrinelli, 1976. Le recueil d'études diverses, *La forma Stato - Per la critica dell'economia politica della Costituzione*, Feltrinelli, 1977 ; *Il dominio e il sabotaggio - Sul metodo marxista della trasformazione sociale*, (1977), Feltrinelli, 1978 ; on peut ajouter aussi le livre-interview préparé par Paolo Pozzi et Roberta Tommasini, *Dall'operaio massa all'operaio sociale - Intervista sull'operaiismo*, Multhipla, 1979.

96 Il publie *Il comunismo e la guerra* (1979-80), Feltrinelli, 1980, le recueil d'études *Macchina Tempo - Rompicapi, liberazione, costituzione*, Feltrinelli, 1982, et *L'anomalia selvaggia - Saggio su Spinoza*, Feltrinelli, 1981, trad. française, *L'anomalie sauvage-Puissance et pouvoir chez Spinoza*, PUF, 1982.

97 Pour une analyse critique des récents développements de la pensée de Negri on peut se reporter à l'étude de Costanzo Preve, *La dissoluzione del paradigma teorico operaista in Italia (1976-1983)*, Dedalo, 1984, en particulier pp. 61-68.

98 Pour la période 1967-1977, voir la Préface à l'édition française (1977) du recueil *La classe ouvrière contre l'Etat*, Galilée, 1978, notamment pp. 13-17.

99 Voir notamment *Marx oltre Marx*, trad. française pp. 42-45. On retrouve ici le point de vue de Lucio Colletti développé à partir de 1967.

100 *Op.cit.*, p. 136.

101 *Op. cit.*, pp. 32 et 227-231 ; voir aussi *Dall'operaio massa all'operaio sociale - Intervista*, Multhipla, 1979, p. 136. En ce qui concerne ce fameux livre annoncé dans le plan de travail présenté dans les *Grundrisse*, il convient de signaler que le « travail salarié » sera plus tard traité à divers endroits du livre 1er du *Capital* par exemple au chapitre VIII (« journée de travail ») et dans la sixième section consacré entièrement au « salaire ».

102 *Marx oltre Marx*, trad. française pp. 21, 32, 171.

103 *Op. cit.*, pp. 34, 36, 209, 230, 319. Il parle parfois de « logique négative » en faisant référence aux aspects récents de la philosophie italienne dans le domaine de la « pensée négative ».

104 Souligné par AN., *Op. cit.*, p. 327.

105 Livre 2 du *Capital*, chapitre IX, Ed. Sociales, 1976, p. 162.

106 « Marx sul ciclo e la crisi », trad. française pp. 94-95 ; voir aussi *Marx oltre Marx*, trad. française p. 174. Ces vocables de « disproportions horizontales et verticales » appartiennent aux théories de la « surcapitalisation ».

107 « Marx sul ciclo e la crisi », trad. française p. 97. Voir Livre 2 du *Capital*, Ed. Sociales, 1976, pp. 92-93. Negri parle de « crises de la circulation purement et simplement » dans *Marx oltre Marx*, trad. française, p. 174.

108 « Marx sul ciclo e la crisi », trad. française, p. 95 ; voir aussi « Crisi dello Stato-piano », trad. française, p. 141.

109 « Marx sul ciclo e la crisi », trad. française, pp. 96-97.

110 *Théories sur la plus-value*, Ed. Sociales, tome 2, 1975, resp. pp. 599, 606-608 et 608-613.

111 D. Dobson, Londres, 1957. Une allusion dans l'essai « Marx sul ciclo e la crisi » laisse supposer qu'il rejette en bloc la critique de cette le par Paul Baran et P.M. Sweezy dans *The monopoly capital*, 1966, (voir trad. française p. 92, note 29)

112 « Marx sul ciclo e la crisi », trad. française p. 100 ; voir aussi *Marx oltre Marx*, trad. française p. 180 et suiv.

113 « Marx sul ciclo e la crisi », trad. française p. 101 ; voir aussi *Marx oltre Marx*, pp. 185 et 210. Sur l'utilisation de cette formule par Panzieri et Tronti voir supra.

114 Joseph-A. Schumpeter, *Business cycles - A theoretical, historical and statistical analysis of the capitalist process*, Mac Graw Hill New-York, 1939, tome 2, p. 908. Voir « Marx sul ciclo e la crisi », p. 123.

115 *Manuscrits de 1857-1858*, Ed. Sociales, 1980, tome 1, p. 386 ; voir aussi p. 355 et tome 2 p. 238. La référence à ce passage se trouve dans « Marx sul ciclo e la crisi », trad. française p. 105 et dans *Marx oltre Marx*, trad. française pp.175-176.

116 « Proletari e Stato », trad. française, resp. pp. 223 et 232 ; voir aussi *Marx oltre Marx*, trad. française p. 184.

117 « Marx sul ciclo e la crisi », trad. française, p. 101.

118 « Partito operaio contro il lavoro », pp. 100-101 ; voir aussi *Marx au delà de Marx*, trad. française, pp. 178-179.

119 Voir supra chapitre 2, p. 176.

120 « Marx sul ciclo e la crisi », trad. française, p. 105.

121 Parmi les défenseurs de cette thèse qui suscitera des critiques nombreuses, on peut citer Mariano D'Antonio, *Sviluppo e crisi del capitalismo italiano - 1951-1972*, Laterza, 1973, et Francesco Farina, *L'accumulazione in Italia - 1959-1972*, Laterza, 1976.

122 On ne mentionnera qu'un seul auteur, Joachim Hirsch, qui fait de la baisse tendancielle du taux de profit non pas une loi économique, mais l'expression du procès social de lutte des classes, qui impose au capitalisme la nécessité de réorganiser en permanence ses rapports de production (Joachim Hirsch, *Staatsapparat und Reproduktion des Kapitals*, Francfort, 1974, extraits publiés dans John Holloway et So Picciotto, edited by, *State and Capital - A marxist debate*, E. Arnold, 1978, pp. 67-81).

Conclusion

Après cette longue étude, il est temps de livrer un certain nombre de réflexions, pour conclure.

I – Le statut des lectures

Nous avons procédé à un examen de seize interprétations de Marx depuis un siècle, en respectant la discipline d'origine des auteurs, l'économie politique et la philosophie. Nous avons vu que les lectures de Marx proposées sont de différents types. Elles émanent de philosophes, d'économistes universitaires, ou encore de marxistes « militants » ayant suivi une formation philosophique (Gramsci et les « ouvriéristes »). Les lectures des « marxistes » se placent soit sur le terrain de la philosophie soit sur le terrain du « matérialisme historique » comme science de l'histoire, y compris la théorie économique de Marx. Dans ce dernier cas, les analyses restent abstraites et se bornent alors à poursuivre l'effort de conceptualisation sans déboucher sur une confrontation avec le réel, par exemple sur une application à la formation sociale italienne. Bien que ce ne soit pas notre sujet d'étude, on peut noter cependant que c'est le cas en fait de la quasi-totalité de nos auteurs marxistes étudiés. Ce phénomène renvoie à la division du travail chez les marxistes, les uns se spécialisant dans les questions théoriques, les autres se spécialisant dans les études de conjoncture concrète. Chez nos lecteurs, un seul refuse cette division : il s'agit d'Antonio Gramsci qui, dans ses *Cahiers de prison*, livre des réflexions intéressantes sur la question méridionale, la naissance du capitalisme italien, mais de manière éparse. On ne trouve pas d'auteurs liant systématiquement de manière organique, réflexion théorique et analyse concrète comme par exemple, au début du XXe siècle, Rosa Luxemburg (*L'accumulation du Capital*, ou Rudolf Hilferding, (*Le Capital financier*).

Les lectures des critiques de Marx elles-aussi se placent sur différents terrains (la philosophie, l'économie ou les deux ensembles). Il existe une grande variété d'attitudes, depuis le rejet « anti-marxiste » de Pareto jusqu'aux tentatives « récupératrices » ou « conciliatrices ». Chez les économistes en effet, nous avons vu que les concepts et instruments d'analyses marxistes pouvaient être « récupérés » en tant que « noyau sain » d'une nouvelle analyse de type « hétérodoxe ». Par exemple, Antonio Graziadei rejette la théorie de la valeur mais veut conserver la « théorie du surtravail ». Claudio Napoleoni (entre 1963 et 1965), refuse lui-aussi la théorie de la valeur mais conserve la théorie de l'aliénation et reprend la notion d'exploitation, mais avec une autre signification que celle de Marx. La volonté « conciliatrice » est importante à propos de la théorie économique de Marx, chez les auteurs critiques. Par exemple, Graziadei veut combiner Marx avec Alfred Marshall, Benedetto Croce juxtapose l'analyse marxiste et l'analyse marginaliste de la valeur et du profit. Enfin les économistes d'après la seconde guerre mondiale vont concilier Marx avec Sraffa (par exemple Garegnani, Lippi).

On remarque d'autre part que, jusqu'à Gramsci, les auteurs ne proposent que des lectures uniques ¹ ; par contre, après Gramsci, apparaît le phénomène de la « relecture » souvent « autocritique ». Un interprète peut ainsi proposer deux ou trois « lectures », soit toutes « marxistes », soit traduisant le passage de la « critique de Marx » au « marxisme », ou l'inverse. On peut évoquer ici les cas de Della Volpe, Colletti, Napoleoni, que nous avons examinés. Les exemples de Colletti et de Napoleoni sont très significatifs à cet égard, puisque sur une période d'environ quinze ans, ils proposent successivement deux lectures « marxistes » et une « lecture critique de Marx », mais dans un ordre opposé. En effet, Colletti part du marxisme pour aller vers la « critique de Marx » et Napoleoni part de la « critique de Marx » pour aller vers le marxisme.

Les marxistes et les critiques adoptent différentes attitudes devant l'œuvre de Marx. Nous avons pu dégager trois types de positions. La première entend préserver l'unité de la pensée et cherche à éviter tout découpage, sauf pour des motifs d'exposition. La seconde vise à mettre en évidence la coexistence,

pacifique ou conflictuelle, entre « deux Marx ». La troisième enfin, consiste à retenir au sein de l'œuvre un seul aspect, jugé le plus important, le plus essentiel : c'est l'interprétation « réductrice ». Encore faudrait-il distinguer différents degrés de réduction. Les lectures « unitaires » (philosophie et nouvelle science de l'histoire) sont le fait de deux marxistes, Labriola et Gramsci. La position « dualiste » est la première apparue historiquement en Italie, puisqu'elle est proposée par Achille Loria dès 1883 : « Marx philosophe et sociologue » et « Marx économiste ». Elle est suivie par celle de Croce : « matérialisme historique » et « économie marxiste » (ou sociologie économique). Dans le second après-guerre, Colletti repropose à nouveau une dichotomie : « Marx économiste » et « Marx critique de l'économie politique » (puis « philosophe »). Napoleoni s'en inspire dans ses derniers écrits (1975-1978). L'interprétation « réductrice » apparaît cependant largement prédominante chez nos lecteurs de Marx. « Marx économiste » exclusivement, est proposé par Pareto et Graziadei dans les années 1890, puis à nouveau dans les années 1960-1970 par Napoleoni sauf pour ses derniers écrits, Garegnani et Lippi. Gentile et Mondolfo se réclament de « Marx philosophe ». Avec Della Volpe nous voyons surgir Marx fondateur d'une méthodologie scientifique, et avec Colletti, Marx comme « sociologue », et analyste du « présent », de la formation sociale capitaliste. La première version de cette dernière conception va inspirer Panzieri et Tronti, à l'époque des *Quaderni Rossi*. Enfin avec Tronti de la période de *Classe Operaia* et Negri, Marx est le fondateur d'une « science ouvrière ».

Il convient maintenant de nous interroger sur les thèmes spécifiques abordés par nos auteurs.

II – Les grands thèmes affrontés

Notre étude montre que les lecteurs de Marx depuis un siècle ont concentré leur réflexion sur un nombre limité de thèmes. Jusqu'à Gramsci, les principaux domaines de réflexion sont les suivants :

- la philosophie de Marx (Loria, Labriola, Gentile, Mondolfo, Gramsci) ;
- la différence entre la pensée de Marx et celle d'Engels, sur la question de la dialectique (Mondolfo, pour l'essentiel) ;
- la méthode marxiste (Labriola) ;
- le « matérialisme historique », les rapports structure-superstructures, et l'Etat (Labriola, Gramsci) ;
- la valeur, l'exploitation, la « transformation » (Loria, Pareto, Graziadei, Labriola, Croce) ;
- la loi de baisse tendancielle du taux de profit (Croce, Gramsci).

Privilégier certains thèmes conduit naturellement à concentrer l'examen sur certaines œuvres, ou parties d'œuvres, jugées essentielles, et donc à écarter d'autres écrits. Pour les lectures jusqu'à Gramsci, l'intérêt se porte principalement sur les écrits suivants : la *Sainte-Famille*, les thèses sur Ludwig Feuerbach, le *Manifeste du Parti Communiste*, la Préface à la *Contribution à la critique de l'économie politique* (1859), le *Capital*, Livre 1er (en particulier le chapitre 1er sur la question de la « valeur »), le *Capital*, Livre 3 (en particulier les sections 2 sur la « transformation » et 3 sur la baisse tendancielle du taux de profit). Enfin, d'Engels, l'*Anti-Dühring*, *Ludwig Feuerbach*, et les « Lettres philosophiques » (1890-94). Il s'agit pour l'essentiel d'écrits de maturité, les œuvres de jeunesse (1843-1844) étant totalement inconnues à l'époque. Toutefois certains auteurs s'intéressent bien davantage aux textes des années 1845-46 (Gentile et Mondolfo) qu'au *Capital*.

Après Gramsci, la philosophie de Marx n'est pas fondamentalement abordée. Parmi les thèmes on retrouve : les différences entre la pensée de Marx et celle d'Engels au sujet de la dialectique, la méthode marxiste (Della Volpe), la valeur, l'exploitation et la « transformation » (Colletti, Napoleoni, Garegnani, Lippi, Tronti) et la baisse tendancielle du taux de profit (Negri). Le thème de la dynamique du capitalisme (déjà abordé par Gramsci) est réexaminé par Panzieri ², Tronti, mais dans une perspective non économiste. Parmi les textes privilégiés de cette période, on peut mentionner : la *Critique de droit politique hégélien*, (1843), les *Manuscrits de 1844*, le *Capital*, livre 1er (chapitre 1er, mais aussi la section 4 sur la « plus-value relative »), le *Capital*, livre 3 (section 2 sur la « transformation »), certains passages des *Grundrisse* (par exemple sur l'aliénation), et des *Théories sur la plus-value* (par exemple sur le fétichisme).

Les écrits de jeunesse sont maintenant connus. Mais les interprètes ne vont pas opposer le jeune Marx au Marx de la maturité comme on l'a tenté dans d'autres pays comme la France. Ils vont au contraire essayer de démontrer la *continuité* de l'œuvre. Elle est située, par exemple, à partir de 1843 chez Della Volpe en ce qui concerne la « dialectique scientifique », et à partir de 1844 chez Lucio Colletti et Claudio Napoleoni pour l'« aliénation » du travail, et chez Mario Tronti pour la thèse de l'antériorité de la classe ouvrière par rapport au capital. Par delà les différences de présupposés philosophiques et théoriques entre les auteurs, on constate une très grande continuité dans le choix des thèmes abordés.

Le « matérialisme historique » fait l'objet de multiples éclairages. Par contre, on remarque que le nombre de thèmes est particulièrement restreint en ce qui concerne la théorie économique de Marx. La théorie de la valeur occupe une place toute privilégiée, puisqu'elle est discutée systématiquement chez les économistes et fait l'objet de contributions importantes de la part de certains philosophes (Croce et Colletti). Privilégier certains thèmes revient à éliminer d'autres champs possibles de réflexion. Parmi les

aspects importants de la théorie économique de Marx qui n'ont pu bénéficier de contributions marquantes, on peut indiquer les problèmes de l'accumulation du capital, de la reproduction élargie, des crises, de la rente foncière ³.

Délaisser des thèmes, revient à négliger des textes et des parties de l'œuvre de Marx. Parmi les textes importants largement sous-estimés par les lectures italiennes, on relèvera :

- des sections entières du livre 1er du *Capital* comme, par exemple, toute la section 7 (« le procès d'accumulation du capital ») qui inclut notamment les développements sur l'« accumulation primitive » ;
- le Livre 2 du *Capital* : les schémas de la reproduction ne sont jamais discutés, par exemple en rapport avec la question des crises ;
- des sections du livre 3 du *Capital*, en particulier les sections 4, 5 et 6 (capital commercial, intérêt, rente foncière) ;
- de nombreuses parties des *Théories sur la plus-value* (travail productif, crises...) et des *Grundrisse* ⁴.

Les choix et les refus de ces thèmes sont le fait d'économistes et aussi de philosophes. A ce propos on peut livrer un certain nombre de remarques au sujet de la « sortie » de la discipline d'origine, donc de la rupture du cloisonnement rendu inévitable par la spécialisation du travail universitaire. Les économistes sont tout naturellement portés à discuter de la théorie économique de Marx, et les philosophes de sa philosophie. Cependant on notera qu'avant Gramsci, la « sortie » est particulièrement importante. En effet, l'économiste Achille Loria discute du « matérialisme historique », tandis qu'Antonio Labriola et surtout Benedetto Croce, abordent des questions économiques et se documentent sur les derniers développements de la pensée économique (marginalisme). De plus, Croce livre des réflexions importantes sur la théorie de la valeur et sur la loi de la baisse tendancielle du taux de profit. Après Gramsci, nous retrouvons un tel phénomène. Par exemple, Della Volpe discute de la méthode de l'économie politique, et Colletti de la théorie de la valeur, tandis que Napoleoni affronte la question du « travail aliéné » chez le jeune Marx. Cependant, en raison de la spécialisation accrue sur le plan universitaire, la « sortie » prend un caractère beaucoup moins ambitieux qu'auparavant. Les philosophes connaissent mal l'évolution récente de la pensée économique, tandis que les économistes hésitent à se lancer dans des développements sur la philosophie ou le « matérialisme historique ». Pour l'ensemble de nos auteurs, on remarquera que la « sortie » est relativement plus aisée pour les philosophes que pour les économistes ; ainsi Pareto, Graziadei, Garegnani, Lippi ne livrent-ils aucune réflexion en dehors de la théorie économique marxiste. De plus, l'intérêt, certes limité, de Napoleoni pour des questions non strictement économiques provient du fait que sa formation intellectuelle présente un caractère très original : il a étudié la philosophie à l'Université, et il est autodidacte en économie politique.

On peut livrer quelques remarques maintenant en ce qui concerne l'organisation des discussions chez nos auteurs. Sur le plan purement formel, nous avons affaire à trois types de confrontation des points de vue :

- le débat, dans l'instant, est assez peu fréquent ⁵. On notera à ce propos le cas d'une polémique en 1962 sur les thèses de Della Volpe.
- la controverse engagée sur plusieurs années. On la trouve entre Loria et Engels, sur la valeur, puis entre Loria, Croce, Gramsci sur le « matérialisme historique », et entre Croce et Gramsci sur la baisse tendancielle du taux de profit.
- le dialogue historique : il s'agit sans doute de la forme dominante de la confrontation des points de vue. Par exemple, la discussion sur la philosophie de Marx de Labriola à Gramsci.

On peut relever que certains thèmes suscitent des affrontements assez vifs. Ceci est vrai tout spécialement jusqu'à Gramsci : par exemple la question du « matérialisme historique » comme science de l'histoire (Loria, Croce, Gramsci), la théorie de la valeur (Loria, Engels) et la baisse tendancielle du taux de profit (Croce, Gramsci). Par contre, d'autres thèmes n'engendrent pas d'interventions, de polémiques violentes. Ainsi l'interprétation de la méthode marxiste chez Della Volpe ne suscite-t-elle pas de réaction parmi les économistes ⁶. En outre nous avons constaté le phénomène frappant du « silence » sur l'œuvre d'Antonio Gramsci, la non discussion des thèses qu'il soulève au sujet de la philosophie, du « matérialisme historique » comme science, et de la baisse tendancielle du taux de profit. Les lectures de Marx de l'après seconde guerre mondiale semblent vouloir tirer un trait sur toutes les interprétations proposées jusqu'à la période du fascisme.

Après cet examen des thèmes, il convient maintenant de nous pencher sur la spécificité des lectures.

III – La spécificité des lectures

Les lectures que nous avons examinées dans ce travail revêtent un caractère original, spécifique, tant sur le plan de l'interprétation de la philosophie de Marx que sur celui du « matérialisme historique » comme science de l'histoire, et de la théorie économique marxiste.

D'une manière générale, les contributions doivent tout d'abord être rattachées aux développements de la philosophie italienne depuis la première moitié du XIXe siècle. Le poids de l'hégélianisme est très fort en son sein, avec l'« hégélianisme napolitain » des années 1860-70, puis avec le « néo-idéalisme » (Croce, Gentile) qui exerce son hégémonie sur la vie culturelle jusqu'en 1945. Dans ce contexte, vont apparaître des lectures qui présentent Marx comme un hégélien, du moins inconséquent car « idéaliste né » avec Giovanni Gentile ; un tel jugement va être repris plus tard par Lucio Colletti dans une autre perspective ⁷. Le rapport Hegel-Marx va être posé en termes de continuité, bien davantage qu'en termes de rupture (par exemple Mondolfo et Gramsci). Jusqu'au second après-guerre mondiale, les interprètes ont beaucoup de réticences à considérer la philosophie marxiste comme « matérialiste ». Labriola penche pour le matérialisme avec son « réalisme », Mondolfo envisage un « réalisme expérimental », et Gramsci hésite entre le réalisme de Labriola et une sorte de réalisme expérimental. Enfin, on a pu voir dans les apports de Labriola et de Gramsci la constitution d'une tradition marxiste spécifiquement italienne, que l'on fait généralement remonter à Giambattista Vico : le courant dit « historiciste ». Certains commentateurs parlent même à ce sujet d'un « italo-marxisme » ⁸. Par contre, après la seconde guerre mondiale, le « néo-idéalisme » se trouve en crise dans la culture italienne, et de nouvelles préoccupations se font jour. Le « néo-rationalisme » se développe, et des penseurs tels que Galilée se trouvent mis à l'honneur. Dans ce nouveau contexte, des lectures de Marx vont se réclamer cette fois du « matérialisme », comme on peut le constater avec les contributions de Della Volpe, de Colletti, mais aussi des « ouvriéristes » (Panzieri, Tronti). L'« école dellavolpienne » va s'opposer à la tradition « historiciste », et tenter d'établir des liens entre Galilée et Marx.

De même, les « lectures » de la théorie économique de Marx doivent être rattachées à l'évolution de l'économie politique théorique en Italie, depuis le dernier quart du XIXe siècle. On peut peut-être expliquer de cette manière pourquoi la théorie de la valeur occupe une place centrale dans les discussions, et pourquoi tant d'autres domaines de réflexion ne reçoivent pas l'attention qu'ils auraient dû légitimement recevoir. Si l'on se réfère à l'évolution de la pensée économique italienne depuis le dernier quart du XIXe siècle, jusqu'à nos jours ⁹, on constate que les études concernant la valeur et les prix occupent une place très importante. Dans les vingt cinq dernières années du XIXe siècle, les « socialistes de la chaire » font paraître des histoires des théories italiennes de la valeur. A partir du début du XXe siècle, le développement de l'école marginaliste donne lieu à de très nombreux travaux sur l'équilibre partiel et général, à la suite des écrits de Pantaleoni, Walras, Pareto. On peut citer quelques noms : Enrico Barone, Pasquale Jannaccone, Antonio Graziadei, le jeune Sraffa. Durant la période du fascisme (1922-1944), on trouve encore beaucoup de recherches sur des questions d'équilibre, auxquelles s'ajoutent l'analyse de l'« économie corporative ». Après la seconde guerre mondiale, l'intérêt pour les questions d'équilibre partiel et général ne se dément pas. La question des oligopoles est étudiée par exemple par Paolo Sylos Labini et Siro Lombardini. Cependant, les préoccupations à caractère « dynamique » commencent à se faire jour. Luigi Amoroso, avec sa *Meccanica economica* (1942), et Marco Fanno ¹⁰ tentent de développer la théorie parétienne dans une perspective dynamique. Une approche d'un autre type apparaît chez Giovanni Demaria avec ses *Materiali per una logica del movimento economico* (1953 et 1955) qui mettent en relief les rôles respectifs des facteurs économiques

et extra-économiques. On peut mentionner aussi les travaux de Paolo Sylos Labini, ancien élève de Joseph Schumpeter. La théorie des cycles, fortement négligée auparavant, suscite dans l'après-guerre un certain intérêt, chez Marco Fanno, avec *La teoria delle fluttuazioni cicliche* (1947), Vito Marrama, mais aussi chez Luigi Pasinetti de formation anglo-saxonne ¹¹. On notera également l'accueil tardif de la *Théorie Générale* de John-Maynard Keynes, à la différence de ses travaux antérieurs, beaucoup mieux reçus, en raison de l'importance de la théorie de l'équilibre économique général en Italie, mais aussi des critiques sévères de la part de quelques grands économistes comme Luigi Einaudi et Giovanni Demaria ¹². Vers la fin des années cinquante, les travaux sur l'équilibre prennent un contenu critique. Il faut indiquer à ce sujet les travaux d'Augusto Graziani, et surtout ceux de Pierangelo Garegnani. Durant les années soixante, un intérêt croissant mais non spécifique à l'Italie, se manifeste pour la théorie des prix de Piero Sraffa. D'une manière générale, il apparaît que la théorie économique italienne a surtout concentré son intérêt sur l'« équilibre », et que les aspects dynamiques sont venus relativement tard. La pensée économique italienne diffère beaucoup sur ces points de la pensée allemande et autrichienne qui accordent à l'inverse une grande importance depuis le début du XXe siècle aux questions de dynamique. Le thème de la valeur a donc été privilégié dès l'introduction de Marx par Loria en 1883 et cet intérêt ne s'est pas démenti jusqu'à aujourd'hui chez les adeptes de Piero Sraffa. Les problèmes de l'accumulation du capital, du cycle et des crises, n'ont pas attiré l'attention des économistes, plus ou moins proches du marxisme, à l'inverse de ce qui s'est produit par exemple en Allemagne, ou en Russie. De plus, on ne trouve pas en Italie de théoricien qui aurait tenté une confrontation entre le marxisme et la pensée keynésienne. Les seules confrontations auxquelles nous avons assisté ont concerné le marginalisme et l'œuvre de Sraffa.

IV – Lectures « classiques » et lectures « vulgaires »

Après notre examen d'un certain nombre d'interprétations italiennes de Marx depuis un siècle, il semble important dans la perspective d'un travail en histoire de la pensée économique, de procéder à un « classement » historique de ces lectures. Il nous a paru intéressant de tenter d'appliquer à nos auteurs, des critères proches de ceux que Marx a utilisés pour juger l'évolution de l'économie politique jusqu'à son époque.

On sait que Marx, au travers de diverses allusions éparses dans les écrits de la maturité, distingue trois grandes étapes dans l'histoire de la pensée économique ¹³ : le « Mercantilisme », l'« Economie politique classique » et l'« Economie politique vulgaire ».

a – Le « Mercantilisme »

Le « système mercantile » ou « système monétaire » apparaît dans la période d'essor du « capital commercial » et de l'« accumulation primitive ». Il se situe du XVIe au XVIIe siècle et se livre à la « première étude théorique du mode de production moderne », mais en envisageant uniquement la sphère de la circulation ¹⁴. Marx considère en bloc ce courant, qui néanmoins, est loin de posséder une parfaite unité.

b – L'« Economie politique classique »

Apparue à la fin du XVII^e siècle, « époque des manufactures », elle se développe jusqu'aux trente premières années du XIX^e siècle. Elle est née dans la période où la bourgeoisie lutte contre le féodalisme pour imposer un nouveau mode de production. Avec cette école, l'économie politique devient véritablement une « science spéciale ». L'« économie politique classique » cherche en effet « à analyser la connexion interne des rapports de production bourgeois »¹⁵, même si par ailleurs, les travaux de ses représentants peuvent présenter des « éléments vulgaires » (comme par exemple ceux d'Adam Smith). Elle « tente, par l'analyse, de ramener les différentes formes (Formen) de la richesse (...) à leur unité interne et de les dépouiller de la forme (Gestalt) qu'elles revêtent et où elles apparaissent côte à côte, indifférentes les unes des autres ; (elle) veut comprendre leur connexité interne en la distinguant de la multiplicité des formes phénoménales »¹⁶. Pour la Grande-Bretagne, elle comprend les auteurs allant de William Petty à Ricardo et pour la France de Boisguillebert à Sismondi¹⁷. En Grande-Bretagne, il faut inclure des économistes tels que Dudley North, John Locke, James Steuart, Adam Smith et David Ricardo. En France, ses porte-paroles sont les « Physiocrates », dont le « système » est le « premier à analyser la production capitaliste et à présenter comme éternelles lois naturelles de la production, les conditions dans lesquelles du capital est produit et dans lesquelles le capital produit ». Ils ramènent la valeur et la plus-value à la production, mais en même temps, ils retombent dans le « mercantilisme », en expliquant le profit de l'industrie comme « profit upon alienation »¹⁸. En Grande-Bretagne, une période de transition entre l'« économie politique classique » et l'« économie politique vulgaire » prend place entre 1820-1830. Il s'agit de la « grande époque métaphysique de l'économie politique anglaise »¹⁹. Comme représentants, il faut mentionner tout d'abord Thomas-Robert Malthus, qui a le « mérite » vis-à-vis des « professeurs d'harmonie de l'économie bourgeoise » de souligner la « désharmonie »²⁰, mais qui ramène l'économie politique au stade antérieur à celui de Ricardo et même des Physiocrates. On y trouve ensuite les tenants de la « désagrégation de l'Ecole de Ricardo » (James Mill, Robert Torrens, John Stuart Mill, Ramsay Mac Culloch). Marx considère John Stuart Mill comme un « éclectique » qui cherche à concilier « économie classique » et « économie vulgaire »²¹, tandis que Mac Culloch appartient déjà pleinement à l'« économie vulgaire ». En même temps, durant cette période vont arriver les critiques des « socialistes ricardiens » (P. Ravenstone, T. Hodgskin...), et des « socialistes utopiques » (R. Owen...).

c – L'« économie politique vulgaire »

Elle apparaît comme l'expression de la bourgeoisie triomphante, dans un contexte historique où se développent les luttes de classes. Elle s'intéresse non pas à la « connexion interne », mais à la « connexion apparente » des « rapports de production bourgeois » et « ne cesse de remâcher le matériau fourni depuis longtemps par l'économie scientifique, pour faire comprendre de façon plausible les phénomènes dits les plus grossiers, et répondre aux besoins domestiques bourgeois, en se limitant du reste à systématiser, pédantiser et proclamer vérités éternelles les représentations banales et auto-satisfaites que les agents bourgeois de la production se font de ce qui est pour eux le meilleur des mondes, le leur »²². De plus, elle se fait l'apôtre de la célèbre « formule « trinitaire » (Capital-profit, travail-salaire, terre-rente) qui caractérise la doctrine des trois facteurs de production. Plusieurs phases doivent être distinguées dans ce courant²³ :

- la première phase est représentée en France par Jean-Baptiste Say et en Grande-Bretagne par Ramsay Mac Culloch. Marx souligne que Say apparaît encore comme un « critique et neutre »²⁴.
- la seconde phase naît dans les années 1830-1840, et revêt un caractère « apologétique ». Elle est représentée en Grande-Bretagne par Thomas Chalmers (vulgarisateur de Malthus), Nassau Senior, etc..., aux Etats-Unis par Henry Carey, en France par Pellegrino Rossi (successeur de Say au Collège de France), et Frédéric Bastiat, auteur des célèbres *Harmonies Economiques* (1848).
- une troisième phase dans les années 1840, avec la « forme professorale » : Marx vise ici l'« école historique » allemande, et en particulier le « Thucydide de l'économie politique », Wilhelm Roscher²⁵.

Après la mort de Marx, Engels ajoutera une nouvelle phase de l'économie vulgaire, avec l'œuvre de W.S.Jevons, Karl Menger et Vilfredo Pareto²⁶.

Est-il possible d'appliquer un découpage historique semblable pour classer l'ensemble de nos lecteurs qui se réclament soit du marxisme, soit de la critique de Marx ? Nous allons tenter cette expérience en distinguant trois types de lectures et en précisant à chaque fois nos critères : des lectures que nous appellerons, faute de mieux, « préclassiques », des lectures « classiques » et des « lectures vulgaires ».

a – Les lectures « préclassiques »

Nous considérons « préclassiques » les premières contributions introductives, qui en restent à un niveau relativement superficiel. L'accès à l'œuvre de Marx, au début des années 1880, est encore limité, et peu de textes sont connus et traduits en italien. Dans cette catégorie, il faut placer les lectures des économistes, en gros entre 1883 et 1895 environ : Achille Loria et Vilfredo Pareto. Graziadei se situe lui aussi dans ce courant, bien que sa lecture se prolonge au delà de 1895. Ces travaux fournissent une approche soit « réductrice » (« Marx économiste ») soit « dualiste » comme dans le cas particulier de Loria ; cependant ils mettent d'ores et déjà l'accent sur certains problèmes qui ne seront reconnus comme essentiels que plus tard, par exemple, les rapports Hegel-Marx, ou la question de la « transformation » chez Loria.

b – Les lectures « classiques »

Nous entendons par lectures « classiques » celles qui proposent un accès à Marx beaucoup plus approfondi, même si les premières d'entre elles sont encore largement introductives (Labriola). Les auteurs ont maintenant accès à des œuvres essentielles de Marx et découvrent progressivement les textes demeurés longtemps inédits. Ils tentent d'aborder les différents aspects de sa pensée. La recherche d'ordre philologique est relativement poussée, et les textes utilisés sont longuement travaillés. En outre, les auteurs prennent connaissance de la littérature disponible sur le marxisme en Italie et à l'étranger. Les lectures « classiques » deviennent assez souvent des pôles de référence obligés pour certaines controverses ou discussions, et elles peuvent même avoir aussi un écho international, débouchant parfois sur des traductions. Il ne s'en suit pas cependant que ces contributions soient systématiquement en situation de dialogue historique en Italie. Nous avons vu à ce propos l'absence de discussions au sujet des problèmes de fond soulevés par Gramsci sur des questions de philosophie et de la science de l'histoire. Les approches de Marx sont très variées ; elles peuvent être « unitaires » (Labriola, Gramsci), mais aussi « dualistes » (Croce) et très souvent « réductrices ». Par contre, la tentative chez les marxistes de lier la réflexion théorique et la réalité concrète n'apparaît que chez Gramsci et partiellement chez Panzieri. Compte tenu de ces remarques, on peut considérer que les lectures « classiques » s'échelonnent sur la période de 1895 à 1969 environ. Elles émanent de philosophes ou de « marxistes militants » (Gramsci, Panzieri). On doit cependant distinguer deux phases, séparées par le fascisme et la seconde guerre mondiale : une première phase avec Labriola, Croce, Gentile, Mondolfo, et Gramsci (1895-1935) et une seconde phase avec Della-Volpe (1950-1967), Colletti (pour les périodes 1958-1962 et 1967-1969) et Panzieri.

c – Les lectures « vulgaires »

Nous entendons par lectures « vulgaires » des contributions qui n'envisagent plus l'ensemble de l'œuvre de Marx (philosophie, « matérialisme historique », théorie économique). De plus, elles ne prennent pas en compte les acquis des lectures « classiques » (et d'ailleurs ne se déterminent pas par rapport à elles, sauf à de rares exceptions). Par exemple, Napoleoni s'inspire des travaux de Colletti des années 1967-69. On ne trouve plus d'apport fondamental du point de vue des textes étudiés. La recherche d'ordre philologique est beaucoup moins soutenue, et elle aboutit à placer au cœur de l'interprétation des passages isolés de leur contexte dans l'œuvre de Marx. Les auteurs manifestent ici une volonté souvent « récupératrice », et parfois même « liquidatrice », par exemple Colletti pour ses derniers travaux. D'une manière générale, ces lectures ne semblent pas faire date, devenir des pôles de référence, bien que parfois elles obtiennent un succès passager, comme dans le cas des interprétations de Marco Lippi et d'Antonio Negri.

Les approches de Marx sont soit « dualistes » (Colletti et Napoleoni depuis 1975), soit le plus souvent « réductrices » (« Marx économiste », ou « science du prolétariat » pour les « ouvriéristes » Tronti et Negri). Si nous nous reportons à nos intellectuels italiens, nous constatons que ces lectures s'étendent de 1963 environ jusqu'à nos jours et émanent de philosophes, d'économistes et aussi de marxistes « militants ». On peut ranger dans cette catégorie, les auteurs suivants : Napoleoni (depuis 1963), Tronti (1964-66), Negri (depuis 1967), Colletti (depuis 1970), Garegnani (depuis 1972), Lippi (depuis 1974). On relèvera que de 1963 à 1969, les lectures « vulgaires » coexistent avec les lectures « classiques » de Colletti, et Della Volpe. Il est difficile de cerner différentes phases successives de lectures « vulgaires ». On peut noter que la lecture « ouvriériste » de Tronti et de Negri possède un caractère apologétique, et transforme le marxisme en une idéologie de la révolte ouvrière.

La première partie de notre travail est consacrée à l'examen des lectures « préclassiques » puis des lectures « classiques » apportées par les philosophes (première phase), tandis que la seconde nous fait passer des lectures « classiques » (seconde phase) aux lectures « vulgaires » fournies par les économistes et les « ouvriéristes ». En passant des lectures « classiques » aux lectures « vulgaires », le marxisme est peut être victime de son succès. En effet, les lectures « vulgaires » se développent précisément durant la période historique (années soixante) où il va atteindre sa diffusion maximale dans les divers secteurs de la culture italienne, pénétrant tant dans la philosophie que dans toutes les sciences sociales.

Certes, depuis les années soixante-dix, le panorama change notablement et le « marxisme diffus » tend à régresser quelque peu sans pour autant disparaître totalement. A l'heure actuelle, il n'existe plus de grand penseur proposant un développement ou une critique originale de Marx. Certains intervenants « vulgaires » écrivent encore sur Marx comme Colletti ou Napoleoni ; d'autres au contraire ont complètement renoncé (Lippi, Tronti, Negri). Le marxisme connaît un recul important dans la culture italienne depuis la seconde moitié des années soixante-dix, même s'il subsiste sous diverses formes diffuses. Ce phénomène à mettre en relation avec la persistance de la crise économique, sociale, politique, morale en occident n'est pas spécifique à l'Italie ; on le retrouve en effet dans les principaux pays industriels où le marxisme avait pénétré dans de larges couches d'intellectuels. Il laisse la place à divers courants d'orientation principalement anti-rationalistes.

Nous avons tenté dans ce travail de dresser un bilan, certes partiel et imparfait, des lectures italiennes de Marx depuis un siècle, mais il reste sans doute encore beaucoup d'éléments à découvrir dans un pays où la vie intellectuelle riche, intense et pleine de rebondissements, nous offre tant de multiples facettes.

Notes

- 1 Il faut toutefois remarquer que, dans le cas de Gramsci, on peut admettre qu'il existe deux « lectures », la première se manifeste à l'état allusif et dispersée, dans les articles de jeunesse, non étudiés dans ce travail, et la seconde dans les *Cahiers de prison*.
- 2 Panzieri se penche en outre sur le procès de production (technologie, rapports de production, et planification dans l'usine).
- 3 Le cas de la rente foncière est particulièrement significatif dans un pays où le poids de l'agriculture reste très fort jusqu'aux années cinquante. Toutefois Antonio Graziadei a livré quelques réflexions à ce sujet dans les années vingt.
- 4 Bien entendu il ne faut pas sous-estimer le problème de l'accès matériel à tel ou tel ouvrage, soit dans l'original allemand, soit dans la traduction italienne.
- 5 On peut mentionner qu'il existe quelques débats non étudiés dans le cadre de ce travail, à la fin du XIXe siècle sur la théorie de la valeur chez Achille Loria et sur la théorie de la paupérisation, à partir de la controverse Bernstein-Kautsky, dans la *Critica Sociale*. Plus récemment un débat sur la théorie de la valeur a eu lieu dans la revue *Rinascita* en 1978.
- 6 On notera cependant que seul Giulio Pietranera s'intéresse à cette approche, mais il se bornera comme nous l'avons déjà indiqué à une « défense et illustration » de l'analyse dellavolpienne.
- 7 Nous avons vu cependant que ce type d'interprétation apparaît déjà chez Achille Loria, économiste de formation positiviste.
- 8 Le terme est proposé par Enzo Santarelli, dans *La revisione del marxismo in Italia*, Feltrinelli, 1964, 2e édition 1977, p. 25.
- 9 Sur la période du dernier quart du XIXe siècle à 1950, on peut se reporter à l'anthologie de Massimo Finio; *Il pensiero economico italiano-1850-1950*, Cappelli, 1980. Pour la période depuis 1950, on trouve quelques indications dans le rapport pour le « Comitato per le scienze politiche e sociali », préparé par Augusto Graziani et Siro Lombardini, a cura di, *Gli studi di economia in Italia*, Ed. di Comunità, 1975. Ce rapport constitue seulement un simple repérage thématique, et il est souvent très injuste vis-à-vis de certains économistes marquants de l'après-guerre italien par exemple, Giovanni Demaria.
- 10 Auteur de « Lineamenti di una teoria della espansione delle economie progressive » (*Economia internazionale*, mai et août 1956).
- 11 Auteur d'un célèbre modèle présenté dans « Fluttuazioni cicliche e sviluppo economico » (*L'Industria*, no 1, janvier-mars, 1960).
- 12 Comme le montre par exemple les témoignages et les communications au Colloque « Keynes in Italia » (Florence, juin 1983).
- 13 Très peu de commentateurs se sont intéressés de près à l'approche de Marx en histoire de la pensée économique, et les approches caricaturales prédominent. Le recueil d'études *Marx et l'économie politique - Essais sur les Théories sur la plus-value*, PUG-Maspero 1977, ne livre aucune réflexion à ce propos.
- 14 Livre 3 du *Capital*, Ed. Sociales, 1976, p. 317.
- 15 Livre 1er du *Capital*, Ed. Sociales, 1983, p. 93, note 32.
- 16 *Théories sur la plus-value*, Ed. Sociales, 1976, tome 3, p. 588 ; voir aussi p. 589.
- 17 *Manuscrits de 1857-58*, Ed. Sociales 1980, tome 1, p. 3. Voir aussi *Contribution à la critique de l'économie politique*, Ed. Sociales 1957, p. 30.
- 18 *Théories sur la plus-value*, Ed. Sociales, 1974, tome 1. Resp. p. 37 et pp. 443-44. Marx déclarait dans la *Misère de la philosophie* : « Quesnay a fait de l'économie politique une science » (Ed. Sociales, 1968, p. 113).
- 19 *Théories sur la plus-value*, Ed. Sociales, 1976, tome 3, pp. 18-19 et 126.
- 20 *Théories sur la plus-value*, Ed. Sociales, 1975, tome 2, p. 129 ; voir aussi tome 3, p. 60.
- 21 Postface à la deuxième édition allemande (1873) au Livre 1er du *Capital*, Ed. Sociales, 1983, p. 13.
- 22 Livre 1er du *Capital*, Ed. Sociales, 1983, p. 93, note 32 ; voir aussi Marx, Lettre à F. Engels, 27 juin 1867, dans *Marx-Engels Correspondance*, tome 8, Ed. Sociales 1981, p. 397.
- 23 Le recensement de ces phases tenté par Henryk Grossmann, dans *Marx, l'économie politique classique et le problème de la dynamique*, Champ Libre, 1975, pp. 45-52, contient des erreurs et des simplifications abusives.
- 24 *Théories sur la plus-value*, Ed. Sociales, 1976, tome 3, p. 590.
- 25 *Op.cit.*, pp. 490-491. Marx consacre des « Notes marginales » vers 1881 à la critique d'un représentant de la « jeune école historique » allemande, Adolf Wagner. Engels polémique contre Achille Loria en Italie qu'il classe dans les « socialistes de la chaire ».
- 26 Pour Jevons et Menger, voir Engels, Préface au Livre 3 du *Capital*, Ed. Sociales, 1976, p. 14, et pour Pareto, voir la Lettre à Karl Kautsky 3 novembre 1893, dans *Marx-Engels, Werke*, tome 39, Dietz Verlag, 1968, p. 162.

Bibliographie

On trouvera ci-après la liste des ouvrages et articles cités dans notre travail.

ALTHUSSER Louis, *Pour Marx*, Paris, Maspero, 1965, 258 p.

ALTHUSSER Louis, *Lénine et la philosophie*, Paris, PC, Maspero, 1972, 90 p.

ALTHUSSER Louis, *Philosophie et philosophie spontanée des savants (1967)*, Paris, Maspero, 1974, 157 p.

ALTHUSSER Louis, *Positions (1964-1975)*, Paris, Ed. Sociales, 1976, 172 p.

ALTHUSSER Louis, Enfin la crise du marxisme !, intervention au Colloque de II Manifesto, *Pouvoir et opposition dans les sociétés postrévolutionnaires*, Paris, Seuil, 1978, pp. 242-253.

ALTHUSSER Louis, BALIBAR Etienne, ESTABLET Roger, MACHEREY Pierre et RANCIERE Jacques, *Lire le capital* (2 tomes), Paris, Maspero, 1965 ; réédition en 4 tomes : Tomes 1 et 2, Althusser Louis et Balibar Etienne, Paris, PC, Maspero, 1968, 184 p. et 226 p. Tome 3, Rancière Jacques, 1973, 124 p. Tome 4, Establet Roger et Macherey Pierre, 1973, 119 p.

ASOR ROSA Alberto : La cultura dans *Storia d'Italia*, volume 4, *Dall'Unità a oggi*, tome 2, Turin, Einaudi, 1975, XII-821-1664 p.

BALIBAR Etienne, *Cinq études du matérialisme historique*, Paris, Maspero, 1974, 295 p.

BARTOLI Henri, *La doctrine économique et sociale de Karl Marx*, Paris, Seuil, 1950, 413 p.

BARTOLI Henri : Marco Fanno e Achille Loria, *Rivista internazionale di scienze economiche e commerciali* (Milan), anno XXVIII, no 6, juin 1981, pp. 543-557.

BARUCCI Piero : The spread of marginalism in Italy - 1871-1890, *History of political economy*, volume 4, no 2, Fall 1972, pp. 512-532.

BEDESCHI Giuseppe, *La parabola del marxisme in Italia - 1945-1983*, Bari, Laterza, 1983, VII-181 p.

BENENATI Antonio, *Le développement inégal en Italie*, Paris, Economica, 1982, XII - 557 p.

BERGAMI Giancarlo, *Il giovane Gramsci e il marxisme - 1911-1918*, Milan, Feltrinelli, 1977, 201 p.

BERTI Enrico, *Logica aristotelica e dialettica*, Bologne, Cappelli, 1983, 63 p.

BLANCHI Marina, *La teoria del valore dai classici a Marx* (avec deux préfaces de Claudio Napoleoni) Bari, Laterza, 1970, 2e édition 1972, XXXV-109 p.

BLAUG Mark, *Economic theory in retrospect*, Homewood, Irwin, 1978, (3e édition) ; traduction française, *La pensée économique - Origine et développement*, Paris, Economica, 1981, XIX - 851 p.

BOBBIO Norberto : Gramsci e la concezione della società civile, rapport au Colloque de l'Institut Gramsci, (Cagliari, 1967) : *Gramsci e la cultura contemporanea*, Rome, Istituto Gramsci, Riuniti, 1969, tome 1, pp. 75-100.

BOHM-BAWERK Eugen Von : Zum Abschluss des Marxschen Systems (1896), traduction anglaise, *Karl Marx and the close of his System* (et Rudolf Hilferding : Böhm-Bawerk's criticism of Marx), Edited with an introduction by Paul M. Sweezy, New York, Augustus M. Kelley, 1949, réédition Londres, Merlin Press, 1975, XXX-221 p.

BONOMI Giorgio : La teoria gramsciana dello Stato, *Problemi del socialismo* (Rome) anno XV, no 16-17, juillet-octobre 1973 ; traduction française : La théorie gramscienne de l'Etat, *Les Temps Modernes* (Paris), no 343, février 1975, pp. 976-998.

BOSIO Gianni : La diffusione degli scritti di Marx e di Engels in Italia dal 1871 al 1892, *Società* (Turin) anno VII, 1951, no2 juin (I), no 3, septembre (II) ; réédité dans Marx Karl et Engels Friedrich : *Scritti italiani*, Rome, Samonà e Savelli, 1972, pp. 213-263.

BOUKHARINE Nicolas, *La théorie du matérialisme historique - Manuel populaire de sociologie marxiste*, traduction française (4e édition, 1924), Paris, Anthropos, 1971, 358 p.

BOUKHARINE Nicolas : Théorie et pratique du point de vue du matérialisme dialectique, communication au Congrès d'histoire des sciences et des techniques (Londres, 1931) ; traduction française dans : *Dialectique* (Paris), printemps 1976, no 13, pp. 89-107.

BOURCIER DE CARBON Luc, *Essai sur l'histoire de la pensée et des doctrines économiques*, Paris, Ed. Montchrétien, 3 tomes, 1971, 1972, 1979, 427 p. 534 p., 776 p.

BRAVO Gian-Mario, *Marx e Engels in lingua italiana-1848-1960*, Milan, Ed. Avanti !, 1962, 176 p.

BRAVO Gian-Mario : Engels e Loria : relazioni e polemiche, *Sutdi Storici*, (Rome), anno XI no 3, juillet-septembre 1970, pp. 533-550.

BRAVO Gian-Mario : « Il Capitale » in Italia : 1867-1895, appendice à Uroeva Anna-Valentinovna, *La fortuna del « Capitale »*, Rome, Riuniti, 1974, pp. 229-285.

- BRAVO Gian-Mario : Histoire et traits caractéristiques des premières éditions des écrits de Marx en Italie, dans : Georges Labica, sous la direction de, *1883-1983 - L'œuvre de Marx, un siècle après*, PUF, 1985, pp. 287-301.
- BRONFENBRENNER Martin : The « structure of Revolutions » in economic thought, *History of Political economy*, volume III, 1971, pp. 136-151.
- BUCI-GLUCKSMANN Christine, *Gramsci et l'Etat - Pour une théorie matérialiste de la philosophie*, Paris, Fayard, 1975, 454 p.
- BUSINO Giovanni : Philosophie, économie et sociologie - Le débat entre Pareto et Croce, *Cahiers Vilfredo Pareto*, no 62, 1982, pp. 127-170, réédité dans Giovanni Busino, *Pareto, Croce, les socialismes et la sociologie*, Genève-Paris, Droz, 1983, pp. 77-120.
- COLLETTI Lucio, *Il marxisme e Hegel*, Bari, Laterza, 1976, 444 p. (pag. continue), en 2 tomes : Tome 1, *Sui « Quaderni filosofici » di Lenin* (1958) ; tome 2, *Materialismo dialettico e irrazionalismo* (1969) ; traduction du tome 2, *Le marxisme et Hegel*, Paris, Champ libre, 1976, 323 p.
- COLLETTI Lucio, Lettre à Valentino Gerratana. *Il Contemporaneo* (Rome), no 14-15, juin-juillet 1959, réédition dans Cassano Franco, a cura di : *Marxismo e filosofia in Italia-1958-1971*, Bari, De Donato, 1973, pp. 130-155.
- COLLETTI Lucio, *Dialettica scientifica e teoria del valore*, Préface au livre de Il'enkov Eval'd - Vasil'evic : *La dialettica dell' astratto e del concreto nel Capitale di Marx*, Milan, Feltrinelli, 1975, (1ère édition 1961), pp. VII-LIX.
- COLLETTI Lucio, *Ideologia e società*, Bari, Laterza, 1969, VI-321 p. Recueil comprenant notamment : Il marxismo comme sociologia (1959), Bernstein e il marxismo della Seconda Internazionale (1967) Il marxismo : scienza o rivoluzione ? (1969), traduction française : *De Rousseau à Lénine*, Paris, Gordon-Breach, 1974, 311 p.
- COLLETTI Lucio, Introduzione au recueil de textes de Colletti Lucio et Napoleoni Claudio, *Il futuro del capitalismo - Crollo o sviluppo ?* Bari, Laterza, 1970 ; réédition, Introduzione à Colletti Lucio, *Il marxismo e il « crollo » del capitalismo*, Bari, Laterza, 1975, pp. VII-XLXIII.
- COLLETTI Lucio : Marx, Hegel e la Scuola di Francoforte - Colloquio, *Rinascita* (Rome), no 20, 14 mai 1971 ; réédition dans Cassano Franco, a cura di : *Marxismo e filosofia in Italia-1958-1971*, Bari, De Donato, 1973, pp. 285-301.
- COLLETTI Lucio, *Intervista politico-filosofica con un saggio su « Marxismo e dialettica »*, Bari, Laterza, 1975, VIII - 118 p. ; traduction française, *Politique et philosophie*, Paris, Galilée, 1975, 145 p.
- COLLETTI Lucio, *Tra marxismo e no*, Bari, Laterza, 1979, 227 p. Recueil comprenant notamment : Il marxismo del XX secolo (1975), Il marxismo europeo del secondo dopoguerra (1977), Valore e dialettica in Marx (1978), Marxismo e non-contraddizione (1978).
- COLLETTI Lucio, *Tramonto dell' ideologia*, Bari, Laterza, 1980, 193 p. Recueil d'études comprenant notamment : Contraddizione dialettica e non-contraddizione (1980) traduction française (enrichie d'un 4e chapitre), *Le déclin du marxisme*, Paris, PUF, 1984, 175 p.
- COTRONEO G., Marx in Sicilia - Giuseppe Di Menza e la critica del Capitale, *Filosofia e Società* (Rome), no 24-25, 1981, pp. 1-38.
- CROCE Benedetto, *Materialismo storico ed economia marxistica*, Bari, Laterza, 1973, XVI - 300 p (1ère édition 1899 ; 6e édition 1941). Ce recueil contient notamment : Sulla forma scientifica del materialismo storico (1896). Le teorie storiche del prof. Loria (1896) ; Per la interpretazione e la critica di alcuni concetti del marxismo (1897) ; Una obiezione alla legge marxistica della caduta del saggio di profitto (1899).
- CROCE Benedetto, *Conversazioni Critiche*, Première série, Bari, Laterza, 1915, réédition de la 4e édition, 1950, 357 p. ; Deuxième série, 1918, rééd. de la 4e édition, 1950, 366 p.
- CROCE Benedetto, *Etica e politica*, Bari, Laterza, 1931, 4e édition, 1956, VII - 458 p.
- CROCE Benedetto, *La philosophie comme histoire de la liberté - Contre le positivisme* (Textes choisis par Sergio Romano) Paris, Seuil, 1983, 287 p.
- DAL PANE Luigi, *Antonio Labriola nella politica e nella cultura italiana*, Turin, Einaudi, 1975, XV - 509 p.
- DELLA VOLPE Galvano, *Per la teoria di un umanesimo positivo - Studi e documenti sulla dialettica materialistica*, Bologne, U.P.E. B., 1949, réédité dans Della Volpe, *Opere* (a cura di Ignazio Ambrogio), Rome, Riuniti, tome 4, 1973, pp. 133-279.
- DELLA VOLPE Galvano, *Logica come scienza storica*, Rome, Riuniti, 1969, (3e édition), traduction française, *La logique comme science historique*, Bruxelles, Ed. Complexe, 1977, 249 p.
- DELLA VOLPE Galvano, *Rousseau e Marx e altri saggi di critica materialistica*, Rome, Riuniti, 1957 (et ultérieurement révisé), traduction française, *Rousseau et Marx et autres essais de critique matérialiste*, Paris, Grasset, 1974, 332 p. Recueil d'études comprenant : Rousseau e Marx, Per una metodologia materialistica della economia e delle discipline morali in genere (1957), Breve sommario di un metodo, Sulla dialettica (una risposta ai compagni e agli altri (1962).
- DELLA VOLPE Galvano, *Critica dell' ideologia contemporanea - Saggi di teoria dialettica*, Rome, Riuniti, 1967, Recueil comprenant en particulier Chiave della dialettica storica, (1964), traduction française *Critique de l'idéologie contemporaine - Essais de théorie dialectique*, Paris, PUF, 1976, 150 p.
- DOBB Maurice, *Political economy and capitalism - Some essays in economic tradition* (1937), Londres, Routledge and Kegan, 1968, VIII - 357 p.

- DOBB Maurice, *Théories of value and distribution since Adam Smith - Ideology and economic theory*, Londres, Cambridge U Press, 1973, 295 p.
- DOBB Maurice, An epoch-making book, *Labour Monthly* (Londres), octobre 1961, traduction italienne dans *Politica ed Economia*, (Rome), anno VI, no 1-2, janvier-février 1962, pp. 66-67.
- DOBB Maurice, Introduction à l'édition italienne du *Livre 1er du « Capital »* de Marx, Rome, Riuniti, 1964, pp. V-XXIV.
- DOBB Maurice, La critica dell' economia politica dans *Storia del marxisme*, volume I, *Il marxismo ai tempi di Marx*, Turin, Einaudi, 1978, pp. 92-117.
- DOCKES Pierre, Introduction à *Valeur et prix*, Coll. A.E.H. économiques, Lyon, P.U.L. 1982, pp. 7-18.
- DOGNIN Paul-Dominique, *Les « sentiers escarpés », de Karl Marx - Le chapitre I du « Capital » traduit et commenté dans trois rédactions successives*, Paris, Le Cerf, 1977, tome I, 230 p.
- DOSTALER Gilles, *Valeur et prix - Histoire d'un débat*, Montréal, PUG - Maspero-Presses de PU. du Québec, 1978, 180 p.
- DREYFUS F.G., A propos du Kathedersozialismus, dans : *Conjoncture économique, structures sociales - Hommage à Ernest Labrousse*, Paris-La Haye, Mouton, 1974, pp. 97-103.
- ENGELS Friedrich, *Anti-Schelling* (a cura di Eleonora Fiorani), Bari, Laterza, 1972, 122 p.
- ENGELS Friedrich, *Ludwig Feuerbach et la fin de la philosophie classique allemande*, Paris, Ed. Sociales bilingues, 1980, XXV-212 p.
- ENGELS Friedrich, *Anti-Dühring*, Paris, Ed. Sociales, 1963, 506 p.
- ENGELS Friedrich, *Socialisme utopique et socialisme scientifique*, Paris, Ed. Sociales bilingues, 1977, XXV - 214 p.
- ENGELS Friedrich, *Dialectique de la nature*, Paris, Ed. Sociales, 1968, 364 p.
- ENGELS Friedrich et TURATI Filippo, *Corrispondenza (1891-1895)*, (a cura di Luigi Cortesi). *Annali*, Istituto Feltrinelli (Milan), anno 1, 1958, pp. 220-280.
- ESCARRA Edouard, *Nationalisation du sol et socialisme*, Thèse de droit, Université de Paris, H. Jouve, 1904, 332 p.
- FAVILLI Paolo, *Il socialismo italiano e la teoria economica di Marx (1892-1902)*, Naples, Bibliopolis, 1980, 198 p.
- FILIPPI Ignazio, I socialisti della cattedra e Marx nella critica di Vito Cusumano, communication au colloque de la Société sicilienne de philosophie, mai 1983, dans Piero Di Giovanni, a cura di, *Il marxismo e la cultura meridionale*, Palerme, Palumbo, 1984, pp. 137-145.
- FINOIA Massimo, *Il pensiero economico italiano, 1850-1950*, recueil d'études de divers auteurs, Bologne, Cappelli, 1980, XVI - 824 p.
- FIORI Giuseppe, *Vita di Antonio Gramsci*, Bari, Laterza, 1966 ; traduction française, *La vie de Antonio Gramsci*, Paris, Livre de poche, coll. Pluriel, 1977, 543 p.
- FOUCAULT Michel, *Les mots et les choses - Une archéologie des sciences humaines*, Paris, Gallimard, 1966, 400 p.
- FOUCAULT Michel, *L'archéologie du savoir*, Paris, Gallimard, 1969, 257 p.
- GALLEGATI Mauro *Capitale « tecnico » e teoria del valore - La tesi di laurea di Antonio Graziadei, Quaderni di storia dell' economia politica*, (Milan), anno I, no 2, 1983, pp.147-164.
- GAREGNANI Pierangelo, *Il capitale nette teorie della distribuzione*, Milan, A. Giuffrè, 1960, VIII - 253 p., traduction française, *Le capital dans les théories de la répartition*, Paris, Presses Universitaires de Grenoble - Maspero, 1980, 215 p.
- GAREGNANI Pierangelo, *Valore e distribuzione in Marx e negli economisti classici*, communication au Colloque de Sienne, (avril 1972), sur « le problème de la transformation chez Marx » ; version définitive dans *Marx e gli economisti classici - Valore e distribuzione nelle teorie del sovrappiù*, Turin, Einaudi, 1981, pp. 5-52.
- GAREGNANI Pierangelo, La realtà dello sfruttamento, *Rinascita* (Rome), (I), no 9, 3 mars 1978, pp. 31-32 ; (II) no 12, 24 mars 1978, pp. 25-27 ; (III) no 13, 31 mars 1978, pp. 25-26.
- GAREGNANI Pierangelo, Per la ripresa di Marx e dei classici-Colloquio, *Rinascita* (Rome), no 31, 4 août 1978, pp. 22-23.
- GAREGNANI Pierangelo, Formule magiques e polvere d'arsenico, *Rinascita* (Rome) no 18, 11 mai 1979, pp. 23-25.
- GENTILE Giovanni, *La filosofia di Marx - Studi critici* (1899), Florence, Sansoni, 1974 (5e édition), 303 p. (recueil contenant : Una critica del materialismo storico, 1897 ; La filosofia della prassi, 1899).
- GEYMONAT Ludovico, *Galileo Galilei*, Turin, P.B. Einaudi, 1969, 317 p.
- GIDE Charles et RIST Charles, *Histoire des doctrines économiques depuis les Physiocrates jusqu'à nos jours*, Paris, Sirey, 1926 (5e édition) XVI-814 p.
- GOLDMANN Lucien, *Marxisme et sciences humaines*, Paris, Coll. Idées Gallimard, 1970, 361 p.
- GORDON Donald F., The rôle of history of economic thought in the understanding of modern économie theory, *American Economic Review*, Papers and Proceedings, mai 1965, pp. 119-127.

- GRAMSCI Antonio, *Cronache torinesi, 1913-1917*, Turin, Einaudi, 1980, XXXVI - 898 p.
- GRAMSCI Antonio, *La Gttà Futura, 1917-1918*, Turin, Einaudi, 1982, IX - 1032 p.
- GRAMSCI Antonio, *Il nostro Marx, 1918-1919*, Turin, Einaudi, 1984, 734 p.
- GRAMSCI Antonio, *Ecrits politiques*, tome 1 : 1914-1920, tome 3 : 1923-1926, Paris, Gallimard, 1974, 461 p., 1980, 441 p.
- GRAMSCI Antonio, *Quaderni del carcere*, 4 tomes, Turin, Einaudi, 1975, LXVIII - 3369 p. (pagination continue).
- GRAMSCI Antonio, *Cahiers de prison - Cahiers 6 à 9*, Paris, Gallimard, 1983, 715 p.
- GRAMSCI Antonio, *Cahiers de prison - Cahiers 10 à 13*, Paris, Gallimard, 1978, 548 p.
- GRAMSCI Antonio, *Lettres de prison*, Paris, Gallimard, 1971, 620 p.
- GRAZIADEI Antonio, La teoria del valore di Carlo Marx (intervento nella polemica Soldi-Colletti), *La Critica sociale* (Milan), anno IV, 1894 ; (I) no 19, 1er octobre, pp. 295-297 ; (II) no 20, 16 octobre pp. 317-319.
- GRAZIADEI Antonio, Le teorie del valore di Carlo Marx e di Achille Loria, *La Critica sociale* (Milan), anno IV, 1894, no 22, 16 novembre, pp. 347-49.
- GRAZIADEI Antonio, Sopralavoro e sopravvalore - L'indipendenza della teoria del profitto della teoria del valore, *La Critica sociale* (Milan), anno V, no 19, 1er octobre 1895, pp. 296-297.
- GRAZIADEI Antonio, *La produzione capitalistica*, Turin, Bocca, 1899, XII - 245 p.
- GRAZIADEI Antonio, Produzione e valore, *La Riforma sociale* (Turin), anno VI, vol. IX, fascicule 10, 1899, pp. 951-983.
- GRAZIADEI Antonio, Risposta a Jaurès, *La Critica sociale* (Milan), anno X, (I), no 17, 1er septembre 1900, pp. 267-71, (II) no 18, 16 septembre 1900, pp. 280-284.
- GRAZIADEI Antonio, *Prezzo e sovrapprezzo nell'economia capitalistica - Critica alla teoria del valore di Carlo Marx*, Turin, Bocca, 1923, (2e édition) 1924, 235 p.
- GRAZIADEI Antonio, *Il capitale e il valore - Critica della economia marxista*, Rome, Ed. Leonardo, 1948 (2e édition), XX - 361 p. (1ère édition en français, 1936).
- GRAZIANI Augusto et LOMBARDINI Siro, a cura di, *Gli studi di economia in Italia*, rapport pour le « Comitato per le Scienze politiche e Sociali », Milan, Ed. di Comunità, 1975, 135 p.
- GROSSMANN Henryk, *Marx, l'économie politique classique et le problème de la dynamique*, Paris, Champ Libre, 1975, 169 p.
- GRUPPI Luciano, Il concetto di egemonia, *Quaderni di Critica Marxista* (Rome), no 3, 1967, traduction française, Le concept d'hégémonie chez Antonio Gramsci, *Dialectiques*, Paris, no 4-5, mars 1974, pp. 44-54.
- HAUPT Georges, De Marx au marxisme dans Haupt, *L'historien et le mouvement social*, Paris, Maspero, 1980, pp. 77-107.
- HEGEL G.W.F., *Principes de la philosophie du droit*, Paris, Coll. Idées, Gallimard, 1966, 380 p.
- HEGEL G.W.F., *La société civile bourgeoise*, traduction J.P. Lefebvre, Paris, Maspero, 1975, 138 p.
- HEGEL G.W.F., *Leçons sur l'histoire de la philosophie*, Paris, Coll. Idées, Gallimard, (traduction 1954), 1970, 2 tomes, 254 et 248 p.
- HEGEL G.W.F., *Leçons sur la philosophie de l'histoire*, Paris, J. Vrin, 1963, 349 p.
- HENRY Michel, *Karl Marx*, tome 1, *Une philosophie de la réalité*, Paris, Gallimard, 1976, 479 p.
- HIRSCH Joachim, *Staatapparat und Reproduktion des Kapitals*, Francfort, 1974, traduction anglaise d'extraits, The State apparatus and social reproduction : elements of a theory of the bourgeois State, dans John Holloway et Sol Picciotto, edited by, *State and Capital - A marxist debate*, Londres, E. Arnold, 1978, pp. 57-107.
- JACOT Henri, Le capital financier comme forme(s) du capital, *Issues*, (Paris), no 3, 2e trimestre 1979, pp. 53-86.
- JANNACCONE Pasquale, Scienza, critica e realtà economica, *La Riforma sociale* (Turin), anno XXXVII, vol XLI, no 6, novembre-décembre 1930, pp. 521-528, réédité dans le recueil *Discussioni ed indagini economiche e finanziarie*, Turin, G. Giappichelli, 1953, tome 1, pp. 83-92.
- JANNACCONE Pasquale, Sulla depressione economica mondiale, *Economia* (Trieste), no 3, mars 1931, pp. 297-306, réédité dans le recueil *Discussioni ed indagini economiche e finanziarie*, Turin, G. Giappichelli, 1953, tome I, pp. 435-445.
- KANT Emmanuel, *Essai pour introduire en philosophie le concept de grandeur négative* (1763), Paris, J. Vrin, 1980, 66 p.
- KORSCH Karl, *Marxisme et philosophie* (1923), Paris, Ed. de Minuit, 1964, 187 p.
- LABICA Georges, sous la direction de, avec la collaboration de Gérard BENSUSSAN, *Dictionnaire critique du marxisme*, Paris, PUF, 1982, XIII - 941 p.
- LABRIOLA Antonio, *Scritti filosofici e politici* (a cura di Franco Sbarberi), 2 tomes, Turin, Einaudi, 1973, CXIV - 1037 p. (pagination continue) ; le tome 2 contient notamment : In memoria del Manifesto dei comunisti, (1895) Del materialismo storico - Dilucidazione preliminare,

(1896), Discorrendo di socialismo e di filosofia, (1897).

LABRIOLA Antonio, *Lettere a Benedetto Croce : 1885-1904*, Istituto Italiano per gli studi storici, Naples, 1975, VIII - 420 p.

LABRIOLA Antonio, *Epistolario 1861-1904*(a cura di Valentino Gerratana e Antonio A. Santucci), Rome, Riuniti, 1983, trois volumes (pagination continue) XXXVI - XIX - XXII - 1033 p.

LAKATOS Imre, Falsification and the methodology of scientific research programmes, dans Imre Lakatos et Alan Musgrave, edited by, *Criticism and the growth of knowledge*, Cambridge, Cambridge U. Press, 1970, pp. 91-195.

LATSIS Spiro J., A research programme in economics, dans Latsis (S.J.) edited by, *Method and appraisal in économies*, Londres, Cambridge U press, 1976, pp. 141.

LENINE Vladimir-Illitch, *Ce que sont les tamis du peuple » et comment ils luttent contre les social-démocrates*, 1894, dans : *Oeuvres Complètes*, tome 1, Moscou-Paris, Ed. du Progrès - Ed. Sociales, 1966 pp. 143-360.

LENINE Vladimir-Illitch, Les trois sources et les trois parties constitutives du marxisme, 1913, dans : *Oeuvres complètes*, tome 19, Paris-Moscou, Ed. du Progrès - Ed. Sociales, 1967, pp. 13-18.

LENINE Vladimir-Illitch, Karl Marx, 1914, dans : *Oeuvres Complètes*, tome 21, Paris-Moscou, Ed. Sociales - Ed. du Progrès, 1960, pp. 37-87.

LENINE Vladimir-Illitch, *Cahiers philosophiques*, *Oeuvres complètes*, tome 38, Paris-Moscou, Ed. du Progrès-Ed. Sociales, 1971, 607 p.

LBPPI Marco, *Marx - Il valore corne costo sociale reale*, Milan, Etas Libri, 1976, 162 p.

LIPPI Marco, Il valore di Marx, *Rimscita* (Rome), no 18, 6 mai 1977, pp. 35-36.

LIPPI Marco, Il principio del valore-lavoro, *Rinascita* (Rome), no 17, 28 avril 1978, pp. 24-25.

LORIA Achille, *La rendita fondiaria e la sua elisione mturale*, Milan, U. Hoepli, 1880, XV-743 p.

LORIA Achille, Karl Marx, *La Nuova Antologia* (Rome), vol. XXXVIII, fascicule VII, 1er avril 1883, pp. 509-542.

LORIA Achille, La théorie de la valeur de Karl Marx, *Journal des économistes* (Paris), tome 28, 4e série, 7e année, no 10, octobre 1884, pp. 137-139.

LORIA Achille, *La teoria economica della costituzione politica*, Turin-Rome-Florence, Bocca, 1886, 144 p. ; traduction sur la base d'un texte revu et augmenté, *Les bases économiques de la constitution sociale*, Paris, Alcan, 1893, 430 p.

LORIA Achille, *Analisi della proprietà capitalistica, tome 1 : Le leggi organiche della costituzione economica*, Turin-Rome-Florence, Bocca, 1889, XVIII-777 p.

LORIA Achille, La scuola austriaca nell'economia politica, *La Nuova Antologia*, 1er avril 1890, réédité dans Loria : *Verso la giustizia sociale (Idee, battaglie ed apostoli)*, Milan, Società editrice libraria, le édition, 1904, pp. 164-181.

LORIA Achille, Die Durchschnittsprofirate auf Grundlage des Marx'schen Wertgesetzes, *Jahrbücher fur Nationalökonomie und Statistik* (Iéna), volume XX, 1890, pp. 272-274.

LORIA Achille, L'opera postuma di Carlo Marx, *La Nuova Antologia*, (Rome), vol LV, fascicule III, 1er février 1895, pp. 460-496.

LORIA Achille, Intorno ad alcune critiche dell'Engels - lettera al direttore (F.S. Nitti), *La Riforma sociale* (Turin), anno II, vol. III, fascicule 4, 25 février 1895, pp. 265-270.

LORIA Achille, *La proprietà fondiaria e la questione sociale - Studi*, Vérone-Padoue, Drucker, 1897, 321 p.

LUKACS Georg, *Histoire et conscience de classe - Essais de dialectique marxiste* (1923), Paris, Ed. de Minuit, 1960, réédition 1976, 417 p.

LUKACS Georg, *Le jeune Hegel - Sur les rapports de la dialectique et de l'économie* (1948), Paris, Gallimard, 1983, tome 2, 394 p.

LUTFALLA Michel, *Aux origines de la pensée économique*, Paris, 1981, Economica, 168 p.

McLELLAN David, *Les jeunes hégéliens et Karl Marx - Bauer - Feuerbach - Stirner - Hess*, Paris, Payot, 1972, 236 p.

MACCHIORO Aurelio, *Studi di storia del pensiero economico e altri saggi*. Milan, Feltrinelli, 1970, 855 p.

MACCHIORO Aurelio, Marx, marxismo e política economica, *Ricerche Storiche*, anno XII, no 2-3, mai-décembre 1982, pp. 463-490.

MARCHAL André, *Méthode scientifique et science économique*, Ed. Genin, Librairie de Médecis, tome I, *Le conflit traditionnel des méthodes et son renouvellement*, 1952, 278 p.

MARCUSE Herbert, *Marxismo e rivoluzione - Studi : 1929-1932*, Turin, P.B. Einaudi, 1969, XX-116 p.

MARRAMAO Giacomo, *Marxismo e revisionismo in Italia - Dalla « Critica Sociale » al dibattito sul leninismo*, Bari, De Donato, 1971, XI - 442 p.

MARSHALL Alfred, *Principles of économies*, (1890), Londres, Mac Millan, 8e édition 1920, réédition 1959, XXXII - 731 p.

MARX Karl, *Critique du droit politique hégélien* (1843), Paris, Ed. Sociales, 1975, 222 p.

MARX Karl, Critique de la philosophie du droit de Hegel - Introduction, (1844), dans Marx Karl et Engels Friedrich : *Sur la religion*, Textes

choisis, Paris, Ed.Sociales, 1968, pp. 41-58.

MARX Karl, Extraits des Cahiers d'étude, 1844, *Economies et Sociétés - Cahiers de l'ISEA*, tome II, no 12, décembre 1968, pp. 2381-2414.

MARX Karl, *Manuscrits de 1844*, Paris, Ed. Sociales, 1968, LXIX-174 p.

MARX Karl, *Misère de la philosophie*, Paris, Ed. Sociales, 1968, 220 p.

MARX Karl, *Travail salarié et capital, suivi de Salaire, prix et profit*, Paris, Ed. Sociales, 1969, 124 p.

MARX Karl, *Manuscrit de 1857-1858 - « Grundrisse »*, Paris, Ed. Sociales, 1980, 2 tomes : Tome 1 : XIX - 452 p ; Tome 2 : 456 p.

MARX Karl, *Contribution à la critique de l'économie politique*, Paris, Ed. Sociales, 1957, XVII - 309 p.

MARX Karl, *Le Capital - Livre 1er* (Traduction Joseph Roy), Paris, Ed. Sociales, 1976, XLVI - 762 p.

MARX Karl, *Le Capital - Livre 1er* (Traduction de la 4e édition allemande, Jean-Pierre Lefebvre), Paris, Ed. Sociales, 1983, LI - 940 p.

MARX Karl, *Le Capital - Livre 2*, Paris, Ed. Sociales, 1976, 524 p.

MARX Karl, *Le Capital - Livre 3*, Paris, Ed. Sociales, 1976, 872 p.

MARX Karl, *Un chapitre inédit du Capital*, Paris, UGE 10-18, 1971, 318 p. ; la traduction italienne est plus fiable, *Il capitale : libro I - Capitolo VI inedito*, Florence, La Nuova Italia, 1969, XXVIII - 135 p.

MARX Karl, *Théories sur b plus-value (Livre IV du « Capital »)*, Paris, Ed. Sociales, tome 1 : 510 p. ; 1974 ; tome 2 : 727 p., 1975 ; tome 3 : 697 p., 1976.

MARX Karl, *Manuscrits de 1861-1863 - Cahiers I à V*, Paris, Ed. Sociales, 1979, 392 p.

MARX Karl et ENGELS Friedrich, *La Sainte Famille*, Paris, Ed. Sociales, 1969, 256 p.

MARX Karl et ENGELS Friedrich, *L'Idéologie allemande*, Paris, Ed. Sociales, 1968, 632 p.

MARX Karl et ENGELS Friedrich, *Manifeste du parti communiste*, Paris, Ed. Sociales bilingues, 1972, 267 p.

MARX Karl et ENGELS Friedrich, *Critique des programmes de Gotha et d'Erfurt*, Paris, Ed. Sociales, 1966, 154 p.

MARX Karl et ENGELS Friedrich, *Textes sur la méthode de la science économique*, Paris, Ed. Sociales bilingues, 1974, 238 p.

MARX Karl et ENGELS Friedrich, *Oeuvres choisies*, Moscou, Ed. du Progrès, 1970, tome 1, 622 p., tome 2, 531 p., tome 3, 619 p.

MARX Karl et ENGELS Friedrich, *Corrispondenza con italiani, 1848-1895*, (a cura di Giuseppe Del Bo), Milan, Feltrinelli, 1964, XXVI - 652 p.

MARX Karl et ENGELS Friedrich, *Lettres sur « Le Capital »*, Paris, Ed. Sociales, 1964, 456 p.

MARX Karl et ENGELS Friedrich, *Lettres sur les sciences de la nature (et les mathématiques)*, Paris, Ed. Sociales, 1974, 158 p.

MARX Karl, MARX Jenny et ENGELS Friedrich, *Lettres à Kugelmann*, Paris, Ed. Sociales, 1971, 269 p.

MARX Karl et ENGELS Friedrich, *Correspondance*, Paris, Ed. Sociales, tome 1, novembre 1835 - décembre 1848, 1971, XX - 591 p. – tome 3, janvier 1852 - juin 1853, 1972, XVI - 475 p. - tome 5, juillet 1857 - décembre 1859, 1975, XI - 539 p. - tome 8, janvier 1865 - juin 1867, 1981, XV-476 p.

MARX Karl et ENGELS Friedrich, *Correspondance*, (1844-1895), Moscou Ed. du Progrès, 1971, 678 p.

MARX Karl et ENGELS Friedrich, *Briefe (Correspondance) - Werke*, Berlin, Dietz Verlag - tome 35, janvier 1881 - mars 1883, 1967, XXII - 593 p. – tome 36, avril 1883 - décembre 1887, 1967, XXVII-939 p. – tome 37, janvier 1888 - décembre 1890, 1967, XXVIII - 680 p. - tome 38, janvier 1891 - décembre 1892, 1968, XXVI - 725 p. – tome 39, janvier 1893 - juillet 1895, 1968, XXVII - 785 p.

MELDOLESI Luca, Il contributo di Bortkiewicz alla teoria del valore, della distribuzione e dell' origine del profitto, introduction au livre de Ladislaus Von Bortkiewicz : *La teoria economica di Marx e altri saggi su Böhm-Bawerk, Walras e Pareto*, Turin, Einaudi, 1971, pp. IX - LXXVII.

MELDOLESI Luca, *L'utopia realmente esistente - Marx e Saint-Simon*, (avec un appendice : Piero Sraffa e il marxismo), Bari, Laterza, 1982, VIII-155 p.

MITCHELL Wesley-Clair, *Types of economic theory - From Mercantilism to institutionalism*, (1918-1935), Edited by Joseph Dorfman, New-York, Augustus M. Kelley, 2 tomes, 1967 et 1969, XI - 875 p.

MONDOLFO Rodolfo, *Umanismo di Marx - Studi filosofici 1908-1966* (a cura di Norberto Bobbio), Turin, Einaudi, 1975, XLVIII - 419 p.

MONDOLFO Rodolfo, *Il materialismo storico in Federico Engels* (1912), Florence, La Nuova Italia, 1973, XXIII - 408 p.

MOSZKOWSKA Nathalie, *Das Marxsche System - Ein Beitrag zu dessen Ausbau*, Berlin, Hans-Robert Engelmann, 1929.

NAPOLEONI Claudio, Considerazioni su concetti di « valore economico » e di « valore-lavoro », *Economia Internazionale*, (Gênes), no 3, août 1957, pp. 425-446.

NAPOLEONI Claudio, Sulla teoria della produzione come processo circolare, *Giornale degli Economisti e Annali di Economia* (Padoue), no

- 1-2, janvier-février 1961, pp. 101-117. Traduction française : De la théorie de la production comme processus circulaire, dans Faccarello Gilbert et Lavergne Philippe de : *Une nouvelle approche en économie politique ? Essais sur Sraffa*, Economica, Paris, pp. 197-209.
- NAPOLEONI Claudio, Sfruttamento, alienazione e capitalismo, *La Rivista Trimestrale* (Turin), anno H, no 7-8, septembre-décembre 1963, pp. 400-429.
- NAPOLEONI Claudio et RODANO Franco, Sul pensiero di Marx, *La Rivista Trimestrale* (Turin), anno IV, no 15-16, septembre-décembre 1965, pp. 387-422.
- NAPOLEONI Claudio, Sul significato del problema marxiano della « trasformazione », *La Rivista Trimestrale* (Turin), anno V, no 17-18, mars-juin 1966, pp. 110-119.
- NAPOLEONI Claudio, *L'equilibrio economico generale*, Turin, Boringhieri, 1965.
- NAPOLEONI Claudio, Problemi di interpretazione del marxismo, *Futuribili*, no 13-14, août-septembre 1969, réédition comme chapitre 5 de *Smith, Ricardo, Marx - Considerazioni sulla storia del pensiero economico*, Turin, 1970, Boringhieri, pp. 141-214, (1ère édition).
- NAPOLEONI Claudio, Introduzione au recueil de textes de Colletti Lucio et Napoleoni Claudio, *Il futuro del capitalismo-Crollo o sviluppo ?* Bari, Laterza, 1970 ; réédition, Introduzione à Napoleoni Claudio : Il futuro del capitalismo, Bari, Laterza, 1976, pp. XXII - XLIV.
- NAPOLEONI Claudio, Su alcuni problemi del marxismo, introduction au livre de P.M. Sweezy : *la teoria della sviluppo capitalistico* (1942), Turin, Boringhieri, 1970, pp. XIII - XXXIX.
- NAPOLEONI Claudio, *Lezioni sul capitolo sesto inedito di Marx*, Turin, Boringhieri, 1972, 185 p., 2e édition 1974.
- NAPOLEONI Claudio, Intervention au Colloque de l'institut Gramsci : « *Il marxismo italiano degli anni sessanta e la formazione teorico-politica delle nuove generazioni* », (Rome, octobre 1971), Istituto Gramsci-Riuniti, Rome, 1972, pp. 184-193.
- NAPOLEONI Claudio, Quale funzione ha avuto la « Rivista Trimestrale » ? *Rinascita* (Rome), no 39, 6 octobre 1972, pp. 32-33.
- NAPOLEONI Claudio, Lavoro astratto, scambio e capitale in Marx, édité comme chapitre 5 de : *Smith, Ricardo, Marx - Considerazioni sulla storia del pensiero economico*, Turin, Boringhieri, 1973, pp. 130-146 (2e édition).
- NAPOLEONI Claudio, *Valore*, Milan, ISEDI, 1976, 194 p.
- NAPOLEONI Claudio, Il Marx inutile di Lippi, *Rinascita*, (Rome), no 13, 1er avril 1977, pp. 31-32.
- NAPOLEONI Claudio, Lo sfruttamento ha un senso ? E come la pazzia di Amleto... *La Repubblica* (Rome), 9 février 1978, anno 3, p. 12.
- NAPOLEONI Claudio, L'enigma del valore, *Rinascita*, (Rome) no 8, 24 février 1978, pp. 23-25.
- NAPOLEONI Claudio, *Discorso sull'economia politica*, Turin, Boringhieri, 1985, 146 p.
- NEGRI Antonio, *La classe ouvrière contre l'Etat*, Paris, Galilée, 1978, 313 p. recueil de textes. Contient notamment : Marx sul ciclo e la crisi (1968), Crisi dello Stato-piano, comunismo e organizzazione rivoluzionaria (1974), Proletari e Stato (1976).
- NEGRI Antonio, Partito operaio contro il lavoro, dans le recueil : Bologna Sergio, Carpignano Paolo et Negri Antonio, *Crisi e organizzazione operaia*, Milan, Feltrinelli, 1974, pp. 99-193.
- NEGRI Antonio, *Dall'operaio massa all'operaio sociale - Intervista sull'operismo* (a cura di Paolo Pozzi e Roberta Tommasini), Milan, Multhipla, 1979, 171 p.
- NEGRI Antonio, *Marx oltre Marx - Quaderno di lavoro sui Grundrisse*, Milan, Feltrinelli, 1979, 197 p ; traduction française, *Marx au delà de Marx - Cahiers de travail sur les « Grundrisse »*, Paris, Ch. Bourgois, 1979, 335 p.
- NOGARO Bertrand, *Le développement de la pensée économique*, Paris, Librairie générale de droit et de jurisprudence, 1944, 342 p.
- OLDRINI Guido, *La cultura filosofica napoletana dell' Ottocento*, Bari, Laterza, 1973, XIII - 381 p.
- PANZIERI Raniero, *L'alternativa socialista - Scritti scelti, 1944-1956*, (a cura di Stefano Merli), Turin, Einaudi, 1982, XLIII - 199 p.
- PANZIERI Raniero, *La ripresa del marxisme - leninismo in Italia* (a cura di Dario Lanzardo) Milan-Rome, Sapere, 1973, 365 p. Recueil d'études comprenant (outre les articles des « Quaderni Rossi ») Il neocapitalismo e il movimento operaio internazionale (fin 1960/début 1961), Relazione sul neocapitalismo (1961), Lotte operaie nello sviluppo capitalistico (1962), Intervento alla riunione della redazione Quaderni Rossi - Cronache operaie (1963).
- PANZIERI Raniero, Sull'uso capitalistico delle macchine nel neocapitalismo, *Quaderni Rossi* (Turin), no 1, 1961, pp. 53-72 (reprint Sapere, Milan-Rome, 1970).
- PANZIERI Raniero et TRONTI Mario, Tesi Panzieri-Tronti (1962), *Aut-Aut*, (Milan), no 149-150, septembre-décembre 1975, pp. 3-10.
- PANZIERI Raniero, Dagli « Appunti di lavoro » (1963) (inédit), dans : *Aut-Aut* (Milan), no 149-150, septembre-décembre 1975, pp.20-29.
- PANZIERI Raniero, Plusvalore e pianificazione - Appunti di lettura del Capitale, *Quaderni Rossi* (Turin), no 4, 1964, pp. 257-288 (reprint Sapere Milan-Rome, 1970).
- PANZIERI Raniero, Uso socialista dell'inchiesta operaia (1964), *Quaderni Rossi* (Turin), no 5, 1965, pp. 67-76, (reprint Sapere, Milan-Rome,

1970).

PANZIERI Raniero, Lettre à Luciano Della Mea, 18 août 1964, *Aut-Aut*, (Milan), no 149-150, septembre-décembre 1975, pp. 30-32.

PARETO Vilfredo, Introduction à K. Marx : *Le Capital*, extraits choisis par Paul Lafargue, Paris, Guillaumin, 1893, réédition dans Pareto Vilfredo : *Marxisme et économie pure*, Genève, Droz, 1966, pp. 33-70, (Oeuvres complètes, vol. 9).

PARETO Vilfredo, *Les systèmes socialistes*, Genève, Droz, 1965, 406 et 492 p. en un tome (Oeuvres Complètes, vol. 5).

PARETO Vilfredo, *Lettere a Maffeo Pantaleoni 1890-1923*, (a cura di Gabriele De Rosa), volume 1 : 1890-1896, Rome, Banca Nazionale del lavoro, 1960, XXIV - 504 p.

PARETO Vilfredo, *Correspondance - 1890-1923*, (publiée par Giovanni Busino), Genève-Paris, Droz, tome 1, VIII - 674 p., 1975, (Oeuvres Complètes, vol. 19).

PARIS Robert, Gramsci e la crisi teorica del 1923, communication au Colloque de l'Institut Gramsci, *Gramsci e la cultura contemporanea*, (Cagliari, 1967), Rome, Istituto Gramsci-Riuniti, 1969, tome 2, pp. 29-44.

PIETRANERA Giulio, La struttura logica del « Capitale », *Società* (Rome-Turin), anno XII, 1956, (I) : no 3, juin, pp. 421-440 ; (II) : no 4, août pp. 649-687.

PIROU Gaëtan, *Les doctrines économiques en France depuis 1870*, Paris, Armand Colin, 2e édition, 1930, 217 p.

PIROU Gaëtan, *Doctrines sociales et science économique*, Paris, Ed. Sirey, 1929, 204 p.

PORTELLI Hugues, *Gramsci et le bloc historique*, Paris, PUF, 1972, 175 p.

POTIER Jean-Pierre, *Un économiste non-conformiste, Piero Sraffa, (1898-1983) - Essai biographique*, Presses Univers, de Lyon, 1986.

PREVE Costanzo, *La teoria in pezzi - La dissoluzione del paradigma teorico operaista in Italia (1976-1983)*, Bari, Dedalo, 1984, 95 p.

RICARDO David, *Principes de l'économie politique et de l'impôt*, Paris, Calmann-Lévy, 1970, LXVIII - 349 p.

RICARDO David, *The Works and Correspondance*, edited by Piero Sraffa with the collaboration of M.H. Dobb, Londres, Cambridge university Press, volume VI, *Letters 1810-1815*, 1952, XLIII - 353 p. ; volume VIII, *Letters 1819-june 1821*, 1952, IX - 403 p.

RODINSON Maxime, Sociologie marxiste e idéologie marxiste, communication au symposium de l'UNESCO : *Marx et la pensée scientifique contemporaine* (Paris, mai 1968), Paris, Mouton, 1969, pp. 67-92.

ROUBINE Isaak I., *Essais sur la théorie de la valeur de Marx* (1928), Paris, Maspero, 1978, 362 p.

ROVERSI Antonio, *Il magistero della scienza - Storia del Verein für Sozialpolitik dal 1872 al 1888*, Milan, Franco Angeli, 1984, 182 p.

RUBEL Maximilien, Chronologie de Marx, dans Karl Marx : *Oeuvres*, tome 1, *Economie*, Paris, La Pléiade, Gallimard, 1965, pp. LVII - CLXXVI.

RUBEL Maximilien, La légende de Marx ou Engels fondateur, dans *Marx critique du marxisme*, Paris, Payot, 1974, pp. 17-24.

SANTARELLI Enzo, *La revisione del marxismo in Italia - Studi di critica storica*, Milan, Feltrinelli, 1964, 2e édition 1977, 343 p.

SCHUMPETER Joseph, *Business Cycles - A theoretical, historical, and statistical analysis of the capitalist process*, New-York-Londres, Mac Graw Hill, 1939, tome I, XVI - 448 p. tome 2, IX - 449 - 1095p.

SCHUMPETER Joseph, *Capitalisme, socialisme et démocratie* (1942), Paris, Payot, 1951, réédition 1979, 417 p.

SCHUMPETER Joseph, *History of economic analysis*, Londres, G. Allen and Unwin, 1954, XXV - 1260 p. ; trad. française, *Histoire de l'analyse économique*, Paris, Gallimard, 1983, tome I, XVIII - 519 p., tome 2, 499 p. tome 3, 710 p.

SCREPANTI Ernesto et ZENEZINI Maurizio, a cura di, *Accumulazione del capitale e progresso tecnico - Scritti sulla teoria marxiana della caduta tendenziale del saggio di profitto*, Milan, Feltrinelli, 1978, 157 p.

SEVE Lucien, Analyses marxistes de l'aliénation : religion et économie politique, dans C.E.R.M., *Philosophie et religion*, Paris, Ed. Sociales, 1974, pp. 203-254.

SMITH Adam, *Recherches sur la nature et les causes de la richesse des nations - Morceaux choisis*, Paris, Idées-Gallimard, 1976, 445 p.

SOREL Georges, *Réflexions sur la violence*, Paris, Marcel Rivière, 1908, 3e édition, 1912, 440 p.

SOREL Georges, *Lettere a Benedetto Croce*, Bari, De Donato, 1980, 302 p.

SRAFFA Piero, *Production of commodities by means of commodities - Préludé to a critique of economic theory*, Cambridge, Cambridge U. Press, 1960 ; traduction française : *Production de marchandises par des marchandises*, Paris, Dunod, 1970, XV-124 p.

SWEEZY Paul M., *The theory of capitalist development* (1942), New-York Monthly Review Press, 1968, IX - 398 p.

TEXIER Jacques, Gramsci, théoricien des superstructures - Sur le concept de société civile, *La Pensée* (Paris), no 139, juin 1968, pp. 35-60.

TRONTI Mario, Alcune questioni intorno al marxismo di Gramsci, intervention au Colloque de l'Institut Gramsci (Rome, janvier 1958), *Studi Gramsciani*, Rome, Istituto Gramsci - Riuniti, 1958, pp. 305-321.

TRONTI Mario, Tra materialismo dialettico e filosofia della prassi-Gramsci e Labriola, dans Caracciolo Alberto et Scalia Gianni, a cura di : *La città future - Saggi sulla figura e il pensiero di Antonio Gramsci*, Milan, Feltrinelli, 1976, pp. 69-92 (1^{er} édition 1959).

TRONTI Mario, Studi recenti sulla logica del Capitale, *Società*, anno XVII, 1961, no 6, novembre-décembre, pp. 881-903.

TRONTI Mario, Intervention au séminaire de Santa Severa (1962), *Metropolis* (Milan), anno 1, 1978, no 2, juin, pp. 14-17.

TRONTI Mario, *Operai e capitale*, Turin Einaudi, 1^{ère} édit. 1966, 2^e édit. 1971, 311 p. traduction française, *Ouvriers et capital*, Paris C. Bourgois, 1977, 384 p. Recueil d'études comprenant notamment : Marx ieri e oggi (1962), La fabbrica e la società (1962), Il piano del capitale (1963), Marx, forza-lavoro, classe operaia (1965).

VARGA Eugène, *L'économie de la période de déclin du capitalisme après la stabilisation*, Paris, Bureau d'Éditions, 1928, 174 p.

WEBER Max, *Essais sur la théorie de la science*, Paris, Plon, 1965, 537 p.

La cultura filosofica italiana del 1945 al 1980 nette suerelazioni con altri campi del sapere (Atti del Convegno di Anacapri, juin 1981), Naples, Guida, 1982, 311 p.